



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







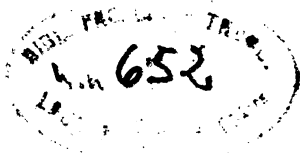


Arch
Braglio

Le D^r D'Anecdotes De Lacombe, en trois
tomes, en voici un Exemplaire De L'Original
Originale que j'ai eu beaucoup de peine
à me procurer, ce livre est épuisé depuis
longtemps, Dans la Librairie, le prix en est
de dix francs, les deux volumes sont reliés
dans un seul. à Paris le 26 Janvier 1806.

Relié en veau //

Klopfers Libraire
au Palais Royal



anc. no: 2632,

DICTIONNAIRE
D'ANECDOTES,
DE TRAITS SINGULIERS
ET CARACTÉRISTIQUES,
HISTORIETTES, BONNS MOTS,
NAÏVETÉS, SAILLIES,
REPARTIES INGENIEUSES, &c. &c.



A P A R I S,

Chez LA COMBE, Libraire, Quai de Conty,

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

...
...
...
...

...
...
...

...
...
...

...
...
...

...
...
...

...
...
...

...
...
...

...
...
...

...
...
...

...
...
...

...
...
...

...
...
...

...
...
...

AVERTISSEMENT.

VALERE-MAXIME & Camérarius ont, l'un & l'autre, rangé sous différentes classes des faits historiques propres à fournir des preuves ou des exemples de vérités morales. C'est ce plan que l'on a eu en vûe dans ce nouveau Dictionnaire ; mais que l'on a étendu sur plusieurs objets d'instruction & d'agrément. On a cherché à attaquer le ridicule plutôt par un bon mot que par une sentence, à caractériser une vertu, & quelquefois un vice, une passion, plus souvent par un fait que par une réflexion. La raison a l'ouïe un peu dure chez la plupart des hommes ; & le plus sûr moyen de s'en faire écouter, est de leur présenter des objets qu'ils puissent, pour ainsi dire, voir & toucher. Or, les faits faisant impression sur leur imagination, les rendent nécessairement attentifs, & sont plus à leur portée que des préceptes, qui d'ailleurs laissent toujours l'auditeur froid & tranquille. Nous voyons aussi que ce sont moins les choses que les faits historiques ou anecdotiques qui fournissent la matière des conversations ordinaires. Le Dictionnaire des Anecdotes pourra, à ce titre, être regardé comme le *Dictionnaire de la conversation*. C'est pour le rendre plus complet à cet égard, qu'on a joint aux articles moraux d'autres articles qui concernent les spectacles, le jeu, les modes & habillemens, &c.

On trouvera aussi dans ce Recueil des exemples d'applications heureuses de passages connus,

vi] A V E R T I S S E M E N T.

d'historiettes , apologues , contes , bons mots , naïvetés , saillies , reparties ingénieuses , apophtegmes , sentences , maximes , proverbes , anagrammes , devises , pasquinades , jeux de mots , pointes , équivoques , rébus , quolibets , lazzi , trivelinades , turlupinades , griphe , &c. On a donné la définition de la plupart de ces termes ; mais on a eu soin de distinguer ces différens articles , & de présenter dans quelques-uns des exemples à suivre , & de faire connoître dans les autres , des ridicules à éviter.

On ne se dissimule pas qu'un bon mot ou qu'un trait fin & spirituel qui se présente seul , paroît plus saillant ; au lieu que dans un ouvrage qui en rassemble plusieurs , l'impression de l'un est souvent détruite par celui qui suit. Cet inconvénient , si c'en est un , est commun aux ouvrages dont les beautés sont trop fréquentes. Mais si le lecteur s'en retire quelquefois un peu fatigué , du moins il est toujours satisfait d'avoir joui.

On ne s'est permis de liberté , dans ces différens articles , que celle qu'admet la douce joie de la conversation , ou que souffriroient les bien-séances du théâtre. C'est pourquoi on a écarté de ce Recueil la satire personnelle & tout ce qui pourroit allarmer la pudeur ou exciter un ris condamnable sur les objets de nos devoirs & de nos respects.

Les Anecdotes des Hommes illustres formeront un Recueil séparé , sous le titre de *Dictionnaire des Portraits & Anecdotes des Hommes illustres*. C'est pourquoi dans plusieurs articles du *Dictionnaire des Anecdotes* , on a renvoyé à ce Dictionnaire , qui est actuellement sous presse.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un manuscrit qui a pour titre: *Dictionnaire d'Anecdotes, de Traits singuliers & caractéristiques, &c.* dans lequel je n'ai rien trouvé qui m'ait paru devoir empêcher la permission de l'imprimer. A Paris, le 24 Octobre 1765.

LOUIS, Censeur Royal.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: à nos amés & féaux Conseillers, les gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; **SALUT:** Notre bien-amé le Sr. LA COMBE Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre: *Dictionnaire d'Anecdotes, de Traits singuliers & caractéristiques, & Historiettes, Apologues, Contes, Bons Mots, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires: **A CES CAUSES,** voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de douze années consecutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre

de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU: le tout à peine de nullité des présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le trente & unième jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-cinq, & de notre regne le cinquante & unième. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N.º 634, fol. 412, conformément au Reglement de 1723, qui fait défenses, article 41, à toutes personnes, de quelques qualités & conditions qu'elles soient; autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'article 108 du même Reglement. A Paris ce 9 Janvier 1766.

LE BRETON, Syndic.

DICTIONNAIRE



DICTIONNAIRE
D'ANECDOTES,
DE TRAITS SINGULIERS
ET CARACTÉRISTIQUES, &c.

ACTEUR.



A figure, dans un Acteur, fait la moitié de son jeu. Celui qui représente un premier personnage dans une Tragédie, avec une figure ignoble, ou même commune, paroîtra moins jouer son rôle, que le parodier. On peut ici se rappeler l'aventure d'un Acteur débutant au théâtre françois par le rôle de *Mithridate*, dans la Tragédie de ce nom. Il n'étoit point dépourvu de talens ; il avoit même beaucoup d'intelligence & de feu : mais son extérieur n'étoit rien moins que héroïque. Dans la scène où Monime dit à Mithridate : *Seigneur, vous changez de visage!* un plaisant cria à l'Actrice : *Laissez-le faire.* Le parterre perdit de vue aussitôt les talens du nouvel Acteur, pour ne penser qu'au peu de convenance qui se trouvoit entre son rôle & sa personne.



Si on exige d'un Acteur une figure intéressante à plus forte raison lui demande-t-on qu'il se pénètre de la passion ou du sentiment qu'il veut inspirer. On avoit chargé une célèbre Actrice de l'Opéra, d'apprendre à une jeune élève le rôle d'une princesse éprise de la plus violente passion pour un infidèle ; de lui donner en conséquence plusieurs leçons ; mais les leçons ne produisoient point leur effet. Enfin la maîtresse, impatiente, dit un jour à l'écolière : « Ce que je vous demande est-il donc si difficile ? Mettez-vous à la place de l'amant trahie : si vous étiez abandonnée d'un homme que vous aimeriez tendrement, ne seriez-vous pas pénétrée d'une vive douleur ? ne chercheriez-vous point ? *Moi !* répondit l'Actrice, à qui s'adressoit ce discours, *je chercherois les moyens d'avoir au plutôt un autre amant.* » En ce cas, répliqua la maîtresse, nous perdons toutes deux nos peines. Je ne vous apprendrai jamais à jouer votre rôle comme il faut ». *Voyez le Comédien, par M. Remond de Sainte-Albine, 1751.*

Il y a des défauts corporels dont un Acteur doit toujours être exempt, sur-tout si cet Acteur veut rendre ce défaut sur la scène ; autrement la vérité de l'imitation, en quoi consiste le plaisir de la Comédie, est détruite ; & l'Acteur disgracié de la nature, n'est plus regardé que comme un objet de risée. C'est ce qu'éprouva un Comédien du théâtre de Londres. Cet Acteur après avoir, pendant trente années, joué la comédie avec succès, eut le malheur de s'estropier & de rester boiteux. Malgré cette disgrâce, comme sa passion étoit de jouer le tragique, il conclut de ce défaut, qu'il étoit l'homme du monde le plus propre à faire le rôle de *Richard III*, que Shakespear, auteur de cette Tragédie, a jugé à propos de représenter boiteux. Notre Comédien se flattoit du plus brillant succès ;

A C T E U R.

il se présenta sur le théâtre avec la plus grande confiance. Mais lorsqu'il vint à déclamer ces paroles : *Les chiens aboient en me voyant boiter*, ce fut une risée générale; il fut obligé de quitter la scène. Cette anecdote est rapportée dans l'*Année littéraire*.

Le célèbre Garrick, qu'on a nommé le *Roscus* de l'Angleterre, peut nous rendre vraisemblable ce que l'on rapporte de plus surprenant des pantomimes anciens. L'auteur des *Lettres sur les Ballets*, qui a vu jouer à Londres cet excellent Acteur, nous fait un tableau très-pathétique de la manière dont il remplissoit, dans une Tragédie, le rôle d'un tyran qui, effrayé de l'énormité de ses crimes, meurt déchiré de remords. Le dernier acte de cette Tragédie n'étoit employé qu'à peindre les regrets & la douleur. L'humanité triomphoit des meurtres & de la barbarie. Le tyran, sensible à sa voix, détestoit ses crimes, qui devenoient, par gradations, ses juges & ses bourreaux. La mort, à chaque instant, s'imprimoit sur son visage; ses yeux s'obscurcissoient; sa voix se prêtoit à peine aux efforts qu'il faisoit pour articuler sa pensée; ses gestes, sans perdre de leur expression, caractérisoient les approches du dernier instant; ses jambes se déroboient sous lui; ses traits s'allongeoient; son teint, pâle & livide, n'empruntoit sa couleur que de la douleur & du repentir; il tomboit enfin dans cet instant où ses crimes se retraçoient à son imagination sous des formes horribles. Effrayé des phan-
tomes hideux que ses forfaits lui présentotent, il luttoit contre la mort; la nature sembloit faire un dernier effort. Cette situation faisoit frémir; il gratoit la terre; il creusoit en quelque façon son tombeau. Mais le moment approchoit; on voyoit réellement la mort; tout peignoit l'instant qui ramène à l'égalité; il expiroit enfin; le hoquet de la

A ij

mort & les mouvemens convulsifs de la phisionomie, des bras & de la poitrine, donnoient le dernier coup de pinceau à ce tableau terrible.

Garrick, fortement passionné pour son art, se donne à toutes sortes de dissipations les jours où il doit remplir des rôles importans & sérieux. Lorsque la situation est tragique, il s'en pénètre également vingt-quatre heures avant de la jouer. Personne au contraire n'est si gai que lui lorsqu'il a un rôle de petit-maître, de poète, de nouvelliste à rendre. Cet Acteur possède, indépendamment de ce que l'art & l'étude peuvent donner, une de ces phisionomies qui se montent & se démontent pour prendre tel caractère qu'il leur plaît. Une jolie femme de Londres, qui reconnoissoit ce talent à Garrick, vint le trouver pour avoir le portrait d'un seigneur Anglois qu'elle aimoit, & qui ne vouloit pas se laisser peindre. Il s'agissoit d'étudier la phisionomie du Lord, & de se revêtir si bien de tous ses traits, que le peintre pût faire un tableau ressemblant sur cette phisionomie empruntée. L'Acteur, en conséquence, examine le tic, le caractère particulier de son modèle; étudie les traits qui le caractérisent le plus, & les copie si parfaitement, que ce n'est plus Garrick, c'est le Lord lui-même. L'Acteur se présente, avec ce visage composé, à un peintre habile, & fait tirer son portrait. Tout le monde y reconnoît sans peine le Lord en question, qui, le premier, paroît inquiet sur les moyens que l'on a pris pour le peindre si ressemblant. *Voyez Pantomimes, Déclamation, Comédie.*

A L C H I M I S T E.

UN nouvel Adepte, qui se vantoit d'avoir trouvé le secret de faire de l'or, demandoit une récom-

pense à Léon X. Ce pape , le protecteur des arts , parut acquiescer à cette demande ; & le charlatan se flattoit déjà de la plus grande fortune. Lorsqu'il revint solliciter sa récompense , Léon lui fit donner une grande bourse vuide ; en lui disant , *Que puisqu'il sçavoit faire de l'or , il n'avoit besoin que d'une bourse pour le contenir.*

ALLÉGORIE.

L'ALLEGORIE est à la peinture , ce que la métaphore est à l'éloquence. Une métaphore singulière , ou qui laisse entrevoir dans deux objets éloignés un rapport qui n'y étoit point apperçu , peut produire un bon mot , ou du moins un mot plaisant. Mais dans la peinture , la première qualité de l'Allégorie est d'être simple & à la portée de tout le monde : autrement c'est une énigme dont personne ne veut chercher l'explication. Un artiste avoit à exprimer , dans un même tableau , la prise de plusieurs villes. Qu'a-t-il fait ? Il a peint la Victoire , avec ses attributs , qui écrit sur un bouclier les noms de ces villes.

Une allégorie aussi claire , & en même tems très-ingénieuse , est celle dont se servit le fils du grand Condé , pour peindre l'histoire de son père dans la gallerie de Chantilly. Il se rencontroit un inconvénient dans l'exécution du projet. Le héros , durant sa jeunesse , avoit fait un grand nombre d'exploits éclatans , comme le secours de Cambrai , celui de Valenciennes , la retraite de devant Arras , contre son roi & sa patrie. Afin de pouvoir parler de ces événemens , le prince Jules fit dessiner la muse de l'histoire , qui tenoit un livre sur le dos duquel étoit écrit : *Vie du prince de Condé.* Cette muse arrachoit des feuilles du livre , qu'elle jettoit par terre ; &

A üj

on lisoit sur ces feuillets : *Secours de Cambrai, secours de Valenciennes, retraite de devant Arras* : enfin, toutes les belles actions de Condé, durant son séjour dans les Pays-bas; actions dont tout étoit louable, à l'exception de l'écharpe qu'il portoit quand il les fit. *Dubos, Réflexions critiques sur la poésie & sur la peinture.*

A M A N T.

QUEL empire n'auroit pas la beauté sur les hommes, si elle se trouvoit toujours unie à la vertu ?
 « J'ai connu des hommes en notre France, dit
 » Brantome, qui, plus poussés de leurs maîtresses
 » que de leurs volontés, ont entrepris & parfait
 » de belles actions. La belle Agnès voyant le roi
 » Charles VII auprès de sa personne, menant une
 » vie molle & lâche, sans songer aux affaires de
 » son royaume, lui dit, qu'on lui avoit prédit
 » qu'elle seroit aimée d'un des plus vaillans & des
 » plus courageux princes de la chrétienté : que
 » lorsqu'il lui fit l'honneur de l'aimer, elle avoit
 » cru qu'il étoit ce prince dont l'astrologie lui avoit
 » parlé ; mais qu'elle voyoit bien qu'elle s'étoit
 » trompée, & que ce roi si courageux n'étoit pas
 » lui, mais le roi d'Angleterre, qui faisoit de si
 » belles actions, & qui, à sa barbe, lui prenoit
 » tant de villes, & qu'elle alloit le trouver. Le roi
 » fut si piqué de ce discours, que prenant cou-
 » rage, en quittant sa chasse & ses plaisirs, il se
 » donna tout entier à la guerre, & obligea les
 » Anglois de sortir de son royaume ».

Une autre anecdote, rapportée par le même auteur, peut encore servir à prouver le pouvoir que les femmes de son tems avoient sur leurs amans.

Une jeune personne ayant un amant babillard , lui imposa un silence absolu & illimité , qu'il garda si fidèlement deux ans entiers , qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour , en pleine assemblée , sa maîtresse qui , dans ces temps où l'amour se faisoit avec mystère , n'étoit point connue pour telle , se vanta de le guérir sur le champ , & le fit avec ce seul mot : *Parlez.*

On entretenoit un roi de Perse des amours de Leilé & de Megnoun. Il fut curieux de voir cet amant si parfait , & lui demanda s'il étoit vrai qu'il aimât si éperdûment sa maîtresse. Celui-ci lui dit : *Il faut la voir , pour comprendre à quel point je l'aime.* On la fit venir , & l'on vit une femme maigre & laide. Comment , dit le roi , voilà l'objet de tant d'ardeur ? la dernière esclave de mon ferrail est plus jolie que cette femme. *Eh bien !* dit Megnoun , *jugez si je l'aime , puisqu'elle est aussi belle à mes yeux , qu'elle est laide aux vôtres.*

Lors de la prise de la ville d'Oïa , dans les Indes , par les Portugais , en 1508 , un officier Portugais , nommé *Sylveira* , découvrant un Maure de fort bonne mine , qui se déroboit par un sentier , avec une jeune femme d'une beauté extraordinaire , courut vers eux pour les arrêter. Le Maure ne parut point allarmé pour lui-même ; mais après avoir tourné le visage pour se défendre , il fit signe à sa compagne de fuir , tandis qu'il alloit combattre. Elle s'obstina au contraire à demeurer près de lui , en l'assurant qu'elle aimoit mieux mourir ou rester prisonnière , que de s'échapper seule. *Sylveira* , touché de ce spectacle , leur laissa la liberté de se retirer , en disant à ceux qui le suivoient : *A Dieu ne plaise , que mon épée coupe des liens si tendres.* Hist. des Voyages.

Un monarque de Perse , mollement étendu sur le duvet , jettoit des soupirs , & disoit à sa maîtresse

favorite : « Que le trône a pour moi d'appas ! Pour quoi faut-il que le tems me ravisse un jour ce bien précieux ? . . . » — « Ce regret , lui répondit l'amante , n'est pas raisonnable : je vous applaudirois , si vous desiriez que votre tendresse fût éternelle. S'aimer sans fin ; sans fin se caresser , seroit un bonheur qui nous égalerait à la divinité. Mais si le Ciel eût rendu éternel le pouvoir de régner , je vous verrois encore au nombre des sujets de celui qui monta le premier sur le trône de Perse , & vous n'auriez aujourd'hui ni l'empire , ni mon cœur ».

Un amant vertueux & qui a de l'élévation dans l'ame , est plein de respect pour ce qu'il aime. C'est ce que le poète Dryden voulut faire entendre un jour à un seigneur Anglois. Ce seigneur reprochoit à Dryden que dans une de ses Tragédies , Cléomènes s'amusoit à causer tête à tête avec son amante , au lieu de former quelqu'entreprise digne de son amour. » Quand je suis auprès d'une belle , lui disoit le jeune lord , je sçais mieux mettre le temps à profit. » *Je le crois*, repliqua Dryden , *mais aussi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un héros.*

A M B A S S A D E U R.

ON a dit qu'il y avoit des occasions où il étoit essentiel à un Ambassadeur de mettre en avant une proposition singulière , & même chimérique , pour juger , par l'impression qu'elle fait sur ceux qui l'écoutent , de l'esprit & de l'intention de la Cour. Un homme très-spirituel disoit , en parlant de cette manière de se conduire : « C'est jeter une sottise à terre , pour voir qui courra après ».

Un grand talent , dans un Ambassadeur , est de

pouvoir se plier en quelque sorte aux défauts de ceux auprès de qui il est envoyé. Aussi , quelqu'un demandoit à un Ambassadeur François qui revenoit de Suisse , combien de fois il s'étoit enivré pour le service du roi ? Feu M. le comte du Luc , frère de M. de Vintimille , qui avoit été Ambassadeur de France en Suisse , disoit , dans une lettre qu'il écrivoit à Louis XIV. , qu'il avoit été sept heures à table , & qu'il avoit pensé crêver ; *mais* , ajoutoit-il , *que ne feroit-on pas pour le service de votre majesté ?* & il finissoit par ces mots : *J'aime beaucoup mieux prier Dieu pour sa santé , que d'y boire.*

Il y a des monarques qui ont une satisfaction secrète , en voyant des ministres déconcertés en leur présence. Le baron de Bielfeld rapporte à ce sujet , dans ses *Institutions Politiques* , que Louis XIV. donnant audience au célèbre baron de Pentenrieder , qui avoit la réputation de ne jamais se décontenancer , parut piqué du peu d'impression que sa personne faisoit sur cet Ambassadeur. Ce prince , pour l'intimider , l'interrompît à la première période de sa harangue , qui commençoit ainsi : *Sire , l'Empereur mon maître , m'envoie vers votre majesté* , en lui disant d'un ton élevé : *Plus haut , monsieur l'Ambassadeur* ; mais celui-ci répondit sans s'émouvoir : *Plus haut ? L'Empereur mon maître , Sire , m'envoie vers votre majesté , &c.* en nommant l'empereur le premier , haussant la voix , & continuant son discours avec assurance. Ces bons mots , ajoute l'auteur , faisoient honneur au génie de M. Pentenrieder ; mais ils faisoient vraisemblablement mal les affaires de son maître.

Ce même auteur demande qu'un Ambassadeur soit sur-tout attentif à entretenir la bonne intelligence entre les deux cours , & qu'il se donne bien de garde d'écrire tout ce qu'un souverain peut lui dire d'odieux dans un moment de mauvaise humeur ,

Il y a près d'un siècle qu'un ministre de Hollande envoyé vers un roi du Nord , prince habile , mais violent , eut une audience secrète de ce monarque , dans laquelle il avoit à justifier quelques démarches de la république , qui ne pouvoient que déplaire au roi. Le discours s'anima extrêmement ; & dans la chaleur des contestations , le ministre répéta plusieurs fois le nom de ses maîtres. *Ah !* s'écria le monarque en colère , *vos maîtres sont des Sire*, répondit le négociateur flegmatique , *votre majesté voudroit-elle que je leur fisse part de cette déclaration dans mon rapport ? . . .* Oui , répliqua le monarque , *vous n'avez qu'à le leur marquer de ma part*. Le ministre se garda bien d'obéir ; & quelques jours après , voyant le prince dans une assiette d'esprit plus calme , il lui fit valoir sa prudente discrétion , & en obtint tout ce qu'il voulut.

Un prince d'Italie , à qui les faillies ne réussissoient jamais , parcequ'il y mettoit plus d'aigreur que d'esprit , étant un jour sur un balcon avec un ministre étranger , qu'il cherchoit à humilier , lui dit : « C'est de ce balcon qu'un de mes aïeux fit » sauter un Ambassadeur. Apparemment , répondit » séchement le ministre , que les Ambassadeurs ne » portoient point d'épée dans ce tems-là ». Réparrie un peu vive , mais que le prince s'étoit attirée ; parcequ'en voulant mortifier un seul homme , il avoit offensé les représentans de toutes les puissances.

Ce même prince , qui prenoit les titres de roi de deux souverainetés où il n'avoit pas un pouce de terre , voulant humilier une seconde fois le même ministre , lui demanda en public , où étoit situé le marquisat dont il prenoit le titre ? *Entre vos deux royaumes* , Monseigneur , répliqua froidement l'Ambassadeur.

Un roi du Nord , dont la vivacité faisoit le prin-

Elipal caractère, demanda un jour à un Ambassadeur d'Angleterre, s'il harangueroit le peuple, en cas qu'on le pendît ou qu'on lui tranchât la tête ? Le ministre, sans se déconcerter, répondit, Qu'il avoit toujours son discours prêt, & ses gants blancs dans sa poche. Je voudrois bien vous entendre, répartit le monarque. L'Ambassadeur s'étant mis alors dans l'attitude d'usage, parla ainsi. « Vous me » voyez, messieurs, au moment de perdre le jour : » je ne regrette point la vie ; mais je vois avec pei- » ne que ceux qu'on ne devroit connoître que par » des actes d'humanité & de bienfaisance, viennent » jouir avec avidité d'un spectacle cruel qu'ils ont » mendié. Ces scènes tragiques sont faites pour la » barbare populace ; mais les cœurs vertueux & » sensibles devroient rougir d'entendre de sang » froid En voilà assez, monsieur l'Ambassa- » deur, dit le roi, qui reconnut alors que le but de la harangue étoit de lui reprocher une curiosité qui le dégradoit.

Un négociateur de beaucoup d'esprit, avoit le malheureux penchant de la satire, & ne pouvoit s'empêcher de lancer mille traits contre le monarque auprès de qui il étoit accrédité, & contre toute la cour. Ce prince le sçut, & n'en parut nullement piqué. Mais ayant demandé & obtenu son rappel, il lui donna, au lieu du présent ordinaire, une tenture de tapisserie où ce ministre étoit représenté en Silène, environné de satyres. La ressemblance frappante des traits du visage, rendoit cette vengeance fort plaisante. *Institutions Politiques, par le baron de Bielfeld.*

Des Ambassadeurs de Tarragone vinrent dire à Auguste, qu'une palme venoit de croître sur l'autel qu'ils avoient érigé en son honneur : *C'est une preuve,* leur répondit ce prince, *de votre assiduité à y faire des sacrifices.*

L'empereur Henri IV avoit auprès de lui le comte de Scarbiecki , que la république de Pologne avoit envoyé pour conclure un traité de paix. L'empereur affectoit de faire remarquer à cet Ambassadeur les grandes richesses de l'Empire & le trésor qu'il avoit amassé. Voilà de quoi , lui dit-il un jour , dompter les Polonois. L'Ambassadeur , peu troublé de la fierté de cette menace , tira aussitôt une bague de prix qu'il avoit au doigt , & la jetta sur le trésor , en disant : *Adjiciamus aurum auro*. Action qui faisoit voir qu'il acceptoit le défi , & qu'il méprisoit assez les richesses de l'empereur , pour ne pas craindre de les augmenter. Cette action , qui pouvoit causer une rupture , accéléra au contraire la conclusion de la paix entre l'empereur & les Polonois. *Fulstin , hist. Polon. lib. 4.*

Jean Basilide , czar de Moscovie , prince dur & cruel , fit , au rapport de quelques historiens , enfoncer un clou sur la tête d'un Ambassadeur d'un prince d'Italie , qui s'étoit couvert devant lui. Cependant lorsque Jérôme Bose , Ambassadeur d'Elizabeth , reine d'Angleterre , parut devant ce Prince , il mit fièrement son chapeau , & se retira de même. Le czar lui demanda , s'il ignoroit le traitement qu'avoit reçu un autre Ambassadeur pour une semblable témérité ? Je le sçais , lui répondit l'Anglois ; mais je suis l'Ambassadeur d'une reine qui a toujours la tête couverte , & ne souffre pas impunément que l'on fasse affront à quelqu'un de ses ministres. Le czar , assez généreux pour admirer cette hardiesse , s'écria , en se tournant vis-à-vis ses courtisans : « Voilà un brave homme , d'oser agir & » parler de cette sorte , pour l'honneur & pour les » intérêts de sa souveraine ! qui de vous autres fe- » roit la même chose pour moi ? »

Un Ambassadeur de Charles - Quint , auprès de Soliman , empereur des Turcs , venoit d'être appelé

à l'audience de cet empereur. Comme il vit, en entrant dans la salle d'audience, qu'il n'y avoit point de siége pour lui, & que ce n'étoit point par oubli, mais par orgueil, qu'on le laissoit tenir debout, il ôta son manteau & s'assit dessus avec autant de liberté que si c'étoit un usage établi depuis long-tems; il exposa l'objet de sa commission avec une assurance & une présence d'esprit que Soliman lui-même ne put s'empêcher d'admirer. Lorsque l'audience fut finie, l'Ambassadeur sortit sans prendre son manteau. On crut d'abord que c'étoit par oubli, & on l'avertit : il répondit, avec autant de gravité que de douceur : « Les Ambassadeurs du roi mon maître ne sont point dans l'usage de porter leurs sièges avec eux ». Voilà comment un Ambassadeur adroit, ajoute Amelot, dans ses *Réflexions sur Tacite*, peut gagner en un moment un point d'importance, dont on ne viendroit peut-être jamais à bout par une longue négociation.

M. de Feriol, Ambassadeur de France en Turquie, soutenoit, avec beaucoup de hardiesse & de courage, l'honneur de sa nation. Au commencement de son ambassade, il se présenta à la première audience du sultan avec l'épée au côté. Mauro Cordato, qui assistoit à cette cérémonie, comme premier interprète de la cour, lui conseilla d'ôter son épée, parceque c'étoit une ancienne coutume de la cour Ottomane de ne laisser paroître personne avec des armes devant le sultan. Feriol répondit qu'il avoit reçu son épée de son maître, & qu'il ne le laisseroit ôter par personne. Le sultan, informé de ce différend, lui envoya ordre d'ôter son épée; sans quoi, il seroit mis hors du palais. Sur ce refus, le Capugi Bachi le repoussa effectivement lorsqu'il se présenta pour entrer. Dans le ressentiment qu'il en eut, il fit ôter à ses interprètes les caffetans dont ils s'étoient revêtus dans la première cour; & les

ayant foulés aux pieds, il sortit du palais. Sur le champ, dans la crainte qu'on ne traitât aussi mal les présens qu'il avoit apportés, il fit assurer qu'ils ne venoient point du roi son maître, mais qu'il les avoit achetés à ses propres frais, & il réussit de cette manière à se les faire rendre. C'étoit Châteauneuf, son prédécesseur, qui l'avoit engagé dans cette entreprise. Ayant caché, sous ses habits, une courte épée dans sa première audience, il avoit écrit, dans les mémoires de son ambassade, qu'il s'étoit présenté au sultan l'épée au côté. Feriol ayant lû cet article, demanda à Châteauneuf, avant son départ, si le fait étoit vrai; & celui-ci, qui n'étoit pas trop bien avec lui, l'en assura sans autre explication. *Pour & Contre, tome XII.*

Un Ambassadeur Espagnol vantoit à Henri IV la puissance de son maître. Le roi, pour rabattre le faste espagnol, dit, avec beaucoup de vivacité, que s'il lui prenoit envie de monter à cheval, il iroit déjeuner à Milan; entendre la messe à Rome, & dîner à Naples. « Sire, répondit l'Ambassadeur, si » votre majesté va si vite, elle pourroit aussi, dans » le même jour, entendre les vêpres en Sicile ».

Le même prince disputant avec un autre Ambassadeur d'Espagne, lui dit en colère: « Si le roi » votre maître continue ses attentats, je prendrai » les armes, & on me verra bientôt à Madrid. Pourquoi non? répondit froidement l'Espagnol, François I y fut bien. » C'est pour cela, répliqua le » roi, que j'y veux aller venger son injure, celles » de la France & les miennes ».

En 1586, Philippe II avoit envoyé le jeune comte de Castille à Rome, pour féliciter Sixte V sur son exaltation. Ce pape, mécontent de ce qu'on lui avoit député un Ambassadeur si jeune, ne put s'empêcher de lui dire: Eh! quoi? votre maître manque-t-il d'hommes, pour m'envoyer un Amba-

l'adeur sans barbe? « Si mon souverain eût pensé,
 » lui répliqua le fier Espagnol, que le mérite con-
 » sistât dans la barbe, il vous auroit envoyé un
 » bouc, & non un gentilhomme comme moi ».
Hist. d'Espagne.

Un Ambassadeur de France demandoit à un élec-
 teur d'Allemagne, s'il pouvoit lui montrer une
 constitution authentique qui dît expressément,
 qu'on ne doit point élire d'autre empereur qu'un
 prince Allemand? « Monsieur, lui répondit l'é-
 » lecteur, vous la trouverez au revers de la loi sa-
 » lique, qui porte que la couronne de France ne
 » tombera point en quenouille ».

Un seigneur de la cour de France, prenant congé
 de Louis XIV qui l'envoyoit en qualité de son Am-
 bassadeur vers un autre souverain: « La principale
 » instruction que j'ai à vous donner, lui dit le roi,
 » est que vous observiez une conduite toute oppo-
 » sée à celle de votre prédécesseur ». Sire, lui ré-
 partit le nouvel Ambassadeur, *je vais faire en sorte*
que votre majesté ne donne pas une pareille instruction
à celui qui me succédera.

Un Ambassadeur d'Espagne conseilloit à Jac-
 ques II de ne pas tant se livrer aux prêtres, dont
 les conseils imprudens pourroient lui faire perdre
 la couronne: « Quoi donc, répondit Jacques, le roi
 » d'Espagne ne consulte-t-il pas son confesseur? »
 Oui, répliqua l'Ambassadeur, *& c'est pour cela que*
nos affaires vont si mal. *Hist. d'Angl.*

Le grand Mogol, Cha-Jeham, fort enclin à la
 raillerie, demandoit à un Ambassadeur de Perse:
 Si son maître étoit plus grand qu'un certain petit
 esclave fort laid, dont l'emploi étoit de chasser les
 mouches autour du trône? « Non, répondit l'Am-
 » bassadeur, il s'en faut bien; mon maître est seu-
 » lement plus grand que toi de toute la tête ». *Ré-*
volution des Indes.

Un grand duc de Toscane se plaignoit à un Ambassadeur de Venise, de ce que sa république lui avoit envoyé un Vénitien qui s'étoit fort mal conduit pendant le séjour qu'il avoit fait auprès de lui. « Il ne faut pas, dit l'Ambassadeur, que votre alteſſe s'en étonne; car je puis l'assurer que nous avons beaucoup de fous à Venise. — Nous avons aussi des fous à Florence, lui répondit le grand duc, mais nous ne les envoyons pas dehors pour traiter les affaires publiques ».

Un Ambassadeur Turc demandoit à Laurent de Médicis, pourquoi on ne voyoit point à Florence autant de fous qu'au grand Caire? Laurent lui montra un monastère, & lui dit: « Voilà où nous les renfermons ».

Des Ambassadeurs de Hollande à la Cour de France étoient invités à dîner par un Ministre des finances. On servit au dessert du fromage de Hollande; & comme on parloit de ce pays-là & de ce qu'il produit, ce ministre, en montrant le fromage, dit, en s'adressant à ces Ambassadeurs, *que c'étoit du fruit de leur pays*. C'étoit une espèce de raillerie de la Hollande; les Ambassadeurs s'en apperçurent: & l'un d'eux prit une poignée de ducats & la jeta au milieu de la salle, en disant: *En voilà aussi*.

M. P.*** Ambassadeur de France auprès de Victor-Amédée, duc de Savoye, se conduisoit avec toute la fierté qu'il croyoit convenir à son caractère. Quelques jours après que ce prince eut perdu Montmélian, irrité de quelque trait de hauteur prétendue que lui fit l'Ambassadeur, il s'approche d'une fenêtre, l'ouvre, & lui dit avec colère: « Vous voyez bien cette fenêtre? Oui, lui dit fièrement M. P.*** en s'avançant auprès, j'en découvre Montmélian. Voyez Préséance.

AMBITIEUX.

AMBITIEUX.

L'AMBITIEUX se tient toujours à genoux ou sur la pointe des pieds , & cherche à se venger des fatigues & des ignominies qu'on lui fait essuyer , par la hauteur avec laquelle il traite ceux qui lui sont soumis. C'est ce que pensoit un Chinois qui voyageoit en Europe. Il se trouva dans l'anti-chambre d'un monarque des plus puissans : il vit , parmi la foule , un homme doué d'une physionomie heureuse , couvert d'un superbe habit , décoré de plusieurs marques de distinction , seul , triste & délaissé , malgré son empressement à prévenir tout le monde. Quel est celui que je vois , demanda le Chinois étonné , à un Européen ? C'est , lui répondit-on , un des plus grands personnages du royaume ; il a commandé une brillante armée , & il est aujourd'hui gouverneur d'une des plus vastes provinces. « Pourquoi , répliqua le Chinois , lui tourne-t-on ainsi le dos ? Si la cour n'a aucune commisération pour lui , qu'elle en ait du moins un peu pour le peuple de son gouvernement ».

Un cardinal ministre , très-ambitieux , offroit une abbaye à un évêque , qui la refusa , parcequ'il ne croyoit pas pouvoir posséder plus d'un bénéfice. Le cardinal , surpris de ce désintéressement , lui dit : Si vous n'aviez pas écrit sur certaines matières , je vous canoniserois. « Plût à Dieu , monseigneur , que vous en eussiez le pouvoir , & que je vous en eusse donné le sujet , lui répondit l'évêque ; nous serions contents tous deux ». C'étoit finement lui reprocher son ambition.

AMÉRICAINS.

LA soif ardente de l'or que firent paroître les premiers conquérans de l'Amérique, a long-temps persuadé aux habitans infortunés de ces régions, que l'or étoit le dieu des Européens. En 1511, les Caciques ou petits souverains de l'isle Cuba s'étant assemblés, afin de pourvoir à la défense du pays, Hatvey, le plus considérable d'entr'eux, leur dit, que toutes les précautions seront inutiles, si, avant toutes choses, on ne s'efforce de se rendre favorable le dieu des Espagnols. Il se fait tout de suite apporter un vase rempli d'or : *La voilà*, ajoûta-t-il, *cette divinité : célébrons une fête en son honneur ; elle nous regardera d'un œil favorable.* Tous, à l'instant, se mettent à fumer, à chanter & à danser autour de ce trésor, jusqu'à ce qu'ils tombent d'ivresse & de fatigue. Le lendemain matin, Hatvey rassemble les Caciques à leur réveil, & leur tient ce discours : « J'ai beaucoup réfléchi sur l'affaire » dont je vous ai parlé ; mon esprit n'est pas encore » tranquille : & tout bien considéré, je ne pense » pas que nous soyons en sûreté tandis que le dieu » des Espagnols sera parmi nous. Par-tout où ils le » trouvent, ils s'y établissent pour le posséder : inutilement le cacherions-nous ; ils ont un secret » merveilleux pour le découvrir. Si vous l'aviez » avalé, ils vous éventreroient pour l'avoir. Je ne » connois que le fond de la mer où ils n'iront pas » le chercher : c'est-là qu'il faut le mettre. Quand » il ne sera plus parmi nous, ils nous laisseront en » repos ; car c'est uniquement ce qui les fait sortir » de chez eux ». L'expédient est approuvé ; les Caciques prennent aussitôt l'or qu'ils ont, vont le jeter dans la mer loin du rivage, & retournent

Cher eux très-satisfaits d'avoir noyé leur crainte avec leur or. Cette timide précaution n'empêcha pas néanmoins les Espagnols de paroître quelque tems après. *Hist. de S. Domingue.*

Les conquêtes rapides & faciles de ces premiers vainqueurs de l'Amérique, nous font regarder les timides habitans comme ne formant qu'une société fugitive devant les fiers Européens. Cependant, quel homme a jamais montré un courage plus animé que cet insulaire de S. Domingue, dont l'histoire de cette isle fait mention? Pendant que les Espagnols s'y établissoient en 1504, deux cavaliers Espagnols, dont l'un se nommoit Valdenebro, & l'autre Pontevreda, aperçurent un Indien qui passoit son chemin. Valdenebro se détachant aussitôt de son camarade, courut sur l'insulaire, la lance haute. L'Indien voulut le prévenir, & lui tira une flèche; mais il le manqua: & dans le moment, le cavalier lui passe la lance au travers du corps. L'Indien l'arrache aussitôt, saisit la bride du cheval de son ennemi, & l'alloit percer lorsque celui-ci lui enfonce son épée jusqu'à la garde dans le ventre. Il la retire comme il avoit fait la lance; & quoique le Castillan la tint encore par la poignée, il la lui fit lâcher. Valdenebro prend son poignard, & le plonge encore tout entier dans le corps de l'Indien, qui s'en délivre avec la même facilité qu'il avoit fait de l'épée & de la lance. Pontevreda, qui voit son compagnon désarmé & en danger, pique aussitôt son cheval pour le secourir. L'Indien l'attend de pied ferme, quoique perdant tout son sang par les trois larges plaies que lui avoit fait Valdenebro. Pontevreda lui en fait successivement trois autres de la même manière, & avec le même succès; & deux cavaliers se trouvent désarmés & mis en fuite par un seul de ces hommes qu'ils jugent à peine dignes de leurs chiens. Un moment après, l'Indien

tomba mort , saisi de deux lances , de deux épées & de deux poignards. Non-seulement on peut dire que jamais guerrier ne mourut plus glorieusement les armes à la main ; mais , par une bizarrerie dont l'histoire n'avoit peut-être pas produit d'exemple , on vit les victorieux chercher leur salut dans la fuite , & le vaincu périr avec toutes les marques de la victoire. *Hist. de S. Domingue.*

Un fait cité dans le *London Cronicle*, doit nous donner une étrange idée des sauvages du Canada. Deux partis d'Indiens , de tribus différentes , se rencontrèrent par hasard sur les bords d'une rivière. L'un d'eux demanda à ceux du parti opposé , qui ils étoient , & ce qu'ils faisoient ? Ceux-ci se nommèrent , & dirent qu'ils alloient à la chasse des castors , & firent à leur tour la même question aux autres , qui répondirent que leur nom étoit une chose indifférente , mais qu'ils étoient chasseurs d'hommes. *Eh bien !* leur répliqua l'autre parti , *nous sommes des hommes ; n'allez pas en chercher plus loin.* Les deux partis convinrent de descendre dans une petite île de la rivière ; ils détruisirent leurs canots pour s'ôter les moyens de retraite , & se mirent à combattre jusqu'à ce qu'enfin il ne resta plus qu'un petit nombre des chasseurs de castors , & un seul chasseur d'hommes , à qui on laissa la vie , pour qu'il allât apprendre à ceux de sa nation qu'il avoit rencontré une tribu d'Indiens qui chassoient mieux les hommes qu'eux-mêmes.

On a aussi rapporté le trait suivant , pour prouver que l'Américain n'est pas aussi stupide que le fier Européen est porté à le croire. Un voyageur Espagnol avoit rencontré un Indien au milieu d'un désert : ils étoient tous deux à cheval. L'Espagnol , qui craignoit que le sien ne pût faire la route , parce qu'il étoit très-mauvais , demanda à l'Indien , qui en avoit un jeune & vigoureux , de faire un échan-

ge. Celui-ci refusa , comme de raison. L'Espagnol lui cherche une mauvaise querelle. Ils en vinrent aux mains ; mais l'Espagnol , bien armé , se saisit facilement du cheval qu'il desiroit , & continue sa route. L'Américain le suit jusques dans la ville la plus prochaine , & va porter les plaintes au juge. L'Espagnol est obligé de comparoître & d'amener le cheval ; il traite l'Indien de fourbé , affirme que le cheval lui appartient , & qu'il l'a élevé tout jeune. Il n'y avoit point de preuves du contraire ; & le juge perplex alloit renvoyer les plaideurs hors de cour & de procès , lorsque l'Indien s'écria : Le cheval est à moi , & je le prouve. Il ôte aussitôt son manteau , & en couvre subitement la tête de l'animal. Puisque cet homme assure avoir élevé ce cheval , commandez-lui , s'adressant au juge , de dire duquel des deux yeux il est borgne. L'Espagnol ne veut point paroître hésiter , & répond à l'instant : De l'œil droit. L'Indien découvre la tête du cheval : il n'est borgne , dit-il , ni de l'œil droit ni de l'œil gauche. Le juge , convaincu par une preuve si ingénieuse & si forte , lui adjugea le cheval , & l'affaire fut terminée.

A M I T I É.

O *Ht mes amis , il n'y a plus d'amis.* Le philosophe qui tenoit ce propos , considéroit ce qui se passe dans les grandes villes , où l'on voit rarement naître les fortes passions de l'amour & de l'amitié ; parceque chacun distrait par ses occupations & ses plaisirs , n'y reçoit que de foibles impressions de ce qui l'environne. On rencontre néanmoins quelquefois , sur ces vastes scènes , des cœurs généreux qui sacrifient à la tendre amitié.

M. S.*** perd un ami qui , en mourant , laisse des

Bij

dettes & deux enfans en bas âge, sans biens. L'ami, qui lui survit, retranche son train, son équipage, & va se loger dans un fauxbourg, d'où tous les jours il venoit, suivi d'un laquais, au palais, & y remplissoit les devoirs de sa charge. Il est aussitôt soupçonné d'avarice, de mauvaise conduite; il est en butte à toutes les calomnies. Enfin, au bout de deux ans M. S.*** reparoit dans le monde: il avoit accumulé une somme de vingt mille livres, qu'il place au profit des enfans de son ami. C'est M. Sedaine qui nous rapporte ce trait dans son *Discours sur les qualités qui constituent la beauté de l'ame*. On est fâché qu'il ne nous ait pas fait connoître un homme qui honore autant l'amitié.

Cette action héroïque d'amitié nous en rappelle une autre à peu près semblable, & dont l'histoire ancienne fait mention. Eudamidas de Corinthe touchoit à sa dernière heure, & laissoit sa mère & sa fille exposées à la plus cruelle indigence. Il n'en fut point alarmé; il jugea des cœurs d'Aréthus & de Charixene, ses fidèles amis, par le sien propre. Il fit ce testament, qui ne doit jamais être oublié :

„ Je lègue à Aréthus, de nourrir ma mère, & de
 „ l'entretenir dans sa vieillesse : à Charixene, de
 „ marier ma fille, & de lui donner la plus grosse
 „ dot qu'il pourra; &, au cas que l'un des deux
 „ vienne à mourir, je substitue en sa part celui qui
 „ survivra ». Ces deux amis du vertueux Eudamidas se montrèrent dignes de leur ami. Aréthus maria la fille d'Eudamidas le même jour que la sienne, & leur donna une égale portion de son bien. Le pinceau du célèbre Poussin a consacré cette action sublime. Il a peint Eudamidas dans le moment où il n'a plus qu'un reste de vie, & où il dicte ses dernières volontés.

La véritable amitié n'inspire que des sentimens généreux. Callisthènes d'Olynthe, qui avoit suivi

Alexandre dans ses conquêtes , fut accusé de trahison auprès de ce prince , qui le fit mutiler , & le condamna à être enfermé dans une cage de fer à la suite de l'armée. Lyfimaque , l'un des capitaines d'Alexandre , & l'ami fidèle de Callisthènes , ne discontinua cependant point de venir le voir. Ce philosophe , après l'avoir remercié de cette attention courageuse , le pria , au nom des dieux , que ce fût pour la dernière fois. Laissez-moi , lui dit-il , soutenir mes malheurs , & n'ayez pas encore la cruauté d'y joindre les vôtres. « Je vous verrai tous les » jours , répondit Lyfimaque ; si le roi vous savoit » abandonné des gens vertueux , il n'auroit plus de » remords , & commenceroit à vous croire coupable. Oh ! j'espère qu'il ne jouira pas du plaisir » de voir que la crainte d'encourir sa disgrâce , » m'a fait abandonner un ami ».

Le comte d'Aubigné , aïeul de madame de Maintenon , fit paroître cette même générosité dans les sentimens. Henri IV lui reprochoit de ce qu'il se montroit l'ami du seigneur de la Tremouille , disgracié & exilé de la cour. » Sire , lui répondit d'Aubigné , M. de la Trimouille est assez malheureux , » puisqu'il a perdu la faveur de son maître ; j'ai cru » ne devoir point l'abandonner dans le temps qu'il » avoit le plus besoin de mon amitié. »

On aimera à voir dans les lettres ci-après , de Voiture & de l'abbé Costar , un trait de cette confiance & de cette aimable franchise qu'inspire la sincère amitié. Voiture étoit un des beaux esprits du siècle de Louis XIII. Ayant un jour perdu tout son argent au jeu , il se trouva avoir besoin de deux cents pistoles ; il écrivit en conséquence à l'abbé Costar , son fidèle ami : « Je perdis hier tout mon » argent , & deux cents pistoles au-delà , que j'ai » promis de rendre dès aujourd'hui. Si vous les » avez , ne manquez pas de me les envoyer ; si vous

B iv

» ne les avez pas , empruntez-les : de quelque fa-
 » çon que ce soit , il faut que vous me les prêtiez ;
 » & gardez-vous bien de souffrir que quelqu'autre
 » vous enlève sur la moustache cette belle occasion
 » de me faire plaisir ; j'en serois fâché pour l'amour
 » de vous : comme je vous connois , vous auriez
 » de la peine à vous en consoler bientôt ; afin d'é-
 » viter ce malheur , vendez plutôt ce que vous
 » avez Vous voyez comme l'amour est impé-
 » rieux : je prends un certain plaisir à en user de la
 » sorte avec vous ; & je sens bien que j'en aurois
 » encore un plus grand , si vous en usiez ainsi avec
 » moi ; mais vous êtes un poltron. Jugez , s'il ne
 » faut pas que je m'assure bien de vous. Je
 » donnerai ma promesse à celui qui m'apportera
 » votre argent. Bon jour.

Costar lui répondit : « J'ai une extrême joie d'être
 » en état de vous rendre le petit service que
 » vous desirez de moi : jamais je n'eusse pensé qu'on
 » eût tant de plaisir pour deux cents pistoles. Après
 » l'avoir éprouvé , je vous donne ma parole que
 » j'aurai toute ma vie un petit fonds tout prêt aux
 » occasions où vous en aurez affaire. . . . Ordonnez-
 » moi donc hardiment ce qu'il vous plaira : vous
 » ne sçauriez prendre tant de plaisir à me comman-
 » der , que j'en aurai à vous obéir. Néanmoins ,
 » quelque soumis que je sois , je me révolterai , si
 » vous voulez m'obliger à prendre une promesse de
 » vous ».

Le véritable ami ne dissimule point les défauts
 de son ami ; il cherche même à les lui faire remar-
 quer , pour qu'il s'en corrige. C'est la vérité de
 cette maxime , qui donne un prix à cette réponse
 franche & magnanime de Philippe , roi de Macé-
 doine. Ce prince étoit présent à la vente de quel-
 ques captifs , dans une posture indécente. L'un
 d'eux l'en avertit. *Qu'on mette cet homme en liberté ,*

dit Philippe ; *je ne sçavois pas qu'il fût de mes amis.*

L'amitié , ainsi que l'amour , a eu ses victimes. Au siège de la Capelle , en 1650 , par les François , un Espagnol apprend que son ami a été renversé d'un coup de mousquet dans la tranchée. Il vole aussitôt à son secours ; il le trouve mort , étendu sur la poussière. Son premier mouvement est de se jeter sur son ami ; il l'embrasse , le tient quelque tems pressé contre son sein palpitant ; & accablé de sa propre douleur , il expire un moment après. L'archiduc , instruit de cet événement , en fut attendri ; il voulut qu'on renfermât , dans le même tombeau , deux amis que la mort n'avoit pu séparer ; & après les avoir fait transporter en grande pompe à Avesnes , il leur fit élever un mausolée en marbre. C'étoit un monument que sa sensibilité érigeoit à l'Amitié. *Annales Beligiques* , Douai , pag. 436.

Nous devons sçavoir gré aux papiers Anglois , de nous avoir conservé cet acte d'Amitié généreuse du célèbre Mead , médecin Anglois , mort en 1754. Freind , son ami , & premier médecin de la reine d'Angleterre , avoit assisté au parlement en 1722 , comme député du bourg de Lanceston , & s'étoit élevé avec force contre le ministère. Cette conduite ayant indisposé la cour , on suscita à Freind un crime de haute trahison , & il fut renfermé , au mois de mars , dans la tour de Londres. Environ six mois après le ministre tomba malade , & envoya chercher Mead , qui après s'être mis au fait de la maladie , dit au malade qu'il lui répondoit de sa guérison , mais qu'il ne lui donneroit pas seulement un verre d'eau , que Freind , son ami , ne fût sorti de la tour. Le ministre , quelques jours après , voyant sa maladie augmentée , fit supplier le roi d'accorder la liberté à M. Freind. L'ordre expédié , le malade crut que Mead alloit ordonner ce qui

convenoit à son état ; mais ce médecin persista dans sa résolution , jusqu'à ce que son ami fût rendu à sa famille. Après cet élargissement , Mead traita le ministre , & lui procura , en peu de temps , une guérison parfaite. Le soir même , il porta à Freind environ cinq mille guinées , qu'il avoit reçues pour ses honoraires en traitant les malades de son ami pendant sa détention , & l'obligea à recevoir cette somme quoiqu'il eût pu la retenir légitimement , puisqu'elle étoit le fruit de ses peines.

Que Montagne peint bien , dans son vieux & énergique langage , la tendre & vive amitié. Il parle ici de M. de la Boetie , son ami , que la mort lui avoit enlevé. « A notre première rencontre ,
 » nous nous trouvâmes si pris , si connus , si
 » obligés entre nous , que rien dès - lors ne nous
 » fut si proche , que l'un à l'autre. Si je compare
 » tout le reste de ma vie , (quoiqu'avec la grace
 » de Dieu , je l'aie passée douce , aisée , & , sauf
 » la perte d'un tel ami , exempte d'affliction po-
 » gnante) ; si je la compare , dis - je , toute aux
 » quatre années qu'il m'a été donné de jouir
 » de la douce compagnie & société de ce person-
 » nage , ce n'est que fumée , ce n'est qu'une nuit
 » obscure & ennuyeuse. Depuis le jour que je le
 » perdis , je ne fais que traîner languissant ; & les
 » plaisirs mêmes qui s'offrent à moi , au lieu de me
 » consoler , me redoublent le regret de sa perte.
 » Nous étions à moitié de tout ; il me semble que
 » je lui dérobe sa part : j'étois déjà si fait & accou-
 » tumé à être deuxième par-tout , qu'il me semble
 » n'être plus qu'à demi ».

L'homme uniquement seul , est celui qui n'a point d'amis. Le monde n'est pour lui qu'un vaste désert , un lieu d'exil & de tristesse , qu'il partage avec les animaux errans. *Bacon.*

A M O U R.

L'AMOUR est dépeint , par les poètes , avec un bandeau sur les yeux , pour marquer l'aveuglement dans lequel il nous plonge ; la force de cette passion ne se mesure même que par le degré de cet aveuglement. C'est ce qu'avoit très-bien senti cette femme qui , surprise par son amant entre les bras de son rival , osa lui nier le fait dont il étoit témoin. *Quoi ! lui dit-il , vous poussez à ce point l'impudence ? Ah ! perfide , s'écria-t-elle , je le vois , tu ne m'aimes plus ; tu crois plus ce que tu vois , que ce que je te dis.*

Une jeune Languedocienne , qui avoit été trois mois privée de voir son amant , le rencontre au sortir de chez elle. Celui-ci lui témoignoit les plus tendres sentimens , lorsqu'il survint une forte pluie. Le jeune homme en paroissoit inquiet , & cherchoit à s'en garantir. « *Quoi ! vous avez été trois mois absent , lui dit son amante avec emportement ; vous m'aimez , vous me voyez , & vous songez qu'il pleut ?* »

Une dame Espagnole , qui sentoît vivement , li-
soit dans un roman François , une longue & tendre conversation entre un amant & une amante. *Quel esprit mal employé !* dit-elle ; *ils étoient ensemble , & ils étoient seuls.*

Un homme de qualité épris des charmes d'une fort jolie demoiselle , lui disoit : Si nous nous aimions , obsédée , comme vous l'êtes , par votre mère , nous aurions bien de la peine à trouver un lieu favorable à nos plaisirs ? « *De quoi vous embarrassez-vous , lui répondit-elle ; songez seulement à m'en faire naître l'envie.* »

L'amour satisfait sçait se sacher ; mais l'amour

malheureux éclate : c'est un feu dévorant qui manifeste bientôt sa présence. Il ne fut pas difficile par conséquent au médecin Erasistrate de s'apercevoir du mal qui consumoit le jeune Antiochus. Ce prince, éperdûment amoureux de Stratonice sa belle-mère, n'osoit avouer cette passion défordonnée. Trop foible d'ailleurs pour surmonter ses desirs, il avoit pris la résolution de feindre une maladie inconnue, & de se laisser éteindre par le défaut d'alimens. Erasistrate passoit des journées entières dans la chambre du malade, pour lui dérober son secret s'il étoit possible. Il observoit ses regards ; il épioit ses mouvemens : il remarqua bientôt les révolutions que lui causoit la présence de Stratonice. Lorsque cette princesse entroit, une extinction de voix prenoit au jeune prince, sa respiration devenoit embarrassée, ses joues enflammées, son poux inégal, ses mouvemens convulsifs ; un nuage confus se répandoit sur ses yeux, une sueur froide partout son corps : tout son extérieur enfin déceloit au clairvoyant Erasistrate ce qu'Antiochus cachoit avec tant de soin. Ce médecin comprit que le respect filial avoit toujours empêché le jeune prince de faire l'aveu de sa passion : il ne douta point que les feux renfermés dans le sein de cet amant, le consumeroient bientôt, si les progrès n'en étoient arrêtés. La manière dont ce médecin s'y prit, pour procurer au fils de Séleucus ce qu'il desiroit avec tant d'ardeur, ne peut être plus ingénieuse. « Seigneur, dit-il au roi, la maladie de votre fils n'est autre chose qu'un amour très-violent, mais sans remède ; parcequ'il ne peut être satisfait. — Comment ? un amour sans remède, demanda Séleucus étonné. — Oui, Seigneur, sans remède, répondit Erasistrate ; car il est amoureux de ma femme. — Quoi donc ! mon cher Erasistrate, répartit le roi ; étant mon ami comme vous

« l'êtes, vous ne céderiez pas votre femme à mon
 « fils, que j'aime tendrement, sur-tout me voyant
 « prêt à perdre ce fils, mon unique espérance?
 « — Mais vous, répondit le médecin, vous qui
 « êtes son père, lui abandonneriez-vous Stratonice,
 « s'il en étoit amoureux? — Plût au ciel, reprit
 « vivement Séleucus, qu'un dieu favorable chan-
 « geât la passion de mon fils, & substituât la rei-
 « ne à la place de votre femme! non-seulement
 « je sacrifierois mon épouse, mais, je donnerois
 « tout mon royaume pour sauver un fils qui m'est
 « si cher ». Le roi prononça ces dernières paroles
 avec une si grande effusion de cœur, qu'Erasistrate
 ne balança plus à découvrir la vérité. « Seigneur,
 « dit-il à Séleucus, en lui tendant la main, vous
 « n'avez ici besoin que de vous-même pour guérir
 « votre fils. Il est amoureux de Stratonice; il lan-
 « guit; il brûle; il meurt pour elle. Voilà son mal;
 « le remède est entre vos mains: voyez ce que vous
 « pouvez faire ». Ce père, attaché aux jours de
 son fils, ne balança point; il assembla le conseil
 de la nation, & déclara le dessein qu'il avoit d'éta-
 blir Antiochus roi des hautes provinces de l'Asie,
 & de le marier à Stratonice. Ce fait, tiré de l'his-
 toire de Séleucus, roi des Syriens, a fourni le su-
 jet d'un intermède intitulé: *le Médecin de l'Amour*,
 joué, pour la première fois, sur le théâtre de l'opéra-
 comique, en 1758.

Il y a dans le *Traité de l'Education* de M. Rouf-
 seau un trait qui prouve combien l'amour a de
 pouvoir sur les inclinations des jeunes gens. « J'é-
 tois, dit l'auteur, à Venise en visite chez le gou-
 verneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver, nous
 étions autour du feu. Le gouverneur reçoit ses let-
 tres de la poste. Il les lit, & puis en relit une tout
 haut à son élève. Elle étoit en Anglois: je n'y com-
 pris rien; mais durant la lecture, je vis le jeune

homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit , & les jeter au feu l'une après l'autre , le plus doucement qu'il put , afin qu'on ne s'en apperçût pas : surpris de ce caprice , je le regarde au visage & croit y voir de l'émotion : mais les signes extérieurs des passions , quoiqu'assez semblables chez tous les hommes , ont des différences nationales , sur lesquelles il est facile de se tromper. Les peuples ont diverses langages sur le visage , aussi-bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture , & puis montrant au gouverneur les poignets nus de son élève , qu'il cachoit pourtant de son mieux , je lui dis , l'eut-on savoir ce que cela signifie ? Le gouverneur voyant ce qui s'étoit passé , se mit à rire , embrassa son élève d'un air de satisfaction , & après avoir obtenu son consentement , il me donna l'explication que je souhaitois. Les manchettes , me dit-il , que M. John vient de déchirer , sont un présent qu'une dame de cette ville lui a fait il n'y a pas long-temps. Or , vous saurez que M. John est promis dans son pays à une jeune demoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour , & qui en mérite encore davantage. Cette lettre est de la mere de sa maîtresse , & je vais vous en traduire l'endroit qui a causé le dégât dont vous avez été le témoin. « Luci ne quitte point les manchettes du Lord John. Miss Betti Holdam vint hier passer l'après-midi avec elle , & voulut à toute force travailler à son ouvrage. Sachant que Luci s'étoit levée plutôt qu'à l'ordinaire , j'ai voulu voir ce qu'elle faisoit , & je l'ai trouvée occupée à défaire tout ce qu'avoit fait hier Miss Betti. Elle ne vetit pas qu'il y ait dans son présent un seul point d'une autre main que de la sienne. »

Nos anciens étoient persuadés que l'amour perfectionnoit les ames bien nées , & qu'il étoit entre-

preneur de grandes choses. Aussi étoit-il de l'essence de l'ancienne chevalerie d'avoir sa dame à qui, comme à un être suprême, on rapportoit tous les sentimens, toutes les pensées, toutes les actions. *Ah ! si ma dame me voyoit*, disoit Fleuranges en montant le premier à l'assaut.

On disoit à Zénon que l'amour étoit indigne d'un philosophe. Si cela étoit vrai, répondit Zénon, le sort des belles seroit bien à plaindre, elles ne seroient aimées que des sots.

AMOUR CONJUGAL.

ON demandoit à une dame Romaine qui étoit restée veuve dans le printems de ses jours, pourquoi elle ne se remarioit point ? C'est que mon mari est toujours présent pour moi.

Pauline, femme de Sénèque, ne voulut point survivre à son mari dont Néron avoit ordonné la mort, & se fit, à son exemple, ouvrir les veines. Mais Néron ayant envoyé des gens pour l'obliger à permettre qu'on lui arrêât le sang, elle porta le reste de sa vie sur son visage une pâleur, dit Tacite, qui fut un glorieux témoignage de son chaste amour pour son mari.

Sinorix & Sinatus, au rapport de Plutarque, étoient deux des plus puissans Seigneurs du pays de Galatie. Camma, femme du dernier, n'étoit pas moins recommandable par sa vertu que par sa beauté. Sinorix en devint amoureux. Il connoissoit la sévérité de ses mœurs, & ne pouvoit se flatter d'aucun retour. Il a recours au crime ; il assassine Sinatus. Quelque temps après il demande Camma en mariage, & fait agir les parens. Cette veuve infortunée ne rejette pas tout-à-fait la proposition, elle fait seulement quelque difficulté. Mais enfin, on con-

vient du jour pour la cérémonie du mariage. Camma se rend devant l'autel de Diane dont elle étoit prêtresse. Alors ayant , suivant l'usage , répandu devant la déesse un peu d'un breuvage qu'elle avoit préparé , elle en but & donna le reste à Sinorix. Aussi-tôt qu'il en eut avalé ; je t'appelle à témoin , dit-elle , en s'adressant à la déesse , que si j'ai survécu à mon mari , ce n'a été que pour venger sa mort. Pour toi , Sinorix , le plus méchant de tous les hommes , donne ordre que tes amis te préparent un tombeau au lieu d'un lit nuptial. Il mourut le même jour & Camma le lendemain.

Conrad III , qui avoit été élu empereur en 1138 , assiégeoit Weinberg , petite ville de l'état du duc de Wittemberg en Allemagne. Ce duc , qui avoit été un des opposans à l'élection de Conrad , se tenoit avec sa femme renfermé dans cette ville. Il en soutint le siège avec une bravoure héroïque , & ne céda qu'à la force. L'empereur irrité , vouloit mettre tout à feu & à sang ; cependant il fit grace aux femmes , & leur permit de sortir & d'emporter avec elles , tout ce qu'elles avoient de plus précieux. L'épouse du duc profita aussi-tôt de cette permission pour sauver les jours de son mari. Elle le prit sur ses épaules. Toutes les femmes de la ville en firent autant , & l'empereur les vit sortir ainsi chargées , la duchesse à leur tête. Il ne put tenir contre un spectacle si intéressant , & cédant à l'admiration qu'il lui causoit , il fit grace aux hommes en faveur des femmes. La ville fut sauvée.

Un Charles Emmanuel , duc de Savoie , qui avoit des prétentions sur la ville de Genève , tenta au commencement du dernier siècle de s'en emparer par surprise. Il la fit escalader de nuit ; mais le succès ne répondit point à ses vûes ; l'alarme commença avant qu'il y eût un assez grand nombre d'assiégeans sur les murailles. Les citoyens coururent

rent aux armes, & repoussèrent les ennemis trop foibles pour leur résister. Ceux qui tombèrent entre leurs mains, furent livrés à une mort ignominieuse. Du nombre de ces prisonniers étoit un officier de marque. La nouvelle de son malheur est portée à son épouse : cette dame étoit enceinte ; elle vole vers le lieu où son mari va périr, & demande à l'embrasser pour la dernière fois. On lui refusa cette grace, & l'officier fut pendu sans qu'elle eût pu l'approcher. Elle suivit néanmoins le corps de son mari au lieu où il devoit être exposé : là elle s'affit devant ce triste spectacle, & y demeura sans vouloir prendre de nourriture ni cesser d'y fixer ses regards. La mort qu'elle attendoit avec impatience, vint enfin lui fermer les yeux en cette situation.

Un autre trait de ce genre d'héroïsme que produit l'amour conjugal sera tiré de l'histoire Japonnoise. L'empereur avoit fait mourir secrètement un officier de mérite qui avoit une fort belle femme. Quelques jours après le Prince fit venir cette dame & voulut l'obliger de faire sa demeure avec lui dans le palais. Je dois me réjouir & m'estimer heureuse, lui répondit-elle, de ce que vous m'avez jugé digne de votre amitié ; je reçois cette grâce comme je le dois ; mais j'ose prendre la liberté de vous demander un intervalle de trente jours, pour achever de pleurer la mort de mon mari. Permettez encore, ajouta-t-elle, qu'après ce délai je puisse rassembler les parens & leur donner à manger dans l'une des tours de votre château. L'empereur accorde tout à ses prières. Le jour du festin arrive ; il est donné avec la plus grande somptuosité. L'empereur, qui avoit voulu s'y trouver, y boit avec excès & s'enivre. La dame profite de ce moment, & témoignant de vouloir prendre l'air sur l'un des balcons de la tour, elle se précipite du haut en bas.

C

Après l'entreprise malheureuse du roi Jacques pour remonter sur le trône d'Angleterre, les seigneurs Anglois qui avoient embrassé son parti, furent condamnés à périr par la main du bourreau. Ils furent exécutés le 16 Mars 1716. Le lord Nilhisdale devoit subir le même sort, mais il se sauva par la tendresse ingénieuse de son épouse. On avoit permis aux dames de voir leurs maris la veille de leur mort, pour leur faire les derniers adieux. Miladi Nilhisdale entra dans la tour, appuyée sur deux femmes de chambre, un mouchoir devant les yeux, & dans l'attitude d'une femme désolée. Lorsqu'elle fut dans la prison elle engagea le lord, qui étoit de même taille qu'elle, de changer d'habits, & de sortir dans la même attitude qu'elle avoit en entrant; elle ajouta que son carrosse le conduiroit au bord de la Tamise, où il trouveroit un bateau qui le meneroit sur un navire prêt à faire voile pour la France. Le stratagème s'exécuta heureusement. Milord Nilhisdale disparut, & arriva à trois heures du matin à Calais. En mettant pied à terre, il fit un saut, en s'écriant : *Vive Jesus, me voilà sauvé.* Ce transport le décela; mais il n'étoit plus au pouvoir de ses ennemis. Le lendemain matin on envoya un ministre pour préparer le prisonnier à la mort. Ce ministre ne fut pas médiocrement surpris de trouver une femme au lieu d'un homme. La nouvelle s'en répandit dans le moment. Le lieutenant de la tour consulta la cour pour savoir ce qu'il devoit faire de madame Nilhisdale; il reçut ordre de la mettre en liberté. Mais elle refusa de sortir avant qu'elle eût des habits convenables. Elle rejoignit bientôt son mari en France. *Lettres historiques, pour servir de suite à l'Histoire des Révolutions de la grande Bretagne.*

AMOUR FILIAL

LES annales Japonnoises font mention de cet exemple extraordinaire d'amour filial. Une femme étoit restée veuve avec trois garçons , & ne subsistoit que de leur travail. Quoique le prix de cette subsistance fût peu considérable , les travaux néanmoins de ces jeunes gens n'étoient pas toujours suffisans pour y subvenir. Le spectacle d'une mère qu'ils chérissoient , en proie aux besoins , leur fit un jour concevoir la plus étrange résolution. On avoit publié depuis peu , que quiconque livreroit à la justice le voleur de certains effets , toucheroit une somme assez considérable. Les trois frères s'accordent entr'eux qu'un des trois passera pour voleur , & que les deux autres le meneront au juge. Ils tirent au sort pour sçavoir qui sera la victime de l'amour filial , & le sort tombe sur le plus jeune , qui se laisse lier & conduire comme un criminel. Le magistrat l'interroge ; il répond qu'il a volé : on l'envoie en prison ; & ceux qui l'ont livré touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrit alors sur le danger de leur frère : ils trouvent le moyen d'entrer dans la prison ; & croyant n'être vus de personne , ils l'embrassent tendrement & l'arrosent de leurs larmes. Le magistrat , qui les apperçoit par hasard , surpris d'un spectacle si nouveau , donne commission à un de ses gens , de suivre les deux délateurs ; il lui enjoint expressément de ne les point perdre de vûe , qu'il n'ait découvert de quoi éclaircir un fait si singulier. Le domestique s'acquitte parfaitement de sa commission , & rapporte qu'ayant vû entrer ces deux jeunes gens dans une maison , il s'en étoit approché , & les avoit entendus raconter à leur mère ce que l'on vient de lire ;

que la pauvre femme , à ce récit , avoit jetté des cris lamentables , & qu'elle avoit ordonné à ses enfans de reporter l'argent qu'on leur avoit donné , disant qu'elle aimoit mieux mourir de faim , que de se conserver la vie au prix de celle de son cher fils. Le magistrat , pouvant à peine concevoir ce prodige de piété filiale , fait venir aussitôt son prisonnier , l'interroge de nouveau sur ses prétendus vols , le menace même du plus cruel supplice : mais le jeune homme , tout occupé de sa tendresse pour sa mère , reste immobile. Ah ! c'en est trop , lui dit le magistrat en se jettant à son cou ; enfant vertueux , votre conduite m'étonne. Il va aussitôt faire son rapport à l'empereur , qui , charmé d'une action si héroïque , voulut voir les trois frères , les combla de caresses , assigna au plus jeune une pension considérable , & une moindre à chacun des deux autres.

En 1585 , des troupes Portugaises , qui passaient dans les Indes , firent naufrage. Une partie aborda dans le pays des Caffres , & l'autre se mit à la mer sur une barque construite des débris du vaisseau. Le pilote s'apercevant que le bâtiment étoit trop chargé , avertit le chef Edouard de Mello , que l'on va couler à fond , si on ne jette dans l'eau une douzaine de victimes. Le sort tombe , entr'autres , sur un soldat dont l'histoire n'a point conservé le nom. Son jeune frère tombe aux genoux de Mello , & demande , avec instance , de prendre la place de son aîné. « Mon frère , dit-il , est plus capable que moi ; il nourrit mon père , ma mère , mes sœurs ; s'ils le perdent , ils mourront tous de misère : conservez leur vie , en conservant la sienne ; & faites-moi périr , moi qui ne puis leur être d'aucun secours ». Mello y consent , & le fait jeter à la mer. Le jeune homme suit la barque pendant six heures ; enfin , il la rejoint. On le menace de le

tuer, s'il tente de s'y introduire : l'amour de sa conservation triomphe de la menace, il s'accroche. On veut le frapper avec une épée, qu'il saisit & qu'il retient jusqu'à ce qu'il soit entré. Sa confiance touche tout le monde : on lui permet enfin de rester avec les autres, & il parvient ainsi à sauver sa vie & celle de son frère. *La Cléd, Hist. de Portugal.*

AMOUR MATERNEL.

QUELLE plume pourroit peindre toutes les scènes de douleur ou de joie qui se passent dans le sein d'une mère ; ses tendres sollicitudes pour l'objet de ses affections ; ses allarmes, ses agitations lorsqu'elle est en danger de le perdre, son désespoir lorsqu'elle l'a perdu ? La femme d'un noble Venitien ayant vu mourir son fils unique, s'abandonnoit aux plus cruelles douleurs. Un religieux tâchoit de la consoler. Souvenez-vous, lui disoit-il, d'Abraham, à qui Dieu commanda de plonger lui-même le poignard dans le sein de son fils, & qui obéit sans murmurer. *Ah ! mon père*, répondit-elle avec impétuosité, *Dieu n'auroit jamais commandé ce sacrifice à une mère.*

AMOUR DE LA PATRIE.

PASSION forte & sublime, qui dénature l'homme en quelque sorte, & fait qu'il aime sa patrie exclusivement à lui. Ce fut cette passion qui porta Derius à immoler sa vie ; Fabius, son honneur ; Camille, son ressentiment ; Brutus & Manlius, leurs enfans.

Le Lacédémonien Pédarète, est-il dit dans l'histoire de Lacédémone, se présente pour être admis au conseil des trois cents : il est rejeté. Il s'en

retourne joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Elle en demande, en tremblant, à un ilote qui revient du camp. Vos cinq fils ont été tués. Vil esclave ! t'ai-je demandé cela ? Nous avons gagné la victoire. La mère court au temple, & rend grâces aux dieux.

Une autre Lacédémonienne voit, dans un siège, son fils aîné, qu'elle avoit placé dans un poste, tomber mort à ses pieds. Qu'on appelle son frère pour le remplacer, s'écria-t-elle aussi-tôt.

Porfenna, roi des Toscans, assiégeoit la ville de Rome l'an de sa fondation 246, & étoit prêt de réduire cette ville à la dernière extrémité. Un jeune Romain, plein d'une noble ardeur, passe, déguisé en Etrurien dans le camp ennemi ; il pénètre jusqu'à la tente de Porfenna, dont il poignarde le secrétaire qu'il avoit pris pour le roi. On l'arrête, on lui demande son nom. « Je suis Romain, » répondit-il fièrement, & l'on me nomme *Mutius* ; tu vois un ennemi qui a voulu tuer son ennemi, & je n'aurai pas moins de courage pour souffrir la mort que je n'en ai eu pour te la donner. » En même temps, comme pour punir sa main droite d'avoir manqué son coup, il la mit sur un brasier qu'on venoit d'allumer pour un sacrifice, & il la vit brûler sans témoigner aucun sentiment de douleur. Le roi, frappé de ce prodige de fermeté, le fait éloigner de l'autel, & lui rend sa liberté. « Puisque tu fais, lui dit Mutius, honorer la vertu ; ce que tu n'aurois pu m'arracher par menaces, je l'accorderai à ton bienfait : saches que nous sommes trois cents jeunes Romains qui avons juré devant les dieux, de mourir tous ou de te poignarder au milieu de tes gardes. » Porfenna, également saisi d'admiration & de crainte, prit le parti de lever le siège.

Les Suisses honoreront toujours la mémoire d'Arnold de Winkelried, gentilhomme du pays d'Underval. En 1396, ce vertueux citoyen voyant, à la bataille de Sempach, que ses compatriotes ne pouvoient enfoncer les Autrichiens, parcequ'eux-ci, armés de toutes pièces, ayant mis pied à terre, & formant un bataillon serré, présentoient un front couvert de fer, hérissé de lances & de piques, conçut le généreux dessein de se sacrifier pour sa patrie. « Mes amis, dit-il aux Suisses qui » commençoient à se rebuter, je vais donner ma » vie pour vous procurer la victoire ; je vous re- » commande seulement ma famille. Suivez-moi, & » agissez en conséquence de ce que vous me ver- » rez faire. » A ces mots, il les range en forme de triangle, dont il occupe la pointe, marche vers le centre des ennemis, & embrassant le plus de piques qu'il peut saisir ; il se jette à terre, ouvrant à ceux qui le suivoient un chemin pour pénétrer dans cet épais bataillon. Les Autrichiens une fois entamés, furent vaincus, la pesanteur de leurs armes leur devenant funeste.

La ville de Calais, assiégée en 1346 par Edouard III, roi d'Angleterre, nous offre un exemple mémorable du patriotisme François. Edouard venoit de réduire la ville par famine le 3 Août 1347. Ce prince irrité d'avoir vu périr la fleur de son armée devant cette ville qui l'avoit arrêté un an entier, refusa d'abord d'accorder aucune condition favorable aux habitants. Il vouloit rançonner les uns & faire mourir les autres. Cependant, sur les représentations de ses généraux qui appréhendoient, avec raison, qu'une telle conduite n'autorisât les François à user de représailles, le monarque Anglois voulut bien se contenter de six victimes qui lui seroient présentées nues têtes, la corde au col, & les clefs de la ville en leurs mains. Lorsque Mauri

vint de la part d'Edouard annoncer aux habitans de Calais la dernière volonté du vainqueur ; le gouverneur le pria de rester , afin d'assister à la déclaration qu'il alloit faire de cette volonté devant le peuple. Tous les habitans assemblés sur la place , attendoient la réponse d'Edouard avec cette inquiétude que donnent la crainte de la mort & l'espérance de la vie. Dès que l'ordre eût été publié , un morne silence annonça l'anéantissement de tous les cœurs. Ils se regardoient en frissonnant , cherchant avec effroi ces six victimes du salut public qu'ils désespéroient de rencontrer. Ce long silence fut interrompu par des cris entrecoupés de sanglots , de gémissemens & de pleurs. Jean de Vienne , leur brave gouverneur , guerrier intrépide sur la brèche , devenu citoyen compatissant , confondoit ses soupirs avec les leurs. Mauni , témoin d'un spectacle si attendrissant , ne put retenir les larmes dont ses yeux étoient inondés. Cependant le peu de temps accordé s'écouloit , il falloit se décider. Eustache de Saint-Pierre se leva courageusement au milieu de cette foule de citoyens désolés : « Seigneurs , grands & petits , s'écria-t-il , grand mé-
 » chef seroit de laisser mourir un tel peuple qui ,
 » cy est , par famine , ou autrement , quand on y
 » peut trouver aucun moyen , & seroit grande
 » grace devant notre Seigneur qui de tel méchef
 » le pourroit garder. J'ai en droit moi si gran-
 » de espérance d'avoir pardon , si je meurs pour
 » ce peuple sauver , que je veux être le premier. »
 A peine eut-il cessé de parler , qu'il reçut le prix le plus pur de la reconnoissance de ses concitoyens : *chacun l'alloit adorer de pitié* , dit Froissard : ils se prosternèrent à ses pieds en les arrosant de leurs larmes. Quel est le pouvoir de la vertu ! Jean d'Aire , courageux imitateur d'Eustache son cousin , vint se ranger auprès de lui dans la résolution de

partager l'honneur de mourir pour la patrie. Jacques & Pierre Wissant, frères & parens de ces généreux martyrs, se dévouerent pareillement. Pourquoi, ajoute l'abbé Velly, dont ce récit est emprunté, faut-il que l'histoire, qui nous a transmis les noms de tant d'hommes inutiles ou funestes au genre humain, ait négligé de nous apprendre ceux des deux autres victimes ? Le gouverneur à qui la foiblesse de l'âge, les infirmités & la douleur ne permettoient pas de se soutenir, monta à cheval & les conduisit jusqu'à la porte de la ville : là, il les remit entre les mains de Mauni, en le priant d'intercéder pour eux auprès de son roi. Ils parurent devant le monarque Anglois, & lui présentèrent les clefs de la ville. Tous les seigneurs qui environnoient le roi, ne pouvoient dissimuler la pitié & l'admiration qu'une pareille magnanimité leur inspiroit : on n'entendoit autour du prince que murmure confus excité par la compassion générale. Edouard seul parut inflexible : il les regarda d'un air sévère, & commanda qu'on les conduisit au supplice. Ce fut en vain que le prince de Galles se jeta à ses pieds : on eût dit qu'en ce moment la colere avoit mis sur les yeux de ce prince un bandeau qui lui déroboit la honte d'un pareil emportement : il réitéra l'ordre de faire venir le bourreau : *soit fait venir le coupe-tête*, dit-il. C'étoit fait de ces illustres infortunés, & de la gloire d'Edouard, sans la reine son épouse, qui pour lors étoit à l'armée. Cette respectable princesse entra dans la salle & se précipita aux genoux de son mari, le conjurant par les motifs les plus puissans de l'honneur, de l'humanité & de la religion, de ne pas souiller sa victoire. Le monarque baissa les yeux : après un moment de silence, *Ah ! madame, s'écria-t-il, je aimasse mieux que vous fussiez autre part que cy : vous me priez si acertes, que je ne puis vous*

conduire. Si les vous donne à votre plaisir. Aussi-tôt la reine les emmena dans son appartement, les fit habiller, ordonna qu'on leur apportât à dîner, & les renvoya sous une escorte sûre, après leur avoir fait donner à chacun six pièces d'or pour leurs besoins. *Voyez Froissard, l'Histoire de France, par l'abbé Velly, & la Tragédie de M. de Belloy, intitulée, Le Siège de Calvis, représentée avec un applaudissement universel par les Comédiens François, le 13 Février 1765.*

Lors du siège de Turin, formé par l'armée Française en 1640, un sergent des gardes Piémontoises donna cet exemple singulier de patriotisme. Ce sergent gardoit avec quelques soldats le souterrain d'un ouvrage de la citadelle; la mine étoit chargée; il n'y manquoit qu'un saucisson pour faire sauter plusieurs compagnies de grenadiers qui s'étoient emparés de l'ouvrage, & y avoient pris poste. La perte de l'ouvrage auroit pu accélérer la reddition de la place. Ce sergent, avec fermeté, ordonne aux soldats qu'il commandoit, de se retirer; les charge de prier de sa part, le roi son maître, de protéger sa femme & ses enfans; bat un briquet, met le feu à la poudre, & périt pour sa patrie.

Nous voyons, dans l'histoire de la Chine, qu'un Chinois, justement irrité des vexations des grands, se présente à l'empereur, & lui porte ses plaintes. « Je viens, dit-il, m'offrir au supplice auquel de pareilles représentations ont fait traîner six cents de mes concitoyens; & je t'avertis de te préparer à de nouvelles exécutions; la Chine possède encore dix-huit mille bons patriotes, qui, pour la même cause, viendront successivement te demander le même salaire ». La cruauté de l'empereur ne put tenir contre tant de fermeté; il accorda à cet homme vertueux, la récompense

qui le flattoit le plus , la punition des coupables , & la suppression des impôts.

La même histoire nous fournit , dans une mère , un autre exemple frappant de l'Amour de la patrie. Un empereur , poursuivi par les armes victorieuses d'un citoyen , voulut se servir du respect aveugle qu'en ce pays un fils a pour les ordres de sa mère , afin d'obliger ce citoyen de désarmer. Il députe , vers cette mère , un officier , qui , le poignard à la main , lui dit qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéir. « Ton maître , lui répondit-elle avec » un sourire amer , se feroit-il flatté que j'ignore » les conventions tacites , mais sacrées , qui unif- » sent les peuples aux souverains , par lesquelles » les peuples s'engagent à obéir , & les rois à les » rendre heureux ? Il a le premier violé ces con- » ventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran , » apprends d'une femme , ce qu'en pareil cas on » doit à sa patrie ». Elle arrache , à ces mots , le poignard des mains de l'officier ; se frappe , & lui dit : « Esclave , s'il te reste encore quelque vertu , » portes à mon fils ce poignard sanglant ; dis - lui » qu'il venge sa nation , qu'il punisse le tyran ; il » n'a plus rien à craindre pour moi , plus rien à » ménager ; il est maintenant libre d'être vengeur ».

Dans l'onzième siècle , Godina , femme du duc de Mercie , en Angleterre , prouva son amour pour son pays par un acte bien singulier. Cette femme étoit la princesse la plus célèbre de son siècle par sa beauté & sa vertu. Son mari , dit un historien Anglois , avoit mis un impôt accablant sur les habitans de Coventri. Sa femme le sollicita de le lever ; mais cet homme bizarre ne lui accorda sa demande , qu'à condition qu'elle traverseroit , nue , toute la ville. Godina se soumit à ce caprice ; & ayant fait défendre aux habitans de la regarder , sous peine de mort , elle monta à cheval , & passa

44 AMOUR DE LA PATRIE.

dans toutes les rues de la ville , sans autre voile que ses grands cheveux. Un homme , poussé par la curiosité , entr'ouvrit une fenêtre ; mais il fut mis à mort aussitôt : & en mémoire de cet événement , on a conservé dans cette ville , au même endroit , une espèce de statue dans l'attitude d'une personne qui regarde.

AMOUR DE SOI, AMOUR-PROPRE.

L'AMOUR de soi est un sentiment naturel qui porte tout animal à veiller à sa conservation. Les philosophes le distinguent de l'amour-propre , sentiment factice , né dans la société , & par lequel chaque individu fait plus de cas de soi que de tout autre. Un gueux des environs de Madrid demandoit l'aumône. Un passant lui dit : N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infâme , quand vous pouvez travailler ? « Monsieur , répondit le mendiant , je vous demande de l'argent , & non pas des conseils ». Puis il tourna le dos , en conservant toute la dignité Castillane. Ce fier gueux demandoit l'aumône par amour de soi-même , & ne souffroit pas la réprimande , par amour-propre.

Un des principaux effets de l'amour-propre , est de ne nous faire estimer que ce que nous aimons à faire , que ce que nous faisons avec succès. Ecoutez un homme vain ; il voudra que tout le monde règle sa façon de penser , sa conduite & ses goûts sur les siens. « Je ris de tout ceux qui me trouvent ridicule , disoit un vieux Cynique ». — « Eh bien ! lui dit-on , personne au monde ne rit donc plus souvent que vous.

Un maître à danser François demandoit à un de

ses amis, s'il étoit vrai que Harlay eût été fait comte d'Oxford, & grand trésorier d'Angleterre ? On lui dit qu'oui. Cela m'étonne, répondit le maître à danser : quel mérite la reine a-t-elle donc trouvé à ce Harlay ? Pour moi, j'ai eu cet homme deux ans entre les mains, & jamais je n'en ai pu rien faire.

On a rapporté un mot à-peu-près semblable de Marcel. Un danseur Anglois, fort célèbre, arrive à Paris, descend chez Marcel. « Je viens, lui dit-il, vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre art ; souffrez que je danse devant vous, & que je profite de vos conseils. . . . Volontiers, lui dit Marcel. Aussitôt l'Anglois exécute des pas très-difficiles, & fait mille entrechats. Marcel le regarde, & s'écrie tout-à-coup : « Mon-
» sieur, l'on saute dans les autres pays, & l'on ne
» danse qu'à Paris » !

Le célèbre anatomiste Duverney, ainsi que le rapporte madame de Staal dans ses mémoires, venoit quelquefois à Sceaux voir la duchesse du Maine. Le bon-homme cherchoit à rendre service, dans cette cour, à madame de Staal, alors mademoiselle de Launai. La passion de cet artiste, pour l'anatomie, lui persuadant que cette science fondoit le vrai mérite, pour exagérer celui de sa protégée, il dit un jour, en grande compagnie, que cette demoiselle étoit la fille de France qui connoissoit le mieux le corps humain. Ce trait singulier d'éloge fut aussitôt relevé par la duchesse de la Ferté, qui étoit présente, & cherchoit à donner des ridicules à mademoiselle de Launai.

C'est cette même duchesse qui, ayant rendu ses bonnes grâces à mademoiselle de Launai, lui dit, dans une de ces saillies enfantées par l'amour-propre : « Tiens, mon enfant, je ne vois que moi qui aie toujours raison ».

Cléon , dans *le Méchant* , dit à une certaine Florise , qu'il veut flatter :

Ma foi , quand je parcours tout ce qui le (monde) compose ,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

Bussy raconte que Louis XIV ayant fait l'honneur à madame de Sévigné de danser avec elle , cette dame se remit à sa place qui étoit auprès de Bussy , & lui dit : Il faut avouer que le roi a de grandes qualités ; je crois qu'il obscurcira la gloire de ses prédécesseurs. Bussy ne put s'empêcher de lui rire au nez voyant à quel propos elle donnoit ces louanges , quoiqu'elles fussent vraies. Il lui répondit : Madame , on n'en peut douter , puisqu'il vient de danser avec vous. Elle étoit si satisfaite de ce monarque , ajoute Bussy , qu'elle fut sur le point , pour lui témoigner sa reconnoissance , de crier , *Vive le Roi*.

Nous sommes par la vanité , & sur-tout par l'ignorance , tellement nécessités à nous estimer préférablement aux autres , que le plus grand homme dans chaque art , dit un auteur moderne , est celui que chaque artiste regarde comme le premier après lui. Du temps de Thémistocle , où l'orgueil n'étoit différent de l'orgueil du siècle présent qu'en ce qu'il étoit plus naïf , tous les capitaines , après la bataille de Salamine , ayant été obligés de déclarer par des billets pris sur l'autel de Neptune , ceux qui avoient en le plus de part à la victoire , chacun s'y donnant la première part , adjugea la seconde à Thémistocle ; & le peuple crut alors devoir décerner la première récompense à celui que chacun des capitaines en avoit regardé comme le plus digne après lui.

Un auteur moderne suppose qu'au sortir de la Comédie Française , le hazard rassemble trois praticiens ; qu'ils viennent à parler de Corneille ; tous

trois, peut-être, s'écrieront à la fois que Corneille est le plus grand génie du monde : cependant, si, pour le décharger du poids importun de l'estime, l'un d'eux ajoutoit que ce Corneille est à la vérité un grand homme, mais dans un genre frivole ; il est certain, si l'on en juge par le mépris que certaines gens affectent pour la poésie, que les deux autres praticiens pourroient se ranger à l'avis du premier : puis, de confiance en confiance, s'ils venoient à comparer la chicane à la poésie : l'art de la procédure, diroit un autre, a bien ses ruses, ses finesse & ses combinaisons, comme tout autre art : vraiment, répondroit le troisième, il n'est point d'art plus difficile. Or, dans l'hypothèse très-admissible, que dans cet art si difficile, chacun de ces praticiens se crût le plus habile, sans qu'aucun d'eux eût prononcé le mot ; le résultat de cette conversation seroit que chacun d'eux se croiroit autant d'esprit que Corneille.

Ce qui n'est point ici une supposition, & peut servir à confirmer ce singulier effet de l'amour-propre, est cet excorde d'un discours prononcé par un docteur Allemand dans une assemblée où il vouloit réfuter la Satyre de M. Rousseau contre les sciences & les arts. « Mes frères, si Socrate » revenoit parmi nous, & qu'il vît l'état florissant » où les sciences sont en Europe ; que dis-je, en » Europe ? en Allemagne ; que dis-je, en Allema- » gne ? En Saxe ; que dis-je, en Saxe ? à Léipsic ; » que dis-je, à Léipsic ? Dans cette université. Alors » saisi d'étonnement, & pénétré de respect, So- » crate s'asseroit modestement parmi nos éco- » liers ; & recevant nos leçons avec humilité, il » perdrait bientôt avec nous cette ignorance dont » il se plaignoit si justement. »

L'honneur est né de l'amour-propre. *Voyez l'Honneur.*

A N A G R A M M E.

TRANSPOSITION, ou dérangement des lettres d'un nom ou autre mot, pour en faire une nouvelle combinaison, d'où il résulte un sens quelconque.

Une des anagrammes les plus heureuses & les plus justes, est celle qu'on a mise en réponse à la question que fit Pilate à Jesus-Christ, *Quid est veritas?* Ces trois mots sont rendus lettre pour lettre par cette anagramme, *est vir qui adest.*

On peut encore citer comme une anagramme heureuse celle qu'on a imaginée sur le meurtrier de Henri III, *Frère Jacques Clément.* Les lettres de ces mots combinées portent, *C'est l'enfer qui m'a créé.*

César Coupé, célèbre anagrammatiste, & fertile en bons mots sur les maris qui avoient des femmes coquettes, en eut une qui fit parler d'elle. Il fut obligé de s'en séparer. Quelqu'un, qui avoit une revanche à prendre contre ce Satyrique, publia l'anagramme de son nom où l'on trouvoit, *Cocu séparé.*

Un faiseur d'anagrammes trouva dans celle d'un archevêque, pour le flatter, qu'il seroit cardinal à deux *L* près; quelqu'un mit au bas de l'anagramme, ces paroles: « restent deux *L* (deux aï-les) pour le courier, afin qu'il aille plus vite à Rome quérir le chapeau. »

Un particulier ayant présenté l'anagramme de Henri le grand à ce prince, dans l'espérance d'en recevoir une récompense; le roi lui demanda quelle étoit sa profession. Sire, lui dit-il, ma profession est de faire des anagrammes, mais je suis fort pauvre. Il n'est pas étrange que vous le foyez, reprit le roi, car vous faites-là un pauvre métier.

ANGLOIS.

ANGLOIS.

Tout Anglois, de quelque condition qu'il soit, est élevé dans la haine de la France. Milord Sumner, grand chancelier, qui passoit pour la meilleure tête d'Angleterre, étant pressé de s'expliquer sur ce qu'il pensoit par rapport à l'inutilité ruineuse de la guerre de 1700, au lieu d'apporter des raisons pour en montrer la nécessité, se contenta de dire, *Qu'il avoit été élevé dans la haine de la France.*

Lorsque le prince Eugene eut en 1708, remporté sur les François plusieurs victoires, les Anglois, fidèles à leur haine contre la France, se livrèrent aux démonstrations les plus extraordinaires d'une joie excessive. L'estime qu'ils eurent pour le prince victorieux, devint une espèce de passion. Une vieille fille lui donna deux mille cinq cents livres sterlings par son testament, & un jardinier lui fit un legs de cent livres sterlings. *Histoire du prince Eugene.*

Pendant la dernière guerre on parloit dans une maison de Londres, du projet qu'avoient les François de faire une descente en Angleterre. Un enfant de neuf ans écoutoit avec beaucoup d'attention ce que l'on disoit, & puis tout d'un coup se levant de sa chaise, il s'approche de son père & lui dit : « Si les François viennent ici, amèneront-ils des enfans avec eux ? Je ne sais pas, répondit le père ; pourquoi cette question ? » C'est, répliqua l'enfant, « en serrant les poings, que je me battraï avec ces petits garçons de bon cœur. » Toute la compagnie fut enchantée de ce mouvement de haine contre un peuple regardé comme l'ennemi déclaré

D

de la patrie ; & on embrassa cet enfant en le louant de sa courageuse résolution.

Les Algériens , bombardés en 1684 par des escadres Françaises , demandent pardon à Louis XIV & rendent libres tous les esclaves chrétiens. Il se trouve parmi ces malheureux quelques Anglois qui soutiennent , à Damfreville , que c'est la considération qu'on a pour leur pays , qui fait tomber leurs fers. Le capitaine du vaisseau François remet ces Anglois à terre , & dit aux Algériens : « Ces gens-
» ci prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur
» roi. Le mien ne prend pas la liberté de leur
» offrir sa protection ; je vous les remets : c'est à
» vous à montrer ce que vous devez au roi d'An-
» gleterre. » Tous les Anglois sont aussi-tôt remis à la chaîne. *Mémoires de Forbin.*

En 1739 , un Anglois nommé Jenkins , est introduit à la Chambre des Communes. Les Espagnols , qui soupçonnoient alors tous les Anglois de faire un commerce clandestin dans leurs colonies , avoient saisi son navire dans les parages de l'Amérique , mis l'équipage aux fers , fendu le nez & coupé les oreilles au capitaine. En cet état , Jenkins se présente au parlement , & y raconte son aventure avec la simplicité de sa profession & de son caractère : *Messieurs , ajoute-t-il , quand on m'eut ainsi mutilé , on me menaça de la mort ; je l'attendis en recommandant mon ame à Dieu , & ma vengeance à la patrie.* Ces paroles , prononcées naturellement , excitent un cri de pitié & d'indignation dans l'assemblée. Le peuple de Londres écrit à la porte du parlement : *La mer libre , ou la guerre.* Le ministère est entraîné par la multitude , & les deux nations se font la guerre. *Hist. de la guerre de 1741.*

Il y a environ quarante ans , qu'un Anglois laissa un legs considérable à l'auteur de l'*Independent Whig* , ouvrage périodique qui faisoit alors beau-

coup de bruit. L'auteur étoit M. Gordon, connu d'ailleurs par des discours sur Tacite & sur Salluste. M. Wilkes, qui a rendu son nom si célèbre par le *North-Breton*, & par les poursuites qu'a occasionnées ce papier, vient d'avoir une bonne fortune semblable. Un riche fermier de Devonshire, nommé Henri Walton, fit, en mourant, un testament dans lequel se trouvoit l'article suivant : « Je legue » à Jean Wilkes, ci-devant membre du parlement » pour Aylesbury, cinq mille livres sterlings (environ cent vingt mille livres tournois) en reconnaissance du courage avec lequel il a défendu les » libertés de sa patrie, & s'est opposé aux progrès » dangereux du pouvoir arbitraire ». — Les actions de quelques particuliers, dit le judicieux auteur qui rapporte celle-ci, font souvent mieux connoître l'esprit public d'une nation, que des faits plus éclatans, & qui semblent appartenir à la volonté générale de la nation même. *Gaz. litt. juillet, 1764.*

L'Anglois aimable chez les étrangers, est très-difficile à vivre dans sa patrie. C'est ce qu'un ambassadeur de France vouloit faire entendre à un seigneur de la grande Bretagne. « L'Anglois, lui disoit l'ambassadeur, est bien estimable hors de son isle. » Il a du moins, répondit le Lord, l'avantage de l'être quelque part. La répartie étoit piquante; mais l'ambassadeur l'avoit méritée par la tournure malignement épigrammatique avec laquelle il avoit rendu sa pensée.

Plusieurs faits semblent indiquer que l'on pourroit trouver en Angleterre, plus que par-tout ailleurs, des caractères singuliers.

En 1505, Siward, duc de Northumberland, étant fort malade, crut qu'il étoit indigne de son courage d'attendre la mort dans un lit : il voulut mourir les armes à la main. Comme il sentit approcher sa dernière heure, il commanda à ses gens de l'ar-

Dij

mer de toutes pièces , & se fit mettre dans un fau-
teuil ; où , tenant l'épée nue , il défioit la mort en-
rodomont. *Larrey.*

L'Angleterre paroissoit, en 1757, menacée d'une
invasion prochaine. Un Anglois dit, à cette occa-
sion : « Comme je ne suis pas soldat , j'avoueraï
» sans honte que je ne suis pas brave ; mais , com-
» me citoyen , ma bourse est au service de ma pa-
» trie : je payerai tout ce qu'on voudra ; mais rien
» ne sçauroit me déterminer à me faire battre ».
Journal étranger.

Les Anglois aiment encore aujourd'hui les com-
bats des gladiateurs , si goûtés des anciens romains.
Un chevalier baronet , grand amateur de cet art ,
à écrit pour en faire voir l'utilité ; il l'enseignoit
même gratuitement à ceux qui vouloient bien re-
cevoir de ses leçons. Un seigneur du voisinage de
la terre où il se tenoit , étant allé lui rendre visite ,
& s'entretenant avec lui sur la lutte , le chevalier
le saisit par derrière , & le jetta par dessus sa tête.
Celui-ci , un peu froissé de sa chute , se releva en
colère. *Milord* , lui dit le baronet d'un ton grave ;
*il faut que j'aie bien de l'amitié pour vous ; vous êtes
le seul à qui j'ai montré ce tour-là.*

Les lettres sur les Anglois font mention d'un
homme de ces derniers temps , & de la plus grande
naissance , qui vouloit que rien ne l'affligeât dans
le monde. En vain on lui annonçoit un événement
fâcheux ; il s'obstinoit à le nier. Sa femme étant
morte , il n'en voulut rien croire ; il faisoit mettre
sur la table le couvert de la défunte , & s'entretie-
noit avec elle comme si elle eût été présente : il
en agissoit de même lorsque son fils étoit absent.
Près de sa dernière heure , il sourint qu'il n'étoit
pas malade , & mourut avec son heureuse folie.

Daniel Pearce , mort il y a quelques années à
Salisbury , dont il est parlé dans les papiers An-

glois , s'étoit rendu célèbre sous le nom de *Dowdi*, par un talent fort bizarre. Il se divertissoit à prendre des vêtemens déchirés , à traîner des chaînes , à teindre son visage de sang , & à se donner l'air d'un maniaque furieux échappé de Bedlam (petites maisons de Londres). Il affectoit en même-temps un son de voix effrayant , qu'il moduloit à son gré , selon qu'il vouloit augmenter ou diminuer la frayeur qu'il inspiroit : il avoit un génie particulier pour ce rôle , au point qu'il faisoit trembler les hommes les plus hardis , & qu'il les faisoit fuir devant lui. On se jettoit par les fenêtres , on grimpoit dans les cheminées , on se sauvoit jusques sur les toits des maisons pour se dérober à la fureur supposée de ce maniaque. On peut se former une idée de cet homme sur la peinture ingénieuse qu'en a faite Fiel-ding , dans le second volume de *Tomes-Janes*. Pour peindre l'effroi de Sophie , héroïne du roman , dans une circonstance singulière , il dit : « Lorsque deux
 » étrangers vident une bouteille dans une taverne
 » de Salisbury , si le grand Dowdi , qui joue le rôle
 » d'un fou aussi-bien que ceux qui l'emploient , jouent
 » le rôle d'un sot , vient à traîner ses chaînes & à
 » faire entendre le long de la galerie des heurle-
 » mens épouvantables , nos étrangers , effrayés , tref-
 » saillent d'horreur à ces horribles sons ; ils cher-
 » chent un lieu pour se mettre à l'abri du danger
 » qui s'approche ; & si les barreaux des fenêtres ne
 » leur fermoient le passage , ils courroient risque
 » de se rompre le cou , pour se dérober à la fureur
 » menaçante du prétendu insensé qui les poursuit.
 » Ainsi trembloit la pauvre Sophie , &c. » M. Pearce étoit d'ailleurs très-doux , très-pacifique. Souvent , après avoir quitté son déguisement , il venoit offrir ses services aux personnes qu'il avoit effrayées , pour courir après le malheureux qui leur avoit joué ce tour , & le faire renfermer.

On fait qu'en Angleterre , un particulier ne peut aller dîner nulle part , même chez son ami , sans être obligé de donner , en sortant , de l'argent aux domestiques de la maison , plus ou moins , selon la qualité du maître. Un officier , ennuyé de payer fort cher les dîners qu'il prenoit de temps en temps chez le duc de ***. lui demanda un jour les noms de tous ses gens. Le duc , étonné de la question , en voulut savoir la raison : « Milord , répondit » l'officier , comme je ne suis pas en état de payer » pour tous les excellens dîners que je prends chez » vous , & de soutenir en même-temps mon équi- » page , sans lequel je ne pourrois pas y venir , je » veux me ressouvenir de ces messieurs dans mon » testament ».

Cet usage bizarre choque sur-tout les étrangers ; & beaucoup d'Anglois ont fait d'inutiles efforts pour le réformer. Il a cependant été aboli presque entièrement en Ecoffe depuis quelque temps. Les juges de paix & les propriétaires de fief ont donné l'exemple dans certains comtés , en prenant la résolution , dans leurs assises , de ne jamais donner d'argent aux domestiques des autres. Ils ont été imités dans d'autres comtés , & par des sociétés particulières. La résolution qu'ont prise à ce sujet les secrétaires du sceau en Ecoffe , a été insérée dans les papiers publics de 1760. « Cejourd'hui les » secrétaires du sceau ayant examiné l'usage de » donner de l'argent aux domestiques , il leur a » paru que cette pratique étoit nuisible aux mœurs » des domestiques ; qu'elle n'est en usage chez au- » cune autre nation ; qu'elle deshonne la police » de ce royaume ; qu'elle met un obstacle à l'hos- » pitalité , & qu'elle impose une taxe sur le com- » merce social des amis. En conséquence , ils sont » convenus unanimement de concourir avec les » personnes & les sociétés honorables qui ont donné

« un exemple louable en abolissant cette pernicieuse
 » coutume ; & ils ont résolu : 1.^o Qu'à compter de
 » la pentecôte de cette année , chaque membre de
 » la société défendrait expressément à ses domes-
 » tiques de recevoir de l'argent de quelque per-
 » sonne que ce soit. 2.^o Qu'après ce terme , aucun
 » membre de la société ne donneroit d'argent à au-
 » cun domestique , de quelque personne que ce
 » soit : & ils ont ordonné que leur délibération
 » seroit rendue publique ». Cette résolution excita
 un soulèvement général parmi les domestiques d'E-
 cosse , que l'on prit soin d'appaier. Leurs gages
 ont été augmentés ; & l'on peut voyager actuelle-
 ment en Ecosse , sans être obligé de payer son gîte
 & son dîner chez ses amis , quatre fois plus cher
 qu'au cabaret.

Nous avons rapporté à l'article *Courage*, plu-
 sieurs exemples du courage Anglois. Un dernier
 trait qui pourra contribuer à faire connoître le
 génie de cette nation est la réponse de Guil-
 laume III à un ambassadeur Danois. Le lord Mo-
 lesworth , qui avoit été ministre d'Angleterre à la
 cour de Copenhague , fit imprimer à la fin du der-
 nier siècle un ouvrage estimé sur le Danemarck ,
 intitulé : *Accouns of Denmarck*. Cet écrivain y par-
 loit du gouvernement arbitraire de ce royaume
 avec cette franchise que donne l'air de liberté qu'un
 Anglois respire. Le roi de Danemarck , alors ré-
 gnant , fut offensé de quelques réflexions de l'Au-
 teur , & ordonna à son ministre d'en faire des plain-
 tes au roi d'Angleterre Guillaume III : *Que voulez-
 vous que je fasse* , dit Guillaume ? *Sire* , répondit le
 ministre Danois , *si vous vous plaigniez au roi mon
 maître d'une semblable offense , il vous enverroit la tête
 de l'auteur. C'est ce que je ne veux ni ne peux pas faire* ,
 répliqua le roi ; *mais , si vous le desirez , l'auteur met-*

tra ce que vous venez de me dire dans la seconde édition de son ouvrage.

A P O L O G U E.

FABLE morale, ou trait historique embelli par la fiction, & dont le principal objet est de corriger les mœurs des hommes. L'apologue est principalement employé par les auteurs orientaux. Le gouvernement despotique sous lequel ils vivent les oblige à ne faire paroître la vérité que couverte d'un voile qui la dérobe aux yeux de ministres soupçonneux & jaloux.

Quelqu'un vit un renard courir de toutes ses forces & s'enfuir vers son terrier; il lui demanda, pourquoi cette fuite précipitée? As-tu commis quelque crime dont tu craignes le châtement? Aucun, dit le renard, & ma conscience ne me reproche rien; mais je viens d'entendre des chasseurs dire qu'ils avoient besoin d'un dromadaire, qu'ils vouloient en prendre un, le mettre en esclavage & s'en servir. Et qu'as-tu de commun avec un dromadaire? Mon Dieu, dit le renard, les gens d'esprit ont toujours des ennemis, si quelqu'un s'avisait de me montrer aux chasseurs, en disant voilà un dromadaire, je serois chassé, pris, enchaîné sans qu'on se donnât la peine de m'examiner.

On demandoit à ce petit animal, qui marche toujours devant le lion pour faire partir le gibier: Pourquoi t'es-tu consacré ainsi au service du lion. C'est, dit l'animal, que je me nourris des restes de sa table. Mais par quel motif ne l'approches-tu jamais? Tu jouirois de son amitié & de sa reconnaissance. . . Qui, mais s'il alloit se mettre en colère?

Es-tu de l'ambre , disoit un sage à un morceau de terre odoriférante qu'il avoit ramassé dans un bain ? Tu me charmes par ton parfum. Elle lui répondit : Je ne suis qu'une terre vile , mais j'ai habité quelque temps avec la rose.

Un homme sans fortune avoit deux fils : il mourut. L'aîné se rendit à la cour : il fut plaire , & il eut une charge auprès du prince. Le plus jeune cultiva un champ que son père leur avoit laissé , & vécut du travail de ses mains. Un jour l'aîné disoit au cadet : Pourquoi n'apprends-tu pas à faire la cour & à plaire , tu ne serois pas obligé de travailler ainsi pour vivre ? Le cadet lui répondit : Pourquoi n'apprends-tu pas à travailler comme moi , tu ne serois pas obligé d'être esclave ?

Le ministre d'un roi fut disgracié , & se retira dans une maison de religieux : comme il n'avoit pas mérité sa disgrâce , il s'en consola aisément , & il prit du goût pour le nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé. Le roi qui l'aimoit , & qui estimoit ses talens , sentit la perte qu'il avoit faite , & l'alla trouver pour le prier de revenir à la cour ; mais le ministre refusa le roi & lui dit : Tu m'avois élevé aux premières dignités , j'ai soutenu avec fermeté l'agitation des grandeurs : tu m'as forcé à la retraite , j'en goûte le repos ; laisse-m'en jouir. Se retirer du monde , c'est arracher les dents aux animaux dévorans ; c'est ôter au méchant , l'usage de son poignard ; à la calomnie , ses poisons ; à l'envie , ses serpens. Le roi insista , & lui dit : « J'aurais besoin d'un esprit éclairé , & d'un cœur droit & bon , qui voulût supporter avec moi le fardeau de ma puissance : je ne puis trouver qu'en toi l'homme qui m'est nécessaire ». — Tu le trouveras , répondit le ministre , si tu le cherches parmi ceux qui ne te cherchent pas. *Extrait de Sadi.*

Le fils d'un gouverneur de province fut élevé

dans le palais d'Uglimith. Ce jeune homme , dans un âge encore tendre , avoit de l'esprit , de la prudence & du jugement. Le roi , qui étoit fort jeune , en fit son ami , & les jeunes gens de la cour le prirent en averfion ; ils lui tendirent des pièges ; ils cherchèrent à le perdre ou à le faire périr : mais ils ne purent y réuffir , parcequ'il avoit dans le roi un véritable ami. Un jour ce prince lui difoit : « Quelle peut être la caufe de la haine que tu infpires à mes courtifans ? elle eft violente ; ne pourrois-tu la faire cefler ? » — O roi ! répondit le favori , j'ai fait ufage de ta puiffance pour le bonheur de tes fujets & pour ta gloire : à mefure que je conciliois l'affection de ton peuple & ton cœur , j'éloignois de moi mes anciens amis , mes égaux : je ne me connois qu'un moyen de les ramener ; c'eft de faire des fautes. — « Pourfuis , & ne crains rien , dit le roi ; le foleil ne doit pas cefler d'éclairer , parceque fa lumière bleft les yeux des oifeaux de nuit ». *Sadi.*

On reprochoit à un vifir , de n'être pas d'un caractère affez ferme. « C'eft à ce même caractère , répondit-il , que j'ai l'obligation de la place que j'occupe , & c'eft par lui que je m'y maintiens. Il y a foixante ans que je fuis au monde ; mes dents , qui étoient dures , font prefque toutes tombées ; ma langue , qui ne l'étoit pas , m'eft reftée toute entière ». *Apol. orient.*

Il ne faut pas contrifter l'ame de fon ennemi. Un voleur étoit entré , pendant la nuit , dans la cabane d'un fage : il n'y trouva rien. Le fage fe leva , & lui donna la natte fur laquelle il étoit couché. « Je ne veux pas , difoit-il , qu'un coupable ait un chagrin de plus ». *Sadi.*

Trois habitans de Balk , qui voyageoient enfemble , avoient trouvé un tréfor. Ils le partagèrent , & continuèrent leur route , en s'entretenant de

l'usage qu'ils feroient de leurs nouvelles richesses. Comme les vivres qu'ils avoient emportés étoient consommés, il fallut envoyer à la ville la plus prochaine en chercher. Le plus jeune fut chargé de cette commission, & partit. Il se disoit en chemin : Me voilà riche ; mais je le serois bien davantage , si j'avois été seul quand nous avons trouvé le trésor : mes compagnons de voyage m'ont enlevé deux parts ; ne pourrois-je pas les reprendre ? Cela me seroit facile ; je n'aurois qu'à empoisonner les vivres que je vais chercher. A mon retour , je dirois que j'ai diné à la ville ; mes compagnons mangeroient sans défiance , & ils mourroient. Je n'ai que le tiers du trésor , & j'aurois le tout. Cependant les deux autres voyageurs étoient assis à l'ombre d'un plâne , & ils se disoient : Nous avons bien affaire que ce jeune homme vînt s'associer avec nous ? nous avons été obligé de partager le trésor avec lui ; sa part auroit dû nous appartenir , & c'est alors que nous serions riches. Il reviendra dans peu ; nous avons de bons poignards . . . Le jeune homme revint ; ses compagnons l'assassinèrent : ils mangèrent ensuite des vivres empoisonnés ; ils moururent , & le trésor n'appartint à personne.

Extrait de Sadi.

C'est un proverbe parmi les Persans , que le mensonge qui sauve , vaut mieux que la vérité qui nuit. Un roi avoit ordonné la mort d'un esclave. Ce malheureux , au désespoir , accabla le prince d'imprécations dans une langue étrangère. Le roi demandant ce qu'il avoit dit , un courtisan d'un caractère doux & humain , répondit : Seigneur , cet infortuné vient de dire : « Le paradis est pour ceux qui répriment leur colère & qui pardonnent aux hommes. » Le roi , touché de ces paroles , fit grace à l'esclave. Un autre courtisan , ennemi du premier , dit alors : Il n'est pas permis de déguiser la vérité devant son

souverain. Cet homme vient d'outrager le roi : — « J'aime mieux, dit le monarque, le mensonge qu'il m'a fait, que la vérité que vous me dites; car il avoit envie de faire du bien, & vous du mal; » & il le chassa de sa présence.

Un homme aveugle avoit une femme qu'il aimoit beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle étoit fort laide. Un fameux médecin vint dans le pays, & offrit à l'aveugle de lui rendre la vue. Il ne voulut pas y consentir : « Je perdrois, dit-il, l'amour que j'ai pour ma femme, & cet amour me rend heureux. » — Homme de Dieu, ajoute le philosophe Sadi qui rapporte ce trait, réponds moi, Lequel importe le plus à l'homme, le bonheur ou la connoissance de la vérité ?

A P O P H T E G M E.

DIT notable, ou parole remarquable de quelque personnage illustre. Plutarque, Diogene Laërce, Athénée, & quelques autres auteurs, ont recueilli les apophtegmes des philosophes de l'antiquité. Parmi les pensées des anciens que d'Ablancourt a traduites, & qu'il a données sous le titre d'*Apophtegmes*, il y en a plusieurs où l'on trouve le sel épigrammatique. Mais on doit regarder ces pensées moins comme des apophtegmes proprement dits, que comme de bons mots. L'apophtegme est en quelque sorte le mot favori d'un héros ou d'un philosophe; c'est l'abrégé de sa morale; c'est le résultat de ses réflexions; il est par conséquent sérieux, grave & instructif. *Voy. Bon mot.*

Pythagore. Le spectacle du monde ressemble à celui des jeux Olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne songent qu'à leur profit; les autres y payent de leur personne, & cherchent la gloire.

d'autres se contentent de voir les jeux , & la condition de ces derniers n'est pas la pire.

L'ami qui nous cache nos défauts nous sert moins que l'ennemi qui nous les reproche.

L'esprit qui a trop d'esoin de son corps rend sa prison insupportable.

Il n'y a rien de si timide qu'une mauvaise conscience.

Thalès. La meilleure forme d'un état , est celle où le partage des richesses n'est pas trop inégal. On n'a point alors des pauvres à défendre & des riches à contenir.

La trop grande envie de parler , est un signe de folie.

La félicité du corps consiste dans la santé , & celle de l'esprit dans le savoir.

Il faut vivre avec ses amis , comme s'ils devoient être un jour nos ennemis. — Cet apophtegme , que l'on attribue aussi à Chilon , est destructif de l'amitié , puisqu'il en bannit la confiance , en quoi consiste sa plus grande douceur.

Chilon. Desirer de trouver dans une épouse la beauté , la richesse & la naissance réunies , c'est vouloir se donner une maîtresse au lieu d'une compagne.

Une ame généreuse ne perd jamais la mémoire des bienfaits qu'elle a reçus ; mais elle oublie aisément ceux que sa main répand.

C'est moins la mort qui est horrible , que le phantôme sous lequel on nous la fait envisager.

Les trois choses les plus difficiles , sont de taire un secret , d'oublier une injure , & de bien user de son loisir.

Il n'y a pas moins de lâcheté à attaquer un homme désarmé , qu'à parler mal de ceux qui ne peuvent se défendre.

La prudence est à désirer pendant qu'on est jeune ; & la gaieté est le baume de la vieillesse. C'est ce

que ce philosophe vouloit exprimer, en disant :
 « Qu'il falloit être jeune en sa vieillesse , & vieux
 en sa jeunesse ».

L'or est la pierre de touche de l'homme. Un autre sage a dit : « Qu'on éprouve l'or par le feu , la femme par l'or , & l'homme par la femme. »

Pittacus. Le pardon vaut mieux que le repentir ; c'est-à-dire , qu'il faut préférer de pardonner , à se venger ; parceque le repentir suit de près la vengeance.

Né divulgez pas vos desseins ; afin que s'ils sont renversés , vous ne soyez pas exposés à la risée.

La moitié vaut mieux que le tout. C'est une sorte d'énigme que Pittacus a laissé à deviner ; mais que l'on peut expliquer , si l'on veut , en disant , que celui qui possède le tout , n'a plus aucun souhait à former. Or , le desir étant la mesure du plaisir , un homme sans desirs est un être nécessairement malheureux.

Bias. De tous les accidens de la vie , le plus difficile à supporter est le changement de fortune.

Il vaut mieux être juge entre ses ennemis , qu'entre ses amis ; parceque dans le premier cas on se fait un ami , & dans l'autre un ennemi.

L'espérance est le pavot qui endort nos peines ; mais l'amour du gain les réveille.

Parmi les bêtes sauvages , la plus à craindre est le tyran ; parmi les domestiques , c'est le flatteur.

Periandre. La bienfaisance doit être la garde des rois.

On lui demandoit , pourquoi il retenoit la domination qui lui avoit été confiée ? C'est , répondit-il , qu'il est aussi dangereux de descendre du trône , que d'y monter.

Cléobule. Il y a deux choses à craindre ; l'envie des amis , & la haine des ennemis.

Solon. Ne jugeons point du bonheur d'un homme avant sa dernière heure.

Un empire est chancelant , si le magistrat n'obéit aux loix , & le peuple au magistrat.

Les loix ressemblent aux toiles d'araignées , qui n'arrêtent que les mouches. C'est sur la médiocrité seule , ajoute un auteur moderne , que s'exerce toute la force des loix ; elles sont également impuissantes contre les trésors du riche & contre la misère du pauvre. Le premier les élude ; le second leur échappe : l'un brise la toile , & l'autre passe au travers.

Anacharsis. La vûe d'un ivrogne est la meilleure leçon de sobriété que l'on puisse donner aux enfans.

Les vignes portent deux sortes de raisins ; les uns doux , les autres amers. Ce sage vouloit désigner les différens effets du vin.

Anacharsis étoit venu des extrémités de la Scythie à Athènes , où les grandes affaires se décidoient par la multitude assemblée. Comme ces décisions n'étoient pas toujours fort équitables , Anacharsis dit au législateur Solon , qu'il étoit étonné que les gens de bon sens proposassent les questions , & qu'on les laissât décider à des fous.

Anaxagoras. L'âge & le sommeil nous enseignent peu à peu le chemin de la mort.

La science nuit autant à ceux qui ne savent pas s'en servir , qu'elle est utile aux autres ; ou , comme dit Montagne , elle est un sceptre en de certaines mains , & en d'autres une marotte.

Socrate. Ce philosophe recommandoit trois choses à ses disciples : la sagesse , la prudence & le silence.

Comme ses amis se fâchoient de ce que quelqu'un qu'il avoit salué ne lui avoit pas rendu son salut : « Pourquoi vous fâcher , dit-il , de ce qu'un autre n'est pas si civil que moi ? »

On a recueilli plusieurs de ses maximes ; mais nous nous contenterons de rapporter ce trait qui

le caractérise le plus. L'oracle l'avoit déclaré le plus sage des hommes. « Nous ne sçavons, dit-il, ni les sophistes, ni les poètes, ni les orateurs, ni les artistes, ni moi, ce que c'est que le vrai, le bon & le beau; mais il y a entre nous cette différence, que, quoique ces gens ne sachent rien, tous croient savoir quelque chose : au lieu que moi, si je ne fais rien, au moins je n'en suis pas en doute. De sorte que toute cette supériorité de sagesse qui m'est accordée par l'oracle, se réduit seulement à être convaincu que j'ignore ce que je ne fais pas. »

Démocrite. Les espérances des sages réussissent quelquefois; mais jamais celles des fous, parce que leurs souhaits sont toujours au-dessus de leur portée.

Les richesses ne consistent point dans la possession des biens, mais dans l'usage qu'on en fait.

Héraclite. Les loix sont les remparts de la liberté, & de l'état par conséquent.

Xenophon. Les bienfaits sont des trophées qu'on s'érige dans le cœur des hommes.

Antisthène. Les états sont sur le point de périr, lorsque la récompense du mérite est devenue le prix de l'intrigue.

Il n'y a rien d'étrange dans le monde, que le vice.

La plus nécessaire de toutes les sciences, est d'apprendre à se garantir de la contagion du mauvais exemple.

Le seul bien qui ne peut nous être enlevé, est le plaisir d'avoir fait une bonne action.

Bion. Honorons la vieillesse, puisque c'est où nous tendons tous.

L'avare ne possède pas son bien; mais c'est son bien qui le possède.

La prudence est l'œil du courage; elle tient lieu de

de valeur aux vieillards ; & la valeur supplée à la prudence dans les jeunes gens. La prudence en effet écarte les vieillards du danger ; & la valeur en tire les jeunes gens.

Diogènes : La pudeur est le coloris de la vertu.

Il suffit de voir les courtisans en leur particulier pour les hair.

L'espérance est la dernière chose qui meurt dans l'homme.

L'amour est le passe-temps des oisifs.

Les méchans obéissent à leurs passions ; comme les esclaves à leurs maîtres.

La liberté est le plus grand des biens , & le fondement de tous les autres.

Diogènes tendoit la main à une statue , pour s'accoutumer ; disoit-il , au refus.

Quelqu'un paroissant étonné de lui voir porter une lanterne en plein jour , il lui dit , qu'il cherchoit un homme.

Un jeune débauché jettant des pierres contre le gibet : Courage , lui dit-il , tu l'attraperas.

Un autre fois , voyant un vieillard qui cajoloit une fille : Ne crains-tu point , lui demanda-t-il , d'être pris au mot.

Son principe favori étoit , que ce qui n'est pas mauvais en soi , ne pouroit le devenir par aucune circonstance : principe absurde , & dont il tiroit les conséquences qui lui ont fait donner le surnom de *Cynique*.

Zénon : Un ami est un autre soi-même.

Les plus sages ne sont pas sages en tout ; & les plus sçavans ignorent souvent les choses les plus vulgaires.

Nous n'avons qu'une bouche , mais deux oreilles. La nature nous apprend par-là qu'il faut peu parler , mais beaucoup écouter.

L'effet d'un beau discours n'est pas toujours d'ex-

citer les applaudissemens d'une nombreuse assemblée ; mais de s'emparer si impérieusement de toutes ses facultés , qu'elle n'ait pas le loisir de battre des mains.

Les ambassadeurs d'un prince avoient invité Zénon à un repas splendide , & s'étonnoient de ce qu'il ne disoit mot. Comme ils lui demandèrent ce qu'ils rapporteroient à leur prince : « Dites-lui , leur répondit-il , que vous avez vu un vieillard qui savoit se taire au milieu d'un festin ».

Aristote. Les racines des sciences sont amères , mais le fruit en est doux.

Il n'y a rien qui vieillisse si tôt , qu'un bienfait.

La beauté porte sa recommandation avec elle. Les prodigés vivent comme s'ils avoient peu de temps à vivre ; & les avarés , comme s'ils ne devoient jamais mourir.

L'amitié est comme l'ame de deux corps. Ajoutons ici ce que dit un philosophe moderne : Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix ; & la force unie des amis , comme celle des lames d'un aimant artificiel , est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulières. La Divine amitié est la véritable triomphe.

Celui qui court dans la carrière des sciences , doit jeter d'œil sur ceux qui le devancent , & non sur ceux qui le suivent.

L'espérance est le songe d'un homme éveillé.

Soyons amis de Socrate & de Platon , mais encore plus de la vérité.

Sadi. Tu demandes si le fourmi qui est sous tes pieds , a le droit de se plaindre ? Oui , au moins pas le droit de se plaindre lorsqu'il est écrasé par l'éléphant.

Le feu étoit adoré dans Persépolis , & elle a été détruite par le feu. Image des rois & de leurs favoris.

Les agrémens sont les vertus des cours, & presque des vices dans des sages.

Un sage, qui avoit les yeux & les bras levés vers le ciel, & le visage tourné du côté de l'orient, faisoit à Dieu cette prière: « O grand Dieu! ayez pitié des méchans; car vous avez tout fait pour les bons, lorsque vous les avez fait bons ».

Il naît un homme; il commence un édifice, & il meurt. Il en naît un autre, qui commence aussi un édifice, & meurt de même. Les races se succèdent; tout se commence, & rien n'est fini. Heureux qui a remporté sur la terre le prix de la bonté! sa récompense l'attend dans l'autre vie.

Il y a des expiations pour les sacrilèges qui ont violé leurs vœux; mais qu'y a-t-il qui puisse expier une offense faite à l'amitié?

Le diamant tombé dans un fumier, n'en est pas moins précieux; & la poussière que le vent élève jusqu'au ciel, n'en est pas moins vile.

Croire qu'un foible ennemi ne peut pas nuire, c'est croire qu'une étincelle ne peut pas causer un incendie.

Qu'est-ce que la langue dans la bouche de l'homme vertueux? C'est la clef qui ouvre un trésor.

APPLICATION.

Une application bien faite, ou qui fait voir entre un passage tiré d'un auteur & un événement récent, un rapport que l'on n'aperçoit pas d'abord, peut causer à l'esprit une surprise agréable.

Applications heureuses de quelques passages de l'Ecriture sainte.

En 1791 le duc Jean d'Anjou s'approcha de Naples à la tête d'une grande armée pour s'emparer

E ij

de cette ville, il fit mettre sur ses drapeaux de passage de l'Evangile de S. Jean : *Fuit missus cui nomen erat Joannes.* Alphonse d'Arragon, qui défendoit la ville, lui répondit par cet autre passage de l'Ecriture, pris du même endroit, & qu'il plaça également sur ses drapeaux : *Ipsa venit, & non receperunt eum.*

On fait que le cardinal de Richelieu fit décapiter à Lyon M. de Thou pour n'avoir pas révélé le secret d'une conspiration trahie contre son éminence. Quelques mois après le cardinal mourut, la sœur de M. de Thou étant venue voir ce ministre dans son lit de parade, lui adressa ces paroles que Marthe dit à Jesus-Christ : *Domine, si fuisset hic, frater meus non fuisset mortuus.* Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne seroit pas mort.

Lorsque le cardinal de Bouillon fut disgracié, le roi lui envoya demander le cordon bleu. Le cardinal répondit : *Ne projicias me à facie tua, & spiritum tuum ne auferas à me.* Ne m'éloigne pas de vous, & ne m'ôtez pas votre esprit.

Le fastueux Pie IV se glorifioit devant dom Barthélemi des Martyrs, archevêque de Brague, en lui étalant les richesses du S. Siège, de sorte que de pape n'étoit plus dans le temps où il disoit : *Argentum & aurum non habeo.* Je n'ai ni or ni argent. Dom Barthélemi lui répondit : « Dites aussi que le temps est passé où le vicaire de Jesus-Christ disoit à un boiteux : *Surge & ambula.* Tenez-vous droit, & marchez. »

Un homme sur le lit de la mort, pour avoir goûté du fruit défendu, disoit dans les dernières heures de sa vie : *Gustans gustavi parumpet mellis in summitate vitæ, & ecce ego morior.* Reg. lib. 1. ch. 14.

Y. 43.

On a appliqué au corps des médecins cet autre passage de l'Ecriture sainte : *Non mortui laudant.*

Sunt et. Les morts ne chanteront pas vos louanges. Le duc de Bouillon, à qui Louis XIII venoit de pardonner un crime de rébellion, rencontra le cardinal de la Valette qui lui dit : *Beati quorum remissa sunt iniquitates.* Comme ce cardinal avoit été soupçonné d'avoir tramé quelque conspiration qu'on n'avoit pu découvrir, le duc lui répondit, *Et quorum tecta sunt peccata.* Cette réponse est d'autant plus heureuse qu'elle est puisée dans le même psaume.

Une dame, descendue d'un Juif, & qui desiroit que l'on ignorât son extraction, avoit dans une dispute donné un soufflet à un cavalier. Celui-ci, pour se venger, rappella malignement à cette dame son origine par ces paroles que Jésus-Christ adressa au Juif qui le souffletta : *Si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous ?*

Un avocat de Toulouse, nommé *Adam*, faisoit les harangues que devoit prononcer un président. Cet avocat fut obligé de faire un voyage à Paris. Pendant son absence le président eut une harangue à faire, qu'il composa le mieux qu'il pût ; comme il la prononçoit, un conseiller qui le vit embarrassé, cita ces paroles de la Genèse : *Adam ubi est ? Où est Adam ?*

Le chancelier Boucherat & son frère, ne passaient pas l'un & l'autre pour avoir beaucoup d'esprit. Aussi le premier président de Harlay, parlant de leur fortune, disoit : *Spiritus ubi vult spirat.*

Un ambassadeur de France à la cour de Venise, se plaignoit dans une audience, de ce que la République faisoit féliciter le roi son maître sur un avantage considérable qu'il avoit remporté sur l'Espagne, avec qui il étoit en guerre ; & qu'en même-temps elle faisoit témoigner au roi d'Espagne la part qu'elle prenoit à sa perte. Le doge répondit à l'ambassadeur, « Que cela ne devoit point l'é-

« tonner, puisque la sérénissime République pra-
 « tiquoit en cela cette leçon de l'apôtre, De se ré-
 « jouir avec ceux qui sont dans la joie, & de s'af-
 « fliger avec ceux qui sont dans l'affliction ».

Frédéric le Grand ayant embelli une église. Lu-
 thérienne d'une nouvelle façade, les pasteurs qui
 la desservient représentèrent au roi que leurs
 ouailles n'y voyoient pas assez clair pour lire les
 cantiques. Mais comme le bâtiment étoit trop
 avancé pour pouvoir y remédier, sa majesté écrivit
 sur leur mémoire ces mots de l'évangile : « Bien-
 « heureux sont ceux qui croient, & ne voient
 « point ».

*Autres applications heureuses de passages tirés
 de différens auteurs.*

Un avocat, fils d'un épicier, revenoit de plai-
 der, & s'étoit énoncé dans un style un peu saty-
 rique. L'avocat qui lui avoit répondu, avoit au con-
 traire, fait paroître beaucoup de douceur & de
 modération; celui-ci étoit fils d'un herboriste. Le
 premier président, au sortir de l'audience, lui fit
 l'application de ce vers de Virgile dans les Géor-
 giques : *Mella decussit foliis*. Il n'a exprimé que du
 miel de ses feuilles. A l'égard du second il lui dit :
Piperata facundia. Votre éloquence a le piquant du
 poivre. Cette expression est empruntée de Sidoine
 Apollinaire.

Un financier venoit de faire bâtir une superbe
 maison de campagne, on écrivit sur la principale
 porte ce vers de Virgile :

Quid Domini facient, audent si talia fuxer?

Un Anglois qui, par forme de décoration, avoit
 fait construire dans son parc un temple calviniste
 en architecture Gothique, ordonna que l'on gravât

sur le frontispice ces deux vers de Corneille :

Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain ,
Pour conserver encore quelque chose d'humain.

Un catholique , qui avoit épousé une jolie protestante , citoit en sa faveur ces vers de l'Horace de Corneille :

Rome , si tu te plains que c'est - là te trahir ,
Fais - toi des ennemis que je puisse haïr.

Mademoiselle de l'Enclos , pressée de se rendre aux offres d'un grand seigneur qu'elle n'aimoit point , & dont on lui vantoit la probité & le mérite , répondit :

O ciel ! que de vertus vous me faites haïr.

C'est le privilège des beaux vers , dit de Voltaire , d'être cités en toute occasion.

Le fard dont usent nos dames , ne réussit point au grand jour. Une dame qui en avoit mis à l'excès recevoit l'après-midi d'un beau jour d'été , visite chez elle. Quelqu'un lui conseilla malicieusement de fermer les rideaux de ses fenêtres , & lui récita ce vers :

Sangaride , ce jour est un grand jour pour vous.

Beaucoup de vers du *Menteur* avoient passé en proverbe ; & même près de cent ans après , un homme de la cour contant à table des anecdotes très-fausSES , comme il n'arrive que trop souvent , un des convives se tournant vers le laquais de cet homme , lui dit : *Cliton , donnez à boire à votre maître.* Ce Cliton est le nom du valet du *Menteur*.

ASTROLOGUES , PRÉDICTIONS.

BAYLE rapporte , dans son dictionnaire , l'anecdote suivante , pour faire voir qu'il arrive des con-

72 ASTROLOGUES, PREDICTIONS.

jections fortuites qui peuvent éblouir quelques personnes sur la vanité de l'Astrologie, & les empêcher de la condamner absolument. Marcellus, professeur de rhétorique au collège de Lisieux, avoit composé en latin l'éloge du maréchal de Gassion, mort d'un coup de mousquet au siège de Lens. Il étoit prêt de le réciter en public, quand un vieux docteur, qui faisoit son occupation principale de lire toutes les affiches, surpris d'y voir celle qui annonçoit la harangue de Marcellus pour les deux heures après midi, courut s'en plaindre à M. Hermant, recteur de l'université; & lui représentant qu'il ne falloit pas souffrir qu'on fit, dans une université catholique, l'oraison funèbre d'un homme mort dans une religion prétendue réformée, le pria d'indiquer une assemblée pour en décider. Le recteur n'ayant pu la lui refuser, il y fut résolu, à la pluralité des voix, qu'on iroit sur le champ défendre à Marcellus de prononcer le panégyrique de M. Gassion. Pendant que les sages gémissaient intérieurement sur cette défense, les Astrologues en triomphoient, faisant observer à tout le monde, que dans l'almanach du célèbre Larrivey, de 1648, entre les prédictions il y avoit écrit, en gros caractères : *Latin perdu.*

Le poète Eschile étant un jour à la campagne, un aigle qui avoit enlevé une tortue, ne pouvant tirer la chair cachée sous l'épaisseur de l'écaille, la laissa tomber sur la tête chauve du poète, qu'il prit pour la pointe d'un rocher, & le tua ainsi. Ce qui vérifia un oracle qui lui avoit été rendu à Delphes, qu'il périroit par la chute d'une maison. *Valère Maxime.*

Henri IV, roi d'Angleterre, à qui il avoit été prédit qu'il mourroit à Jérusalem, tomba malade subitement dans l'abbaye de Westminster, & y mourut dans une chambre appelée *Jérusalem.*

Ferdinand le Catholique , roi d'Espagne , ayant été averti qu'il mourroit à Madrigal , évita avec soin d'y aller. Mais pendant qu'il éloignoit ainsi sa mort , à ce qu'il pensoit , il l'a trouva à Madrigal ou petit Madrigal , pauvre village dont il n'avoit jamais entendu parler. Car passant fortuitement par cet endroit , il se trouva mal tout d'un coup ; & ayant été porté dans une misérable chaumière , qui étoit la meilleure retraite que le lieu pût lui fournir , il y mourut dans un réduit qui pouvoit à peine contenir son lit. *Prideaux.*

Alvaro de Luna , favori de Jean II, roi de Castille , après avoir gouverné l'état en despote , fut enfin mis à mort. On rapporte que le ministre ayant consulté un Astrologue , en reçut avis de se garder de Cadahalso. Il crut que c'étoit d'un village près de Tolède , qui porte ce nom , & s'abstint d'y aller. Mais ayant eu la tête tranchée sur un échaffaut , que les Espagnols appellent aussi *cadahalso* , on dit qu'il s'étoit trompé sur le mot. *Tres. Chron.*

Le grand-seigneur Osman voulant déclarer la guerre à la Pologne , en 1621 , malgré les remontrances de ses ministres , un fanton aborda le sultan , & lui dit : « Dieu m'a révélé la nuit dernière , dans » une vision , que si sa hauteffe va plus loin , elle est » en danger de perdre son empire : son épée ne » peut faire cette année de mal à qui que ce soit. » Osman , qui n'étoit pas si crédule qu'on le pensoit : » Voyons si la prédiction est bien certaine , répondit-il ; & prenant son cimeterre , il ordonna à un janissaire d'en couper la tête à ce prétendu prophète du Muphti ; ce qui fut exécuté sur le champ. Cependant Osman réussit fort mal dans son entreprise contre la Pologne , & perdit , peu de temps après , la vie avec l'empire. *Le Vassor.*

Jacques I, roi d'Ecosse , fut massacré de nuit

74 ASTROLOGUES, PREDICTIONS.

dans son lit , par son oncle Gautier , comte d'Athol , qui vouloit monter sur le trône. Mais ce traître reçut à Edimbourg le prix de sa trahison ; car il fut mis sur un pilier ; & là , devant tout le monde , on lui mit sur la tête une couronne de fer que l'on avoit fait rougir dans un grand feu ; il y avoit cette inscription : *Le roi des traîtres*. Un astrologue l'avoit assuré , qu'il seroit couronné publiquement dans une grande assemblée de peuple. *Tref. Chron.*

Catherine de Médicis , esclave de la superstition & de l'astrologie , consulta les devins jusqu'à sa mort. On l'avoit averti qu'un saint Germain la verroit mourir. Elle ne voulut jamais demeurer à Saint-Germain-en-Laye , & on dit qu'elle n'y coucha jamais depuis. Mais un nommé *Saint-Germain* , docteur en théologie , l'ayant assistée à l'heure de la mort , on regarda la prédiction accomplie.

Nous ajouterons à ces différens exemples de prédictions accomplies , l'aventure d'un homme dont l'horoscope portoit qu'un cheval le feroit périr. Cet homme évitoit non-seulement d'aller à cheval , mais encore lorsqu'il en apercevoit un , il avoit grand soin de s'en éloigner. Un jour qu'il passoit dans une ville , une enseigne lui tomba sur la tête & il mourut du coup. C'étoit l'enseigne d'une auberge où étoit représenté un cheval noir.

On pourroit encore citer quelques autres prédictions qui ont reçu leur accomplissement ; mais n'oublions point ce que répondit l'ingénieux Barclay à un homme infatué de l'astrologie judiciaire , qui lui représentoit que différentes prédictions d'astrologues avoient été justifiées par l'événement. Ce n'est pas ce qui m'étonne , répondit Barclay , mais c'est de voir que parmi un si grand nombre de conjectures que les astrologues ont publiées , ils n'aient pas rencontré plus souvent la vérité.

Tibere , exilé à Rhodes sous le règne d'Auguste.

se plaçoit à consulter les devins ~~sur~~ le haut d'un rocher fort élevé au bord de la mer ; & si les réponses du prétendu prophète donnoient lieu à ce prince de le soupçonner d'ignorance ou de fourberie , il le faisoit à l'instant précipiter dans la mer par un esclave. Un jour ayant consulté dans le même lieu un certain Trafullus , regardé comme habile dans cette science , & ce devin lui ayant promis l'empire & toutes sortes de prospérités : *Puisque tu es si habile* , lui dit Tibère , *tu dois savoir ton horoscope ; dis-moi combien il te reste de temps à vivre ?* Trafullus , qui se douta sans doute du motif de cette question , examina , avec une feinte sécurité , l'aspect & la position des astres au moment de sa naissance. Bientôt après il laissa voir au prince une surprise qui fut suivie de frayeur ; & s'écria : *Qu'il étoit , à cette heure même , menacé d'un grand péril.* Tibère , satisfait de cette réponse , l'embrassa , le rassura , & acceptant pour oracle tout ce qu'il lui avoit dit de favorable , le mit au nombre de ses amis. Tacite , liv. VI. des Annales.

Un autre astrologue se tira aussi ingénieusement d'un pareil danger du temps de Louis XI. Cet astrologue avoit prédit qu'une dame , que le roi aimoit , mourroit dans huit jours. La chose étant arrivée , le prince fit venir l'astrologue , & commanda à ses gens de ne pas manquer à un signal qu'il leur donneroit , de se saisir de cet homme & de le jeter par les fenêtres. Aussi-tôt que le roi l'aperçut : « Toi qui prétends être un si habile homme , lui dit-il , & qui fais si précisément le sort des autres , apprends-moi dans ce moment quel sera le tien , & combien tu as encore de temps à vivre ? » Soit que l'astrologue eut été secrètement averti du dessein du roi , où qu'il s'en doutât : « Sire , lui répondit-il , sans témoigner aucune frayeur , je mourrai trois jours avant votre majesté. » Le roi

26 ASTROLOGUES, PREDICTIONS.

n'eût garde, après cette réponse, de donner aucun signal pour le faire jeter par les fenêtres ; au contraire, il eut un soin particulier de ne le laisser manquer de rien. *Lettres de Bourfaut.*

Henri VII, roi d'Angleterre, envoya chercher un astrologue Anglois qui se méloit de prédire les bonnes & les mauvaises fortunes des autres, & lui demanda où il passeroit les fêtes de Noël. L'astrologue lui répondit qu'il n'en savoit rien. « Je suis donc meilleur astrologue que toi », répondit le roi, car je fais que tu les passeras dans la tour de Londres » ; ce qui arriva effectivement, car le roi l'y fit conduire.

En 1382, un autre astrologue Anglois fit crier par la ville de Londres, que la veille de l'Ascension personne ne sortît de sa maison sans avoir dit cinq fois *Pater noster*, & sans avoir déjeuné, à cause du brouillard pestilentiel qui arriveroit ce jour-là ; parceque ceux qui ne le feroient pas, mourroient infailliblement. Plusieurs se fiant à cette prédiction firent ce que l'astrologue avoit prescrit ; mais comme on reconnut après, qu'il avoit trompé le peuple, on le mit sur un cheval à reculons, tenant la queue en place de bride, avec deux marmites au cou, & on le promena ainsi par toute la ville.

Un astrologue regardant au visage Jean Galéas, duc de Milan, lui dit : « Seigneur, arrangez vos affaires ; car vous ne pouvez vivre long-temps. » Comment le fais-tu, lui dit le duc ? Par la connoissance que j'ai des astres, répondit l'astrologue. Et toi, combien dois-tu vivre ? Ma planète me promet une longue vie. Oh bien, répartit le duc, afin que tu ne te fies plus à ta planète, tu mourras maintenant contre ton opinion ; & il le fit pendre dans le moment. *Coroset.*

Hégiage, général Arabe, sous le calife *Valid*, consulta, dans sa dernière maladie, un astrologue

qui eut la fermeté de lui prédire une mort prochaine. « Je compte tellement sur votre habileté, » lui répondit Hégiage, que je veux vous avoir » avec moi dans l'autre monde, & je vais vous y » envoyer le premier, afin que je puisse me servir » de vous dès mon arrivée. » Il ordonna en effet qu'on lui coupât la tête ; ce qui fut exécuté sur le champ.

Un empereur, irrité contre un astrologue, lui demandait avec menaces : De quel genre de mort, malheureux, comptes-tu mourir ? « Je mourrai, dit-il, de la fièvre. » Tu en as menti, répondit l'empereur, tu périras tout à l'heure d'une mort violente. On alloit saisir ce pauvre malheureux, lorsqu'il dit à l'empereur : « Seigneur, ordonnez qu'on me tâte le pouls, & l'on verra que j'ai la fièvre. » Cette faillie le tira d'affaire.

Une dame Egyptienne fit venir chez elle un fameux astrologue, & l'interrogea sur ce qu'elle desiroit d'apprendre. L'astrologue dressa aussitôt différentes figures astrologiques, & fit sur chacune un discours d'autant plus long, que ce qu'il disoit ne satisfaisoit pas la dame. A la fin, il se tut ; & la dame n'étant pas plus instruite qu'auparavant, se contenta de lui donner une drachme. L'astrologue, qui s'attendoit à recevoir une meilleure récompense, ajouta, qu'il voyoit encore par les figures tracées, qu'elle n'étoit pas des plus riches. La dame lui répondit que cela étoit vrai. L'astrologue regardant toujours les figures, lui demanda : N'auriez-vous rien perdu ? « J'ai perdu, lui répondit-elle, l'argent que je viens de te donner. » *Bibliothèque Orientale.*

Dara, un des quatre fils du grand Mogol, Chaham, ajoutoit beaucoup de foi, ainsi que la plupart des princes de l'Orient, aux prédictions des astrologues. Un de ces charlatans lui avoit prédit,

au péril de sa tête, qu'il régneroit : & telle étoit la faiblesse de ce prince, qu'il s'en fioit plus à cette prédiction qu'à ses droits, à l'amitié de son père, & à son courage. L'astrologue se moquoit le premier de la simplicité de Dara. Cet imposteur ne craignit pas même de répondre à ceux qui lui demandèrent, comment il osoit, sur sa vie, garantir un événement si incertain : « Il arrivera de deux choses l'une ; ou Dara parviendra à la couronne, & ma fortune est faite ; ou il sera vaincu, & dès-lors sa mort est certaine, & je ne redoute plus sa vengeance. » *Révolutions des Indes.*

Lorsqu'on assiégeoit le Poufin, en Dauphiné, le fils de Nostradamus, qui se méloit de prédire, interrogé par le sieur de Saint-Luc, que deviendrait le Poufin, il lui répondit : « Il périra par le feu. » Pendant que les soldats le pilloient, il y mit lui-même le feu en plusieurs endroits, afin que sa prédiction fût accomplie. Mais Saint-Luc, irrité de cette action, poussa son cheval contre le jeune astrologue, qui en fut foulé aux pieds. *De Thou.*

Le pape Jean XXI ayant étudié toute sa vie l'astrologie, avoit trouvé, par la connoissance qu'il prétendoit avoir de l'influence des astres, que sa vie seroit longue, & il le disoit à tous ceux qui l'approchoient. Un jour qu'il s'en vantoit en présence de quelques personnes, une voute, qu'il faisoit construire au palais de Viterbe, étant tombée, il en fut si fort blessé, qu'il en mourut six jours après. *Platina.*

Urbain VIII se méloit d'astrologie judiciaire, jusqu'à faire des almanachs. L'abbé de Longuerue racontoit à ce sujet l'historiette suivante. Ce pape avoit un ancien domestique nommé Onoufrio, qui prenoit avec lui beaucoup de liberté. Une nuit ce pape l'appella, & lui demanda quel temps il faisoit ? Onoufrio, pour en être plutôt débarrassé,

répondit qu'il faisoit beau temps. *Sapiamo*, dit le pape, donnant à entendre qu'il l'avoit prédit dans son almanach. Onoufrio, qui entendoit pleuvoir à verse, perdit patience; il ouvrit les rideaux du lit du pape, & les fenêtres de sa chambre, en disant: *Vede, coione; vede, coione*. Le pape en rioit encore le matin, & ne put s'empêcher de le conter à quelques confidens. Le rebarbatif François Barberin, son neveu, l'ayant sçu, menaça Onoufrio des galères. Ce fidèle domestique se mit à changer de conduite, à servir le pape à genoux & avec crainte. Le pape, importuné de ces respects, en apprit enfin la cause; l'éminence étant venue chez son oncle, en fut traitée à son tour presque aussi mal que l'avoit été Onoufrio.

Cardan, médecin & mathématicien célèbre du quinzième siècle, donnoit dans toutes les erreurs de l'astrologie judiciaire. Ayant marqué qu'il mourroit en un certain temps, il s'abstint de manger, afin que sa mort confirmât sa prédiction, & que sa vie ne décriât point le métier. *Bayle*.

Un bourgeois de Lyon, fort riche, ayant fait dresser son horoscope, mangea, pendant le temps qu'il croyoit avoir encore à vivre, tout ce qu'il avoit. Mais ayant été plus loin que l'astrologue ne lui avoit prédit, il se vit obligé de demander l'aumône; ce qu'il faisoit, en disant: « Ayez pitié d'un homme qui a vécu plus long-temps qu'il ne croyoit. »
République des Lettres.

AVARE, AVARICE.

Lorsqu'on a lu l'Avant de Plante & celui de Molière, on est tenté de croire que tous les traits qui le caractèrenent ont été épuisés. Cependant en

voici un qui n'est peut-être pas moins vrai, moins énergique que ceux employés par ces grands maîtres. On parloit d'une personne qui aimoit à rendre service. Quelqu'un, qui lui avoit des obligations, dit : « Un tel est très-honnête homme ; il est pauvre, mais cela ne m'empêche pas d'en faire un cas singulier. Il y a quarante ans que je suis son ami, & il ne m'a pas demandé un sou ».

L'Avaré ne se regarde point comme tel ; il auroit horreur de lui-même : il se considère comme un homme prévoyant, un économe qui pense à l'avenir. Un original de cette trempe ayant entendu parler d'un fameux médecin de Paris, dont la parcimonie étoit portée à l'excès, eut la curiosité de l'aller voir. C'étoit un fidèle disciple qui vouloit aller prendre des leçons d'un maître renommé. Il le trouva sur les huit heures du soir, en hiver, dans une chambre enfumée, avec une petite lampe qui ne donnoit presque point de clarté. Il lui dit, en entrant : « J'ai appris, monsieur, que vous étiez » l'homme du monde le plus économe. Je le suis » un peu ; mais je souhaiterois l'être davantage, & » je voudrois bien que vous me fîsiez l'amitié de » me donner quelques leçons d'économie. » *Ne venez-vous que pour cela ?* lui répliqua brusquement le docteur avaré. *Prenez ce siège ;* & en même-temps il éteignit sa lampe, en lui disant : *Nous n'avons pas besoin d'y voir, pour parler ; nous en serons moins distraits.* « Ah ! monsieur, s'écria l'humble » disciple, cette leçon d'économie me suffit : je » vois bien que je ne serai jamais qu'un écolier au » près d'un si grand maître ; mais je vous proteste » que j'en profiterai. » Il se retira aussitôt à tâtons. *Voyez les Anecdotes de Médecine.*

Toutes les grandes passions, dit madame de P., abandonnent les hommes à la mort ; toutes, excepté l'avarice. Le commandeur de . . . eut une
longue

longue maladie. Sur le point de mourir, il dit à son médecin, qui lui avoit rendu six mois de visites assidues, qu'il vouloit le récompenser de ses bons services, & lui présenta en même-temps trois louis, qu'il tira d'un sac qu'il tenoit caché sous son chevet. Le médecin, surpris de la médiocrité de la somme, lui demanda si c'étoit un à compte? — Un à compte, monsieur! reprit le moribond; non, monsieur; non, la somme me paroît raisonnable pour tout le temps de ma maladie. Le médecin lui fit encore quelques remontrances, auxquelles le commandeur répondit: « Je vois bien que vous n'êtes pas content; tenez, voilà donc encore un petit écu. » Le médecin ne put s'empêcher de rire, & de refuser les trois louis & le petit écu.

L'Avare *Cuttler*, dont parle Pope, dans ses *Epîtres morales*, croyant donner un excellent avis au prodigue *Villiers*, duc de Buckingham, lui disoit: « Que ne vivez-vous comme moi? » — Vivre comme vous, chevalier *Cuttler*! j'en serai toujours le maître, répondit *Villiers*, quand je n'aurai plus rien.

Ce *Cuttler*, homme très-riche & très-avare, voyageoit ordinairement à cheval, & seul, pour éviter toute dépense. Le soir, en arrivant à l'auberge, il feignoit d'être indisposé, afin qu'on ne lui servît point à souper. Il ordonnoit au valet d'écurie d'apporter, dans sa chambre, un peu de paille pour mettre dans ses bottes; faisoit bassiner son lit, & se couchoit. Lorsque le domestique s'étoit retiré, il se relevoit, & avec la paille de ses bottes & la chandelle qu'on lui avoit laissée, il faisoit un petit feu, où il grilloit un harang, qu'il tiroit de sa poche. Il avoit toujours la précaution de se munir d'un morceau de pain, & de faire monter une bouteille d'eau; & il soupoit ainsi à peu de frais.

Un homme , dont l'avarice étoit connue , se van-
toit d'avoir fait une perte considérable au jeu , sans
dire un seul mot. « Je ne m'en étonne point ,
répartit un plaisant , les grandes douleurs sont
muettes ».

L'abbé Regnier , secrétaire de l'académie Fran-
çoise , y faisoit un jour , dans son chapeau , la col-
lecte d'une pistole , que chaque membre devoit
fournir pour quelque dépense commune. Cet abbé
ne s'étant point aperçu qu'un des quarante (le
président Rose) qui étoit fort avare , eût mis dans
le chapeau , il le lui présenta une seconde fois.
Celui-ci , comme on s'y attend bien , assura qu'il
avoit donné. *Je le crois* , dit l'Abbé Regnier ; *mais*
je ne l'ai point vu. — *Et moi* , ajouta M. de Fon-
tenelle , qui étoit à côté , *je l'ai vu ; mais je ne le*
crois pas.

• Un noble débonnaire , & qui n'avoit point la ré-
putation d'être brave , demandoit à un avare , quel
plaisir il avoit d'amasser des écus , & de ne pas s'en
servir ? « J'y trouve autant d'appas , répondit l'a-
vare , que vous à porter l'épée ».

A V E U G L E .

LES Aveugles étant moins distraits par la quantité
d'objets que le sens de la vue nous présente à la
fois , doivent avoir ceux de l'ouïe , de l'odorat , du
toucher , plus fins , plus exquis. C'est aussi ce que
plusieurs faits nous confirment. Ajoutons que l'habi-
tude d'exercer un sens au défaut de l'autre , rend
le premier en quelque sorte plus savant. L'Aveugle-
né de Puiseaux en Gâtinois , estimoit la proximité
du feu au degré de la chaleur ; la plénitude des vais-
seaux , au bruit que font en tombant les liqueurs
transvasées ; & le voisinage des corps , à l'action de

l'air sur son visage. Il s'étoit fait de ses bras , des balances fort justes , & de ses doigts , des compas presque infailibles. Le poli des corps n'avoit guères moins de nuances pour lui , que le son de la voix. Il jugeoit de la beauté , par le toucher , & faisoit entrer dans ce jugement la prononciation & le son de la voix. Il adressoit au bruit & à la voix très-sûrement. On rapporte qu'il eut , dans sa jeunesse , une querelle avec un de ses frères , qui s'en trouva fort mal. Impatienté des propos désagréables qu'il essuyoit , il saisit le premier objet qui lui tomba sous la main , le lui lança , l'atteignit au milieu du front , & l'étendit par terre. Cette aventure & quelques autres , le firent appeller devant le tribunal du lieutenant de police de Paris , où il demeuroit pour lors. Les signes extérieurs de la puissance qui nous affectent si vivement , n'en imposent point aux Aveugles. Le nôtre comparut devant le magistrat , comme devant son semblable ; les menaces ne l'intimidèrent point. « Que me ferez-vous ? dit-il à M. Herault. — Je vous jetterai dans un cul de basse-fosse , lui répondit le magistrat. — « Eh ! monsieur , lui répliqua l'Aveugle , il y a vingt-cinq ans que j'y suis. »

On penseroit peut-être qu'un Aveugle-né n'a aucune idée nette de la vision. Que l'on en juge par cette réponse. On demandoit à l'Aveugle de Puisseaux , ce que c'étoit que des yeux ? « C'est , répondit-il , un organe sur lequel l'air fait l'effet de mon bâton sur ma main. Cela est si vrai , ajouta-t-il , que quand je place ma main entre vos yeux & un objet , ma main vous est présente , mais l'objet vous est absent. La même chose m'arrive , quand je cherche une chose avec mon bâton , & que j'en rencontre une autre. »

Il définissoit un miroir , une machine qui met les choses en relief loin d'elles-mêmes , si elles se trou-

Fij

vent placées convenablement par rapport à elles. « C'est comme ma main, ajoutoit-il, qu'il ne faut pas que je pose à côté d'un objet pour le sentir. » Combien de philosophes renommés, dit un auteur moderne, ont employé moins de subtilités pour arriver à des notions aussi fausses?

Saunderson, mort il y a quelques années en Angleterre, avoit perdu la vue dès sa plus tendre enfance. Malgré cette privation, il fit des progrès si surprenans dans les mathématiques, qu'on lui donna la chaire de professeur de ces sciences dans l'université de Cambridge. Ses leçons étoient d'une clarté extrême : & cela devoit être, puisqu'il parloit à ses élèves comme s'ils eussent été privés de la vue. Ce qui paroîtra plus singulier, c'est qu'il faisoit des leçons d'optique. Saunderson n'avoit besoin que de parcourir avec ses mains, une suite de médailles, pour discerner les fausses, même lorsqu'elles étoient assez bien contrefaites pour tromper les bons yeux d'un connoisseur. Il jugeoit de l'exactitude d'un instrument de mathématique, en faisant passer ses doigts sur les divisions. Les moindres vicissitudes de l'atmosphère l'affectoient ; & il s'apercevoit surtout, dans les temps calmes, de la présence des objets peu éloignés de lui. Un jour qu'il assistoit, dans un jardin, à des observations astronomiques, il distingua, par l'impulsion de l'air sur son visage, le temps où le soleil étoit couvert de nuages ; ce qui est d'autant plus singulier, qu'il étoit totalement privé, non-seulement de la vue, mais de l'organe.

On a vu avec plaisir, dans la *Gazette Littéraire* de l'Europe, du 21 mars 1764, les circonstances les plus intéressantes qui ont accompagné l'opération de la cataracte faite à un aveugle - né de vingt ans. Ces circonstances ont été rapportées d'après une feuille périodique intitulée : *The Weekly amusement*. Un chirurgien (*M. Grant*) ayant assuré les parens

du jeune Aveugle , qu'il détruiroit l'obstacle qui le privoit de la vue , plusieurs personnes s'assemblerent pour être témoins de cette opération. Tous les spectateurs avoient promis de garder le silence , si l'opération réussissoit , afin de mieux observer les mouvemens qu'occasionneroient dans l'ame du jeune homme les nouvelles sensations qu'il éprouveroit. L'opération eut tout le succès qu'on en attendoit. Lorsque les yeux du jeune Aveugle furent frappés des premiers rayons de la lumière , on vit sur toute sa personne l'expression d'un ravissement extraordinaire ; il parut prêt à s'évanouir de joie & d'étonnement. L'opérateur étoit devant lui avec ses instrumens à la main. Le jeune homme l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds ; il s'examinait ensuite avec la même attention , & sembloit comparer sa figure avec celle qu'il voyoit. Tout lui paroissoit exactement semblable , excepté les mains ; parcequ'il prenoit les instrumens du chirurgien pour des parties de ses mains. Pendant qu'il étoit occupé à cet examen , sa mère , qui ne pouvoit plus contenir les tendres mouvemens dont son cœur étoit agité , se jeta à son cou en s'écriant : *Mon fils ! mon cher fils !* Le jeune homme reconnut la voix de sa mère , & ne put prononcer que ces mots : *Est-ce vous ? est-ce ma mère ?* & il s'évanouit. Il y avoit dans la chambre une jeune fille avec qui le jeune homme avoit été élevé , qu'il aimoit tendrement , & dont il étoit tendrement aimé tout aveugle qu'il étoit. Lorsqu'elle le vit sans mouvement & sans connoissance , elle laissa échapper quelques cris de douleur qui parurent ranimer la sensibilité du jeune homme. En revenant à lui , ses yeux se fixoient sur l'objet chéri , dont il reconnoissoit la voix. Après quelques momens de silence , il s'écria : « Qu'est-ce qu'on » m'a donc fait ? où m'a-t-on transporté ? Ce que je » sens autour de moi , est-ce la lumière dont on

« m'a si souvent parlé ? le sentiment nouveau que
 « j'éprouve est-il celui de la vue ? Toutes les
 « fois que vous dites que vous êtes bien aises de vous
 « voir l'un l'autre , êtes-vous aussi heureux que je
 « le suis en ce moment ? Où est *Tom* qui me
 « sert de guide ? Il me semble maintenant que je
 « marcherois bien sans lui. » Il voulut faire un pas ;
 mais il s'arrêta & parut effrayé de tout ce qui étoit
 autour de lui. Comme l'agitation de son ame étoit
 extrême , on lui dit qu'il falloit qu'il revînt pour
 quelque temps à son premier état , afin de donner
 peu à peu à ses yeux la force de supporter peu à
 peu l'impression de la lumière ; & qu'il avoit besoin
 de s'accoutumer par degrés à voir , comme il s'é-
 toit accoutumé à marcher. Il ne se rendit qu'avec
 beaucoup de peine à ces raisons ; on le tint pendant
 quelque temps les yeux couverts ; & , dans ce re-
 tour de cécité , il se plaignoit amèrement qu'on l'a-
 voit trompé ; qu'on avoit employé quelque enchan-
 tement pour lui faire croire qu'il jouissoit de ce
 qu'on appelle *la vue* : il ajoutoit que les impressions
 qui en étoient restées dans son ame , le rendroient
 fou , si ce sens ne lui étoit pas en effet rendu. Une
 autre fois , il cherchoit à deviner les noms des per-
 sonnes qu'il avoit vûes dans la foule ; ou bien il
 vouloit conter ce qu'il avoit remarqué , & il man-
 quoit de termes pour s'exprimer. Enfin , lorsqu'on
 jugea qu'il seroit en état de supporter la lumière ,
 on chargea la jeune fille d'ôter le bandeau dont ses
 yeux étoient couverts , & de tâcher de distraire ,
 par ses discours , l'impression trop vive des objets.
 Elle s'approcha de lui ; & en denouant le bandeau ,
 elle lui dit : « M. William , je vais vous rendre l'u-
 « sage de la vue ; mais je ne saurois m'empêcher
 « d'avoir quelqu'inquiétude. Je vous ai aimé dès
 « mon enfance , quoique vous fussiez aveugle ; vous
 « m'avez aimée aussi ; mais vous allez connoître la

» beauté ; vous allez éprouver des sentimens qui
 » vous ont été inconnus jusqu'ici. Si vous alliez
 » cesser de m'aimer ! si quelque objet , que vous
 » trouverez plus aimable , alloit m'effacer de votre
 » cœur ! Ah ! ma chère amie , répondit le
 » jeune homme , si je devois , en jouissant de la vûe ,
 » perdre les tendres émotions que j'ai senties toutes
 » les fois que j'ai entendu le son de votre voix ; si
 » je ne devois plus distinguer le pas de celle que
 » j'aime lorsqu'elle s'approche de moi ; & s'il fal-
 » loit que je changeasse ces plaisirs si doux & si
 » fréquens pour le sentiment tumultueux que j'ai
 » éprouvé pendant le peu de tems que j'ai joui de
 » la vûe , j'aimerois mieux renoncer pour jamais à
 » ce sens nouveau. Je n'ai désiré de voir que pour
 » vous sentir , vous posséder , vous aimer d'une au-
 » tre manière encore : arrachez-moi ces yeux , s'ils
 » ne doivent servir qu'à vous rendre moins chère à
 » mon cœur. » La jeune fille l'embrassa en versant
 de douces larmes. William revoit la lumière avec le
 même trouble & le même ravissement : il ne pouvoit
 se lasser de regarder sa maîtresse ; il l'appelloit en la
 touchant , & la prioit de parler pour s'assurer que
 c'étoit bien elle qu'il touchoit. Tout l'étonnoit ; il
 ne pouvoit accorder les sensations qu'il éprouvoit
 par la vûe , avec celles qu'il avoit reçues des mêmes
 objets par les autres sens : & ce ne fut que par de-
 grés qu'il parvint à distinguer & à reconnoître les
 formes , les couleurs & les distances.

On a rapporté ce tour d'adresse d'un Aveugle.
 Il avoit cinq cents écus qu'il cacha dans un coin
 de son jardin : mais un voisin , qui s'en aperçut ,
 les déterra & les prit. L'Aveugle ne trouvant plus
 son argent , soupçonna celui qui pouvoit l'avoir
 dérobé. Comment s'y prendre pour le ravoir ? Il
 alla trouver son voisin , & lui dit , qu'il venoit lui
 demander un conseil ; qu'il avoit mille écus , dont

la moitié étoit cachée en lieu sûr , & qu'il ne fa-
voit s'il devoit mettre le reste au même endroit.
Le voisin le lui conseilla , & se hâta de reporter
les cinq cents écus , dans l'espérance d'en retirer
bientôt mille. Mais l'Aveugle ayant retrouvé son
argent , s'en faisit ; & appelant son voisin , lui
dit : « Compère , l'Aveugle a vû plus clair que ce-
lui qui a deux yeux. »

Au milieu d'une nuit fort obscure , un Aveugle
marchoit dans les rues avec une lumière à la main ,
& une cruche pleine sur le dos. Quelqu'un qui cou-
roit, le rencontra ; & surpris de cette lumière : Simple
que vous êtes , lui dit-il , à quoi vous sert cette lu-
mière ? La nuit & le jour ne sont-ils pas la même
chose pour vous ? — Ce n'est pas pour moi , lui
répondit l'Aveugle , que je porte cette lumière ,
c'est afin que les étourdis qui te ressemblent , ne
viennent pas heurter contre moi , & me faire casser
ma cruche.

A V O C A T.

IL paroît qu'il y a long-temps que les Avocats
sont en possession de se dire des injures. Les Avo-
cats , chez les Romains , s'insultoient souvent au
barreau par les railleries les plus sanglantes. L'o-
rateur Philippe , faisant allusion au nom de *Catulus*
que portoit son adverse partie , & au bruit qu'il fai-
soit en plaidant , lui demanda pourquoi il aboyoit
si fort : « C'est , répondit Catulus , que je vois un
» voleur ». *Discours sur le Barreau de Rome.*

Un orateur médiocre demandoit à ce même
Catulus , « N'ai-je pas bien réussi à exciter la com-
» passion ? A merveille , reprit celui-ci ; car il n'y a
» personne à qui votre discours n'ait fait pitié ».

Verrès , que l'on accusoit d'avoir dépouillé les

provinces de son gouvernement , avoit envoyé à l'orateur Hortensius un sphinx d'ivoire , morceau de sculpture très-précieux. Cicéron , dans son plaidoyer , ayant dit quelque chose d'un peu enveloppé contre la conduite d'Hortensius ; celui-ci lui répondit , qu'il ne savoit pas expliquer les énigmes. A quoi Cicéron répliqua sur le champ ; *Vous avez chez vous le sphinx.*

Théophraste parle d'un vicillard qui se fardoit. Archidamus , plaidant contre lui devant le sénat de Lacédémone , dit : « Qu'il ne falloit pas croire un » homme qui portoit le mensonge sur le front ».

Un magistrat qui , par une timidité naturelle ou défaut de mémoire , n'avoit jamais pu venir à bout de prononcer de suite un discours , interrompit un jour un Avocat qui plaidoit devant lui. L'Avocat piqué lui dit malignement : « Vous m'interrompez , monsieur , quoique vous sachiez bien la peine qu'il y a de parler en public ».

Un Avocat qui défend une cause , se voit souvent dans la nécessité d'employer toutes sortes de moyens , parceque chaque juge a son principe , bon ou mauvais , suivant lequel il se décide. Dumont , célèbre Avocat , étoit persuadé de cette vérité. Cet Avocat , plaidant à la Grand'Chambre , mêloit à des moyens victorieux , d'autres moyens foibles ou captieux. Après l'audience , le premier président de Harlai lui en fit des reproches. M. le président , lui répondit-il , un tel moyen est pour M. un tel ; cet autre pour M. un tel. Après quelques séances l'affaire fut jugée , & M^e Dumont gagna sa cause. Le premier président l'appella & lui dit : « Maître Dumont , vos paquets ont été rendus à leur adresse ».

Un Avocat , dont le plaidoyer paroissoit trop étendu pour la cause qu'il défendoit , avoit reçu ordre du premier président d'abréger ; mais celui-

ci, sans rien retrancher, répondit d'un ton ferme que tout ce qu'il disoit étoit essentiel. Le président, espérant enfin le faire taire, lui dit : « La cour vous ordonne de conclure ». Hé bien, répartit l'Avocat, je conclus à ce que la cour m'entende.

On a rapporté une anecdote à-peu-près semblable de M. Dumont Avocat. Il avoit été interrompu, en plaidant, par M. de Harlay, premier président, qui lui dit : Maître Dumont, abrégez. Cet Avocat cependant, qui croyoit que tout ce qu'il avoit à dire étoit essentiel dans sa cause, ne retranchoit rien de son plaidoyer. M. de Harlay se crut offensé & dit à cet Avocat : Si vous continuez de nous dire des choses inutiles, l'on vous fera taire. M^e Dumont s'arrêta alors tout court, & après avoir fait une petite pause, il dit à M. de Harlay : « Monsieur, puisque la cour ne m'ordonne pas de me taire, vous voulez bien que je continue. » Le premier président, piqué de cette résistance, ou peut-être de cette distinction faite entre lui & la cour, dit à un huissier : Saisissez-vous de la personne de M^e Dumont. Huissier, dit cet Avocat, je vous défends d'attenter à ma personne, elle est sacrée pour vous dans le tribunal où je plaide. Monsieur l'Avocat-Général parla pour M^e Dumont, & soutint qu'il ne devoit pas être arrêté. La chambre se leva sans rien décider. Mais la décision de cette affaire fut soumise à Louis XIV qui, bien informé, dit qu'il ne condamnoit pas l'Avocat. M^e Dumont reprit deux jours après son plaidoyer, qu'il continua sans être interrompu ; mais ce fut le dernier qu'il prononça.

Des juges, prévenus contre un Avocat, que sa cause étoit mauvaise, se levoient pour aller aux opinions. Celui-ci cependant ne cessoit de demander audience. Enfin, voyant que le jugement alloit

Être prononcé, il dit, en élevant la voix : Je demande acte à la cour du refus qu'elle fait de m'entendre, afin de me justifier envers ma partie qui est à cent lieues d'ici. Cette demande frappa les juges ; ils reprirent leurs places pour donner audience à l'Avocat qui, ramassant tout ce qu'il avoit de forces & de feu, plaida avec tant d'éloquence, qu'il fit appointer la cause & la gagna avec dépens. Boursault, dans ses *Lettres*, attribue cette louable hardiesse à M^e Fourcroi, célèbre Avocat au Parlement de Paris.

Il est d'usage de donner un Conseil aux criminels, avant de les condamner. Un Avocat, devenu le conseil d'un filou surpris à dérober des bourses dans une audience du parlement, le tire à l'écart, il lui demande s'il étoit vrai qu'il eût coupé la bourse à quelqu'un ? Il est vrai, monsieur, dit le voleur, mais... tais-toi, reprit l'Avocat ; le meilleur conseil que je puisse te donner est de t'en aller au plus vite. Le voleur, trouvant l'avis fort bon, gagne l'escalier le plus proche & dispaçoit. L'Avocat se présente au barreau ; les juges lui demandent s'il n'a rien à dire pour la défense du criminel. Messieurs, dit-il, ce pauvre malheureux m'a avoué son crime ; mais comme j'étois nommé son conseil, j'ai cru devoir lui conseiller de prendre la fuite. Ce fut un sujet de risée ; mais il n'y avoit rien à dire à l'Avocat ; c'étoit aux huissiers à prendre garde que le voleur ne s'échappât.

Un Avocat célèbre s'étoit chargé de défendre des batteleurs & farceurs qui avoient un procès. Le premier président lui marqua de la surprise de ce qu'il plaidoit pour de tels gens. « Monsieur, lui répondit l'Avocat, j'ai cru que puisque la cour avoit bien voulu leur donner audience, je pouvois plaider pour eux ».

Un Avocat, qui s'étoit aperçu que quelques

conseillers dormoient pendant qu'il parloit, s'écria, Que je suis à plaindre ! la cour sommeille, tandis que je suis dans le fort de ma cause. Le président, indigné de ce reproche, dit à l'Avocat : *M^e un tel, la cour bien éveillée vous interdit.*

Un premier président demandoit à *M^e Langlois*, pourquoi il se chargeoit souvent de mauvaises causes. « *Monteigneur*, lui répondit l'Avocat, j'en ai tant perdu de bonnes, que je ne fais plus lesquelles prendre ».

A U T E U R.

FACILITE' d'écrire, preuve de médiocrité ; c'est ce dont étoit persuadé un homme d'esprit. On louoit devant lui un Auteur de cette facilité, en ajoutant qu'il n'en étoit pas moins modeste. Ce n'est pas assez, répondit-il, il faut qu'il en soit plus humble.

Je fais sept tragédies dans un an, disoit à un poète un rimeur enflé de vanité ; mais vous ? une en sept ans. . . . Oui une seule, répondit le poète, mais une *Athalie*. Cette pensée est encore très-bien exprimée par cette fable. On reprochoit à la Lionne qu'elle ne mettoit qu'un petit au monde : oui un seul, dit-elle, mais c'est un lion.

Mes vers me content peu, disoit un mauvais Poète ; ils vous content ce qu'ils valent, lui répondit-on.

Il échappe toujours, dit l'Auteur des *Essais de Littérature*, aux esprits *Penseurs*, même dans leur conversation, la plus lâche & la moins tendue, des choses d'un grand prix, & aussi dignes d'être recueillies qu'agréables à entendre. Si néanmoins vous voulez de ces choses pensées & réfléchies, c'est dans les livres des grands Auteurs qu'il faut

les chercher , & non dans leur conversation. Une femme de province avoit désiré d'être d'un dîner que le marquis de *Laffay* donnoit à quelques hommes célèbres dans les lettres. Surprise de voir le dîner très-avancé sans avoir encore rien entendu de fort merveilleux , elle dit à madame de S. Just : *Quand commenceront-ils ?*

On a dit qu'il falloit des Auteurs pour toutes les classes ; on pourroit ajouter pour les différens pays. Il y a ce fait connu d'un homme qui se faisoit présenter à un magistrat qui avoit une bibliothèque considérable. Que faites-vous ? lui demanda le magistrat : Je fais des livres , répondit-il. Mais aucun de vos livres ne m'est encore parvenu ? Je le crois bien , répond l'Auteur : je ne fais rien pour Paris. Dès qu'un de mes ouvrages est imprimé , j'en envoie l'édition en Amérique : je ne compose que pour les colonies.

Il y avoit à la Chine , dit un fabuliste Allemand , (*M. Lichtwehr*) un Lettré , que la noble envie de s'illustrer enflammoit continuellement. Il travailloit jour & nuit à s'ériger dans des écrits un monument qui pût le faire vivre chez la postérité la plus reculée ; car enfin l'idée de l'immortalité est toujours flatteuse , & pour tout le monde. Ses ouvrages étoient pleins de citations d'une foule d'Auteurs , & il avoit l'avantage de faire observer en passant , que sa bibliothèque étoit bien garnie. Jugez si la réputation d'un si grand homme tarda à se répandre. Entr'autres un vieux mandarin , personnage de grand crédit à la cour , témoignoit en faire un cas infini ; il avoua même un jour publiquement , qu'il n'avoit rien lu de sa vie , où il eût trouvé à s'instruire comme dans les ouvrages de ce savant. On prit soin de l'en informer & sa joie fut sans égale : il va trouver le mandarin , & le remercie de l'air le plus modeste qu'il lui est possible de

prendre ; il lui témoigne combien il se sent honoré d'un pareil suffrage , & lui voue un hommage éternel. Enfin , après s'être épuisé en longues actions de graces , ajoûtez , lui dit-il , une faveur à celle que vous m'avez faite. Ne me laissez point ignorer , comment il se peut , que j'aie été assez heureux pour apprendre quelque chose à un seigneur si éclairé. Mon ami , lui répondit le mandarin , je vais vous expliquer le fait : toutes les fois que j'ouvre un de vos ouvrages , & que je vois en marge les titres de ceux que vous y citez en si grand nombre , je m'écrie avec transport : Ah ! qu'il y a de livres au monde , dont je puis fort bien me passer. Cette conclusion ne fût pas sans doute satisfaisante pour l'Auteur. Mais combien d'ouvrages modernes pourroient fournir une pareille instruction au bon mandarin !

On lisoit devant un homme de lettres un livre excellent dans lequel il y avoit quelqu'une de ses pensées : *Voilà* , dit-il , *un de mes enfans qui a fait fortune.*

A X I O M E.

PROPOSITION physique ou morale , spéculative ou pratique , dont la vérité se fait connoître par elle-même , sans qu'il soit nécessaire de la démontrer. Les Axiomes sont appellés autrement , des *premières vérités*.

Les axiomes , dit le chancelier Bacon , ont cet avantage , qu'ils dévoient au moins le mérite & le génie d'un homme : on voit d'abord s'il possède à fond sa matière , ou s'il ne va que jusqu'au tuf ; car ces axiomes sont puériles , quand ils ne renferment pas le germe des choses. Ce doit être comme le suc extrait d'un riche fonds d'observa-

tions , qui tiennent lieu de preuves & de raisonnemens. Il n'appartient donc qu'aux maîtres de l'art de s'expliquer en axiomes , comme aux législateurs d'énoncer leurs volontés par des édits.

Il nous manque , continue le même auteur , un recueil de ces axiomes primitifs communs à toutes les sciences , également applicables à la physique , à la morale & à la politique. Cependant la nature est simple , & se ressemble par-tout. En voici des exemples.

Si l'on ajoute des égaux à des inégaux , les tous seront inégaux.

Axiome de mathématique qui passe en règle de droit. Car dans la justice distributive qui rend à chacun selon ses œuvres , si l'on traite également des actions inégales , il n'y a plus d'égalité , ni d'équité. Mais la justice commutative qui rend à chacun selon ses choses , partage également des personnes inégales.

La nature se représente toute entière en petit.

Ainsi le mouvement des astres se vérifie dans celui des atomes. Aristote transporta dans la politique cet Axiome physique de Démocrite ; car il établit le gouvernement monarchique sur le gouvernement domestique , & prit le plan de l'état , dans la famille.

L'être ne périt jamais entièrement , quand le tout retourne à ses principes.

Axiome de physique , & maxime de politique. Comme la matière , loin d'être anéantie , reprend sa vigueur dans les élémens ; aussi , pour empêcher la ruine des empires , les loix doivent rappeler les anciennes mœurs.

La peste est plus contagieuse dans les commencemens , que dans sa maturité.

C'est une expérience physique applicable à la morale. Car la corruption des méchans détermi-

nés, est moins funeste à la société, que les irrégularités d'une vertu qui plie & se dément.

Les causes les plus générales ont aussi le plus d'énergie.

Principe universel dans la nature. Les mouvemens obliques ou directs que l'homme communique aux corps que la nature lui a soumis, sont toujours subordonnés au mouvement général de gravitation qui lie & rapproche tous les êtres. Ainsi le grand intérêt de l'état absorbe les petits intérêts des citoyens. La patrie est une mère, mais qui dévore quelquefois une partie de ses enfans, pour conserver la famille, & quelquefois immole la famille aux aînés. Les ressorts qui font subsister ou fleurir la nation, sont toujours plus forts que ceux du bien-être des particuliers.

Les organes de la reflexion ressemblent aux organes des sens.

C'est un Axiome commun à la perspective & à l'acoustique dont voici l'explication. Le miroir qui réfléchit les objets, est transparent comme l'œil qui les reçoit. Le rocher qui renferme les sons & qui forme l'écho, a la même configuration que l'oreille. Autant de ressemblance, ou plutôt autant de vestiges de la nature qui a imprimé son caractère & son sceau sur toute la matière, en sorte que les traits les plus différentiels, ne peuvent effacer l'empreinte dominante d'une même puissance.



BAGATELLES

BAGATELLES DIFFICILES.

ON trouvoit autrefois une espèce de mérite dans les acrostiches, & autres difficultés regardées aujourd'hui comme puériles. Ce goût minutieux avoit aussi conseillé différentes pièces d'écritures & d'industrie surprenantes par leur extrême ténuité. Dans le seizième siècle un religieux Italien nommé Pierre Alumnus, renferma le Symbole des apôtres, & l'Evangile de S. Jean *In principio*, dans un espace grand comme un denier.

Un artiste, non moins patient, présenta à Elisabeth, reine d'Angleterre, un morceau de papier de la grandeur de l'ongle, sur lequel étoient écrits les Commandemens de Dieu, le Symbole des Apôtres & l'Oraison dominicale, le nom de la reine & la date de l'année. Cet artiste en faisoit distinguer facilement toutes les lettres au moyen d'une paire de lunettes qu'il avoit lui-même construites.

On a pu voir entre les mains des amateurs de ces sortes de chefs-d'œuvre, une Iliade d'Homère écrite sur du vélin & que l'on peut renfermer dans la coquille d'une noix. Ces pièces d'écritures se tracent ordinairement avec un pinceau, parcequ'il présente une pointe plus fine, plus déliée que la plume. M. G*** chanoine régulier de sainte Geneviève, a fait des ouvrages curieux en ce genre, & dont la netteté, si difficile à obtenir même dans une écriture ordinaire, est supérieure à celle du burin.

Jérôme Faba, prêtre Italien, né dans la Calabre, s'étoit exercé dans un autre genre d'industrie non moins surprenant par la difficulté. Il avoit fait un

ouvrage en buis qui représentoit tous les mystères de la passion & se pouvoit renfermer dans la coquille d'une noisette. On lui attribue aussi un carrosse de la grandeur d'un grain de froment où l'on voyoit un homme & une femme dedans, un cocher qui le conduisoit & des chevaux qui le tiroient. Ces ouvrages furent présentés à François I & à Charles-Quint.

Un autre artiste avoit construit un chariot d'ivoire qu'une mouche couvroit de ses ailes, & un navire aussi d'ivoire avec tous ses agrès.

Paul Colomiés, dit quelque part, qu'il a vu un orfèvre à Moulins qui avoit enchaîné une puce en vie à une chaîne d'or de cinquante anneaux, qui ne pesoit pas trois grains.

On contoit l'autre jour à M. le Dauphin, dit Madame de Sévigné dans une de ses lettres, qu'il y avoit un homme à Paris qui avoit fait pour chef-d'œuvre un petit chariot qui étoit traîné par des puces. Le Dauphin dit à M. le prince de Conti : « Mon cousin, qui est-ce qui a fait les harnois » ? *Quelque araignée du voisinage*, répondit le prince.

B A T T O L O G I E.

LES Grammairiens ont donné ce nom à une affluence d'expressions superflues. C'étoit le défaut du poète *Battus*. On demandoit à Mélanthius ce qu'il pensoit d'une tragédie de Denys, tyran de Syracuse, & qui avoit la folie de passer pour poète : « Je ne saurois en juger, répondit-il ; la grande » quantité de mots dont elle est enveloppée m'a » empêché de la voir ».



B E A U.

UN jour, dit l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, j'assistai à une tragédie auprès d'un philosophe; *O que cela est beau!* s'écrioit-il, « *Que trouvez-vous-là de beau?* » lui demandai-je », *C'est*, répondit-il, *que l'auteur a atteint son but*. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien; elle a atteint son but, lui dis-je; voila une belle médecine. Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle, & que pour donner à quelque chose le nom de beauté, il faut qu'elle nous cause de l'admiration & du plaisir. Il convint que cette tragédie lui avoit inspiré ces deux sentimens, & que c'étoit-là le *To Kalon*, le Beau.

Nous fîmes, continue-t-il, un voyage en Angleterre: on y joua la pièce parfaitement traduite; elle fit bâiller tous les spectateurs. « Oh, oh, dit-il, le *To Kalon* n'est pas le même pour les Anglois & pour les François ». Il conclut après bien des réflexions, que le beau est très-relatif, comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome, & ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Pékin; & il s'épargna la peine de composer un long traité sur le Beau.

B E A U T É.

ON a demandé si la beauté dans les femmes ou dans les hommes, étoit une chose arbitraire. Il est hors de doute que l'expression des passions douces & la grace, plaisent à tout le monde. La différence des jugemens sur la beauté en divers pays, porte donc principalement sur la couleur & la forme.

Gij

Or, cette différence provient des coutumes nationales, ou de certains défauts très-répandus, qui altèrent le goût naturel. Les Chinois exigent qu'un homme, pour être beau, soit gros & gras, qu'il ait le front large, les yeux petits & plats, le nez court, les oreilles un peu grandes, la bouche médiocre, la barbe longue & les cheveux noirs. Les femmes font consister le point le plus essentiel de leur beauté, dans la petitesse des pieds. Si-tôt que les filles naissent, les nourrices ont grand soin de leur ferrer étroitement les pieds, de peur qu'ils ne croissent trop.

La beauté des femmes de Cumana, province de l'Amérique méridionale, est d'avoir les joues maigres, un visage long, & des cuisses extrêmement grosses. Pour cet effet, on leur presse, dans l'enfance, la tête entre deux coussins, & on leur lie fortement le dessus du genou.

Les habitans des îles Mariannes font fort curieux d'avoir les dents noires & les cheveux blancs.

Chez les Arabes du désert, les femmes se noircissent le bord de leurs paupières d'une poudre noire, & tirent une ligne de ce noir en dehors de l'œil pour le faire paroître plus fendu. En général, la principale beauté des femmes de l'Orient, est d'avoir de grands yeux noirs, bien ouverts & relevés à fleur de tête.

Dans quelques autres pays, les femmes se font faire plusieurs raies bleues au visage, pour imiter les veines qui paroissent dans un teint uni & délicat.

Un Anglois voyageant dans les Alpes, attira tous les regards par sa figure; mais on trouvoit qu'il lui manquoit un grand agrément : *Le bel homme, disoit-on, s'il avoit un goître !*

Les dames Françaises, avec leur rouge & leurs mouches, paroissent être toutes de la même famille. La première fois, dit un voyageur Anglois,

que je vis ces femmes rangées dans les loges de l'Opera à Paris , je crus voir une longue plate-bande de pivoines dans un jardin.

Des caillettes bien frisées , bien poudrées & le visage couvert de rouge , demandoient à un étranger , que pensez-vous des beautés Françoises ? — Mes dames , leur répondit naïvement cet étranger , je me connois mal en peinture.

Nous finirons cet article de la beauté par un apologue de M. *Lichtwehr*. Dans une ville d'Allemagne , un nègre & un blanc se disputoient l'avantage de la figure. L'Allemand disoit à l'Africain : Mon ami , si j'avois le malheur de te ressembler , je crois que je ne serois guères tenté de me faire peindre ; & je n'imagine pas non plus , que l'envie t'en prenne jamais. Regarde-toi un peu , beau brunet ; là , regarde - toi dans cette glace ; ne conviendra-tu pas , qu'il falloit que la nature fût en train de rire , quand elle a modelé ce visage en poix noire & luisante , à moins qu'elle ne l'ait destiné à faire peur aux petits enfans de mon pays , & à les empêcher de crier ? — Il est vrai , répondit le nègre , que tu as bien de quoi t'en louer avec ta face blafarde ! « Ne vois-tu pas , animal que tu es , que tu ressembles à un fruit ébauché , à qui le soleil n'a encore daigné donner les derniers coups de pinceau » ? La dispute s'échauffa , & ils alloient en venir aux mains quand un tiers se présenta pour arbitre , & fut accepté : c'étoit un François , qui , comme de raison , prononça en faveur de l'Allemand. Tu l'emportes & je suis vaincu , s'écria le fils bafané du rivage more ! On me condamne en Europe , mais en Afrique tu aurois perdu ton procès.

La Fontaine , dans sa fable philosophique des *compagnons d'Ulysse* , fait encore mieux sentir cette vérité. Ulysse avoit obtenu de l'enchanteresse Circé , de rendre à ses compagnons , changés en ani-

maux , leur première forme , s'ils vouloient y consentir. Ce héros qui , suivant Homère , avoit le don de l'éloquence , après avoir tenté inutilement d'en persuader plusieurs , court à celui qui a été transformé en ours :

..... : : : Eh ! mon frère ;

Comme te voilà fait ; je t'ai vû si joli.

Ah ! vraiment , nous y voici ,

Reprit l'ours , à sa manière ;

Comme me voilà fait ! comme doit être un ours :

Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?

Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?

Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse , mes amours.

B I E N F A I S A N C E.

VERTU qui naît de l'amour de l'humanité , & nous fait contribuer , autant qu'il est en nous , au bonheur de nos semblables. La Bienfaisance est à la bienveillance , ce que l'acte est au desir.

Un paroissien étoit allé voir son curé au plus fort de l'hiver ; & remarquant qu'aucune de ses chambres n'étoit tapissée , il lui demanda pourquoi il n'avoit point fait tapisser ses murailles pour se garantir de la rigueur du froid ? Le fidèle pasteur lui montrant deux pauvres dont il prenoit soin , répondit : *J'aime mieux revêtir ces pauvres , que mes murailles.* On est fâché que ceux qui ont les premiers recueillis ces anecdotes & autres semblables , ne nous aient point fait connoître les personnes que de semblables traits honorent.

Léopold , duc souverain de Lorraine , étoit un prince bienfaisant. Un de ses ministres lui représentoit que ses sujets le ruinoient. *Tant mieux ,* répondit Léopold , *je n'en serai que plus riche , puisqu'ils seront heureux.*

Une autre fois on lui faisoit le récit de quelques avantages qu'un souverain venoit de faire à ses peuples. *Il le devoit*, répondit le duc ; *je quitterois demain ma souveraineté, si je ne pouvois faire de bien.*

Un gentilhomme, qui ne lui avoit jamais rien demandé, quoiqu'il fût dans le besoin, jouoit avec son maître, & gagnoit beaucoup. *Vous jouez bien malheureusement*, dit-il au prince. — *Jamais*, répartit Léopold, *la fortune ne m'a mieux servi ; mais je devois seul m'en apercevoir.*

Un étranger, qu'il avoit renvoyé dans sa patrie, comblé de bienfaits, osa lui manquer. On en parla au prince, qui dit, avec bonté : *Je ne dois pas lui faire un reproche de son ingratitude, puisque je ne l'ai obligé que pour moi.*

Un magistrat attendoit que Léopold sortît de son appartement, pour lui demander un emploi dont on venoit de disposer en faveur d'un autre. Le duc, voulant sauver le désagrément d'un refus au solliciteur, l'interrompt au milieu de son compliment, & lui dit : *Soyez content, monsieur, votre ami vient d'obtenir la charge que vous venez me demander pour lui.* Mém. des hommes illustres de Lorraine.

Un des trésoriers d'Alfonse le grand, roi d'Arragon, venoit de lui apporter dix mille écus d'or, somme très-considérable alors. Un courtisan, qui croyoit n'être pas entendu du prince, dit à quelqu'un : « Voilà une somme qui me rendroit heureux pour toute ma vie. » *Soyez-le*, lui dit le roi, en la lui donnant.

Le duc de Montmorenci, qui fut décapité à Toulouse, aimoit à répandre des bienfaits. Ce seigneur, voyageant en Languedoc, aperçoit dans un champ quatre laboureurs qui dînoient à l'ombre d'un buisson. Approchons-nous de ces bonnes-gens, dit-il à ceux qui le suivoient, & demandons-leur s'ils se croient heureux. Trois répondirent, qu'ils bornant

leur félicité à certaines commodités de leur condition que Dieu leur avoit données, ils ne souhai-toient rien dans le monde. Le quatrième avoua franchement qu'une chose manquoit à son bonheur : C'étoit de pouvoir acquérir certain héritage que ses pères possédoient. — Et si tu l'avois cet héritage, dit M. de Montmorenci, serois-tu content ? — Autant que je le puis être, répondit le payfan. — Combien vaut-il ? demanda le duc. — Deux mille francs, répondit le payfan. — Qu'on les lui donne, reprit le duc, & qu'il soit dit que j'ai rendu un homme heureux en ma vie. *Le Vassor.*

Un ministre, dit le poète Sadi, étoit bienfaisant. Un jour il déplut à son maître, & il fut mis en prison : mais le peuple sollicita sa délivrance. Les gardes lui rendoient sa prison agréable : les courtisans parloient au roi de ses vertus ; & le roi lui pardonna. Vendez le jardin de votre père, pour en acheter un seul cœur : brûlez les meubles de votre maison, si vous manquez de bois pour préparer le repas de votre ami. Faites du bien à vos ennemis : faites-leur des présens. Ne menacez pas le chien qui aboie ; jetez-lui un morceau de pain.

L'empereur Charles IV, instruit qu'un de ses officiers, séduit par l'argent des ennemis, méditoit de l'assassiner ou de l'empoisonner, le fit venir, & lui dit : « J'ai appris avec peine que vous n'aviez pas le » moyen de marier votre fille, qui est déjà grande ; » tenez, voilà mille ducats pour sa dot. » On peut juger de la surprise de ce traître, qui alla aussitôt se dégager de sa promesse criminelle.

Un pauvre demandant l'aumône à un soldat, lui disoit : « Donnez-moi quelque chose pour l'amour » de Dieu, & je le prierai pour vous. » Le soldat lui donna quelques pièces de monnoie, & lui dit : « Prends, & prie Dieu pour toi-même ; je ne prête » point mon argent à usure. »

Un mortel bienfaissant est la plus fidèle image de la Divinité , qui veut le bonheur des hommes. Les Scythes , poursuivis par Alexandre jusqu'au milieu des bois & des rochers qu'ils habitoient, dirent à ce conquérant , qui vouloit passer pour le fils de Jupiter Ammon : *Tu n'es pas un Dieu , puisque tu fais du mal aux hommes,*

La Bienfaisance , dans un prince , doit être réglée par une économie sage & raisonnée. Le roi de Pologne , duc de Lorraine & de Bar , surnommé le *Bienfaissant* , nous offre entr'autres ce modèle de Bienfaisance économique. Ce prince a donné aux magistrats de la ville de Bar , dix mille écus , qui doivent être employés à acheter du blé lorsqu'il est à bas prix , pour le revendre aux pauvres à un prix médiocre , quand il est monté à un certain point de cherté. Par cet arrangement , la somme augmente toujours , & bientôt on pourra la répartir sur d'autres endroits de la province.

BIENVEILLANCE.

LES yeux de la Bienveillance , dit un auteur moderne , sont toujours rians. Une femme ne regarde pas son amant comme un autre. Et le favori , à qui son maître parle sérieusement , doit dire , comme le marquis de ***. « Je suis perdu ! le prince ne m'a pas demandé des nouvelles de ma femme , & n'a point caressé ma levrette. »

BON MOT.

NOUS n'accordons ce nom qu'à une répartie vive , gaie , animée par une pensée qui frappe , qui réveille , qui surprend. On voit , par cette définition ,

que le bon mot diffère essentiellement du beau mot ou de l'apophtegme. Le premier est une espèce d'impromptu que l'occasion seule fait naître, & que la malignité, le plus souvent, assaisonne : c'est un trait qui vole & qui perce en même-temps. Le beau mot ou l'apophtegme, au contraire, n'est qu'une belle pensée, une parole méditée qu'on a coutume de dire souvent, ou, si c'est une réponse, on y cherche moins à briller qu'à dire quelque chose de moral & d'instructif. *Voyez Apophtegme.*

Un homme en place, qui s'étoit rendu coupable de plusieurs infidélités chez les Macédoniens, souffroit impatiemment qu'on l'appellât traître. Il s'en plaignit à Archélaus, roi de Macédoine. « Les Macédoniens, lui répondit ce prince, sont si grossiers, qu'ils appellent les choses par leur nom. »

Diogènes ayant été conduit devant Philippe, roi de Macédoine, ce prince le traita d'espion. *Oui*, lui répondit Diogènes, *de ton ambition & de ta vanité.*

Un homme de la cour de Louis XIII, jouoit au piquet dans une galerie ouverte. Ayant reconnu, par ses cartes de rentrée, qu'il avoit mal écarté, il s'écria : *Je suis un franc Gouffaut!* (C'étoit le nom d'un président qui ne passoit pas pour un des hommes les plus éclairés de son temps.) Ce président se trouva par hazard derrière le joueur, qui ne l'avoit pas aperçu; & fort offensé d'être cité en cette occasion, lui dit : « Vous êtes un sot. » *Vous avez raison*, lui répartit le joueur, *c'est ce que je voulois dire.*

Une bourgeoise prenoit le titre de marquise, afin de passer pour une femme de qualité. « Madame, lui dit quelqu'un, prenez garde à ce que vous faites, le sobriquet de *marquise* pourroit bien vous rester. »

Dans le temps que madame de Staal écrivoit ses

mémoires , une femme de ses amies lui demanda comment elle s'y prendroit pour se peindre elle-même , lorsqu'elle en seroit à la sensibilité de son cœur , à ses aventures galantes ? *Oh !* dit-elle , *je ne me représenterai qu'en buste.*

Une dame , avancée en âge , alla voir un vieux seigneur de ses amis qui se mouroit. La fille de ce seigneur lui refusa l'entrée de sa chambre , en lui disant que son père ne voyoit plus de femmes. . . . *Ah ! madame , à mon âge il n'y a plus de sexe.*

On reprochoit à une demoiselle de consentir à épouser un homme qui heurtoit de front les mœurs & les modes de son temps , un original enfin ; mais la singularité de cet homme n'étoit qu'un vice de l'esprit , & personne n'avoit l'ame plus honnête ; aussi cette demoiselle , qui ne manquoit pas de jugement , répondit très-finement : « Je l'épouse parce-que j'espère qu'il sera bon mari par singularité. »

Des Hollandois disoient à un François , que Mons leur seroit rendu par la paix de Riswick. « Je le » crois , répondit le François , nous ne pourrions » le garder ; car lorsque nous l'avons pris , il y avoit » plus de cinquante mille témoins ».

On voit aux chartreux de Dijon , la tête de Jean duc de Bourgogne , qui fut assassiné sur le pont de Montreau par les gens du Dauphin , pour venger la mort du duc d'Orléans , qu'il avoit tué. François I. regardant cette tête , demanda au religieux qui la lui montrait , d'où provenoit le trou qu'il y avoit ? *C'est ,* dit le chartreux , *que les Anglois sont entrés par-là en France.* En effet , Philippe , fils de Jean , pour venger la mort de son père , se ligua avec les Anglois , & les attira en France.

Un évêque avoit un buffet qu'il venoit de garnir de plusieurs vases d'argent , chef-d'œuvre de l'art. Comme on admiroit ces richesses , le prélat dit pour s'excuser en quelque sorte , qu'il les avoit

acquises pour en assister dans l'occasion les pauvres de son diocèse. *Monseigneur*, lui dit quelqu'un malignement, *vous auriez pu leur en épargner la façon.*

Un frère quêteur disoit, qu'en quittant le monde, il avoit renoncé à son bien qui étoit considérable. *Il valoit mieux*, lui répondit-on, *renoncer au bien d'autrui qu'au vôtre.*

Louis XIV nomma à l'abbaye de Chelles une sœur de mademoiselle de Fontanges. Au sacre de cette abbessé, les tentures de la couronne, les diamans, la musique, les parfums, le nombre des évêques qui officioient, surprirent tellement une femme de province, qu'elle s'écria : *C'est ici le Paradis ! Eh ! non madame*, lui dit-on, *il n'y auroit pas tant d'évêques.* Lettres de Sévigné.

Un importun voyant un savant se promener souvent seul, lui dit un jour en l'abordant : « Mon-
» sieur, comment pouvez-vous supporter cette so-
» litude » ? *Je n'ai commencé d'être seul*, répondit le savant, *que dans le moment que vous m'avez abordé.*

Un prêtre rencontrant, proche une armée, une troupe de volontaires qui alloient faire du butin, salua le chef en lui disant : « Dieu vous donne la
» paix ». Mais le militaire, mécontent de ce souhait, répartit aussitôt : « Dieu ôte, à vous autres
» prêtres, le purgatoire » !

La république de Gênes, ayant osé braver Louis XIV, fut forcée d'envoyer en France, pour faire des excuses au monarque, un doge, accompagné de quatre sénateurs, ce qui étoit sans exemple. On fit voir à ce doge Versailles dans tout son éclat ; on lui demanda ensuite ce qui l'avoit le plus frappé dans ce lieu enchanté : *C'est de m'y voir.*

La naissance du fils aîné d'un monarque, dans

les états où la couronne est héréditaire , inspire toujours une joie universelle : elle resserre les liens du souverain & des sujets ; elle affermit la couronne sur la tête du monarque ; elle donne plus de solidité aux obligations qu'il contracte : aussi, lors de la naissance de M. le dauphin , Louis XIV , ayant dit à M. Pelletier Desforts , contrôleur général , qu'il falloit chercher de l'argent pour fournir aux réjouissances ; ce ministre lui répondit : « Sire , vous » en trouverez facilement , la reine vient de vous » donner une bonne caution ».

Un homme épuisé de plaisirs étoit obligé de garder le lit. Un de ses amis vint le voir , & aperçut en entrant dans la chambre du malade , sa maîtresse qui en sortoit. Il demanda au malade comment il se trouvoit : « La fièvre , dit-il , vient » de me quitter ». *Effectivement* , répond son ami , *je l'ai rencontrée qui sortoit de chez vous.*

Une bourgeoise jolie & vertueuse avoit inspiré une passion très-forte à un grand seigneur , qui lui dit : « Votre vertu est tout ce que j'aime dans » vous ». *Hé bien* , lui répondit-elle , *ne m'exposez point au danger de perdre tout ce que vous aimez.*

On parloit à un homme d'esprit d'une personne que l'on desiroit lui faire connoître , & pour la faire valoir , on lui disoit qu'elle savoit tout Montaigne par cœur. Il se contenta de répondre : *J'ai le livre.*

Ceci rappelle cet autre mot d'un Lacédémonien. On l'invitoit d'aller entendre un homme qui imitoit parfaitement le rossignol , il répondit : *J'ai souvent entendu le rossignol même.*

Une duchesse railloit madame la maréchale de ... dont le mari n'avoit point encore été fait duc , de n'avoir point le tabouret chez la reine : « C'est » dommage , disoit-elle , que cette belle & majestueuse marquise se fatigue à rester debout ».

Madame, répondit la Maréchale, *je suis appuyée sur un bon bâton.*

Un cavalier battoit son cheval, qui lui donnoit des ruades, & ne vouloit pas avoir le dernier, *Eh monsieur!* lui dit un passant, *montrez-vous le plus sage.*

Une femme de qualité avancée en âge, & qui aimoit un homme de la cour, lui donna une terre considérable; cette donation lui fut disputée par une dame jeune, belle, qui étoit l'héritière de la donatrice; cependant le don fut confirmé par arrêt. La jeune dame en l'abordant, lui dit d'un ton railleur: « Il faut avouer, monsieur, que vous avez » acquis cette terre-là à bon marché ». *Il est vrai, madame, mais puisque vous savez ce qu'elle me coûte, je vous l'offre au même prix.*

Un des derniers rois d'Espagne, auquel le sort des armes avoit enlevé plusieurs places considérables, recevoit cependant de la plupart de ses courtisans le titre de *Grand*: « Sa grandeur, dit un » Espagnol, ressemble à celle des fossés qui de- » viennent grands à proportion des terres qu'on » leur ôte ». Ajoutons cependant ici que ce mot n'est pas tout-à-fait juste, parceque la véritable grandeur des rois consiste moins dans l'étendue des terres qui leur sont soumises, que dans leurs vertus personnelles.

Dans une guerre de la France contre l'Espagne, les armées Françaises avoient pris un ascendant décidé sur les troupes Espagnoles, & étoient en possession de les battre. La cour de Madrid, pour couvrir, autant qu'il étoit possible, les fautes de ses généraux, se donnoit un air de victoire après chaque bataille. Un François osa en marquer la surprise à la marquise de Grana. Cette dame, ainsi que le rapporte S. Evremont, lui dit finement: « Laissez-les se contenter tant qu'ils voudront. Vos feux

« sont des feux de joie , & les nôtres sont des feux
» d'artifice ».

Une dame embrassoit M. de archevêque.
Prenez-y garde , dit quelqu'un à cette dame , *M. de...
est plus berger que pasteur.*

Quelqu'un a dit : Voulez-vous vous débarrasser
de certaines personnes ? prêtez - leur de l'argent.
Un homme ayant prêté une somme assez confi-
dérable à un de ses amis , celui-ci fut peu exact
à la lui rendre , & il fuyoit son créancier , qui l'ayant
rencontré lui dit : « Ou remettez-moi mon argent ,
» ou rendez-moi mon ami ».

Un gentilhomme avoit été dans la familiarité
d'un grand prince. Quelque temps après la mort
de ce prince , son fils trouvant sur ses terres ce gen-
tilhomme en équipage de chasse , fit semblant de
ne pas le reconnoître , & lui dit d'un ton méprisant :
Mon ami , qui t'a permis de chasser ici ? Le gentil-
homme piqué de ce ton qu'il ne méritoit pas , lui
répondit avec une noble fierté : « J'avois l'hon-
» neur d'être l'ami de monseigneur votre père ,
» j'ignorois que j'eusse l'honneur d'être le vôtre ».
Le prince sentit aussitôt sa faute & chercha à la
réparer par un accueil des plus flatteurs.

Louis XI ayant un jour rencontré l'évêque de
Chartres monté sur un cheval richement capara-
çonné : « Les évêques , lui dit-il , n'alloient pas
» ainsi autrefois » . *Non sire* , répondit l'évêque ,
du temps des rois pasteurs. Cette réponse plut au
roi.

Un évêque voyageant dans son carrosse , vit un
capucin à cheval. Il demanda au religieux avec un
souris malin : « Depuis quand S. François alloit à
cheval » ? *Depuis que S. Pierre va en carrosse* , répon-
dit le capucin.

Rien de plus ridicule , disoit un ministre d'état
aux courtisans qui l'environnoient , que la manière

dont se tient le conseil chez quelques nations nègres. « Représentez-vous une chambre d'assemblée où sont placés une douzaine de grandes cruches ou jattes à moitié pleines d'eau : c'est-là que, nuds & d'un pas grave, se rendent une douzaine de conseillers d'état : arrivés dans cette chambre, chacun saute dans sa cruche, s'y enfonce jusqu'au cou, & c'est dans cette posture qu'on opine & qu'on délibère sur les affaires d'état ». Mais vous ne riez pas, dit le ministre, au seigneur le plus près de lui. *C'est, répondit-il, que je vois tous les jours quelque chose de plus plaisant encore.* Quoi donc ? reprit le ministre, *C'est un pays où les cruches seules tiennent conseil.*

Une dame parloit d'affaire à M. Colbert, qui ne lui répondoit rien. *Monseigneur, lui dit-elle, faites au moins quelque signe que vous m'entendez.*

Un abbé de qualité représentoit au père de la Chaise, qui avoit la feuille des bénéfices, que depuis long-temps il lui demandoit un bénéfice. « Votre heure n'est pas encore venue, lui dit ce » jésuite. » *Elle viendra, lui répartit l'abbé, quand il vous plaira, car vous gouvernez le soleil.* On sait que le soleil étoit l'emblème de Louis XIV.

Lorsque le cardinal de Richelieu fit faire le procès à M. de Bouteville, M. du Châtelet écrivit pour la défense de l'accusé un mémoire qui fut trouvé également éloquent & hardi. Le cardinal lui ayant reproché que c'étoit pour condamner la justice du roi. « Pardonnez-moi, lui dit-il ; c'est pour justifier sa miséricorde, s'il a la bonté d'en user envers un des plus vaillans hommes de son royaume me ».

Madame la dauphine, Marie-Anne-Victoire de Bavière, passoit pour avoir infiniment d'esprit. Louis XIV lui disoit un jour : « Vous ne m'aviez pas dit, madame, que vous aviez une sœur qui » étoit

« étoit très-belle » ; il parloit de madame la grande duchesse de Toscane : *Il est vrai, sire*, répondit madame la dauphine, *j'ai une sœur qui a pris toute la beauté de la famille, mais j'en ai eu tout le bonheur.*

Une duchesse très-fardée se promenoit dans le parc de Versailles avec d'autres dames. Un seigneur de la cour, qui a la vue un peu basse, étoit de la partie, il s'avisa, sous prétexte qu'il étoit nouvellement arrivé de campagne, de vouloir donner à cette duchesse un baiser qu'elle para, en faisant adroitement demi-tour à gauche, & en se retranchant derrière une statue qui fut tendrement baissée à son intention. Cette méprise fit rire toute la compagnie ; mais le seigneur, sans se déconcerter & prenant d'abord son parti : *Il n'y a rien de perdu*, s'écria-t-il, *plâtre pour plâtre, c'est à peu près de même.*

Il y a des réparties qui supposent une très-grande familiarité. Un prince railloit un de ses courtisans, qui l'avoit servi dans plusieurs ambassades, & lui disoit qu'il ressembloit à un bœuf. « Je ne sais à qui » je ressemble, lui répondit le courtisan ; mais je » fais que j'ai eu l'honneur de vous représenter en » plusieurs occasions. »

Un bon mot, ou, ce qu'on appelle proprement, un mot malin, ne consiste souvent qu'à donner une cause ridicule, comme la peur, à une action qui peut avoir un motif plus relevé. Un homme de qualité, voyageant en Espagne, on lui fit voir l'escorial & le superbe couvent des religieux de l'ordre de S. Hierôme. Le supérieur, qui le conduisoit, lui rapportoit, parmi les particularités de sa fondation, que Philippe II l'avoit fait bâtir pour accomplir le vœu qu'il fit le jour de la bataille de Saint-Quentin, en cas qu'il sortît victorieux. *Mon pere*, lui dit le voyageur en admirant l'étendue immense

de ce bâtiment , *il falloit que ce roi eût grand'peur, lorsqu'il fit un si grand vœu.*

Quelques bons mots ne tirent leur sel que de la nouveauté de l'expression, ou de la surprise que cause un rapport éloigné entre deux choses connues.

On dispuetoit , dans un repas , sur l'antiquité du monde. Quelqu'un , qui avoit écouté paisiblement la dispute , la termina par ces mots : « Pour moi , » je crois que le monde ressemble à une vieille coquette qui déguise son âge. »

Un homme fort âgé , dont l'esprit étoit baissé , avoit néanmoins de temps en temps des saillies heureuses. Quelqu'un disoit , à cette occasion , *que c'étoit un vieux château où il revenoit des esprits.*

La ligue , à la mort d'Henri III , s'autorisa du nom du cardinal de Bourbon , sans que ce cardinal en tirât aucun avantage. On l'appella , pour cette raison , *le chameau de la ligue.* Le chameau est , comme l'on fait , la bête de somme des Levantins , & porte sur son dos tous les bagages.

M. Le Camus disoit de certains moines gourmands , fort révérentieux , *Que c'étoit des cruches qui ne se baïssoient que pour se remplir.*

Un seigneur de la cour donnoit à manger à des gens de bonne compagnie , & , pour tout domestique , n'avoit avec lui qu'un page qui ne suffisoit pas pour donner à boire à tous les conviés. « Messieurs , leur dit-il , réjouissons-nous , & buvons. — Pour cela , lui répondit un d'entr'eux , *donnez-nous donc la monnoie de votre page.*

Les Allemands avoient une loi fort singulière. « Si l'on découvre une femme à la tête , on payera » une amende de six sols ; autant , si c'est à la jambe , jusqu'au genou : le double depuis le genou. » Il semble , ajoute M. de Montesquieu , que la loi mesuroit les outrages faits à la personne des femmes , comme on mesure une figure de géométrie :

elle ne punissoit point le crime de l'imagination, elle punissoit celui des yeux.

Il y a des réparties où la pensée n'est pas exprimée directement, mais où on la laisse aisément apercevoir. Ces sortes de bons mots annoncent la finesse d'esprit de celui qui les dit.

Le prince de Guemené étant allé à Meudon chez Servien, surintendant des finances sous Louis XIV, ce ministre lui fit voir la belle terrasse qu'il venoit de faire élever. Le prince lui demanda à combien elle lui revenoit. « Elle me revient à vingt-cinq mille livres, lui dit M. Servien. » — *Je croyois, lui répartit le prince, qu'elle ne vous coûtoit rien.*

Un général François, jaloux & flatteur, disoit au duc d'Anguien, qui venoit de remporter la célèbre bataille de Rocroi en 1643 : « Que pourront dire maintenant les envieux de votre gloire? — *Je n'en fais rien, répondit le prince; je voudrois vous le demander.*

M. Voisin ayant été nommé chancelier, le parlement alla en corps pour le complimenter, ayant à sa tête le président de Novion, en l'absence du premier président de Mêmes, qui étoit retenu par la goutte. Le chancelier les assura de sa protection. Le président de Novion, se tournant vers sa compagnie, « Messieurs, lui dit-il, remercions M. le » chancelier, il nous accorde plus que nous ne lui » demandons. »

N^a. On trouvera, dans ce Dictionnaire, plusieurs autres bons mots, que nous avons placés aux différens articles qui le composent.



B O N T É.

L'INCLINATION bienfaisante est la plus aimable des vertus. Mais celui-là seul mérite le titre de *bon*, qui sait s'armer, à propos, de sévérité contre le vice : autrement la bonté n'est qu'une foiblesse de l'ame ou une paresse de la volonté. Des Grecs louoient devant un roi de Lacédémone, l'extrême bonté de son collègue Charilaüs. *Et comment seroit-il bon*, leur dit-il, *s'il ne fait pas être terrible aux méchans.*

Cosroès, roi de Perse, avoit cette sorte de bonté que l'on admire plutôt dans un particulier que dans un souverain, qui doit, avant toutes choses, justice à ses peuples. Un jour ce prince donnoit un festin aux grands du royaume. Un officier, qu'il avoit dépouillé de son emploi, prit, sur le buffet, un plat d'or, & l'emporta : il n'y eut que le Sophi qui s'aperçut du vol. Celui qui avoit soin de la vaisselle fit des recherches, se plaignit. « Calmez-vous, » lui dit Cosroès, celui qui a pris le plat ne le rendra pas, & moi qui l'ai vu prendre, je n'ai garde de découvrir le voleur ». Quelques jours après, le même officier parut à la cour avec un habit neuf. Le roi s'approcha & lui dit à l'oreille : « Est-ce mon plat qui vous a donné cette belle robe ? Oui, seigneur, répondit l'officier, & montrant ensuite ses caleçons tout déchirés : Vous voyez, ajouta-t-il, qu'il n'a fait les choses qu'à demi. *Histoire moderne des Persans.*

B O R G N E , B O I T E U X , B O S S U .

ON accorde volontiers de l'esprit à ceux qui sont, comme on dit vulgairement, marqués par un *B*.

D'où vient ce préjugé? Ne seroit-ce pas que les hommes contrefaits sont, pour l'ordinaire, difficiles, querelleurs ou moqueurs? Comme ils sentent le ridicule perpétuel où la nature les a exposés, ils cherchent à prendre leur revanche en raillant les défauts des autres : or la raillerie tient lieu d'esprit auprès de bien des gens.

Un borgne rencontrant le matin un bossu, lui dit pour le railler sur sa bosse : « Mon ami, tu as » chargé de bon matin. » *Tu penses*, lui répartit le bossu, *qu'il est bien matin parceque le jour n'entre chez toi que par une fenêtre.*

Un boiteux voyant venir à lui un bossu, lui dit aussi par forme de gaufferie : « Eh bien ! n'as tu rien » de nouveau dans ta valise ? *C'est toi*, répartit le bossu, *qui doit savoir les nouvelles, puisque tu vas toujours de côté & d'autre.*

Un borgne gageoit contre un homme qui avoit bonne vue, qu'il voyoit plus que lui. Le pari est accepté. *J'ai gagné*, dit le borgne, *car je vous vois deux yeux, & vous ne m'en voyez qu'un.*

Un prédicateur prouvoit en chaire que tout ce que Dieu a fait est bien fait. Voilà, disoit en lui-même un bossu qui l'écoutoit attentivement, une chose bien difficile à croire. Il attend le prédicateur à la porte de l'église & lui dit : « Monsieur » vous avez prêché que Dieu avoit bien fait toutes choses, voyez comme je suis bâti ». *Mon ami*, lui répondit le prédicateur en le regardant, *il ne vous manque rien ; vous êtes bien fait pour un bossu.*

On demandoit à un boiteux qui alloit à l'armée comme fantassin, pourquoi il ne s'étoit pas mis dans la cavalerie ? *C'est*, répondit-il, *que je ne vais pas à la guerre pour fuir.*

B R A V O U R E.

FERMETÉ de l'ame qui nous fait exposer au danger par honneur ou par devoir. *Voyez, Courage, Valeur, François.*

Des soldats Perses se vantoient devant un Lacédémonien que les traits & les javelots de l'armée de leur roi étoient en assez grand nombre pour obscurcir le soleil : *Eh bien, nous combattons à l'ombre*, répondit le Spartiate.

On railloit un Lacédémonien d'avoir peint une mouche sur un bouclier, comme s'il vouloit éviter d'être reconnu à une si petite marque : *Vous vous trompez*, dit ce brave Lacédémonien, *je serai près les ennemis, qu'ils pourront la reconnoître aisément.*

Après la prise de la Goulette sur les côtes d'Afrique, par l'armée de Charles-Quint en 1535, les troupes alloient droit à Tunis. Un des soldats effrayé de la multitude d'ennemis qui couvroient la campagne s'écrie : « Avons-nous donc à combattre contre tant de Maures » ? *Tais-toi, poltron*, lui dit un de ses camarades, *plus il y aura de péril, plus il nous en reviendra de profit & de gloire.* Brantome.

Le siège de la Rochelle, le boulevard du Calvinisme, fournit un singulier exemple de bravoure. Les catholiques, commandés par le duc d'Anjou, assiégeoient cette place en 1573. Il y avoit près de la contrescarpe un moulin nommé *la Brande*, dont Normand, capitaine, avoit obtenu la propriété, sous condition qu'il le feroit garder. Il pense d'abord à le fortifier ; mais voyant qu'il ne parviendra pas à le mettre en état de défense, il se contente d'y tenir durant le jour, quelques soldats qui se reti-

rent le soir , & qui n'y laissent qu'une sentinelle. Strozzi , un des généraux catholiques , qui croit pouvoir tirer avantage de ce moulin , profite d'un clair de lune pour l'attaquer avec un détachement & deux coulevrines. Un soldat de l'isle de Rhé , nommé *Barbot* , unique défenseur de ce mauvais poste , y tient ferme ; il tire avec une célérité incroyable plusieurs coups d'arquebuse sur les assaillans ; & en variant les inflexions de sa voix , fait croire qu'il a un assez grand nombre de camarades. Le capitaine *Normand* l'encourage du haut d'un cavalier , & lui parlant comme s'il y avoit une compagnie entière dans le moulin , il crie qu'on soutienne bravement l'attaque , & qu'on va envoyer du renfort. *Barbot* se voyant sur le point d'être forcé , demande quartier pour lui & pour les siens , on le lui accorde. Aussitôt il met bas les armes , & montre toute la garnison dans sa personne. *Histoire de la Rochelle.*

Le grand duc de Toscane avoit en 1577 , envoyé à Constantinople , en qualité de son ambassadeur , le chevalier de Malthe *Bongianni Giantigliazzi*. Dans une conversation particulière , le Grand Seigneur montra à ce ministre un plan de la cité de la Vallette , fortification ajoutée à l'isle de Malthe depuis le dernier siège ; & lui demanda si la place étoit aussi redoutable qu'elle le paroissoit : « Seigneur , » lui répondit le chevalier , celui qui a levé le plan » a oublié la principale partie de ses fortifications , » qui consiste dans la bravoure de plus de mille » chevaliers , toujours prêts à répandre jusqu'à la » dernière goutte de leur sang , pour la défense de » cette place. *Hist. de Malthe.*

Durant les troubles de la ligue en 1637 , les Espagnols assiégeoient Leucate , petite ville du Languedoc. Le duc d'Halluin vint au secours de cette place , & mit en déroute l'armée Espagnole. On

trouva parmi les morts des femmes déguisées en hommes. Un François ayant demandé aux prisonniers Espagnols s'ils connoissoient ces nouvelles Amazones; *Vous vous trompez*, répondit un d'entre eux, *ce ne sont point des femmes; s'il y en avoit dans notre armée, c'étoient les lâches qui ont pris la fuite.*

Les Autrichiens, les Polonois & les Vénitiens, ayant en 1686, formé contre les Turcs une ligue redoutable, le général des Polonois entre dans la Moldavie. Il se poste devant la forteresse de Nemez, qui a été abandonnée de tous ses habitans, & où il ne se trouve que dix-neuf chasseurs Moldaves, que le hazard y a amenés. Ces braves gens levent les ponts, ferment les portes & refusent de se rendre. Les Polonois qui ignoroient l'état de la garnison, canonnent la place pendant quatre jours. Les chasseurs se défendent avec vigueur, tuent un grand nombre d'assiégeans, & en particulier le maître de l'artillerie. Le cinquieme jour, ayant perdu dix de leurs camarades, ils demandent à capituler. On leur accorde une capitulation honorable & la permission de se retirer où ils voudront. Aussitôt que la capitulation est signée, on voit sortir six hommes qui emportent sur leurs épaules trois autres qui sont blessés. Dans ce moment, tous les sentimens d'admiration, de honte & de rage se succèdent dans le cœur du général Suédois. Il demeure un moment interdit; mais l'honneur le rappelle bientôt à ses engagemens, & il renvoie ces braves gens avec éloge. *Cantimir, Histoire Ottomane.*

Les Turcs, maîtres de la Morée, attaquent en 1716 l'isle de Corfou, dont les Vénitiens étoient en possession. Le comte de Schulembourg, après avoir épuisé, pour défendre la capitale, ce que la valeur & l'expérience peuvent fournir de ressource,

ces , se voit réduit à l'extrémité par la perte de ses dehors , que les ennemis emportent avec une vigueur extraordinaire. Dans un état si désespéré en apparence , cet officier , brave & actif , longe à se remettre en possession de ce qui lui a été enlevé. Ses réflexions ne lui présentent qu'un seul moyen ; c'est d'escalader l'ouvrage le plus considérable , d'où dépend le salut de la place , avant que les assiégeans s'y soient solidement établis. Il fait préparer sur le champ les échelles , & se mettant à la tête des soldats les plus déterminés , il marche à l'ouvrage , y plante l'escalade , s'en rend le maître , & taille en pieces tout ce qui est dedans. C'est peut-être le seul exemple que fournisse l'histoire d'assiégés , qui après la perte de leurs dehors , aient pensé à les escalader & réussi à les reprendre. *Folard, Commentaires sur Polybe.*

Nous terminerons cet article par des traits singuliers de bravoure de différentes femmes. Celui-ci est tiré des *Mémoires de l'abbé Arnaud*. Madame la comtesse de Saint-Balmont , née d'une très-bonne maison de Lorraine , avoit su joindre la fierté d'un militaire à la modestie d'une femme chrétienne. Elle étoit belle. La petite vérole gâta un peu sa beauté ; mais cette femme extraordinaire se réjouissoit d'en être marquée , disant qu'elle en seroit plus semblable à un homme ; elle en recherchoit volontiers les exercices. Le comte de Saint-Balmont , qu'elle avoit épousé , ne lui cédoit ni en naissance ni en mérite. Ils vécurent ensemble dans une parfaite union. Le comte ayant été obligé de suivre le duc de Lorraine à la guerre , madame de Saint-Balmont prit le parti de se retirer à la campagne. Un officier de cavalerie étoit venu prendre un logement sur ses terres , & s'y comporta fort mal. Madame de Saint-Balmont , avec beaucoup d'honnêteté , lui envoya faire des plaintes qu'il méprisa.

Elle résolut d'en tirer raison. Elle lui écrivit un billet, qu'elle signa *Le Chevalier de Saint-Balmont*. Elle lui marquoit dans ce billet que le mauvais traitement qu'il avoit fait à sa belle-sœur, l'obligeoit à la venger, & qu'il le vouloit voir l'épée à la main. L'officier accepta le défi, & se rendit au lieu marqué. La comtesse l'attendoit en habit d'homme. Ils se battirent; elle eut l'avantage sur lui; & , après l'avoir désarmé, elle lui dit galamment : « Vous » avez cru, monsieur, vous battre contre le che- » valier de Saint-Balmont; mais c'est madame de » Saint-Balmont qui vous rend votre épée, & qui » vous prie, à l'avenir, d'avoir plus de considéra- » tion pour les prières des dames. » Après ces mots elle le quitta rempli de confusion & de honte. Il s'absenta aussitôt & on ne l'a jamais revu depuis.

La Maupin, actrice de l'Opéra, donna plusieurs fois des preuves de cette espèce de bravoure; mais dans des circonstances bien différentes. Cette fille, élevée au milieu des exercices d'une académie, avoit un goût décidé à faire des armes. Elle s'habilloit souvent en homme pour se divertir ou pour se venger. Un acteur de l'Opéra nommé *Dumenil*, l'ayant insultée, elle l'attendit un soir vêtu en cavalier, dans la place des victoires, & voulut lui faire mettre l'épée à la main : sur son refus, elle lui donna des coups de canne, & lui prit sa montre & sa tabatière. Dumenil s'avisa le lendemain de conter son aventure à l'Opéra; mais, comme on pense bien, tout autrement qu'elle n'étoit. Il se vantoit de s'être défendu contre trois voleurs qui étoient tombés sur lui, & qui, malgré sa résistance, avoient emporté sa montre & sa tabatière. « Tu en as menti, lui dit la Maupin qui l'écoutoit; tu n'es qu'un lâche & un poltron : tu » n'as pas été attaqué par plusieurs personnes; c'est

» moi seule qui ai fait le coup , & pour preuve de
 » ce que je dis , voici ta montre & ta tabatiere que
 » je te rends. » Dumenil n'eut rien de plus pressé
 que de se retirer sans rien dire.

On rapporte encore de cette actrice qu'elle étoit
 allée à un bal donné au Palais Royal par feu *Mon-*
sieur, frere unique du Roi ; elle s'étoit déguisée en
 homme à son ordinaire. Comme elle tenoit à une
 jeune dame des propos indécents , trois amis de
 cette dame , offensés d'une telle hardiesse , tirèrent
 à part le prétendu cavalier & le firent descendre
 dans la place. La Maupin sortit sans hésiter , mit
 l'épée à la main & les blessa tous trois. Elle ren-
 tra froidement dans le bal , & se fit connoître à
Monsieur, qui lui obtint sa grace. Cette singuliere
 fille est morte sur la fin de 1707 , âgée de trente-
 trois ans. Elle faisoit les délices de l'Opéra par sa
 voix , un des plus beaux bas-dessus qu'on eût en-
 tendu jusqu'alors.

C A C O P H O N I E.

LA Cacophonie est , comme l'on sçait , un vice
 d'élocution produit par la rencontre de plusieurs
 mots d'où il résulte un son désagréable. On lit
 avec déplaisir , dans l'*ode à la postérité* , par Rouf-
 seau , ce vers qui commence par ces mots : *Vierge*
non encore née . . .

Il seroit facile de faire ici d'autres citations pa-
 reilles ; mais on se contentera de rapporter ce sin-
 gulier exemple de cacophonie que fit un magistrat
 en ordonnant , pendant les guerres civiles de Paris ,
 qu'on tendit promptement une chaîne dans une
 rue , il cria : *Qu'attend-on donc tant ? que ne la tend-*
on donc tôt ?

La Mothe-le-Vayer cite un homme qui fut vingt-quatre heures à rêver comment il éviteroit de dire *ce seroit* ; à cause de la ressemblance des deux premières syllabes : ce n'est pas ce que nous conseillons ici.

CALOMNIE.

IL est moins difficile , suivant un sage de Perse , d'échapper à la tentation qu'à la calomnie. On lui disoit : Si quelqu'un se trouvoit seul avec une belle femme , les portes fermées , les surveillans & les rivaux endormis , & le desir importun faisant sentir son aiguillon , croyez - vous qu'il y pût résister ? « Cela se pourroit , répondit-il ; mais à coup sûr on ne le croiroit pas. » *Sadi*.

Un calife avoit condamné un calomniateur à subir la peine de mort. Un grand de la cour de ce prince s'intéressa pour le coupable , & présenta au calife une requête accompagnée d'une somme d'argent de deux mille dinars. Mais le calife se contenta de répondre au courtisan : « Va me chercher un homme aussi coupable que cet imposteur , qui diffame l'innocence ; je le ferai mourir sur le champ , & te donne dix mille dinars.

CARACTÈRE NATIONAL.

UN fait , une anecdote peint mieux le caractère d'une nation , que toutes les réflexions qu'un historien peut faire. *Voyez Anglois , François , Espagnols , Suisses*.

Le duc d'Orléans , régent , interrogeoit un étranger sur le caractère & le génie différent des na-

tions de l'Europe. « La seule manière, lui dit l'étranger, de répondre à votre altesse royale, est de lui répéter les premières questions que chez les divers peuples l'on fait le plus communément sur le compte d'un homme qui se présente dans le monde. En Espagne, ajouta-t-il, on demande : Est-ce un grand de la première classe ? En Allemagne : Peut-il entrer dans les chapitres ? En France : Est-il bien à la cour ? En Hollande : Combien a-t-il d'or ? En Angleterre : Quel homme est-ce ? »

Combien de voyageurs peu philosophes, qui ne jugent du caractère des nations chez lesquelles ils séjournent, que par celui de deux ou trois personnes qu'ils fréquentent ? Ils ressemblent, pour la plupart, à cet Autrichien, qui, passant par Blois, où il n'avoit vu que son hôtesse, qui étoit rousse & peu complaisante, mit sur son *album* : N^a. *Que toutes les femmes de Blois sont rousses & acariâtres.*

Un des plus sûrs moyens de connoître les véritables mœurs d'un peuple, est de les considérer dans les états les plus nombreux, & dans cette partie de la nation qui a le moins d'intérêt à se déguiser. Transportez-vous à la Chine, & considérez deux crocheteurs qui se rencontrent dans une rue étroite ; ils mettent bas leurs charges, se font mille excuses pour l'embarras qu'ils se causent, & se demandent pardon à genoux. A Londres au contraire, ou à Paris, si deux porte-faix se croisent, ils commencent par se quereller, & finissent par se battre.

CHARLATANS.

C'EST le nom que l'on donne à ceux qui, sous prétexte de prétendus secrets qu'eux-seuls possèdent, & qu'ils appliquent par-tout, exercent la

Médecine. Mais leur plus grand secret, est d'avoir beaucoup de suffisance & d'effronterie ; moyen toujours sûr de faire des dupes. On les reconnoît facilement à ce propos du poète comique : « Rien » de plus aisé que de tirer ce malade d'affaire ; » il guérira, c'est moi qui vous en donne ma parole d'honneur. » *Plaute.*

Ecoutez un Charlatan ; il est le premier Médecin du monde , & le patriote le plus zélé de la nation. L'auteur du *Spettateur* (M. Adisson) rapporte avoir vû à Hammersmith un de ces patriotes , qui disoit un jour à son auditoire : » Je dois ma » naissance & mon éducation à cet endroit ; je » l'aime tendrement ; & en reconnaissance des » bienfaits que j'y ai reçûs , je fais présent d'un écu » à tous ceux qui voudront l'accepter. » Chaque auditeur , la bouche béante & les bras immobiles , s'attendoit à recevoir la pièce de cinq schelings. M. le docteur met la main dans un long sac , en tire une poignée de petits paquets , & dit à l'assemblée : « Messieurs , je les vends d'ordinaire cinq schelings , » six sols ; mais en faveur de cet endroit , pour lequel j'ai une tendresse filiale , j'en rabattrai cinq » schelings ». Chacun s'empresse de profiter de son offre généreuse ; ses paquets sont enlevés , les assistans ayant répondu les uns pour les autres , qu'il n'y avoit point d'étrangers parmi eux , & qu'ils étoient tous ou natifs , ou du moins habitans d'HammerSmith.

Un seigneur Anglois étoit dans son lit cruellement tourmenté de la goutte , lorsqu'on lui annonça un prétendu médecin qui avoit un remède sûr contre ce mal. Ce docteur est-il venu en carrosse ou à pied , demanda le lord ? A pied , lui répondit le domestique. « Eh bien ! répliqua le malade , va dire » à ce fripon de s'en retourner ; car s'il avoit le » remède dont il se vante , il rouleroit carrosse à

» fix chevaux ; & j'aurois été le chercher moi-même,
» me, & lui offrir la moitié de mon bien pour être
» délivré de mon mal. »

Un homme instruit prend confiance dans ce qu'il fait, & ignore l'art d'éblouir par un discours aprêté. On peut le comparer à cet habile architecte dont il est parlé dans l'histoire des Athéniens. Ce peuple vouloit faire élever un superbe édifice, & consultoit deux architectes. Le premier, qui avoit peu d'expérience, chercha à gagner les suffrages par les plus belles promesses & par la description d'un projet dont il exagéra la grandeur & la magnificence. Le second, qui étoit très-habile & très-experimenté, mais qui parloit peu, se contenta de dire : « Ce que mon confrère a promis, je l'exécuterai. » Il fut préféré.

C H A R T R E S.

DANS le douzième siècle, un moine de S. Medard de Soissons, nommé *Guernon*, se voyant au lit de la mort, s'accusa publiquement d'avoir parcouru plusieurs monastères, & d'y avoir fabriqué de fausses chartres en leur faveur. *Journal de Trévoux, mars 1716.*

Cette anecdote a pu donner lieu à l'épigramme suivante :

LUCAS, jadis maître clerc à Baieux,
Se promenant le long de ses palis,
Goût lui revint de faire un titre vieux,
Pour envahir cent arpens de taillis.
Or ils n'étoient à greffiers, ne baillis,
Mais pis encore, aux moines saint Benoît,
Pour le danger Lucas ses soins accroît,

Chef-d'œuvre il fait , produit son titre aux pères
 Dom Titrier pour vrai le reconnoît;
 Mais à huitaine en promet deux contraires:

CHASTETÉ.

CE que la bravoure est pour les hommes , la chasteté l'est pour les femmes. Cette vertu , en les faisant triompher de tout ce qui les environne , leur accorde pour premier prix de la victoire , l'estime universelle & la leur propre. Cette récompense est si belle pour une ame qui a de l'élévation , que l'on avû de jeunes personnes foibles & timides s'armer d'un courage héroïque , & s'exposer à périr pour venger leur honneur outragé.

Lorsque dom Juan d'Autriche commandoit dans les Pays-Bas , en 1578 , l'armée Espagnole contre les confédérés , un de ses officiers voulut faire violence à la fille d'un avocat de Lille , chez lequel il étoit logé. Cette jeune personne , en se défendant , saisit le poignard de son ravisseur , le lui plonge dans le sein , & s'éloigne. Le capitaine sentant que sa blessure est mortelle , se confesse ; & pénétré de repentir le plus vif , supplie qu'on lui amène la vertueuse fille : « Je souhaite , lui dit-il , que vous me
 » pardonniez l'outrage que vous avez reçu de moi ;
 » & pour réparer , autant que je le puis , mon at-
 » tentat d'une manière convenable , je déclare que ,
 » je suis votre mari. Puisque mon crime & votre
 » vertu m'ont mis hors d'état de pouvoir vous offrir
 » ma personne , recevez du moins , avec le nom &
 » les droits de mon épouse que je vous donne , le
 » présent que je vous fais de tous mes biens. Que
 » ceux qui sauront l'affront que vous avez été sur
 » le point de recevoir , apprennent en même-temps
 » qu'un

» qu'un mariage honorable a été le prix des efforts
 » que j'ai faits pour vous deshonoré , & du cou-
 » rage avec lequel vous avez su vous en défendre. »
 Ce discours fini , le noble Espagnol , du consente-
 ment du père , & en présence du prêtre qui étoit
 venu pour le confesser , épouse la fille. Il expira
 aussitôt après , laissant à juger si l'on devoit plus
 admirer la générosité avec laquelle il répara sa
 faute , ou le courage de cette jeune personne , pour
 conserver son honneur. *De Thou.*

En la même année 1578 , le duc d'Anjou , frère
 de Henri III , étoit allé dans les Pays-Bas secourir
 les confédérés contre les Espagnols. Il y avoit dans
 son armée le capitaine *Pont* , logé au village de Be-
 court , chez un riche laboureur nommé *Jean Millet* ,
 qui avoit trois filles fort belles. L'aînée , sur qui
 rouloit le soin de la maison , étoit pleine d'atten-
 tion pour un hôte que l'on avoit intérêt de ménager.
 L'officier se trouve , au bout de quelques jours ,
 épris des charmes qui s'offrent souvent à ses regards.
 Résolu de satisfaire sa passion , & pour en accélérer
 l'instant , il invite le père & la fille à souper avec
 lui. Au milieu du repas , il la demande , en riant ,
 en mariage. Le paysan , sans faire paroître qu'il a
 pénétré les vils sentimens de cet officier , le refusa
 honnêtement sous prétexte de l'inégalité des con-
 ditions. Pont entre aussitôt en fureur , le jette ru-
 dement hors de la salle , retient la fille qui veut s'en-
 fuir , en abuse avec emportement , la livre à la bru-
 talité de quelques subalternes qui viennent de se-
 conder son projet , & tous ensemble la forcent en-
 suite de se remettre à table avec eux. Cette jeune
 personne , qui n'avoit que seize ans , montra dans
 ce moment un courage au-dessus de son âge. Per-
 suadée qu'il s'agissoit moins , dans cet instant , de
 pleurer son malheur que de penser à venger l'ou-
 trage qu'elle avoit reçu , elle gagna sur elle de dis-

simuler son ressentiment ; elle parut même se prêter d'un air gai aux propos insolens qu'on lui tenoit. Mais elle n'eut pas long-temps à se faire violence : car le capitaine s'étant tourné vers un de ses gens qui lui parloit à l'oreille , elle se saisit d'un couteau & le lui enfonce dans le cœur. Elle renverse aussitôt la table , sort pendant qu'on donne du secours à l'officier , court à son père , lui raconte ce qui vient de se passer , & l'exhorte à prendre la fuite avec ses deux autres filles. Pour elle , la vie lui est trop à charge pour daigner se servir de la facilité qu'elle a de se dérober aux supplices qui la menacent ; elle attend fièrement ses ravisseurs , qui la lient à un arbre , où ils la font mourir à coups de fusil. Avant d'expirer , cette héroïque fille crie à ses bourreaux : « Tirez , barbares ; après les marques que je porte » de votre brutalité , qui m'ont rendue indigne de » vivre , je recevrai de vos mains , comme un pré- » sent , la mort que vos coups vont me porter : le » ciel , qui vient de venger mon honneur par la » perte de votre chef , ne laissera pas non plus cette » dernière horreur impunie. » L'événement justifie sa prédiction ; le père , digne d'une telle fille , anime de son ressentiment les paysans des environs ; on prend de tous côtés les armes ; on extermine les assassins : & comme dans ces occasions on n'écoute guère la justice , quatre compagnies entières sont massacrées ; il n'y a pas un seul François de sauvé dans ces cantons. *De Thou.*

Dans quel endroit de la terre la chasteté , cette vertu si sublime , a-t-elle été plus respectée que dans l'isle de Scio ? Depuis sept cents ans , au rapport de Plutarque , l'on ne se souvenoit pas dans cette isle qu'aucune femme mariée eût manqué de fidélité à son mari , ni qu'aucune fille eût été deshonorée.

Un étranger demandoit à un Spartiate , quel sup-

plice on faisoit subir, dans son pays, à un homme coupable d'un adultère? « On le condamne, répondit le Spartiate, à fournir un taureau qui, du sommet du mont Taigette, puisse boire dans la rivière d'Eurotas. — Eh! comment, reprit l'étranger tout étonné, pourroit-on trouver un taureau de cette grandeur? — Ce seroit moins difficile, répartit le Spartiate, que de rencontrer à Sparte un adultère. *Plutarque, en la vie de Lycurgue.*

Le même auteur rapporte cette action héroïque de Chiomara. Dans une guerre que les Romains eurent avec les Galates, cette dame fut faite prisonnière. L'officier Romain, entre les mains de qui elle tomba, abusa de son pouvoir, & ne respecta point la vertu de sa captive. Comme il n'étoit pas moins sensible à l'intérêt qu'au plaisir, il remit sa prisonnière aux Galates, pour une forte somme. Mais au moment qu'il se retiroit, cette femme outragée fit signe à un de ses gens de le tuer; ce qu'il fit, & lui coupa la tête. Chiomara la mit dans sa robe: la première chose qu'elle fit, en arrivant dans sa maison, fut de faire rouler cette tête aux pieds de son mari; & sur ce qu'il lui représenta qu'elle n'auroit pas dû manquer à la foi qu'elle avoit jurée, « J'en » conviens, répondit-elle; mais mon honneur me » permettoit-il qu'aucun homme vivant, autre que » mon mari, pût se vanter d'avoir eu ma compagnie? »

La poésie & la peinture ont célébré la chasteté de Luèce, femme de Tarquin Collatin. Cette vertueuse épouse avoit, pour son malheur, allumé des feux impurs dans le cœur de Sextus, fils de Tarquin le superbe, & son parent. Ce jeune prince étoit parti pour l'armée; mais l'image de la beauté qu'il adoroit en secret le suivoit par-tout. Résolu de satisfaire ses desirs, à quelque prix que ce fût,

il quitta secrètement le camp pour se rendre à Colatie , où Lucrece demeurait. Il fut reçu avec les égards dûs à son rang. Lucrece elle-même , qui ignoroit le motif de ce voyage , retint Sextus chez elle. Sur le minuit , cet hôte perfide court à l'appartement de sa parente , qui , s'éveillant au bruit , est saisie d'effroi à la vue du fils de son roi , qui entre dans sa chambre l'épée à la main & le feu dans les yeux. Le prince s'approche du lit , porte la main à la gorge de Lucrece , & menace de la tuer , si elle appelle du secours. L'horreur & l'étonnement la rendent immobile. Alors Sextus , quittant les menaces , la flatte , la presse , lui représente l'ardeur de sa passion , & lui offre , pour la séduire , de partager avec elle le trône dont il doit hériter. Lucrece , indignée , rejette le prix que l'on veut mettre à son deshonneur. Sextus se livre de nouveau à sa lâche fureur ; cet homme vil menace de la tuer , & avec elle l'esclave qui gardait sa porte , afin que le cadavre de ce malheureux , placé auprès d'elle dans un même lit , fasse croire que la mort de l'un & de l'autre a été le châtiment de leur adultère. Lucrece succombe à cette crainte. L'effronterie profite de ce moment de faiblesse causé par la consternation. Sextus , après avoir satisfait ses desirs , s'en retourne au camp. L'infortunée Romaine ne peut survivre à son malheur : elle assemble ses parents , leur fait le récit de l'attentat du fils du roi , & les engage , par serment , à la venger. Quand elle se fut assurée de cette vengeance , elle tire subitement un poignard caché sous sa robe , & se le plonge dans le cœur. *Voyez l'histoire Romaine.*

Le pirate Barberousse désoloit , en 1534 , la petite ville de Fondi ; il en vouloit sur-tout à une très-belle princesse de la maison de Gonzague , qui étoit pour lors dans cette ville. Un gentilhomme , instruit du dessein que ce pirate étoit prêt d'exécuter , cou-

rut , la nuit , avertir la princesse. Elle n'eut que le temps de sortir promptement de son lit , & de se sauver nue en chemise par le secours de ce gentil-homme. L'histoire ajoute , que ne pouvant se souvenir qu'avec dépit qu'un homme l'eût vû en cet état , elle le fit poignarder quelque temps après.

Morgan , l'un des chefs barbares de ces pirates qui , sous le nom de Flibustiers , ont désolé l'Amérique espagnole , s'étant rendu maître de la ville de Panama , y exerça , avec les siens , toutes les cruautés que la licence & l'avidité peuvent inspirer à des gens sans mœurs. Au milieu de tant d'horreurs , le féroce Morgan devint amoureux. Comme son caractère n'étoit pas propre à inspirer une passion de cette nature , il voulut faire violence à la belle Espagnole qui avoit fait impression sur lui. « Arrêtes , lui cria-t-elle en s'arrachant d'entre ses bras & en s'éloignant de lui avec précipitation ; arrêtes , & ne penfes pas que tu puisses me ravir l'honneur comme tu m'as ôté les biens & la liberté : apprends que je sçais mourir , & que je me sens capable de porter les choses à la dernière extrémité contre toi & contre moi-même. » A ces mots elle tire de dessous sa robe un poignard , qu'elle lui auroit plongé dans le cœur , s'il n'avoit évité le coup. Morgan perdit toute espérance , & , avec l'espérance , son amour. *Hist. des Flibustiers.*

On a admiré , avec raison , cette réponse laconique & pleine de sens d'une Lacédémonienne. Une femme d'Athènes lui demandoit , par manière de reproche , ce qu'elle avoit apporté en dot à son mari ? *La chasteté* , lui répondit-elle.

Henri IV , roi de France , témoignoit à Catherine de Rohan , depuis duchesse de Deux-Ponts , l'inclination qu'il avoit pour elle. « Je suis trop » pauvre pour être votre femme , lui répondit cette

» princesse , & de trop bonne maison pour être
» votre maîtresse. »

Antoinette de Pons , marquise de Guercheville ,
inspira , par sa sage résistance , de l'estime à ce même prince , qui lui dit : « Puisque vous êtes véritablement dame d'honneur ; vous le serez de la
» reine ma femme. »

COMÉDIE FRANÇOISE.

PERSONNE n'ignore que Moliere est le pere de la bonne comédie en France. Lorsqu'il donna ses Précieuses Ridicules , un vieillard s'écria du milieu du parterre : « Courage , Moliere , voilà la bonne comédie ». Il y a bien des anecdotes sur cet homme célèbre. *Voyez, Moliere, Dictionnaire des Portraits & Anecdotes des Hommes illustres.*

Si Moliere est le fondateur de notre théâtre , Baron peut être regardé comme l'instituteur de la bonne déclamation. *Voyez, Déclamation.*

Avant que l'on eût confié aux gardes Françoises le soin de la police intérieure des spectacles , le parterre de la comédie pouvoit être comparé à une espece de démocratie , qui souvent se laissoit entraîner par les saillies d'une tête chaude ou éventée. Lors de la premiere représentation de la tragédie de Mariamne , & au moment que l'actrice , chargée de ce rôle , portoit à sa bouche la coupe empoisonnée , quelqu'un du parterre s'avisa de crier : *La reine boit* , & cette mauvaise plaisanterie , par les ris qu'elle occasionna , pensa faire tomber la piece. La même chose étoit arrivée à une représentation de Mithridate , qui fut donnée le jour des Rois.

On jouoit une autre tragédie. Dans les deux pre-

miers actes, on n'avoit vu paroître aucun personnage de femme. Mais au commencement du troisieme, deux princesses, chacune avec sa confidente se présenterent sur la scène. On entendit aussi-tôt du milieu du parterre une voix aigre & perçante, qui cria : *Quatorze de dames, sont-ils bons ?* Il n'en fallut pas davantage pour exciter une risée générale, & empêcher que la piece ne fût achevée.

La premiere fois que l'on représenta *Argelie*, de l'abbé Abeille, l'actrice, chargée d'un rôle de princesse étant demeurée court après avoir récité ce vers,

Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi notre père ?

Un spectateur du parterre répliqua par cet autre vers de la comédie de *Jodelet, prince* :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Les éclats de rire, comme on le pense bien, suivirent aussitôt ; & il ne fut plus possible aux acteurs de continuer.

Un autre plaisant du parterre se trouvoit à la premiere représentation d'une piece nouvelle, & applaudissoit à tout rompre en criant : *Ah, que cela est mauvais !* Ceux qui se trouvèrent à ses côtés, surpris de ce procédé bizarre, lui demandèrent pourquoi il disoit que la piece étoit mauvaise dans le temps même qu'il l'applaudissoit. « J'ai » reçu, répondit-il, un billet pour applaudir, je » l'ai promis & je tiens parole ; mais je suis honnête homme, & je ne puis trahir mon sentiment ; » c'est pourquoi, tout en battant des mains, je dis » & répète, que la piece ne vaut rien ». La sensation de ce personnage devint générale, & les spectateurs se mirent comme lui à battre des mains & à siffler.

La *Judith*, de l'abbé Boyer, fut représentée par

de fameux acteurs, & occupa la scène pendant tout un carême. On l'imprima dans la quinzaine de Pâques, & comme le prestige de la scène n'en imposoit plus, elle fut sifflée à la rentrée. La Champmêlé, qui faisoit le rôle de Judith, étonnée d'entendre une pareille symphonie, elle dont les oreilles étoient accoutumées à l'harmonie des applaudissemens, s'avança sur le théâtre & dit aux spectateurs : « Messieurs, nous sommes surpris que vous » receviez aujourd'hui si mal une pièce que vous » avez applaudie pendant le carême. Dans le moment, un homme du parterre s'écria : *Les sifflets étoient à Versailles aux sermons de l'Abbé Boileau.*

Lorsqu'en 1670, on donna le *Gentilhomme Guespin*, par de Visé, des Seigneurs qui aimoient cet auteur applaudissoient sur le théâtre, où des spectateurs avoient autrefois la liberté de se placer. Le parterre, qui n'étoit pas affecté de même, siffla beaucoup ; le sifflet dérangeoit la pièce, lorsqu'un de ses protecteurs s'avança & dit : « Messieurs, si » vous n'êtes pas contents, on vous rendra votre » argent à la porte ; mais ne nous empêchez pas » d'entendre des choses qui nous font plaisir ». Un turlupin du parterre, lui cria ce vers :

Prince, n'avez-vous rien à nous dire de plus ?

Un autre répondit aussi-tôt :

Non, d'en avoir tant dit, il est même confus.

L'auteur des *Recherches sur les Théâtres de France*, qui rapporte ce fait, l'a imaginé, ou Campistron, comme on l'a remarqué, a dérobé ces deux vers aux plaisans du parterre, pour les insérer dans son *Andronic*, qui n'a paru que quinze ans après le *Gentilhomme Guespin*.

Les mousquetaires, les gardes du corps, les

gendarmes , les chevaux-légers entroient anciennement à la comédie sans payer , & le parterre en étoit toujours rempli. Le célèbre Moliere , qui dirigeoit alors le spectacle , pressé par les comédiens , obtint du roi un ordre pour qu'aucune personne de sa maison n'entrât à la comédie sans payer. Ces messieurs indignés , forcèrent la porte de la comédie , tuèrent les portiers , & cherchoient la troupe entière pour lui faire éprouver le même traitement. Un jeune acteur nommé *Bejart* , qui étoit habillé en vieillard pour la pièce qu'on alloit jouer , se présenta sur le théâtre ! *Et ! messieurs* , leur dit-il , *épar- gnez un vieillard de soixante-quinze ans , qui n'a plus que quelques jours à vivre*. Cette plaisanterie fit rire les mutins ; & , ce que n'auroient peut-être pas fait les meilleurs raisons , calma leurs fureurs. Moliere tint ferme , & l'ordre du roi fut depuis observé.

Raimond Poisson , comédien , mort en 1690 , remplissoit avec beaucoup de succès les rôles de Crispin. Son jeu plaisoit par sa naïveté ; mais il bredouilloit. Comme il n'avoit pas de gras de jambe , il imagina de mettre des botines. Son fils , & son petit-fils avoient hérité de son jeu naturel , de son bredouillement & de ses botines. Il est encore d'usage aujourd'hui , que l'acteur qui remplit les rôles de Crispin , ait un petit manteau noir & des botines ; mais il paroît que l'on a pros crit sur ce théâtre les masques que Moliere faisoit quelque-fois prendre à ses vieillards.

Autrefois les comédiens achetoient les pièces , & les payoient à proportion de la réputation de celui qui les présentoit. Quinault , ayant composé la comédie des *Rivales* en 1653 , pria Tristan de la vendre à la troupe. Les comédiens en offrirent cent écus , parcequ'ils croyoient que Tristan en étoit l'auteur. Mais celui-ci leur ayant avoué qu'elle étoit

d'un jeune homme, ils se rétractèrent & ne voulurent plus en donner que la moitié de la somme. Tristan alors leur proposa d'accorder à Quinault le neuvième de la recette tant qu'on la joueroit : le marché fut accepté, & cet usage fut conservé depuis.

L'usage de donner une petite pièce après la grande n'est établi que depuis 1722. Les grandes pièces se jouoient seules auparavant, & l'on n'y joignoit une petite pièce qu'après les huit ou dix premières représentations ; ce qui donnoit lieu de croire que la pièce commençoit à tomber. Pour prévenir ces jugemens, quelquefois mal fondés, mais toujours défavantageux, M. de la Mothe fit jouer une petite pièce dès la première représentation de *Romulus*. Cet exemple a été suivi depuis par les auteurs qui désiroient de voir l'usage établi, mais qui craignoient de commencer, de peur qu'il n'en résultât un mauvais préjugé pour leur drame.

Avant que les pantins eussent régné à Paris, la mode avoit mis un bilboquet entre les mains de la plupart des Parisiens. Cette niaiserie monta même sur le théâtre, & l'on vit, il y a environ cinquante ans, la Desmares s'en amuser au milieu de ses rôles de suivante, au grand contentement du parterre.

Des anecdotes plus intéressantes pour notre scène dramatique, sont les changemens arrivés depuis quelques années à la comédie Française. Ces changemens ont été très-bien exposés dans un discours imprimé dans *l'Etat de la Musique du Roi*. Il a manqué, y est-il dit, à *Corneille*, à *Racine*, & à *Molière*, cette vérité de représentation, si propre à favoriser le succès des drames. Le peu de goût ou le défaut de zèle de leurs acteurs, déroba aux yeux de leurs contemporains les plus grandes beautés de leurs ouvrages : une scène embarrassée de

spectateurs toujours frivoles & peu attentifs , des personnages revêtus d'habillemens bizarres , & rarement convenables à leurs rôles , détruisoient cette illusion précieuse , à laquelle l'intérêt est si étroitement lié. De nos jours même , nous avons vu les femmes des consuls Romains & des héros Grecs , paroître avec des habits François , & ne différer de nos petites maitresses , que par une coëffure de mauvais goût , que le caprice de l'actrice imaginoit , & qu'elle faisoit souvent contraster avec son rôle. Les mêmes consuls Romains , & les mêmes Grecs , couverts de la cuirasse antique , & chaussés du cothurne , portoient nos chapeaux François , surmontés d'un panache qui rendoit encore cette coëffure plus barbare , & la disparate plus choquante. Enfin Mademoiselle *Clairon* & M. *Le Kain* , éclairés & conduits par l'amour de leur talent , ont introduit le costume , dont la nécessité étoit si évidente. Les paniers & les chapeaux ne paroissent plus dans le tragique , s'ils n'y sont essentiels. On dessine les habits d'après les antiques. Nos plus célèbres peintres sont consultés avant nos marchandes de modes & nos tailleurs. Ce changement a paru si avantageux , que les autres spectacles l'ont adopté. Les comédiens de province en ont également senti les avantages. L'émulation s'est ranimée entre les différentes troupes , à la faveur de cette utile nouveauté. Le goût du public s'est réveillé ; & jamais nos théâtres n'ont été suivis avec plus d'affluence. On a cherché à jeter de la magnificence dans la représentation des pièces ; on a multiplié les gardes & les soldats qui environnent ou suivent les personnages tragiques ; on les a revêtus avec décence , & toujours conformément à la vérité historique. Les coups de théâtre se font avec plus de précision , de faste & de vraisemblance. Les dénouemens s'exécutent sans embarras & sans

ridicule. Cependant il manquoit encore cette liberté de la scène , si long-temps désirée par les maîtres du théâtre. En 1760 ; un amateur a eu la générosité de procurer à sa nation , ce qu'elle sembloit souhaiter inutilement. Un théâtre vuide de spectateurs , ouvre une nouvelle carrière au génie des auteurs dramatiques & à l'art des comédiens. Tel est l'état actuel de la comédie Françoisse , de ce spectacle où tant de chefs-d'œuvres , dans tous les genres , étoient représentés avec si peu de vérité & d'illusion ; où la même décoration servant à la fois au tragique & au comique , étoit tantôt un temple , & tantôt un salon ; tantôt un vestibule commun , & tantôt un cabinet particulier. Le roi , toujours attentif aux progrès des arts , vient d'accorder à ses comédiens l'usage de quelques décorations. Tout concourt en un mot à rendre désormais notre scène digne de la beauté de nos poèmes. Quels avantages ne doivent pas résulter de ces différentes réformes ? Les auteurs , dans les plans de leurs ouvrages , ne seront plus intimidés & refroidis par la crainte des contre-temps qu'entraîne inévitablement une exécution rendue difficile par le peu d'étendue de la scène , & l'embarras qu'y jettoit la présence des spectateurs. Il n'en résulte pas moins d'avantages pour le comédien intelligent ; un espace plus étendu lui permettra de varier ses attitudes , de changer ses positions , de donner plus de naturel & de vivacité à ses mouvemens : en un mot , le génie de l'acteur pourra peindre celui du poète ; peut-être même la force de l'illusion théâtrale pourra-t-elle faire oublier au spectateur l'auteur & le comédien. M.^e de *Voltaire* avoit si bien senti l'utilité d'un théâtre plus étendu , qu'il est peu de préfaces où il n'en soit question. Il parle encore d'un établissement à la gloire des arts : c'est d'élever en l'honneur des grands hommes qui les ont illustrés ,

des monumens qui transmettent leur mémoire à la postérité. Ce projet commence à s'exécuter ; les comédiens , jaloux de perpétuer parmi eux d'une manière plus particulière , le souvenir des pères de leur théâtre , vont orner leur nouvelle salle d'assemblée , des bustes de ces illustres auteurs : ils l'ont déjà décorée du portrait du Roi , que sa majesté leur a donné.

Combien de spectateurs qui se prétendent les juges des pièces de théâtres , & ressemblent à ce vieux magistrat dont on compte l'anecdote suivante. Ce grave personnage n'ayant jamais été à la comédie , s'y laissa entraîner par une compagnie , à cause de l'assurance qu'elle lui donna , qu'il seroit très-content de l'*Andromaque*. Il fut très-attentif au spectacle , qui fut terminé par les *Plaideurs*. En sortant , il trouva l'auteur ; & croyant lui devoir un compliment , il lui dit : « Je suis très-content , mon-
 » sieur , de votre *Andromaque* ; c'est une jolie piè-
 » ce : je suis seulement étonné qu'elle finisse si gaie-
 » ment. J'avois d'abord eu quelque envie de pleurer ;
 » mais la vûe des petits chiens m'a fait rire.

Pourquoi est-on porté à rire sur le compte d'un auteur qui n'a pas réussi au théâtre ? « C'est par la même raison que la chute d'un homme qui passe sur un endroit glissant , excite la risée de ceux qui le regardent.

Une de ces sociétés de beaux esprits , dont Paris est rempli , avoit élevé jusqu'aux nues une pièce nouvelle , qui tomba à la première représentation. On étoit le lendemain tristement assemblé , sans dire mot. Enfin , une jolie femme qui , la première , avoit donné son suffrage , rompit le silence. Je ne conçois pas , dit-elle , pourquoi on ne rejoue pas cette pièce ; car elle n'a pas été sifflée ? « Parbleu !
 » madame , je le crois bien , répondit brusquement

« un étranger ; & comment voulez-vous que l'on
 « fisse , quand on bâille ? »

Un auteur venoit de voir tomber sa pièce en plein théâtre. Remis un peu de cette chute , il alla voir l'actrice qui avoit été chargée du principal rôle : il lui dit , dans l'espérance d'obtenir quelques mots de consolation , que le public n'étoit pas toujours juste ; que ses amis d'ailleurs avoient tort de l'avoir tant pressé , & que la poire n'étoit point encore mûre. . . . « Oh ! mûre ou non , reprit l'actrice , elle est pourtant d'abord tombée. »

Un auteur tragique , qui n'avoit pas été plus heureux , fit un faux pas en sortant du spectacle. Quelqu'un s'empressa de le soutenir. Le pauvre auteur , qui pensoit toujours à sa pièce , dit à l'homme charitable : « Parbleu ! monsieur , c'est ma pièce qu'il
 « falloit soutenir , & non pas moi. »

On rapporte aussi de Roi , poète lyrique , que sortant de la comédie , il fit une chute , parcequ'il s'étoit embarrassé dans la robe d'une dame. Comme celle-ci lui fit des excuses , « Il n'y a pas de mal ,
 « lui dit Roi , les auteurs sont accoutumés à tom-
 « ber ici ».

Un poète étoit à la représentation d'une de ses pièces dont il expliquoit le sujet à un homme de la cour. « La scène , lui disoit-il , est en Cappadoce ,
 « il faut se transporter dans ce pays-là , & entrer
 « dans le génie de la nation ». Vous avez raison , répondit le courtisan , je crois que votre pièce seroit bonne à jouer sur les lieux.

Quelques personnes faisoient malignement courir le bruit qu'*Alzire* , tragédie de M. de Voltaire , n'étoit pas de cet auteur : *Je le souhaiterois de tout mon cœur* , dit un amateur éclairé ; — & pourquoi , lui demanda quelqu'un ? — *C'est* , répondit-il , *que nous aurions un bon poète de plus.*

La *Semiramis*, du même auteur, n'eût point à la première représentation le succès qu'un public éclairé lui accorda par la suite. M. de Voltaire, trouvant M. Piron, dans le foyer, lui demanda ce qu'il pensoit de sa tragédie? — *Je pense*, reprit celui-ci, *que vous voudriez bien que je l'eusse faite... je vous aime assez pour cela*, répondit M. de Voltaire.

Une dernière anecdote, relative à la comédie Française, est ce qui se passa à la première représentation d'*Heureusement*, petite comédie, donnée sur ce théâtre le 29 Novembre 1762. M. le prince de Condé, qui venoit d'arriver de l'armée où il s'étoit montré le digne héritier des vertus de ses ancêtres, assistoit à cette première représentation. On fait qu'il y a dans la pièce une scène de collation entre un militaire & une jeune dame. L'officier Lindor dit à Marton :

Verse rasade, Hébé ; je veux boire à Cypris.

M^{me} Lisbon, qui est la jeune dame, lui répond, *Je vais donc boire à Mars*. L'actrice, en prononçant ces derniers mots, se retourna, avec autant de grace que de respect, vers M. le prince de Condé. Tout le public saisit la vérité de l'application ; les applaudissemens furent universels, & durèrent long-temps.

Plusieurs autres anecdotes, qui ont rapport à la comédie Française, ont trouvé leur place dans d'autres articles de ce recueil. *Voyez, Déclamation.*

COMÉDIE ITALIENNE.

DANS les commencemens que la troupe des comédiens Italiens se fixa à Paris, en 1652, elle jouoit ses pièces à l'impromptu : on attachoit dans

les coulisses de simples cannevas de chaque pièce. Les acteurs y voyoient , au commencement de chaque scène, ce qu'ils avoient à dire. Cette façon de représenter la comédie donnoit lieu à la variété du jeu ; mais elle supposoit nécessairement une imagination vive & fertile dans les comédiens , ou peu de goût dans les spectateurs , pour s'accommoder de toutes les inepties qui sortoient souvent de la bouche des acteurs.

Cette troupe s'étant ingérée par la suite de donner des pièces Françaises , les comédiens François s'en plaignirent au roi , qui manda les Italiens , afin qu'ils plaissent leur cause en présence de leurs adversaires. Baron , au nom de la troupe Française , parla le premier. Lorsqu'il eut fini , le roi fit signe à Dominique , arlequin de l'ancien théâtre , de parler à son tour. Cet acteur , après avoir fait quelques postures dans son caractère , dit au roi : Quelle langue votre majesté veut-elle que je parle ? — Parles comme tu voudras , lui dit le roi. — Je n'en demande pas davantage , répondit Dominique en remerciant le monarque ; ma cause est gagnée. Le roi sourit de la surprise qui lui avoit été faite , & les Italiens continuèrent de jouer des pièces Françaises.

Louis XIV , au retour de la chasse , étoit venu dans une espece d'*incognito* , voir la comédie Italienne qui se donnoit au château. Dominique y jouoit. Malgré le jeu de cet excellent acteur , la pièce parut insipide. Le roi lui dit en sortant : Dominique , voilà une mauvaise pièce. Dites cela tout bas , je vous prie , lui répondit ce comédien , parceque si le roi le savoit , il me congédieroit avec ma troupe. Cette réponse , faite sur le champ , fit admirer la présence d'esprit de Dominique.

Ce même acteur , se trouvant au souper du roi , avoit les yeux fixés sur un certain plat de perdrix.
Ce

Ce prince qui s'en aperçut, dit à l'officier qui desservait : Que l'on donne ce plat à Dominique. Quoi sire ! & les perdrix aussi ? Le roi , qui entra dans la pensée de Dominique , reprit : Et les perdrix aussi. Ainsi Dominique , par cette demande adroite , eut avec les perdrix , le plat qui étoit d'or.

Ce fut en faveur de Dominique que le poète Santeuil , chanoine de S. Victor , fit cette épigraphe si connue , & que les Italiens ont mis sur leur toile :

Castigat ridendo mores.

Dominique , pour obtenir cette épigraphe de Santeuil , dont l'humeur étoit brusque & difficile , crut devoit user de son art. Un jour ayant pris son habit de théâtre avec son petit chapeau & son sabre de bois , il s'enveloppa d'un long manteau , & alla frapper à la porte de la chambre de Santeuil. Celui-ci ne répond point. Dominique recommence. Ah ! quand tu serois le diable , s'écrie Santeuil , entre si tu veux. Dominique ouvre aussi-tôt la porte , jette son manteau , & se met à courir autour de cette chambre , en faisant mille lazis & différentes postures de caractères. Santeuil , surpris de cette incartade , arrête brusquement le comédien ; & le ferrant de près , je veux que tu me dises qui tu es. — Je suis , répond Dominique , le Santeuil de la comédie Italienne. — Et moi , répond le poète , qui le reconnut à l'expression originale de ses attitudes , tu vois l'Arlequin de saint Victor. Il se mit aussi-tôt à répondre aux fingeries de l'acteur , par des grimaces & des contorsions ; & la farce finit par s'embrasser. Ce fut ce moment d'ivresse & de bonne humeur que Dominique saisit pour obtenir ce qu'il vouloit.

Quelques-uns prétendent que le nom d'*Arlequin* , donné à Dominique & à ceux qui remplissent les mêmes rôles dans les comédies Italiennes , doit son

origine à un jeune acteur Italien , qui vint à Paris sous le règne de Henri III. Comme ce comédien étoit accueilli dans la maison du président Achilles de Harlai , ses camarades l'appellèrent *Harlequino*, selon l'usage des Italiens , qui donnent souvent le nom des maîtres aux valets , & celui des patrons aux clients. Mais , comme on l'a remarqué , le nom d'*Harlequinus* se trouve dans une lettre de Raulin , imprimée en 1521 , & dans d'autres écrits antérieurs au règne de Henri III.

Il y avoit dans l'ancienne troupe Italienne un rôle de *Mezetin*, qui étoit à peu près le même que celui de Scapin. *Angelo Constantini*, de la ville de Verone , le joua avec succès jusqu'au mois de mai 1697 , que le théâtre Italien fut fermé. Mezetin se mit au service d'Auguste, roi de Pologne, qui prit tant de plaisir au talent de ce comédien, qu'il le fit son camérier, & lui accorda d'autres graces. Mais Mezetin ayant eu l'audace d'adresser ses vœux à une maîtresse du Prince, & d'accompagner sa déclaration de quelques discours peu mesurés sur ce monarque , il pensa perdre la vie , & resta vingt ans en prison. Tout Paris qui le croyoit mort , ne fut pas peu surpris de le voir reparoître sur le nouveau théâtre Italien le 5 février 1729. On courut d'abord en foule pour le voir jouer ; mais il ne tarda point à s'apercevoir que le goût du public étoit changé ; c'est ce qui le détermina à se retirer en Italie , où il finit ses jours à l'âge de 75 ans. On rapporte de lui ce trait : il vouloit dédier un ouvrage de sa façon à un duc protecteur zélé des talens ; mais pour parvenir jusqu'à lui , il falloit avoir l'agrement d'un portier, d'un laquais & d'un valet-de-chambre , dont les oreilles , suivant l'expression d'un auteur moderne , étoient dans leurs mains. Mezetin tenta de les fléchir , mais inutilement. Voici comme il s'y prit pour s'en venger.

« Monsieur , dit-il fort respectueusement au portier,

« Je dois être récompensé d'un ouvrage que j'ai dédié
 » à Monsieur votre Maître , laissez-moi entrer , je
 » vous promets , foi d'homme d'honneur , le tiers
 » de ce qu'il me donnera ». Le portier devenu plus
 humain à ce discours , lui dit : « Vous pouvez pas-
 » ser , je vous en crois sur votre parole ». Il fallut
 faire la même promesse au laquais de garde pour
 entrer dans l'appartement. Restoit un troisième
 tiers qu'il pria le valet-de-chambre , placé à la porte
 du cabinet , de vouloir bien accepter. Le voilà en-
 tré ; il fait son compliment , & présente son ouvra-
 ge. Le duc charmé de cet hommage de la part d'un
 acteur fêté par-tout , lui promet de lui accorder ce
 qu'il pourra desirer. « Monsieur , répondit Mezetin ,
 » puisque vous avez cette bonté , je vous demande
 » cent cinquante coups de bâton ». — Quelle est
 donc cette plaisanterie , reprit le duc ? Mezetin lui
 raconta aussi-tôt à quel prix il a humanisé le portier ,
 le laquais & le valet-de-chambre. « Vous voyez-
 » bien , Monseigneur , poursuivit-il , que n'ayant
 » aucune part dans la récompense , je n'en aurai au-
 » cune aux coups de bâton , & j'aurai le plaisir de
 » voir punir ceux qui m'ont mis à contribution » .
 Le duc ayant ri de tout son cœur , fit la mercuriale à
 ses gens , & envoya un présent à la femme de ce co-
 médien , afin qu'il en profitât sans violer sa parole.
 Scaramouche étoit un autre personnage de l'an-
 cien théâtre : son caractère étoit celui de capitaine ,
 qui n'est qu'un fanfaron & un poltron. Le fameux
 acteur qui remplissoit ce rôle dans l'ancienne troupe ,
 se nommoit *Tiberio Fiurelli*. Il étoit né à Naples
 en 1608 : il fut un pantomime fin & spirituel : il
 avoit une femme qui remplissoit les rôles de sou-
 brette , & qui étoit fort galante. Un petit-maître qui
 étoit à la comédie , voulant un jour badiner Scará-
 mouche à ce sujet , prit une paire de petites cornes
 de chevreuil , & la jeta aux pieds de l'acteur , en lui

disant qu'il ramassât ses cornes. Scaramouche les prit, & après s'être tâté le front, il les rejetta au petit-maître, en lui criant : « Monsieur, j'ai mes » cornes, il faut que celles-ci soient les vôtres ».

Les comédiens Italiens quoiqu'aimés du public, se virent quelquefois obligés d'user de stratagème pour se procurer des spectateurs. En 1735, ils donnèrent une comédie en un acte, ornée de chants & de danses, intitulée *Le Conte des Fées*. On avoit mis exprès dans la pièce un rôle de géant, qui fut représenté par un Finlandois âgé de vingt-neuf ans, haut de six pieds, huit pouces, huit lignes, mesure de France, exactement prise sans souliers, & très-bien proportionné d'ailleurs ; il étoit le septième de onze enfans, & pesoit 450 livres. Cette singularité attira tout Paris à la pièce nouvelle.

Lorsqu'en 1753 on donna sur ce théâtre *Brioché*, parodie de l'acte de *Pigmalion*, cette pièce n'eut aucun succès, & n'étoit pas faite pour réussir. Quelqu'un ayant demandé à l'auteur pourquoi il l'avoit risquée au théâtre. « Il y a si long-tems, répondit-il, que tout Paris m'ennuie en détail, que j'ai » saisi cette occasion pour rassembler tout le monde, » & prendre ma revanche en gros ». On rapporte qu'il la prit effectivement avec usure.

Racine, le fils du grand Racine, nous dit quelque part qu'il avoit connu un acteur & une actrice de l'ancienne troupe Italienne, qui vivoient comme deux saints, & qui ne montoient jamais sur le théâtre sans avoir mis un cilice ; mais il ne les a point nommés.

Les Italiens jouissent aujourd'hui du privilège qu'avoit autrefois l'opéra-comique : ils nous donnent des intermedes où l'on rencontre, sur-tout dans le genre gracieux, des tableaux musicaux d'une touche libre & facile : il faut espérer que, notre prosodie mieux connue, le musicien détermi-

sera plus sûrement le mouvement propre à chaque ariette, & que le chanteur ne se verra point si souvent forcé d'épeller les vers au lieu de les scander conformément au génie de notre langue.

COMÉDIEN.

IL y a entre ces deux mots, *Compagnie*, *Troupe*, une différence établie par l'usage, & qu'il n'est pas permis d'ignorer. Des Comédiens vinrent demander une grace à M. de Harlay, premier président du Parlement de Paris. L'acteur chargé de porter la parole, lui dit qu'il venoit de la part de sa compagnie, pour le supplier de telle chose. « Je délibérerai avec ma *troupe*, répondit le magistrat, pour sçavoir si » je dois accorder à votre *compagnie* la grace qu'elle » me demande. »

On me contoît l'autre jour, dit madame de Sevigné dans une de ses lettres, qu'un comédien vouloit se marier, quoiqu'il eût un certain mal un peu dangereux. Son camarade lui dit : « Hé ! morbleu, » attends que tu sois guéri, tu nous perdras tous ». Cela, ajoute madame de Sevigné, me parut faire épigramme.

Des comédiens depuis long-tems promettoient une pièce nouvelle où la vertu étoit personifiée. Le public impatient de la voir, la demandoit tous les jours. « Pourquoi donc ne la représentez - vous » pas, dit une dame de qualité à un comédien » ? — Nous ne pouvons, lui répondit-il, la donner avant quinze jours, parceque la fille qui doit jouer le rôle de la vertu vient d'accoucher.

Un comédien faisoit en compagnie le mauvais plaisant vis-à-vis une jolie femme. Celle-ci piquée au vif, lui répondit assez sèchement : « Un tel, je » n'ai pas le temps de vous répondre à présent ;

» quand j'irai à la comédie , je verrai si vous méritez
» mes applaudissemens. »

Un célèbre acteur de la comédie françoise , celui-là-même qui servit de modèle au *Glorieux* de Desfontaines , jouant un jour d'un ton de voix basse , un spectateur cria : *Plus haut*. L'acteur qui croyoit être le prince qu'il représentoit , répondit sans s'émouvoir : *Et vous, plus bas*. Le parterre indigné , répartit par des *brouhaha* qui firent cesser le spectacle. Des ordres supérieurs ayant obligé l'acteur de faire ses excuses au public , il s'avança sur le bord du théâtre , & commença ainsi sa harangue : *Messieurs, je n'ai jamais mieux senti la bassesse de mon état, que par la démarche que je fais aujourd'hui... Ce début, quoiqu'injurieux au public , satisfait néanmoins le parterre , plus occupé de la démarche d'un acteur qu'il chérissoit qu'attentif à son discours ; il le dispensa de continuer , par des applaudissemens réitérés.*

Un premier acteur de l'opéra étant tombé malade au moment d'une nouvelle représentation , on choisit pour le remplacer un acteur subalterne : celui-ci chanta , & fut sifflé ; mais sans se déconcerter , il regarde fixement le parterre , & lui dit : *Je ne vous conçois pas ; & devez-vous vous imaginer que pour six cents livres que je reçois par année, j'irai vous donner une voix de mille écus ?* Le public oublia le peu de talent du chanteur , & lui applaudit pendant le reste de son rôle. On en pourra conclure qu'il est quelquefois bon de payer d'assurance.

Un comédien François , qui jouoit dans les provinces , eut la vanité de se faire peindre en Achille. Il avoit exercé la profession de menuisier avant que de monter sur le théâtre. Le peintre lui cacha les deux mains sous un bouclier peint en détrempe ; le reste du portrait étoit en huile. Après un certain temps , une partie du bouclier se détacha du tableau , & fit un effet désagréable sur la peinture,

Le comédien pria le peintre d'y remédier : celui-ci lui conseilla de bien frotter avec une éponge l'endroit endommagé, l'éponge enleva toute la couleur en détrempe, & au lieu de bouclier, on vit Achille qui tenoit un rabot. *Lettres sur quelques écrits de ce temps.*

Un comédien qui venoit d'acheter une terre seigneuriale en toute Justice, demandoit au curé les prières nominales qu'il avoit droit d'exiger comme seigneur. Le curé embarrassé d'accorder ce droit honorifique avec la loi de l'Eglise qui excommunie les comédiens, dit à ses paroissiens dans son prône : « Mes chers freres, prions Dieu pour la conversion » de monsieur un tel, comédien, seigneur de cette » paroisse. »

Les *Aventures d'un comédien ambulant*, rapportées dans le *magasin Britannique*, (*journal Anglois*) peuvent amuser par le ton de plaisanterie naïve qui y regne. « Je fus l'autre jour, dit l'auteur du journal, dans le parc de Saint-James, vers l'heure où tout le monde le quitte pour aller dîner : je n'aperçus que très-peu de gens qui continuoient la promenade dans les allées, & tous avoient la mine de chercher plutôt à distraire la faim, qu'à gagner de l'appétit. Je m'assis sur un banc, à l'extrémité duquel étoit un homme fort mal vêtu, mais qui, malgré le mauvais état de son habillement, conservoit un air distingué. En un mot, je le pris, selon l'expression de Milton, *pour quelque gentilhomme dépouillé de ses rayons*. Nous commençâmes alternativement à tousser, à nous moucher, à nous regarder, comme on a coutume de faire en pareille occasions ; & enfin j'entamai le discours. Pardon, monsieur, lui dis-je, il me semble que je vous ai déjà vu. — Votre visage. monsieur, me répliqua-t-il fort gravement, il est vrai que ma physionomie est très-répandue ; je suis connu dans toutes les villes de

la Grande-Bretagne autant que le dromadaire & le crocodile qu'on y promène par-tout. J'ai l'honneur de vous informer, monsieur, que pendant seize années j'ai fait avec quelque distinction le rôle de bouffon sur un théâtre de marionnettes : j'eus dernièrement querelle avec le docteur *Barthelemi* ; nous nous battîmes, & nous nous quittâmes, lui pour aller vendre aux épingliers de *Rosemarylane*, le seigneur Polichinelle & toute sa suite ; & moi, comme vous voyez, pour mourir de faim dans le parc Saint-James. Je suis fâché, monsieur, lui répondis-je, qu'une personne de votre figure soit exposée à de pareilles disgraces. . . Oh, monsieur, ma figure est très-fort à votre service : à la vérité, je ne me vante pas de manger beaucoup, mais le jeûne ne m'attriste point ; & grâces au destin, quoique je n'aie pas un fol, je n'engendre point de mélancolie : je ne suis jamais honteux d'accepter une politesse d'un honnête homme. Vouliez-vous me donner à dîner ? Je vous régalerai à mon tour si je vous rencontre une autre fois dans ce parc, ayant comme moi, bon appétit & n'ayant point d'argent. — J'aime les originaux de toute espèce, & le récit de leurs aventures me fait beaucoup de plaisir. Je menai mon homme au cabaret le plus prochain, & l'on nous servit dans le moment une grillade brûlante, & un pot de bière dont l'écume s'élevait au-dessus du vase. Il est impossible d'expliquer combien cette chair splendide redoubla la gaieté de mon convive ; il tomba sur cette grillade, quoique brûlante, & en un instant elle disparut. Après qu'il eut bien mangé : Monsieur, me dit-il, cette grillade étoit assurément des plus coriaces, néanmoins je l'ai trouvée d'un goût exquis, & plus tendre que du poulet. O délices de la pauvreté ! O charmes du bon appétit ! Nous autres gueux sommes les enfans gâtés de la nature ; c'est

une marâtre pour les gens riches : les mets les plus délicats ne sçauroient satisfaire leur goût ; les vins pétillans de Champagne ne chatouillent point leur palais , tandis que la nature entière est prodigue pour nous en friandises. Réjouis-toi , mon ame : vive le gueux ! Je n'ai point un pouce de terre , mais qu'un torrent ravage les moissons de Cornouaille , je suis tranquille ; que la mer engloutisse des vaisseaux , peu m'importe : je ne suis point un Juif. Allons , monsieur , buvons , & je vais vous conter mon histoire. Je descends d'une famille qui a fait quelque bruit dans le monde ; ma mere crioit des huitres , & mon pere étoit tambour : j'ai même oui dire que parmi mes aïeux je pouvois compter des trompettes ; plus d'un homme de qualité auroit peine à prouver une généalogie plus respectable , mais ce n'est pas là ce dont il s'agit. J'étois fils unique & l'enfant gâté de mon père & de ma mère , le charme de leur entretien , & le gage de leur mutuel amour ; mon père m'apprit à battre la caisse , je parvins bien-tôt à être tambour des Marionnettes , & tout le reste de ma jeunesse j'ai été le compère , (*l'interprète*) de Polichinelle & du roi Salomon dans toute sa gloire. Fatigué de ces honneurs , je me fis soldat. Je n'aimois point à battre la caisse , je m'ennuyai bien-tôt de porter le mousquet. J'avois une fureur de faire le gentilhomme ; j'étois forcé d'obéir à un capitaine ; il avoit ses caprices ; j'avois les miens , & vous avez sans doute aussi les vôtres. Je conclus qu'il valoit mieux suivre ses fantaisies que celles d'un autre : je demandai mon congé , on me le refusa ; je désertai. Délivré du militaire , je troquai mes habits de soldat , contre de plus mauvais encore ; & pour n'être point rattrapé , j'allai par les routes les moins fréquentées. Un soir , comme j'entrois dans un village , j'aperçus un homme qui se débatoit dans un bournier , &

qui étoit sur le point d'y être étouffé ; je volai à son secours & lui sauvai la vie : c'étoit précisément le pasteur du lieu ; je fus charmé de cette rencontre. Il s'en alloit après m'avoir remercié , mais je voulus l'accompagner jusqu'à la porte de son logis. Chemin faisant, il me fit plusieurs questions : il me demanda qui étoit mon père , d'où je venois , où j'allois , si j'étois un garçon fidèle , &c. Je le satisfis sur tous ces points & je lui vantai particulièrement ma sobriété ; (*mon sieur, j'ai l'honneur de boire à votre santé.*) Pour abrégér, il avoit besoin d'un valet, il me prit à son service. Je vécus trois mois avec lui ; nous ne nous accommodâmes point ensemble. J'avois grand appétit, il ne me donnoit rien à manger. J'aimois les jolies filles, & sa servante étoit laide & méchante. Ils avoient résolu entr'eux de m'affamer, mais je pris la ferme résolution de m'opposer à cet homicide. Je gobois tous les œufs frais ; j'achevois toutes les bouteilles entamées, & tout ce qui pouvoit être mangé dispa-roissoit. On me donna trois schellings, six sols, pour trois mois de gages. Pendant que l'on comptoit mon argent, je me préparai à mon départ. Il y avoit deux poules pendues au croc avec quelques poulets ; pour ne point séparer les meres d'avec les enfans, je mis le tout dans mon bissac. Après ce petit exploit, je vins le bâton à la main & la larme à l'œil, prendre congé de mon bienfaiteur. Je n'avois pas fait trente pas hors de la maison, que j'entendis crier après moi : Arrêtez ce voleur. La voix de la servante que je reconnus, me donna des ailes. Mais arrêtons-nous ; il me semble que j'ai été trois mois sans boire chez ce maudit curé : je veux que ceci me serve de poison, si de ma vie j'ai passé un temps plus désagréable. Au bout de quelques jours, je fus rencontré d'une troupe de comédiens ambulans : mon cœur treffaillit de joie à leur aspect : je me sentoís un penchant invincible

pour la vie errante. Je leur offris mes services : ils les acceptèrent. Ce fut un paradis pour moi que leur compagnie : ils chantoient , dansoient , buvoient , mangeoient & voyageoient en même-temps. *Par le sang des Mirabelles !* je ne crus commencer à vivre que de ce moment : je devins tout-à-fait gaillard ; & je riois du matin au soir des bons mots de mes camarades. Je leur plûs autant qu'ils me plurent : je n'étois pas mal de figure , comme vous voyez ; & quoique fort gueux , je ne crévois pas de modestie. J'adore la vie vagabonde ; on est tantôt bien , tantôt mal ; on mange quand on peut , & l'on boit (*le pot est vuide*) quand on a de quoi boire. Nous arrivâmes à Tenderden , où nous louâmes un grenier pour y représenter *Romeo & Juliette* , accompagné de tous ses agrémens , de la pompe funèbre , de la fosse & de la scène du jardin. Un comédien du théâtre royal de *Drury-Lane* , devoit jouer le rôle de *Romeo*. Une grande fille , qui n'avoit encore paru sur aucun théâtre , devoit faire le personnage de *Juliette* ; & moi , je devois moucher les chandelles : chacun de nous excelloit dans son genre. Nous ne manquions point de figures ; mais la difficulté consistoit à les habiller : je fus le seul qui eut un habit qu'on peut appeller de caractère. Notre représentation fut universellement applaudie ; tous les spectateurs furent enchantés de nos talens. Il y a une règle que tout comédien ambulant doit observer , s'il aspire au succès. Agir & parler naturellement , ce n'est point jouer. Pour plaire dans la province , il faut être ampoullé , rouler des yeux égarés , prendre des attitudes forcées ; avoir en un mot l'air d'un Energumène. Tels sont les moyens de réussir infailliblement. Comme on nous combla d'éloges , il étoit fort naturel que je m'en attribuassee une partie. Je mouchois les chandelles ; & quand une salle n'est point éclairée , vous conviendrez , monsieur ,

que la pièce perd la moitié de ses agrémens. Nous représentâmes quatorze fois de suite ; & 4^e spectacle fut toujours rempli. La veille de notre départ , nous annonçâmes une pièce excellente , & dans laquelle nous devions déployer tous nos talens. Les prix étoient doublés , & nous nous attendions à une recette très - considérable. Malheureusement le premier acteur se trouve attaqué tout-à-coup d'une fièvre violente ; toute la troupe consternée s'assemble , & maudit cent fois l'acteur qui s'est avisé de tomber malade si mal-à-propos. Je saisis ce moment , & je propose de jouer à sa place. Le cas étoit désespéré ; on accepte mon offre. En conséquence , je prends mon rôle d'une main , & tenant de l'autre un pot de bière (*mon sieur, à votre santé*) je meuble ma mémoire de cinq cents vers. Etonné moi-même de cette prodigieuse facilité , je sens que la nature m'a destiné pour un emploi plus relevé que celui de moucheur de chandelles ; je vais triomphant retrouver mes compagnons , que je jette dans la plus grande surprise. Je répète avec eux mon rôle ; je le joue en public deux heures après , & j'entraîne tous les suffrages. La troupe , ravie autant que moi , diffère son départ , & elle affiche , qu'à l'instance de plusieurs personnes de considération , elle fera encore quelque séjour à Tenterden. Je parois sur la scène dans le rôle de *Bajazet* ; il sembloit que la nature m'eût formé exprès pour représenter ce personnage. J'étois grand , j'avois la voix rauque ; & avec un gros turban enfoncé sur mes yeux , j'avois l'air du plus fier Musulman qu'ait jamais vu l'orient. Quand j'entrai sur la scène , en secouant mes chaînes , on applaudit à tout rompre. J'adoucis mes regards ; & , avec un sourire gracieux , je restai profondément incliné vers les spectateurs , qui redoublèrent leurs applaudissemens. Comme le rôle de *Bajazet* est extrêmement passionné , j'avois eu la

précaution de renforcer mes esprits de trois grands verres de brand. vin. (*Mais il n'y a plus rien dans le pot.*) La chaleur que je mis dans ma déclamation, est une chose inconcevable : *Tamerlan* ne fut qu'un sot vis-à-vis de moi. De temps en temps il vouloit hauffer le ton ; mais je le rabaissois bien vite par la vigueur & la supériorité de celui que je prenois. Mes gestes étoient d'ailleurs admirables ; mille attitudes variées , des exclamations sans nombre , quel brouhaha surtout , lorsque je croisois les bras sur ma poitrine ! J'ai remarqué qu'à Drury-Lane , cela produisoit un effet merveilleux : en un mot , je me couvris de gloire , & je fus regardé comme un prodige. Toutes les dames de Tenterden vinrent me complimenter sur mes talens ; les unes louoient ma voix , les autres vantoient ma figure. *Sur mon honneur* , dit l'une d'entr'elles , *il deviendra bientôt un des plus jolis acteurs de l'Europe ; c'est moi qui vous le dis , & je m'y connois.* Un comédien est sensible aux premières louanges , & les reçoit comme une faveur ; mais quand on les lui prodigue , il s' imagine que c'est un tribut qu'arrache son mérite. Loin de remercier ceux qui m'en accabloient , je m'applaudissois en moi-même , & j'avois souvent l'impertinence d'être brusque jusqu'à l'impolitesse. Je vous avoue que j'ai été bien payé de mon insolence , comme vous le verrez tout-à-l'heure. Nous quitâmes enfin l'aimable Tenterden , où les dames , en honneur , sont de très-bons juges des pièces de théâtre , & décident encore mieux du mérite des acteurs. (*Allons , monsieur , buvons , s'il vous plaît , à leur santé.*) J'entrai dans leur ville moucheur de chandelle ; j'en sortis héros. Ainsi va le monde ; aujourd'hui laquais , demain grand seigneur. Je pourrois en dire davantage sur ce sujet , qui est vraiment sublime ; mais ne parlons point de la fortune & de ses bizarreries , cela nous incommo-

deroit la rate. De Tenterden , nous allâmes à Newmarket , lieu célèbre par ses courses & par tant de fous qui s'y ruinent par des gageries. J'y jouai les premiers rôles & j'y brillai à mon ordinaire ; je suis très-perfuadé que j'y aurois passé long-temps pour le plus grand comedien de l'univers , fans une cruelle aventure que je vais vous raconter. Je charmois toutes les dames , en faisant le personnage de *sir Harry Wildair*. Quand je tirois ma tabatière , toute la salle rétentissoit d'un bruit flatteur d'admiration ; mais quand je donnois des coups de bâton à l'échevin , vous eussiez vu rire toutes les femmes , jusqu'à tomber en convulsion. Il se rencontra dans Newmarket , une Provinciale maudite , qui avoit demeuré neuf mois à Londres , & qui par cette raison , prétendoit être l'oracle du goût qu'on devoit suivre à Newmarket. On lui parla de mes talens , chacun m'élevoit jusqu'aux nuës , & cependant elle s'obstinait toujours à ne vouloir en juger que par elle-même ; elle ne pouvoit concevoir , disoit-elle , qu'un Histrion ambulant (pardonnez - lui le terme) pût être propre à autre chose , qu'à faire périr d'ennui. Elle étourdissoit toutes les sociétés des éloges qu'elle donnoit à Garrick , & ne parloit que du théâtre & des comédiens de Londres. Enfin , on lui persuada de venir au spectacle ; on m'avertit secrètement qu'à ma premiere représentation , je devois avoir ce juge redoutable. Cet avis ne m'intimida pas du tout. Je parus sur la scène d'un air libre & dégagé , une main dans mes culottes , & l'autre dans ma veste , ainsi que les plus fameux comédiens de Drury-Lane. Mais , loin de fixer les regards sur moi , je m'aperçus que tous les spectateurs cherchoient , dans les yeux de la provinciale qui avoit resté neuf mois à Londres , s'ils devoient m'applaudir ou me siffler. J'ouvre ma tabatière , je prends du tabac , la provinciale garde un sérieux qui me glaçoit , & sa

gravité se répand sur tous les visages. Je casse mon bâton sur les épaules de l'*Echevin*, la provinciale hausse les épaules, & tous les spectateurs en font autant. Enfin, je me mets à rire de la meilleure grace du monde, je n'en suis pas plus heureux. J'avoue qu'en cet instant je fus totalement déconcerté. Mon rire forcé ne fut plus qu'une grimace, & tandis que je me battois les flancs pour jouer la gaieté, on lisoit dans mes yeux la tristesse la plus profonde. En un mot, la provinciale vint à la comédie dans l'intention de s'y déplaître, & elle s'y déplut; ma réputation expira, & (*le pot est vuide*).

C O M I Q U E L A R M O Y A N T.

Q UELQUE difficile qu'il soit de faire passer insensiblement les spectateurs de l'attendrissement au rire, ce passage n'en est pas moins naturel aux hommes. *M. de Voltaire* cite ces deux exemples d'aventures qui affligent l'ame, & dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaieté passagère. Une dame respectable voyant une de ses filles en danger de mort, s'écrioit en fondant en larmes : « *Mon Dieu ! rendez-la-moi, & prenez tous mes autres enfans* ». Un homme qui avoit épousé la sœur de la moribonde, s'approcha d'elle, & la tirant par la manche : « *Madame, dit-il, les gendres en sont-ils* » ? Le sang froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, firent faire un grand éclat de rire à la mère, à la malade & à toute sa famille qui l'environnoit.

On avoit défendu à un régiment dans la bataille de Spire, de faire quartier; un officier Allemand demanda la vie à un des nôtres, qui lui répondit :

Monfieur, demandez-moi toute autre chofe ; mais pour la vie, il n'y a pas moyen. Cette naïveté paffa de bouche en bouche , & on rit au milieu du carnage. A combien plus forteraifon, conclut l'auteur, le rire peut-il fuccéder dans la comédie à des fentimens touchans.

C O N S E I L.

NE jugeons pas toujours de la bonté d'un confeil par l'événement : c'étoit la maxime de Phocion. Cet Athénien avoit donné à fes concitoyens un confeil qui ne fut pas fuivi. L'affaire , cependant , qui avoit paffé contre fon opinion , eut un fuccès favorable. Hé-bien , Phocion , lui dit quelqu'un , es-tu content que la chofe aille fi bien ? — Je m'en réjouis , répondit-il , mais je ne me repens pas de ce que j'ai dit.

Charles Quint attaque Alger en 1541. Comme il prévoit le peu de fuccès de fon entreprife , il envoie au vieil eunuque Halcen , gouverneur de la place , un gentilhomme adroit & éloquent , qui n'oublie rien pour l'intimider, ou le corrompre. Après qu'il a ceflé de parler , le brave gouverneur le renvoye en lui difant : « Que c'étoit être fol que » de fe mêler de confeiller fon ennemi ; mais que » c'étoit être encore plus fol , que de s'arrêter aux » confeils qu'un ennemi donne ». *Hift. de Malthe.*

Le poète Scheichi étoit pauvre , & distribuoit une eau falutaire pour les yeux , afin de gagner de quoi vivre. Mais il avoit lui-même mal aux yeux , & il ne s'étoit point avifé de fe fervir de ce remède qu'il vendoit aux autres. Un jour une perfonne qui avoit befoin de cette eau , lui en acheta pour un aspre ; & en le payant , au lieu de cet aspre , elle lui en donna deux.

deux. Scheichi vouloit en rendre un ; l'acheteur le refusa , & lui dit : L'un est le prix du remède que je vous ai acheté pour mon usage , & je vous donne l'autre afin que vous preniez une pareille dose de votre eau pour vous en frotter les yeux , car je vois que vous y avez bien mal. C'est-là l'histoire de ces prétendus sages , qui font en quelque sorte métier de donner des conseils , & qui se conduisent eux-mêmes très-mal.

Une veuve vouloit se remarier avec son valet Jean , & demandoit conseil au curé du lieu. — Je suis encore d'âge à pouvoir me marier , lui dit-elle. — *Mariez-vous* , répondit l'ecclésiastique. — Mais on dira peut-être que mon futur est de beaucoup trop jeune pour moi ? — *Ne vous mariez pas*. — Il m'aideroit à faire aller notre ferme ? — *Mariez-vous*. — Mais j'ai peur qu'il ne vienne à me mépriser ? — *Ne vous mariez pas*. — Mais d'un autre côté , on méprise aussi & on trompe de toutes parts une pauvre veuve qui est sans appui. — *Mariez-vous donc*. — Je crains seulement qu'il ne s'amuse avec nos servantes. — *Ne vous mariez donc pas*. La consultante plus incertaine après ces réponses qu'elle ne l'avoit été auparavant , s'en plaignit au curé , qui , pour ne rien hasarder dans un cas si délicat , la renvoya à ce que lui conseilleroient les cloches de la paroisse qui alloient sonner. Elle crut entendre qu'elles lui disoient : *Prends ton valet Jean*. Elle le prit , elle eut lieu de s'en repentir , & elle se plaignit vivement au curé de ce qu'il l'avoit adressée à l'oracle imposteur des cloches. Oh , vous les avez mal entendues , lui dit le bon prêtre. Ecoutez-les encore une fois. Eh bien , que chantent-elles de bon ? Elles ont grande raison , répondit-elle. Que n'ai-je eu l'oreille aussi bonne la première fois ! Elles disent : *Ne prends jamais Jean*.

Cette historiette est celle de bien des gens. Quand ils demandent conseil, ils n'écoutent, que ce qui flatte leur penchant ou leur aversion.

C'est moins l'amitié que la vanité qui conseille : aussi veut-on corriger tout le monde. Un philosophe répondoit à ce sujet, à un de ces conseillers empressés : « Comment me corrigerois-je de mes » défauts, puisque tu ne te corriges pas toi-même » de l'envie de corriger ? »

Quand vous aurez des conseils à donner à votre supérieur, dit le chancelier Bacon, faites passer vos leçons sous le nom d'un auteur ancien, ou à la faveur d'une réflexion générale, que la conscience rend toujours personnelle à celui qui en a besoin.

C O N T E U R.

TOUT conteur se répète ; voila le grand inconvénient du métier. Un conteur de profession, auquel on reprochoit ce défaut, répondit assez naïvement : « Il faut bien que vous me permettiez de » vous redire de temps en temps mes petits con- » tes ; sans cela je les oublierois ». *Essais de Littérature.*

Quelqu'un vantoit beaucoup une personne qui contoît très-bien, qui jouoit même les contes ; il disoit que c'étoit un homme très-bon à voir : *Pour un jour*, ajouta quelqu'un, & à fuir ensuite.

Un prétendu bel esprit racontoit une histoire qui étoit sans vraisemblance, & qu'il donnoit pour véritable. « Que dites-vous à cela, demandoit-il à » une Dame ? C'est un fait ». — Je dis, répondit la Dame, qu'apparemment le coq chanta, & que vous vous éveillâtes.

CONTES.

RECITS plaisans dans lesquels on se propose moins d'instruire que de plaire par la finesse des plaisanteries, la singularité des événemens, la naïveté & la variété des peintures. C'est principalement l'à propos qui fait valoir le conte. S'il n'est pas heureusement placé, le conte & le conteur y perdent également.

Le Baptême difficile. On apporta dans une église de campagne un enfant à baptiser. Le curé qui venoit de boire avec ses amis un peu plus que de coutume, ne pouvant trouver l'endroit du baptême dans son rituel, disoit tout en feuilletant : Que cet enfant-là est difficile à baptiser !

Commissaire embarrassé. Une Duchesse étoit accusée de magie. On nomma un commissaire pour lui faire subir interrogatoire. La laideur affreuse du magistrat, & sa gravité concertée, auroient pu effrayer toute autre que cette Dame. Cependant elle le laissa tranquillement s'acquitter de sa commission. Elle avoua le desir qu'elle avoit eu de lier conversation avec le diable, & qu'elle avoit même vu cet ange infernal. Comment étoit-il fait, lui demande le commissaire ? — Ma foi, répondit la duchesse, si vous voulez que je vous le dépeigne au naturel, tenez, Monsieur, il vous ressembloit comme deux gouttes d'eau ; puis s'adressant au greffier : Ecrivez ma réponse, lui dit-elle. Le commissaire qui vit que cette procédure apprêteroit à rire à ses dépens, jugea à propos de supprimer le procès-verbal.

Curé embarrassé. Un petit maître frisé, poudré, parfumé & couvert d'or, avoit mené à l'église pour se marier, une coquette au teint luisant. Le curé

ayant considéré un moment ce couple défiguré , lui dit : « Or ça , avant de prononcer le *Conjungo* , avouez - moi , crainte de *quiproquo* , qui de vous deux est l'épousée ?

Ceci rappelle ce mot du ministre Dumoulin. Le 18 Octobre 1609 , la fille du comte de Créqui , âgée de neuf à dix ans , avoit été accordée en mariage au marquis de Rosni , fils du duc de Sulli. Le ministre Dumoulin voyant approcher la mariée , dit : *Présentez-vous cet enfant pour être baptisé ?* La mariée d'ailleurs étoit catholique & voilée à la romaine.

Curé embarrassé de répondre en Latin. Un curé d'une grande ville étoit obligé un jour de cérémonie de répondre à un discours latin ; mais comme il n'entendoit point cette langue , voici comme il s'y prit. Monsieur , dit-il , les apôtres parloient plusieurs langues , vous venez de me parler en Latin , & moi je vais vous répondre en François.

Curé interrogé par son évêque. Doit-on juger des gens à la mine ? Un évêque témoignoit du mépris à un pauvre curé , qu'il regardoit comme un ignorant à cause de son air simple. Je suis persuadé , lui dit-il un jour , que vous ignorez les premiers éléments du catéchisme. Combien y a-t-il de péchés capitaux ? — Il y en a huit , répondit le curé. — Je ne me suis pas trompé , reprit le prélat , dans le jugement que j'ai fait de votre science. — Dites-moi , je vous prie , quel est l'âne d'évêque qui vous a fait prêtre , & quels sont ces huit péchés capitaux ? — C'est vous , monseigneur , répondit le curé , qui m'avez conféré les ordres. A l'égard des péchés capitaux , outre les sept que tout le monde connoît , on doit y ajouter un huitième , qui est le mépris qu'on fait des pauvres prêtres.

Le curé qui mangea les mûres. Un curé monté

sur sa jument , s'en alloit au marché. Il aperçoit dans son chemin un mûrier chargé de très-belles mûres. Il fut tenté d'en manger , & pour atteindre à l'arbre il se mit debout sur la selle. Ce mûrier étoit planté au milieu d'un buisson d'épines & de ronces. Le bon curé , admirant la tranquillité de sa jument : « Je serois dans un grand embarras , dit-il , si quelqu'un alloit lui crier *Hez* ». Il prononça ce mot si haut , que la jument partit , & voila notre cavalier dans le buisson. La femme au curé , dit le conte , & ses domestiques , voyant arriver la jument sans leur maître , furent effrayés ; ils croyoient qu'il lui étoit arrivé quelque malheur. Ils courent aussi-tôt le chercher , & le trouvent au milieu des épines où il s'étoit déchiré tout le corps. L'auteur du conte finit par ce proverbe : « Il ne faut pas toujours dire ce que l'on pense ». *Ordène de Chevalerie.*

Le danger de trop parler. Le poète Ibicus fut attaqué par des voleurs en un lieu écarté. Prêt à se voir assassiner , & ne sachant à qui avoir recours , il vit voler des grues. *O grues ! s'écria-t-il , vous servirez un jour de témoins contre mes meurtriers.* Quelque temps après, ces voleurs étant à un marché, il passa une volée de grues. *Voilà*, dit l'un d'eux, en souriant, à l'un de ses compagnons, *les témoins du poète Ibicus qui s'envolent.* Ce propos fut entendu de quelqu'un qui, les soupçonnant là-dessus d'avoir commis le meurtre , en avertit la justice. Ils furent pris , & avouèrent leur crime. *Ouvres morales , par Jean Descaures.*

Le dénicheur de merles. Boursault raconte dans ses *Lettres* , qu'un jeune manant de vingt-deux ou vingt-trois ans , étant allé à confesse à son curé , s'accusa d'avoir rompu la haie de son voisin pour aller reconnoître un nid de merles. Le curé lui demanda, à les merles étoient pris? — Non , lui répondit-il ;

L iij

je ne les trouve pas assez forts , & je n'irai les dénicher que samedi au soir. Le curé , plus alerte , y alla le samedi matin , & les dénicha lui-même. L'autre ayant trouvé la place vuide , ne douta point de la supercherie du curé ; mais il n'osa lui en rien dire. Un jubilé l'ayant obligé de retourner à confesse , trois ou quatre mois après , il s'accusa d'aimer une jeune paysanne extrêmement jolie , & d'en être assez aimé pour obtenir ses faveurs. Quel âge a-t-elle , dit le curé ? — Dix-sept ou dix-huit ans , lui répondit-il — Belle , sans doute ? — La plus jolie de tout le village , vous dis-je. — Hé dans quelle rue demeure-t-elle , ajouta promptement le curé ? — *A d'autres , dénicheur de merles* , lui répliqua le manant ; *je ne me laisse pas attraper deux fois.*

Le diabloteau en pénitence. Satan châtioit un diable , parcequ'il avoit perdu son temps à solliciter un homme de ne faire restitution de quelqu'argent qu'il avoit dérobé , & disoit satan : « Ne te suffit-il pas de l'avoir induit à faire ce larcin ? ne fais-tu pas qu'il est homme , & encore Florentin , qui de foi-même se contre-garde assez de jamais ne rendre ce qu'il a une fois dérobé ? » Ce petit conte épigrammatique est tiré d'un *Recueil de facéties & mots subtils d'aucuns excellens esprits & très-nobles Seigneurs*, imprimé en 1582.

Ecclésiastique dupe de sa charité. Un ecclésiastique surpris par la nuit au milieu de la campagne , rencontre un voleur qui , content de lui dérober un manteau , le laisse poursuivre son chemin. Mais le bon ecclésiastique , moins touché de cette perte que de celle de l'ame du voleur , pense que le seul moyen de lui sauver ce dernier péché , est de lui remettre son vol. Il revient en conséquence sur ses pas , & dit au voleur : « Mon ami , je vous fais présent du manteau que vous m'avez pris. » — Comme

vous êtes dans votre quart-d'heure de libéralité, répondit le voleur, je vais en profiter. Il lui ôta aussitôt son habit. L'ecclésiastique, qui sentit le froid, sentit aussi refroidir sa charité. Il dit au voleur, que pour son juste-au-corps, il ne le lui donnoit point, & qu'il le lui feroit rendre en l'autre monde. — Puisque vous me faites crédit jusques-là, reprit le voleur, je vais encore vous ôter le reste de vos habits; & il le dépouilla jusqu'à la chemise.

Ecornifleurs congédiés. « Un curé étoit pressé de la noblesse, qui sans cesse venoit chez lui l'écornifler. Un jour qu'il y avoit sept ou huit heures chez lui, il leur fit bon visage. Messieurs, soyez les bien venus : ça, que l'on se dépêche : garçon, au vin, au poulailler, au crochet, à la fuie; serviettes blanches. Disant cela, il mouvoit & prend un surplis qui étoit à part sur une autre robe que celle qu'il avoit rapportée de l'église; & prenant un bréviaire en sa main, les rendit étonnés. Où allez-vous, monsieur le curé? — Je reviens incontinent, dit-il, messieurs; je ne ferai qu'aller & venir, tandis que le dîner s'apprêtera; je vais réconcilier un pauvre pestiféré que j'ai confessé ce matin. Et ce disant, il sortit; & soudain tous ces guillerets, épouvantés, sortirent, & de treize semaines n'y voulurent aller. » *Le Moyen de parvenir.*

La vraie éloquence. « Un jour Pentagruel rencontra certain licencié, non autrement savant es sciences de son métier de docteur; mais, en récompense, sachant très-foncièrement danser & jouer à la paume : lequel donc rencontré par Pentagruel, fut interrogé d'où il venoit, & lui répondit : *Je viens de l'urbe & cité célébrissime que vulgairement on vocite Lutèce.* — Qu'est-ce-à-dire, dit Pentagruel à son truchement ordinaire?

» je suis tout ébahi de tel jargon. — C'est, ré-
 » pondit le truchement, qu'il vient de Paris. —
 » Hé! reprit Pentagruel, à quoi passez-vous le
 » temps à Paris, vous autres licenciés? — Nous,
 » répondit le licencié, *en occupations épurons & dis-*
 » *pumons la verbocination latine; & en nos récréa-*
 » *tions, captons la bénévolence de l'omni séduisant,*
 » *& omni mouvant sexe féminin.* A quoi Pentagruel
 » dit: Quel diable de langage est ceci? Ce n'est que
 » latin écorché, dit le truchement; & lui semble
 » qu'il est éloquent orateur pour ce qu'il dédaigne l'u-
 » sance commune de parler. Or le licencié croyant
 » que l'étonnement & ébahissement de Pentagruel
 » venoit pour admirer la haute beauté de cette élo-
 » cution, se reguinda encore plus haut & plus obs-
 » cur, si que par la longueur de périodes, poussa
 » patience à bout. — Parbleu! dit à part soi Pen-
 » tagruel, je t'apprendrai quelle est la vraie & na-
 » turelle éloquence. Puis demanda au licencié, de
 » quel pays il étoit? A quoi répondit ainsi le licen-
 » cié: *L'illustrissime & honoriférante propagation de*
 » *mes ayes & ataves tire son origine primordiale des*
 » *régions Lémoviciennes.* — J'entends bien, dit
 » Pentagruel; tu n'es qu'un Limosin de Limoges,
 » & tu veux faire le Démosthène de Grèce. Or,
 » viens-ça que je te donne un tour de peigne. Lors
 » le prit à la gorge, disant: Tu écorches le latin;
 » moi j'écorcherai le latiniseur. Si fort lui ferroit la
 » gorge, que le pauvre Limosin commence à crier
 » en Limosin: *Vêe, dicou gentillatre; hé! saint Mar-*
 » *sau, secoura-me; hau, hau, laissas à quou, au*
 » *nom de Diou, & ne me toucas grou.* — Ah! dit
 » Pentagruel, en le laissant, voilà comment je te
 » voulois remettre en droit chemin de vraie élo-
 » quence; car à cette heure viens-tu de parler comme
 » nature, & grand bien te fasse icelle correction. »
Rabelais.

Femme à confesse. Une femme se confessoit à un religieux, & s'accusoit de mettre du rouge : il lui demanda à quoi il étoit bon ; elle lui répondit qu'elle en ufoit dans le dessein d'embellir son visage. — Mais cela vous rend-il plus belle, lui répondit le confesseur ? — Du moins, mon pere, je le crois ainsi. Le confesseur, tirant alors sa pénitente du confessionnal, & l'ayant regardée au grand jour, allez, dit-il, madame, mettez du rouge, vous êtes encore assez laide.

La femme muette. « Dans un certain pays barbare
 & non policé en mœurs, y avoit aucuns maris
 & bourrus, & à chef mal timbré, ce que ne voyons
 mie parmi nous Parisiens, dont grande partie, ou
 tous, pour le moins, sont merveilleusement rai-
 sonnans & raisonnables ; aussi onques ne vit-on
 arriver à Paris grabuge ni maléfice entre maris
 & femmes. Or en ce pays-là, tant différent de
 celui-ci nôtre, y avoit un mari, si pervers d'en-
 tendement, qu'ayant acquis en mariage une fem-
 me muette, s'en ennuya ; & voulant soi guérir
 de cet ennui, & elle de sa muetterie, le bon &
 inconsideré mari voulut qu'elle parlât, & pour
 ce eut recours à l'art des medecins & chirurgiens,
 qui, pour la démuettir, lui incisèrent & bistouri-
 sèrent un enciliglote adhérent au filet ; bref elle
 recouvra santé de langue, & icelle langue vou-
 lant récupérer l'oïveté passée, elle parla tant,
 tant & tant, que c'étoit bénédiction : si ne laissa
 pourtant le mari bourru de se lasser de si planthe-
 reuse parlerie : il recourut au medecin, le priant
 & conjurant, qu'autant il avoit mis de science
 en œuvre pour faire caqueter sa femme muette,
 autant il en employât pour la faire taire. Alors
 le medecin, confessant que, limité est le savoir
 medicinal, lui dit qu'il avoit bien pouvoir de faire
 parler femme, mais que faudroit art bien plus

» puissant pour la faire taire. Ce nonobstant, le
 » mari supplia, pressa, insista, persista; si que le sa-
 » vantissime docteur découvrit en un coin des re-
 » gistres de son cerveau, remède unique & spéci-
 » fique contre icelui interminable parlement de
 » femme, & ce remède, c'est surdité de mari. Oui
 » da, fort bien, dit le mari; mais de ces deux maux,
 » voyons quel sera le pire, ou entendre sa femme
 » parler, ou ne rien entendre du tout. Le cas est
 » suspensif, & pendant que le mari, là-dessus en
 » suspens étoit, médecin d'opérer, médecin de
 » médicamenter par provision, sauf à consulter par
 » après. Bref, par certain charme de sortilège mé-
 » dicinal, le pauvre mari se trouva sourd, avant
 » qu'il eût achevé de délibérer s'il consentiroit à
 » surdité. L'y voila donc, & il s'y tint faute de
 » mieux: & c'est comme il faudroit agir en opéra-
 » tion de médecine. Qu'arriva-t-il? Ecoutez, &
 » vous le saurez. Le médecin, à fin de besogne,
 » demandoit force argent, mais c'est à quoi ce
 » mari ne peut entendre, car il est sourd comme
 » voyez; le médecin pourtant, par beaux signes &
 » gestes significatifs, argent demandoit & rede-
 » mandoit, jusqu'à s'irriter & colérier; mais en
 » pareil cas, gestes ne sont entendus, à peine en-
 » tend-on paroles bien articulées, ou écritures at-
 » testées & réitérées par sergens intelligibles. Le
 » médecin donc se vit contraint de rendre l'ouïe
 » au sourd, afin qu'il entendit à payement, & le
 » mari de rire, entendant qu'il entendoit; puis de
 » pleurer par prévoyance de ce qu'il n'entendrait
 » pas Dieu tonner, dès qu'il entendrait parler sa
 » femme. Or de tout ceci résulte conclusion mo-
 » ralement morale, qui dit, qu'en cas de maladie
 » & de femmes épousées, le mieux est de se tenir
 » comme on est, de peur de pis. » *Rabelais.*

Femme prévoyante. Un menuisier qui se mouroit,

disoit à sa femme fondante en pleurs : « Vois-tu , François , si je meurs , il faut que tu épouses notre garçon Jacques , c'est un bon enfant , & dans notre métier il faut un homme ». Hélas , dit-elle , tiens , j'y pensois.

Femme prudente par réflexion. Une jeune dame étoit allée dans une église de religieux à dessein de s'y confesser. Elle y trouve un religieux de cette maison , qui étoit alors seul dans un confessionnal à marmoter quelques prières. Elle se met à genoux auprès de lui , & se dépêche de lui dire tous ses péchés. Comme le religieux ne lui répondoit rien , elle lui demande l'absolution. — Je ne puis vous la donner , car je ne suis pas prêtre. — Comment vous n'êtes pas prêtre , & vous m'écoutez ? — Pourquoi me parlez-vous ? — Je vais porter mes plaintes à votre supérieur , dit la jeune femme en colère ? — & moi repart le religieux , je cours dire de vos nouvelles à votre mari. Ce mot radoucit la jeune dame , qui pensa qu'il seroit plus sage à elle de se retirer tranquillement.

Gens exaucés au-delà de leurs vœux. Un assez mauvais écuyer , obligé de monter un cheval un peu haut , & appréhendant de n'en venir à bout , disoit : *Mon Dieu , aidez-moi.* Il fit un si grand effort , qu'il tomba de l'autre côté du montoir. Il s'écria en se relevant avec douleur : *Mon Dieu , vous ne m'avez que trop aidé.*

Une dévote avoit fait une neuvaine à S. Ignace , pour obtenir , par l'intercession de ce saint , la conversion de son mari. Huit jours après , son mari mourut. *Que ce saint est bon ,* s'écrioit-elle , *il accorde plus qu'on ne lui demande.*

Homme qui change de religion. Un gentilhomme François , dans le dessein de s'avancer à la cour d'Angleterre , où il étoit , avoit quitté la religion chrétienne pour la luthérienne. Sa conduite fut ré-

compensée d'une pension de cinq cents livres sterlings. Des luthériens concluoient de ce changement, qu'il étoit persuadé que leur religion étoit meilleure, que la romaine. Mais il leur répondit sur le même ton. « Lorsque j'ai troqué ma religion contre la luthérienne, j'ai pris de retour une pension de cinq cents livres sterlings; donc la religion romaine vaut mieux ».

L'Ingrat puni. « Matthieu Gras, perdit une bourse de velours, dans laquelle il y avoit cent ducats. Après fut trouvée par un pauvre compagnon qui prit un d'iceux, & acheta un bonnet. Ce que venu à la notice du perdant, vint à celui qui l'avoit trouvée, le priant de la rendre; ce qu'il fit soudainement, disant : *Voilà votre bourse; il ne s'en faut que d'un ducat.* Le Gras commence gravedement à se courroucer, & disant avec colere : *Tu m'as volé mon argent; je ne prendrai pas la bourse que tout n'y soit; & à la fin le fit citer par-devant le juge, lequel, après avoir oui l'une & l'autre des parties, dit à Matthieu Gras : Tu as perdu ta bourse où il y avoit cent ducats ?* Oui dit Matthieu; *Oh bien celle-ci n'est pas la tienne; car il n'y en a que nonante-neuf;* disant aussi à celui qui l'avoit trouvée : *Tiens, gardes-la, ce n'est pas la sienne, qu'il la voise chercher s'il veut.* Voy. un recueil de facéties & mots subtils, imprimés en 1582.

Le Marchand à confesse. Un gros marchand se trouvant dans un tems de jubilé, crut devoir aller à confesse. Ce marchand, qui possédoit mieux l'arithmétique que le droit canon, venoit d'acquérir, pour son fils, un bénéfice à prix d'argent : il se flatta d'en obtenir aisément l'absolution. Mais le confesseur, instruit de cette action : « Allez, misérable, lui dit-il, sortez promptement de cette église, & ne la souillez pas davantage par la présence d'un

abominable reprouvé ». — Est-il possible, mon très-révérend pere !... — Laissez-là vos superlatives grimaces, interrompit brusquement le religieux ; je regarde comme autant d'injures les hypocrites civilités d'un simoniaque. — Quoi ! mon pere, ajouta le pénitent, vous me refusez l'absolution ! je m'en vais donc vers M. le pénitencier. — Le pénitencier, l'archevêque, le pape même ne sauroit vous la donner que vous ne vous soyiez défait de ce pernicieux bénéfice, & que vous n'ayez promis de faire une pénitence proportionnée à l'énormité du crime que vous avez commis. Le marchand, effrayé de ce que lui disoit son confesseur, & se doutant bien qu'il n'en seroit pas quitte ailleurs à meilleur marché, prit congé de lui, avec protestation de quitter ce bénéfice, puisqu'il ne pouvoit avoir l'absolution autrement. Quinze jours ou trois semaines après, étant revenu à confesse : Hé bien, lui dit le confesseur, en l'abordant, vous êtes-vous défait de ce malheureux bénéfice ? « Oui, mon » pere, lui répondit le marchand, ravi de la bonne » action qu'il avoit faite ; & qui plus est, ajouta-t-il, » vous m'aviez fait une si grande peur, que je n'ai » pas voulu gagner un sou dessus : je l'ai revendu » justement ce qu'il m'avoit coûté ». On laisse à imaginer s'il fut bien reçu à demander l'absolution.

Voyez, les Lettres de Boursault.

La Marchande de bière. Pendant les guerres de 1672, une bonne femme qui vendoit de la bière à l'armée de Hollande, crioit de toute sa force, à deux sols ma bonne bière, à deux sols. Un soldat crioit derriere sa tente à six liards ma bonne bière, à six liards. Hélas ! disoit la bonne femme, voila un malheureux qui s'est venu camper près de moi pour m'ôter tous mes chalans ; car tout le monde couroit au meilleur marché. Enfin, après avoir bien lamenté sur ce qu'elle croyoit

que sa bière lui resteroit , elle fut toute étonnée de voir qu'il n'y en avoit plus une goutte dans son tonneau , & cela parceque le soldat avoit trouvé le secret de le percer de l'autre côté de la tente ; & en faisant deux liards de meilleur marché , il avoit tout débité avant que la bonne femme se fût aperçue du tour.

Mari à bon marché. Une jeune villageoise , nommée *Nicole* , ayant bonne envie de se marier avoit , reçu de la dame du lieu dix écus , pour se former une dot. La dame voulut voir le prétendu. *Nicole* le lui présente ; c'étoit un *Limosin* petit & fort laid. Ah , ma fille , lui dit cette dame en le voyant , quel amoureux à tu choisi-là ? Hélas ! madame , lui répond la naïve *Nicole* , que peut-on avoir pour dix écus ?

Mari prudent. Dans un village de Poitou , une femme , après une grosse maladie , tomba en léthargie. Son mari , & ceux qui étoient autour d'elle , la crurent morte. Ils l'enveloppèrent seulement d'un linge , selon la coutume des pauvres gens du pays , & la firent porter en terre. Mais en chemin , ceux qui la portoient , ayant passé près d'un buisson , les épines la piquèrent & elle revint de sa léthargie. Quatorze ans après , elle mourut tout de bon , au moins le crut-on ainsi. Comme on la portoit en terre & que l'on approchoit d'un buisson , le mari se mit à crier deux ou trois fois : N'approchez point des haies.

Le Matelot de retour. La plupart des habitans de *Gayète* , gagnent leur vie dans le service de la marine. Un d'entr'eux , qui étoit fort pauvre , se mit en mer pour amasser quelque argent , laissant à sa femme le soin de gouverner son ménage. Comme elle étoit jeune & jolie , elle ne fut pas long-tems sans se consoler de l'absence de son mari. De retour au bout de cinq ans , il alla voir sa femme. Il

fut agréablement surpris de trouver sa maison toute réparée & fort agrandie. Comment, dit-il, ont pu se faire ces réparations : C'est, répondit-elle, une grâce que Dieu m'a faite ; le mari en remercia le ciel. Etant entré plus avant dans la maison, il voit des meubles & un lit d'une propreté au-delà des facultés de l'un & de l'autre. Ce lit, ces meubles, d'où sont-ils venus, dit encore le mari ? — De la même grâce, répondit la femme. Pendant que le mari bénissoit la bonté du ciel envers lui, il vint un petit garçon d'environ trois ans, caresser sa mère. A qui est cet enfant, demanda le mari ? — A moi, dit la femme ; le ciel me l'a aussi donné. — Ah ! pour le coup, répartit le mari, le ciel a pris trop de soin de ma maison. *Poge.*

Moine fastueux. Un moine voyageant, entra chez un pauvre curé de village, & lui demanda l'hospitalité. Le curé le reçut de son mieux, mais le fit servir en vaisselle de terre, cuillier d'étain, fourchette de fer, &c. Le moine, qui aimoit ses aises, ne s'accommoda pas de cette simplicité ; il ouvre sa valise, en tire tous ses ustensiles en argenterie, & les pose sur la table. Le curé, à la vue de ce faste, lui dit : Révérend père, nous ferions un bon religieux à nous deux. — Pourquoi, dit celui-ci ? — C'est que vous avez fait vœu de pauvreté, & moi je l'observe.

Le moine qui reçoit un démenti du diable. Un moine, qu'une trop longue abstinence impatientoit, s'avisa un jour, dans sa cellule, de faire cuire un œuf à la lumière d'une lampe. L'abbé, qui faisoit sa ronde, ayant vu, par le trou de la serrure, le moine occupé de sa petite cuisine, entra brusquement, & l'en reprit avec aigreur. De quoi le bon religieux s'excusant, dit que c'étoit le diable qui l'avoit tenté, & lui avoit inspiré cette ruse. Tout aussitôt parut le diable lui-même, qui étoit caché

sous la table , en disant : « Tu en as menti , chien » de moine ; ce tour n'est pas de mon invention , & » c'est toi qui vient de me l'apprendre. » *Mélanges historiques.*

Moine mécontent. Un moine qui demouroit dans une riche abbaye , se plaignoit de ce que le supérieur faisoit observer une trop grande frugalité dans les repas de ses moines. Le magistrat lui dit , que par cette sage économie , il faisoit subsister l'abbaye. « Comment , reprit le moine , savez-vous bien , monsieur , qu'au revenu que nous avons , nous devrions être plus de vingt-quatre heures à table ? »

Le novice effrayé. On avoit dit à un religieux , prêt à s'embarquer sur mer : Ne désespérez de rien dans une tempête , tant que les matelots jureront & blasphèmeront ; mais s'ils s'embrassent , s'ils se demandent pardon réciproquement , tremblez. Ce religieux ne fut pas plutôt en pleine mer , qu'il s'éleva une tempête. Le bon père , inquiet , envoyoit de temps en temps un frère de son ordre à l'écourille , afin qu'il lui rapportât les discours des matelots. Ah ! mon Dieu , mon père , tout est perdu , lui vint dire le frère ; ces malheureux font des imprécations horribles , vous frémiriez de les entendre ; leurs blasphèmes seuls sont capables de faire périr le vaisseau. « Dieu soit loué , dit le père ; allez , tout ira bien. »

Ordonnance de Médecin , difficile à remplir. Un Médecin obligé de purger un Magistrat malade , dont le tempérament froid & lent étoit difficile à émouvoir , crut devoir user d'adresse. Il dit secrètement au valet - de - chambre du malade de tâcher de le mettre en colère , & qu'aussi-tôt qu'il s'apercevrait de l'émotion , il lui fit avaler la médecine. Le valet-de-chambre ne négligea rien pour faire réussir la chose. Dès le point du jour , s'approchant du lit de son maître , il en tire les rideaux avec une précipitation

pitiation capable de surprendre & de fâcher un homme dont le sommeil est brusquement interrompu. Mais le malade, sans s'émouvoir, demande tranquillement : *Quelle heure est-il ?* Le valet-de-chambre fâché d'avoir manqué son coup, s'avise de brûler la chemise de son maître, & il la lui apporte toute en feu. Le malade toujours froid, se contente de lui dire : *Chaufsez-en une autre.* Tout cela n'opérant rien, le valet-de-chambre, d'un coup de coude, casse cinq ou six verres de Venise, que son maître aimoit beaucoup : & ce maître, aussi peu ému qu'auparavant, dit fort doucement : *C'est dommage, ils étoient beaux.* Enfin, le valet-de-chambre au désespoir, ne comptoit plus sur rien, lorsqu'il arriva un homme qui avoit une affaire épineuse au rapport du Magistrat. Cet homme étoit vêtu de taffetas ; & comme il parloit avec beaucoup d'action en défendant sa cause, l'étoffe faisoit une espèce de sifflement, qui, chagrinant le malade, l'impatienta, & lui fit dire en colère : *Faites taire votre habit, Monsieur, je vous voulez que je vous écoute.* Le valet-de-chambre voyant son maître ému, lui présente aussi-tôt la médecine ; & elle fit effet.

Passato il pericolo, gabbato il santo, dit le proverbe Italien : On ne se souvient plus des promesses, quand le péril est passé. Un pauvre voyageur s'étoit embarqué : le vaisseau esluva une tempête furieuse. La consternation se répand dans tout l'équipage. Notre voyageur encore plus effrayé que les autres, se met à genoux, & promet en tremblottant, à saint Christophe son patron, un cierge aussi grand & aussi gros que la Statue de ce Saint, qui est dans l'église de Notre-Dame de Paris. Quelqu'un de sensé, qui se trouve à côté du faiseur de vœux, lui remontre, qu'encore qu'il vendît tout son bien, il ne pourroit pas ac-

M

quitter sa promesse. L'autre répond à voix basse, de peur d'être entendu de saint Christophe : « Tais-toi , fat ; penfes que je fais ce que je fais. Si une fois je touche la terre , je ne lui donnerai pas une bougie grosse comme le petit doigt ».

Payfan à qui on dérobe son âne entre ses jambes.
 « Un pauvre meunier , qui étoit sur son âne , fut surpris d'une grosse procession , qui le pressoit fort ; & lui , ayant son bonnet à la main , dans dinoit , regardant la bannière & les beaux joyaux. Deux ou trois fripons approchant de lui , coururent les sangles de son bât , & soutinrent le bât assez long-temps , portant le drôle , tandis qu'un autre arrêta le mulet , le tirant par la queue comme une anguille. Quand ils l'eurent assez porté , ils le plantèrent-là , & le pauvre de crier & hucher : Et où est mon âne ? » *Le moyen de parvenir.*

Le prétendu Sage. Un Matelot étoit prêt à s'embarquer sur un vaisseau qui partoît pour les Indes. Un Bourgeois , qui se croyoit apparemment plus sage que ce marin , lui dit : Mon ami , où ton père est-il mort ? — Dans un naufrage , répondit le matelot. — Et ton grand-père ? — Comme il alloit à la pêche , il s'éleva une tempête si furieuse , qu'il fut submergé avec la barque. — Et ton bisayeul ? — Il périt aussi dans un navire , qui alla se briser contre un écueil. — Comment donc , reprit le bourgeois , oses-tu te mettre sur mer , puisque tous tes ancêtres y sont péris ? Il faut que tu sois bien téméraire. — Monsieur le philosophe , reprit le matelot , faites-moi aussi la grace de me dire où votre père est mort ? — Fort doucement dans un lit. — Et vos ancêtres ? — De la même manière ; très-tranquillement dans leur lit. — Eh , monsieur le philosophe , reprit le matelot , comment osez-vous donc vous mettre au lit , puisque tous vos ancêtres y sont morts ?

Le Questionneur intéressé. Le Gouverneur d'une des Isles de l'Amérique , plus ami de présens que de la justice , rebutoit ceux qui venoient demander des grâces les mains vuides. Quelquefois aussi il leur faisoit des questions ridicules , mettant les privilèges qu'ils desiroient au prix d'une solution qu'il leur étoit impossible de donner. Un de ces respectueux visiteurs étant venu le trouver , il lui dit qu'il vouloit bien lui promettre ce qu'il souhaitoit , à condition qu'il lui diroit comment se nommoit le père de *Melchisedech*. Le marin , qui connoissoit mieux la manœuvre que la Bible , lui dit , que cela n'étoit point du tout sur la carte. Allez , lui dit le questionneur , vous n'êtes qu'un ignorant , qui n'entendez pas votre métier. Un autre , informé de la réception qu'on avoit faite à son camarade , crut avoir deviné le mot du sphinx. Il apporta sous son habit un sac d'écus ; & la même question lui étant faite : Monsieur , lui dit - il , d'un air délibéré , versant avec fracas son argent sur le comptoir : *Le père de Melchisedech s'appelloit Crésus*. Oh ! c'est un habile homme , que celui-ci , dit le questionneur ; je ne croyois pas que les gens de mer fussent si habiles dans l'histoire : j'aime la littérature , & ceux qui la cultivent , & je vous accorde , monsieur , ce que vous me demandez. *Lettres de M. Desforger-Maillard.*

La meilleure recommandation. Il y a long-temps que l'on a dit que la meilleure recommandation étoit l'argent ; c'est ce que fit bien sentir un jour à ses amis , *Artotto* , curé Italien , célèbre par ses bons mots & par ses plaisantes réparties. Ce curé s'embarquant pour un voyage , fut prié par plusieurs de ses amis de leur faire diverses emplettes au pays où il alloit. Ils lui en donnèrent des mémoires ; mais il n'y en eut qu'un qui s'avisa d'y joindre l'argent nécessaire pour payer ce qu'il demandoit. Le curé employa cet argent de son ami ,

M ij

conformément à son mémoire, & n'acheta rien pour les autres. Lorsqu'il fut de retour, ils vinrent tous chez lui pour y recevoir leurs emplettes; & *Arlotto* leur dit : « Messieurs, lorsque je fus embarqué, je mis tous vos mémoires sur le pont de » la galère, à dessein de les ranger par ordre, » mais il s'éleva un vent qui les emporta tous dans » la mer; ainsi, je n'ai pu me souvenir de ce qu'ils » contenoient ». — Cependant, lui dit un d'entr'eux, vous avez apporté des étoffes à un tel. « Il est vrai répliqua le curé, mais c'est qu'il avoit » enveloppé dans son mémoire un nombre de du- » cats, dont le poids empêcha le vent de l'emporter avec les vôtres qui étoient légers; ce qui a fait » que je ne me suis souvenu que de ce qu'il m'a » demandé. »

L'amour de Dieu n'est pas toujours une bonne recommandation. Un pauvre Ecclésiastique Irlandois, étant entré dans une boutique de barbier, demanda si on vouloit bien le razer pour l'amour de Dieu. Après l'avoir fait attendre quelque temps, on lui dit qu'il peut s'asseoir. On le frotte avec de l'eau froide; & sans lui donner ni savonnette, ni linge, on prend un mauvais rasoir, qui, suivant l'expression de M. de la Monnoye, lui charchute le menton & la joue. Pendant qu'il souffroit le martyre, sans oser se plaindre, un chat, que l'on poursuivoit dans l'arrière-boutique, faisoit un sabbat épouvantable. Le barbier, déjà assez de mauvaise humeur de la pratique qui lui étoit survenue, & impatient d'entendre un si grand bruit : Que diable, dit-il, fait-on à ce chat, pour le faire tant crier? « C'est sans doute, reprit l'ecclésiastique, quelque pauvre chat à qui on fait la barbe pour l'amour de Dieu. » Cette plaisanterie dérida le front du barbier, & le rendit un peu plus humain.

Religieux montrant des reliques. Un religieux

montrait les reliques de son couvent devant une nombreuse assemblée : mais la plus rare, selon lui, étoit un cheveu de la sainte Vierge, qu'il sembloit présenter à l'assemblée, en écartant les mains. Un paysan ouvrant ses deux grands yeux, dit, en s'approchant : Mais, mon révérend père, je ne vois rien. « Parbleu ! je le crois, reprit le religieux ; il y a vingt ans que je le montre, & je ne l'ai point encore vu.

Ressemblance parfaite. Deux freres qui logeoient ensemble se ressembloient parfaitement & portoient le même nom. Un homme demande à parler à l'un des deux. *Lequel voulez-vous voir*, dit le portier... Celui qui est conseiller.... *Ils le sont tous deux*.... Celui qui est un peu louche... *Ils le sont tous deux*.... Celui qui est marié... *Ils le sont tous deux*.... Celui qui a une jolie femme... *Ils en ont tous deux*.... Eh bien ! c'est donc celui qui est cocu : ... *Ma foi, monsieur, je crois qu'ils le sont tous deux*. Voilà, dit cet homme, deux freres bien destinés à se ressembler !

Soupe du Caillou. Deux moines, passant dans un village de Normandie, entrèrent à l'heure du dîner, dans la maison d'un paysan. Ils n'y trouvèrent point de cuisine. Le père & la mère étoient aux champs ; & les enfans qui étoient de garde au logis ne pouvoient être d'un grand secours à ces religieux. Ils leur allumèrent pourtant du feu & leur présentèrent du cidre ; mais ce n'étoit pas assez pour des gens qui avoient envie de dîner. De peur d'effrayer les petits paysans, les moines n'osèrent pas demander tout d'un coup ce dont ils avoient besoin ; mais pour commencer par quelque chose, ils proposèrent d'abord une soupe. On leur répondit qu'il n'y avoit rien pour la faire. — Quoi ! dirent les moines, vous ne savez donc pas que nous faisons nos soupes avec un caillou ? — Un caillou, répondirent ces pauvres enfans ; cela doit être curieux.

—Vraiment sans doute, dirent les religieux, & très-curieux. Si vous voulez, nous vous enseigneront notre secret. Vous n'avez, pour cela, qu'à nous donner de l'eau, & un caillou bien propre. Ce qui fut dit, fut fait : on leur porta des cailloux à choisir ; & après qu'on en eût bien lavé un, & mis dans une marmite pleine d'eau, & que la marmite eut été posée sur le feu, on s'assit pour attendre qu'il fût cuit. La marmite bouilloit à force, & le caillou ne cuisoit point. Ces enfans y regardoient à tous momens de la meilleure foi du monde. Enfin nos religieux, que la faim pressoit, commencèrent à s'impatienter. Ils accusèrent l'eau de ce retardement, & dirent qu'il falloit qu'elle ne fût pas bonne, & qu'on ne pourroit y remédier qu'en jettant du sel dedans. On leur en donna ; mais comme l'effet n'en fut pas encore assez prompt, ils crurent qu'il seroit à propos d'y joindre aussi du beurre. Ces enfans, attentifs à cette nouvelle façon de faire de la soupe, donnoient tout ce qu'on leur demandoit ; si bien que les moines, après avoir obtenu le sel, le beurre, les envoyèrent au jardin cueillir des choux, des oignons, & toutes sortes de légumes, qui furent plutôt cuits que le caillou. C'est assez dirent-ils alors, il n'y a qu'à dresser le potage. On leur apporta du pain, ils firent une soupe excellente : le caillou fut servi dessus en guise de chapon, un peu dur à la vérité : aussi n'y toucha-t-on point. Les moines dirent qu'il falloit l'enfermer bien proprement, & qu'on pouvoit encore en faire une autre soupe. Cependant celle-là fut trouvée bonne au grand étonnement des pauvres enfans qui ne faisoient point attention au sel, au beurre, ni aux choux qu'ils avoient apportés pour faire cuire le caillou. Plusieurs personnes riront de la simplicité de ces enfans, & comme eux se laisseront attraper par le premier aigre-

fin qui connoîtra la tournure de leur esprit.

Tempête de Rabelais. « En notre nauf étions avec
 « Pentagruel le bon , joyeusement tranquilles , &
 « étoit la mer tranquillement triste ; car Neptune ,
 « en son naturel , est mélancolique & songe creux ,
 « pour ce qu'il est plus flegmatique que sanguin.
 « Bonasse traîtreuse nous invitoit à molle oisiveté ,
 « & oisiveté nous invitoit à boire : or à boisson vi-
 « neuse mêlions saucisses , pontargue & jambons
 « outreusement salés , pour plus faire sentir & contras-
 « ter suavité nectarine , douce , non comme , mais
 « plus que lait. Oh ! que feriez mieux , nous cria
 « le pilote , au lieu d'icelles salines , manger vian-
 « des douces , pour ce qu'incontinent , ne boirez
 « peut-être que trop salé , ce que disoit le pilote
 « par pronostication ; car pilotes , ainsi que chats
 « en goutieres , fleuront par instinct pluies & ora-
 « ges. Et de fait le beau & clair jour qui luisoit ,
 « perdant peu-à-peu sa transparence lumineuse ,
 « devint d'abord comme entre chien & loup , puis
 « brun obscur , puis presque noir , puis si noir , si
 « noir , que fumées saisis de malpeur ; car autre lu-
 « mière n'éclaira plus nos faces blêmes & effrayées ,
 « que lueurs d'éclairs fulminans par crévemens de
 « flambantes nuées , avec millions de tonnetres to-
 « nigrondans sur tous les tons & intonnations des
 « orgues de Jupin ; les pédales , pou , dou , dou ;
 « ici cromornes , ton , ron , ron , ron , & cla , cla ,
 « cla , cla , cla ; miséricorde , disoit Panurge , dé-
 « tournez l'orage , sonnez les cloches ; mais clo-
 « ches ne sonnerent , car en pleine mer cloches n'y
 « avoit pour lors : voilà tout en feu , voilà tout en
 « eau , bourasques de vents , sifflemens horribles ;
 « cela fait trois élémens , dont de chacun trop
 « avions ; n'y avoit que terre qui nous manquoit ,
 « sinon pourtant que fondrières marines , furent si
 « profondes , qu'en fin fond d'abîmes ouverts , eut-

» on pu voir harangs sur fable, & moruës engrai-
» vées : or du fond d'iceux abîmes vagues mon-
» toient aux nues, & d'icelles nues se précipitoient
» comme torrens, montagnes d'eau, soi-disant va-
» gues; desquelles aucunes tombant sur la nauf,
» Panurge, qui de frayeur extravagoit, disoit :
» Ho, ho, ho, quelle pluie est ceci? vit-on jamais
» pleuvoir vagues toutes brandies? Hélas! be, be,
» be, be, je nage; bou, bou, bou : ah! maudit
» cordonnier, mes souliers prennent l'eau par le
» colet de mon pourpoint. Ah! que cette boisson
» est amère. Hola, hola; je n'ai plus soif. Te tairas-
» tu, crioit frère Jean; & viens plutôt nous aider à
» manœuvrer. Où sont nos boulingues? Notre trin-
» quet est avau-l'eau. Amis! à ces rambades; en-
» fans! n'abandonnons le tirados. A moi! à moi!
» par ici, par là-haut, par là-bas. Viens donc, Pa-
» nurge; viens, ventre de fol; viens donc. Hé! ne
» jurons point, disoit piteusement Panurge; ne
» jurons aujourd'hui, mais demain tant que tu vou-
» dras; il est maintenant heure de faire des vœux
» & promettre pélerinage. Ha, ha, ha; ho, ho,
» ho, ho, je nage; boubi, boubous; sommes-nous
» au fond? Ah! je me meurs. Mais viens donc ici
» nous aider, crioit frère Jean; au lieu de mori-
» bonder, mets la main à l'estaransol; gare la pane;
» haut amure, amure bas. Peste soit du pleurard,
» qui nous est nuisible au lieu de nous aider. Ha!
» oui, oui, oui, reprenoit Panurge, vous suiez
» nuisible; mettez-moi donc à terre, afin que puis-
» siez à l'aïse manœuvrer tout votre saoul. Or icelle
» tempête, ou tourmente, comme voudrez, com-
» mença à prendre fin à force de durer, comme
» toutes choses mondaines. Terre! terre! cria le
» pilote : & jugez bien quelle jubilation s'ensuivit,
» à quoi prit la plus forte part le craintif Panurge,
» qui, descendant le premier sur l'arène, disoit :

» O trois & quatre fois heureux jardinier , qui
 » plante choux ! car au moins a-t-il un pied sur
 » terre , & l'autre n'en est éloigné que d'un fer de
 » besche. »

Valet qui demande caution. Un valet se présentoit pour entrer en condition chez un moulquetaire , qui passoit pour un grand dissipateur. Celui-ci lui demanda s'il avoit un répondant. « Comment l'entendez-vous ? lui dit le valet ; c'est moi qui vous en demande un.

Le voyageur russe. Un voyageur du comté de Kent , qu'un orage avoit transi de froid , arrive dans une hôtellerie de campagne , & la trouve si remplie de monde , qu'il ne peut approcher de la cheminée. *Que l'on porte vite , à mon cheval , une cloyere d'huîtres* , dit-il à l'hôte. — A votre cheval , s'écrie celui-ci : croyez-vous qu'il veuille en manger ? ... *Faites ce que j'ordonne* , répliqua le gentilhomme. A ces mots tous les assistans volent à l'écurie ; & notre voyageur se chauffe. « Monsieur , dit l'hôte en revenant , je l'aurois gagé sur ma tête ; le cheval n'en veut pas.... » *En ce cas* , reprend le voyageur , qui s'étoit bien chauffé , *il faut donc que je les mange.*

C O N T R A D I C T I O N.

LA Contradiction est principalement insupportable à ceux qui parlent par humeur & sans principes. Ce feroit même souvent un cruel moyen de se venger d'eux , que de les contredire. Un curé donnant dans un rigorisme excessif , soutenoit que les festins des nocés étoient de l'invention du diable. Quelqu'un lui objecta là-dessus que Jésus-Christ y avoit pourtant assisté , & qu'il avoit même daigné y faire son premier miracle , pour prolonger la gaieté du fes-

tin. Le curé un peu embarrassé , répondit en grondant : *Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux.*

C O N V E R S A T I O N .

LES hommes en général recherchent moins l'instruction que les applaudissemens. C'est donc un moyen sûr de déplaire dans la conversation , que d'y paroître plus occupé de soi que des autres. L'illustre Racine, dans la vûe de dégouter un de ses fils de la manie des vers , & dans la crainte qu'il n'attribuât à ses tragédies , les caresses dont quelques grands seigneurs l'accabloient , lui disoit souvent : « Ne croyez pas que ce soit mes vers qui m'attirent » toutes ces caresses, Corneille fait des vers cent » fois plus beaux que les miens , & cependant per- » sonne ne le regarde : on ne l'aime que dans la » bouche de ses acteurs ; au lieu que sans fatiguer » les gens du récit de mes ouvrages , dont je ne » leur parle jamais , je me contente de leur tenir » des propos amusans , & de les entretenir de cho- » ses qui leur plaisent. Mon talent avec eux n'est » pas de leur faire sentir que j'ai de l'esprit , mais » de leur apprendre qu'ils en ont. Ainsi , quand » vous voyez monsieur le Duc passer souvent des » heures entières avec moi , vous seriez étonné si » vous étiez présent , de voir que souvent il en sort » sans que j'aie dit quatre paroles ; mais peu à peu » je le mets en humeur de causer , & il me quitte » encore plus satisfait de lui que de moi ».

Les Etrangers reprochent aux François d'être les tyrans de la conversation ; mais les Anglois sont silencieux : & comme ils ne prennent point ce caractère pour un défaut , ils ne se forcent point à parler. Le François , au contraire , se croit chargé de soutenir la conversation : il cherche , si elle tom-

be , à la relever par les propos même les plus frivoles. C'est ce que le Docteur Burnet, évêque de Salisbury en Angleterre, reprocha finement à un François, qui dînoit chez cet évêque en grande compagnie : « Ce François étoit homme d'esprit & savant , mais il avoit le défaut de s'emparer un peu trop de la conversation ». Quelqu'un rapporta qu'on venoit de nommer un gouverneur de la Chartreuse de Londres. « Je comprends par ce nom de *Chartreusé*, dit là-dessus notre François , que vous avez eu autrefois des Chartreux dans votre Capitale ». Il faut convenir que c'étoit quelque chose de bien méritoire à eux , d'être entrés dans cet Ordre. Un Anglois a bien de la peine à se passer à dîner de son morceau de bœuf. « Il n'y a point de mérite à vos François , qui se font Chartreux , répliqua M. Burnet , à cause de la loi du silence ».

Ce ne sont pas toujours les auteurs qui brillent le plus dans la conversation. Le talent de parler sur le champ , demande un homme qui pense promptement & nettement. Or , combien de bons esprits qui ne peuvent développer leurs pensées que par la méditation ? M. Nicole , l'un des premiers écrivains du siècle passé , étoit de ce nombre : il fatiguoit même ceux qui l'écoutoient ; aussi disoit-il au sujet de M. de Tréville , qui parloit facilement : *Il me bat dans la chambre , mais il n'est pas plutôt au bas de l'escalier que je l'ai confondu.*

Pour se venger d'une parlante impitoyable , femme d'esprit d'ailleurs , on s'avisa un jour de lui présenter un homme qu'on lui disoit très-savant. Cette femme le reçoit à merveille ; mais pressée de s'en faire admirer , elle se met à parler , lui fait cent questions différentes , sans s'apercevoir qu'il ne répondoit rien. La visite faite : *Etes-vous , lui dit-on , contente de votre présenté ? Qu'il est charmant !*

répondit - elle : *Qu'il a d'esprit !* A cette exclamation, chacun de rire ; ce grand esprit, c'étoit un muet.

COQUETTERIE.

C'EST dans les femmes le desir de plaire à plusieurs hommes. Examinez une coquette au milieu d'une troupe fémillante de jeunes gens ; elle sourit à l'un , parle à l'oreille à l'autre , soutient son bras sur un troisième , & fait signe aux deux autres de la suivre. La Célimène du Misantrope , instruite que ses amans sont jaloux les uns des autres , les rassure tour à tour , par le mal qu'elle dit à chacun d'eux de ses rivaux : d'où l'on voit que les coquettes sont toujours fausses.

On a proposé ce problème : Chloé , jeune bergère , a deux amans ; elle les regarde comme la gloire de ses charmes : & pour les retenir auprès d'elle , s'interdit tout ce qui pourroit décéler le secret de son cœur. Chaque amant , en particulier , se croit le plus aimé , & redouble ses soins pour faire prononcer sa victoire. Mais la coquette Chloé éloigne toujours ce moment fatal. Pressée à la fin de s'expliquer , elle leur donne un rendez - vous. Elle va , dit-elle , dévoiler son cœur tout entier. Quel triomphe ! quelle gloire pour l'amant préféré ! Ils arrivent ensemble au rendez-vous : l'un d'eux avoit une couronne de fleurs. Chloé assise sur un lit de verdure , & pareillement couronnée de fleurs , se leve aussi - tôt qu'elle les aperçoit ; ôte sa couronne , la met sur la tête de celui qui n'en avoit pas , & prend celle de l'autre amant pour s'en couronner. Chloé s'est expliquée ; Quel est l'amant favorisé ?

On pourroit faire encore ici la même question :

Aglæ, assise à table avec ses trois amans, sourit à l'un, boit dans le verre de l'autre, & appuie son pied sur celui du troisième.

COUR, COURTISANS.

ON a souvent comparé la cour à une mer orageuse & fertile en naufrages. Louis XIV disoit à un seigneur de sa cour, en lui montrant les nouveaux bâtimens de Versailles : « Vous souvient-il qu'il y avoit là un moulin ? — Oui, sire ; le moulin n'y est plus, mais le vent y est encore. »

On conseilloit à madame de Longueville, d'aller à la cour, pour lui donner bon exemple. « Je ne saurois, dit-elle, lui donner un meilleur exemple, que de la quitter. »

Le cardinal de Richelieu s'amusoit volontiers à de petits jeux d'exercice, pour se délasser des pénibles travaux de son cabinet. Antoine de Grammont, mort en 1678, le surprit un jour qui, tout seul, en veste, s'exerçoit dans son cabinet à sauter contre un mur. Un courtisan moins délié que lui, eût été sans doute fort embarrassé de se trouver avec un ministre du caractère de M. de Richelieu, témoin d'une occupation si contraire au sérieux de sa dignité : mais il s'en tira en homme d'esprit. « Je parie, dit-il au cardinal, que je saute aussi-bien que votre éminence. » Aussitôt, quittant son habit, il se mit à sauter avec le ministre. Ce trait d'adresse fit sa fortune, & ne contribua pas peu à son avancement.

Un jour Louis XIV jouant au trictrac, il y eut un coup douteux. On disputoit ; les courtisans demeuroient dans le silence. Le comte de Grammont entra : Jugez-nous, lui dit le roi. — Sire, c'est

vous qui avez perdu , dit le comte. — Eh comment pouvez - vous décider contre moi , avant de savoir ce dont il s'agit ? — Eh ! sire , ne voyez-vous point que pour peu que la chose eût été seulement douteuse , tous ces messieurs vous auroient donné gain de cause.

Le même prince s'amusoit depuis quelques jours à faire des vers. MM. de saint-Agnan & Dangeau lui montroient comment il falloit s'y prendre. Ce prince venoit de composer un petit madrigal , que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin , il dit au maréchal de Grammont : Monsieur le maréchal , lisez , je vous prie , ce petit madrigal , & voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent : parcequ'on fait que depuis peu j'aime les vers , on m'en apporte de toutes les façons. Le maréchal , après avoir lû , dit au roi : Sire , vôtre majesté juge divinement bien de toutes choses : il est vrai que voilà le plus sot & le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lû. Le roi se mit à rire , & lui dit : N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ? — Sire , il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh ! bien , dit le roi , je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement ; c'est moi qui l'ai fait. — Ah ! sire , quelle trahison ! que votre majesté me le rende , je l'ai lû brusquement. — Non , monsieur le maréchal , les premiers sentimens sont toujours les plus naturels. Le roi , ajoute madame de Sévigné , a fort de cette folie ; & tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. *Lettres de Sévigné.*

Il étoit un temps que tout le monde disoit *gros* , pour *grand* : une *grosse* chose , une *grosse* maison , une *grosse* réputation. Louis XIV étant un jour chez madame de Montespan , où se trouvoit Boileau , lui témoigna qu'il n'aimoit pas cette expression nou-

velle. Il est surprenant , lui dit Boileau , qu'on veuille par - tout mettre *gros* , pour *grand*. Par exemple , ajouta-t-il en fin courtisan , il y a bien de la différence entre Louis le *Grand* & Louis le *Gros*.

En 1702 , M. de Melac , qui étoit très-âgé , descendit près de quatre mois Landau assiégé par les Impériaux. Le comte de Grammont , pour le moins aussi vieux , dit familièrement au roi à-peu-près du même âge : « Sire , il n'y a que nous autres cadets qui valions quelque chose. Cela est vrai répondit le roi , mais à notre âge on n'a point longtems à jouir de la gloire. Sire , reprit le comte de Grammont , on ne compte pas l'âge des rois , & lorsqu'ils sont comme vous , on ne suppose leurs années que pour rappeler leurs belles actions.

On présentoit à ce prince un officier pour remplir une place. Cet homme , dit le roi , est trop âgé. Sire , repartit l'officier en habile courtisan , je n'ai que quatre ans plus que votre majesté , & j'ai encore vingt-cinq ans à la servir. Le roi lui accorda ce qu'il demandoit.

Ce prince étant à Fontainebleau , se plaignoit un jour au marquis de Cavoix , maréchal des logis de sa maison , de ce que les seigneurs de la cour étoient très-mal logés. M. de Cavoix s'excusoit de ce que le château n'étoit pas assez grand pour contenir une cour aussi nombreuse ; mais , dit le roi , Fontainebleau n'est pas bâti d'aujourd'hui : on y tenoit cour du tems de François I ; sous le roi Henri mon grand père il y avoit assez de place , de même que sous le feu roi mon père. Ah ! sire , dit alors le marquis de Cavoix , votre majesté me parle-là de plaisans rois. Cette réponse fut bien interprétée à cause de sa naïveté ; mais un homme sage n'auroit pas voulu la hasarder.

Un prince Italien avoit fait faire une belle statue à Rome , par le meilleur sculpteur. Aussitôt

qu'elle fut achevée, il alla la voir, & l'ayant considérée depuis les pieds jusqu'à la tête, il trouva, ou crut trouver quelque chose à redire. Le sculpteur n'en demeurait pas d'accord. Cependant, en habile courtisan, il s'empressa d'y remédier. Il prit son maillet & son ciseau avec un peu de poudre de marbre, & feignit de retoucher l'endroit trouvé défectueux par le prince, en laissant tomber adroitement de cette poudre de marbre qu'il avait dans la main. Alors le prince ne lui trouvant plus de défaut, lui dit tout transporté de joie : Vraiment vous lui avez donné la vie.

Le calife Almanzor avait consulté deux astrologues sur son horoscope. Le premier lui prédit que les prétendants au califat *mourroient* avant lui; le second, qu'il *vivroit* beaucoup plus long-tems que ceux qui pouvoient prétendre au califat. Ce dernier astrologue annonçoit la même chose que le premier. Sa prédiction néanmoins fut la seule bien reçue & bien récompensée, parcequ'il avait habilement évité le terme de *mourir*, qui laisse toujours une idée fâcheuse dans l'esprit. Ceci rappelle ce mot de la reine Parisatis, qui vouloit qu'on n'eût que des paroles de soie pour les grands.

Un roi de Perse délibéroit avec ses courtisans sur une affaire importante. Tous étoient d'un avis opposé à celui du prince, excepté un conseiller qui approuva le sentiment du roi. Quelqu'un lui demanda pourquoi il avait embrassé une opinion différente de celle de tous les ministres. Les événemens, répondit-il, étant incertains, soit que les projets du roi réussissent, soit qu'ils échouent, je suis à l'abri de sa disgrâce : j'ai pensé comme lui. Combattre l'opinion d'un roi, c'est tremper les mains dans son propre sang. Si le roi dit au milieu du jour qu'il est nuit, dites que la lune est brillante; voyez-vous les Pleiades? *Extrait de Sadi.*

Un

Un prince, continue Sadi, avoit trois fils : le dernier étoit fort petit & fort laid ; ses frères l'aimoient, mais son père le méprisoit : il entreprit de s'en faire estimer. Il survint une guerre ; on donna une bataille, dans laquelle l'armée du roi prit la fuite ; mais le jeune prince la rallia, la força d'attaquer de nouveau l'ennemi, & remporta une victoire complète. Depuis ces services le roi le préféroit à ses autres fils. Il revint à la cour où il fut caressé & loué des courtisans. Cependant ses frères gardoient le silence ; & quelques jours après son arrivée, le jeune prince mourut empoisonné. Le tigre se cache sous le feuillage paisible. Craignez à la cour le silence de l'envie.

C O U R A G E.

LE Courage est cette ardeur impatiente du tempérament qui fait mépriser le danger & ses suites. Cette vertu mâle, moins éclairée, mais plus impétueuse que la bravoure, affronte aussi plus volontiers le péril. Voyez, *Bravoure, Valeur, Honneur, François.*

Toute la race du roi Gélôn, tyran de Syracuse, fut, au rapport de Valère Maxime, détruite dans une sédition. Une seule fille, nommée *Harmonie*, échappa aux séditeux. Pendant qu'ils la cherchoient pour l'immoler à leur sûreté, sa nourrice, qui avoit une fille à-peu-près du même âge, la revêtit des habits royaux & l'exposa à la fureur du peuple. Cette jeune fille n'avoit qu'à parler, & elle étoit sauvée ; mais elle souffrit constamment la mort. Tant de fidélité n'est comparable qu'au courage magnanime de la princesse, qui, frappée de cette action héroïque, rappella elle-même les meurtriers, se fit connoître à eux, & sembla partager

N

avec joie le sort de celle qui lui avoit montré un si grand attachement.

Cécina Poetus ayant été fait prisonnier par les troupes de l'empereur Claude , après la déroute de Scribonianus , dont il avoit embrassé le parti , fut envoyé à Rome. Sa femme fit les instances les plus vives pour être reçue dans le navire qui conduisoit son mari prisonnier ; elle ne put y réussir. Alors , sans s'abandonner au désespoir , elle loua un bateau de pêcheur ; & seule dans ce petit esquif , elle suit Poetus depuis l'Esclavonie jusqu'à Rome. Quand elle y fut arrivée , & qu'elle ne vit plus d'espérance de sauver les jours de son mari , elle le presse à se donner lui-même la mort : elle s'apperçoit qu'il n'avoit pas le cœur assez ferme pour une telle action ; aussi-tôt elle se saisit d'un poignard qu'il portoit : *Sic , Pate* : Fais ainsi , mon cher Poetus. Et à l'instant , s'étant donnée un coup mortel de ce même poignard , elle l'arracha de la plaie , le lui présenta tranquillement , & lui dit en expirant : *Pate , non dolet* : Tiens , Poetus , il ne m'a point fait de mal.

Voici un autre trait rapporté par Tacite , qui , avec les précédens , prouveroit que les femmes ont quelquefois montré plus de courage que les hommes. Dans la fameuse conspiration de Pison contre l'empereur Néron , un grand nombre de Chevaliers & de Sénateurs Romains avouèrent le détail de cette conspiration , sans y être forcés par les tourmens. Ils découvrirent même leurs plus intimes amis qui étoient du nombre des complices. Lucanus nomma sa propre mère : mais Epicharis , qui n'étoit qu'une simple affranchie , souffrit les plus affreux supplices , & eut la constance de ne rien déclarer contre des gens qui lui étoient presque inconnus. Comme on la remenoit à la question , dans une chaise , elle fit un nœud coulant au mou-

choir qui lui couvroit la gorge , l'attacha à sa chaise , & s'étrangla.

Un Corsaire Ecoffois , nommé *Lebreton* , ayant été attaqué par des vaisseaux Anglois , en 1512 , se défendit avec un courage extraordinaire ; mais ayant été blessé mortellement d'un coup qui le mit hors de combat , il se fit apporter son hautbois , ou son sifflet , dont il joua pour encourager les siens , jusqu'à ce que l'haleine lui manquât avec la vie. *Larrey.*

Lorsque les Turcs attaquoient l'Isle de Rhodes , en 1522 , on vit les femmes rendre dans la place des services qu'on n'attendoit pas d'elles. L'histoire a distingué sur-tout une Grecque très-belle , & maitresse d'un officier qui fut tué à la défense d'un bastion. Cette courageuse fille ne voulant pas survivre à un homme qui lui étoit cher , baise deux enfans qu'elle a eus de lui , leur fait le signe de la croix sur le front , leur dit , les larmes aux yeux , qu'il vaut mieux qu'ils meurent de sa main que d'être réservés à d'infâmes plaisirs , les egorge en frémissant , jette leurs corps dans le feu , se revêt des habits teints du sang de son amant , prend ses armes , court sur la breche , tue le premier Turc qui s'oppose à elle , en blesse d'autres , & meurt en combattant héroïquement.

En 1527 , le duc de Bourbon , général de l'armée de Charles V. est blessé à mort dans l'assaut qu'il donne à Rome. Quelques-uns de ses soldats , qui passaient près de l'endroit où il étoit étendu par terre prêt d'expirer , se demandoient les uns aux autres s'il étoit vrai qu'il eût été tué. Lui-même , pour ne pas les décourager , répondit : *Bourbon marche devant.*

Lors de la prise du château de Bude , par Soliman , en 1529 , la garnison , sans se défendre , demande à capituler. Elle obtint les honneurs de la guerre. Comme elle défilait , les Turcs l'insultèrent ,

& lui reprochèrent son peu de courage. Ces outrages portent la rage dans le cœur d'un soldat Allemand , qui , regardant un Jannissaire d'un air menaçant , lui dit : *Qu'as-tu à me reprocher? Je ne commande pas, j'obéis.* Il tire en même-temps son épée, & la lui passe au travers du corps. *Cantimir, histoire Ottomane.*

Les Portugais , maîtres de Diu , isle située sur les côtes de Camboye ; & assiégés dans la citadelle de cette isle en 1546 , par une armée d'Indiens , se défendirent avec un courage qui paroïssoit au-dessus de l'humanité. L'acharnement étoit même , porté au point , qu'un soldat , dans la chaleur de l'action , s'arracha plusieurs de ses dents , & les mit dans son arquebuse au défaut des balles qui lui manquoient. Ce siège offre un exemple singulier d'émulation. Deux jeunes gentilshommes , Jean Manoel & Jean Faucon , qui alloient pour se battre en duel , apprennent que l'ordre est donné pour forcer les assiégeans dans leur retranchement : ils changent aussi-tôt l'objet de leur cartel , & courent à l'envi l'un de l'autre , pour se ravir la gloire de paroître les premiers sur les retranchemens ennemis. Manoel les atteint le premier : un coup de sabre lui coupe la main droite qu'il met sur le mur : un autre coup lui abat la main gauche ; & , comme il s'efforce encore de monter , appuyé sur ses deux poignets , un troisième coup lui enleva la tête. Faucon , son rival , qui monte en même-temps , a un sort à peu-près égal. *Conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde.*

Lors du siège d'une autre place , attaquée par les mêmes ennemis , un Portugais , nommé *Ro driguez* , prit un baril de poudre entre ses bras , en criant à ses compagnons : *Gare , je porte ma mort , & celle d'autrui.* Il se jeta au milieu des ennemis , avec une mèche allumée si à temps , que le baril

crévant aussi-tôt, fit sauter en l'air & mit en pièces plus de cent Indiens. Il en resta vingt brûlés dans le lieu même. Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est que Rodriguez se sauva du péril, & il continua de se distinguer par des actions de la même valeur.

Histoire générale des voyages.

Une des actions les plus hardies que fournisse l'histoire moderne, est celle d'Edouard Stanley, officier Anglois. Il se trouvoit en 1586 à l'attaque d'un des forts de Zutphen, dans les Pays-Bas. Trois cents Espagnols défendoient ce fort. Stanley s'en étant approché, on poussa de la place une pique contre lui pour le tuer. Il la prend aussitôt des deux mains, & s'en saisit avec tant de force, que les Espagnols la voulant retirer à eux, le tirent lui-même dans le fort. Il met sur le champ l'épée à la main, écarte tout ce qui se présente, étonne la garnison, & donne aux siens le tems de monter à l'assaut & de s'établir dans leur conquête. *Cambden.*

Durant les troubles de la ligue en 1590, Barri de Saint-Aunez, gouverneur pour Henri IV à Leucate, en partit pour aller communiquer un projet au duc de Montmorenci, qui commandoit dans le Languedoc. Il fut prit en chemin par les Ligueurs, qui marchèrent aussi-tôt avec les Espagnols vers Leucate. Ils pressèrent ce gouverneur de leur livrer cette place. Ils le menacèrent même de le faire mourir s'il n'engageoit Constance de Cezelli sa femme, qui s'étoit mise à la tête de la garnison, de faire ouvrir les portes. Il fut inébranlable. Constance, avertie du danger de son époux, répond que si les Ligueurs veulent commettre une injustice, elle ne croit pas devoir les arrêter par une lâcheté, & qu'elle ne rachetara jamais la vie de son mari, en livrant une forteresse pour la conservation de laquelle il feroit gloire de mourir. Les assiégeans font plusieurs tentatives où ils sont repoussés : ils

N ii

rités de cette courageuse résistance , qu'un ennemi généreux auroit admiré , ils exécutent leur cruelle menace , & levent le siège. La garnison voulut user de représailles sur le seigneur de Loupian qui étoit du parti de la ligue , & qui avoit été fait prisonnier. Notre héroïne s'y opposa. Henri le Grand , qui favoit récompenser les belles actions , lui envoya le brevet de gouvernante de Leucate , avec la survivance pour son fils. *Hist. du Languedoc.*

La Rochelle , le boulevard du Calvinisme , est assiégée en 1627 , par les armées royales. Les Rochellois élisent pour leur maire , leur capitaine & leur gouverneur , Jean Guiton. Ce brave homme se refusa d'abord , par humilité , à ce choix ; mais se voyant pressé par les instances de ses compatriotes , il prend un poignard , & leur dit : « Je serai » maire , puisque vous le voulez ; mais à condition » qu'il me sera permis d'enfoncer ce poignard dans » le sein du premier qui parlera de se rendre. Je » consens qu'on en use de même envers moi , dès » que je parlerai de capituler ; & je demande que » ce poignard demeure tout exprès sur la table où » nous nous assemblons dans la maison-de-ville. » Le cardinal de Richelieu , qui conduisoit les opérations du siège , avoit fait élever , devant le port de la ville , une digue qui en bouchoit l'entrée , & empêchoit les provisions d'arriver. Quelqu'un disant à Guiton , que la faim faisoit périr tant de monde , que bientôt la mort achevera d'emporter tous les habitans : *Eh ! bien* , répondit-il froidement , *il suffit qu'il en reste un pour fermer les portes.* Journal du siège.

Lorsque les Turcs , maîtres de Sbarras , assiégeoient Trembawla , en 1675 , la noblesse des environs , qui s'étoit réfugiée dans cette forteresse , voyant le danger pressant , & désespérant d'avoir du secours , proposoit à la garnison de livrer la

placé. La femme du gouverneur , qui , sans être aperçue , avoit entendu les résolutions que l'on venoit de prendre , va aussi-tôt sur la breche avertir son mari de ce qui se passe. Chrasonowski vole à l'instant à ce conseil de lâches. « Il est douteux ; » dit-il , si l'ennemi nous prendra ; mais il est certain » que si vous persistez dans votre misérable résolution , je vous brûlerai vifs dans cette salle même : » des soldats sont aux portes , la mèche allumée , » pour exécuter mes ordres. » Cette fermeté en impose aux cœurs les plus abbattus , & l'on continue à se défendre. Les Turcs , de leur côté , redoublent leurs efforts. Repoussés quatre fois de suite , ils se préparent à réparer leur honte par l'attaque la plus vive. Chrasonowski en paroît allarmé. Sa femme , qui regarde cette inquiétude comme une foiblesse , se saisit aussi-tôt de deux poignards , qu'elle présente à son mari. *Si tu te rends* , lui dit-elle fièrement , *l'un sera contre toi , & l'autre contre moi.* Un moment après arrive l'armée Polonoise , qui fait lever le siège. *Hist. de Jean Sobieski.*

Les Impériaux gagnent , en 1687 , la célèbre bataille de Herfan contre les Turcs. Dans une escarmouche qui précède cette grande action , le cornette de la compagnie Colonelle , du régiment de Commerci , se laisse prendre son étendard. Le prince de Commerci demande à l'instant au duc de Lorraine , la permission d'aller en enlever un autre aux Infidèles. Ses instances réitérées font qu'il obtient ce qu'il desire : il part aussitôt avec une ardeur extrême , aperçoit un Turc qui porte un étendard au bout d'une zagaye , court à lui le pistolet à la main , tire de fort près , manque son coup , & jette son pistolet à terre pour mettre l'épée à la main. Le Musulman profite de ce moment pour lui enfoncer dans le flanc sa zagaye. Le prince la saisit froidement de la main gauche , & de la droite assène

Niv

un si terrible coup d'épée sur la tête de son adversaire , qu'il la fend en deux. Après ce trait heureux & hardi , le jeune prince arrache lui-même de son corps la zagaye , porte le fruit de sa victoire , toute teinte de son sang , à son général ; fait appeler son cornette , & lui dit , sans s'émouvoir : « Voilà , » monsieur , un étendard que je vous confie ; il me » coûte un peu cher , & vous me ferez plaisir de le » mieux conserver que celui que vous vous êtes » laissé enlever. » Cette réprimande singulière est presque autant admirée que l'action même. L'empereur , dans la vue de récompenser ce jeune prince d'une manière digne de lui , fait placer l'étendard avec des cérémonies extraordinaires dans le temple principal de sa capitale. L'impératrice , de son côté , en fait de sa propre main un autre , qu'elle envoie au prince de Commerci , pour remplacer celui que sa compagnie Colonelle a perdu. *Vie du prince Eugène.*

Les François attaquent , en 1696 , dans le Canada , les Iroquois , qui sont surpris & dissipés. Un illustre guerrier de cette nation , âgé de près de cent ans , dédaignant de fuir , ou ne le pouvant pas , est pris & abandonné aux sauvages qui , suivant leurs barbares coutumes , lui font souffrir les plus horribles tourmens. Ce vieillard ne pousse pas un soupir , mais reproche fièrement à ses compatriotes de s'être rendus les esclaves des Européens , dont il parle avec le plus grand mépris. Ces invectives aigrissent un des spectateurs , qui lui donne trois ou quatre coups de couteau pour l'achever. *Tu as tort* , lui dit froidement le prisonnier , *d'abréger ma vie ; tu aurois eu plus de temps pour apprendre à mourir en homme.* Hist. de la nouvelle France.

Le barbare Alderete , à la tête des conquérans du Mexique , chargea de fers & fit mettre sur des charbons ardens l'infortuné empereur Guatimozin ,

& son favori, pour les obliger, par ce supplice, à déclarer où étoient les trésors de l'empire. Le ministre, cédant enfin à sa douleur, jette quelques cris. Guatimozin le regarde, & moi, lui dit-il, *suis-je sur des roses ?* Hist. d'Espagne.

C R I T I Q U E.

EN matière de littérature, le censeur le plus sévère d'un ouvrage, a dit un auteur moderne, est celui qui l'a composé. Combien il se donne de peines pour lui seul ? C'est lui qui connoît le vice secret, & ce n'est presque jamais-là que le critique pose le doigt. On peut se rappeler ici ce mot d'un philosophe : *Ils disent du mal de moi. Ah ! s'ils me connoissoient comme je me connois.*

Un peintre célèbre conçut un jour l'insensé projet de faire un morceau qui fût universellement goûté. Son tableau, où il avoit épuisé tout son art, étant achevé, il l'exposa dans la place publique, après avoir marqué au bas qu'il prioit les spectateurs d'indiquer tous les traits qui leur déplairoient. Les curieux accoururent & admirèrent d'abord généralement son travail ; mais chacun voulant montrer qu'il étoit habile connoisseur, marqua au hasard tous les défauts qu'il y supposoit. Le peintre, revenant le soir, eut le chagrin de voir son tableau entièrement barbouillé ; les critiques n'avoient fait grace à aucun trait. Cette décision ne lui paroissant pas suffisante, il imagina encore une fois d'éprouver le public, en le priant de marquer le lendemain tout ce qui méritoit son suffrage ou son admiration. On revint donc au tableau, & l'artiste trouva par-tout les témoignages les plus flatteurs ; tous les défauts de la veille étoient caractérisés comme des beautés. « Je ne m'étonne

» pas, dit-il, s'il est si difficile de réunir les suffrages de tout le monde ; ce qui passe pour une imperfection dans l'esprit de ceux-ci, est une beauté pour les autres ».

On a rapporté d'Apelle, célèbre peintre de l'antiquité, que cet artiste avoit coutume d'exposer ses ouvrages sous les yeux du public, pour savoir son jugement. Un jour, un cordonnier trouva qu'il manquoit quelque chose à une sandale, il le dit hautement, & Apelle en profita ; quelques coups de pinceau firent disparaître le défaut. Le cordonnier, flatté de ce qu'on avoit eu égard à sa critique, s'ingéra de censurer mal-à-propos une jambe. Origine du proverbe, *Ne sutor ultra crepidam.*

Un censeur, fort content de son mérite, vint présenter à un monarque habile, un ouvrage critique contre Virgile. Ce prince, fit aussi-tôt apporter un-boisseau de froment, & après qu'il fut vanné, il en fit donner les criblures pour récompense au censeur.

Que critiquez-vous à cette maison de campagne, disoit-on à un satyrique de profession ? — Je blâme cette montagne qui l'offusque. — C'est dommage, reprit un assez mauvais plaisant, que votre critique n'emporte pas la piece.

Un journaliste subalterne disoit dans une compagnie, qu'il distribuoit la gloire ; « Oui, monsieur, lui répondit quelqu'un, vous la distribuez si généreusement que vous n'en gardez point pour vous ».

Ceci rappelle ce trait malin d'une dame. On exagéroit devant elle l'esprit d'un homme fort borné. « Oh ! oui, dit-elle, il doit en avoir beaucoup, car il n'en dépense guères ».



C R U A U T É.

LA cruauté est le vice du lâche ; c'étoit du moins le sentiment de l'empereur Maurice. Quelqu'un lui ayant rapporté qu'un soldat nommé *Phocius*, vouloit le tuer, il s'informa du caractère de cet homme ; & comme on lui dit que c'étoit un homme sans cœur, il en conclut aussitôt qu'il étoit capable de cette action meurtrière. L'histoire nous montre en effet que les meurtres, après la victoire, ne se commettent que par la canaille, & que l'homme de cœur les défend. La vaillance est satisfaite si son ennemi est à ses pieds ; mais la poltronerie qui se rappelle ses frayeurs, cherche à se rassurer en répandant le sang. Voyez, *Les Essais de Montaigne*, liv. II. chap. xxvii.

L'un des divertissemens ordinaires de Mouley Ismaël, roi de Maroc, étoit, dans un même-temps, de monter à cheval, de tirer son sabre, & de couper la tête à l'esclave qui lui tenoit l'étrier.

Des Derviches, qui s'étoient déclarés contre la créance du célèbre Tamerlan, vinrent le trouver pour se justifier. Ils lui représentèrent que son opinion & la leur étoient de nature à pouvoir se concilier par le peu de différence qu'il y avoit entr'eux. « Vous avez raison, leur répondit le Tartare irrité des discours qu'ils avoient tenus contre lui ; il n'y a d'autre différence entre votre façon de penser & la mienne, que celle qui se trouve entre la pointe & la poignée d'une épée ». Il les fit aussitôt passer tous par le sabre dans le lieu même où il leur donnoit audience. Des tapis furent étendus sur leurs corps palpitans, des tables dressées, & l'on donna un grand festin auquel il assista ; en sorte que, par le plus affreux des contrastes, on

entendoit les plaintes & les cris des mourans se mêler aux chançons des convives. *Histoire de Tamerlan.*

Le Chevalier Kingston, maréchal de camp de l'armée du roi d'Angleterre Edouard VI, poursuivant les rebelles, & étant à Bodmyn, ville du Comté de Cornouaille, envoya dire au maire, qui les avoit favorisés, qu'il vouloit dîner avec lui, & lui marqua le jour. Il ne manqua point d'y aller, & fut magnifiquement traité. Avant de se mettre à table, il dit au maire à l'oreille, qu'il le prioit de faire dresser deux potences pour l'exécution de deux criminels qu'il avoit condamnés à mort. On se mit cependant à table, & le maire régala son hôte des meilleurs mets, & des vins étrangers les plus délicieux. Après avoir fait bonne chère, Kingston s'informa du maire si on avoit fait ce qu'il lui avoit recommandé; & l'autre l'en ayant assuré, ils se levèrent de table pour s'acheminer vers le lieu où l'exécution devoit se faire. Ils trouvèrent les deux potences dressées. Alors Kingston regardant le maire: Voyez, lui dit-il, celle qui vous accomode; vous êtes un rebelle, & il y en a une des deux destinée pour vous. La surprise du maire fut extrême, mais la cruauté de Kingston ne la fut pas moins; & il le fit pendre sur le champ. La seconde potence étoit pour un meunier, qui le meritoit bien; mais un autre paya pour lui. Ce meunier s'étoit absenté, & avoit dit à son garçon de passer pour le maître de la maison, si quelqu'un venoit le demander. Kingston étant venu demander le maître de la maison, ce garçon ne manqua point de répondre que c'étoit lui. Sur sa déclaration il fut aussi-tôt arrêté & pendu. Il eut beau assurer qu'il n'étoit pas celui qu'on pensoit: Qui que tu sois, lui répond Kingston, tu seras toujours bien pendu; soit comme rebelle, si tu es le meunier, soit

comme sa caution, si tu ne l'es pas, puisque tu t'es obligé de tenir sa place. *Histoire d'Angleterre par Larrey.*

Il y a une cruauté froide, tranquille & superstitieuse; c'est le dernier période du crime. Le nommé Saint-Point, gouverneur de Mâcon, ville prise sur les Huguenots en 1562, étoit un monstre de cette espèce. Ce barbare se faisoit un jeu de faire sauter dans la Saône les Calvinistes qui avoient le malheur d'être ses prisonniers. C'étoit principalement lorsqu'il donnoit à manger aux femmes distinguées de la ville & des environs qu'il multiplioit ses inhumanités. Lorsqu'on étoit sur le point de sortir de table, il demandoit, *si la farce étoit prête*; mot du guet par lequel il s'informoit si les gens avoient eu soin de tirer de prison quelques-unes des victimes qu'il vouloit faire servir au cruel passe-temps de sa compagnie. Lorsque tout étoit prêt, il menoit promener les dames sur le bord de la rivière, & ordonnoit qu'on jettât du pont en bas un ou deux de ces malheureux. Il prioit en même-temps tous les convives de décider lequel étoit le plus alerte, & avoit sauté le plus légèrement. *Mémoires de Tavannes.*

René de Champagne, catholique non moins barbare, & encore plus superstitieux, faisoit venir par force ou par surprise dans sa maison de campagne, appelée *Péchesseul*, tous ceux qu'il croyoit pencher vers les nouvelles opinions, & les faisoit jeter dans un vivier très-profond qu'il appelloit, *sa grande tasse*. Charles IX ayant eu la curiosité de voir une terre que tant de barbaries avoient rendu célèbre, demanda à René combien il avoit fait boire de protestans dans sa grande tasse? *Je n'ai jamais voulu charger ma mémoire de choses de si peu d'importance*, répondit froidement ce monstre. De Thou.

Le Baron des Adrets, Calviniste zélé & cruel, se jouoit avec la même inhumanité de la vie des Catholiques qui tomboient entre ses mains. Ayant, dans le cours de ses expéditions sanguinaires, pris en 1562, le Fort de Monbrison, dans le Forez, il fit d'abord couper la tête aux plus distingués de ceux qui l'avoient défendu. Après-dîné, il fit monter les autres sur une tour très-élevée, & se faisoit un amusement de les obliger à se précipiter. Un d'eux eut le bonheur de se tirer de ce mauvais pas par une faillie ; c'étoit, sans doute, un gascon. Il prenoit sa secousse ; mais sur le point de se précipiter, il s'arrêtoit aussi-tôt, & recommençoit le même manège. Le Baron irrité, lui dit : Veux-tu finir ? *Ma foi, monsieur le Baron*, répondit aussi-tôt le gascon, *je vous le donne en quatre*. Cette plaisanterie, dans un danger si pressant, dérida le front du Baron, il accorda la vie à ce malheureux. *De Thou.*

D É C L A M A T I O N.

LA Déclamation est ici prise pour l'art de rendre sur la scène le ton & l'extérieur de différens personnages. Le point de perfection pour celui qui déclame, est de faire oublier & le poète & le comédien. *Voyez Acteur.*

Les amateurs éclairés de ce bel art, nous ont transmis quelques anecdotes qui prouvent qu'un acteur intelligent fait suppléer par son jeu à ce qui manque dans le dialogue. Lorsque dans la conversation de Mithridate avec ses deux fils, ce prince récite ces quatre vers :

Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire,
 Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,
 Ni vous faire quitter en de si grands besoins,
 Vous, le Pont; vous, Colchos, confiés à vos soins.

Baron marquoit avec beaucoup d'intelligence & une finesse de sentiment supérieur, l'amour de ce prince pour Xipharès, & sa haine contre Pharnace. Il disoit au dernier : *Vous, le Pont*, avec la hauteur d'un maître, & la froide sévérité d'un Juge; & à Xipharès : *Vous, Colchos*, avec l'expression d'un pere tendre, qui fait des reproches à un fils dont la vertu n'a pas rempli son attente.

Dans ce vers de Pirrhus à Andromaque,

Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

le même acteur employoit, au lieu de la menace, l'expression pathétique de l'intérêt & de la pitié. Il sembloit même par le geste touchant avec lequel il accompagnoit ces mots *en l'embrassant*, tenir Astianax entre ses mains, & le présenter à sa mere.

Nous citerons encore ce vers de Sévère à Félix, dans *Polieucte* :

Servez bien votre Dieu, servez votre monarque.

Il permettoit l'un, & ordonnoit l'autre, avec les gradations de ton, convenables au caractère d'un favori de Décie, qui regarde le service du souverain comme un point plus capital que l'observation du christianisme. *V. Baron, Dictionnaire des Portraits & Anecdotes des Hommes Illustres.*

L'Auteur de la *Lettre sur les sourds & muets*, remarque qu'il y a des gestes sublimes que toute l'éloquence oratoire ne rendra jamais. Tel est celui de Mackbett, dans la tragédie de Shakespear. Le Somnambule Mackbett s'avance en silence &

les yeux fermés sur la scène, imitant l'action d'une personne qui se lave les mains, comme si les siennes eussent encore été teintes du sang de son roi, qu'elle avoit égorgé il y avoit plus de vingt ans. Je ne fais rien, ajoute l'auteur, de si pathétique en discours que le silence & le mouvement des mains de cette femme. Quelle image du remords !

Mademoiselle Duclos, célèbre actrice de la scène Française, remplissoit le rôle de *Camille* dans la tragédie des *Horaces* de Pierre Corneille. Il lui arriva un jour qu'après ses imprécations contre Rome victorieuse, & voulant quitter la scène avec une sorte de précipitation, elle s'embarassa dans la queue traînante de sa robe, & tomba. L'acteur, plus civil qu'il ne convenoit à la situation d'Horace outré des discours injurieux de sa sœur, ôta son chapeau d'une main, & lui présenta l'autre pour la relever. Il la reconduisit avec une grace affectée dans la coulisse, où, ayant remis son chapeau & tiré son épée, il parut la tuer avec brutalité. Baron, dit l'abbé Nadal, qui rapporte cette anecdote, n'eût pas fait certainement la même faute que Beaubourg; il eût profité de l'occasion en grand comédien, qui jouoit avec noblesse, & il n'eût pas manqué de la tuer dans la chute même. La singularité de l'accident eût corrigé l'atrocité de l'action, & la faute même du poète.

Une actrice célèbre se tira plus habilement d'un accident qu'elle n'avoit pu prévoir. Dans la tragédie de *Phèdre*, où cette princesse déclare sa passion à Hyppolite, l'actrice sentit sa voix s'éteindre; elle en profita pour exprimer les accens d'une ame épuisée de sentimens. On prit cet accident pour un effort de la passion, comme en effet il pouvoit l'être; & jamais cette scène admirable n'a fait sur les spectateurs une si violente impression.

Montfleuri,

Montfleuri , qui parut sur la scène Françoisse avant Baron , mourut en 1667 , des violens efforts qu'il fit en représentant *Oreste* , dans l'*Andromaque* de Racine. Gueret , dans son *Parnasse réformé* , fait dire à cet acteur : « Qui voudra savoir de quoi je suis mort , qu'il ne demande point si c'est de la fièvre , de l'hydropisie , ou de la goutte ; mais qu'il sache que c'est d'Andromaque. »

L'auteur du *Journal politique & littéraire* , rapporte une anecdote à-peu-près semblable d'un Anglois , M. Bond , homme d'esprit , & amateur zélé de la déclamation. Cet amateur avoit pris une inclination particulière pour la tragédie de *Zaire* ; & non content de la savoir par cœur en François , il avoit engagé un des meilleurs poètes de Londres à la traduire en Anglois. Son dessein étoit de la faire représenter sur le théâtre de Drury-Lane. Il employa , pendant plus de deux ans , tous ses soins & ceux de ses amis , pour la faire accepter aux directeurs de ce théâtre ; mais on ignore par quelle raison ils s'obstinèrent à la rejeter , ni pourquoi elle fut annoncée vingt fois pendant deux ans sans qu'on en vînt jamais à l'exécution. Enfin , M. Bond n'espérant plus de la faire paroître sur un théâtre régulier , prit le parti de la représenter lui-même , avec quelques autres amateurs du cothurne , dans la grande salle des Yorck-Buddings , qui est un lieu destiné dans son origine pour les concerts de musique ; mais dont on obtient l'usage en le louant aussi cher pour une soirée , qu'un autre bâtiment seroit loué pour une année entière. Les rôles furent distribués , & toute la ville avertie de l'entreprise qu'on avoit formée pour lui plaire. M. Bond , qui n'avoit pas moins de soixante ans , choisit le rôle de Lusignan , comme le plus convenable à ses talens & à son âge : il n'épargna ni soins ni dépenses pour se mettre en état de le jouer

avec distinction ; & il abandonna tout le profit du spectacle au poète traducteur de la pièce. Le jour arrive : jamais assemblée n'avoit été si brillante & si nombreuse. Les premiers actes sont rendus avec des applaudissemens universels. On attendoit Lusignan : il paroît ; & tous les spectateurs commencent à tressaillir à la seule vûe de ce prince vénérable. Mais le cœur de M. Bond étoit plus ému que tous les autres ensemble ; ce vieillard se livre tellement à la force de son imagination , & à l'impétuosité de ses sentimens , que se trouvant trop foible pour soutenir tant d'agitation, il tombe sans connoissance au moment qu'il reconnoît sa fille. On se figura d'abord que c'étoit un évanouissement imité , & tout le monde admira l'art avec lequel il rendoit la nature. Cependant la longueur de cette situation commençant à fatiguer les spectateurs , Chatillon , Zaire & Nérestan l'avertirent qu'il étoit temps de finir. Il ouvre un moment les yeux ; mais les fermant aussitôt , il tombe de son fauteuil sans prononcer une parole : il étend les bras ; & ce mouvement fut le dernier de sa vie.

La Lecouvreur , célèbre actrice du théâtre François , morte en 1730 , déclamoit avec beaucoup de noblesse. Un homme d'esprit, qui l'avoit vû jouer dans le *comte d'Essex* , fut si frappé de la dignité de son jeu , qu'il disoit : *J'ai vû une reine parmi des comédiens.*

Une actrice du même théâtre , qui remplit ses rôles avec tant d'âme & de vérité , (M^{lle} Clairon) reçut un jour un éloge bien flatteur & bien digne d'elle. Ce fut la sensibilité elle-même qui l'approuva. Cette actrice jouoit sur le théâtre d'une de nos provinces méridionales , le rôle d'*Ariane*. Dans la scène où cette princesse cherche , avec sa confidente , quelle peut être sa rivale , à ce vers :

Est-ce *Mégiste* , *Eglé* , qui le rend infidèle ?

l'actrice vit un jeune homme qui , les yeux en pleurs , se penchoit vers elle , & lui crioit d'une voix étouffée : *C'est Phédre , c'est Phédre.* Voyez l'Encyclopédie , au mot *Déclamation.*

D É F A U T .

SI vous avez un défaut , faites paroître des qualités si brillantes , que les yeux de l'envie , éblouis , ne puissent l'appercevoir. Il n'appartient cependant pas à tout le monde d'imiter César , qui , pour cacher sa tête chauve , la couvrit de laurier.

On rapporte de madame la duchesse de *** qu'elle avoit toujours la tête ornée des plus beaux brillans pour cacher l'équivoque de ses cheveux.

D É F I A N C E .

LA défiance dans un gouverneur de place est l'effet d'une prudence active & éclairée. La politesse , & même l'amitié , ne l'autorisent point à hazarder un poste qui lui est confié. C'est ce dont étoit persuadé César Cavaniglia , castellan de Livourne en 1646. Le grand duc de Toscane , François , lui avoit fait dire de rendre les plus grands honneurs à un vice-roi de Naples , qui eut la curiosité de voir la citadelle. Don César le prie d'y venir avec peu de suite ; & , avant de le recevoir , y fait entrer une compagnie d'infanterie. Comme il s'apperçoit que ces précautions blessent le vice-roi : « Monseigneur , lui dit-il , j'ai oui assurer à nos » pères , qu'anciennement on couvroit d'une peau » d'âne ceux à qui l'on confioit des places impor- » tantes , pour les avertir que le devoir de leur

Oij

» charge les exemptoit de toute cérémonie, & de
 » toute civilité, afin d'éviter toute surprise ». *Ame-
 lot, notes sur Tacite.*

D É L A T E U R.

ACCUSATEUR secret qui craint la lumière & les preuves. On voit par cette définition, qu'il n'y a qu'un lâche qui peut se charger du métier de délateur. Aussi l'on remarque que les bons princes les ont toujours écartés du trône. Antonin le pieux en fit mourir plusieurs ; d'autres, furent battus de verges, envoyés en exil, ou mis au rang des esclaves : ceux qui échappèrent à ces châtimens, échappèrent rarement à l'infamie.

Un homme à Paris qui paroissoit assez à son aise, devint amoureux & épousa une fille, que la mort de ses parens & la misère avoient jettée dans le libertinage. Au bout de quelques mois, elle sçut que son mari étoit un espion : « Apparemment, lui » dit-elle, que vous n'avez pris ce métier qu'a- » près avoir réfléchi qu'on risque sa vie à faire ce- » lui de voleur & d'assassin » ? Elle sort & va se précipiter du Pont-royal dans la Seine où elle se noya. *Essais historiques sur Paris.*

D E S P O T I S M E.

QUAND les Sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied, & cueillent le fruit. C'est l'image que l'auteur de l'*Esprit des Loix*, donne du gouvernement despotique.

Pour connoître jusqu'à quel point le despotisme avilit ceux qui lui sont soumis, jettons les yeux sur

la conduite des favoris des princes d'Asie. Isachan, oncle de Schah-Sefy, roi de Perse, avoit trois fils qu'il chériffoit. La femme qui les lui avoit donnés étoit fille de Schah-Abas. Le prince régnant Schah-Sefy se plaisoit fort dans sa compagnie, à cause de son esprit vif & enjoué. Elle prit un jour la liberté de le railler & de lui dire qu'elle s'étonnoit de ce qu'ayant tant de belles femmes, il n'avoit point encore d'enfans, au lieu qu'elle en avoit fait trois à son mari. Le roi lui répondit qu'il étoit encore jeune, & qu'il auroit le temps de se donner des héritiers. Elle repartit qu'une terre mal labourée ne pouvoit produire, & ajouta : Je crains, qu'après votre mort on ne soit obligé d'avoir recours à un de mes enfans. Le roi, quoique piqué de ce discours, dissimula son ressentiment, & prit congé d'elle. Mais le lendemain il fit conduire ses trois cousins germains dans un jardin, où il leur fit couper la tête. A l'heure du dîner, il fit mettre les têtes dans un bassin d'or qui étoit couvert, & ayant fait venir la mere, il tira les têtes l'une après l'autre par le nez, & lui dit : « Voilà les enfans d'une si fertile femme ». La princesse, surprise de cet horrible spectacle, demeura toute interdite ; mais remarquant sur le visage du roi les commencemens d'une fureur qui lui pronostiquoit un semblable traitement, elle se jeta à terre, baisa les pieds du roi, & lui dit : Tout est bien fait, Dieu conserve les jours du roi. Après cette soumission, il la renvoya, & fit venir le père, à qui il demanda si ce spectacle lui plaisoit. Isachan répondit qu'il ne lui déplaisoit point ; que si le roi lui eût témoigné desirer les têtes de ses enfans, il les lui eût apportées lui-même, & qu'il ne vouloit point d'enfans qui ne fussent agréables à sa majesté. Cette lâche complaisance lui sauva la vie pour un temps ; mais le roi

lui fit aussi couper la tête quelques mois après.
Olearius.

On peut encore ici se rappeler ce trait de l'histoire de Cambyse, roi de Perse. Ce prince étoit fort adonné au vin. Un jour un de ses favoris, nommé Prexaspes, lui représentant que l'on trouvoit à redire qu'il bût tant; je veux te faire voir, lui répondit Cambyse, que le vin ne m'ôte ni le jugement, ni l'adresse. Pour cet effet, après avoir bu plus qu'à l'ordinaire, il fit venir le fils de ce favori, commanda qu'on le liât à un arbre, & s'adressant au père: « Si je ne perce, lui dit-il, le cœur de ton fils avec cette flèche, tu auras raison de dire que j'ai tort de tant boire ». Il tira ensuite sur l'enfant qui, ayant été ouvert, fut trouvé avoir le cœur percé de la flèche. Le lâche favori, oubliant aussitôt sa douleur, se mit à louer l'adresse du tyran.

Le ridicule despotisme de Gesler, chez les Helvétiques, fit perdre à la maison d'Autriche, vers le commencement du treizième siècle, la souveraineté qu'elle avoit conservée jusqu'alors sur ces peuples. Ce Gesler, homme bizarre & cruel, s'avisa un jour de mettre un chapeau au bout d'une perche qu'il fit planter sur la place d'Altorf, avec ordre aux passans de saluer ce chapeau, comme si c'étoit lui-même. Un laboureur nommé *Guillaume Tell*, ayant manqué à cette formalité, Gesler le fit venir pour lui demander raison de sa défobéissance; le paysan s'excusa en disant qu'il n'avoit aucune connoissance de cette loi, sans quoi il n'auroit pas manqué de s'y conformer. Peu content de cette réponse, le ministre Autrichien ordonna au laboureur, ou de lui dire la vérité, ou d'abattre d'un coup de flèche une pomme sur la tête de celui de ses enfans qu'il aimoit le plus; ajoutant que s'il manquoit son coup, il lui feroit ôter la vie à lui-même. Ce père mal-

heureux, n'ayant pu adoucir son juge, ni par ses pleurs, ni par ses prières, prit la flèche, & la décocha avec tant de bonheur qu'il abattit la pomme à cent-vingt pas de distance, sans faire aucun mal à son fils. La joie du père fut égale au dépit du gouverneur; qui, toujours dans le dessein de perdre Guillaume, lui suscita une autre querelle sur ce qu'il avoit une deuxième flèche dans son carquois. Il voulut savoir de lui à quel usage elle étoit destinée : *A te tuer toi-même*, lui répondit le laboureur; ce qu'il exécuta dans le temps même que le gouverneur donnoit ses ordres pour le faire conduire en prison. Plusieurs citoyens se réunirent à Guillaume après la mort du tyran, & cette alliance fut le fondement de la république Helvétique qui dure depuis plus de quatre cents ans.

Des courtisans s'entretenoient devant Louis XIV, qui n'avoit que quinze ans, du pouvoir absolu des sultans Turcs, & disoient qu'ils dispoient au gré de leurs caprices, du bien & de la vie de leurs sujets. Voilà, dit le roi, ce qui s'appelle régner. Le maréchal d'Estrées, qui étoit présent, craignant, avec raison, les conséquences d'un semblable aveu dans un jeune prince, lui répartit : Mais, sire, deux ou trois de ces empereurs ont été étranglés de mon temps.

Il est aisé de se persuader qu'une autorité réunie en un seul homme, est facilement détruite. La moindre rumeur suffit même pour amener cette révolution. Lorsque l'empereur Osman fut déposé par les Turcs, on ne lui demandoit que de faire justice sur quelques griefs; une voix qui s'éleva du milieu de la foule, prononça par hasard le nom de *Mustapha*, & soudain, Mustapha fut proclamé empereur.

DEVISE.

SORTE de similitude ou de métaphore qui représente un objet par un autre, avec lequel il a de la ressemblance. La devise est proprement une métaphore peinte. Elle est composée de figure & de paroles. On a donné à la figure le nom de *Corps*, & aux paroles, celui d'*Ame*. Le mot ou l'ame de la devise, doit être proportionnée à la figure, & lui être tellement propre, qu'elle ne puisse convenir à une autre. Voici quelques devises choisies.

L'ARBRE de baume distillant sa liqueur par les incisions qu'on lui a faites.

Vulneror ut sanem:

De ma blessure le remède;

Pour JESUS-CHRIST crucifié.

*

UN parélie qui représente l'image du soleil ; avec ces paroles, tirées du *Magnificat* :

Quia respexit:

Parce qu'il m'a regardé;

En l'honneur de la sainte Vierge.

*

UNE grenade qui n'est point encore mûre.

Et nondum gestat matura coronam:

Dès qu'elle sera mûre, elle aura la couronne ;

Pour l'infante reine.

*

DEUX aiguilles de pendule, dont l'une marque les minutes, l'autre les heures, avec ces paroles :

Lex est quod notamus:

Ce que nous vous traçons, est la loi qui vous règle ;
Santeuil fit cette devise pour les notaires de Paris.

UNE fusée en l'air.

Poco duri , purché m'inalzi :

Je veux bien durer peu , pourvu que je m'élève ;
Pour un jeune seigneur également brave & ambicieux.

*

UN oranger.

Fructus non adimit florem :

Le fruit ne fait pas tomber la fleur ;
Pour la sainte Vierge , dont le fruit ne lui a point ôté la fleur de la virginité.

*

UN feu sous la cendre.

Sepelitur ut vivat :

Il s'ensevelit pour vivre ;
Pour une personne qui se cache au monde , pour vivre en Dieu.

*

UN alembic qui distille.

Humor ab igne :

Le feu produit cette eau ;
Pour une personne qui verse des larmes de pénitence.

*

UNE tourterelle qui a perdu son pair.

Piango la sua morte & mia vita :

Je plains sa mort & ma vie ;
Pour une femme dont le mari vient de mourir.

*

UN paon.

Ut placeat , taceat :

Qu'il se taise , s'il veut plaire ;
Pour un bel homme qui n'a point d'esprit.

UN E horloge.

Cheto fuor , commoto dentro :

Emue au dedans , & tranquille au dehors ;
Pour un amant qui cache une passion violente.

*

UN âne qui mange des chardons.

Pungant dum faturent :

Qu'importe qu'on me pique , pourvu qu'on me rassasie ;
Pour un parasite qui ne perdoit pas un coup de
dent à table , pendant qu'on le railloit.

Un Italien disoit que l'amitié d'Apollon étoit
dangereuse , & qu'il traitoit ordinairement les poë-
tes comme Hyacinthe qu'il aimoit éperduement &
à qui il cassa la tête. Il avoit donné pour devise au
Tasse , la fleur de Hyacinthe , avec ce mot , *sic me
Phabus amat* , Appollon m'aime de même.

D I S P U T E.

SI on avoit toujours soin de s'assurer de la vérité
d'un fait avant de disputer sur sa cause , on évite-
roit , dit M. de Fontenelle , le ridicule d'avoir
trouvé la cause de ce qui n'est point. Il rapporte
à ce sujet l'anecdote suivante. En 1593 , le bruit
courut que les dents étant tombées à un enfant de
Silésie , âgé de sept ans , il lui en étoit venue une
d'or à la place d'une de ses grosses dents. Horstius ,
professeur en médecine dans l'université de Helm-
stad , écrivit en 1595 l'histoire de cette dent , &
prétendit qu'elle étoit en partie naturelle , en par-
tie miraculeuse , & qu'elle avoit été envoyée de
Dieu à cet enfant , pour consoler les chrétiens affli-
gés par les Turcs. Figurez-vous quelle consola-

tion , & quel rapport de cette dent aux chrétiens , ou aux Turcs. En la même année , afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens , Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après , Ingolsteterus , autre savant , écrit contre le sentiment que Rullandus avoit de la dent d'or , & Rullandus fait aussi-tôt une belle & docte réplique. Un autre grand homme , nommé Libavius , ramasse tout ce qui avoit été dit de la dent , & y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquoit autre chose à tant de beaux ouvrages , sinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée , il se trouva que c'étoit une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse ; mais on commença par faire des livres , & puis on consulta l'orfèvre.

DISTRACTION.

UN soir , dit le spectateur Anglois , je me promenois le long de la Tamise avec un de ces hommes dont l'esprit est toujours absent. Il rencontre à ses pieds un caillou d'une forme assez singulière ; il le ramasse & se propose d'en faire présent à un naturaliste de ses amis. Il se ressouvient un moment après qu'il a un rendez-vous , & tire sa montre. Il voit qu'il peut encore se promener un quart d'heure. Comme ce qu'il a dans ses deux mains le gêne , il s'approche de la Tamise , jette sa montre au milieu de l'eau , & serre fort tranquillement le petit caillou dans son gousset. N'aimant pas , continue le spectateur , à annoncer rien qui puisse faire de la peine , sur-tout lorsque cela seroit inutile , je laissai le temps à mon homme de s'apercevoir de sa méprise , & je me retirai en réfléchissant sur ces sortes d'absences d'esprit.

La distraction nous fait tenir tant de discours déplacés , & commettre tant d'actions ridicules , qu'on ne peut être trop en garde contre ce libertinage d'esprit. Menalque , dit la Bruyere , se trouve par hazard avec une jeune veuve ; il lui parle de son défunt mari , lui demande comment il est mort. Cette femme à qui ce discours renouvelle ses douleurs , pleure , sanglote , & ne laisse pas de reprendre tout le détail de la maladie de son époux , qu'elle conduit depuis la veille de sa fièvre qu'il se portoit bien , jusqu'à l'agonie. *Madame* , lui demande Menalque , qui l'avoit apparemment écoutée avec attention , *n'aviez-vous que celui-là ?*

Un négociant à qui on faisoit signer l'extrait baptistaire d'un de ses enfans , signa *Pierre & compagnie*. Il ne s'aperçut de sa sottise que par la risée générale qu'elle excita.

Un secrétaire du roi fort distrait , dînoit avec un maître des requêtes & sa sœur , qui étoit une jeune veuve. Cette dame vint à se trouver mal. Le secrétaire du roi fit entendre qu'il regardoit cette accident comme un signe de grossesse. Non , monsieur , répondit le maître des requêtes , ce n'est point le mal que vous dites : il y a trois ans que ma sœur est veuve. *Je vous demande pardon , madame* , répondit l'homme distrait , *je croyois que vous étiez fille*.

Une princesse vouloit , par honnêteté , dire quelque chose à une jeune dame venue pour lui faire la cour. Elle lui demande combien elle avoit d'enfans , j'en ai trois , lui répondit cette dame. A un quart d'heure de-là , cette princesse , dont l'attention n'étoit pas beaucoup occupée par un pareil entretien , demanda une seconde fois à cette dame combien elle avoit d'enfans ? Comme je n'ai pas accouchée , lui répondit-elle , depuis que vous m'avez fait l'honneur de me le demander , je n'en ai

encore que trois. Cette réponse libre & plaisante réveilla l'attention de la princesse, qui ne manquoit pas d'esprit, & la jeune dame en reçut mille amitiés.

Une dame étant en compagnie avec son mari, racontoit les adresses dont un galant s'étoit servi pour s'introduire la nuit dans la chambre d'une femme qu'il aimoit, en l'absence de son époux; mais, ajouta-t-elle, comme ils étoient ensemble fort contens l'un de l'autre, voici le mari qui revient frapper à la porte : *or imaginez l'embarras où je fus alors...* La vérité, qui venoit de lui échapper, jetta le mari dans un bien autre embarras.

D O M E S T I Q U E S.

Au lieu de regarder ses domestiques comme des amis malheureux, les gens du monde les traitent le plus souvent comme de vils esclaves faits pour satisfaire les caprices du maître. La guenon de la marquise de... mordit une de ses femmes au bras, & la morsure fut si cruelle, qu'on pensa dans les premiers jours qu'elle seroit mortelle. Le premier jour la marquise gronda sa guenon, d'une façon tout-à-fait sérieuse, & lui défendit bien de ne plus mordre si fort à l'avenir. La fille en fut quitte pour un bras. La marquise n'en pouvant plus tirer les services accoutumés, la renvoya, en lui promettant d'avoir soin d'elle. Le marquis lui représenta qu'il y avoit de l'inhumanité dans ce procédé; mais la marquise lui répondit : Que voulez-vous que je fasse de cette fille? Elle n'a plus de bras. Cette anecdote est rapportée dans le livre des *Caractères*, par M. de P.

D O U T E.

L'HOMME qui se refuse au doute, dit un auteur moderne, est sujet à mille erreurs : il a lui-même posé la borne de son esprit. On demandoit un jour à l'un des plus savans hommes de la Perse, comment il avoit acquis tant de connoissances : « en demandant sans peine, répondit-il, ce que je ne savois pas ».

Interrogeant un jour un philosophe, dit le poëte Sadi, je le pressois de me dire de qui il avoit tant appris : « Des aveugles, me répondit-il, qui ne lèvent point le pied sans avoir auparavant sondé avec leur bâton le terrain sur lequel ils vont l'appuyer ».

D U E L.

LE duel n'est pas une institution d'honneur comme le militaire le veut faire accroire, mais une mode affreuse & barbare, qui a pris naissance dans la Scandivanie, partie de l'europe qui comprenoit le Dannemarck, la Suède & la Norwege. Les peuples de ces contrées étoient autrefois d'une férocité extrême; ils vivoient sans loi, sans discipline, sans aucun esprit de société; ils mettoient toutes leurs vertus à la pointe de leur épée, & ne connoissoient point d'autre justice que la force. C'étoit par le fer qu'ils soutenoient leurs prétentions, & vuidoient leurs querelles. Ils faisoient battre les contestans, & donnoient gain de cause à celui qui remportoit la victoire. Ces peuples s'étant précipités comme un torrent, en Italie, en Espagne & dans les Gaules, leur fureur naturelle les y suivit;

ils y apportèrent l'usage du duel : la France l'adopta sous le règne des successeurs de Clovis ; on le regardoit , du temps de Charlemagne , comme un moyen sûr pour distinguer l'innocent du coupable : c'est ce qu'on appelloit l'*épreuve du duel*. Le combat de Gui Chabot de Jarnac , & de François Vivonne de la Chataigneraie , a été le dernier duel autorisé. Ce combat se fit dans la cour du château de saint-Germain-en-Laye , le 10 Juillet 1547 , sous le règne de Henri II. Jarnac avoit donné un démenti à la Chataigneraie. Celui-ci le défia au combat. Le roi le permit , & voulut en être spectateur ; il se flattoit que la Chataigneraie , qu'il aimoit , emporteroit l'avantage : mais Jarnac , quoiqu'affoibli d'une fièvre lente qui le consumoit , le renversa par terre d'un revers qu'il lui donna sur le jarret , & qu'on a appelé depuis , *le coup de jarnac*. On sépara les combattans ; mais le vaincu , inconsolable d'avoir reçu cette honte à la vûe du roi , ne voulut jamais que les chirurgiens bandassent sa plaie ; il mourut quelques jours après. Henri fut si touché , qu'il jura solennellement de ne plus permettre de semblables combats. Dans les additions aux *mémoires de Castelnau* , on a rapporté les cartels de la Chataigneraie & de Jarnac.

Cartel de François de Vivonne de la Chataigneraie.

« Sire , ayant appris que Gui Chabot de Jarnac ,
 » a été dernièrement à Compiègne , où il a dit ,
 » que quiconque avoit dit qu'il s'étoit vanté d'avoir
 » couché avec sa belle-mère , étoit méchant & mal-
 » heureux ; sur quoi , sire , avec votre bon plaisir
 » & vouloir , je répons qu'il a méchamment men-
 » ti , & mentira toutes fois & quant qu'il dira qu'en
 » cela j'ai dit choses qu'il n'a pas dit : car il m'a dit
 » plusieurs fois , & s'est vanté d'avoir couché avec
 » sa belle-mère. » FRANÇOIS DE VIVONNE.

Cartel de Gui Chabot de Jarnac. « Sire , avec vo-

« tre bon plaisir & congé, Je dis que François de
 « Vivonne a menti sur l'imputation qu'il m'a donné,
 « de laquelle je vous parlai à Compiègne &
 « pour ce, sire, je vous supplie très-humblement
 « qu'il vous plaise nous octroyer le champ à toute
 « outrance. » GUI CHABOT.

Serment de François de Vivonne. « Moi, François
 « de Vivonne, jure sur les saints évangiles, sur la
 « vraie croix & sur la foi du baptême que je tiens
 « de lui, qu'à bonne & juste cause je suis venu en
 « ce champ pour combattre Gui Chabot, lequel a
 « mauvaise & injuste cause de se défendre contre
 « moi; & que d'ailleurs je n'ai sur moi, ni en mes
 « armes, paroles, charmes ou incantations, des-
 « quelles j'aie espérance de gréver mon ennemi,
 « & desquelles je me veuille aider contre lui. »

Chabot fit le même serment le jour de ce combat. La Chataigneraie, vrai bravache, avoit prié à souper plus de cent cinquante personnes de la cour. Tous les apprêts de ce souper, qu'il avoit faits dans sa tente, au bout des lices où ils se battirent, furent gaspillés & mangés par la valetaille.
Mémoires de Vielville.

Les Napolitains, qui trouvent aujourd'hui plus commode d'attendre son ennemi au coin d'une rue & de le tuer par derrière, avoient, pendant la fureur des duels, inventé une sorte de défi qui étoit moins un duel qu'un combat. Celui qui se trouvoit offensé, choisissoit un second, & appelloit son ennemi qui faisoit de même, & se rendoit dans un lieu écarté. On n'employoit dans ce défi d'autre arme que l'épée ou une massue; on l'appelloit pour cette raison combat *Alla mazza*. Cette fureur passa en France, & s'y maintint jusqu'à l'édit de Louis XIV, concernant l'abolition du duel. Le nombre des seconds n'étoit pas toujours fixe. On voyoit des combats de dix, de douze & de vingt contre vingt.

vingt. Celui qui étoit appelé pour second recevoit cette invitation comme la plus grande preuve d'amitié. Plusieurs gentilhommes, même sans être connus, alloient se proposer, pour remplir ce barbare office. On peut se rappeler ici ce que le comte de Buffy rapporte dans ses mémoires. « Un jour que de Buffy sortoit de la comédie, un gentilhomme appelé *Bruc*, le tira à part pour lui demander s'il étoit vrai que le comte de Thianges eût dit qu'il étoit un ivrogne. Buffy lui répondit qu'il voyoit fort peu le comte, & qu'il ignoroit ce qu'il pouvoit avoir dit. C'est votre oncle répliqua *Bruc*; & comme je ne puis avoir d'éclaircissement de lui, parcequ'il ne sort pas de sa province, je m'adresse à vous ». Ah ! puisque vous voulez, lui dit Buffy, que je réponde pour lui, je vous dirai que quiconque l'a fait parler de la sorte en a menti. C'est mon frère, reprit le gentilhomme, & c'est un enfant. Il faut lui donner le fouet répartit Buffy. En disant cela ils mirent tous deux l'épée à la main. On les sépara. Quelques jours après un autre gentilhomme, que Buffy ne connoissoit point, vint le trouver pour lui dire qu'ayant appris qu'il cherchoit *Bruc* avec qui il avoit eu querelle, il lui diroit où il étoit, s'il vouloit le prendre pour son second. Il ajoutoit qu'il ne les connoissoit ni l'un ni l'autre que de réputation; mais que son inclination le portoit à servir le comte. Celui-ci le remercia des marques de son amitié, & le pria de considérer qu'il avoit déjà quatre de ses amis auprès de lui, & que ce seroit une bataille s'il recevoit l'honneur qu'il vouloit lui faire.

Il a été vérifié, par les registres de la chancellerie, que depuis l'avènement de Henri IV à la couronne, jusqu'à la vingtième année de son règne, sept mille graces avoient été expédiées. Qu'on joigne à cela les duels pour lesquels on n'a point

P

eu recours aux lettres de grace , & on se convain-
cra facilement qu'il a dû périr beaucoup de no-
blesse dans ce nouveau genre de combat.

Henri III. & les rois successeurs ont publié les
édits les plus sévères contre le duel. La France
crut sur-tout cette sanglante coutume abolie sans
retour , à la vûe des ordonnances foudroyantes
de Louis XIV. contre les duélistes. L'abolition
du duel fut célébrée en prose & en vers dans les
harangues publiques & dans les discours particu-
liers. C'est dans ces circonstances que le duc de
Navailles refusa de se battre contre le comte de
Soissons La comtesse épouse de ce dernier , &
surintendante de la maison de la Reine Mere ,
étoit en dispute avec la duchesse de Navailles ,
dame d'honneur de cette reine , par rapport à leurs
fonctions. Le roi porta un jugement qui parut fa-
vorable à la duchesse. La douleur de la comtesse
fut si vive , que le comte son mari proposa le
duel au duc de Navailles , qui refusa de l'accepter.
Les prédicateurs profitèrent de cette disposition
des esprits , pour s'élever avec force contre ces
sortes de combats. Un jour que le maréchal de
la Force avoit assisté à un de ces sermons , il en
fut si touché , qu'il protesta en sortant que si
on lui faisoit un appel , il ne l'accepteroit pas.
Voyez un ouvrage intitulé , *l'Honneur considéré en
lui-même , & relativement au duel.*

Les plus grands hommes de l'antiquité ne son-
gèrent jamais à venger leurs injures personnelles
par des combats particuliers. Plutarque rapporte
qu'Antoine succombant sous le poids de son in-
fortune , défia Auguste , & lui présenta le com-
bat d'homme à homme ; mais qu'Auguste le re-
fusa , en disant , qu'il avoit bien d'autres moyens
de mourir sans celui-là. Scipion l'Africain , & Mé-
tellus , tous deux grands capitaines , rejetèrent

également le combat singulier ; parcequ'e , dit Théophraste , un général doit mourir en capitaine, & non en soldat.

Des Bachas répondirent un jour à un Turc qui vouloit se battre : Vous avez proposé un duel à un Musulman ; n'y a-t-il donc pas des ennemis à combattre & à détruire ? Vous êtes assez téméraire pour exposer une vie qui n'est pas à vous.

Charles , roi de Suède , envoya , en 1611 , un héraut à Chistiern , roi de Danemarck , avec un cartel de défi , qui courut dans toute l'Europe. Après quelques reproches assez forts que le roi de Suède fait à son ennemi , il lui propose le duel , & il ajoute : *Si vous le refusez , je ne vous regarderai ni comme homme d'honneur , ni comme brave soldat.* Le roi de Danemarck fit une réponse beaucoup plus outrageante que la lettre qu'il avoit reçue. Il soutint d'abord que tous les reproches de Charles étoient des mensonges impudens : *Quant au défi que vous me faites , ajoute-t-il , c'est une preuve que vous avez besoin d'Ellebore pour vous nettoyer le cerveau.* Histoire de Suède.

Gustave Adolphe , le conquérant du Nord , regardoit , ainsi que Louis XIV , les combats particuliers comme la ruine de la discipline. Dans le dessein d'abolir dans son armée cette coutume barbare , il avoit prononcé la peine de mort contre tous ceux qui se battoient en duel. Quelque temps après que cette loi eut été portée , deux officiers supérieurs qui avoient eu quelque démêlé ensemble , demandèrent au roi la permission de vider leur querelle l'épée à la main. Gustave fut d'abord indigné de la proposition : il y consentit néanmoins mais il ajouta , qu'il vouloit être témoin du combat , dont il assigna l'heure & le lieu. Il s'y rend avec un corps d'infanterie qui environne les deux champions. Ensuite , il appelle le bourreau de l'ar-

mée, & lui dit : « *Un tel*, dans l'instant qu'il y en aura un de tué, coupe devant moi la tête à « l'autre ». A ces mots, les deux généraux restèrent quelque temps immobiles ; mais reconnoissant bientôt la faute qu'ils avoient faite, ils se jetterent aux pieds du roi, lui demandèrent pardon, & se jurèrent l'un à l'autre une éternelle amitié. *Histoire de Gustave Adolphe. Voyez Préjugé.*

ÉDUCATION D'UN PRINCE.

COSROËS, roi de Perse, dit le Philosophe Sadi, avoit un ministre dont il étoit content, & dont il se croyoit aimé. Un jour ce ministre vint lui demander à se retirer. Cosroës lui dit : Pourquoi veux-tu me quitter ? j'ai fait tomber sur toi la rosée de ma bienfaisance ; mes esclaves ne distinguent point tes ordres des miens ; je t'ai approché de mon cœur, ne t'en éloigne jamais. — Mitrane (c'étoit le nom du ministre) répondit : O roi ! je t'ai servi avec zèle, & tu m'en as trop récompensé ; mais la nature m'impose aujourd'hui des devoirs sacrés ; laisse-moi les remplir : j'ai un fils, il n'a que moi pour lui apprendre à te servir un jour comme je t'ai servi. — Je te permets de te retirer, dit Cosroës, mais à une condition : parmi les hommes de bien que tu m'as fait connoître, il n'en est aucun qui soit aussi digne que toi d'éclairer & d'élever l'ame de mon fils ; finis ta carrière par le plus grand service qu'un homme puisse rendre aux autres hommes. Qu'ils te doivent un bon maître. Je connois la corruption de la cour ; il ne faut pas qu'un jeune prince la respire : prends mon fils, & va l'instruire avec le tien dans la retraite, au sein de l'innocence

& de la vertu. Mitrane partit avec les deux enfans ; & , après cinq ou six années , il revint avec eux auprès de Cosroès , qui fut charmé de revoir son fils , mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de son ancien ministre. Cosroès sentit cette différence avec une douleur amère , & il s'en plaignit à Mitrane. « O roi ! lui dit Mitrane , mon fils a fait un meilleur usage que le tien des leçons que j'ai données à l'un & à l'autre ; mes soins ont été partagés également entr'eux : mais mon fils savoit qu'il auroit besoin des hommes , & je n'ai pu cacher au tien que les hommes auroient besoin de lui.

Le défaut ordinaire des gouverneurs , instituteurs , & autres personnes qui travaillent à l'éducation des princes , est de les flatter dans leurs caprices. C'est ce que fit sentir très-bien le domestique d'un prince , par une expression vive & plaisante. On lui demandoit ce que ce jeune seigneur , qui venoit d'achever ses études & ses exercices , avoit le mieux appris : C'est , répondit-il , à monter à cheval , parceque ses chevaux ne l'ont pas flatté.

E N F A N S.

LES Enfans ont des ingénuités auxquelles on ne peut s'empêcher de sourire. Un enfant entendant dire que sa mère venoit de perdre son procès « Ah ! maman , que je suis aise , en se jettant » à son cou , que vous ayez perdu ce procès qui » vous tourmentoit tant ».

Un petit Sauvage avoit été amené de l'Amérique en France. Son maître , qui le croyoit bien content , lui demanda : Hé bien , aimes-tu mieux à présent ton pays que le nôtre ? Oui. Et pourquoi ? C'est que

je ne puis manger que quand tu manges , & je ne puis dormir que quand tu dors.

Une petite fille de sept ans , jouoit souvent avec un petit garçon de son âge , qu'elle appelloit son *petit mali*. Un jour sa maman , qui étoit une jeune veuve , lui dit : Henriette , ne veux-tu pas bien me le céder , ton petit mari ? — Non , dit-elle , assez sèchement. — Non ? Mais si je ne veux pas te le céder non-plus , qui nous accordera ? — Maman , ce sera la petite maman. (C'est ainsi qu'elle appelloit la mere du petit bonhomme.) — J'aurai donc la préférence ? car tu fais qu'elle veut tout ce que je veux. — Oh ! la petite maman ne veut jamais que la raison. — Comment , mademoiselle , n'est-ce pas la même chose ? (La mere se mit à sourire.) Mais encore , continua la maman , par quelle raison ne me donneroit-elle pas le petit mari ? — Parcequ'il ne vous convient pas. — Et pourquoi ne me conviendrait-il pas ? (Autre sourire aussi malin que le premier.) Parle franchement , est-ce que tu me trouves trop vieille pour lui ? — Non , maman , mais il est trop jeune pour vous. Sa maman s'amusa à la provoquer encore. Ma chere Henriette , lui dit-elle , en prenant son sérieux , je t'assure qu'il ne te convient pas non-plus. — Pourquoi donc , s'écria-t-elle , d'un air allarmé ? — C'est qu'il est trop étourdi pour toi. — Oh ! maman , n'est-ce que ce ? je le rendrai sage. — Et si par malheur il te rendoit folle ? — Ah ! ma bonne maman , que j'aimerois à vous ressembler ! — Me ressembler , impertinente ? — Oui , maman. Vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi : Hé bien ! moi , je serai folle de lui : voilà tout. *La nouvelle Héloïse.*

Un Ministre Protestant , fort colérique , expliquoit à des enfans le Pentateuque : il en étoit à

l'article de Balaam. Un jeune garçon se mit à rire. Le ministre indigné, gronda, menaça, & s'efforça de prouver qu'un âne pouvoit parler, sur-tout, quand il voyoit devant lui un ange armé d'une épée. Le petit garçon n'en rioit que plus fort. Le Ministre s'emporta, & donna un grand coup de pied à l'enfant, qui lui dit en pleurant : Ah ! je conviens que l'âne de Balaam parloit, mais il ne ruoit pas.

L'Auteur d'*Emile* a cité ces deux tours d'adresses ; l'un d'un petit garçon, & l'autre d'une petite fille, auxquels on avoit défendu de demander rien à table. Le petit garçon, que l'on avoit cruellement oublié, & qui craignoit de désobéir, s'avisa de prendre un peu de sel : c'étoit assez faire entendre qu'il desiroit de la viande. La petite fille étoit dans une circonstance différente ; elle avoit mangé de tous les plats, hormis un seul dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup. Or, pour obtenir qu'on réparât cet oubli sans que l'on pût l'accuser de désobéissance, elle fit, en avançant son doigt, la revue de tous les plats, disant tout haut, à mesure qu'elle les montrait : *J'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça* : mais elle affecta si visiblement de passer, sans rien dire, celui dont elle n'avoit point mangé, que quelqu'un s'en apercevant, lui dit : Et de cela, en avez-vous mangé ? *Oh ! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baissant les yeux. Si ce tour-ci paroît plus fin, c'est qu'il est une ruse de fille ; l'autre n'est qu'une ruse de garçon.

Madame Desnoyers rapporte, dans ses *Lettres*, cette espièglerie du duc de Berri, petit-fils de Louis XIV. Lorsqu'il étoit encore enfant, il faisoit souvent de petites fredaines, & le roi lui ordonnoit les arrêts dans sa chambre. Un jour son sous-gouverneur fit fermer les fenêtres, disant que les prisonniers ne doivent pas voir le jour. « Vous me

faites bien plaisir , lui dit le jeune prince , puisque vous me garantissez par-là d'une vision aussi désagréable que la votre. » Après cela il se mit à badiner , & à battre du tambour avec ses doigts sur une table. Le sous-gouverneur trouva encore cela mauvais , & pria le prince de ne point toucher à cette table , puisqu'elle ne lui appartenait pas , & que tous les meubles étoient au Roi. « Oh ! pour le coup , vous ne me disputerez pas que ceci ne soit à moi. » En même-temps , il se mit à battre sur ses fesses. Le sous-gouverneur eut toutes les peines du monde à garder son sérieux , & le roi rit beaucoup du rapport qu'on lui fit de cette scène.

Un docteur , fort occupé dans son cabinet , vit entrer une petite fille qui lui demanda du feu. Mais , lui répondit ce docteur , vous n'avez rien pour l'emporter. Et comme il alloit chercher un vase pour le lui donner , la petite fille s'approcha de la cheminée , prit un peu de cendres froides , & posa dessus quelques charbons. Le docteur , surpris , jeta un de ses livres par terre , en disant : « Avec toute ma science , je n'aurois pu trouver cet expédient. »

Un professeur de rhétorique lisoit à ses écoliers , l'oraison funèbre du maréchal de Turenne , par Fléchier. Un écolier , qui avoit senti les beautés de ce discours , dit malignement à son camarade : Quand pourras-tu en faire autant ? — Lorsque tu feras Turenne , répondit l'autre.

Louis XI étant au château du Pleffis , près de Tours , il descendit vers le soir dans les cuisines , où il trouva un jeune garçon qui tournoit la broche. Cet enfant avoit une physionomie qui prévenoit en sa faveur. Le roi lui demanda d'où il étoit , qui il étoit , & ce qu'il gagnoit ? Le jeune marmiton , qui ne le connoissoit pas , lui dit , sans le moindre embarras : « Je suis de Berri ; je m'appelle Etienne , » marmiton de mon métier , & je gagne autant que

« le roi. » *Que gagne le roi ?* lui dit Louis. — *Ses dépens*, reprit Etienne, & *moi les miens*. Cette réponse libre & ingénieuse lui valut les bonnes grâces du roi, dont il devint par la suite le valet-de-chambre.

Il y a des enfans qui annoncent de bonne heure un esprit réfléchissant. Un ecclésiastique interrogeoit un jeune garçon sur son catéchisme, & lui demandoit, *où est Dieu ?* Je vous répondrai, lui répartit l'enfant, quand vous m'aurez dit où il n'est pas.

Un enfant s'étoit levé fort tard. Son père, pour le rendre plus diligent, lui dit : Mon fils, vous ne connoissez pas le prix & les avantages de la diligence. Un homme diligent s'étant levé fort matin, trouva une bourse pleine de louis dans son chemin. « Mais, mon père, répondit l'enfant, celui qui l'avoit perdue, s'étoit levé encore plus matin. » Ne donnez donc point aux enfans de raisons qu'ils puissent rétorquer contre vous.

Les questions trop multipliées, nous dit M. Rousseau dans son *Emile*, ennuiet & rebutent tout le monde ; à plus forte raison les enfans. Au bout de quelques minutes, leur attention se lasse ; ils n'écoutent plus ce qu'un obstiné questionneur leur demande, & ne répondent plus qu'au hazard. Cette manière de les examiner est vaine & pédantesque ; souvent un mot pris à la volée peint mieux leur sens & leur esprit, que ne feroient de longs discours : mais il faut prendre garde que ce mot ne soit dicté ni fortuit. Il faut avoir beaucoup de jugement soi-même, pour apprécier celui d'un enfant. J'ai oui raconter à feu milord Hyde, continue-t-il, qu'un de ses amis, revenu d'Italie après trois ans d'absence, voulut examiner les progrès de son fils, âgé de neuf à dix ans. Ils vont un soir se promener, avec son gouverneur & lui, dans une plaine où des

écoliers s'amusoient à guider des cerfs-volans. Le père, en passant, dit à son fils : *Où est le cerf-volant dont voilà l'ombre ?* Sans hésiter, sans lever la tête, l'enfant dit : *Sur le grand chemin.* Et en effet, ajoutoit Milord Hyde, le grand chemin étoit entre le soleil & nous. Le père, à ce mot, embrasse son fils ; & finissant là son examen, s'en va sans rien dire. Le lendemain il envoya au gouverneur, l'acte d'une pension viagère, outre ses appointemens.

E N T Ê T E M E N T.

COMMENT venir à bout d'un homme faussement persuadé que la vérité est pour lui, & qui ne veut écouter aucune sorte de raisonnement ? C'est de le traiter comme cet homme tombé en délire, dont parle Boerhave. Il s'étoit mis dans la tête de ne plus pisser, de peur d'inonder la ville. On le recommande à un médecin, qui, dans la vûe de lui sauver la vie, imagine de faire crier au feu, & de lui représenter que la ville alloit être consumée, s'il n'avoit pas la bonté de pisser pour éteindre l'incendie. Le malade trouva cette raison si bonne, qu'il fit ce qu'on exigeoit de lui, & fut guéri.

É Q U I V O Q U E.

EXPRESSIION qui offre un double sens dont n'abusent que trop souvent ceux qui cherchent à jouer sur les mots. L'équivoque n'est supportable que lorsque le mot offre à l'esprit deux idées différentes, dont l'une est dans le sens propre, & l'autre dans le sens figuré. Si l'équivoque s'arrête simplement au son des mots, c'est un quolibet. Voyez, *Quolibet.*

Un officier, fils d'un messager, croyant n'être pas connu, se faisoit passer pour un homme de qualité. Quelqu'un, dans le dessein de rabaisser son sot orgueil, lui dit : « J'ai bien entendu parler de monsieur votre père : c'étoit un homme de lettres qui alloit toujours son grand chemin ».

Un plaïsant disoit aussi malignement à un jeune homme dont le père avoit été aubergiste. « Que son père étoit un fort galant homme, qu'il recevoit bien les gens, & que sa maison étoit ouverte à tout le monde. »

Dans le temps que parut le livre intitulé : *Les Prédamites*, par Isaac de la Peyrere de Bordeaux, le père Adam, jésuite, prêchoit à Paris une passion où il comparoit, mal adroitement, les Parisiens avec les Juifs qui avoient crucifié Notre-Seigneur. La reine étoit comparée à la Vierge, & le cardinal Mazarin à S. Jean l'évangéliste. La reine parla de ce sermon à M. le prince de Guémené, & lui demanda ce qu'il en pensoit. Madame, je suis prédamite, lui répondit ce prince, je ne crois pas que le père Adam soit le premier des hommes.

Le père Hercule, de la Doctrine-chrétienne, avoit composé un sermon pour M. l'Evêque de.... une personne qui le savoit, dit en sortant du sermon de ce prélat : Je viens d'entendre prêcher les travaux d'Hercule.

M. de Montespan jouoit un jour au lansquenet ; sa carte, qui étoit un roi de cœur, fut la première prise ; & comme il pestoit un peu, une présidente, voulant faire le bel esprit, lui dit ; Ah ! monsieur, ce n'est pas le roi de cœur qui vous a fait le plus de mal. M. de Montespan, aigri par sa perte, & par la réflexion de cette présidente, lui répondit aussitôt : Si ma femme est à un *Louis*, vous êtes à *rente sols*. Lett. de M. du Noyer.

Des moines étoient venus demander à un jeune

seigneur de la cour une somme d'argent pour les aider à finir un de leurs bâtimens. Combien, leur dit-il, y avez-vous mis de grues ? Monseigneur, répondirent les moines, il y en a deux. Eh bien, répartit le jeune seigneur, je ne veux pas être la troisième.

• E R R E U R .

ON peut détruire un raisonnement par un autre raisonnement plus conséquent ; mais qui entreprendra d'ôter au peuple son erreur lorsqu'elle a pour base une crédulité aveugle ! Hérodote se fait une gloire de rapporter plusieurs prodiges arrivés en Grèce. Les historiens des nations rivales ne se sont point arrêtés à réfuter ces fables, mais ils ont en-chéri sur elles. Ils ont fait, dit un auteur moderne, comme ce praticien, à qui on produisoit une fausse obligation ; il ne s'amusa point à plaider, il produisit sur le champ une fausse quittance. *Voyez* l'épigramme rapportée au mot *Chartres*.

On veut de l'extraordinaire en tout genre ; & on va jusqu'à l'impossible. L'histoire ancienne, ajoute le même auteur, ressemble à celle de ce chou plus grand qu'une maison, & à ce pot plus grand qu'une église, fait pour cuire ce chou. *Voyez* la seconde anecdote rapportée à l'article *Hableur*.

Le père Montfaucon contoit qu'étant à Naples, lorsqu'on approcha le sang de S. Janvier de son chef, tout le monde cria miracle ; & qu'il fit à-peu-près comme les autres, de peur d'être lapidé, quoiqu'il ne vît rien du tout.

Il y a au Mogol une pierre miraculeuse que l'on va voir de toutes parts. Ceux qui la montrent prétendent qu'elle est légère contre la nature des pierres, & qu'on peut la soutenir d'un seul doigt. Le

voyageur Bernier eut bien de la peine à la voir, n'étant pas musulman. Il y parvint, & reconnut que c'étoit pure friponnerie; ceux qui la montrent glissant dessous quelque chose qui la soutient. Il pensa découvrir le pot aux roses, mais la peur lui fit crier merveille; sans cela, il ne seroit jamais revenu nous en dire des nouvelles.

On montroit à l'abbé de Marolles la tête de S. Jean-Baptiste qui est à Amiens; il dit en la baissant: Dieu soit loué, c'est la cinquième ou sixième que j'ai le bonheur de baiser.

Un jour ce même abbé allant à son abbaye, eut la dévotion de visiter en passant l'église du S. Sépulchre de Neufry en Touraine. Les chanoines de la collégiale lui dirent qu'on y gardoit dans un reliquaire de verre, quelques gouttes du sang de Jesus-Christ, qu'on seroit bien aise de lui montrer, & qu'il seroit étonné de voir ce sang liquide & vermeil, se partager toujours également en trois gouttes dans le reliquaire, & se réunir ensuite, comme seroient trois gouttes d'eau ou de quelque autre liqueur. L'abbé de Marolles dit qu'en effet c'étoit une chose merveilleuse, mais qu'il étoit bon de la voir pour en être persuadé. On approcha ce reliquaire de ses yeux en plein jour; il le considéra avec attention, & l'on fut fort surpris de ne lui voir témoigner aucun étonnement. On lui en demanda la raison, & il répondit que ce qu'on lui avoit dit pouvoit bien être, mais qu'il n'en avoit rien vu; que ce qu'il avoit remarqué dans le reliquaire n'étoit ni vermeil ni liquide; & qu'au lieu de trois gouttes égales, il croyoit avoir compté quatre grains mal polis, & de grosseur différente. Les chanoines gémirent sur son aveuglement, ainsi que le peuple qui étoit présent à ce spectacle.

Les siècles d'ignorance ont toujours été féconds

en miracles. Parmi ceux rapportés dans les mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres, tom. *XVIII*, en voici un que la crédulité disoit avoir été opéré en faveur d'un moine. « Ce moine revenoit d'une maison dans laquelle il s'introduisoit toutes les nuits. Il avoit à son retour une rivière à traverser ; satan renversa le bateau, & le moine fut noyé, lorsqu'il commençoit l'invitatoire des matines de la Vierge. Deux diables se saisirent de son ame, & sont arrêtés par deux anges, qui la réclament en qualité de chrétienne. Seigneurs anges, disent les diables, il est vrai que Dieu est mort pour ses amis, & ce n'est pas une fable ; mais celui-ci étoit du nombre des ennemis de Dieu : & puisque nous l'avons trouvé dans l'ordure du péché, nous allons le jeter dans le borbier de l'enfer ; nous serons bien récompensés de nos prévôts. Après bien des contestations, les anges proposent de porter le différend au tribunal de la Vierge. Les diables répondent, qu'ils prendront volontiers Dieu pour juge ; parcequ'il jugoit selon les loix : mais pour la Vierge, dirent-ils, nous n'en pouvons espérer de justice ; elle briseroit toutes les portes de l'enfer, plutôt que d'y laisser un seul jour celui qui, de son vivant, a fait quelques révérences à son image. Dieu ne la contredit en rien ; elle peut dire que la pie est noire, & que l'eau trouble est claire ; il lui accorde tout : nous ne savons plus où nous en sommes ; d'un ambe, elle fait un terne ; d'un double deux, un quine : elle a le dez & la chance : le jour que Dieu en fit sa mère fut bien fatal pour nous. Les diables eurent beau récuser la Vierge, elle jugea le procès, & décida que l'ame du moine rentreroit dans son corps. Il avoit été retiré de la rivière, & rapporté au convent, où l'on se dispoit à

» l'enterrer. On fut bien surpris de le voir se rele-
 » ver ; les moines s'enfuirent d'abord ; mais quand
 » ils furent instruits du miracle , ils chantèrent le
 » *Te Deum.* »

L'auteur des *nouveaux Mémoires sur l'Italie*, imprimés en 1764, rapporte qu'étant à Venise , il entra dans une Eglise où se célébroit une grande fête en l'honneur du Rosaire. Un Jacobin , d'un âge & d'une physionomie respectable , monta en chaire , où , avec le ton , l'emphase & la prolixité des *raconteurs* de la place saint Marc , il débita sur le saint du jour , une foule d'histoires dont on pourra juger par celle-ci. « Un voleur de grand chemin , tuant & assassinant quand l'occasion s'en présentoit , étoit exact à dire tous les jours le Rosaire. Un voyageur , qu'il avoit attaqué , se défendit , & le tua. Il mourut sans confession ; & son corps , dont l'ame ne voulut pas se détacher , fut enterré au pié d'un chêne par ses camarades. Quelques mois après , saint Dominique apparut en cet endroit , & appella ce voleur par son nom. A cette voix , le défunt écarte la terre qui le couvroit , sort du tombeau , tombe aux piés de saint Dominique , qui le confesse , l'absout , & emporte son ame en paradis. » Je ne pus voir sans douleur , ajoute l'auteur , un prêtre , un religieux d'un ordre de gens éclairés , aller ainsi sur les brisées des saltinbanques de place.

Autrefois , suivant Pierre Dumoulin , lorsque quelque fontaine avoit une vertu diurétique , désoffilative , ou confortative de nerfs & d'estomac , les moines mettoient aussi-tôt un petit saint auprès.

Croiriez-vous , disoit un chanoine dans une compagnie , que S. Piat , après avoir eu la tête coupée , la prit & la porta l'espace de deux lieues , ou deux lieues routes entières ; car cela est sûr. Il ajouta cependant qu'il avoit eu de la peine à se

mettre en marche : *Je le crois bien*, répondit une dame, *il n'y a, en pareille occasion, que le premier pas qui coûte.*

ESPAGNOL.

L'AIR grave & flegmatique de l'Espagnol est pris par les étrangers pour de l'orgueil, & il n'en est pas toujours. On ne peut cependant disconvenir que cette nation n'ait une certaine fierté qu'elle doit à l'étendue de ses conquêtes, aux idées qu'elle a de son origine, & peut-être à la majesté de sa langue. Ce n'est pas seulement chez les gens de condition que la hauteur espagnole se fait remarquer ; un artisan, & même le dernier des hommes, un vil mendiant, conserve au sein de la misère, une démarche & un ton de confiance qui semble l'élever au-dessus de son état. On peut se rappeler ici la réponse de ce gueux de Madrid à un passant qui lui reprochoit de préférer une lâche oisiveté à un travail utile : c'est de l'argent & non des conseils que je vous demande, lui dit ce fier gueux en tournant le dos avec toute la gravité Castillane. Voyez, *Orgueil national, Amour-propre, Etiquette.*

On a cherché à tourner en ridicule la gravité Espagnole par ce petit conte. Un certain cavalier noble comme le roi, catholique comme le pape, & gueux comme Job, étoit arrivé de nuit dans un village de France où il n'y avoit qu'une seule hôtellerie. Comme il étoit plus de minuit, il frappa long-temps à la porte de cette hôtellerie, avant de pouvoir réveiller l'hôte. A la fin il le fit lever à force de tintamare. Qui est-là ? cria l'hôte par la fenêtre. — C'est, dit l'Espagnol, *Don Juan Pedro, Hernandez, Rodriguez de Villanova, Conde de*

de Malafra , Cavallero de Santiago y d'Alcantara. L'hôte lui répondit aussitôt, en fermant la fenêtre : « Monsieur , je suis bien fâché ; mais nous n'avons pas assez de chambres pour loger tous ces messieurs-là. »

Il est ordinaire de voir à Rome une multitude innombrable de pauvres de tous les pays , auxquels on distribue la soupe à une certaine heure à la porte des monastères. Un Castillan nouvellement arrivé , & qui ignoroit à quelle heure se faisoit cette distribution , s'adressa à un pauvre ecclésiastique François pour le savoir. La vanité Espagnole ne pouvoit souffrir qu'il demandât simplement la maison où l'on donnoit la soupe. Cette façon de parler lui paroïssoit trop ignoble. Après avoir cherché une manière de s'exprimer moins basse , il n'en trouva point de plus convenable que de demander au François s'il avoit pris son chocolat ? — Mon chocolat , répondit l'ecclésiastique ; & comment voulez-vous que je le paye ? je vis d'aumônes , & j'attends qu'on distribue la soupe au couvent des Franciscains. — Vous n'y avez donc pas encore été , dit le Castillan ? — Non , reprit le François ; mais voici l'heure où je vais m'y rendre. — Je vous prie de m'y conduire , dit le glorieux Espagnol ; vous y verrez *Dom Antonio Perez de Valcabro de Redia , de Montalva , de Vega , &c.* y donner à la postérité une marque de son humilité. — Et qui sont ces gens-là , demanda le François ? — C'est moi , reprit le Castillan. — Si cela est , répliqua le François , dites plutôt un exemple de bon appétit.

Le cardinal de Retz allant à Rome sur une galère de Naples , fut accueilli , près de l'isle de Corse , par une tempête. Comme on se croyoit prêt à périr , le capitaine de la galère , nommé Villanova , se fit apporter , au plus fort du danger , ses man-

Q

ches en broderies & son écharpe rouge , en disant ; qu'un véritable Espagnol devoit mourir avec la marque de son roi. *Mem. de Retz. V. Orgueil national.*

Un Espagnol ne cessoit de soupirer pour une très-jolie personne. Désespéré de n'avoir encore pu en obtenir la moindre faveur , il va lui-même pendant la nuit mettre le feu à la maison où elle demeure , & court aussi-tôt lui annoncer le danger , afin du moins de pouvoir la tenir dans ses bras tout le temps qu'il faut pour la sauver des flammes. Que cette anecdote soit vraie ou fausse , elle peut servir à peindre l'amour romanesque d'un amant Espagnol. Voyez *Amour*.

Les François ayant assiégé Cambrai en 1677 , la ville se rendit après quelques résistances. Quatre mille hommes , dont la garnison étoit composée , tous résolus de se bien défendre & de tenir au moins trois mois , entrèrent dans la citadelle après avoir abandonné douze cents de leurs femmes à la clémence du vainqueur. Une vedette François , qui , pendant tous ces mouvemens , se trouvoit fort près de la vedette Espagnole , lui dit , qu'il étoit bien étonné que des gens sages allassent s'enfermer dans un lieu où on ne vouloit pas recevoir leurs femmes , & les livrassent aux François , gens très-disposés à avancer leurs affaires. Ce propos fit tant d'impression sur le jaloux Espagnol , qu'il jeta aussi-tôt son mousquet à terre , & se rendit aux François. *Mercur de mai , 1677. Voyez , Jaloufie.*

En 1667 , le général Schomberg , qui commandoit les Portugais , attaque une place Espagnole : elle est prise d'assaut. Pendant que tout étoit au pillage , un bourgeois Castillan , qui se promenoit avec beaucoup de sang-froid dans les rues , entend une vedette qui joue de la guitare. Choqué de ses sons dissonans , il la lui demande pour la mettre d'accord , & la lui rend , en disant : *Jouez-en pré-*

sentement, qu'elle est accordée. Il continua à se promener tranquillement, plus sensible à la mauvaise harmonie d'une guitare, qu'à la désolation de sa patrie & de sa famille. *Basnage, annales des Provinces-Unies.*

L'Espagnol est courageux; mais il faut qu'il soit fondu dans un escadron ou dans un bataillon. Aussi Spinola disoit souvent, qu'un Espagnol seul, quoique brave soldat, n'étoit bon qu'à faire sentinelle. *Vie du duc d'Osborne.*

On a observé, dans la comparaison que l'on a faite du soldat François au soldat Espagnol, que le premier se fait toujours craindre d'abord, jurant & pestant quand il entre quelque part; mais dès le lendemain il s'est accommodé avec tous les domestiques, & se trouve grand ami de la maison. L'Espagnol joue un rôle tout différent; car il use de courtoisie en arrivant; mais rien n'est plus rude que sa sortie; c'est alors qu'il pille & désole tout, d'où vient le proverbe, qui dit: « Qu'on se garde de la » furie François, & de la retraite Espagnole. »

La rivalité qui régnoit autrefois entre les Espagnols & les Portugais, étoit dégénérée en une sorte de haine que l'on a pris plaisir à peindre par les traits suivans. Un prêtre Portugais étoit à l'autel dans une église de Rome, & commençoit à dire la messe. Un Castillan la répondoit. Le Portugais, qui s'en aperçut, recommença plusieurs fois; & voyant que le Castillan continuoit de répondre, il se tourna vers lui, & lui dit avec colère: *Je ne parle pas à toi*; & il s'en alla avec ses ornemens chercher un autre autel où il n'y eût point de Castillan qui lui répondît.

Un grand de Portugal adressant la parole à un grand d'Espagne, le traitoit d'*excellence*. Mais le Castillan lui répondoit, *votre courtoisie*, titre que l'on donne en Espagne aux gens qui n'en ont point.

Q ij

Le Portugais , piqué , appella l'Espagnol , à son tour ; *vo*tre *courtoisie* ; l'autre lui donna alors de l'*excellence*. A la fin le Portugais , lassé , lui dit : Pourquoi dites-vous : *Vo*tre *courtoisie* , lorsque je vous accorde le titre d'*excellence* ; & pourquoi vous servez-vous de ce dernier titre , quand je vous appelle *vo*tre *courtoisie* ? — C'est que tous les titres me sont égaux , répondit l'implacable Castillan , pourvu qu'il n'y ait rien de commun entre vous & moi.

L'histoire nous a conservé un trait bien singulier de cette haine nationale. Les Portugais , qui soutenoient les prétentions de l'archiduc Charles au trône d'Espagne , avoient , en 1706 , pénétré jusqu'à Madrid. Les courtisanes de cette ville formèrent aussitôt le dessein de ruiner leur armée. Elles vont , en conséquence , la nuit par troupes , jusques dans ses tentes , & y commettent des désordres qui font périr plus de six mille soldats. La fidélité & l'amour pour Philippe V , disent les *mémoires de S. Philippe* , portèrent les femmes les plus perdues à mettre en œuvre cette criminelle & détestable ruse. Les plus gâtées se paroient avec soin , & se chargeoient de parfums & de fard , pour empoisonner des gens qu'elles abhorroient ; cachant ainsi , sous le masque de l'amour , la haine implacable qu'elles leur portoient.

E S P R I T.

UN homme opulent demandoit , en dérision , au philosophe Sadi , pourquoi on voyoit souvent l'homme d'esprit à la porte du riche , & jamais le riche à la porte de l'homme d'esprit ? *C'est* , répondit ce philosophe , *parceque l'homme d'esprit fait le prix des richesses , & que le riche ignore le prix des lumières.*

Le philosophe Aristippe étoit interrogé sur la différence qu'il y avoit entre un homme éclairé & un ignorant. *Qu'on les envoie*, dit-il, *hors de leur pays, & on le verra.*

Si vous voulez vous conserver au service d'un grand, ayez l'art de cacher la supériorité d'esprit que vous pouvez avoir. *Noli videri sapiens, coram principe*, a dit le prophète Salomon. Amelot de la Houssaie, dans ses notes sur la maxime VII. de l'homme de cour de Gracian, rapporte cette anecdote. Un roi de Portugal voulant écrire au pape, dit à un de ses courtisans d'écrire de son côté pendant qu'il écrirait aussi du sien, & que la dépêche qui se trouveroit la meilleure seroit envoyée. Les deux lettres achevées, le roi ne put se dissimuler que c'étoit celle de son courtisan : il le lui dit. Le courtisan ne lui répond que par une profonde révérence, & court prendre congé du meilleur de ses amis. « Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour, lui dit-il, le roi sait que j'ai plus d'esprit que lui. »

Il étoit dangereux à la cour même d'Alexandre, de paroître trop grand homme. Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre, disoit Parménion à Philotas ; ménage-lui quelquefois le plaisir de te reprendre ; & souviens-toi que c'est à ton infériorité apparente que tu devras son amitié.

L'homme médiocre est l'homme aimé. Monsieur, disoit un père à son fils, vous réussissez dans le monde, & vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, sachez à quelles qualités vous devez ces succès. Vous êtes né sans vices, sans vertus, sans caractère ; vos lumières sont courtes ; votre esprit est borné : que de droit, ô mon fils ! vous avez à la bienveillance des hommes.

ETIQUETTE.

CEREMONIAL écrit, ou traditionnel, qui règle les devoirs extérieurs à l'égard des rangs, des places, & des dignités.

M. de Novion, premier président du parlement de Paris sous Louis XIV, étoit allé rendre visite au cardinal Mazarin, premier ministre. Les deux battans des portes furent aussi-tôt ouverts à ce magistrat, comme cela se pratique. M. de Novion pénétra jusqu'à la dernière anti-chambre, où il resta, parce qu'il ne trouva point le cardinal Mazarin venant au-devant de lui. Un valet-de-chambre avoit déjà annoncé le premier président à son éminence, qui travailloit en ce moment, & qui se contenta de dire : *Faites entrer.* Le domestique l'annonça une seconde fois ; & comme le ministre répétoit, *faites entrer*, le valet-de-chambre lui dit que M. de Novion s'étoit arrêté dans l'anti-chambre. Le cardinal sentit alors ce que cela signifioit ; il se leva au plus vite, & frappant de grands coups sur la table, il dit : *Allons, ce petit homme est opiniâtre ;* & il marcha pour l'aller chercher dans l'anti-chambre, où il étoit resté.

M. de Mémes tint la même conduite à l'égard du cardinal Dubois. Ce premier président ne voyant point son éminence sortir de son cabinet, se mit dans un fauteuil à la porte de la première anti-chambre, & répondit au valet-de-chambre qui le pressoit d'entrer : *Je suis fort bien ici, & j'y attendrai fort commodément que son éminence ait le loisir.* Et il attendit effectivement qu'elle vint au-devant de lui pour se mettre en mouvement, & entrer avec elle dans son cabinet.

Les mémoires de *Mademoiselle* nous apprennent que cette princesse passa une partie de sa vie dans

les angoisses mortelles des disputes pour les chaînes à dos.

Lorsque le cardinal de Richelieu traita du mariage de Henriette de France & de Charles I, avec les ambassadeurs d'Angleterre, l'affaire fut sur le point d'être rompue, par deux ou trois pas de plus que les ambassadeurs exigeoient auprès d'une porte; & le cardinal, ainsi que l'histoire le rapporte, se mit au lit, pour trancher toute difficulté. Il faut avouer cependant, que le François est moins qu'un autre attaché à l'étiquette; & lorsque des circonstances l'obligent de la pratiquer, il ne se la rappelle que pour l'oublier ensuite. Il n'en est pas de même chez les Italiens, l'importante affaire du *punctilio* les occupe entièrement, & c'est un des principaux mystères de leur grandeur actuelle.

On peut dire la même chose des petites cours d'Allemagne. On rapporte à ce sujet, qu'un colonel François, à la sortie d'une campagne, & ne sachant que faire, voulut aller, dans une petite ville d'Allemagne, à une assemblée qui se tenoit chez une princesse. Vous desirez, lui dit-on, vous trouver à cette assemblée; mais il n'y a que des princes qui aillent-là. Etes-vous prince? — Va, va, dit le colonel, ce sont de bons princes; j'en avois l'année passée une douzaine dans mon anti-chambre, quand nous eumes pris la ville, & ils étoient tous fort polis.

Combien d'extravagances l'étiquette n'a-t-elle pas fait éclore en Espagne? On a lieu surtout de les déplorer, lorsque l'on sait que Philippe III en fut la victime. Ce prince, à peine relevé d'une maladie dangereuse, étoit assis à côté d'une cheminée dans laquelle le bout-feu de la cour avoit allumé une si grande quantité de bois, que le monarque pensa étouffer de chaleur. Sa grandeur ne lui permettoit pas de se lever pour appeler du secours; les officiers en charge s'étoient éloignés, & les

Q iv

domestiques n'osoient entrer dans l'appartement. A la fin, le marquis de Pobar parut, auquel le roi ordonna d'éteindre le feu ; mais celui-ci s'en excusa, sous prétexte que l'étiquette lui défendoit de faire une pareille fonction, pour laquelle il falloit appeler le duc d'Ursède. Le duc étoit parti, & la flamme augmentoit : néanmoins le roi soutint la chaleur plutôt que de déroger à sa dignité ; mais il s'échauffa tellement le sang, que le lendemain il eut un érysipèle à la tête, avec des redoublemens de fièvre qui l'emportèrent. *Hist. d'Espagne, & Institutions politiques, par le baron de Bielfeld.*

Une autre anecdote servira encore à prouver que l'étiquette est observée à la cour de Madrid avec une rigueur incroyable. La reine, épouse de Charles II, aimoit beaucoup à monter à cheval. Elle voulut un jour en essayer un qu'on lui avoit amené de la province d'Andalousie. A peine fut-elle dessus, qu'il se câbra, & la fit tomber. Le pied de la princesse s'accrocha malheureusement à l'étrier, & le cheval entraîna la reine, sans que personne osât la secourir. L'étiquette s'y opposoit formellement ; car il est défendu à quelque homme que ce soit, sous peine de la vie, de toucher le pied d'une reine d'Espagne. Charles II, qui étoit amoureux de sa femme, jettoit, du haut d'un balcon, des cris redoublés ; mais l'étiquette retenoit les graves Espagnols. Cependant deux cavaliers résolurent de délivrer la princesse ; & , malgré la rigueur de la loi, l'un se saisit de la bride du cheval, l'autre dégagga le pied de sa majesté, Ils songèrent ensuite à la peine qu'ils avoient méritée pour avoir violé une loi aussi auguste ; ils profitèrent du trouble où l'on étoit encore pour se sauver. Mais la reine demanda la grace des deux coupables, & l'obtint.

L'étiquette, ainsi que la gravité, a souvent été dédaignée par le vrai mérite. Lorsqu'en 1683, So-

bieski, roi de Pologne, eut obligé les Turcs de lever le siège de Vienne, l'empereur, qui s'étoit éloigné de cette capitale, y rentra, & fit dire qu'il desiroit passionnément de voir le roi Polonois, & de l'embrasser. L'étiquette causa de l'embarras, & on demanda comment cet empereur devoit recevoir un roi électif. *A bras ouverts, s'il a sauvé l'empire*, dit le duc de Lorraine, dont la grande ame dédaignoit ces petites & misérables formalités. *Hist. de Sobieski.*

É T U D E.

L'AMOUR de l'étude, porté à l'excès, absorbe, ainsi que les autres passions, une partie de nos affections les plus naturelles.

Anaxagore, pressé par ses amis de mettre ordre à ses affaires, d'y sacrifier quelques heures de son temps. « Oh ! Mes amis, leur répondit-il, vous me demandez l'impossible. Comment partager mon temps entre mes affaires & mes études, moi qui préfère une goutte de sagesse à des tonnes de richesses. »

Frédéric Morel travailloit à traduire Libanius, lorsqu'on vint lui dire que sa femme, qui languissoit depuis quelque temps, étoit bien malade, & qu'elle vouloit lui parler. Je n'ai plus, dit-il, que deux périodes à traduire, après cela j'irai la voir. Un second commissionnaire vint lui annoncer qu'elle étoit à l'extrémité; je n'ai plus que deux mots, dit Morel; allez, retournez vers elle j'y serai aussitôt que vous. Un moment après on vint lui rapporter qu'elle étoit morte. J'en suis très-fâché, dit-il, c'étoit une bonne femme; il continua son travail.

Un jeune homme auquel Corneille avoit accordé sa fille en mariage , étant , par l'état de ses affaires , obligé d'y renoncer , vint le matin chez le père pour retirer sa parole , perçe jusque dans son cabinet , & lui expose les motifs de sa conduite. « Eh » monsieur , réplique Corneille , ne pouvez-vous , » sans m'interrompre , parler de tout cela à ma femme ? Montez chez elle : je n'entends rien à toutes » ces affaires. »

Un domestique court tout effrayé dans le cabinet du savant Budé , lui dire que le feu est à la maison ! Eh bien , lui répondit-il , avertissez ma femme. Vous savez bien que je ne me mêle pas du ménage.

E X P É R I E N C E.

A QUOI sert l'expérience si on manque d'esprit ? Deux enfans , l'un sot , l'autre rusé , trouvèrent quelques noix. Il s'agissoit de les partager. Le plus alerte les casse , prend le dedans & donne les coquilles à son camarade , qui cherche envain à quoi pouvoit être bon ce qu'il tenoit ; il vit qu'il étoit dupe. Mais il ne m'attrapera pas davantage , dit-il en lui-même , & je saurai me venger comme il faut de ce tour , si l'occasion se présente. Quelques jours après ils trouvèrent encore de compagnie des olives. Celui qui avoit été trompé , croyant rendre la pareille , dit à l'autre : donne-moi ce qui est dedans , & garde le dessus pour toi. Son camarade très-content de ce partage , obéit avec joie , prend les molles enveloppes , manger délicat , & remet fidèlement les durs noyaux à l'imbécille. *Apologue du père Desbillons.*

E X T É R I E U R .

U N extérieur simple , est l'habit des hommes vulgaires , il est taillé pour eux & sur leur mesure : mais c'est une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions : je les compare à une beauté négligée , mais plus piquante. S'il est permis d'ajouter à cette pensée de la Bruyere , on dira qu'il y a une espece de coquetterie à un homme d'un rare mérite d'affecter quelque chose de singulier. Le maréchal de . . . avoit la manie , à quatre-vingts ans , de se promener avec un habit de moire bleue , des talons rouges & un plumet blanc. On demandoit , il est vrai en le voyant , quel est ce vieux fou ? Mais sans cette demande on n'auroit point répondu : « C'est le Maréchal de . . . cet habile général » qui a remporté telles victoires. »

Bussi d'Amboise ayant appris que tous les seigneurs de la cour , qui étoient d'un même tournoi que lui , faisoient des dépenses extraordinaires pour leurs équipages & pour leurs habits , fit vêtir ses gens comme des seigneurs & lui marcha vêtu le plus simplement du monde au milieu de ce train magnifique. La nature alors fit valoir tellement ses avantages en la personne de Bussi , que Bussi fut pris seul pour un grand seigneur , & tous les seigneurs , qui s'étoient fiés à la magnificence , ne passèrent que pour des valets. *Saint Eyremont.*



FACÉTIES.

FAITS burlesques ou plaisans, ordinairement inventés à plaisir. Une naïveté, une gaudriole, un trait gaillard en fait l'assaisonnement. La Facétie est au conte, ce que la farce est à la comédie.

Deux duchesses se disoient un jour : Pâque approche, cela fait faire des réflexions ; nous sommes de grandes péchereuses, il faut faire pénitence. Que ferons-nous pour cela ? Faisons jeûner nos valets.

Un bon mari disoit à sa femme : Je crois qu'il n'y a qu'un homme dans tout cette ville qui ne soit pas cocu. Qui donc, demanda la femme ? Mais, dit le mari, tu le connois : j'ai beau chercher, répondit-elle, je ne le connois pas.

Un jeune marquis mal-aisé ayant épousé une vieille comtesse fort riche, se divertissoit à ses dépens. Il la ménageoit d'autant moins qu'elle lui avoit fait une donation de tous ses biens, par contrat de mariage. La vieille ne reconnoissoit que trop la faute qu'elle avoit faite. Mais les mépris de son époux n'étoient pas ce qui l'allarmoit le plus. Elle craignoit qu'il ne lui prît envie de se défaire d'elle ; & venant un jour à se trouver mal, elle dit tout haut qu'elle étoit empoisonnée. Empoisonnée, lui dit le marquis en présence de plusieurs personnes, cela pourroit-il bien être ? Qui accusez-vous de ce crime ? Vous, lui répondit la vieille. Ah ! messieurs s'écrie le marquis, rien n'est plus faux. On n'a qu'à l'ouvrir tout à l'heure : on verra la calomnie. Ce trait peut être cité comme une faillie de méchanceté. *Voyez, Saillie.*

Un homme avoit un soi disant ami & une belle femme ; l'ami le fit cocu. Il devint veuf ; il en prit

une laide, l'ami le fit encore cocu. Parbleu, dit-il à son ami, je vois bien à présent que c'est à moi que vous en voulez.

Deux amis, qui depuis long-temps ne s'étoient vus, se rencontrèrent par hasard. Comment te portes-tu ? dit l'un. Pas trop bien, dit l'autre ; & je me suis marié depuis que je t'ai vu. — Bonne nouvelle ! — Pas tout-à-fait, car j'ai épousé une méchante femme. — Tant pis ! — Pas trop tant pis, car sa dot étoit de deux mille louis. — Eh bien, cela console. — Pas absolument, car j'ai employé cette somme en moutons, qui sont tout morts de la clavelée. — Cela est en vérité bien fâcheux ! — Pas si fâcheux, car la vente de leurs peaux m'a rapporté au-delà du prix des moutons. — En ce cas vous voilà donc indemnisé ? — Pas tout-à-fait, car ma maison où j'avois déposé mon argent, vient d'être consumée par les flammes. — Oh ! voilà un grand malheur. — Pas si grand non plus, car ma femme & la maison ont brûlé ensemble.

Un maquignon vendant un cheval, dit à l'acheteur : Monsieur, faites le voir je le garantis sans défaut. Ce cheval se trouvant aveugle, l'acheteur voulut obliger le maquignon de le reprendre ; mais celui-ci soutint qu'on ne pouvoit pas l'y contraindre puisqu'il avoit averti de son aveuglement, en disant : Faites le voir, je le garantis sans défaut.

Un homme qui passoit pour riche, quoiqu'il dût plus qu'il n'avoit vaillant, se promenoit sans rien dire, le nez dans son manteau, la veille de ses fiançailles dans la salle de sa future belle-mère. Elle lui dit plusieurs fois qu'avez-vous, monsieur ? Il lui répondit à chaque fois : Madame, je n'ai rien. Huit jours après son mariage, sa belle-mère voyant une foule de créanciers, lui dit : Monsieur, vous m'avez trompée. Madame, lui répliqua-t-il, je vous

avois averti que je n'avois rien ; je vous l'ai dit plus de dix fois dans votre salle , la veille de mes fiançailles , lorsqu'il étoit encore temps.

Un avocat borgne , plaidant un jour avec ses lunettes , dit : Messieurs , je n'avancerai aucune pièce qui ne soit nécessaire. L'adverse partie lui répliqua : Retranchez donc un des verres de vos lunettes.

On faisoit dans un tribunal lever la main à un teinturier qui les avoit toutes noires. Le juge lui dit : Otez votre gant. Et vous , monsieur , repartit le teinturier , mettez vos lunettes.

Un homme de la cour étant fort malade & chargé de dettes , dit à son confesseur que la seule grace qu'il avoit à demander à Dieu , étoit qu'il lui plût de prolonger sa vie jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devoit. Ce motif est si bon , répond le confesseur , qu'il y a lieu d'espérer que Dieu exaucera votre prière. *Si Dieu me faisoit cette grace* , dit alors le malade en se tournant vers un de ses anciens amis , *je serois assuré de ne mourir jamais.*

Un jeune homme & une jeune fille de Londres se présentant pour être mariés , le ministre demanda , selon la coutume , au futur époux , s'il ne prenoit pas pour sa légitime épouse , cette jeune fille ci-présente , &c? Il répondit que non. Le ministre les renvoya. Le dimanche suivant ils revinrent , & le ministre faisant encore au jeune homme la même demande que la première fois , il répondit que oui. Alors , s'adressant à l'accordée , il lui demanda aussi si elle ne prenoit pas pour son légitime époux ce jeune homme ci-présent. Elle à son tour répond que non ; & le ministre les renvoie encore. Ils furent pour la troisième fois trouver le même ministre dans son église & les mêmes demandes leur ayant été faites , ils répondirent tous deux : Oui. Mais alors le ministre leur dit : « Quand j'étois prêt vous ne l'étiez

» point ; à présent que vous l'êtes , je ne le suis
» pas ; vous pouvez aller vous marier ailleurs ; en
» même-temps il s'en alla.

Un pauvre journalier se procuroit tous les jours par son travail, cinq pains ; il en prenoit un, jettoit le second, rendoit le troisième, & prêtoit les deux autres. Voici l'énigme : Il prenoit un de ces pains pour sa nourriture, jettoit le second à sa belle-mère, rendoit le troisième à son père, qui l'avoit nourri, & prêtoit les deux autres à ses enfans, qui s'acquitteroient un jour envers lui du même devoir qu'il rendoit à son père.

Un Espagnol en voyage, passoit un jour d'hiver dans un village du Brabant ; plusieurs chiens aboyoient & couroient après lui. Il se baissa pour prendre une pierre & la leur jeter ; mais il avoit gelé, & la pierre tenoit si fortement qu'il ne put l'arracher. Oh ! le maudit pays, s'écria-t-il en jurant, où l'on lâche les chiens & attache les pierres.

Un Gascon avoit perdu son argent au jeu. Comme il couchoit avec celui qui le lui avoit gagné, il prit le moment que son camarade dormoit pour lui dérober sa bourse. Mais celui-ci qui n'avoit qu'un sommeil inquiet, parcequ'il songeoit à son argent, ayant senti quelque chose, chercha d'abord sa bourse. Il trouva en chemin la main du Gascon. Que faites-vous-là, lui dit-il ? Mon ami, lui répondit le Gascon, je prends ma revanche.

Un homme de province, qui étoit venu à Paris dans le temps du carnaval, fit la partie d'aller au bal avec un de ses amis, & se déguisa en *diable*. Ils se retirèrent avant le jour. Comme le carrosse qui les conduisoit passa dans le quartier où le provincial logeoit, il fut le premier qui descendit. On le laissa le plus près qu'on put de sa porte, où il courut promptement frapper, parcequ'il faisoit grand

froid. Il fut obligé de redoubler les coups avant de pouvoir réveiller un grosse servante de son auberge, qui vint enfin à moitié endormie lui ouvrir, mais qui, dès qu'elle le vit, referma au plus vite la porte, & s'enfuit en criant, *Jesus Maria*, de toute sa force. Le provincial ne pensoit point à son habillement diabolique, & ne sachant point ce que pouvoit avoir la servante, il continua à frapper, & toujours inutilement. Enfin, mourant de froid, il prit le parti de chercher gîte ailleurs. En marchant le long de la rue, il aperçut de la lumière dans une maison; & pour comble de bonheur, la porte n'étoit pas tout-à-fait fermée. Il vit en entrant un cercueil avec des cierges autour, & un bon Prêtre qui s'étoit endormi en lisant son bréviaire auprès d'un fort bon brasier. Tout étoit tendu de noir, & l'on ne sentoît pas de froid dans ce lieu-là. Le provincial s'approcha tout le plus près qu'il put du brasier, & s'endormit fort tranquillement sur un siège. Cependant le prêtre s'éveilla, & voyant la figure de cet homme endormi, il ne douta pas que ce fût le diable qui venoit prendre le mort; & là-dessus, il fit des cris si épouvantables, que le provincial s'éveillant en sursaut, fut tout effrayé, croyant voir le mort à ses trousses. Quand il fut revenu de sa frayeur, il fit réflexion sur son habillement, & comprit que c'étoit ce qui avoit causé son embarras. Comme il n'étoit pas loin de la fripperie, & que le jour commençoit à paroître, il alla changer d'habit, & retourna à son auberge, où il n'eut pas de peine à se faire ouvrir. Il apprit en entrant que la servante étoit malade, & que c'étoit une visite que le diable lui avoit rendue qui causoit son mal. Le provincial n'eut garde de dire qu'il étoit le diable. Il sçut ensuite qu'on publioit dans le quartier que le diable étoit venu pour enlever monsieur un tel. Le confesseur attestoît la chose;

chose ; ce qui y donnoit le plus de croyance , ajoute madame *Dunoyer*, qui rapporte cette anecdote , c'est que le pauvre défunt avoit été maltôtier.

Pendant une horrible tempête , on ordonna à chacun de jeter à la mer ce qu'il avoit de plus pesant : un mari y jetta sa femme.

Un particulier qui avoit les mains toutes défigurées & toutes perdues de la goutte , jouoit aux cartes avec un autre , & lui gagnoit mille écus. Je me consolerois , lui dit le perdant en colère , si mon argent n'avoit pas été ramassé par la plus vilaine main qu'on puisse voir. — Cela est faux , lui dit le gagnant , j'en connois une dans la compagnie encore plus laide. — Parbleu , répartit le premier , je gage trente pistoles que non. L'autre , après avoir accepté la gageure , ôta le gant qui couvroit sa main gauche , & son adversaire fut obligé d'avouer qu'il avoit perdu.

Un homme qui venoit de perdre sa femme , redoutoit les incommodités & les fatigues des complimens de condoléance. Pour les éviter , il dit à son cocher de s'envelopper d'habits de deuil , & de le représenter. Le cocher curieux de bien jouer son rôle , s'étoit affublé de façon qu'on ne lui voyoit que les yeux. Il soupiroit & sanglottoit aussi-tôt que quelqu'un entroit. Un ami intime de l'homme veuf , s'approche plus près que les autres , & s'épuise vis-à-vis ce personnage feint , à lui donner les meilleures raisons pour le consoler. Le nouveau Sosie ne répond toujours que par des soupirs. A la fin , se voyant pressé de parler : Je ne suis que le cocher de monsieur , dit-il à cet ami. Celui-ci alors changeant de ton , lui demande : Combien vaut l'avoine ?

Un Juif & un Chrétien , tous deux Italiens , s'étoient associés pour vendre du tabac. Le Samedi jour du Sabbat , le Juif ne vendoit point. De

R.

même , le Dimanche , le Chrétien ne paroïssoit point à la boutique , & le Juif vendoit. On en voulut faire un scrupule au Juif , qui répondit : *Trovata la legge , trovato l'inganno.*

Un homme de la cour jouoit au piquet , & étoit impatienté par un homme à vûe courte & à long nez. Pour s'en débarrasser , il prit son mouchoir & moucha le nez de son importun voisin. Ah ! monsieur , dit-il aussi-tôt , je l'ai pris pour le mien.

Un pauvre diable qui passoit par un village , alla , pressé par la faim , heurter à la porte du seigneur. On lui dit : Qui êtes vous ? Je suis un pauvre musicien qui demande la passade. Entrez , monsieur. Entré qu'il fut , le seigneur le fit dîner avec lui. Or , ce seigneur étoit amateur de musique , & l'avoit fait apprendre à ses enfans , garçons & filles. Après dîner , il fit apporter des livres de musique , en distribue un à l'étranger , & les autres à ses enfans. Ceux-ci se mirent à chanter ; & le seigneur qui n'entendoit rien dire à ce passant , croyoit qu'il vouloit écouter un moment. A la fin , comme ce silence continuoit , il lui dit : Vous ne chantez point ? — Non , monsieur. — Hé ! Pourquoi ? — Monsieur , je n'y entends rien. N'ai-je pas dit que j'étois un pauvre musicien ? Certes , je suis si pauvre musicien , que je n'y entends rien du tout.

Un professeur de collège étudioit ordinairement par jour quatre ou cinq heures. Comme il étoit resté dans son cabinet plus long - temps que de coutume , sa femme vint le trouver : Ah ! ma mie , vous voilà donc ? Que dites - vous ? — Je dis , monsieur , que je voudrois bien être livre. — Et pourquoi , ma mie ? — C'est que vous êtes toujours après. — Certes , je le voudrois bien aussi , pourvu que vous fussiez un almanach. — Et pourquoi , monsieur ? — C'est , répondit le professeur , qu'on en change tous les ans.

Un septuagénaire ayant dessein de se marier , parceque , disoit-il , il s'ennuyoit les soirs ; on lui amena une femme , en lui disant : Tenez , monsieur , vous trouverez à qui parler.

Un prieur des Chartreux se trouvant à un repas maigre fort splendide , entendoit faire l'éloge d'un certain plat , & desiroit d'en goûter , lorsque le frere qui l'accompagnoit lui dit : Mon pere , n'en mangez pas ; j'ai vu dans la cuisine qu'on y avoit mis du gras. Eh ! qu'alliez-vous faire dans la cuisine , lui dit le Prieur avec chagrin , étoit-ce-là votre place ?

Une Maîtresse qui étoit à dîner , gronda sa servante de ce qu'elle n'avoit pas employé assez de beurre. Cette fille , pour s'excuser , apporta un petit chat dans sa main , & dit qu'elle venoit de le prendre sur le fait , achevant de manger les deux livres de beurre qui restoient. La maîtresse prit aussi-tôt le chat , le mit sur des balances ; il ne pesoit qu'une livre & demie.

Il y a long-temps que les aubergistes , cabaretiers & autres , usent de l'artifice de faire servir le mauvais vin le dernier. En effet , lorsque l'on commence à être ivre , le goût s'émouffe , & il est bien difficile de discerner la différence des vins. On rapporte d'une cabaretière , à Vienne en Dauphiné , qu'elle ne manquoit pas de dire à ses garçons , en parlant de ceux qui buvoient chez elle : « Dès que vous entendrez chanter en choeur ces messieurs , donnez-leur le moindre vin. »

Une actrice de l'opéra , originaire d'Espagne , à qui l'on reprochoit d'être un peu camuse , d'avoir de grandes oreilles , & qui affectoit en s'habillant , de retrousser fort haut la queue de son manteau , (habillement dont la mode est aujourd'hui passée) au surplus assez jolie , avoit fait une infidélité éclatante.

R ij

tante à son amant déclaré. Celui-ci , pour s'en venger , fit courir cette affiche :

Dix pistoles à gagner ,

On a perdu une épagneule fort petite , poil blanc , ayant les yeux pers , pleins de feu , un peu camuse , bien coëffée , à grandes oreilles , le museau moucheté en plusieurs endroits ; sa queue est fort retroussée. Celui qui l'aura trouvée , la rendra à M. de . . . qui payera la somme promise.

Une princesse passoit tous les matins trois ou quatre heures à apprendre l'hébreu. Un jour que son maître de langue étoit entré chez elle avec une culotte fort déchirée , le prince son mari lui demanda ce que cet homme venoit faire dans sa chambre ? La princesse lui dit : *Il me montre l'Hébreu.* Madame , répondit le prince , *il vous montrera bientôt le derriere.*

Un soldat venoit de satisfaire à un de ses plus pressans besoins. Un officier qui passoit se mit à s'écrier , en se bouchant le nez : Oh , quelle puanteur ! Quoi donc , mon officier , dit le grivois , prétend-on que pour cinq sols que je reçois par jour , je fasse du musc.

Un procureur qui venoit d'acheter une charge de sénéchal à son fils , lui conseilloit de travailler toujours utilement , & de faire contribuer ceux qui auroient besoin de lui. Quoi , mon père , dit le fils surpris d'un tel conseil , vous voudriez que je vendisse la justice ? *Sans doute* , répondit le père : *une chose si rare ne doit pas se donner pour rien.*

Un homme ayant épousé une fille qui lui donna un enfant après six semaines de mariage , ses amis lui dirent : Voilà une couche bien précoce ; point du tout , répondit le mari , l'enfant n'est pas venu trop tôt , mais c'est le mariage qui a été fait trop tard.

Un prince desiroit d'avoir le portrait d'une femme qui étoit très-belle. Le mari ne voulut jamais y consentir. Si je lui donne la copie, disoit ce mari prudent, il voudra ensuite avoir l'original.

On disoit à un moine d'aller à l'église. Qui est-ce qui y est ? Ils y sont tous : ils sont donc assez. Une autre fois on lui dit : Il n'y a personne. Il répondit : Je n'y ferois rien tout seul.

Un théologal de province qui n'étoit jamais venu à Paris, s'étoit placé dans un carrosse de voiture pour faire ce voyage. Pendant le chemin, comme il n'avoit rien de mieux à faire, il s'étoit mis à dormir. Lorsque le soir on fut arrivé aux barrières, les commis pour les entrées vinrent demander si on n'avoit rien à déclarer ; quelqu'un répondit aussitôt, Nous avons un théologal qui ne fait que ronfler, voyez ce qu'il vous faut. Oh ! dit le commis qui n'avoit jamais entendu parler de théologal, cet animal-là n'est pas sur mon tarif. Vous n'avez qu'à percevoir comme pour un cochon, lui répondit-on. Il donne en conséquence sa quittance, & on réveille M. le théologal, qui est fort surpris de ce qu'il faut payer pour entrer à Paris. Mais lorsqu'à la lumière il eut vu cette quittance, il s'aperçut bien du tour qu'on lui avoit joué, & ne s'en vanta point.

« Un jour Denost dînoit avec son prélat ; on
» commença à proposer. Il y avoit une belle lan-
» gue de carpe, que Monsieur donna à Denost &
» à son prochain assis, & dit : Je vous la donne à
» tous deux. Denost dit à l'autre : Cornu, jouons
» à croix ou à pile qui l'aura. C'est bien dit, dit-il,
» il ne faut pas la diviser. Denost tire un douzain,
» & dit : Que prends-tu, Cornu ? Cornu dit : Je
» prends la croix ; & l'autre dit : Et moi la langue,
» & la mangea. »

R üj

F A T.

ON a dit que le fat étoit l'homme d'esprit des fots. Il ne fait rien par goût ; il n'agit que par ostentation. Il se croit un personnage , & il n'est qu'un mauvais comédien qui choque tous les spectateurs par son ennuyeux persiflage , par ses airs étudiés , par ses manières ridiculement importantes. Qu'une femme le regarde , il s'en dit aimé ; qu'elle ne le regarde pas , c'est la ruse d'un cœur qui dissimule en vain sa défaite. S'il compte des ancêtres illustres , il parlera continuellement de sa naissance , des alliances de sa famille , de ses emplois. S'il est homme de fortune , il fera l'énumération de ses biens , il paroîtra étonné devant des personnes peu riches comment on peut vivre avec soixante mille livres de rente. Il entretiendra des gens de lettres de ses équipages & de ses chevaux. Un fat de cette espèce se plaignoit dans une compagnie de la grande dépense qu'il étoit obligé de faire pour nourrir dix chevaux. Au lieu d'avoir tant de chevaux dans votre écurie , lui disoit-on , que ne réservez-vous une partie de votre revenu pour vous procurer la compagnie des gens d'esprit. Le fat , qui ne sentoît pas le bon conseil qu'on lui donnoit , répondit : Mes chevaux me traînent ; mais les gens d'esprit . . . Les gens d'esprit , lui repartit aussi-tôt quelqu'un , vous porteront sur leurs épaules.

Un fat , fort content de sa figure , conduisoit dans une maison un jeune homme de sa connoissance , dont la physionomie , peu spirituelle , ne prévenoit point en sa faveur. Celui qui le conduisoit , croyant faire une bonne plaisanterie , dit à la compagnie qui se levoit pour les recevoir : Vous voulez bien que je vous présente monsieur . . . qui n'est pas si

soit qu'il le paroît. C'est, mesdames, reprit aussitôt le jeune homme, la différence qu'il y a entre nous deux.

Un petit-maître qui plaçoit fort mal ses inclinations, fut volé en passant sur le pont neuf. Comme il racontoit les circonstances de cette aventure, je ne me soucie pas, disoit-il à ses amis, de l'argent que j'ai perdu, mais je regrette les lettres de ma maîtresse que ces coquins m'ont prises avec mon argent : vous verrez, lui répondit un de ceux qui l'écoutoient, qu'ils en reconnoîtront l'écriture.

Il y a ce trait du grand Condé qui, ennuyé d'entendre un fat parler sans cesse de *monsieur* son père & de *madame* sa mère, appella un de ses gens, & lui dit : « *Monsieur* mon laquais, dites à *monsieur* » mon cocher de mettre *messieurs* mes chevaux à » *monsieur* mon carrosse. »

F E M M E S.

LES peuples qui ont eu des mœurs, ont toujours respecté les femmes. Ce respect, en leur inspirant une plus grande estime d'elles-mêmes, les a souvent élevées à l'exercice des plus sublimes vertus. *Voyez, Amour de la patrie, Amour de la gloire, Amour conjugal, Chasteté, Courage.*

Cornélie, fille du grand Scipion, & femme du consul Simpronius, étoit dans une compagnie de dames Romaines qui étaloient leurs pierreries, leurs bijoux, leurs ajustemens. On demanda à Cornélie de voir les siens. Cette sage Romaine fit aussitôt approcher ses enfans qu'elle avoit élevés avec soin pour la gloire de la patrie, & dit en les montrant : *Voici ma parure, voici mes ornemens.*

Les Lacédémoniens, grands estimateurs du mérite, faisoient consiller principalement celui d'une

R iv

femme , à vivre ignorée & retirée dans le sein de sa famille. Un Spartiate entendant faire de magnifiques éloges d'une dame de sa connoissance , l'interrompit en colère : « Ne cesseras-tu point , lui dit-il , de médire d'une femme de bien ? »

Les femmes passent pour être plus peureuses que les hommes. Voici néanmoins un trait assez hardi d'une servante de Lille. Elle avoit gagé d'aller pendant la nuit , sans chandelle , prendre une tête de mort dans le cimetière de sa paroisse. Celui qui avoit fait la gageure contr'elle , s'étoit caché sous le charnier. Comme elle tenoit une tête dans ses mains , il lui cria d'une voix sépulchrale : *Laisse - là ma tête*. La servante la lui jetta , en lui disant : *Tiens , la voilà* , & en prit une autre. Elle entendit une seconde fois le même commandement ; mais s'apercevant que c'étoit la même voix qu'elle avoit déjà entendue , elle emporta tranquillement la tête qu'elle tenoit , & dit , dans son patois : *Va-t-en , va-t-en , t'en n'as mie deux*. Apologie du beau sexe.

Il y a trois choses , disoit un bel esprit , que j'ai toujours beaucoup aimées , sans jamais y rien comprendre ; la peinture , la musique & les femmes.

On trouve moins d'union entre les femmes qu'entre les hommes , parcequ'elles ont un même objet : celui de plaire. Le mépris que l'on témoigne pour leurs charmes , est une offense qu'elles ne pardonnent jamais. On vint rapporter un jour au duc de Roquelaure , que deux dames de la cour avoient pris querelle , & s'étoient accablées d'injures. Se sont-elles appelées laides , dit le duc ? — Non , monsieur. — Eh bien , répondit-il , je me charge de les réconcilier.

On peut conclure de cette rivalité qui règne entre les femmes , qu'elles sont naturellement portées à la médisance. En vain une jolie personne espère

d'y échapper. Mademoiselle de *** entendoit souvent médire de sa figure ; & toutes les fois elle disoit : *Pour me venger, je ferai demain un infidèle.* La vengeance lui a réussi tant de fois , qu'à la fin les femmes sont convenues qu'elle étoit aimable , mais non qu'elle fût sage. Leur médifance n'a fait que changer d'objet.

Un auteur qui doit bien connoître les femmes , (madame de P.) dit encore quelque part , qu'on n'amuse pas long-temps les femmes avec de l'esprit. Une dame de qualité , qui s'étoit choisi un jeune homme d'une jolie figure , & de beaucoup d'esprit , lui dit un jour nettement : Qu'il pouvoit se retirer , qu'elle n'aimoit pas les gens qui parloient trop.

On a beau avoir des talens , de l'esprit , un caractère admirable , il y a toujours des côtés , continue le même auteur , par où il est bon de n'être pas regardé. Les femmes entendent , ce me semble , cette politique mieux que les hommes ; elles enveloppent soigneusement ce qu'elles ne peuvent montrer avec avantage. Voyez madame de . . . qui n'a pas les dents belles ; elle ne rit jamais que des yeux.

Mademoiselle N*** fit assembler tous les parens , pour les consulter , & avoir d'eux la permission de faire couper une loupe qui lui étoit venue au front. Peu de temps après , elle épousa un aventurier , sans le communiquer à personne. Combien de femmes ressemblent à mademoiselle N*** !

Qu'est-ce donc que ce petit monstre-là , disoit inconsiderément une femme à une autre , en parlant d'un enfant. — Madame , c'est ma fille. — Ah ! ah ! elle est bien jolie.

Le chevalier Gascoing , dont parle Wicherli dans une de ses lettres , avoit été , pendant sa jeunesse , fort bien venu des femmes. Pour se procurer cette même satisfaction , étant vieux , il s'avisa de mener

« toujours avec lui un jeune homme. Si je me présentais seul chez les dames , disoit-il à ses amis , elles ne manqueroient pas de me refuser la porte ; uniquement parceque mes visites seroient sans conséquence.

« Les Sicambres , une des tribus des Francs , commencent à plier & à fuir dans une bataille ; leurs femmes les arrêtent , & leur disent , en découvrant leur sein : Frappez , lâches , frappez , & tuez-nous , plutôt que de nous exposer aux opprobres de l'esclavage. Ce spectacle & ces reproches animent le courage & la fierté des Sicambres ; ils se rallient ; le combat commence ; ils repoussent & défont entièrement l'ennemi , qui se croyoit déjà vainqueur. Un historien prétend que c'est depuis cette victoire , & en mémoire de la part que les femmes y avoient eue , qu'elles commencèrent & qu'elles ont continué à laisser leur gorge découverte. *Essais historiques sur Paris.* »

Le babil semble avoir été accordé spécialement aux femmes , comme un soulagement dans leurs occupations sédentaires. Il étoit d'ailleurs dans le vœu de la nature , que les femmes , chargées par devoir de l'éducation des enfans , exerçassent leurs oreilles par un caquet continu , & imprimassent dans ces cerveaux débiles beaucoup de traces idéales , qui y resteroient difficilement sans ce secours. Cependant on a eu l'injustice , jusques dans la chaire , de lancer des traits contre ce babil utile des femmes. Un prédicateur , prêchant devant des religieuses le jour de Pâque , dit , que Jésus-christ ressuscité apparut d'abord aux femmes , afin que la nouvelle de sa résurrection fût plutôt répandue.

On fait que c'est l'usage , dans plusieurs paroisses de campagne , que les hommes soient placés d'un côté & les femmes de l'autre. Un religieux , au milieu de son sermon , entendoit quelqu'un des

auditeurs qui babilloit ; ce bruit lui caufoit des distractions ; il en fait fes plaintes. Une femme fe leve auffi-tôt ; & , croyant devoir venger fon sexe , dit : « Au moins , mon révérend père , ce n'est pas de notre côté. *Tant mieux , ma bonne , tant mieux ,* lui répond le religieux , *cela finira plutô.*

Un prédicateur prêchant sur l'évangile de la Samaritaine , dit : « Ne foyez pas surpris fi cet évangile est fi long , une femme y parle.

Un fabulifte Allemand , (M. Lichtwehr) dans le deffein de prouver qu'il n'y a point de femme qui ne foit bonne à quelque chofe , rapporte l'historiette fuivante. Un pauvre paysan , de fept enfans qu'il avoit eus de fon mariage , ne put parvenir à élever qu'une fille ; encore étoit-elle de la figure la plus hideufe. Vous vous imaginez , fans doute , qu'il eut bien de la peine à la pourvoir. En effet , qui auroit voulu fe charger d'un objet fi difforme ? Patience ; vous allez favoir à quoi vous en tenir. Songez que tous les gens à marier ne fe laiffent pas prendre par la figure. Un meneur d'ours passa dans le village où elle demeuroid ; il la vit , & la demanda en mariage. Le père étoit un honnête homme , un homme de la vieille roche , & qui ne vouloit furprendre perfonne. Monsieur , dit-il au prétendu , je dois vous parler naturellement ; vous n'avez peut-être pas remarqué que ma fille est affez mal tournée , & vous ignorez que je n'ai rien à lui donner en mariage ? — *Beau père ,* répondit l'autre , *ce n'est pas ce qui m'inquiète.* — Mais elle est bossue par devant & par derrière. — *Voilà justement ce que je demande.* — Sa peau refsemble à du chagrin. — *J'en fuis bien aife.* — On ne lui voit point de nez. — *Fort bien.* — Elle n'a guères que trois pieds de haut. — *Encore mieux.* — Elle a les jambes en faucilles & les talons en dehors. — *Cela est bien heureux.* — Tenez , je

vois qu'il faut ne vous rien cacher ; elle est presque muette , & tout-à-fait sourde. — « Est-il possible, » s'écria le futur ? Mais vous me ravissez ; il y a » long-temps que je cherche une femme à peu » près formée sur ce modèle ; mais je n'osois trop » me flatter de la trouver , & je suis plus heureux » que je ne m'y étois attendu. Savez-vous que votre » fille remplit l'idée de perfection que je me suis » mise en tête , & qu'une figure aussi accomplie est » très-rare au temps présent. » — Mais je ne vous comprends pas , interrompit le beau-père ; que voulez-vous faire d'une femme si laide , si mal faite , infirme d'ailleurs , & qui n'a pas le fol ? — « Ce » que j'en veux faire ! Je roule continuellement le » pays , & je gagne ma vie à montrer des monstres. » Je mettrai celui-ci dans une boîte ; je le ferai » porter avec moi , & je compte bien qu'il fera ma » fortune. »

Mes furies vieillissent , dit Pluton au messager des dieux ; le service les a usées. N'en pourrois-je pas avoir de toutes fraîches ? Va donc , Mercure ; vole jusqu'au monde supérieur , & tu m'y chercheras trois femmes propres à ce ministère. Mercure part. Peu de temps après , Junon dit à sa suivante : Il me faudroit , Iris , trois filles parfaitement sévères & chastes ; crois-tu pouvoir les trouver chez les mortels ? mais parfaitement chastes , m'entends-tu ? Je veux faire honte à Vénus , qui se vante d'avoir soumis , sans exception , tout le beau sexe. Va donc , & cherches où tu pourras les rencontrer. Iris part. Quel est le coin de la terre qui ne fût pas visité par la bonne Iris ? Peine perdue ; elle revint seule. Quoi ! toute seule , s'écria Junon. Est-il possible ? O chasteté ! ô vertu ! Déesse , dit Iris , j'aurois bien pu vous amener trois filles , qui toutes les trois ont été parfaitement sévères & chastes ; qui n'ont jamais fourni à aucun homme ;

qui ont étouffé dans leur cœur jusqu'à la plus petite étincelle de l'amour ; mais , hélas ! je suis arrivée trop tard. — Trop tard , dit Junon ; comment cela ? — Mercure venoit dans l'instant de les enlever pour Pluton ; trois filles qui sont la vertu même ! — Et qu'est-ce que Pluton veut en faire ? — Des furies. *Ce dernier conte est de M. Lessing , très-connu en Allemagne par ses poésies.*

Nous terminerons cet article par cette petite satire ingénieuse , traduite de l'ancien langage ; elle est de Chrestien de Troyes , auteur qui vivoit dans le douzième siècle. Gauvain , preux chevalier de la cour du roi Artus , épousa dans ses voyages une fort belle dame. La noce faite , il veut présenter sa femme à la cour , & la conduit en croupe derrière lui , selon la coutume de son temps. Un inconnu armé de toutes pièces les rencontre , & veut enlever la belle. Gauvain lui représente qu'elle est à lui ; l'inconnu lui répond : « Si elle aimoit mieux me » suivre , me la céderiez - vous ? » Oui , répond Gauvain. Il donne le choix à sa femme , qui , sans hésiter , se déclare pour l'inconnu. Gauvain délaissé de sa belle ingrate , poursuivoit constamment son chemin , suivi de deux beaux levriers blancs que son père lui avoit donnés. La dame qui aimoit ces levriers , exige de l'inconnu qu'il les aille demander à son mari. L'inconnu le rejoint , & lui fait sa demande. Gauvain lui tient ce propos : « Vous m'a- » vez pris ma femme , parcequ'elle a voulu vous » suivre , il est juste que la même épreuve décide » des levriers : ils seront à celui qu'ils suivront ». L'inconnu trouva la proposition raisonnable ; chacun va de son côté , appelant les chiens , mais ils suivent leur ancien maître. *Extraits de quelques poésies des douze , treize & quatorzième siècles.*

FEMMES GALANTES.

UNE femme traite les hommes comme un habile joueur d'échecs en use avec ses pions ; elle ne s'attache pas assez à un seul pour n'avoir pas l'œil sur un autre qui pourroit lui procurer de plus grands avantages. *Pope.*

Une femme qui avoit plusieurs amans , faisoit accroire à chacun d'eux qu'il étoit le seul favorisé. La déesse , par ce stratagème , entretenoit ses autels , & tous ceux qui la voyoient , lui étoient également dévoués. Mais un matin , l'Amour ôta son bandeau à l'un de ses amans , & lui découvrit des infidélités qu'il n'osoit pas même soupçonner. Il porta ses plaintes. Ah ! monsieur , lui dit assez naïvement cette femme galante , puisque vous avez recouvré la vue , vous pouvez vous retirer ; je ne reçois chez moi que des aveugles.

Une courtisane de Rome étoit venue dans une église se placer auprès d'une dame respectable. Celle-ci qui s'en apperçut , sortit aussitôt de sa place pour s'éloigner. Pourquoi vous éloignez - vous de moi , madame , lui répondit assez naïvement la courtisane ? Mon infirmité n'attaque jamais que celles qui la souhaitent.

Une fille galante reprochoit à son frere sa passion pour le jeu. « Quand cesserez-vous de jouer , lui » disoit-elle ? » — *Ma sœur , quand vous cesserez d'aimer.* — Ah ! malheureux , vous jouerez toute votre vie.

On vouloit envoyer une demoiselle galante aux Filles-repenties. Ce n'est point mon avis , dit une dame. Et pourquoi , lui demanda-t-on ? C'est qu'elle n'est ni l'une ni l'autre.

Une jeune femme qui avoit un petit bonhomme ,

dont la parenté étoit fort équivoque , disoit en compagnie, qu'elle vouloit l'élever au même lieu de sa famille. Là-dessus , un plaisant lui conseilla malignement de l'envoyer au Collège des *Quatre-Nations*.

Une dame de la cour venoit de mourir : on disoit que c'étoit de la petite vérole. Pas tant petite , reprit malignement quelqu'un qui la connoissoit bien.

Ceci rappelle cet autre mot de M. de Fontenelle : On lui disoit qu'une femme de théâtre venoit de mourir de la petite vérole. Cela est bien modeste , répondit-il.

Un avocat venoit de gagner une affaire d'importance pour une demoiselle qui avoit eu plusieurs amans , mais qui ne l'avoient point enrichie. Comme cette demoiselle se piquoit de reconnaissance, elle dit à son défenseur, qu'elle n'avoit que son cœur à lui offrir. Mais l'avocat prudent , lui répondit , qu'il ne prenoit point d'épices , & qu'il falloit qu'elle réservât cela pour son rapporteur.

Une fille de basse naissance avoit pour amant un jeune prince , ce qui flattoit sa vanité. Elle s'oublia même une fois jusqu'à manquer aux égards qu'elle devoit à des dames de condition ; on lui en fit un reproche très-vif. Elle en porta aussi-tôt ses plaintes à son amant , comme d'une insulte qui lui avoit été faite. Mais le prince assez prudent , pour ne pas écouter l'animosité déplacée de cette jeune personne , lui répondit : Mademoiselle , je veux bien partager vos plaisirs , mais non pas vos querelles.

M. le Comte de *** se trouvant avec sa maîtresse devant une femme digne de considération & de respect , lui rendoit les hommages qu'il croyoit lui devoir. Sa maîtresse voulut contrefaire la jalouse , & se permettre quelques railleries. Le Comte lui dit avec douceur : *Aimable vice , respectez la vertu.*

Un jeune Seigneur ayant trouvé dans une compagnie sa maîtresse qui venoit de lui faire une infidélité d'éclat, voulut la déshonorer en montrant des lettres passionnées que la dame lui avoit écrites. Comme il se préparoit à en lire une des plus emportées, la dame, sans se déconcerter, lui dit : Lisez seulement, je n'en rougirai point ; il n'y a que le dessus de la lettre qui me fasse honte. Cette injure délicate, & néanmoins très-vive, étourdit tellement l'amant disgracié, qu'il sortit sur le champ sans pouvoir rien répliquer.

Une dame très-connue par ses galanteries, passant sur le Pont-Neuf à Paris, dans son équipage, fut saluée avec distinction par un Ministre d'Etat : une personne qui étoit à côté de ce ministre, surprise de ce salut, lui dit : « Sans doute, vous ne » connoissez point cette dame ? » C'est au contraire parceque je la connois, répondit le ministre, que je la salue de cette sorte. Ne voyez-vous pas que je suis sur ses terres ? A tous seigneurs, tous honneurs.

Une duchesse devoit épouser un jeune marquis. Comme on lui représentoit que ce mariage lui feroit perdre les honneurs du tabouret : J'aime mieux, répondit-elle, être couchée qu'assise.

Une femme galante devenue vieille, & dangereusement malade, avoit envoyé querir son confesseur, qui lui disoit : Il faut oublier votre vie passée ; il faut songer à n'aimer que Dieu. Hélas ! reprit-elle, à l'âge où je suis, comment songer à de nouvelles amours ?

Une femme qui ne passoit point pour être cruelle, disoit toujours qu'elle n'aimoit point les procès : On le fait bien, madame, lui répondit-on, vous ne chicanez point ; vous accordez tout.

Deux Espagnols se disputèrent la conquête d'une courtisane, à la pointe de l'épée. Le vainqueur
vint

vint revoir cette femme , qui ne trouvoit point son compte à toutes ces disputes , le renvoya , en lui disant : « Apprenez , monsieur , une autre fois , » que ce n'est point avec le fer , mais avec l'or & l'argent , que mes faveurs se gagnent ».

Une femme qui n'étoit pas des plus sages , mais qui avoit le sentiment vif , entendoit un homme qui , dans la colère , lâcha ce mot *que le devot Neptune n'acheva pas*. Ah ! s'écria-t-elle , peut-on dire ce mot-là en colère.

Une femme se vantant de sa facilité à accoucher , dit , qu'elle aimoit mieux faire un enfant qu'avaler un jaune d'œuf. *C'est* , répartit malicieusement quelqu'un , *que madame a le gosier étroit*.

Une femme galante disoit à un ivrogne : Croiriez-vous , monsieur , que depuis dix ans que je suis veuve , il ne m'a pas pris la moindre petite déman-gaison de mariage ? Croiriez-vous , madame , que depuis que je me connois , je n'ai jamais eu soif ?

Une dame se plaignoit amèrement dans une compagnie , de ce qu'on l'accusoit d'avoir eu six enfans d'un homme de condition qu'elle nomma. » Que craignez-vous , madame , lui dit quelqu'un » qui la connoissoit bien , les gens bien nés ne savent-ils pas qu'il ne faut jamais croire que la moitié de ce que l'on dit ? »

FINANCIER.

ON aura peut-être de la peine aujourd'hui à reconnoître la vérité des traits lancés autrefois contre les financiers , & ce ne sera point une moindre preuve de cette urbanité que les belles-lettres ont répandue de proche en proche dans tous les états.

Un financier , qui ne connoissoit que quelques règles d'arithmétique , avoit fait dresser un corps

S

de bibliothèque dans son cabinet, où la sculpture & la dorure n'étoient point épargnées. Il ne s'agissoit plus que d'y mettre des livres. Il achete toute une édition *in-quarto*, d'une histoire que le libraire n'avoit pu débiter. Il la paye à tant la toise ; c'étoit le marché qu'il avoit fait. Mais il y avoit un inconvénient, les volumes ne pouvoient entrer dans la bibliothèque. Comme on lui représente qu'il faut espacer davantage les tablettes : Je ne veux pas, dit-il, qu'on y touche ; vous gâteriez ma sculpture. Comment faire ? Parbleu, repartit-il, vous voilà bien embarrassés, il n'y a qu'à faire rogner les volumes.

M. de . . . intendant des finances, sortant de son cabinet avec des sous-fermiers, & faisant des excuses à madame de *** de ce qu'elle étoit dans l'anti-chambre avec les laquais ; elle lui répondit : Ce n'est pas-là où je les crains, c'est dans le cabinet de mes juges. Elle plaidoit alors contre les intéressés.

Bourvalais & Thévenin, qui avoient amassé des biens immenses dans les affaires sous Louis XIV, eurent disputé l'un contre l'autre dans une assemblée de financiers. Dans la chaleur de la querelle Thévenin dit à Bourvalais : *Souviens-toi que tu as été mon laquais : j'en conviens*, répondit l'autre, *mais si tu avois été le mien, tu le serois encore.*

Ce même Bourvalais ayant trouvé, dans un de ses étangs, un brochet d'une grosseur extraordinaire, en fit présent à M. le premier président de Harlay. Ce magistrat l'invita à venir en manger sa part. Comme tous les conviés admiroient la grosseur de ce poisson ; Messieurs, leur dit le premier président, ne soyez pas surpris ; c'est le Bourvalais de l'étang de monsieur.

Un financier, qui avoit aussi gagné beaucoup de biens dans les affaires, disoit qu'il vouloit fonder un

hôpital. On trouva par-tout qu'il étoit bien juste qu'un homme , qui avoit ruiné tant de familles , fondât sur la fin de ses jours , une maison pour les loger & les nourrir quand ils seroient malades.

Un fameux traitant fut assez vain pour faire élever dans ses jardins une statue équestre qui le représentoit. Deux payfans la considéroient ; l'un demande à l'autre , d'où vient que le traitant n'avoit point de gants : Hélas ! dit l'autre , il n'en porte point , parcequ'il a toujours les mains dans nos poches.

La femme d'un riche financier étoit venue dans une église pour entendre un célèbre prédicateur. Mais comme elle étoit arrivée tard , elle ne trouva point de place. On auroit bien dû , dit-elle tout haut , mettre le prix des chaises à un écu. Une dame de qualité qui entendit le propos , lui repartit en se tournant vers elle : Il paroît bien ma mie , que vous avez plus d'écus que d'esprit.

Un fermier des gabelles avoit fait bâtir un palais ; un de ses amis , à qui il le faisoit voir , remarqua dans un grand vestibule une niche vuide qui attendoit une statue. D'où vient , lui dit-il , que vous ne remplissez pas ce vuide ? Je voudrois , dit le financier , y placer quelque statue allégorique qui me convînt. Eh bien , lui dit son ami , faites-y mettre la femme de Lot changée en statue de sel.

Un financier qui s'enrichissoit aux dépens du roi , fut exclus des emplois. On a bien tort , dit-il , de me chasser ; j'ai fait mes affaires , j'allois faire celles du roi.

Un homme qui alloit entrer dans les fermes , montrait à plusieurs personnes une maison fort spacieuse qu'il venoit de faire bâtir ; au moins , dit-il , on ne me reprochera pas que je l'ai gagnée sur le peuple : patience , lui répondit quelqu'un , elle n'est pas encore meublée.

FLATTERIE.

ON demandoit à un sage , lequel de tous les animaux étoit le plus redoutable à l'homme ? Entre les sauvages , répondit-il , c'est le calomniateur ; entre les domestiques , c'est le flatteur ,

Je vis , dit le philosophe Sadi , chez un grand seigneur fort riche , plusieurs Molaks , qui lui donnoient des louanges exagérées. Il leur dit : Vous louez celui qui se connoît , & vous l'affligez ; vous vantez les plumes du paon , mais il voit les pieds & soupire. Tenez , ajouta-t-il , en leur donnant une somme considérable , recevez cet argent , & je vous en donnerai davantage , si vous ne me louez plus. Ils prirent l'argent , & ne louèrent plus le grand seigneur.

Les François venoient de remporter en 1690 , les batailles de Fleurus & de Staffarde. Néanmoins un ambassadeur d'Espagne , dans la vue de flatter les puissances confédérées contre la France , disoit au roi de Portugal : « C'est à ce coup que nous allons » abbaissier la France ; nous la tenons asségée de » toutes parts. » *Il est vrai* , répondit plaisamment le monarque révolté de cette flatterie , *mais elle vient de faire deux vigoureuses sorties.*

Lors de la défaite du maréchal de Créqui à Confarbrick , des courtisans , croyant faire leur cour , disoient à Louis XIV , qu'il entroit à tout moment à Thionville & à Metz des escadrons , & même des bataillons tout entiers , & que l'on n'avoit quasi rien perdu. Le roi , sentant la fadeur de ce discours , & voyant rentrer tant de troupes : *Mais* , dit-il , *en voilà plus que je n'en avois.* Le maréchal de Grammont , plus habile que les autres , se jette dans cette

pensée : *Oui, sire, c'est qu'ils ont fait des petits.* Lettres de Sévigné.

Le duc de Montausier, gouverneur de M. le Dauphin (fils de Louis XIV), n'aimoit pas que l'on flattât ce prince. C'est ce qu'il fit sentir un jour en badinant, au marquis de Créqui. Le Dauphin étant jeune, s'amusoit à tirer au blanc, & tiroit fort loin du but. Son gouverneur se mocqua de lui, & dit au marquis de Créqui, qui étoit fort adroit, de tirer. Mais ce jeune seigneur tira un pied plus loin que M. le Dauphin. *Ha! petit corrompu, s'écria M. de Montausier, il faudroit vous étrangler.* Lettres de Sévigné. *Voyez, Cour, Courtisans.*

Une ville assez pauvre, fit une dépense considérable en fêtes & en illuminations au passage de son prince ; il en parut lui-même étonné. Elle n'a fait, dit un courtisan flatteur, que ce qu'elle devoit : *Cela est vrai*, reprit un seigneur mieux intentionné, *mais elle doit tout ce qu'elle a fait.*

Il y a une flatterie très-adroite, qui consiste à donner à celui que nous voulons flatter, bonne opinion de lui-même & de nous. Les ambassadeurs des Germains se trouvant un jour dans le Cirque avec l'empereur Néron, s'informèrent de la qualité de ceux qu'ils voyoient assis auprès de l'empereur : on leur dit que c'étoient les députés des villes, les plus fidelles au peuple Romain. Ils se levèrent aussi-tôt, & allèrent se placer au premier rang ; disant, que les Germains ne le cédoient à aucune autre nation, en fidélité pour le peuple Romain. Tous les spectateurs applaudirent à cette démarche, & l'empereur leur marqua sa reconnoissance, par les distinctions & les présens dont il les combla.

Ce fut avec la même adresse, qu'un Grand d'Espagne flatta Charles - Quint. Le connétable de Bourbon s'étoit révolté, en 1523, contre son prince & sa patrie, & avoit passé au service de l'empereur.

reur Charles-Quint. Lorsque le connétable vint à Madrid, l'empereur proposa au marquis de Vilanes, Grand d'Espagne, de céder son palais au connétable, pendant le séjour qu'il feroit en cette ville, comme le logement le plus convenable à un homme de son rang. Le marquis répondit à son maître :
 » Que le désir de Sa Majesté étoit un ordre pour
 » lui ; mais qu'aussi-tôt que le connétable auroit
 » quitté sa maison, il la brûleroit, comme ayant
 » été souillée par un traître ».

F O R T U N E.

IL y a deux manières de s'élever, dit la Bruyère ; ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres : on peut y en ajouter une troisième ; par des circonstances heureuses. On demandoit dans une compagnie : Comment un tel a-t-il pu faire fortune ? Quelqu'un répondit : Comme un tel eut le mois passé le gros lot à la loterie.

L'art des expédiens, &, comme disent les Espagnols, la *Desemboiture* fait tourner à son gré la roue de fortune.

Le chancelier Bâcon conseille à ceux qui veulent s'avancer dans le chemin de la fortune, d'être avarés du temps. Pourquoi voit-on que les professions les plus laborieuses, comme celle de la Jurisprudence, de la Médecine, & les occupations des gens de Lettres, sont les moins lucratives ? C'est qu'elles nous dérobent trop de temps. On perd à rassembler des matériaux, ou à échafauder, les momens précieux de bâtir. Tandis qu'on s'use dans le cabinet, le bel âge, les jours de faveur & de l'occasion se passent. Qui s'avance dans une république ou dans la cour d'un prince ? Est-ce un homme de génie ? Non ; mais un petit fripon.

sans emploi ; un intrigant , qui n'a d'autre soin que celui de sa fortune.

Ce n'est pas toujours le moyen de réussir , continue le même auteur , que de se montrer sous les plus beaux dehors. Jupiter , quand il vouloit plaire aux mortels , prenoit la forme d'un aigle , d'un cigne ou d'un taureau ; mais pour satisfaire Junon , il emprunta la figure de l'oiseau le plus hideux. Un homme sans mérite ne voit pas volontiers qu'on fasse parade des vertus & des talens qu'il n'a pas ; il faut , sans doute , pour le flatter , tâcher de lui ressembler , ou se ravalier encore plus bas. On ne sauroit faire un personnage trop vil aux yeux d'un mal-honnête homme. Suivans de la fortune , voyez à quel prix elle s'achette.

Un moyen sûr de faire fortune , lorsqu'on n'est pas scrupuleux sur le choix des moyens , est , comme le disoit un homme d'esprit , de savoir être auprès des grands *sans humeur & sans honneur*.

La plupart de ceux qui ont fait fortune , pourroient donner cette réponse que fit Newton à ceux qui lui demandoient comment il avoit pu trouver le système du monde. *C'est*, répondit ce philosophe , *pour y avoir pensé sans cesse*.

On reprochoit à un philosophe de ne mépriser les richesses que pour n'avoir pas l'esprit d'en acquérir : il se mit dans le commerce , s'y enrichit en très-peu de temps , distribua son gain à ses amis , & se remit ensuite à philosopher.

L'Amour & la Fortune , suivant un auteur Anglois , sont aisés à subjuguier ; l'Amour n'est qu'un enfant , & la fortune n'est qu'une femme. Mais cette femme est sujette à bien des caprices ; & il est plusieurs circonstances de la vie , où il faut imiter les joueurs expérimentés & sages , lorsqu'ils commencent leur partie : s'ils s'aperçoivent que la for-

S iv

tune n'est pas pour eux , ils se retirent alors , ou ils diminuent leur jeu.

On a rapporté dans le Menagiana, l'aventure d'un ecclésiastique qui dormoit dans l'église. L'idée vint à un abbé qui avoit un bénéfice à donner , de démentir le proverbe , qui dit , que la fortune ne vient point en dormant : il le réveilla , & lui donna le bénéfice.

Plusieurs faits historiques prouvent que dans le partage de la gloire militaire , la portion de la fortune est la plus grande. « Pourquoi , disoit Philippe de Macédoine au jeune Denis , n'avez-vous pas su vous maintenir sur le trône que votre père vous avoit laissé ? Ne vous en étonnez pas , répondit Denis , car mon pere qui m'avoit laissé tous ses biens , ne m'avoit pas laissé sa fortune , qui les lui avoit fait acquérir ».

Lorsque le cardinal Mazarin vouloit confier quelque affaire importante à un homme , il s'informoit auparavant s'il étoit heureux.

Un officier de la cour de François I. se plaignoit amèrement à ses amis, que depuis plusieurs années qu'il étoit au service, sa fortune n'en étoit pas plus avancée, & qu'il étoit à la veille de manquer de tout. Le prince instruit des plaintes de cet officier , le fit venir , & lui dit : « Je sai que vous vous plaignez de moi ; tenez , voici deux bourses égales ; l'une est pleine d'or ; il n'y a que du plomb dans l'autre : choisissez ; nous verrons si ce n'est pas plutôt à la fortune qu'à moi que vous devez vous en prendre. L'officier choisit , & prit malheureusement la bourse remplie de plomb. Eh bien ! lui dit le roi , à qui tient-il que vous ne vous enrichissiez ? Le prince joignit à cette réflexion , qui devoit faire cesser les plaintes de l'officier , le don des deux bourses.

Henri II , roi de France , avoit remporté plu-

sieurs avantages sur Charles V. Cet empereur disoit , à ce sujet , que la fortune ressembloit aux femmes qui préféroient les jeunes gens aux vieillards.

F O U.

C'ÉTOIT un usage autrefois , dans plusieurs cours souveraines , d'avoir un fou ou une manière de bouffon , qui , par ses bons mots , ses plaisanteries , & même ses impertinences , servoit de jouet & de passe-temps à l'héritier présomptif. L'histoire du neuvième siècle fait mention que l'empereur Théophile avoit pour fou un nommé *Daudery* , qui , par son indiscretion , pensa causer bien des chagrins à l'impératrice Théodora. Il étoit entré brusquement dans le cabinet de cette princesse , lorsqu'elle étoit à genoux devant un petit oratoire orné de très-belles images , qu'elle avoit grand soin de dérober aux yeux de l'empereur , qui étoit iconoclaste. Daudery , qui n'avoit jamais vu d'images , s'avisâ de demander à la princesse ce que c'étoit. Ce sont , répondit Théodora , pour éloigner tout soupçon , des poupées que je prépare pour donner à mes filles. Daudery , se rendant quelques heures après au dîner de l'empereur , n'eut rien de plus pressé que de lui dire qu'il avoit trouvé l'impératrice occupée à baiser les plus jolies poupées du monde. Theodora eut toutes les peines du monde à se tirer de ce mauvais pas ; & pour n'y être plus exposée , elle fit si bien châtier le fou de l'empereur , qu'elle le corrigea pour toujours de parler de tout ce qui pourroit la regarder.

Nicolas III , marquis d'Est & de Ferrare , avoit à sa cour un fou ou bouffon nommé *Gonelle* , qui se

rendit célèbre par ses facéties. Ce maître bouffon favoit toujours tirer un parti avantageux de ses gageures. Un jour qu'il se trouvoit au dîner du marquis , on vint à demander quelle étoit , à Ferrare , la profession la plus nombreuse ? Les sentimens se partagèrent. Le marquis ayant adressé la parole à Gonelle : Monseigneur , lui répondit le bouffon , ne doutez point que ce ne soient les médecins qui forment , dans cette ville , le corps le plus nombreux. Tu as bien peu de connoissance , lui répondit le marquis , de ce qui se passe dans la ville ; car à peine y a-t-il trois ou quatre médecins. Gonelle soutient son opinion : on parie. Que fait-il pour gagner la gageure ? Il va chez lui , s'enveloppe la tête d'un bonnet de laine , & porte à sa bouche un mouchoir plié , comme un homme qui souffroit beaucoup des dents : il se met dans l'anti-chambre du prince. Tous ceux qui vont & viennent lui demandent , en passant , ce qu'il a , & lui enseignent un remède. Gonelle a soin d'écrire les noms de tous ces prétendus médecins , & les différens remèdes qu'ils lui indiquent. Le marquis étant venu à passer , le plaint aussi sur son mal , & lui conseille de faire telle & telle chose. Gonelle le remercie , & dit qu'il va chez lui pour cela. Le lendemain il vint , comme s'il avoit été guéri , faire sa cour au marquis , & lui dit , qu'il croyoit avoir gagné la gageure. En même - temps , il lui présente une grande liste de tous ceux qui lui avoient donné des remèdes pour son mal de dents. Le marquis prenant cette liste , & se voyant à la tête , ne put s'empêcher de rire , & d'avouer que c'étoient les médecins qui étoient en plus grand nombre à Ferrare , & peut-être par-tout ailleurs. Il fit , en conséquence , donner à son bouffon le prix de la gageure.

L'usage ridicule d'avoir un fou passa aussi à la

cour de France; cet emploi y fut même érigé en titre d'office, comme on le voit par l'histoire de Charles V.

Le fou de Henri II s'appelloit *Brusquet*. Il avoit d'abord exercé la médecine; mais n'y faisant rien, & voulant faire fortune, il ne conçut pas, comme Memnon, le projet insensé d'être sage; mais au contraire, il forma le projet sensé d'être fou, emploi qui lui valut beaucoup d'argent. Ce n'étoit pas seulement auprès de Henri, qu'il faisoit valoir ses bouffonneries; il s'en servoit encore pour mettre à contribution les princes, les ambassadeurs, & jusques aux moindres gentilshommes. Lorsqu'il entroit dans une maison, & qu'il appercevoit un flambeau ou quelques vases d'argent, il les saluoit comme si c'étoit des personnes de sa connoissance, entamoit la conversation, leur faisoit des questions plaisantes, & ne manquoit jamais de se faire répondre des sottises. Alors entrant dans une fureur comique, il tiroit son épée; & sous prétexte d'avoir reçu un démenti, ou quelqu'autre injure, il frappoit dessus ces vases d'estoc & de taille, & les mettoit en pièces. Il les fourroit ensuite sous son manteau, &, chargé de butin, il gagnoit la porte: c'étoit-là le dénouement où il avoit toujours soin d'amener ses farces. Il en joua une à Bruxelles qui lui valut beaucoup d'argent. Le cardinal de Lorraine l'avoit amené avec lui dans cette ville, où il étoit appelé pour jurer la paix au nom de la France. Un jour que Philippe II, roi d'Espagne, donnoit un grand repas, notre bouffon entra dans la salle, & s'y plaça derrière le fauteuil du roi, qu'il amusa de ses contes. Comme on alloit desservir, Brusquet, après quelques pantomimes facétieuses, saute légèrement sur la table, se saisit d'un bout de la nappe, s'entortille dedans, & roulant pêle mêle les assiettes, les couteaux, les corbeilles & les plateaux d'argent, emporte le tout

sans se blesser ni rien répandre. Tandis que chacun rioit de cette bouffonnerie , Brusquet , allant son petit chemin , mit en sûreté sa prise , que le roi lui abandonna.

François premier, père de Henri II , avoit eu aussi un fou , nommé *Triboulet*. François , déterminé en montant sur le trône , à entreprendre le recouvrement du Milanès , consulta les ministres sur les moyens de l'attaquer. Lorsqu'il sortit de son conseil , son bouffon lui dit que ses conseillers étoient des fous. Pourquoi ? demanda François. — C'est , répondit Triboulet , qu'ils ont seulement délibéré comment vous entreriez en Italie , & qu'ils n'ont pas pensé à voir comment vous en sortiriez. C'est ce même bouffon qui avoit mis , sur ses tablettes , Charles - quint au nombre des fous ; parceque ce prince , sur l'invitation du monarque François , se proposoit de passer par la France pour se rendre dans les Pays-Bas. *Mais* , lui dit François I , *si je le laisse passer ?* — En ce cas , dit Triboulet , j'effacerai son nom de mes tablettes , & j'y mettrai le vôtre. Cependant Charles-quint avoit raison de se fier à un prince qui , après la bataille de Pavie , mandoit à la duchesse d'Angoulême : *Tout est perdu , hormis l'honneur.*

L'*Angely* , qui est le dernier fou dont notre histoire fasse mention , appartenoit à Louis XIV. M. le Prince l'amena des Pays-Bas , & le donna à ce monarque. L'*Angely* étoit un fou spirituel , mais malin. Voici un trait de lui. M. de *** se disoit d'une maison très-illustre , quoiqu'il tirât son origine d'un fou. L'*Angely* se trouvant dans la chambre du roi , après lui avoir parlé debout pendant quelque temps , « asseyons-nous , monsieur , lui dit-il ; on ne prendra pas garde à nous ; & vous savez que nous ne tirons pas à conséquence. » L'*Angely* n'étoit nullement dévot ; il disoit qu'il n'alloit pas au sermon ,

parcequ'il n'aimoit pas le brailler, & qu'il n'entendoit pas le raisonner. Son talent d'amuser lui procura une fortune considérable. On a rapporté ce mot de Margrigny, qui, étant un jour au dîner du roi, dit à quelqu'un, en lui montrant l'Angely qui amusoit Louis XIV par ses faillies : « De tous nous autres » fous qui avons suivi M. le Prince, il n'y a que » l'Angely qui ait fait fortune.

F R A N Ç O I S.

LE plus bel éloge que l'on puisse faire des François, est d'exposer avec simplicité quelques traits de bravoure & de courage qui leur sont particuliers. Nous ajouterons à ces traits rapportés, quelques réparties vives & spirituelles qui caractérisent cette humeur gaie & enjouée que le François conserve dans les occasions même les plus périlleuses, lorsque l'honneur l'appelle. Ce mot *honneur*, frappe les oreilles du François avec une espèce d'enchantement, & va jusqu'au cœur. Un soldat de cette nation, sous le maréchal de Saxe, disoit, dans la dernière guerre : *J'ai l'honneur d'être François.*

Les François qui, sous les ordres du maréchal de Toiras, en 1629, défendoient Casal, assiégé par les Espagnols, y firent un de ces traits de fausse bravoure, qui forment une partie de leur caractère. Un grand nombre des officiers de la garnison soupant un jour chez le commandeur de Souvré, Baradas, qui avoit été autrefois favori de Louis XIII, proposa d'aller danser sur une demi-lune, d'y boire à la santé de tous les princes chrétiens, & de finir par celle de Spinola, chef des assaillans. L'invitation fut reçue avec acclamation par tous les convives : on partit dans l'instant. Une trompette & un aveugle avec sa vielle, servirent aulieu de violon.

Pendant que ces étourdis se divertissoient si bien , les Espagnols mirent le feu à un fourneau préparé sous la demi-lune. Douze danseurs sautèrent en l'air ; quelques autres furent enterrés ; tous perdirent la vie. On rapporte que l'aveugle s'enfuit sans guide , & passa lui-seul sur une planche mise sur le fossé , que les plus clairvoyans ne passaient pas sans crainte. *Hist. du maréchal de Toiras.*

Les François ne justifient-ils pas encore aujourd'hui ce reproche que leur fit autrefois un historien Italien ? En 1552, le maréchal de Brissac, commandant pour Henri II, dans la partie du Piémont que les François occupoient depuis long-temps, étoit venu à bout d'emporter d'un coup de main la ville de Quiers, dont il avoit cru ne se rendre maître que par un siège régulier. Les vainqueurs se flattèrent ouvertement que ce premier avantage seroit suivi des plus grands succès. L'historien Davila, qui se trouvoit parmi les troupes Espagnoles qui défendoient la place, dit à l'un d'eux : « Vous avez bien » su, messieurs les François, commencer la guerre » à votre avantage, mais j'espère que l'impatience » & la légèreté avec lesquelles vous conduisez vos » affaires, rétabliront les nôtres. » Ce trait ayant été rapporté au maréchal, il répondit aussitôt : *Cet étranger nous connoît de longue-main. Hommes illustres de la France.*

Le François furieux lorsqu'on lui résiste, est plein de douceur & de générosité pour un ennemi désarmé. C'est ce que le comte de Somls, général de l'infanterie ennemie, & qui avoit été fait prisonnier par les François à la bataille de Nerwinde en 1693, ne put s'empêcher de reconnoître. *Quelle nation est la vôtre ?* s'écria le comte de Somls, en parlant au chevalier du Rozel, un des officiers généraux de l'armée Française : *vous vous battez comme des lions, & vous traitez les vaincus comme s'ils étoient*

vos meilleurs amis. Lettres de Racine.

Durant les prospérités de Louis XIV, les François en général, ne trouvoient rien d'impossible à la guerre. Un officier néanmoins s'excusoit devant le marquis de Feuquieres de n'avoir pas attaqué un certain poste, parcequ'il l'avoit jugé *inattaquable*. Monsieur, lui dit le marquis, ce mot-là n'est pas François.

Le fort de Fécamp venoit d'être pris sur la ligue en 1593, par le maréchal de Biron. Le poids de cette perte parut accabler les Calvinistes, excepté *Bois-Rosé*, officier de cœur & de tête, qui en sortant de la place même, conçut le hardi projet de la rendre à son parti. Voici comme les *Mémoires de Sully* rapportent cet acte de bravoure, comparable à tout ce que l'antiquité nous offre de plus extraordinaire. Le côté du fort qui donne sur la mer est un rocher de six cents pieds de haut, coupé en précipices. La mer en lave continuellement le pied à la hauteur d'environ douze pieds, excepté quatre ou cinq jour de l'année, où la mer le laisse à sec l'espace de trois ou quatre heures. Bois-Rosé, à qui toute autre voie étoit fermée pour surprendre une garnison attentive à la garde d'une place nouvellement prise, ne douta point que s'il pouvoit aborder par cet endroit regardé comme inaccessible, il ne vînt à bout de son dessein; il ne s'agissoit plus que de rendre la chose possible. Il avoit gagnés pour cet effet deux soldats de la garnison, & l'un d'eux se tenoit tout le temps de la basse marée sur le haut du rocher où il attendoit le signal convenu. Bois-Rosé, ayant pris le temps d'une nuit fort obscure, aborde avec cinquante hommes choisis & deux chaloupes au pied du rocher. Il s'étoit muni d'un gros cable, égal en longueur à la hauteur du roc, & il y avoit fait de distance en distance des nœuds & passé de courts bâtons pour appuyer

les pieds & les mains. Le soldat, qui se tient en faction, n'a pas plutôt reçu le signal qu'il jette du haut du précipice un cordeau, auquel ceux d'en-bas lient le cable qui est guindé en haut par ce moyen, & attaché à l'entre-deux d'une embrasure, avec un fort levier passé par une agraffe de fer faite à ce dessein. Bois-Rosé fait prendre les devants à deux sergens, dont il connoît la résolution, & ordonne aux cinquante soldats de s'attacher de même à cette espèce d'échelle, les armes liées au tour de leur corps, & de suivre à la file, se mettant lui-même le dernier de tous, pour ôter, à ceux qui pourroient être tentés d'être lâches, tout espoir de retour. La chose devient d'ailleurs bien-tôt impossible; car avant qu'ils soient seulement à moitié chemin, la marée, qui a monté de plus de six pieds a emporté les chaloupes, & fait flotter le cable. Qu'on s'arrête ici un moment pour se représenter ces cinquante hommes suspendus entre le ciel & la terre au milieu des ténèbres, ne tenans qu'à une machine si peu sûre, qu'un léger défaut de précaution, la trahison d'un soldat mercenaire, ou la moindre peur pouvoit les précipiter dans les abîmes de la mer, ou les écraser sur les rochers: qu'on y joigne le bruit des vagues, la hauteur du rocher, la lassitude & l'épuisement; il y avoit dans tout cela de quoi faire tourner la tête au plus assuré de la troupe; comme elle commença en effet à tourner à celui la même qui la conduisoit. Ce sergent dit à ceux qui le suivoient qu'il ne pouvoit plus monter, & que le cœur lui défailloit. Bois-Rosé, à qui ce discours étoit passé de bouche en bouche, & qui s'en appercevoit parcequ'on n'avançoit plus, prend son parti sans balancer. Il passe par-dessus le corps de tous les cinquante qui le précèdent, en les avertissant de se tenir fermes, & arrive jusqu'au premier qu'il essaye d'abord de ranimer.

mer. Voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout par la douceur , il l'oblige , le poignard dans les reins , de monter. Enfin , avec toute la peine & le travail qu'on s'imagine , la troupe se trouve au haut du rocher avant la pointe du jour , & est introduite par les deux soldats dans le château , où elle commence par massacrer sans pitié le corps-de-garde & les sentinelles. Le sommeil livra presque tout le reste de la garnison à la merci de l'ennemi , qui fit main basse sur-tout ce qui résista , & s'empara du fort.

Dans une guerre contre les Turcs en 1664 , un nommé Sillery , qui n'étoit encore qu'enseigne , est blessé dangereusement. Se voyant prêt à expirer , il appelle quelqu'un des siens pour lui remettre son étendard , afin qu'il ne tombât point entre les mains des Turcs. Nul ne s'étant présenté , il s'enveloppa & se roula dedans en mourant. *Pelisson , histoire de Louis XIV.*

Les François assiégeoient Mastricht en 1673 , avec cette ardeur qui les caractérise. Un soldat du régiment du roi fut dangereusement blessé à l'attaque d'une demie lune. Comme on le plaignoît , en le voyant tout couvert de sang : *Ce n'est rien* , dit-il , *le régiment a fait son devoir.*

Un grenadier du même corps , dans la même occasion , remarque qu'un homme de qualité , qui le suit en grimpant , est tombé sur le ventre : il lui tend la main droite pour le relever. En cet instant un coup de mousquet lui perce le poignet. Sans se plaindre ni s'étonner , il lui tend la main gauche & le relève. Les historiens Grecs & Romains , dit *Pelisson* qui rapporte ces anecdotes dans ses *Lettres historiques* , n'auroient pas oublié les noms de ces deux hommes intrépides.

Pendant le siège de Montmélian par les François en 1691 , le maréchal de Catinat , qui vouloit sa-

T

voir si le fossé de la place étoit taillé dans le roc vif, ou s'il étoit seulement revêtu de maçonnerie du côté du glacis, faisoit descendre, pour s'en assurer, un soldat dans un gabion avec une corde. Mais un si grand nombre de braves gens avoient péri dans cette dangereuse commission, que personne ne se présentoit plus pour la tenter. Un jeune soldat du régiment de la Fare, eut seul cette audace. Comment t'y prendras-tu, lui dit le maréchal de Catinat, pour connoître si c'est mâçonnerie ou roc ? Je le verrai bien, répondit-il, par la fenêtre du gabion, en fondant avec la pointe de ma bayonnette. On le descend dans le fossé ; il en revient heureusement, & rend un très-bon compte de ce qu'on a si grand intérêt de connoître. Que veux-tu pour ta récompense, lui dit ce général, *je vous demande en grace, monseigneur*, répondit-il, *de me faire entrer dans la compagnie des grenadiers.* Vie du maréchal de Catinat.

Namur est assiégé par les François en 1692. Le gouverneur de la place hazarde une sortie, où il perd environ cinq cents hommes. Le jeune comte de Lemos, un d'entr'eux, demande quartier à un grenadier, nommé *Sans-Raison*, lui promet cent pistoles, & veut lui faire présent de sa bourse où il y en a trente-cinq. Le grenadier qui vient de voir périr le lieutenant de sa compagnie, fort brave homme, est inexorable & massacre l'espagnol. Les ennemis envoyèrent demander le corps, qui leur fut rendu, & le grenadier Sans-Raison, renvoya aussi les trente-cinq pistoles qu'il avoit prises au mort, en disant : *Tenez, voilà son argent ; les grenadiers ne mettent la main sur les gens que pour les tuer.* Lettres de Jean Racine.

Le même auteur rapporte cet autre trait d'un soldat du régiment des Fuziliers. Ce soldat, qui travailloit à la tranchée devant Namur, y avoit

porté un gabion ; un coup de canon vint qui emporta son gabion : aussi-tôt il courut en poser à la même place un autre , qui fut sur le champ emporté par un autre coup de canon. Le soldat , sans rien dire , en prit un troisième , & alla se poser ; un troisième coup de canon emporta ce troisième gabion. Alors le soldat rebuté , se tint en repos ; mais un officier lui commanda de ne point laisser cet endroit sans gabion. Le soldat dit : *J'irai , mais j'y serai tué.* Il y alla , & en posant son quatrième gabion , eut le bras fracassé d'un coup de canon. Il revint soutenant son bras pendant avec l'autre bras ; & se contenta de dire à son officier : *Je l'avois bien dit.* Il fallut lui couper le bras , qui ne tenoit presque à rien. Il souffrit cela sans prononcer un seul mot , & après l'opération , il dit froidement : *Je suis donc hors d'état de travailler , c'est maintenant au roi à me nourrir.* Lettres de Racine.

Lors de ce siège de Namur , le maréchal de Luxembourg commandoit l'armée d'observation. Un de ses soldats passa au service du prince d'Orange , qui lui demanda pourquoi il avoit quitté l'armée Française : *C'est , dit le soldat , qu'on y meurt de faim ; mais avec tout cela , ne passez pas la rivière , car assurément ils vous battront.* Lettres de Racine.

Le prince d'Orange est battu en 1693 , à Nerwinde , par le maréchal de Luxembourg. Dans la chaleur de l'action , ce général voyant revenir du combat un soldat aux gardes , qui a quitté son corps , lui dit d'un ton menaçant : Où vas-tu ? « Je vais , monseigneur , répondit le soldat , en montrant son habit pour faire voir sa blessure , mourir à quatre pas d'ici ; ravi d'avoir exposé & perdu la vie pour mon prince , & d'avoir combattu sous un aussi grand général que vous : je puis vous assurer , à l'article de la mort où je suis , qu'il n'y a au-

Tij

« cun de mes camarades qui ne soit pénétré du même sentiment ».

M. de Villars, n'ayant encore que le grade de colonel, avoit reçu, en 1677, ce même tribut de louanges. Il rentroit dans son camp après une action très-meurtrière. Le premier objet qui s'offre à lui, c'est un cavalier de son régiment, qui, blessé d'un coup d'épée au travers du corps, se retire presque expirant. Il demande son chef, que l'on croyoit tué; & l'ayant trouvé : *Etes-vous content de moi, mon colonel*, lui dit-il; *je ne voulois que la consolation de vous voir avant que de mourir*. Mémoires du maréchal de Villars.

Le prince d'Orange se propose en 1694, d'attaquer les places Maritimes de la Flandre François, qui sont menacées en même-temps par les flottes d'Angleterre & de Hollande. Le maréchal de Luxembourg, qui est aux ordres de Monseigneur le Dauphin, réussit à les couvrir par sa marche de Vignamont, au pont d'Espierres, dans laquelle il fait quarante lieues en quatre jours. Un soldat du régiment de Navarre, murmure de cette fatigue. *Eh ! courage, mon camarade*, lui dit un vieux caporal; *marchons : le roi nous paie toute l'année pour un jour seulement : le voici ; acquittons-nous de notre devoir, pour la gloire de notre maître*. Fureteriana.

En 1696, le même prince d'Orange, espérant de surprendre les François, reste sur les bords de l'Escaut : mais le maréchal de Luxembourg l'avoit précédé, & l'attendoit en ordre de bataille. Ce prince ne put s'empêcher de s'écrier, dans sa surprise : « Je savois bien que les François avoient des bras, mais j'ignorois qu'ils eussent des ailes. *Histoire d'Angleterre*.

Gironne étoit assiégée par les François en 1711. Le général, M. le Duc de Noailles, étant allé visi-

ter une batterie , un boulet de canon l'approcha de fort près. Il dit à Rigolo , qui commandoit l'artillerie , & qui étoit sourd : *Entendez-vous cette musique ?* — *Je ne prends jamais garde* , répond Rigolo , *à ceux qui viennent ; je ne fais d'attention qu'à ceux qui vont.* Mémoires de Maintenon.

Louis XIV. à la tête de ses armées en Flandres , tenoit table ouverte , & tous les officiers d'une certaine qualité y mangeoient l'un après l'autre. Un jour M. de Louville , gentilhomme de la Beauce , se présenta pour dîner ; M. de Créqui dit au roi : Voilà M. de Louville qui foudraiteroit avoir l'honneur de dîner avec Sa Majesté. Le roi répondit : De quel droit ? M. de Créqui n'osant rendre la réponse du roi , dit simplement à M. de Louville , que le roi l'ayant interrogé sur plusieurs objets , il n'avoit pu lui parler de lui ; mais celui-ci s'en étoit douté. Cependant le soir , M. de Créqui représenta au roi que M. de Louville étoit d'une très-bonne noblesse : sur quoi le roi lui dit de le lui présenter le lendemain. En effet , il le proposa au roi à dîner. Le roi lui dit : Louville , prenez place. Louville répondit : J'ai dîné , Sire.

Un officier du régiment de Champagne , demandoit pour un coup de main , douze hommes de bonne volonté. Tout le corps reste immobile , & personne ne répond. Trois fois la même demande , & trois fois le même silence. Eh quoi , dit l'officier : L'on ne m'entend point ! *L'on vous entend* , s'écrie une voix ; *mais qu'appellez-vous , douze hommes de bonne volonté ? Nous le sommes tous ; vous n'avez qu'à choisir.* Encyclopédie , au mot gloire.

Lors du siège de Philisbourg , la tranchée étoit inondée , & le soldat y marchoit dans l'eau plus qu'à demi corps. Un très-jeune officier , à qui son

jeune âge ne permettoit pas d'y marcher de même, s'y faisoit porter de main en main. Un grenadier le présentoit à son camarade, afin qu'il le prit dans ses bras : *Mets-le sur mon dos*, dit celui-ci ; *du moins, s'il y a un coup de fusil à recevoir, je le lui épargnerai.* Encyclopédie, au mot, gloire.

Un lieutenant colonel, qui étoit de tranchée, voulut, avant de mener les grenadiers à l'attaque du chemin couvert, faire distribuer de l'eau-de-vie. Ces braves gens, blessés d'une précaution qu'ils trouvoient injurieuse, s'écrièrent tous avec indignation : *Nous prend-il donc pour des Allemands ?* Il n'y a personne qui, par cette réponse, ne juge que le chemin couvert fut emporté. *Dissertation sur la subordination, avec des réflexions sur l'exercice & sur l'art militaire.*

Un brave soldat du régiment de Navarre, disoit gaiement à son capitaine : « Mon officier, ordonnez qu'on cache nos drapeaux ; si l'ennemi les voit, » il fuira long-temps avant que nous puissions le joindre ». *Traité de l'opinion,*

D'Esclainvilliers, gentilhomme de Picardie, mort lieutenant-général des armées du roi, portoit une jambe de bois : un boulet de canon la lui emporta, tandis qu'il alloit reconnoître un poste, « Le canon, » dit-il de sang froid, en veut toujours à mes jambes, » mais cette fois-ci, je l'ai pris pour dupe ; car j'en ai deux autres dans mon chariot ».

Dans la dernière guerre d'Italie, un officier, aussi fou qu'il étoit brave, ayant reçu une balle dans la tête, dit : « Je savois bien que j'y avois » besoin de plomb ; mais la dose est un peu trop » forte ». Et il mourut sur le champ.

Un grenadier, qui s'appelloit *La paix de Dieu*, fut blessé : on alloit lui couper une jambe. Pendant les préparatifs de cette cruelle opération, il disoit :

Eh ! la paix de Dieu, mon ami, que va-t-on dire de toi, quand on saura que tu as lâché pied.

Un de nos généraux demandoit, dans le fort d'une bataille, une prise de tabac à un de ses lieutenans ; & voyant celui-ci emporté par un boulet de canon dans le moment qu'il lui présentoit sa tabatière, il se tourna froidement de l'autre côté, & dit à un autre officier : « Ce sera donc vous qui m'en donnerez, puisqu'il a emporté la tabatière avec lui ? » Tous ces traits rapportés par différens auteurs modernes, doivent nous rendre plus vraisemblables ces exemples de fermeté stoïque, si fort loués par les anciens.

Un officier du régiment d'Orleans, ayant été envoyé à la cour, pour y porter une nouvelle agréable, demanda la croix de saint Louis. *Mais vous êtes bien jeune !* lui dit Louis XIV. *Sire, répondit le brave militaire, on ne vit pas long-temps dans votre régiment d'Orleans.* Journal des savans.

Un vieux officier demandoit une grace à ce même prince, dont l'air majestueux lui imposa à tel point, qu'il bégaya, & ne put pas continuer son discours. *Sire, dit-il, au moins, je ne tremble pas ainsi devant vos ennemis.* Siècle de Louis XIV.

Un autre officier très-âgé, & qui s'étoit trouvé à plusieurs actions importantes, supplioit Louis XIV. avec beaucoup de vivacité, de lui accorder le grade de lieutenant général. *J'y penserai,* dit le roi. *Que votre majesté se dépêche,* repartit ce brave officier, en ôtant à demi sa perruque ; *elle doit voir à mes cheveux blancs, que je n'ai pas le temps d'attendre.* Cette hardiesse ne déplût point au prince, & elle fut suivie d'un prompt succès. *Ecole militaire.*

Le roi de Sardaigne, ayant, dans la guerre de 1741, pris parti pour la cour de Vienne contre l'Espagne & la France, son général, le bailli de

Tiv

Givry , grimpa au pont d'Ormis , dans les Alpes , où il campa. Ce col est si élevé qu'on n'y trouve ni eau , ni bois ; de sorte qu'on est réduit à boire de la neige , & à se passer de feu. Les Piedmontois étant avertis qu'on marchoit à eux , firent couper un pont de communication. Ils le regardoient comme le seul chemin par-où l'on pût arriver au retranchement de Pierre-longue , tous les habitans du pays leur ayant assuré que la crête de la montagne étoit impraticable. Mais bien-tôt après , le roi Victor aperçut des drapeaux au sommet ; il s'écria : *Il faut que ce soient des diables ou des François.* Histoire militaire des Suisses au service de la France.

Ceci rappelle ce vieux proverbe , qui disoit : *Que si le diable sortoit de l'enfer pour se battre , il se présenteroit aussi - tôt un François pour accepter le défi.*

Dans la guerre de Flandres de 1745 ou 1746 , une troupe de cavaliers étant commandée pour aller dans un endroit , trouva en son chemin des grenadiers étendus par terre , les uns morts , les autres mourans , les autres blessés ; la pitié les arrêta. Un des grenadiers étendus , dit à la troupe : Ah ! passez-nous sur le corps , si cela vous est nécessaire pour aller à l'ennemi.

Les Anglois venoient , en 1760 , de remporter dans le Canada un avantage considérable sur les troupes Françoises. Le capitaine Young , officier distingué parmi les vainqueurs , n'écoutant que son courage , se trouve enfermé dans un endroit marécageux , & y est pris par les Sauvages. Ils le traînoient dans un lieu écarté pour le tuer & lui enlever la chevelure , selon leur barbare coutume , lorsqu'un grenadier François accourut à son secours. Ce n'est qu'après des altercations très-vives & très-opiniâtres , que l'intrépide Anglois se voit hors des

maîns de ces barbares. Il veut alors donner à son fauveur l'unique marque de reconnoissance qui soit en son pouvoir : il lui offre sa bourse , dans laquelle il y a dix guinées. Le généreux grenadier la refusa opiniâtrément , en lui disant , qu'il ne reçoit rien que du roi son maître. Son général cependant , M. le chevalier de Lévi , sollicité par M. Young , lui ordonne de la prendre. Le grenadier s'y détermine alors , uniquement pour ne pas gâter un trait d'humanité par un acte de désobéissance. *Ce fait est rapporté dans la gazette Angloise du 2 septembre 1760.*

Le marquis de Montcalm , après avoir , dans cette guerre du Canada , remporté , comme général , plusieurs victoires sur nos ennemis , sacrifia sa vie en soldat dans la dernière action : il y fut blessé mortellement de deux coups de feu ; cependant il ne descendit point de cheval qu'il n'eût fait lui-même la retraite de l'armée sous les murs de Québec. Sur la réponse que lui fit son chirurgien , que ses blessures étoient mortelles , il dit au lieutenant - de - roi & au commandant de Rouffillon : « Messieurs , je vous recommande de ménager l'honneur de la France , & de tâcher que mon armée puisse se retirer cette nuit au-delà du Cap Rouge ; » pour moi je vais la passer avec Dieu , & me préparer à la mort ». Il mourut le lendemain à cinq heures du matin , & fut enterré dans un trou de bombe.

Des vaisseaux Anglois essayoient , en 1761 , de détruire une batterie de l'Isle de Ré. Un canonier François qui vit son fils emporté par un boulet , se tourna vers son commandant : *Mon officier*, lui dit-il , avec une fermeté héroïque , *Dieu m'avoit donné un fils unique , il vient de me le retirer ; que cela ne nous empêche pas de continuer notre besogne.* Mercure de France.

Nous croyons ne pouvoir mieux finir cet article, qu'en rappelant les anecdotes suivantes : tout François , en les lisant , sentira qu'il a un cœur.

Menin est attaqué en 1744 par les François. On dit à Louis XV. qu'en brusquant une attaque qui coûtera quelques hommes , on sera quatre jours plutôt dans la ville. » Eh bien, dit le roi , prenons-la » quatre jours plus tard : j'aime mieux perdre quatre jours devant une place , qu'un seul de mes » sujets «.

Le même prince allant visiter les hôpitaux , après le siège de Menin , un grenadier qui étoit à l'hôpital , s'écria : Ah ! voilà du fruit nouveau. Le roi reprit : Que dis-tu là. Il repartit : Je dis que voilà le premier général qui soit venu en ces endroits-ci.

Le prince Charles de Lorraine ayant passé le Rhin en 1744 , avec une armée considérable , Louis XV. interrompit ses conquêtes de Flandres , & vola au secours de l'Alsace. Il tomba malade à Metz. Quand il se crut en danger de mort , il dit à M. d'Argenson , son ministre de la guerre : » Ecrivez de ma part au maréchal de Noailles , » que pendant qu'on portoit Louis XIII. au tombeau , le prince de Condé gagna une bataille.

Ce prince malade , rendu aux vœux de ses sujets , remporte sur les Anglois , en 1745 , la célèbre bataille de Fontenoy. Durant la bataille , il fit ramasser les boulets de canon qui tomboient auprès de lui , & dit gaiement à M. de Chabrier , officier d'artillerie : « Renvoyez ces boulets aux ennemis ; » je ne veux rien avoir à eux. »

La victoire avoit été long-temps à se décider , & le maréchal de Saxe , qui craignoit le succès de cette journée , fit dire au roi qu'il le conjuroit de s'éloigner avec monsieur le Dauphin , & qu'il fera

ce qu'il pourra pour réparer le désordre. *Oh ! je sais bien qu'il fera ce qu'il faudra*, répondit le monarque ; *mais je resterai où je suis.*

Monsieur le Dauphin court de son côté, l'épée à la main, pour se mettre à la tête de la maison du roi, qui va faire un dernier effort. On l'arrête ; on lui dit que sa vie est trop précieuse. *Ce n'est pas la mienne qui est précieuse*, dit-il, *c'est celle du général le jour d'une bataille.* Histoire de la guerre de 1740.

Les anecdotes qui regardent les rois prédécesseurs, les grands généraux d'armée, & les hommes illustres en tout genre, sont rapportées, comme nous l'avons déjà dit, dans le *Dictionnaire des Portraits & Anecdotes des Hommes Illustres.*

F R A Y E U R.

LA frayeur, comme dit Bekker dans son *Monde Enchanté*, prive un homme de son jugement, & lui ôte l'usage de ses sens, enforte qu'il croit voir & entendre des choses qui n'existent que dans son imagination troublée. Cet auteur rapporte à ce sujet l'anecdote suivante. Un chaudronnier de Basle avoit été condamné, pour ses maléfices, à être pendu, ce qui fut exécuté. On transporta le corps au gibet patibulaire, qui n'étoit pas éloigné de la ville. Quelques jours après cette exécution, un marchand s'étoit hâté de nuit d'aller au marché qui se tenoit dans la ville. Comme il se doutoit bien que les portes ne s'ouvriraient pas de si-tôt, il se reposa sous un arbre proche ce gibet. Deux heures après d'autres hommes allant aussi au marché, & étant proches du gibet où étoit le pendu, lui demandèrent par gaufferie, s'il vouloit venir au marché avec eux : le marchand couché sous l'arbre, croit que

c'est à lui qu'on adresse la parole , & dit à ces passans : Attendez moi , je m'en vais avec vous. Ceux-ci , s'imaginant que c'est le pendu qui leur parle , en sont si épouvantés , qu'ils prennent la fuite de toute leur force. Il n'en fallut peut-être pas davantage pour persuader à bien du monde , qu'il s'étoit fait un miracle.

FRIPONS, VOLEURS.

ECOUTEZ les coquins , ce sont les plus honnêtes gens du monde. C'est ce qu'on a voulu faire entendre par ce trait d'une comédie Italienne. Arlequin , dans cette comédie , dit à Scapin , qui se plaint de ce que la justice l'a puni : Pourquoi aussi t'avis-tes-tu de voler un cheval en plein jour ? Moi voler ! reprend Scapin , tu me fais tort de parler ainsi : mon maître venoit de m'envoyer faire une commission , je trouve dans une petite rue un cheval qui la barroit entièrement ; je vais pour passer par derrière on me crie : Prenez garde , il vous donnera un coup de pied ; je voulus aller par devant , on me dit , n'avancez pas , il vous mordra. Je me vis donc obligé , de peur d'être mordu ou estropié , de passer par-dessus. Je pose effectivement le pied dans un des étriers , & je passe une jambe. Mais ne voila-t-il pas que ce diable de cheval prend le mors aux dents & m'emporte à vingt-cinq lieues par-delà. Vois , je te prie , mon cher arlequin , si cela s'appelle voler un cheval.

Le voyageur Thévenot cite les Arabes comme les voleurs les plus alertes que l'on puisse trouver. Il rapporte que trois Arabes disputèrent un jour à qui feroit le coup le plus hardi. L'un se vanta de pouvoir dérober tout ce qui étoit dans la cuisine du Bacha ; l'autre , trouvant que c'étoit peu de chose ,

dit qu'il vouloit dérober le sceau ou cachet du bacha ; le troisième , voulant faire plus qu'eux deux , promet de tuer le bacha dans son lit. Le premier fit tant qu'il se fourra dans la cuisine , d'où , pendant la nuit , il emporta tout , sans y laisser un chaudron. Le second , se mêlant un jour parmi ceux qui entroient où le bacha scelloit les ordonnances , s'approcha assez près de lui , & le bacha ayant scellé quelque expédition , & voulant donner le sceau à tenir à quelqu'un , cet Arabe tendit la main , & l'ayant reçu , disparut aussi-tôt. Le troisième n'eut pas le même succès. Cependant il avoit réussi à se glisser dans l'appartement du bacha ; & la nuit , s'étant approché de son lit , il levoit le bras pour le fraper , lorsqu'un jeune garçon , qui étoit aussi dans le lit , & qui aperçut la lueur du sabre , se mit à crier. Le bacha , s'éveillant en sursaut à ce bruit , évita le coup. Aussi-tôt il vint des satellites qui se saisirent de l'Arabe , & il fut empaillé le jour suivant. *Voyages de Thévenot.*

Le même voyageur parle des voleurs de la province de Dehly dans le Mogol. Ceux-ci ont l'usage d'un certain lacet à nœud coulant , qu'ils savent jeter si subtilement au cou d'un homme , qu'ils ne le manquent jamais , en sorte qu'en un moment ils l'étranglent. Quelquefois ils envoient sur les chemins une jeune femme , les cheveux épars & toute éplorée. Comme elle marche du côté que va le voyageur , elle l'entraîne facilement à lier conversation avec elle & à s'intéresser à ses prétendus malheurs. Si ce voyageur imprudent la met en croupe sur son cheval , cette femme perfide lui jette aussi-tôt le lacet au cou , & l'étrangle , ou , au moins , l'étourdit jusqu'à ce que les voleurs , qui sont cachés , viennent achever ce qu'elle a commencé. *Voyages de Thévenot.*

On a loué ce tour d'adresse d'un pauvre Arabe.

On pillôit la maison d'un riche négociant. L'Arabe ayant mis la main sur un sac plein d'or, & craignant que les gens attroupés dans la maison & dans la rue ne lui enlevassent sa proie, s'avisa de la jeter dans une des marmittes qui étoient auprès du feu dans la cuisine. Ensuite, ayant mis la marmitte sur sa tête, il se retira en grande diligence. Ceux qui le virent, rirent beaucoup de ce qu'il s'étoit arrêté à une marmitte pleine de viande, pendant que tous les autres emportoient des choses précieuses. Le pauvre homme, en continuant son chemin sans s'arrêter, leur disoit : J'ai pris ce qui est présentement le plus nécessaire à ma famille ; & il passa de cette manière sans perdre son butin. *Bibl. orient.*

Il est d'usage, dans plusieurs villes de la marche d'Ancone, d'inviter son voisin quand on a tué un cochon. Un bourgeois d'une de ces villes, qui auroit bien voulu éviter cette dépense, alla prendre avis d'un de ses compères, qui lui conseilla de dire qu'on lui avoit volé son cochon. Le donneur d'avis alla lui-même, la nuit, l'enlever. Le pauvre bourgeois ne le trouvant plus, courut aussi-tôt faire ses condoléances chez le compère, & jura ses grands dieux que son cochon lui avoit été enlevé. « Vous faites bien de parler ainsi, lui dit le voleur ; c'est ce que je vous avois conseillé. » *Pogge.*

Un jour que le comte de Soissons étoit au jeu, il aperçut derrière sa chaise, dans une glace, un homme dont la mine ne lui disoit rien de bon. Cette défiance le rendit attentif. Effectivement, peu de temps après il sentit couper le cordon de son chapeau ; il feignit de ne s'être aperçu de rien ; & prétextant quelque besoin, il se tourne vers le filou, & le prie de vouloir bien tenir son jeu : ce que celui-ci ne put refuser. Le comte descend à la cuisine, & se fait donner le tranche-lard le mieux assilé qu'on pût trouver : il le cacha sous son habit,

& rentra dans la salle. Le filou, impatient de s'esquiver, se lève pour rendre le jeu qu'il tenoit; mais le prince lui fit signe de continuer. En même-temps il s'approche le plus doucement qu'il peut de ce filou, se saisit d'une de ses oreilles, qu'il coupe; & la tenant à sa main: « Monsieur, lui dit-il, quand vous me rendrez mon cordon, je vous rendrai votre oreille. » *Mercur de France.*

Un marchand ayant été attaqué dans les rues de Paris, par des voleurs, dès cinq heures du soir: « Messieurs, leur dit-il, vous ouvrez aujourd'hui de bonne heure. »

Un bourgeois de Plaisance, fort pauvre, trouvant une nuit des voleurs dans sa maison, leur dit, sans s'émouvoir: « Je ne sai ce que vous cherchez de nuit dans ma maison; pour moi, en plein jour, je n'y saurois rien trouver. »

On rapporte que François I étant dans la chapelle avec plusieurs seigneurs, pour entendre la messe, un filou, fort bien habillé, se mit derrière le cardinal de Lorraine, & lui escamota sa bourse; mais n'ayant pu le faire sans que le roi s'en aperçût, il lui fit signe du doigt de ne rien dire. Le roi le laissa tranquille, & demanda après au cardinal ce qu'il avoit fait de sa bourse. Celui-ci ne la trouvant point, parut fort inquiet, & donna une scène au roi, qui, après avoir bien ri, voulut qu'on rendit ce qui avoit été pris. Mais l'auteur du vol ne parut pas, & le roi s'aperçut, un peu tard, qu'il avoit été joué.

Un filou entra sur le soir à Paris chez un marchand qui avoit plusieurs flambeaux d'argent sur son comptoir. Son dessein étoit de les dérober. Il demanda quelques marchandises, & pendant que les garçons les cherchoient, il s'amusa à causer avec la marchande, & ceux qui se trouvoient-là.

On parloit de tours subtils de différens voleurs. Messieurs, leur dit-il, tout ce que vous racontez ne me surprend pas depuis l'histoire de ce fripon qui déroba deux flambeaux d'argent sur le comptoir d'une boutique, à-peu-près comme celle où nous sommes, devant plusieurs personnes qui le regardoient. Cela n'est pas possible, dit quelqu'un. Messieurs, reprit-il aussi-tôt, j'étois présent; voici comme il s'y prit, rien en effet n'est plus singulier. Le filou, feignant alors de représenter ce qu'il racontoit, met son chapeau sur le comptoir, prend les deux flambeaux, éteint les lumières, en disant que le voleur en avoit usé ainsi; & puis, ajouta-t-il, il emporta les deux chandeliers sous son habit. Notre historien les emporta de même, gagnant une porte qui conduisoit dans une allée, & de l'allée dans la rue. Il se déroba bien vite à ses auditeurs, qui ne commencèrent à s'apercevoir du tour qu'on leur avoit joué que lorsqu'il ne fut plus temps de courir après lui.

Un gentilhomme qui voyageoit à cheval, dans le comté de Gloucester, rencontra une femme étendue au milieu du grand chemin, qui lui demanda du secours; elle lui dit qu'elle venoit d'être volée & maltraîtée par des voleurs, & le pria de vouloir bien l'aider à se relever, afin qu'elle pût se traîner jusqu'au village prochain. Le gentilhomme, touché de pitié, met pied à terre, tend la main à cette malheureuse femme, qui lui présente aussitôt un pistolet, & lui demande la bourse. Le gentilhomme, déconcerté de la proposition, donne son argent & se laisse prendre sa montre. Alors le voleur qui n'avoit de femme que l'habit, jette son déguisement, monte sur le cheval, s'enfuit à toute bride, & laisse le gentilhomme fort étonné, plus affligé encore, & promettant sincèrement à Dieu de ne
jamais

jamais descendre de cheval pour relever les femmes qui lui demanderoient du secours. *Papiers Anglois de 1761.*

Un procureur, à qui on faisoit un jour scrupule de quelque tour d'adresse de sa profession, dit, en montrant un écu : « Vous voyez bien cet écu, Dieu » ne se soucie pas plus qu'il soit dans votre poche » que dans la mienne, parcequ'il en est toujours le » maître. »

FRUGALITÉ.

SIMPLICITÉ de mœurs & de vie, qui nous apprend à nous contenter de peu. La frugalité est une vertu d'autant plus précieuse qu'elle nous met à l'abri de la corruption. L'histoire romaine nous offre plusieurs exemples de cette vertu dans Fabricius, dans Curius, dans Camille. Le premier rejeta les offres magnifiques qui lui furent faites de la part de Pyrrhus; le second méprisa tout l'argent qui lui fut présenté de la part des Samnites; le troisième consacra, dans le temple de Jupiter, tout l'or qu'il avoit enlevé aux Gaulois.

Une vertu semblable dicta la réponse que fit au ministre Walpole un seigneur Anglois, distingué par son mérite. Ce ministre vouloit le détacher du parti du parlement. Il va le trouver. Il lui dit qu'il vient de la part du roi pour l'assurer de sa protection, & lui marquer le déplaisir que sa majesté avoit de n'avoir encore rien fait pour lui. Il lui offre en même-temps un emploi considérable. « Milord, » lui répliqua le seigneur Anglois, avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter » mon souper devant vous. » On lui sert au même instant un hachis fait du reste d'un gigot dont il avoit dîné. Se tournant alors vers M. Walpole;

« Milord , ajouta-t-il , pensez-vous qu'un homme
 « qui se contente d'un pareil repas, soit un homme
 » que la cour puisse aisément gagner ? Dites au roi
 » ce que vous avez vu ; c'est la seule réponse que
 » j'aie à lui faire. »

GALANTERIE.

ON se sert ici de ce terme , pour désigner une attention marquée de la part des hommes , de se rendre agréables aux femmes , par des discours fins & délicats , qui leur donnent bonne opinion d'elles-mêmes.

Un jeune prince couroit à la rencontre d'une dame d'une grande qualité , fort belle , & pour qui il avoit beaucoup d'estime. Elle lui dit : Monsieur , vous allez bien vite. Madame , lui répondit le prince , je suis mon penchant.

Mademoiselle de *** étoit recherchée en mariage par le prince de *** , qu'elle paroissoit aimer. On félicitoit cette demoiselle sur cette union. Comme elle exposoit plusieurs difficultés qui pourroient l'empêcher : Ah ! mademoiselle , lui répartit quelqu'un qui cherchoit à lui dire quelque chose d'obligeant , monsieur le prince de *** est né heureux , & vous serez son épouse.

On attribue au cardinal de Polignac , la réponse suivante. On s'amausoit chez madame la duchesse du Maine , à trouver des différences ingénieuses d'un objet à un autre. Quelle différence , lui dit la duchesse , y a-t-il de moi à une montre ? Madame , lui répondit-il , *une montre marque les heures , & auprès de vous , on les oublie.*

Dans une compagnie où se trouvoit Boileau , une demoiselle fut priée de danser , de chanter , &

de toucher du clavecin. On vouloit faire briller ses talens, qui étoient des plus médiocres : chacun néanmoins s'empressa de lui faire des complimens ; ils étoient dictés par la politesse. Boileau, d'un ton malignement galant ; ajouta : « On vous a tout appris, mademoiselle, hormis à plaire ; c'est pour-
tant ce que vous savez le mieux ».

M. de Fontenelle étant un jour dans le jardin d'une maison où il avoit dîné, quelqu'un vint montrer à la compagnie un petit ouvrage d'ivoire, d'un travail si délicat, qu'on n'osoit le toucher, de crainte de le briser. Chacun l'admirant : *Pour moi,* dit M. de Fontenelle, *je n'aime point ce qu'il faut tant respecter.* Madame la marquise de Flâmarens survint tandis qu'il parloit ; elle l'avoit entendu : il se retourne, l'aperçoit, & ajoute : *Je ne dis pas cela pour vous, Madame.*

Le marquis de Saint-Aulaire, âgé de quatre-vingt-douze ans, disoit des galanteries à madame la comtesse de Beranger, & même la pressoit beaucoup. Elle lui répondit malignement : Je n'ai rien à vous refuser. Ah ! madame, lui répondit-il, vous banniriez toute la politesse, s'il falloit être prise au mot.

Ceci rappelle cette répartie d'une jeune personne qu'un vieillard cajoiloit. Je vous attrapperois bien, lui dit-elle, si je vous prenois au mot.

Le jour qu'un officier François arriva à la cour de Vienne, l'impératrice sachant qu'il avoit vu la veille la princesse de * * *, lui demanda, s'il croyoit que la princesse fût, comme on le disoit, la plus belle personne du monde ? *Madame,* répondit l'officier ; *je le croyois hier.*

On fait que les Turcs évitent toujours de répondre aux questions qu'on leur fait sur leur religion, afin de ne la point exposer à la critique & à la raillerie. Une dame de condition faisoit reproche

à un ambassadeur Turc de ce que la religion de Mahomet permettoit d'avoir plusieurs femmes. L'ambassadeur, sans entrer dans aucune discussion, lui répondit : Elle le permet, madame, afin de pouvoir trouver dans plusieurs, toutes les qualités qui sont rassemblées dans vous seule. Cette réponse est en même-temps adroite & galante.

Le grand Condé agit avec autant d'esprit & de politesse dans une occasion différente. Ce prince attaquoit Vezel en 1672 ; toutes les dames se réunirent pour le prier de leur permettre de sortir de la place, & de ne pas les exposer aux suites fâcheuses d'un siège long & meurtrier. Mais le prince qui sentoit que par cette sortie, les assiégés seroient moins sollicités à se rendre, répondit aux dames : *Qu'il ne pouvoit consentir à une demande qui le priveroit de ce qu'il y a de plus beau dans son triomphe.*

G A S C O N N A D E S.

Nous comprenons sous cet article, ces fanteries burlesques, & ces mots plaisans attribués aux Gascons. On fait que l'accent en fait souvent tout le sel.

Lorsque Namur fut assiégée, en 1695, il y avoit dans la place, disent les mémoires de la Colonie, un capitaine de Dragons, nommé *Vigouroux*, qui étoit de Rhodéz. Cet officier, qui ne s'étoit jamais rencontré dans des occasions fort dangereuses, étoit tellement étonné d'avoir été commandé pour une des sorties faites sur les ennemis, qu'il ne cessoit d'en rapporter des actions de valeur extraordinaire, dont il se disoit l'auteur. Dans le vrai, il ne s'y étoit rien passé qui méritât beaucoup d'attention ; mais il trouvoit si surprenant que son courage eût soutenu une telle épreuve, qu'il s'imagina

que rien n'étoit égal à sa bravoure. Un jour il demanda au maréchal de Boufflers, son général, de le mettre en lieu où il pût de nouveau signaler sa valeur, *étant au désespoir*, disoit-il, *que l'occasion de sortir sur cette canaille ne se présentoit plus*. Le maréchal, lassé de ses discours, lui répondit, en présence de la compagnie où il exerçoit ses gasconnades : « Eh bien ! monsieur de Vigouroux, vous aurez satisfait votre faction. Il se présente une occasion bien à propos. La breche est déjà faite au Fort Guillaume ; les ennemis, selon toute apparence, ne tarderont pas à monter à l'assaut ; je vous en fais gouverneur ; allez en prendre possession : si cette canaille ose se présenter, repoussez-la comme il faut, & faites-lui bien sentir la pesanteur de votre bras. Au reste, je doute que nos ennemis veuillent en courir les risques, s'ils apprennent que vous devez le défendre. Allez, courez chercher des lauriers, en dépit des jaloux. Je vous donne la préférence ; tout doit céder à votre bravoure ». Le pauvre Vigouroux, dont l'intention n'étoit que de se faire passer pour brave, & qui n'avoit point d'envie d'être pris au mot, fut très-surpris de la réponse de M. de Boufflers. Il demeura interdit, & les réflexions gasconnes lui manquant, toute la compagnie se prit à rire. Il se remit pourtant après avoir rêvé, & croyant avoir trouvé une défaite qui le tireroit d'affaires ; il dit à monsieur de Boufflers : « Monseigneur, ce n'est pas-là où il faut mettre Vigouroux ; je n'ai pas à être resserré entre quatre murailles : l'ardeur que j'aurois à courir sur cette canaille, & à me porter de la gauche à la droite, seroit trop à l'étroit, & j'étoufferois de rage dans un si petit endroit. Mais lâchez la bride, à ma vaillance en pleine campagne, & vous verrez ce que Vigouroux fait faire. » A ces mots : *Lâchez la*

bride à ma valeur, toute la compagnie fit un si grand éclat de rire, que Vigouroux ne pût pas y tenir : il se retira sans dire mot. Cette fanfaronnade ne tomba point à terre ; dans un moment elle fut répandue dans toute la garnison, & Vigouroux eut bientôt le chagrin d'entendre les soldats crier les uns aux autres, par raillerie : *Lâchez la bride à ma valeur dans la plaine*.

Un officier Gascon, fort brave homme de sa personne, mais qui tenoit beaucoup du naturel de sa nation, se trouvoit à une escarmouche. Il tira un coup de pistolet à un cavalier ennemi, & se vanta aussi-tôt à un de ses camarades, qu'il venoit de tuer ce cavalier. L'autre, regardant : Cela ne peut être, lui dit-il, car je ne vois personne à bas. — « Cap de » biquis, repartit le Gascon, ne vois-tu pas que je » l'ai réduit en poudre ? »

Lors du siège de Valenciennes par les François, en 1677, un des principaux officiers de la garnison, qui vit qu'on ne donnoit point de quartier dans la première chaleur de l'attaque, s'alla jeter entre les bras d'un officier Gascon. Il se rendit son prisonnier, & lui offrit une bourse de trois cents louis afin qu'il le gardât. Le Gascon lui répondit aussi-tôt : « Mon- » sieur, pour votre vie, elle est sauve, car je com- » bats comme le lion : je pardonne à celui qui s'hu- » milie ; mais pour vous garder, j'ai bien d'autres » choses à faire. Je cours à la gloire, & vous laissez » vous & votre argent entre les mains de mon ser- » gent. » *Mercur de janvier, 1677.*

Un mousquetaire Gascon, passant dans une revue devant Louis XIV, fit faire à son cheval un mouvement si brusque, que le chapeau du cavalier yola à terre. Un de ses camarades le lui présenta à la pointe de son épée. Sandis, s'écria le Gascon, j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez percé le corps que mon chapeau. Le roi, ayant entendu

cette réponse , lui en demanda la raison : Sire , dit-il , j'ai crédit chez un chirurgien , mais je n'ai pas la même faveur chez un chapelier.

Un gentilhomme Gascon , se faisant appeller Marquis à la cour du duc de Savoie , madame la duchesse lui demanda par dérision , dans quel pays étoit son marquisat. Il est , répondit le Gascon , dans votre royaume de Chypre.

Un Gascon voyant qu'on s'étonnoit de ce qu'il trembloit en prenant ses armes , dit : Mon corps tremble de peur pour les dangers où il prévoit que mon courage le portera tantôt.

On citoit dans une compagnie deux braves officiers dont on faisoit l'éloge. Ne soyez pas surpris de leur valeur , dit un Gascon ; l'un est de Gascongne , & l'autre mérite d'en être.

Un Gascon se vançoit d'être descendu d'une maison si ancienne , qu'il payoit encore , disoit-il , la rente d'une somme que ses prédécesseurs avoient empruntée pour aller adorer Jésus-Christ dans la crèche de Bethléem.

On a fait ce conte. Un Gascon avoit appelé en duel un cavalier , & s'étant rendu le premier sur le lieu , apperçut un homme d'épée qui se promenoit. Il crut d'abord que c'étoit son homme ; mais ayant reconnu son erreur , & craignant qu'un tiers ne rompit son dessein ; il lui dit fièrement de se retirer. L'autre lui répondit sur le même ton , & des paroles ils en vinrent aux mains. Pendant cet intervalle , celui qui avoit été appelé arrive , & voyant son Gascon aux prises , il lui demanda pourquoi il lui manquoit de parole , & se battoit contre un autre avant que de l'avoir satisfait. — Cap de bious , répondit le Gascon , je m'ennuyois , & je me suis mis à peloter en attendant partie.

Un Normand & un Gascon furent condamnés à être pendus pour des vols. Comme il s'agissoit de

leur prononcer leur sentence , le greffier lut d'abord celle du Normand , qui marquoit qu'il seroit pendu pour avoir volé un sac de clous. Le Gascon en l'entendant , dit : Peste soit du maraut ! se faire pendre pour des clous ! Et quand on lut la sienne , qui portoit qu'il seroit pendu pour avoir volé dix mille écus , il se tourna vers le Normand , & lui dit : Sont-ce-là des clous ?

Un Gascon reçut d'un de ses camarades , qui étoit dans le service , une lettre dont le style ne l'accommodoit pas. Il lui répondit que s'il se présentait jamais devant lui , il lui casseroit la tête d'un coup de pistolet ; l'autre lui écrivit seulement ces deux mots : *Amorcez , je pars.*

Un abbé Gascon , qui prêchoit assez bien , étant conseillé par ses amis de solliciter un bénéfice , dit : Moi demander un bénéfice , ce n'est qu'une bagatelle , je vais à la gloire.

Un autre abbé Gascon , qui n'étoit pas si glorieux , demandoit depuis long-temps un bénéfice au père de la *Chaise* , qui avoit la feuille des bénéfices. Un jour que ce bon père se promenoit appuyé sur sa canne , suivant sa coutume , l'abbé vint l'aborder & le sollicita de nouveau. Le Jésuite , qui l'avoit leurré depuis long-temps de belles espérances , lui annonça qu'il n'y avoit rien à faire pour lui. Ah , mon père ! répartit aussi-tôt l'abbé dans son accent Gascon , j'ai été un grand sot de me fier à vos promesses , & ma mère avoit bien raison de me dire qu'il ne falloit jamais s'asseoir sur une chaise qui n'avoit que trois pieds. Le Gascon faisoit allusion , comme l'on voit , au nom du jésuite , & à la nécessité où il étoit de s'appuyer sur une canne.

Pendant qu'on achevoit de bâtir le Pont-neuf , un homme qui avoit entendu les entrepreneurs parler d'un bon repas qu'ils devoient faire , se mit à toiser le long du pont sans rien dire à personne.

On le croit connoisseur ; il est prié à dîner. Après le repas les entrepreneurs lui dirent qu'ils voyoient bien qu'il avoit quelque pensée sur leur ouvrage qui pourroit le perfectionner. Je songeois , leur-dit notre Gascon en sortant de table , que vous avez très-bien fait de vous y prendre en large ; car si vous vous y fussiez pris en long , vous n'en fussiez pas venus à bout de la même manière.

Un Gascon étoit à la comédie dans le parterre , & , comme il se remuoit toujours , son épée se mettoit dans les jambes de ceux qui étoient près de lui. Un officier , s'en trouvant embarrassé : Monsieur , lui dit-il , votre épée m'incommode. *Cadedis* , lui répondit le Gascon , *elle a bien incommodé d'autres.*

Un habitant des bords de la Garonne passoit constamment l'hiver le plus rude avec un habit très-mince & très-léger , & ne trembloit point. Un seigneur , transi de froid , le rencontra dans une place publique. Comment faites-vous donc , lui dit ce seigneur , pour n'être point sensible au froid. Sandis , monseigneur , lui répondit le Gascon , portez comme moi toute votre garde-robe sur vous , je vous répons que vous n'aurez pas froid.

Un Gascon , assez pourvu d'impertinence , disoit , dans une compagnie nombreuse , qu'il donneroit volontiers dix pistoles pour chaque pucelle qu'on lui montreroit. Une demoiselle , qui connoissoit la fausse bravoure du personnage , lui dit qu'elle pourroit lui en montrer une pour rien. Que je serois curieux , dit-il , de la connoître ? Eh bien , répondit la demoiselle , regardez votre épée.

Un officier Gascon , ayant obtenu du roi une gratification de cinq cents écus , fut trouver M. Colbert pour qu'il lui fit compter cette somme. M. Colbert étoit à dîner avec trois ou quatre seigneurs. Le Gascon , sans se faire annoncer , entra effrontément dans la salle où l'on mangeoit , & s'approchant de

la table, il dit tout haut : Messieurs, avec votre permission, lequel de vous autres est Colbert. C'est moi, monsieur, répondit M. Colbert, qu'y a-t-il pour votre service ? Eh ! pas grand chose, dit le Gascon, un petit ordre du roi pour me compter cinq cents écus. Le ministre, réjouï de la présence de cet original, lui dit de se mettre à table, & lui promit de satisfaire à sa demande après le dîner. Le Gascon ne se fit pas prier deux fois & mangea comme quatre. Lorsque tout le monde fut levé, un commis vint prendre le Gascon, le mena au bureau & lui compta cent pistoles. Comme il dit qu'il en devoit toucher cent cinquante, le commis lui répondit : Il est vrai, mais on en retient cinquante pour votre dîner. Cadedis, s'écria le Gascon, cinquante pistoles un dîner ! je ne donne que vingt sols à mon auberge. Je le crois, dit le commis, mais vous ne mangez pas avec M. Colbert, & c'est cet honneur-là qu'on vous fait payer. Eh bien, répondit le Gascon, puisque cela est ainsi, gardez tout : ce n'est pas la peine que je prenne cent pistoles ; j'amènerai demain un de mes amis dîner ici, & cela fera fini. On rapporta cette Gasconnade à M. Colbert, qui en rit, & fit compter les cinq cents écus à cet officier.

Boursault, dans ses lettres, rapporte cette singulière saillie d'un officier Gascon. Il représentoit à Louis XIV. Le besoin qu'il avoit d'argent pour faire son équipage. Le roi, qui cherchoit toujours à adoucir ses refus, lui dit que le temps n'étoit guères propre à faire des graces, & ajouta qu'il avoit sa paye, une pension, & que si cela ne suffisoit pas, son père, qui avoit reçu plusieurs bienfaits, pouvoit, de temps à autre, lui envoyer quelque lettre de change. « De l'argent de mon père, sire ! répara-t-il promptement le Gascon ; votre majesté, qui est toute puissante, seroit plutôt faire un pet au

» cheval de bronze, que de tirer une lettre de change
» de notre pays. » Le roi, surpris d'une expression si
extraordinaire, sourit, & accorda au Gascon une
partie de ce qu'il demandoit.

Un mousquetaire, qui devoit dîner avec des femmes élégantes, avoit fait une toilette complète, & marchoit à pas comptés dans la rue. Mais le malheur voulut qu'un fiacre, mal-adroit, & qui alloit très-vîte, passa & le remplit de boues de la tête aux pieds. Le jeune homme, furieux de se voir en cet état, tomba aussi-tôt sur le cocher, & lui donna vingt coups de canne. Pendant qu'il le battoit, un habitant de la Garonne, tout galonné d'or, ayant baissé la portière du carrosse : *Aurez-vous bien tôt fait, monsieur ?* lui dit-il. Le mousquetaire, qui étoit encore dans la chaleur du premier mouvement, lui répondit avec fierté : Morbleu, monsieur, si vous voulez prendre son parti, vous n'avez qu'à descendre. *Ce n'est pas ce dont il s'agit*, lui répliqua le Gascon ; *mais, s'il vous plaît, ce coquin-là est à l'heure, & chaque coup de canne que vous lui donnez me coûte dix sols.* Cette bonne raison parut apaiser le mousquetaire, & termina la querelle.

Un Gascon qui n'avoit que ses bons mots pour vivre, étant tombé malade à Paris, fut contraint de se faire porter à l'hôtel-Dieu. Un de ses anciens camarades vint le voir : Eh ! donc, mon cher enfant, lui dit-il, en quel état je te trouve ! Courage, mon ami, courage. — Pour du courage, lui répondit-il, les gens de notre pays n'en manquent point. — Eh ! qui le fait mieux que moi ? lui dit celui qui le visitoit. Au reste, mon cher enfant, ajouta-t-il, tu me permets de te demander si tu es bien avec Dieu ? — « Apparemment, lui répondit le Gascon malade ; je ne dois pas y être mal, puisqu'il me donne un appartement dans son hôtel. » *Voyez les Lettres de Bourfaut.*

Plusieurs personnes s'amusoient , dans un jeu de paume , à voir jouer une partie. Un Gascon regardoit , comme les autres , par la galerie. Celui qui étoit auprès de lui , voyant venir à lui une balle poussée assez rudement , baissa la tête , & la balle donna droit à la tête du Gascon ; ce qui le mit si fort en colère , qu'il donna un grand soufflet à celui qui s'étoit baissé , & lui dit : *Morbleu ! poltron , tu as peur.*

Un Gascon sollicitoit un ministre de lui accorder une grace. Ses prières étoient vives ; mais le plaisant , c'est qu'il vouloit persuader que cette grace étoit bien plus pour le ministre que pour lui , parce qu'il n'en tireroit , disoit-il , qu'une utilité fort médiocre , mais qu'au contraire le ministre feroit connoître à tout le monde qu'il savoit distinguer le mérite. Enfin , il demandoit cette grace comme les Napolitains demandent l'aumône : « *Faites-moi du bien pour l'amour de vous : Fate mi ben per voi.* »

Le prince de Condé demandoit en riant , à un Gascon plein d'esprit , quelques gasconnades. Non , monseigneur , lui dit-il , je n'en ferois pas une à présent pour mille écus. Le prince rit de celle-là ; mais il en demanda encore une autre. Monseigneur , lui répondit le Gascon courtisan , ne m'excitez pas davantage , car j'en ferois une qui vous feroit trembler.

GÉNÉROSITÉ.

LA générosité est un dévouement au bonheur de nos semblables. Cette vertu élève en quelque sorte l'homme au-dessus de lui-même , puisqu'elle lui fait préférer les intérêts des autres à son propre avantage. La récompense du généreux est au fond de son cœur.

On faisoit un reproche à un seigneur Anglois ,

occupé d'enrichir les vassaux , de n'avoir pas su les retenir dans la crainte & dans la soumission. Si je voulois , répondit-il , plus de respect de mes vasseaux , je sai , comme vous , que la misère a la voix humble & timide , mais je veux leur bonheur : & je rends graces au Ciel , puisque leur insolence m'assure maintenant qu'ils sont plus riches & plus heureux.

Deux gentilhommes pleins d'honneur , & d'une probité reconnue , servoient , en 1595 , dans la même armée en Languedoc ; ils étoient tous les deux capitaines de cavalerie. L'histoire a conservé leurs noms ; l'un s'appelloit *Lioux* , & étoit Gascon ; l'autre , qui étoit provençal se nommoit *Saint-Andiol*. Ils prennent querelle sur un sujet assez léger , & mettent l'épée à la main. Saint-Andiol , plus adroit , ou plus fort que son ennemi , le blesse , le désarme , & lui rend tout de suite l'épée , avec des marques de considération , dictées par l'honnêteté & l'estime. On avoit pris toutes sortes de précautions pour dérober la connoissance de ce combat singulier. Le connetable néanmoins en fut averti. Il en parle à Saint-Andiol , qui convient du démêlé ; dit que l'affaire s'est terminée sans avantage de part ni d'autre ; assure qu'il est très-satisfait , & qu'il reconnoît son adversaire pour un des hommes les plus intrépides & les plus vertueux qu'il ait jamais connus. Lioux , introduit devant son juge immédiatement après cette déclaration , qui lui est communiquée , nie que l'action se soit passée de cette manière : il avoue qu'il doit la vie à Saint-Andiol ; se plaint de ce que ce gentilhomme estime assez peu la victoire qu'il a remportée , pour vouloir s'en dérober l'honneur ; & , par ce libre & généreux aveu de la vérité , partage , quoique vaincu , avec son ami , l'honneur d'un événement qui ne paroïssoit ne

pouvoir tourner qu'à son désavantage. *Hist. du duc d'Epemon.*

En 1745, le prince Charles Edouard, fils aîné du prétendant au trône d'Angleterre, ayant perdu, dans ce royaume, une bataille décisive, est poursuivi par les troupes du roi. Il erre long-temps seul, & toujours au moment d'être la proie de ceux qui veulent gagner le prix mis à sa tête. Ayant un jour fait dix lieues à pied, & se trouvant épuisé de faim & de fatigues, il entre dans la maison d'un Gentilhomme qu'il fait bien n'être pas dans ses intérêts. Ce gentilhomme néanmoins, n'écoutant que sa générosité, lui donne tous les secours que sa situation permet, & garde un secret inviolable. Quelque temps après, ce gentilhomme est accusé d'avoir donné un azyle dans sa maison à Edouard, & est cité devant les juges. Il se présente à eux avec la fermeté que donne la vertu, & leur dit : « Souffrez, » qu'avant de subir l'interrogatoire, je vous demande, lequel d'entre vous, si le fils du Prétendant » se fût réfugié dans sa maison, eût été assez vil & » assez lâche pour le livrer ? » A cette question, le tribunal se lève & renvoie l'accusé.

Dans un débordement de l'Adige, le pont de Vérone venoit d'être emporté, à l'exception de l'arcade du milieu, sur laquelle étoit une maison : une famille entière étoit restée dans cette maison. On la voyoit, du rivage, rendre les mains & implorer du secours. Cependant la violence du torrent détruisoit à vue d'œil les piliers de l'arcade. Dans ce danger extrême, le comte de Spolverini propose une bourse de cent louis à celui qui aura le courage d'aller, sur un bateau, délivrer ces malheureux. On risquoit d'être emporté par la rapidité du fleuve, ou d'être écrasé par les ruines de l'arcade, en abordant dessous. Le concours du peuple étoit innombrable, &

personne n'osoit s'offrir. Dans cet intervalle passe un villageois ; on l'instruit de l'entreprise proposée, & de la récompense qui y est attachée. Il monte aussi-tôt sur un bateau, gagne , à force de rames , le milieu du fleuve , aborde , attend au bas de la pile que toute la famille , père , mère , enfans & vieillards , se glissant le long d'une corde , soient descendus dans le bateau. Courage , s'écria-t-il , vous voilà sauvés. Il rame , surmonte l'effort des eaux , & regagne enfin le rivage. Le comte Spolvérini veut lui donner la récompense promise : « Je » ne vends point ma vie , lui dit le villageois ; mon » travail suffit pour me nourrir , moi , ma femme & » mes enfans ; donnez cela à cette pauvre famille , » qui en a plus besoin que moi. » Cette action est plus que généreuse ; elle est sublime.

La générosité consiste sur-tout à faire du bien à ses ennemis ; c'est le sujet de cet apologue de M. Lichtwehr. Un honnête père de famille , chargé de biens & d'années , voulut régler d'avance sa succession entre ses trois fils , & leur partager ses biens , le fruit de ses travaux & de son industrie. Après en avoir fait trois portions égales , & avoir assigné à chacun son lot : Il me reste , ajouta-t-il , un diamant de grand prix ; je le destine à celui de vous , qui saura mieux le mériter par quelque action noble & généreuse , & je vous donne trois mois pour vous mettre en état de l'obtenir. Aussi-tôt les trois fils se dispersent , mais ils se rassemblent au temps prescrit. Ils se présentent devant leur juge ; & voici ce que raconte l'ainé : Mon père , durant mon absence ; un étranger s'est trouvé dans des circonstances qui l'ont obligé de me confier toute sa fortune ; il n'avoit de moi aucune sûreté par écrit , & n'auroit été en état de produire aucune preuve , aucun indice même du dépôt ; mais je le lui ai remis fidèlement. Cette fidélité n'est-elle pas

quelque chose de louable ? Tu as fait , mon fils , lui répondit le vieillard , ce que tu devois faire. Il y auroit de quoi mourir de honte , si l'on étoit capable d'en agir autrement , car la probité est un devoir. Ton action est une action de justice ; ce n'est point une action de générosité. Le second fils plaida sa cause à son tour , à peu près en ces termes : Je me suis trouvé , pendant mon voyage , sur le bord d'un lac ; un enfant venoit imprudemment de s'y laisser tomber ; il alloit se noyer , je l'en ai tiré , & lui ai sauvé la vie , aux yeux des habitans d'un village que baignent les eaux de ce lac ; ils pourront attester la vérité du fait. A la bonne heure , interrompit le père ; mais il n'y a point encore de noblesse dans cette action ; il n'y a que de l'humanité. Enfin , le dernier des trois freres prit la parole : Mon père , dit-il , j'ai trouvé mon ennemi mortel , qui s'étant égaré la nuit , s'étoit endormi , sans le savoir , sur le penchant d'un abyme ; le moindre mouvement qu'il eût fait au moment de son réveil , ne pouvoit manquer de le précipiter ; sa vie étoit en mes mains : j'ai pris soin de l'éveiller avec les précautions convenables , & l'ai tiré de cet endroit fatal. Ah ! mon fils , s'écria le bon père , avec transport & en l'embrassant tendrement : C'est à toi , sans contredit , que la bague est due.

Quelques courtisans reprochoient à l'empereur Sigismond , qu'au lieu de faire mourir ses ennemis vaincus , il les combloit de grâces , & les remettoit en état de lui nuire. *Ne fais-je pas mourir mes ennemis , dit-il , en les rendant mes amis ?*

On vint avertir François duc de Guise , qui faisoit la guerre aux Protestans , que l'un d'eux étoit dans son camp à dessein de l'assassiner. Il le fit arrêter. Ce Protestant lui avoua sa résolution. Est-ce à cause de quelque déplaisir que vous ayez reçu de moi — Non , lui répondit ce fanatique , c'est parce que
vous

vous êtes le plus grand ennemi de ma religion. . .
 — Si votre religion vous porte à m'assassiner, la
 mienne veut que je vous pardonne ; & il le renvoya.
Voyez, Reconnoissance.

G É O M È T R E .

IL n'y a, dit M. Rousseau, qu'un Géomètre & un
 Sot qui puissent parler sans figures : nous pourrions
 ajouter, qui puissent être insensibles aux beautés de
 l'imagination & du sentiment. On faisoit, devant
 un Géomètre, beaucoup d'éloge de la tragédie
 d'*Iphigénie* de Racine. Cet éloge pique sa curiosité ;
 il la demande, on la lui prête. A peine en a-t-il lu
 quelques scènes, qu'il la rend, en disant : *Qu'est-ce
 que tout cela prouve ?*

G L O I R E .

C'EST l'éclat d'une bonne réputation.

La gloire est le charme des belles ames. *Com-
 ment veux-tu*, disoit un ancien philosophe, *que je
 sois sensible au blâme, si tu ne veux pas que je sois
 sensible à l'éloge.*

Un roi de Lacédémone, prêt de livrer bataille,
 voulut sauver du danger un vieillard de quatre-vingts
 ans ; il le renvoie à Sparte. Prince, lui répondit le
 généreux vieillard, vous me renvoyez bien loin
 chercher un lit pour mourir ; où pourrai-je en trou-
 ver un plus honorable que ce champ de bataille ? On
 lui permit de rester, & il mourut en combattant
 auprès de son roi.

Un Lacédémonien, abattu sous son ennemi, &
 prêt à recevoir un coup dans le dos : *Frappes-moi*

par-devant, lui dit-il, *pour ne pas faire rougir mes amis après ma mort.*

Une Lacédémonienne, armant son fils pour le combat, & lui remettant son bouclier : *Rapportes-le, dit-elle, ou qu'on te rapporte dessus.*

Une autre Lacédémonienne, voyant son fils revenir du combat où il s'étoit conduit avec plus de prudence que de bravoure, le tua, en disant : *Il n'étoit pas mon fils.*

Le capitaine Romain Carvilius ayant reçu à l'armée une blessure qui l'obligeoit de boiter, n'osoit paroître en public. Pourquoi crains-tu, mon fils, lui dit sa mère, de te montrer au peuple, toi qui ne peux faire un pas sans renouveler en ta pensée le souvenir de ta vertu ?

Lorsque le roi de Pologne, Jean Sobieski, monta à cheval pour aller au secours de Vienne, assiégée par les Turcs, la reine son épouse le regarda en pleurant & en embrassant le plus jeune de ses fils. Pourquoi pleurer, madame, lui dit le monarque ? Je pleure, répondit-elle, de ce que cet enfant n'est pas en état de vous suivre comme les autres. *Histoire de Jean Sobieski.*

C'est encore l'amour de la gloire qui avoit dicté à madame de Villeroi cette réponse. Le maréchal de Villeroi venoit de perdre, par sa faute, en 1706, la bataille de Ramillies contre Malborough ; un des amis de madame de Villeroi, qui cherchoit à la consoler, lui dit que, grâces à Dieu, le maréchal & le duc de Villeroi se portoient bien : *C'est assez moi pour moi, répondit-elle ; mais ce n'est pas assez pour eux.*

Qui a été plus sensible à la gloire que le maréchal de Villars ? Ce maréchal disoit souvent qu'il n'avoit eu que deux plaisirs bien vifs en sa vie ; celui de remporter un prix au collège, & celui de gagner une bataille.

Une nation qui aime la gloire, honorerà toujours les gens de lettres qui en sont les organes. « Les » Grecs, disoit Louis XII, ont fait peu de choses, » mais ils ont ennobli le peu qu'ils ont fait, par la » sublimité de leur éloquence. Les François ont » fait de grandes choses & en grand nombre, mais » ils n'ont pas su les écrire. Les seuls Romains ont » eu le double avantage de faire de grandes choses & de les célébrer dignement. » Ajoutons encore, que nos historiens n'ont que trop souvent négligé de rapporter mille traits de bravoure & de générosité que Plutarque & Tacite auroient eu grand soin de recueillir. *Voyez François.*

G R A N D E U R.

IL y a une espèce de gravité, dont la fausse grandeur se sert comme d'un masque pour cacher sa foiblesse. Mais la véritable grandeur est libre, douce, familière; elle se laisse approcher & manier. On n'approuveroit cependant pas un grand qui s'estimeroit assez peu pour faire cette réponse de M. le duc de... Ce seigneur maltraitoit un valet de pied de Louis XIV. Le prince, entendant des cris derrière son carrosse, demanda ce que c'étoit : *Ce n'est rien, sire*, répondit le duc, *ce sont deux de vos gens qui se battent.*

Un grand, fort ignorant, & par conséquent fort entêté, s'avisa, dans une conversation où il n'avoit pas l'avantage, de rappeler à quelqu'un la distance que la naissance & le rang mettoient entr'eux. « Mon- » sieur, lui dit le particulier, j'ai plus au-dessus de » vous dans ce moment, que vous n'avez au-dessus » de moi; car j'ai raison & vous avez tort. »

On demandoit à un grand seigneur, s'il ne songeoit pas à faire quelque chose pour un homme de

mérite qui avoit tout sacrifié en s'attachant à lui ? Comment donc ! répondit-il, je le vois tous les jours, & je lui fais accueil.

G R A N D E U R D' A M E.

INSTINCT élevé de l'ame qui nous porte au beau, au grand, à l'honnête. Un homme doué de cet heureux instinct, rejette même avec horreur de venger sa patrie, si cette vengeance lui est offerte par le crime. Un médecin du roi Pyrrhus, ennemi de Rome, étant venu offrir à Fabricius, général Romain, d'empoisonner ce prince; le généreux Romain renvoya ce perfide pieds & mains liés à son maître, & lui écrivit : « Apprens, Pyrrhus, à mieux choisir » tes amis & tes ennemis. »

Celui qui a de l'élévation dans l'ame, ne craint point d'avouer ses fautes, & cherche à les réparer. Une pauvre femme sollicitoit Philippe, roi de Macédoine, de lui donner audience; & comme ce prince la remettoit de jour en jour, sous prétexte qu'il n'avoit pas le temps : *Cessez donc d'être roi*, lui dit-elle avec émotion. Philippe répondit sur le champ à sa demande.

Lorsque Soliman, souverain des Turcs, marchoit à la conquête de Belgrade en 1521, une femme du commun s'approcha de lui, & se plaignit amèrement de ce que, pendant qu'elle dormoit, des soldats lui avoient enlevé des bestiaux qui faisoient toute sa richesse. *Il falloit que vous fussiez ensevelie dans un sommeil bien profond*, lui dit en riant le Sultan, *puisque vous n'avez pas entendu venir les voleurs*. Oui, je dormois, seigneur, répondit-elle, mais c'étoit dans la confiance que votre hauteesse veilloit pour la sûreté publique. Soliman, assez magnanime pour approuver ce mot tout hardi qu'il étoit, ré-

para convenablement un dommage qu'il auroit dû empêcher.

Schah Abas, *le Grand*, roi de Perse, favoit également reconnoître son devoir. Parmi plusieurs traits que l'on pourroit citer ici, en voici un singulier. Un jour ce prince ayant beaucoup bu chez un de ses favoris, voulut entrer dans l'appartement des femmes. Celui qui gardoit la porte lui en refusa l'entrée. « Il n'entrera jamais ici, dit-il, tant que » j'aurai mon emploi, d'autre moustache que celle » de mon maître. — Comment, répond le prince, » est-ce que tu ne me connois pas ? — Je fais » que vous êtes le roi des hommes, mais non pas » celui des femmes. » Cette saillie plut à Abas ; il se retira. Le favori ayant appris cette incartade, alla se jeter aux pieds de son maître. « Seigneur, lui » dit-il, je viens vous prier de ne point m'imputer » la faute de mon malheureux domestique ; je l'ai » chassé de chez moi. Ce garde, répondit Abas, » n'a point mal fait, & puisque vous l'avez chassé, » je le prends à mon service. » Il lui donna un petit gouvernement.

La grandeur d'ame honore la vertu dans l'ennemi même qui a su résister. Lorsque Soliman eut pris le château de Budes, en 1529, il trouva, dans un cachot, Nadafti, gouverneur de la place. Il fut curieux de savoir la raison d'un événement si extraordinaire. Les Allemands de la garnison lui avouèrent que Nadafti les ayant traités de lâches & de perfides, parcequ'ils le pressoient de capituler, ils l'avoient enfermé pour avoir la facilité de se rendre. Le sultan, plein d'admiration pour la fidélité & la bravoure du généreux gouverneur, le combla de louanges & de présens, le mit en liberté, & condamna à mort tous ceux qui avoient manqué d'une manière si honteuse à la subordination militaire. *Foresti.*

Le prince Menzikoff commandoit une armée Russe, où, par sa négligence, il s'étoit glissé des abus énormes. Un officier Allemand, indigné de ces désordres, en avertit Pierre I, qui traita très-durement son favori. Menzikoff se donna tant de mouvemens, qu'il parvint à connoître son accusateur, auquel il parla en ces termes : « Il faut que vous » soyez un homme bien estimable, pour avoir mieux » aimé vous exposer à mon ressentiment, que de » laisser ignorer au czar une chose qui l'intéresse. » Soyez mon ami ; aidez-moi de vos lumières, & » acceptez un présent de deux mille ducats comme » une marque de mon estime. » *Mémoires de Russie.*

Il y a des réponses qui caractérisent la grandeur d'âme de ceux qui les ont faites.

Parmi quelques prisonniers Romains que Mithridate avoit faits, on lui amena un officier qui se nommoit Pomponius, & qui étoit blessé dangereusement. Le roi lui demanda, si en lui sauvant la vie, il pourroit compter de l'avoir pour ami ? Oui, répondit le prisonnier, si vous faites la paix avec les Romains ; sinon, je n'ai pas même à délibérer. Ceux qui étoient présens, irrités de cette fière réponse, excitoient Mithridate à le faire mourir ; mais ce prince rejetta ce lâche conseil, en leur disant : « Respectons la vertu malheureuse. » *Hist. Romaine.*

Les empereurs Théodose, Arcadius & Honorius écrivirent à Rufin, préfet du prétoire : « Si quel- » qu'un parle mal de notre personne ou de notre » gouvernement, nous ne voulons pas le punir. » S'il a parlé par légèreté, il faut le mépriser : si » c'est par folie, il faut le plaindre : si c'est une in- » jure, il faut lui pardonner. »

L'empereur Charles-quiné avoit demandé à François I la gendarmerie, ainsi que de l'argent, par forme d'emprunt, pour repousser avec avantage les

Turcs , dont il étoit vivement pressé. « Pour de l'argent , lui répondit le roi , je ne suis pas banquier ; pour ma gendarmerie , comme elle est le bras qui porte mon sceptre , je ne l'expose jamais au péril sans aller chercher la gloire avec elle. »

Après la mort du grand pensionnaire Barnevelt , ses enfans entrèrent dans une conspiration contre le prince Maurice. L'ainé ayant été pris , la veuve de Barnevelt demanda audience au prince , qui , en qualité de stadhouder , pouvoit accorder la grace du coupable. Le stadhouder ne refusa point audience à la mère ; mais il n'eut point d'égard à sa prière , & lui dit , qu'il étoit surpris de la voir demander grace pour son fils , elle qui ne l'avoit point demandée pour son mari. « Je n'ai point demandé grace pour mon mari , répondit cette veuve , parcequ'il étoit innocent ; mais je la demande pour mon fils , parcequ'il est coupable. » Et elle se retira aussi-tôt.

Malek , visir du calife Mostadi , venoit de remporter une victoire sur les Grecs , & avoit pris leur empereur dans une bataille. Ayant fait venir ce prince dans sa tente , il lui demanda quel traitement il attendoit de son vainqueur ? « Si vous faites la guerre en roi , répondit l'empereur , renvoyez-moi : si vous la faites en marchand , vendez-moi : si vous la faites en boucher , égorgez-moi. » Le général musulman le renvoya sans rançon.

Un chef d'esclaves révoltés fut pris les armes à la main , avec plusieurs de son parti. Le général vainqueur lui demanda quel traitement il croyoit que lui & ses compagnons avoient mérité ? — *Celui que méritent de braves gens qui s'estiment dignes de la liberté.* Le général leur accorda le pardon , & les incorpora dans son armée.

Un homme , que ses talens avoient élevé à une place éminente , alla faire ses remerciemens au

ministre. Mais celui-ci , assez grand pour rendre hommage au mérite , lui dit : « Vous n'avez aucunes graces à me rendre ; je n'ai eu en vûe que l'utilité publique , & vous n'auriez point eu mon choix , si j'avois trouvé quelqu'un qui en fût plus digne que vous. »

On parloit , en présence de milord Bolingbrook , de l'avarice dont le duc de Malborough avoit été accusé , & on citoit des traits sur lesquels on appelloit au témoignage même de Bolingbrook , qui avoit été l'ennemi déclaré du duc. *C'étoit un si grand homme* , répondit Bolingbrook , *que j'ai oublié ses vices.*

Un sage Arabe avoit dissipé ses biens aux services d'un calife ; & ce monarque , noyé dans les délices , lui disoit ironiquement : Connois-tu quelqu'un qui fasse profession d'un plus grand détachement que toi ? — Oui , seigneur. — Quel est-il ? — Vous : je n'ai sacrifié que ma fortune ; vous sacrifiez votre gloire. *Apol. orient.*

GRIPHE.

SENTENCE ou proposition mystérieuse qui ajoute aux termes obscurs ou équivoques de l'enigme , un sens captieux capable d'embarrasser & de surprendre. Le griphe diffère aussi du logogriphe , en ce que celui-ci ne roule que sur les différentes manières de cacher un mot , en retranchant ou en divisant les lettres. Ce terme , *griphe* , est dérivé d'un mot grec , qui signifie , filet ou retz propre à prendre les poissons.

C'est une sorte de griphe que la demande que le Sphinx fit aux Thébains : *Quel est l'animal qui , le matin , marche à quatre pieds , à deux sur le haut du jour , & à trois sur le soir ?* Ce qu'Édipe expliqua

de l'homme , qui , dans l'enfance , va à quatre pieds ; ensuite, devenu grand , n'a besoin que de ses deux pieds pour marcher ; & enfin , va à trois pieds , lorsque dans la vieillesse il s'appuie sur un bâton.

On peut encore citer comme un exemple du grphe , la question que Samson proposa aux Philistins à l'occasion du rayon de miel qu'il trouva dans la gueule du lion , après l'avoir déchiré : *Celui qui dévore a fourni de quoi manger , & la force a fait naître la douceur.* Les Philistins en donnèrent l'explication par le moyen de Dalila , & dirent à Samson : Qu'y a-t-il de plus doux que le miel ? qu'y a-t-il de plus fort que le lion ?

G U E R R E.

ON a dit de la guerre , que c'étoit un jeu de princes , qui ne plaisoit qu'à ceux qui le jouoient.

Ce jeu sanguinaire a ses ruses , ses stratagèmes.
Voyez ruses de guerre.

La valeur est sans doute la vertu la plus essentielle à l'homme de guerre ; mais heureusement c'est la plus commune. Il est rare de voir celui qui a plusieurs témoins de sa mort , mourir en lâche.
Voyez bravoure , courage.

La guerre , est pour la plupart de ceux qui s'y adonnent , moins un champ de gloire , qu'un métier. Charles-Quint faisoit attaquer , en 1525 , par le marquis de Pescaire , Pizighitone , place du Milanais. « Il y avoit dedans trois excellens arquebuziers qui , ayant été mis en garde en un certain lieu » secret de la muraille , regardoient s'ils ne verroient point quelque Espagnol , sur lequel ils pussent décharger leurs arquebuses à coups sûrs.

» Il arriva qu'ayant couché morts par terre le ca-
 » pitaine Busto & le capitaine Mercado , le troi-
 » sième ayant dressé son arquebuse contre le mar-
 » quis de Pescaire , & cherchant à y mettre le feu ,
 » tout d'un coup un capitaine de Pavie , nommé Le-
 » Fratin , avança la main & lui arracha la mèche
 » allumée , criant à haute voix : A Dieu ne plaise ,
 » que , par notre cruauté , périsse un si vaillant ca-
 » pitaine , qui est le père des soldats , & qui nous
 » maintient , encore que nous soyons ennemis ;
 » mais , au contraire , conservons-lui la vie , afin de
 » vivre du gain de nos soldats , & que nous ne
 » mourrions point de faim au milieu d'une paix
 » lente & paresseuse. Ainsi lui fut sauvée la vie. Il
 » avoit raison de parler ainsi ; car , comme ennemi
 » de paix & ami de guerre , il leur entretenoit tou-
 » jours leur gagne-pain. » *Brantome.*

Les poètes nous ont peint la guerre comme une
 furie qui traîne à sa suite l'effroi , la famine & la
 désolation. Elle ravage les campagnes , réduit les
 villes en cendres , déchire le cœur des mères , des
 épouses & des enfans , & ne laisse pour traces de
 son passage que des brigandages & des crimes. Il
 suffit , pour justifier cette horrible peinture , d'ou-
 vrir l'histoire des guerres civiles ; mais nous ne rap-
 porterons que ce seul trait. En 1563 , les catholi-
 ques prennent , par capitulation , Annonay , ville
 du Vivarais. Au lieu de tenir aux calvinistes les pa-
 roles qu'ils leur ont données , ils mettent tout à feu
 & à sang. Les femmes sont arrachées par la solda-
 tesque , des endroits où elles s'étoient cachées pour
 se dérober à l'inhumanité du vainqueur. Une d'el-
 les est violée en présence de son mari ; on l'oblige
 ensuite de tirer une épée , sans qu'elle sache ce
 qu'on en prétend faire , parceque sa main est con-
 duite par une main étrangère , & poussée par ceux
 qui sont derrière ; & on la lui fait enfoncer dans le

cœur de son mari , à qui elle donne , malgré elle , le coup de la mort. *De Thou.*

Accidens singuliers arrivés à la guerre.

M. de Thou a cru devoir remarquer , dans son histoire , cet accident singulier arrivé au siège de Groningue en 1594. Dans l'instant où les assaillans sont prêts à tirer un canon , & à y mettre le feu , un boulet , tiré du côté des assiégés , entre dans la bouche de ce canon , & sans l'avoir endommagé , est renvoyé aussi-tôt dans la place par le canon où il est entré.

Lors de l'expédition de Charles-Quint , en Provence , vers l'an 1536 , quelques troupes de l'empereur battent , à Brignoles , un parti François , dont le commandant , nommé Montejan , est fait prisonnier. Trois officiers se disputent sa rançon. Le premier allégue pour raison qu'il lui a enlevé sa masse de fer ; le second se fonde sur ce qu'il lui a arraché le gant de la main ; & le troisième représente qu'il a pris la bride du cheval lorsqu'il marchoit encore. Les officiers généraux , devant qui l'affaire est portée , après avoir écouté les raisons de part & d'autre ; prononcent en faveur du dernier , qui a arrêté le cheval ; parceque par-là il a ôté à l'officier François le moyen de pouvoir s'enfuir. *Vie de Charles-Quint.*

Dans les guerres de religion , lorsque les catholiques assiégeoient Rouen en 1562 , François Civile , un des plus intrépides gentilhommes du parti calviniste reçut une blessure qui le fit tomber du rempart dans la ville , sans connoissance. Des soldats , qui le croyoient mort , le dépouillèrent & l'enterrent avec la négligence ordinaire dans ces occasions. Un domestique affectionné , jaloux de procurer à son maître une sépulture qu'il croit plus

honorable , va le chercher. N'ayant pas réussi à le reconnoître parmi plusieurs cadavres tout défigurés qu'il trouve , il les recouvre de terre , mais de manière que la main de l'un d'eux demeure découverte. Comme il s'en retournoit , il regarde derrière lui , il aperçoit cette main. La crainte qu'il a que cet objet n'excite les chiens à déterrer le cadavre pour le dévorer , le fait retourner sur ses pas , dans la vue de couvrir cette main. Au moment qu'il alloit se livrer à ce pieux office , un clair de lune lui fait apercevoir un diamant que *Civile* portoit au doigt. Sans perdre de temps , il prend son maître , qui respire encore , & le porte à l'hôpital des blessés. Mais , les chirurgiens accablés de travail , & regardant cet homme comme mort , ne veulent point s'occuper de sa blessure. Le domestique se trouve obligé de le transporter à son auberge , où il languit quatre jours sans aucun secours. Au bout de ce temps-là , deux médecins ont la complaisance de le visiter. Ils nettoient sa plaie & le mettent , par leurs soins , en état de vivre. La ville ayant été prise d'assaut , les vainqueurs poussèrent la barbarie jusqu'à le jeter par les fenêtres. Heureusement il tomba sur un tas de fumier où , abandonné de tout le monde , il passa encore trois jours. Ducroiset , son parent , le fit enlever secrètement pendant la nuit , & transporter dans une maison de campagne , où il fut pansé à loisir. Là , après tant d'espèces de morts , il recouvre une santé si parfaite , qu'il survit quarante ans à tous ces accidens. Cette providence particulière , qui avoit sauvé cet homme de tant de périls , avoit aussi présidé à sa naissance. Sa mère , étant morte enceinte , pendant l'absence de son mari , avoit été enterrée sans que l'on songeât à tirer l'enfant par l'opération césarienne. Le lendemain de l'enterrement le mari arrive & apprend , avec surprise , la mort de sa femme , & le peu d'attention qu'on avoit

eu pour son fruit. Il demande qu'elle soit exhumée, & lui fait ouvrir le bas-ventre, d'où Civile fut tiré encore vivant. *Voyez l'Histoire de M. de Thou.*

Vers l'an 1576, les habitans de Villefranche en Périgord, avoient formé, durant les guerres civiles, le complot de surprendre Montpasier, petite ville voisine. Ils choisirent pour cette expédition, la même nuit que ceux de Montpasier, sans en rien savoir, avoient aussi prise, pour tâcher de s'emparer de Villefranche. Le hazard fit encore que les deux troupes, ayant pris un chemin différent, ne se rencontrèrent point. Tout fut exécuté, avec d'autant moins d'obstacle de part & d'autre, que les murs étoient demeurés sans défense. On pilla, on se gorgea de butin, on se crut heureux, jusqu'à ce que le jour ayant paru, les deux villes connurent leur méprise. La composition fut que chacun s'en retourneroit chez soi, & que tout seroit remis en son premier état. Ceci peut encore donner une image de la guerre qui se faisoit en ces temps-là. *Mémoires de Sully.*

En 1599, deux frères Espagnols, qui, quoiqu'ils se fussent toujours cherchés, ne s'étoient jamais vus, se rencontrent par hazard au siège de Bommel, place de guerre, où ils servent dans deux compagnies différentes. S'étant reconnus, après quelques éclaircissémens, ils sautent au cou l'un de l'autre. Dans le temps qu'ils se tiennent étroitement embrassés, un boulet de canon leur emporte la tête, sans séparer leur corps, qui tombent ensemble. Ainsi périrent ces deux frères dans le moment le plus doux de leur vie. *Mem. d'Amelot de la Houffaye.*

Dans les premiers jours de la campagne de 1691, que les François ouvrirent en Allemagne, il arriva une aventure de déserteurs assez particulière. Un grenadier du régiment de Souternon déserte, & avertit les Impériaux qu'un convoi assez considé-

rable part d'Allemagne pour l'armée Françoisse. Mille chevaux partent aussi-tôt de Mayenne , pour l'enlever. Un hussard Allemand déserte dans le même temps , avertit les François du risque que court leur convoi ; & son rapport les détermine à le faire soutenir par un détachement considérable. Les deux corps se rencontrent , se chargent avec beaucoup de vivacité , & les Impériaux sont battus. Ainsi cette double désertion exposa & sauva le convoi.
Mém. du maréchal de Villars.

La Colonie , dans ses mémoires , rapporte le fait suivant. Cet officier , quoique François , commandoit un régiment de grenadiers au service de l'électeur de Bavière. Immédiatement , dit-il , après la bataille de Denain , en 1712 , M. de Quémin , major de mon corps , me demanda si je trouverois bon qu'il profitât du temps pour aller compter dans les retranchemens le nombre des hommes qui avoient été tués pendant l'attaque. Je lui dis que j'y consentois avec plaisir , & que même je serois bien aise de le savoir de lui. Au même instant , un bon Bava- rois , un peu âgé , qui étoit lieutenant de la compagnie que j'avois en qualité de colonel , me demanda la permission de l'accompagner ; ce que je lui accordai pareillement , & ils partirent tous deux. Ils ne furent pas loin sans trouver à compter des morts , & ils alloient en mettre un dans le nombre , lorsqu'ils l'entendirent se plaindre. Un grenadier du régiment de Guienne , qui se promenoit aussi pour voir si on n'auroit pas oublié d'en dépouiller quelques-uns , entendit la voix plaintive du mourant ; & cette bonne ame voulut le soulager. Pour cet effet , il s'en approche , le couche en joue ; & en lâchant un sacre . . . il dit , qu'il alloit achever ce pauvre malheureux , qui souffroit trop. Heureusement , M. de Quémin détourna le fusil , & lui dit : Laisse mourir ce misérable , s'il doit mourir. Monsieur , dit le grenadier ,

excusez-moi, s'il vous plaît; je voulois rendre service à ce pauvre garçon; &, dans l'état où il est, le meilleur est de l'achever; car c'est mettre fin à ses souffrances: si je ne le fais pas, il en souffrira davantage, & périra toujours. Il voulut le coucher en joue une seconde fois; & enfin M. de Quémin fut obligé de le chasser. Mon lieutenant, qui savoit un peu le François, avoit entendu ce dialogue. Il dit à M. de Quémin, que peut-être ce maraut entendroit l'Allemand, & qu'il alloit l'interroger. En effet, le blessé lui répondit en Allemand. Le bon homme trouvant un homme de sa nation, s'attacha à lui faire des questions, & lui demanda de quel pays il étoit. Le blessé répondit, qu'il étoit Bavaois. Bavaois! dit mon vieux lieutenant, en grondant. Quoi! tu servois contre ton prince? Il falloit achever de le tuer. Eh! de quel endroit es-tu de la Bavière, continua-t-il? L'autre lui répondit qu'il étoit des environs d'Ingolstadt. Quel est ton père? quels sont tes parens, reprit le lieutenant? — Ma mère est morte, dit-il, & je suis fils unique d'un officier, qui, apparemment, a été tué à la bataille d'Hochstet, & je n'ai pas pu avoir de ses nouvelles: depuis ce temps-là, mes parens se sont emparés de son bien, & me laissoient manquer de tout. Quand je me suis vu un peu grand, ne sachant que devenir, j'ai fait complot de m'enrôler avec deux autres écoliers de mes camarades, & nous avons pris parti avec le premier officier qui s'est présenté. Le lieutenant lui dit: — Comment t'appelles-tu? — Je m'appelle Oudesch, répondit le blessé. — Ah! malheureux, reprit-il; tu es mon fils: j'étois ici le spectateur de ta mort sans le secours de M. Quémin, & sans aucun effort de ma part pour t'en garantir: tu t'es mis dans le cas de nous tuer l'un l'autre, si l'occasion s'en fût présentée; & le Ciel nous a conduits ici pour te sauver

la vie. Ce pauvre garçon, qui, dans la plus triste situation où l'on puisse jamais être, eut le bonheur de trouver un père qu'il croyoit mort depuis longtemps, fut si transporté de joie, qu'il se mit à se traîner, en criant : Ah ! mon pere; il se jetta à ses pieds, & les embrassa avec un transport si grand, qu'on eut de la peine à l'en arracher. Le blessé fut transporté, soigné, guéri ; & entra en qualité d'officier dans le régiment.

Fin de la première Partie.



DICTIONNAIRE
D'ANECDOTES,
DE TRAITS SINGULIERS
ET CARACTÉRISTIQUES, &c.

SECONDE PARTIE.



DICTIONNAIRE D'ANECDOTES, DE TRAITS SINGULIERS ET CARACTÉRISTIQUES, &c.

HABITUDE.



L'HABITUDE est une seconde nature qu'il est bien difficile de vaincre, parce que souvent notre meilleure façon d'être en dépend. Un paysan étoit allé consulter un oculiste ; il le trouve à table, mangeant & buvant bien. Que faire pour mes yeux ? lui dit le paysan. — Vous abstenir de vin, répond l'oculiste. — Mais il me semble, reprend le paysan en s'approchant de lui, que vos yeux ne sont pas plus sains que les miens, & cependant vous buvez. — Oui, vraiment ; c'est que j'aime mieux boire que guérir.

HABLEUR.

UN Ne exagération extravagante, ne doit pas être réfutée sérieusement ; la meilleure réponse qu'on

puisse y faire , c'est d'encherir dessus. Un Gascon se trouvoit à Paris , rue Notre - Dame , à côté d'un bourgeois auquel il vantoit la finesse de sa vûe. Sandis, lui dit-il , je vois d'ici une souris qui court au haut de cette tour. Je ne la vois pas répondit le bourgeois , mais je l'entends trotter.

Un voyageur (il fait beau mentir à qui vient de loin) disoit avoir parcouru les quatre parties du monde , & parmi les curiosités qu'il avoit observées , il en étoit une dont aucun auteur , ajoutoit-il , ne faisoit mention. Cette merveille , selon lui , étoit un choux si grand , si élevé , que sous chacune de ses feuilles , cinquante cavaliers armés pouvoient se ranger en bataille , & faire l'exercice militaire , sans se nuire l'un à l'autre. Quelqu'un qui l'écou-toit , ne s'amusa point à réfuter cette rêverie ; mais il lui dit d'un grand sang-froid , qu'il avoit aussi voyagé , & qu'il avoit été jusqu'au Japon , où il avoit été surpris de voir plus de trois cens ouvriers qui travailloient à fabriquer un chaudron ; cent cinquante hommes étoient dedans occupés à le polir. A quoi pouvoit servir cet énorme vase , dit le voyageur ? C'étoit , sans doute , lui répondit-on aussi-tôt , pour faire cuire le choux dont vous venez de nous parler.

Un Gascon racontant ses prouesses au maréchal de Bassompierre , lui disoit entr'autres choses , que dans un combat sur mer il avoit tué trois cens hommes sur un vaisseau. Et moi , dit le maréchal , étant en Suisse , je me glissai par une cheminée , pour voir une belle voisine que j'aimois. Le Gascon soutint que cela ne pouvoit pas être , parcequ'il n'y a point de cheminée en ce pays-là. Eh ! monsieur , reprit le maréchal , je vous ai laissé , dans un combat , tuer trois cens hommes sur un vaisseau , laissez-moi en Suisse , une fois seulement , descendre par une cheminée , pour voir une jolie femme.

HAINE IMPLACABLE.

Le caractère sombre & impitoyable des Espagnols vainqueurs des Indiens en Amérique, avoit rendu à ces derniers le nom Espagnol un objet d'exécration. Le Cacique Hatvey, celui des Insulaires de l'Isle de Cuba qui avoit fait les plus grands efforts pour défendre sa liberté, ayant été vaincu & pris, fut condamné à être brûlé vif. Lorsque ce prince malheureux fut attaché au poteau où il devoit expirer, un missionnaire l'exhorta à se faire chrétien, & l'assura que son changement de religion lui procurera le Paradis. « Dans le Paradis, dont vous me faites une si belle peinture, y a-t-il des Espagnols, demande le Cacique ? Oui sans doute, répond le religieux ; mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne vaut rien, répliqua Hatvey : je ne puis me résoudre à aller dans un lieu où j'aurois à craindre d'en trouver un seul ; ainsi, ne me parlez plus de votre religion, & laissez-moi mourir ». Histoire de Saint-Domingue.

H A R A N G U E.

Les généraux anciens, comme le témoignent les histoires Grecque & Romaine, haranguoient souvent les armées. L'objet ordinaire de leurs harangues, étoit d'animer les troupes par le souvenir de leurs victoires passées, ou des injures qu'elles avoient reçues de l'ennemi. Nos généraux modernes n'ont que trop souvent négligé ce puissant ressort. On a dit que l'usage des harangues devoit être plus fréquent chez les anciens qu'aujourd'hui, parceque chez eux l'orateur & le guerrier étoient souvent réunis.

nis dans la même personne. Mais il est bien question ici d'un discours arrangé : tout guerrier , animé d'une forte passion , ou excité par un danger pressant , fera passer en peu de mots dans le cœur de ceux qui l'écouteront , les sentimens dont il est animé ; & c'est la harangue que nous demandons. Le jour de la bataille du Tefin , Annibal ranima le courage de son armée par ces paroles : « Compagnons , leur » dit-il , le Ciel m'annonce la victoire : c'est aux » Romains , & non à vous , de trembler. Jetez les » yeux sur ce champ de bataille : nulle retraite ici » pour les lâches ; nous périfions tous , si nous som- » mes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe ? » Quel signe plus sensible de la protection des dieux ? » Ils nous ont placés entre la victoire & la mort ».

Dans un combat sanglant entre l'armée d'Héraclius & celle des Sarrasins , il se répand un bruit que le général Mahométan , nommé *Derar* , est tué , les Sarrasins en sont épouvantés. Rasi , un de leurs capitaines , les voyant fuir , s'écria : « Où courez- » vous ? Ce n'est pas-là que sont les ennemis : on vous » a dit que le général est tué. Eh ! qu'importe qu'il » soit au nombre des vivans ou des morts ? Dieu est » vivant , & vous regarde : Marchez ».

Dans une autre occasion , un général Musulman , dit à ses troupes : « Voilà le Ciel ; combattez pour » Dieu , & il vous donnera la terre ».

Guillaume le Bâtard , duc de Normandie , appelé à la couronne par le testament d'Edouard III , étant entré dans le royaume avec de bonnes troupes , brûla ses vaisseaux , & dit à son armée : *Voilà votre patrie*.

En 1590 , les ligueurs & les royalistes , commandés par Henri IV , sont prêts à se battre dans les plaines d'Yvry. Immédiatement avant l'action , Henri parcourt tous les rangs de son armée : il montre aux soldats son casque surmonté d'un panache blanc , & leur dit avec cette ardeur qui se communique ;

« Enfans , si les cornettes vous manquent , voici le
 » signe du ralliement ; vous le trouverez toujours
 » au chemin de la victoire & de l'honneur ».

On rapporte que dans un autre jour de bataille , ce même prince dit à ses troupes : « Je suis votre
 » roi , vous êtes François , voilà l'ennemi. »

On ignore encore combien un terme de mépris , lancé à propos contre l'ennemi , peut , dans une courte harangue , relever le courage abattu des troupes. En 1683 , le duc de Lorraine étoit à la tête d'un corps d'armée en Hongrie , pour empêcher les horribles dévastations des Turcs & des Tartares. Dans une attaque très-vive , quelques escadrons Allemands qui avoient beaucoup souffert , commençoient à se retirer en assez bon ordre. Le duc de Lorraine court à eux : *Quoi , messieurs , leur dit-il , vous abandonnez l'honneur des armes de l'empereur ? Vous avez peur de ces canailles ? Retournez , je veux les battre avec vous & les chasser.* Ils font aussitôt volte face , marchent aux infidèles & les battent. *Hist. des guerres de Hongrie.*

Multapha II attaquoit , en 1695 , Veterani , qui conduisoit de Transilvanie sept mille hommes aux Impériaux. Malgré la prodigieuse inégalité de forces , les Turcs furent repoussés deux fois avec une perte considérable. Ils paroissoient entièrement découragés , lorsque le sultan , au désespoir , cria à Schahyn Mahomet , un des officiers généraux : « C'est
 » bien à tort qu'on t'a donné le nom de *Schahyn* ,
 » puisque tu n'oses , comme un fier faucon , frapper
 » de tes serres ton ennemi à la tête : tu n'es qu'une
 » grue , qui traîne après elle une troupe de fuyards. » Ce reproche amer , dicté par la passion , ranime le courage des Janissaires. Ils attaquent de nouveau les Allemands , & remportent enfin sur eux l'avantage. *Cantimir , histoire de l'empire Ottoman.*

Les Anglois faisoient le siège de Cadix en 1702.

Comme la vigueur étoit nécessaire pour forcer un poste si avantageux, le général des assaillans crut devoir les encourager par une harangue. Elle fut courte & singulière: « Anglois, leur dit-il, qui mangez tous les jours de bon bœuf & de la bonne soupe, souvenez-vous bien que ce seroit le comble de l'infamie de vous laisser battre par cette canaille d'Espagnols, qui ne vivent que d'oranges & de citrons. » Ces expressions, peu élevées, mais rendues avec beaucoup de vivacité & de franchise, firent sur la multitude une impression étonnante.

On fait qu'il est des harangues d'usage, & qui sont prescrites par le cérémonial. Un premier président de parlement, haranguant monseigneur le duc de Bourgogne dans son berceau, se contenta de lui dire: Nous venons, monseigneur, vous offrir nos respects; nos enfans vous offriront leurs services.

Le cardinal de Bonzi, d'une naissance illustre, & Italien d'origine, vint en France, où il obtint l'archevêché de Narbonne, & la place de premier aumonier de la reine. Quelques temps après, le roi de Pologne lui accorda sa nomination au cardinalat. Comme il passoit par Montpellier pour aller au comte de la Roche, le doyen, à la tête de la faculté de Médecine, lui fit cette courte harangue.

Italia te fecit nobilem, Gallia potentissimum, Polonia eminentissimum: O utinam & Roma sanctissimum, & nostra Facultas incolumem!

Vous devez à l'Italie la noblesse de votre naissance, votre grandeur à la France, le titre d'éminence à la Pologne; plût au ciel que vous dussiez à Rome le titre de Sainteté, & à notre faculté le don d'une longue santé!

Louis XIV devoit se rendre à l'église de Notre-Dame de Paris, pour assister à une bénédiction de drapeaux, & avoit témoigné qu'il souhaitoit qu'on ne lui fit point de harangue. M. de Harlay de Chan-

vallon , qui étoit pour lors archevêque de Paris , se contenta de lui dire à la porte de l'église , où il le reçut : « Sire , vous me fermez la bouche , pendant » que vous l'ouvrez à la joie publique. »

H A R A N G U E U R S.

LE défaut de mémoire , quelquefois aussi la naïveté , & même l'ineptie de quelques officiers municipaux , chargés par devoir de haranguer les princes , ont donné lieu à quelques plaisanteries.

Un officier de l'empereur Charles-Quint , s'étant présenté devant François I , pour lui faire une harangue , la commença ainsi : « Quand le grand Scipion arriva devant Carthage , sire. . . . Le roi , se levant tout d'un coup de son siège , lui dit : Après , après , on fait bien qu'il ne vint pas à pied , il vint à cheval. *Corozet.*

Les députés de Marseille , voulant haranguer Henri IV , & mettre leur érudition à profit , commençoient leurs discours par ces paroles : *Annibal partant de Carthage.* A ces mots , le prince les interrompant , leur dit : « Annibal partant de Carthage » avoit dîné , & je vais en faire autant. »

Trois députés des états de Bretagne , étant venus pour haranguer le roi , l'évêque , qui étoit le premier , oublia sa harangue , & ne pût en dire un seul mot. Le gentilhomme , qui le suivoit , se croyant obligé de prendre la parole , s'écria : Sire , mon grand père , mon père , & moi , sommes tous morts à votre service. Le roi se retourna en disant qu'il n'entendoit pas les harangues des morts. *Menagiana.*

Christine , reine de Suède , ayant écouté une harangue , dont la longueur l'avoit ennuyé , M. Voisin la supplia de témoigner sa satisfaction à celui qui l'a-

voit faite. Cela est juste, dit-elle, quand ce ne seroit qu'à cause qu'il vient de finir.

Un maire, chargé de haranguer Louis XIV à la porte de la ville, lui présenta les clefs : « Sire, lui dit-il, la joie que nous avons en voyant votre majesté, est si grande, que. . . . Il fut alors si interdit qu'il rappella en vain sa mémoire. Un seigneur, pour le tirer de ce mauvais pas, lui dit : « Oui, la joie que vous avez est si grande, que vous ne pouvez l'exprimer. »

Feu M. le Prince devoit passer par une petite ville de Bourgogne. Le jour venu, la ville s'étant mise sous les armes, le maire, en robe, à la tête des échevins, alla recevoir M. le Prince à la porte : « Monseigneur, lui dit-il, de toutes les villes qui ont l'honneur d'être dans le gouvernement de » VOTRE ALTESSE SERENISSIME, la plus petite seroit » ravie de vous faire connoître qu'il n'y en a point » qui ait un si grand zèle. Elle sait qu'un moyen in- » faillible de plaire au guerrier le plus grand de notre » siècle, c'est de le recevoir au bruit d'une nom- » breuse artillerie ; mais il nous a été impossible de » faire tirer le canon, par dix-huit raisons. La pre- » mière, c'est, monseigneur, qu'il n'y en a point, & » qu'il n'y en a jamais eu en cette ville. . . . » *Je suis si content de cette raison, dit M. le Prince, que je vous quitte des dix-sept autres.*

Louis XIV, passant par Rheims en 1666, fut harangué par le maire, qui, lui présentant des bouteilles de vin avec des poires de rousset leiches, lui dit : « Sire, nous apportons à votre majesté » notre vin, nos poires & nos cœurs : c'est ce que » nous avons de meilleur. » Le roi lui frappa sur l'épaule, en lui disant : Voilà comme j'aime les harangues.

Un bourg connu dans la province par une foire d'ânes qui s'y tient tous les ans, avoit député son

magistrat au-devant d'un prince , pour le haranguer. Un courtisan , de la suite de ce prince , s'apercevant que la harangue commençoit à l'ennuyer , crut devoir faire diversion à l'ennui , en demandant à l'orateur , combien les ânes valoient dans son pays ? Celui-ci s'arrêta ; & après avoir regardé depuis les pieds jusqu'à la tête celui qui faisoit cette demande déplacée : « Quand ils sont , lui répondit-il , de » votre poil & de votre taille , ils valent dix écus. » Et il reprit le fil de sa harangue.

Les harangères de la halle à Paris , ont quelquefois eu la liberté de complimenter la famille royale. Lors de la convalescence de *Monseigneur* , après une maladie qui faisoit beaucoup craindre pour les jours , les harangères députèrent quatre de leur troupe à Versailles , pour lui faire compliment sur sa convalescence. Ces ambassadrices se présentèrent à la porte de son appartement ; mais l'huissier ne jugea pas à propos de les faire entrer : ainsi elles s'en retournèrent fort mécontentes. Le soir on rendit compte au roi du concours de monde qui étoit venu pendant le jour , & l'on ne manqua pas de lui parler des harangères. Sa majesté dit qu'on avoit eu tort de leur refuser la porte , & que leur zèle méritoit qu'on leur laissât voir Monseigneur. Les harangères furent , le lendemain matin , ce que le roi avoit dit ; elles assemblèrent leur conseil , & une nouvelle députation fut résolue. Aussi-tôt que leurs *Excellences* furent arrivées à Versailles , & qu'elles se présentèrent à la porte de Monseigneur , on les introduisit en cérémonie dans son appartement , & l'on fut en avertir le roi , qui s'y rendit pour entendre leur harangue. Sa majesté les trouva à genoux devant Monseigneur , qui étoit tout debout , en robe-de-chambre. L'une lui baisoit les pieds , l'autre le bord de sa robe : le prince souffroit cela patiemment. Pendant que les unes s'occupoient

à lui baiser les pieds , une autre disoit fort cordialement : Que serions-nous devenues , si notre cher dauphin fût mort ? nous aurions tout perdu. — Oui , répliqua la quatrième ; tu as raison , nous aurions tout perdu ; car notre bon roi n'auroit jamais pu survivre à son fils , & il seroit sans doute mort de douleur. On admira la politique de cette femme , qui redressoit sa compagne , de peur que le roi ne fût jaloux de l'affection qu'elle témoignoit à Monseigneur. Sa majesté ordonna qu'on leur donnât un de ses carrosses pour les promener par-tout , & qu'on leur fit voir tout ce qu'il y a de beau à Versailles. Elles souhaitèrent d'aller entendre vêpres à la chapelle , & on les plaça toutes les quatre dans un banc de duchesses. Monseigneur leur fit donner vingt louis , & le roi autant. Après quoi , comblées de biens & d'honneur , le carrosse du roi les ramena à Paris. On leur fit traverser la ville , d'un pas d'ambassadeur , & on les conduisit de ce train-là à la halle , où elles furent rendre compte à tout leur corps de l'heureux succès de leur voyage. On les conduisit ensuite chacune dans sa maison. Le lendemain elles s'assemblèrent encore pour voir à quoi elles employeroient les quarante louis qu'on leur avoit donnés ; & elles délibérèrent de les employer à faire chanter un *Te Deum* pour la convalescence de Monseigneur : ce qui fut exécuté dans l'église de saint Eustache.

Lettres de madame Dunoyer.

H I S T O I R E.

L'HISTOIRE est le livre des rois : c'est leur conseiller le plus fidele ; mais il faut qu'elle soit écrite par des hommes libres & amis de la vérité. Il a toujours existé , & il existe encore en Chine , un tribunal historique , chargé , par une loi fondamentale ,

de consigner dans les fastes de l'empire les vertus & les vices du monarque régnant. L'empereur Tai-t-song ordonna un jour à ce tribunal de lui montrer l'histoire de son règne. Tu fais, lui dit le président, que nous donnons un récit exact des vertus & des vices de nos souverains, & nous ne ferions plus libres de dire la vérité, si tu jettois les yeux sur nos dépôts. — Quoi! reprit l'empereur, tu veux transmettre à la postérité l'histoire de ma vie? & tu prétends aussi l'informer de mes défauts, l'instruire de mes fautes? — Il n'est, répond le président, ni de mon caractère, ni de la dignité de ma place, d'altérer la vérité : je dirai tout. Si tu fais quelque injustice, tu me feras de la peine : si tu te rends coupable seulement d'une légère indiscretion, j'en serai pénétré de douleur ; mais je ne tairai rien : telle est l'exactitude & la sévérité des devoirs que m'impose ma qualité d'historien, que même il ne m'est pas permis de passer sous silence la conversation que nous avons ensemble. Tai-t-song avoit de l'élévation dans l'âme : Continue, dit-il au président ; écris & dis, sans contrainte, la vérité. Puissent mes vertus ou mes vices contribuer à l'utilité publique & à l'instruction de mes successeurs ! Ton tribunal est libre ; je le protège & lui permets d'écrire mon histoire avec la plus grande impartialité. *Hist. de la Chine.*

L'histoire n'est pas toujours, comme on le pense communément, à la portée des enfans. Voici une anecdote qui le prouve. C'est M. Jean-Jacques Rousseau qui la rapporte dans son traité de l'*Éducation*. J'étois allé passer quelques jours à la campagne, chez une bonne mère de famille, qui prenoit grand soin de ses enfans & de leur éducation. Un matin que j'étois présent aux leçons de l'aîné, son gouverneur, qui l'avoit très-bien instruit de l'histoire ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba sur le

trait connu du médecin de Philippe qu'on a mis en tableau , & qui sûrement en valoit bien la peine. Le gouverneur , homme de mérite , fit sur l'intrépidité d'Alexandre plusieurs réflexions qui ne me plurent point , mais j'évitai de les combattre pour ne pas le décréditer dans l'esprit de son élève. A table , on ne manqua pas , selon la méthode Françoisé , de faire beaucoup babiller le petit bon-homme. La vivacité naturelle à son âge , & l'attente d'un applaudissement sûr , lui firent débiter mille sottises , tout-à-travers lesquelles partoient de temps en temps quelques mots heureux qui faisoient oublier le reste. Enfin vint l'histoire du médecin Philippe : il la raconta fort nettement , & avec beaucoup de grace. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la mère , & qu'attendoit le fils , on raisonna sur ce qu'il avoit dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre ; quelques-uns , à l'exemple du gouverneur , admiroient sa fermeté , son courage : ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étoient préens , ne voyoit en quoi consistoit la véritable beauté de ce trait. Pour moi , leur dis-je , il me paroît que s'il y a le moindre courage , la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre , elle n'est qu'une extravagance. Alors tout le monde se réunit , & convint que c'étoit une extravagance. J'allois répondre & m'échauffer , quand une femme , qui étoit à côté de moi , & qui n'avoit pas ouvert la bouche , se pencha vers mon oreille , & me dit tout bas : Tais-toi , Jean-Jacques , ils ne t'entendront pas. Je la regardai , je fus frappé , & je me tus. Après le dîné , soupçonnant sur plusieurs indices , que mon jeune docteur n'avoit rien compris du tout à l'histoire qu'il avoit si bien racontée , je le pris par la main , je fis avec lui un tour du parc , & l'ayant questionné tout à mon aise , je trouvai qu'il admiroit plus que personne , le courage si vanté d'Ale-

xandre : mais savez-vous où il voyoit ce courage ? uniquement dans celui d'avalier d'un seul trait , un breuvage d'un mauvais goût , sans hésiter , sans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant , à qui l'on avoit fait prendre médecine il n'y avoit pas quinze jours , & qui ne l'avoit prise qu'avec une peine infinie , en avoit encore le déboire à la bouche. La mort , l'empoisonnement , ne passoient dans son esprit que pour des sensations désagréables , & il ne concevoit pas pour lui d'autre poison que du séné. Cependant , il faut avouer que la fermeté du héros avoit fait une grande impression sur son jeune cœur , & qu'à la première médecine qu'il faudroit avaler , il avoit bien résolu d'être un Alexandre. Sans entrer dans des éclaircissémens qui passeroient évidemment sa portée , je le confirmai dans ces dispositions louables , & je m'en retournai riant en moi-même de la haute sagesse des pères & des maîtres , qui pensent apprendre l'histoire aux enfans. Quelques lecteurs , mécontents du *Tais-toi*, Jean-Jacques , demanderont , je le prévois , ce que je trouve enfin de si beau dans l'action d'Alexandre ? Infortunés ! s'il faut vous le dire , comment le comprendrez-vous ? C'est qu'Alexandre croyoit à la vertu ; c'est qu'il y croyoit sur sa tête , sur sa propre vie ; c'est que sa grande ame étoit faite pour y croire. O que cette médecine avalée étoit une belle profession de foi ! Non , jamais mortel n'en fit une si sublime : s'il est quelque moderne Alexandre , qu'on me le montre à de pareils traits.

La curiosité inquiète des hommes , cherche des détails dans les histoires , & ne trouve que trop de plumes disposées à la servir & à la tromper. On représentoit à un historien du dernier siècle (*Varillas*) connu par ses mensonges , qu'il avoit altéré la vérité dans la narration d'un fait : *Cela se peut* , dit-il , *mais qu'importe ? Le fait n'est-il pas mieux tel que je l'ai raconté.*

Un autre (l'abbé de Vertot) avoit un siège fameux à décrire; les mémoires qu'il attendoit, ayant tardé trop long-temps, il écrivit l'histoire du siège, moitié d'après le peu qu'il en savoit, moitié d'après son imagination; & par malheur, les détails qu'il en donne, sont, pour le moins, aussi intéressans que s'ils étoient vrais; les mémoires arrivèrent enfin; *J'en suis fâché*, dit-il, *mais mon siège est fait*. Voyez les Réflexions sur l'histoire, & sur les différentes manières de l'écrire.

HISTORIETTE.

PETITE histoire, où l'on rapporte quelque événement particulier, quelquefois galant, mais ordinairement plaisant; & qui s'éloigne, par conséquent, de la gravité de l'histoire. L'historiette diffère du conte, en ce que celui-ci est ordinairement fabriqué à plaisir, au lieu que l'historiette est un de ces petits faits qu'un historien sème quelquefois dans le cours d'une histoire, soit pour reposer son lecteur, soit pour faire connoître plus particulièrement les mœurs & le caractère d'une nation, ou de différens personnages.

Rome, qui depuis long-temps avoit perdu l'habitude de voir des triomphes, en vit un sous le regne de Théodose, d'une espèce toute nouvelle, & aussi frivole que Rome elle-même l'étoit devenue, en comparaison de ce qu'elle avoit été autrefois. Un homme du peuple ayant déjà enterré vingt femmes, en épousa une qui avoit rendu le même office à vingt-deux maris. On attendoit avec impatience la fin de ce nouveau mariage, comme on attend l'issue d'un combat entre deux athlètes célèbres. Enfin, la femme mourut; & le mari, la couronne sur la tête, & une palme à la main, ainsi qu'un vainqueur, conduisit

duisit la pompe funèbre au milieu des acclamations d'une populace innombrable. *Histoire du bas Empire.*

Cambise désirant épouser sa sœur, ce qui étoit défendu par les loix du royaume, voulut avoir l'approbation des gens de loix pour s'autoriser dans sa démarche. Il leur demanda, d'un air sévère, s'ils ne trouvoient point de loi qui permît au frère d'épouser sa sœur? Ces jurisconsultes craignant son indignation, répondirent : Que cette loi n'étoit point écrite ; mais qu'ils en trouvoient une autre qui permettoit aux rois de faire ce qu'ils trouveroient bon. Par cette réponse adroite, ils détournèrent la colère du roi, sans violer les loix du royaume. *Hérodote, liv. 3.*

L'empereur Alexandre - Sévère avoit parmi ses courtisans un certain *Vetronius-Turinus*, qui avoit souvent l'honneur d'entretenir l'empereur en particulier. On le regarda bien-tôt comme un homme qui avoit du crédit, & qui pouvoit obtenir des grâces. Plusieurs personnes s'adressèrent à lui, & lui offrirent de l'argent, en cas qu'il voulût bien parler en leur faveur. Il prit l'argent, & ne fit rien de ce qu'il avoit promis. Lorsque l'affaire réussissoit par quelque autre voie, il ne manquoit pas de dire que c'étoit à lui qu'on en étoit redevable, & c'est ce qu'il appelloit lui même *vendre de la fumée*. Cette manœuvre fut sue de l'empereur, qui lui fit son procès. On publia toutes les sommes qu'il avoit reçues de ceux qui avoient des affaires au conseil de l'empereur ; & quelquefois même, des deux parties. Il fut ensuite ordonné qu'il seroit attaché à un poteau, & qu'autour de lui on allumeroit du foin & du bois verd, afin que la fumée l'étouffât ; ce qui fut exécuté. Un hérault crioit pendant l'exécution : *Le vendeur de fumée est puni par la fumée.*

Une fille alla se plaindre à Charles, duc de Ca,

Z

labre, de ce qu'un gentilhomme l'avoit abusée. Le duc condamna le gentilhomme à donner à cette fille cent florins d'or. Mais lorsqu'elle fut partie, il lui dit de la suivre, & de reprendre la somme dont elle étoit chargée. La chose n'étoit pas aisée; on fut lui faire résistance, & la fille revint se plaindre de ces violences au duc, qui lui dit : » Si vous eussiez » eu autant de soin pour conserver votre honneur » que pour défendre votre argent, vous ne l'eussiez pas perdu. Allez, ma mie, n'y retournez plus ».

Louis Guyon, dans ses *diverses leçons*, rapporte qu'un certain moine jouant à la paume avec François I contre plusieurs seigneurs, fit adroitement un coup de raquette qui décida de la partie en faveur du roi. Le prince surpris, dit aussi-tôt : *Voilà un bon coup de moine. Sire*, répartit finement le moine : *Ce sera un coup d'abbé quand il vous plaira.* Une abbaye étant venue à vaquer trois jours après, le moine, dit l'histoire, l'obtint, principalement pour avoir si bien rencontré. Rabelais raconte un mot tout semblable de l'abbé de Castillier. *Liv. 5. chap 17.*

Philippe le Bon, duc de Bourgogne, se promenant un soir à Bruges, trouva dans la place publique un homme étendu par terre, où il dormoit profondément. Il le fit enlever, & porter dans son palais, où, après qu'on l'eut dépouillé de ses haillons, on lui mit une chemise fine, un bonnet de nuit, & on le coucha dans un lit du prince. Cet ivrogne fut bien surpris à son réveil, de se voir dans une superbe alcove, environné d'officiers plus richement habillés les uns que les autres. On lui demanda quel habit son altesse vouloit mettre ce jour-là. Cette demande acheva de le confondre; mais après mille protestations qu'il leur fit, qu'il n'étoit qu'un pauvre fave-tier, & nullement prince, il prit le parti de se

laisser rendre tous les honneurs dont on l'accabloit ; il se laissa habiller, parut en public, ouït la Messe dans la chapelle ducale, y baïsa le missel ; enfin, on lui fit faire toutes les cérémonies accoutumées : il passa à une table somptueuse, puis au jeu, à la promenade, & aux autres divertissemens. Après le soupé, on lui donna le bal. Le bonhomme ne s'étant jamais trouvé à telle fête, prit libéralement le vin qu'on lui présenta, & si largement, qu'il s'enivra de la bonne manière. Ce fut alors que la comédie se dénoua. Pendant qu'il cuvoit son vin, le duc le fit revêtir de ses guenilles, & le fit reporter au même lieu d'où on l'avoit enlevé. Après avoir passé là toute la nuit bien endormi, il s'éveilla, & s'en retourna chez lui raconter à sa femme tout ce qui lui étoit effectivement arrivé, comme étant un songe qu'il avoit fait. Cette historiette a fourni le sujet d'une comédie Italienne : *Arlequin toujours Arlequin*.

Le marquis del Gouast, général des Impériaux, en 1544, venoit de perdre une bataille contre le duc d'Anguien, qui commandoit les François. Comme avant l'attaque, ce marquis s'étoit flatté de la victoire ; qu'il s'étoit même vanté vis-à-vis quelques dames, de leur mener liés Anguien & les jeunes volontaires de l'armée Françoisë, on se croyoit en droit de rire à ses dépens. « J'ai ouï, dit Bran- » tome à ce sujet, faire un bon conte à une dame » de la cour, que pour la part du butin de la ba- » taille, & des coffres & hardes de M. le marquis » del Gouast, qui étoit curieux en tout, il fut en- » voyé au roi, par M. d'Anguien, une montre fort » belle, riche, & bien labourée. Le roi accepta le » présent de très-bon cœur. Et ainsi qu'il la tenoit » entre ses mains, & l'admiroit devant les dames » de la cour, il y eut madame de Nemours, sœur » du prince victorieux, belle dame, honnête & » très-bien disante, & qui rencontroit des mieux,

« qui dit au roi » : *Pensez, Sire, que cette montre n'étoit pas bien montée, lorsqu'elle fut prise; car si elle eût été aussi bien montée que M. le marquis son maître, vous ne l'eussiez pas eue, & se fût sauvée aussi-bien que lui.* Le roi trouva le conte très-bon, & toute la compagnie. *Brantome.*

Alphonse, roi d'Arragon, étoit venu voir les bijoux d'un joaillier, avec plusieurs de ses courtisans. Il fut à peine sorti de la boutique, que le marchand courut après lui, pour se plaindre du vol qu'on lui avoit fait d'un diamant de grand prix. Le roi rentra chez le marchand, & fit apporter un grand vase plein de son. Il ordonna que chacun de ses courtisans y mît la main fermée, & l'en retirât toute ouverte : il commença le premier. Après que tout le monde y eut passé, il ordonna au joaillier de vider le vase sur la table; par ce moyen, le diamant fut trouvé, & personne ne fut deshonoré.

Jason Magnus, & Barthelemi Socin, célèbres jurisconsultes de Pise, dans le quinziesme siècle, disputoient souvent l'un contre l'autre sur des matières de Droit. Un jour que Laurent de Médicis étoit présent à leurs disputes, Jason se sentant poussé à bout par son adversaire, s'avisa de forger sur le champ une loi qui lui donnoit gain de cause. Celui-ci s'aperçut de la supercherie; & comme il n'étoit pas moins rusé, il renversa aussi-tôt cette loi, par une autre aussi formelle. Jason, qui n'avoit jamais entendu parler de cette loi, somma Socin d'en citer l'endroit. Elle se trouve, répondit Socin, sans hésiter, a côté de celle que vous venez de rapporter. Laurent de Médicis applaudit à la répartie, & tout le monde fut content de cette espèce de joute.

Louis XI n'étant que dauphin, alloit quelquefois manger du fruit chez un payfan. Lorsque ce prince fut monté sur le trône, le payfan lui apporta une rave de son jardin, qui étoit extraordinaire par sa

grosseur. Le roi fut gré au paysan de son présent, & lui fit donner une somme de mille écus. Le seigneur du village, instruit de cette libéralité, se flatta que s'il donnoit un beau cheval au roi, sa fortune seroit faite. Il va en conséquence à la cour, le roi fait l'éloge du cheval, & ajouta : Qu'on m'apporte ma rave. Tenez, dit-il, voici une rave des plus rares dans son espece, aussi-bien que le cheval ; je vous la donne, & grand-merci.

Un gentilhomme sollicitoit assiduellement une grace auprès de ce même roi. Ce prince, las de le voir, lui dit un jour, qu'il se donnoit des mouvemens inutiles. Le gentilhomme aussi-tôt remercia le roi avec un air aussi ouvert & aussi gai que s'il eût obtenu sa demande. Le roi crut qu'il n'avoit pas bien entendu, ou qu'il interprétoit mal sa réponse. Il le fit rappeler, & lui répéta très-positivement qu'il n'y avoit rien à faire pour lui. Sire, reprit le gentilhomme, j'avois d'abord bien compris la réponse de votre majesté. Pourquoi donc, repliqua le roi, m'avez-vous remercié avec une joie apparente ? C'est, dit-il, que je regarde comme une grace le prompt refus de votre majesté ; car elle m'épargne bien des pas, & la dépense que j'aurois faite inutilement, si la réponse de votre majesté eût été moins précise, ou m'eût laissé quelque espérance. Le roi sourit à cette singularité, & accorda au gentilhomme tout ce qu'il demandoit. *Pars beneficii est, quod petitur, si citò neges.* Publius Syrus.

L'anecdote qu'on vient de lire a pu fournir à M. Hagedorn, poète Allemand, le sujet de cette apologue. Abdallah, prosterné devant le grand visir, comme devant Mahomet, lui demandoit, avec de très-humbles supplications, un emploi considérable. Le ministre avoit jugé que le Pacha Bajazer, qui étoit son parent, le méritoit mieux que lui. Tu ne l'auras pas, répondit-il brusquement à Ab-

dallah. Celui-ci lui témoigna la plus vive reconnaissance. Eh, quoi ! lui dit le visir, je t'ai refusé ta demande ! Oui, lui dit Abdallah, en embrassant ses genoux, mais tu ne m'as pas fait attendre ton refus.

Louis XI invitoit volontiers à sa table les étrangers dont il espéroit tirer quelques connoissances utiles : il y recevoit même des marchands, qui lui donnoient des lumières sur le commerce, & se servoit de la liberté du repas pour les engager à parler avec confiance. Un marchand, nommé Maître Jean, séduit par les bontés du roi, qui le faisoit souvent manger avec lui, s'avisa de lui demander des lettres de noblesse. Ce prince les lui accorda ; mais lorsque ce nouveau noble parut devant lui, il affecta de ne pas le regarder. Maître Jean, surpris de ne pas trouver le même accueil, s'en plaignit. « Allez, monsieur le gentilhomme, lui dit le roi : » quand je vous faisois asséoir à ma table, je vous » regardois comme le premier de votre condition ; » mais aujourd'hui je ferois injure aux nobles, si je » vous faisois la même faveur. » *Hist. de Louis XI.*

Un pauvre citoit en sa faveur ces paroles de Malachie : *N'avons-nous pas tous un seul Dieu pour père ?* & demandoit l'aumône à l'empereur Maximilien, le traitant de frère. L'empereur, peu offensé de cette hardiesse, lui fit donner quelque chose. Mais le pauvre, mécontent, lui dit que c'étoit bien peu pour un empereur. « Allez, lui répondit Maximilien, si chacun de vos frères vous en donne autant, vous serez bientôt plus riche que moi. »

On a rapporté un mot à peu-près semblable de Schahroch, un des fils de Tamerlan. Un potier de terre se présenta à ce prince, qui avoit accumulé beaucoup de richesses, & lui demanda s'il ne croyoit pas à la doctrine de la religion mahométane, qui enseigne que tous les Musulmans sont frères ? Schah-

roch répondit qu'il étoit persuadé de la vérité de cette doctrine. Puisque nous sommes tous frères, répartit le potier, n'est-ce pas une injustice que vous ayez un si grand trésor, & que je sois dans le besoin ? donnez-moi au moins la portion qui me revient en qualité de frère. Le prince lui fit donner une petite pièce de monnaie. — Quoi ! dit le potier, d'un si grand trésor il ne me revient que cette petite portion ! — Retire-toi bien vite, lui répondit le prince Musulman, & ne dis mot à personne de ce que je t'ai donné ; ta portion ne seroit pas si considérable, si tous nos autres frères me demandoient la leur.

Un certain évêque de Spire, qui vivoit du temps de l'empereur Rodolphe, fut obligé de sortir de l'empire pour avoir donné un baiser à l'impératrice. Voici la manière dont le fait est rapporté par Michel le Saxon, dans sa *chronique Allemande des empereurs* : « L'empereur Rodolphe, de la maison de » Hahsbourg, épousa, sur ses vieux ans, Agnès, » fille du duc de Bourgogne, qui étoit fort jeune » & d'une grande beauté. Un jour que l'évêque de » Spire, qui étoit de la famille des comtes de Leiningen, lui présentait la main pour descendre de » carrosse, cet évêque fut si charmé de la beauté » de l'impératrice, qu'il la baisa, malgré elle, sur » la joue ; ce qui déplut si fort à cette chaste impératrice, qu'elle en porta des plaintes à son mari. » L'empereur, extrêmement surpris & irrité de cet attentat, fit dire à l'évêque qu'il avoit choisi cette » *paix* pour lui seul, que l'évêque n'avoit qu'à en » choisir une autre qu'il pût baiser, & qu'au reste » il eût à ne plus paroître devant les yeux de l'empereur. Ainsi l'évêque fut obligé de sortir de l'empire, & de demeurer en exil jusqu'à la mort de » Rodolphe. »

Dom Sanche, second fils d'Alphonse roi de Cast.

ville , étant à Rome , fut proclamé roi d'Egypte par le pape. Tout le monde applaudit , dans le consistoire , à cette élection. Le prince entendant le bruit des applaudissemens , sans en savoir le sujet , demanda à son interprète , qui étoit à ses pieds , de quoi il étoit question. Sire , lui dit l'interprète , le pape vient de vous créer roi d'Egypte. « Il ne faut pas être ingrat , répondit le prince , lève-toi , & proclame le saint père calife de Bagdad. »

Le maréchal de . . . étant en voyage , se trouva mal , & fut obligé de s'arrêter dans un village pour se faire saigner. On avertit le chirurgien du lieu. Son air n'inspiroit pas beaucoup de confiance : cependant le maréchal consentit de s'en servir. Comme ce chirurgien étoit prêt de le piquer , le maréchal retira un peu le bras. Il me semble , monseigneur , dit le Cadedis , que vous craignez la saignée ? — *Ce n'est pas la saignée que je crains* , lui répondit-il ; *c'est le saigneur.*

Mademoiselle d'Orléans , fille de Gaston de France , frère de Louis XIII , étoit très-délicate sur le respect qui lui étoit dû. Un jour qu'elle s'amusoit à de petits jeux , on joua aux proverbes ; & suivant les gestes qu'on faisoit , elle devinoit quel proverbe on avoit représenté. Après avoir deviné , *l'occasion fait le larron ; à gens de village , trompette de bois , tant va la cruche à l'eau , qu'à la fin elle se brise* , & encore quelques autres , un de ses gentilhommes se mit à sauter , à rire , à grimacer , & à faire plusieurs autres extravagances. Mademoiselle l'ayant fait recommencer sans y rien comprendre , avoua qu'elle ne pouvoit le deviner , & lui demanda quel proverbe c'étoit-là. C'est , mademoiselle , lui répondit-il : *Qu'il ne faut qu'un fou pour en amuser bien d'autres*. Cette plaisanterie la piqua , & s'étant imaginée qu'il lui reprochoit qu'elle s'amusoit à des folies , elle lui dit qu'il perdoit le respect , & lui dé-

fendit de jamais paroître en sa présence. Boursault rapporte cette anecdote dans ses Lettres , comme témoin oculaire.

Un des capitouls de Toulouse voulut un jour être lui-même témoin de la cérémonie de ses propres funérailles. Toute la ville fut priée d'assister au convoi. Pour lui il se fit mettre dans un cercueil , suivi de tout l'équipage mortuaire , & on le porta à l'église avec tout l'appareil d'une pompe funèbre. Le service fut fait , & la messe célébrée , avec les cérémonies accoutumées. Le capitoul posé dans la bière , & contrefaisant bien le mort , fut encensé suivant l'usage. Mais au lieu de le porter en terre , on le plaça derrière l'autel , d'où il sortit un moment après , & alla régaler magnifiquement tous ceux qui avoient assisté à cette pompe funèbre. L'archevêque , instruit de cette cérémonie , assembla un concile. Plusieurs pères de ce concile prétendirent que c'étoit une action pieuse & salutaire , parcequ'elle excitoit vivement la pensée de la mort. D'autres la condamnèrent comme une superstition , qui tendoit à rendre les cérémonies funèbres , le jouet des particuliers. Le concile , après trois séances , décida contre les premiers. (*La Faille.*) L'empereur Charles Quint joua une pareille comédie un mois avant que de mourir. Voyez le *Dictionnaire des portraits & anecdotes des Hommes illustres*.

Une belle marchande de Londres avoit pris successivement six maris ; le premier , par obéissance pour ses parens ; les cinq autres par son propre choix : un Anglois fut assez hardi pour l'épouser en septièmes nôces. Les premiers mois de leur nouveau ménage n'eurent rien que d'agréable. Un amour excessif rend aisément une femme indiscrète ; celle-ci faisoit , dans les bras de son septième époux , la satire des six qui l'avoient précédé : ils lui avoient déplu , disoit-elle , par leur ivrognerie ou par leurs

infidélités ; & jamais elle ne les avoit regretés ni pleurés sincèrement. Le mari, curieux d'apprendre quel étoit le caractère de son amoureuse moitié, affecte de s'absenter souvent & de paroître ivre, toutes les fois qu'il rentroit tard chez lui. D'abord on ne lui fit que des reproches, mais bien-tôt les menaces succédèrent aux représentations ; il continua son train, & feignit d'être encore plus adonné au vin. Un soir, qu'elle le crut ivre mort, & bien endormi, elle détacha un plomb de la manche de sa robe, le fit fondre & s'approcha du faux dormeur pour lui verser dans l'oreille, à l'aide d'une pipe, le métal en fusion. Le mari, ne doutant plus de la scélératesse de cette femme, l'arrêta, cria au secours, & fit venir la justice. La criminelle fut mise en prison ; son procès fut instruit ; les six cadavres exhumés déposèrent contre elle, & la firent condamner à mort. Cette aventure donna lieu à ce règlement utile, par lequel il est défendu en Angleterre d'ensevelir aucun cadavre avant d'avoir appelé les experts-jurés. Il faut que ceux-ci examinent le cadavre, & certifient que le fer ou le poison n'a point abrégé ses jours.

Vers l'an 1650, il y eut à Tunis une peste qui donna lieu à un fait assez particulier. Un prêtre de la Mission, nommé *Levacher*, qui demouroit dans cette ville, avoit avec lui un autre prêtre de la même Mission, nommé *Guerin*. La peste ayant frappé le premier, il fut en peu de temps tenu pour mort, & on se mit en devoir de l'ensevelir. M. Guérin écrivit en conséquence à M. Vincent, supérieur général de la Mission en France, qu'il avoit plû à Dieu de disposer de M. Levacher, & qu'il alloit le faire porter en terre. La lettre fut aussi-tôt remise à un capitaine de vaisseau qui étoit prêt de partir pour la France. Comme on étoit sur le point de mettre M. Levacher dans la bierre, il fit quelques mouvemens qui indi-

quèrent qu'il n'étoit pas mort. Aussi-tôt on le tira de son suaire, & on le remit dans son lit. Cependant M. Guerin fut aussi frappé de la peste, avec tant de violence, qu'elle le tua véritablement en peu d'heures, & il fut enterré. Quelques jours s'étant passés, & M. Levacher bien rétabli, ne sachant pas ce que M. Guerin avoit écrit de lui, manda aussi à M. Vincent que Dieu avoit disposé de M. Guerin, & envoya sa lettre au capitaine prêt à partir. C'étoit le même qui avoit reçu la première, & qui attendoit, pour son départ, un vent favorable. Le voyage ayant été heureux, le supérieur général de la mission reçut en même-temps les deux lettres, dont la date ne différoit pas beaucoup. On peut juger quelle fut la surprise de ce supérieur, de recevoir des lettres de deux hommes qui mandoient la mort l'un de l'autre, de la même manière, & avec les mêmes circonstances. On ne pouvoit méconnoître leur écriture, ni le cachet de la Mission. On ne savoit enfin que penser de cette aventure, dont le mystère ne fut éclairci que quelques mois après.

En 1667, Louis XIV avoit porté la guerre dans les Pays-Bas. Après s'être rendu maître de plusieurs places, il mit le siège devant Lille. Le comte de Brouai, gouverneur de la place, fit demander où étoit le quartier du roi : *Il est dans le camp entier*, répondit le prince, & *on peut tirer par-tout*. A cette politesse, le gouverneur en ajouta une autre, qui fut d'envoyer tous les matins de la glace, parce-qu'il avoit appris qu'elle manquoit au camp du roi. Louis dit un jour, au gentilhomme qui la lui apporta : *Je suis bien obligé à monsieur de Brouai de sa glace ; mais il devroit m'en envoyer un peu davantage*. Sire, répartit l'Espagnol sans hésiter, *il croit que le siège sera long, & il craint qu'elle ne vienne à manquer*. Il fit tout de suite une révérence, & s'en alla. Le duc de Charroft, qui, comme capitaine des gar-

des , étoit derrière le roi , cria à l'envoyé : *Dites-à Brouai qu'il n'aille pas faire comme le commandant de Douai , qui s'est rendu comme un coquin.* Louis se retourna , & lui dit en riant : *Charroft , êtes vous fou ? Comment , sire !* répliqua-t-il , *Brouai est mon cousin.* Mém. de Choisy.

Le marquis de Saint-André sollicitoit un petit gouvernement auprès de M. de Louvois , ministre de la guerre. Ce ministre , qui avoit reçu quelques plaintes contre l'officier , le lui refusa. Si je recommençois à servir , je fais bien ce que je ferois , repartit cet officier , un peu ému. — Et que feriez-vous , lui demanda le ministre d'un ton tout-à-fait brusque ? — Je réglerois si bien ma conduite , répliqua Saint-André , que vous n'y trouveriez rien à redire. Louvois fut si agréablement surpris de cette réponse , qu'il accorda ce qu'on lui demandoit.

Pendant la guerre de Hollande , en 1672 , un soldat ayant , par étourderie , lâché un coup de pistolet près de la maison où Louis XIV avoit établi son quartier général , fut condamné à être pendu. Une Liégeoise , jeune & jolie , touchée de compassion , s'alla présenter au duc de la Feuillade pour avoir la grace de ce malheureux. Le duc la renvoya au roi , devant qui elle se mit à genoux , & la lui demanda. Le prince voulut savoir d'elle par quel motif elle parloit en faveur d'un homme qu'elle ne connoissoit pas , & si c'étoit qu'elle voulût l'épouser. Elle répondit que non ; que la pure charité la portoit à parler pour lui , & qu'elle avoit un frère dans les troupes , à qui , si pareil malheur étoit arrivé , elle auroit été bien aise qu'on eût pardonné. Le roi s'éloigna d'elle , en lui disant que , qui tiroit près du Louvre , méritoit la mort. La pauvre fille ne se rebuta point ; & retenant le monarque par l'habit : *N'accordez-vous pas , sire ,* lui dit-elle , *cette grace à une Liégeoise qui vous la demande ?* Elle pro-

nonça ces paroles avec tant de naïveté , que le roi lui répondit , en souriant : *Oui, je vous l'accorde, & je veux qu'il vienne vous en remercier.*

Le duc de Roquelaure, bien connu à la cour de Louis XIV par ses plaisanteries, n'avoit cependant pas toujours les rieurs de son côté. Ce duc étoit dans une petite ville de province. Il avoit été voir la plupart des dames de ce pays, & en avoit oublié une qui se croyoit digne de ses empressements. La dame regardoit cet oubli comme un affront ; elle craignoit même que les autres n'en tirassent avantage , c'est pourquoi elle pria un des amis du duc de l'amener chez elle. Cet ami s'acquitta de sa commission ; mais, soit qu'il prît mal son temps, ou par quelque autre raison, M. de Roquelaure, se voyant forcé à faire cette visite, protesta qu'il ne diroit pas un mot. L'ami crut qu'il ne tiendrait pas sa parole, & avertit la dame de l'heure. La dame de son côté eut soin d'assembler bonne compagnie chez elle, afin d'avoir autant de témoins de l'honneur qu'elle devoit recevoir ; mais elle n'eut pas lieu de s'en applaudir. M. de Roquelaure vint comme il l'avoit promis, mais ce fut pour se camper dans un fauteuil, où il ne desserra pas les dents. Un pareil procédé déconcerta toute l'assemblée. La dame, méprisée, en crévoit de dépit, lorsque sa fille, qui étoit une petite personne très-jolie, la vengea pleinement. Ennuyée d'un si long silence, elle se leva tout d'un coup, & après s'être approchée du duc, elle se mit à crier de toute sa force. *Ha ! mon Dieu, maman, monsieur de Roquelaure est mort !* Cette saillie réveilla tous les esprits. On demanda à la petite fille ce qu'elle vouloit dire ? *Mais, oui*, insista-t-elle, *il est mort ; ne voyez-vous pas bien qu'il put , & qu'il ne parle point ? n'est-ce pas comme l'on dit que nous ferons après la mort ?* M. de Roquelaure se retira sans demander son reste, & laissa à la compagnie la

liberté de rire à ses dépens. *Lettres de M. Dunoyer.*

Le duc de Roquelaure n'étoit pas beau. Un jour ce seigneur rencontrant un Auvergnat fort laid, qui avoit des affaires à Versailles, il le présenta lui-même à Louis XIV, en lui disant, qu'il avoit les plus grandes obligations à ce gentilhomme. Le roi voulut bien accorder la grace qui lui étoit demandée, & s'informa du duc quelles étoient les obligations qu'il devoit à cet homme. — Ah ! sire, repartit M. de Roquelaure, sans ce magot-là, je serois l'homme le plus laid de votre royaume. Le roi sourit à cette faillie, & l'Auvergnat, en homme d'esprit, ne fit pas semblant d'y prêter attention, & ne parut occupé que de sa reconnoissance.

On s'amusoit, à la cour de Louis XIV, à faire des loteries. La duchesse de Bourgogne en fit une : elle étoit elle-même au bureau où l'on portoit l'argent, & chacun y mettoit pour faire sa cour. Un jour que M. le duc de Bourgogne passoit par-là, il entendit une grande dispute entre celui qui recevoit l'argent & un officier, qui demandoit un billet. Le prince voulut savoir de quoi il s'agissoit, & on lui dit que cet homme vouloit qu'on écrivît, pour devise, sur son billet : *Aux cinq sans diables*. Le receveur refusoit de mettre une pareille devise, & M. le duc de Bourgogne en étoit même scandalisé ; mais celui qui la demandoit en expliqua le sens au prince, & lui dit qu'ils étoient cinq associés au billet, tous cinq garçons, & par conséquent *cinq sans diables*, puisqu'ils étoient sans femmes. Cette imagination fit rire la cour : mais il arriva une autre aventure à peu près de la même espèce, qui l'intrigua un peu. Un homme voulut faire mettre sur son billet : *Si je gagne, le roi aura Durevers*. On dit cela au roi, qui commanda qu'on arrêât cet homme ; & après l'avoir fait amener devant lui, sa majesté lui demanda quel étoit le revers dont il le menaçoit. — C'est,

fire, répondit cet homme, que si je gagne, j'ai destiné cet argent à acheter une charge auprès de votre majesté ; & comme je m'appelle *Durevers*, si je gagne, votre majesté aura *Durevers* à son service. Cette équivoque ne fut point du goût du roi ; on remercia M. Durevers, & on le pria de se retirer & d'aller porter ailleurs sa pistole & ses mauvaises plaisanteries. *Lettres de M. Dunoyer.*

Le duc d'Osborne, vice-roi de Naples, étoit allé sur les galères du roi d'Espagne le jour d'une grande fête, pour exercer le droit qu'il avoit de délivrer un forçat. Il en interrogea plusieurs, qui tâchèrent tous de s'excuser & de le convaincre de leur innocence. Un seul avoua naïvement ses crimes, en disant qu'il méritoit encore une plus grande punition. *Qu'on chasse*, dit le duc, *ce méchant homme, de peur qu'il ne pervertisse ces honnêtes gens-là.* Il récompensa ainsi la sincérité de ce galérien.

Un marchand avoit acheté, cent mille écus, la fameuse perle appelée, la *Pélerine*. Philippe IV, auquel ce marchand fut présenté, lui demanda pourquoi il avoit donné tant d'argent pour une perle. Je songeois, répondit-il, qu'il y avoit dans le monde un roi d'Espagne qui me l'achèteroit. Ce monarque flatté de cette réponse qui témoignoit la grande idée que l'on avoit de lui, fit compter au marchand quatre cens mille livres pour cette perle.

Un bourgeois de Verdun maltraitoit extrêmement sa femme, qui étoit fort jolie. On en porta des plaintes à M. de Feuquières, gouverneur de la ville, qui envoya chercher le mari brutal. Celui-ci se défendit le mieux qu'il put ; & comme il disoit avec emportement à M. de Feuquières, que s'il connoissoit la méchanceté de sa femme, il ne le condamneroit pas, un voisin qu'il avoit amené avec lui, s'approcha, & lui dit doucement par-dessus l'épaule : « Compère, il y a raison par-tout ; on fait

« bien qu'il faut battre une femme , mais il ne faut pas l'affommer ». On loua le voisin de son bon jugement ; & l'on renvoya le mari , à qui on recommanda de s'y conformer à l'avenir.

Un homme fort riche étant à l'article de la mort , avoit envoyé chercher un notaire de Paris , nommé *Sainfrai* , pour lui dicter son testament. Il lui recommanda , sur-tout , d'en rédiger les clauses d'une manière si claire & si nette , qu'il ne pût y avoir entre ses héritiers aucune contestation après sa mort. Un testament qui ne soit contesté , répondit *Sainfrai* , il faudroit que je fusse bien habile ! « *Jesus-Christ* , qui étoit le plus sage de tous les hommes , & qui , de plus , étoit Dieu , n'en a jamais fait qu'un , que l'on conteste depuis seize cens quatre-vingts & tant d'années , & qui fait encore tous les jours naître de nouveaux procès. Il n'y a pas d'apparence que je fasse ce qu'il n'a pas fait ». *Lettres de Bourfaut.*

M. Feuillet , célèbre prédicateur du temps de Louis XIV , regardoit *Monsieur* faire collation en carême. *Monsieur* , en sortant de table , lui montra un petit biscuit qu'il prit encore sur la table , en disant : *Ce n'est pas rompre le jeûne , n'est-il pas vrai ?* Feuillet lui répondit : *Mangez un veau , & soyez Chrétien.*

M. Racine rapporte , dans une de ses lettres , cette petite vengeance d'un mousquetaire. Il étoit sur un des petits degrés de Versailles. Un officier , qui étoit derrière lui , le prenant pour un de ses meilleurs amis , lui donna , en badinant , un coup de pied dans le derrière , puis s'étant aperçu de son erreur , lui fit beaucoup d'excuses. Mais le mousquetaire , sans se payer de ses raisons , prit le moment qu'il avoit le dos tourné , & lui donna aussi un coup de pied de toute sa force ; après quoi il le pria de l'excuser , disant qu'il l'avoit pris aussi pour un de ses amis.

Cette

Cette affaire, ajoute M. Racine, a paru fort étrange & auroit pu avoir des suites, si on n'avoit pris soin d'accommoder promptement les deux partis.

Un archevêque de Narbonne, de la maison de Gondi, entretenoit un magnifique jardin, qui étoit le rendez-vous de tous les honnêtes gens de la ville & des environs. Mais on avertissoit ceux qui entroient, de ne rien gaspiller, afin de laisser aux autres la vûe de ces belles fleurs qu'on y cultivoit. Un jour que l'archevêque étoit à une fenêtre qui donnoit sur le jardin, il aperçut une dame qui ravageoit le parterre pour se faire un bouquet des plus belles fleurs. Il appella un domestique, & le chargea de porter à cette dame un écu de sa part, pour s'acheter des fleurs chez les jardiniers; ajoutant que celles de ce jardin n'étoient que pour le plaisir du public, & non pour le service des particuliers. La dame sentit cet affront, jeta les fleurs par terre, & sortit fort indignée de cette prétendue impolitesse de l'archevêque, qui, pour toute satisfaction, lui fit dire que son jardin n'étoit ouvert que pour les personnes qui savoient vivre. *Nouveau Porte-feuille, imprimé en 1757.*

L'empereur Rodolphe II ayant appris qu'il y avoit en Franche-Comté un chymiste qui passoit pour être certainement un adepte, envoya un homme de confiance pour l'engager à venir le trouver à Prague. Le commissionnaire n'épargna ni persuasion, ni promesses pour s'acquitter de sa commission, mais le Franc-comtois fut inébranlable, & se tint constamment à cette réponse. « Ou je suis adepte, ou je ne le suis pas : Si je le suis, je n'ai pas besoin de l'empereur, & si je ne le suis pas, l'empereur n'a que à faire de moi. » *Nouveau Porte-feuille.*

En 1663, l'évêque d'une petite ville de guerre s'étant avisé le premier de donner le nom de valet-de-chambre à un de ses laquais, & de lui faire por-

A a

ter l'épée , on vit le lendemain le gouverneur de la ville , qui se faisoit faire la barbe par un de ses gens en soutane & en petit collet.

Le Sultan Amurath, avoit défendu le tabac. Se trouvant un jour déguisé à Scutaret , il se plaça dans la barque qui passe à Constantinople. Il y avoit un Spahis qui se mit à prendre du tabac ; le grand Seigneur lui demanda s'il n'avoit pas peur des défenses , il répondit que personne ne pouvoit l'empêcher d'en prendre , que c'étoit son pain , & lui demanda s'il en vouloit. Le grand Seigneur , ayant pris sa pipe , se mit dans un coin de la barque pour fumer , comme s'il eût appréhendé d'être vu. Lorsqu'ils furent à terre , il invita le Spahis à venir boire du vin en un lieu où il y en avoit de bon. Celui-ci y ayant consenti , le grand Seigneur le mena vers le lieu où ses gens l'attendoient ; & en étant assez proche , il crut , comme il étoit très-fort , qu'il pourroit lui seul arrêter cet homme ; c'est pourquoi il le prit par le collet. Le Spahis , étonné de cette hardiesse , soupçonna que c'étoit le grand Seigneur , & se voyant perdu , il prit vîtement sa masse qui pendoit à sa ceinture , & lui en donna un si grand coup sur les reins , qu'il le jeta par terre & s'enfuit. Ce prince , piqué d'avoir manqué son coup , fit publier qu'il tenoit pour brave celui qui étoit l'auteur de cette action , & que s'il se présentoit , il lui donneroit une grande récompense ; mais le Spahis qui ne se fioit pas à sa parole , demeura inconnu. *Thevenot.*

Des Juifs de Constantinople dispuoient avec des Musulmans touchant le paradis , & soutenoient qu'ils seroient les seuls qui y auroient entrée. Les Turcs leur demandèrent : « Puisque cela est ainsi , suivant votre sentiment , où voulez-vous donc que nous soyons placés ? » Les Juifs n'eurent pas la hardiesse de dire que les Turcs en seroient exclus entièrement , ils répondirent seulement : « Vous

» ferez hors des murailles , & vous nous regardé-
» rez. » Cette singulière dispute alla jusqu'aux oreil-
les du Grand-Visir , qui ne cherchant que le moin-
dre prétexte pour lever de nouveaux impôts sur les
Juifs , dit : « Puisque cette canaille nous place hors de
» l'enceinte du paradis , il est juste qu'elle nous four-
» nisse des pavillons , afin que nous ne soyons pas
» exposés aux injures de l'air. » En même-temps il
taxa le corps des Juifs , outre le tribut ordinaire , à
une certaine somme pour la dépense des pavillons
du grand Seigneur , qu'ils payent encore aujour-
d'hui.

Un mandarin de Nankin , passoit pour le plus
riche particulier de la Chine. L'empereur Kamhi ,
qui se proposoit de lui enlever une partie de ses tré-
sors , lui fit dire de venir le trouver dans le parc où
il se promenoit. Il lui ordonna de prendre la bride
d'un âne sur lequel il monta , & de le conduire
autour du parc. Le mandarin obéit , & reçut une
pièce d'or pour récompense. L'empereur voulut à
son tour lui donner le même amusement. En vain
le mandarin s'en excusa ; il fallut souffrir que son
maître lui rendît l'office de palfrenier. Après cette
bizarre promenade : Combien de fois , lui dit l'em-
pereur , suis-je plus grand & plus puissant que toi ?
Le mandarin se prosternant à ses pieds , lui répon-
dit , qu'on ne pouvoit faire entr'eux aucune com-
paraïson. Eh-bien , lui dit Kamhi , je vais la faire.
Je suis vingt mille fois plus grand que toi ; ainsi ,
tu payeras ma peine à proportion du prix que j'ai
cru devoir mettre à la tienne. Le mandarin paya
vingt mille pièces d'or , en se félicitant , sans doute ,
de la modestie de son souverain , qui pouvoit s'estimer
cent mille fois plus grand & plus puissant que lui.
Histoire des voyages.

Le calife Mahadi aimoit passionnément la chasse.
Egaré de sa route , il entra chez un paysan , & lui

A a ij

demanda à boire. Celui-ci lui apporta un cruche de vin , dont le calife but quelques coups. Mahadi lui demanda ensuite s'il le connoissoit. Non , répondit l'Arabe. Je suis , dit ce prince , *un des principaux seigneurs de la cour du calife*. Il but ensuite un autre coup , & demanda encore au paysan , s'il le connoissoit. Celui-ci lui répondit , qu'il venoit de lui dire qui il étoit. *Ce n'est pas cela* , reprit Mahadi ; *je suis encore plus grand que je ne vous l'ai dit*. Là-dessus il but encore un coup , & répéta la première demande. L'Arabe impatient , lui répondit qu'il venoit de s'expliquer lui-même à ce sujet. *Non* , dit le prince , *je ne vous ai pas tout appris : je suis le calife , devant qui tout le monde se prosterne*. A ces paroles , l'Arabe , au lieu de se prosterner , prit la cruche avec précipitation , pour la reporter où il l'avoit prise. Le calife étonné , lui en ayant demandé la cause : « C'est , dit l'Arabe , » parceque si vous buviez encore un coup , j'aurois » peur que vous ne fussiez le prophète ; & qu'enfin , » à un dernier coup , vous ne prétendissiez me faire » accèdre que vous êtes le Dieu tout-puissant. » *Hist. des Arabes.*

Le père Kircker , Jésuite , rapporte dans une relation de ses voyages , que revenant de Goa , en Europe , & étant arrivé à l'embouchure du fleuve *Indus* , il entra dans un marécage rempli de roseaux , du milieu desquels sortit tout-à-coup un crocodile énorme , qui vint à lui pour le dévorer. En même-temps , il aperçut un tigre qui venoit aussi se jeter sur lui. Ce pauvre père , placé entre deux périls inévitables , ne savoit à quel saint se vouer , lorsque tout-à-coup le tigre s'étant élancé avec furie , tomba dans la gueule du monstrueux crocodile , qui , occupé de sa nouvelle proie , donna au missionnaire le temps de s'échapper. Cette singulière aventure , rappelle celle d'un homme dont

parle Aufone. Sa femme vouloit l'empoisonner, mais il échappa à cette mort, parceque cette femme avoit heureusement mêlé deux poisons contraires, dont l'un empêcha l'effet de l'autre.

H O N N E U R.

C'EST le desir d'être estimé des hommes: on l'a défini le préjugé de chaque personne & de chaque condition. Chacun fait consister l'honneur dans ce qu'il croit que les autres recherchent le plus en lui: les militaires le placent dans le courage; les juges, dans l'intégrité; les femmes, dans la chasteté. *Voyez courage, chasteté, intégrité, préjugé.*

Un maître-d'hôtel, fera consister son honneur à bien ordonner un service. Vatel, maître-d'hôtel de M. le Prince, étoit peut-être l'homme de son temps qui avoit le plus d'honneur à sa manière; mais l'amour-propre avoit si fort échauffé cette tête mal-saine, que le bon sens s'en étoit évaporé. Il se tua, parcequ'il ne pouvoit soutenir le prétendu affront de laisser manquer, dans une fête, une vingt-cinquième table, d'un plat de marée. C'est madame de Sévigné qui rapporte ce fait dans ses lettres. M. le Prince donnoit à Chantilli une fête à Louis XIV. Le roi arriva un jeudi au soir. La promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles; tout cela fut à souhait. On soupa; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs diners auxquels on ne s'étoit pas attendu. Cela faisoit Vatel; il dit plusieurs fois: Je suis perdu d'honneur; voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville: La tête me tourne: il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes,

Aa ij

lui revenoit toujours à la tête. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla jusques dans sa chambre, & lui dit : Vatel, tout va bien ; rien n'étoit si beau que le souper du roi. Il répondit : Monseigneur, votre bonté m'acheve, je fais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout dit M. le Prince ; ne vous fâchez pas, tout va bien. La nuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas ; il fut couvert d'un nuage : il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va par-tout, il trouve tout endormi : il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée. Il lui demanda : Est-ce-là tout ? Il lui dit : Oui, monsieur. Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les autres pourvoyeurs ne viennent point : sa tête s'échauffoit, il crut qu'il n'auroit point d'autre marée. Il trouva Gourville, il lui dit : Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, & se la passe au travers du cœur ; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étoient pas mortels. Il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer ; on va à sa chambre ; on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang.

Il n'y a pas jusqu'à l'esclave, au milieu des fers, qui ne sacrifie au point d'honneur. Un jeune captif Lacédémonien, ayant reçu ordre de son maître de lui rendre un service domestique regardé comme abject, ne répondit rien. Et comme son maître le pressoit, il se sauva sur les toits, en lui disant : Tu verras dans un moment à qui tu as affaire, & se tue en se précipitant.

On sera peut-être étonné de voir celui que l'ignominie environne, sensible à un prétendu point

d'honneur. Un comite donnoit ses ordres à un galérien ; & comme celui-ci n'obéissoit pas , il le menaça de coups de bâton. Apprenez , monsieur , répond le galérien , que ce n'est pas à un homme comme moi que l'on donne des coups de bâton. Comment , coquin , lui dit le comite , tu le prends ici sur un ton bien singulier ; en même-temps , il va chercher un bâton pour le frapper ; le galérien aussi-tôt se jette à la mer , & comme on les enchaîne deux-à-deux , il précipite avec lui son compagnon.

Le point d'honneur pour un Iroquois prisonnier , est de souffrir avec fermeté toutes sortes de tourmens de la part de ses ennemis. Un missionnaire rapporte qu'un jeune Iroquois , au milieu des supplices , dit , par forme de bravade à ses ennemis : « Vous n'avez point d'esprit : vous ne savez pas la » manière de tourmenter ; vous êtes des lâches ; si » je vous tenois dans mon pays , je vous en ferois » souffrir bien davantage ». Mais pendant qu'il parloit de la sorte , une femme fit rougir au feu une petite broche de fer , & lui perça certaines parties sensibles du corps. La vive douleur lui arracha un cri aigu ; mais prenant aussi-tôt un air riant ; il dit à cette femme : « Tu as de l'esprit ; tu l'en- » tends ; voilà comme il faut faire ».

Il a regné autrefois parmi nous un enthousiasme d'honneur , & c'est un siècle que nous traitons de barbare , qui a vû ce beau règne. Mais avouons ici avec l'auteur des *Considérations sur les mœurs* , que si d'un côté l'honneur a perdu , on a aussi , sur certains articles , des délicatesses ignorées , même dans le dernier siècle. Lorsque le surintendant Fouquet donna à Louis XIV cette fête si superbe dans le château de Vaux , le surintendant porta l'attention jusqu'à faire mettre dans la chambre de chaque courtisan de la suite du roi une bourse remplie d'or ,

pour fournir au jeu de ceux qui pouvoient manquer d'argent, ou n'en avoir pas assez. Aucun ne s'en trouva offensé ; tous admirèrent la magnificence de ce procédé. Ils tâchèrent , peut-être de croire que c'étoit au nom du roi , ou , du moins , à ses dépens ; & ne se trompoient pas sur ce dernier article. Quoi qu'il en soit , ils en usèrent sans plus d'information. Si un ministre des finances s'avisait aujourd'hui d'en faire autant , la délicatesse de ses hôtes en seroit blessée avec raison ; tous refuseroient avec hauteur & dignité.

Le surintendant de Bullion avoit déjà donné un exemple de ce magnifique scandale. Ayant fait frapper, en 1640 , les premiers *louis* qui aient paru en France , il imagina de donner un dîner à cinq seigneurs de ses courtisans ; fit servir au dessert trois bassins pleins de nouvelles espèces , & leur dit d'en prendre autant qu'ils voudroient. Chacun se jeta avidement sur ce fruit nouveau , en remplit ses poches , & s'enfuit , avec sa proie , sans attendre son carrosse. Le surintendant rioit beaucoup de la peine qu'ils avoient à marcher. Le paiement de quelques dettes de l'état eut également pu donner cours à ces premières espèces ; mais ce moyen n'eût pas été si noble , au jugement de Bullion & de ses convives. *Considérations sur les mœurs.*

L'honneur est la monnoie qui coûte le moins à l'état ; & cependant il est le plus puissant ressort pour opérer de grandes choses. Qui ne sait que l'espoir d'une couronne d'herbes , chez les anciens , enfançoit plus d'actions de bravoure & de courage que nous ne pourrions en obtenir aujourd'hui avec tout l'or du Pérou ?

Les François assiégeoient une place. L'officier qui les commandoit fit proposer aux grenadiers une somme considérable pour celui qui , le premier , planteroit une fascine dans le fossé exposé à tout le

feu des ennemis. Aucun des grenadiers ne se présenta. Le général, étonné, leur en fit des reproches. *Nous nous serions tous offerts*, lui dit un de ces braves soldats, *si l'on avoit pas mis cette action à prix d'argent.*

Un soldat envoyé par M. de Vauban, pour examiner un poste, y resta long-temps, malgré le feu des ennemis, & reçut même une balle dans le corps. Il retourna rendre compte de ce qu'il avoit observé, & le fit avec toute la tranquillité possible, quoique le sang coulât en abondance de sa plaie. M. de Vauban voulut lui donner un louis. Non, monseigneur, lui dit le soldat en le refusant, cela gêteroit mon action.

Un officier étoit commandé pour aller dans une occasion très-périlleuse. On lui donnoit des prétextes pour se défendre d'exécuter l'ordre qui lui étoit prescrit. « Je puis bien sauver ma vie, répondit-il; mais mon honneur, qui le sauvera? »

Si nous aimons la vie, craignons sur-tout d'éprouver l'honneur d'un cœur noble & sensible. Louis Berton de Crillon, surnommé *l'homme sans peur*, avoit été envoyé par Henri IV pour défendre Marseille, en 1596. Un jour le jeune duc de Guise, qui étoit dans la même ville, auprès de Crillon, voulut voir par lui-même jusqu'où pouvoit aller la fermeté de cet officier. Pour cet effet il fait sonner l'alarme devant le logis de ce brave, fait conduire deux chevaux à sa porte, monte chez lui pour lui annoncer que les ennemis sont maîtres du port & de la ville; & lui propose de se retirer, pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur. Crillon étoit à peine éveillé lorsqu'on lui tenoit ce discours; néanmoins il prend ses armes, sans s'émouvoir, & se prépare à mourir l'épée à la main, plutôt que de survivre à la perte de la place. Guise ne pouvant le détourner de cette résolution, sort avec lui de la

chambre ; mais au milieu du degré , il laisse échapper un grand éclat de rire , qui fait apercevoir Crillon de la raillerie. Celui-ci prend alors un visage plus sévère que lorsqu'il pensoit aller combattre ; & serrant fortement le duc de Guise , lui dit en blasphémant suivant son usage : « Jeune homme , ne te joue jamais à sonder le cœur d'un homme de bien. Par la mort ! si tu m'avois trouvé foible , je t'aurois poignardé. »

Il peut arriver à un homme de cœur , de voir son honneur compromis par la lâcheté de ceux à qui il commande. Comment faire alors ? Pour répondre en partie à cette question , nous rapporterons la manière dont se comporta un officier Allemand dans une occasion semblable. En 1552 , les François attaquoient Yvoy , dans les Pays-Bas. La brèche étoit praticable ; & le comte de Mansfeld se dispoisoit à soutenir l'assaut , lorsque treize mille Allemands , qui composoient sa garnison , refusèrent de secourir son courage. L'intrépide commandant ayant inutilement épuisé tous les moyens possibles pour se faire obéir , fait venir un gentilhomme François , qui étoit son prisonnier , & lui dit en présence des troupes : « Allez , je vous donne la liberté , & vous prends à témoin du tort que l'on fait aujourd'hui à l'empereur & à moi. Yvoy , assiégée il y a quelques années , par le duc d'Orléans , fut vaillamment défendue par un forgeron à la tête de quelques paysans , & ne se rendit , à l'extrémité , qu'aux conditions les plus honorables ; & moi , qui ai de la naissance & de l'expérience à la guerre , je me vois forcé , par la lâcheté & la perfidie de mes soldats , de subir les loix que l'ennemi voudra m'imposer. Toutes les fois que vous appellerez dans votre mémoire , la grace que je vous ai accordée , n'oubliez pas de me justifier contre les calomnies de ceux qui voudroient

« noircir ma réputation. » Mansfeld , après ce discours , fit arborer le pavillon blanc. *De Thou.*

L'honneur , dit le président de Montesquieu , nous dicte que le prince ne doit jamais nous prescrire une action qui nous deshonore , parce qu'elle nous rendroit incapables de le servir. Crillon refusa d'assassiner le duc de Guise ; mais il offrit à Henri III de se battre contre lui. Après la saint Barthelemy , Charles IX ayant écrit à tous les gouverneurs de faire massacrer les huguenots , le vicomte d'Ortès , qui commandoit dans Bayonne , écrivit au roi : « Sire ,
« je n'ai trouvé , parmi les habitans & les gens de
« guerre , que de bons citoyens , de braves soldats ,
« & pas un bourreau. Ainsi , eux & moi , supplions
« votre majesté d'employer nos bras & nos jours à
« choses faisables. »

Un héros voit toujours avec plaisir un brave homme sensible au point d'honneur ; & s'il lui est échappé de blesser cet homme dans ce qu'il a de plus cher , il se fait une gloire de lui donner la satisfaction qu'il mérite. Lors de la bataille de Renti , en 1554 , Saint-Fal , qui étoit lieutenant de François duc de Guise , s'avançoit avec trop de précipitation. Le duc courut à lui , & , par un mouvement de colère , lui donna un coup d'épée sur le casque , en lui criant de s'arrêter. La bataille finie , on l'assura que Saint-Fal , choqué du traitement qu'il avoit reçu , vouloit le quitter. « Monsieur de Saint-Fal ,
« lui dit le duc dans la tente même du roi , & en
« présence de tous les officiers , vous vous tenez
« offensé du coup que je vous ai donné , parceque
« vous vous avanciez trop ; mais il vaut bien mieux
« que je vous l'aie donné pour vous arrêter dans
« un combat où vous alliez avec trop d'ardeur , que
« si je vous l'eusse donné pour vous faire avancer ,
« en blâmant votre lâcheté. Je pense qu'à le bien
« prendre , ce coup est plutôt glorieux qu'humiliant

» pour vous ; & je prends pour juges messieurs les capitaines qui sont présens. C'est pourquoi , » soyons amis comme auparavant. » Tout le monde applaudit au courage de Saint-Fal , qui jura de ne jamais abandonner le duc de Guise. *Brantome.*

Un gendarme , emporté dans un jour de bataille par un cheval fougueux , heurta Louis XIV , qui , dans un premier mouvement , leva sur lui sa canne. Le gendarme , désespéré de cet affront , présenta au roi son pistolet par le pommeau , en lui disant : *Sire , vous venez de m'ôter l'honneur ; ôtez-moi la vie.* Cette sensibilité ne déplut point au monarque , qui avança même ce brave homme assez rapidement. *École militaire.*

Les historiens du temps rapportent un trait à-peu près semblable d'un favori de Charles IX , roi de France. Ce prince , étant à la chasse , vit un gentilhomme qui couroit devant lui étourdiment , & lui cria plusieurs fois de s'arrêter. Mais ce favori , ne l'entendant point , couroit toujours. Alors le roi , piquant des deux , le joignit , & lui appliqua quelques coups de houffine sur les épaules , en lui criant : *Arrête-toi donc.* Ce cavalier , sensible à ce traitement , se retourna , & lui dit : « En quoi ai-je offensé votre majesté , pour en être traité de la sorte ? Sont-ce-là les récompenses des blessures que j'ai reçues à son service ? En disant cela , il ouvrit son habit , & lui montra des cicatrices. Je suis gentilhomme , poursuivit-il , & ne dois pas être exposé à des coups de houffine , comme un vil esclave. » Charles reconnut sa faute , & sans répondre un seul mot , revint dans son palais avec un air triste & rêveur. On ne savoit à quoi attribuer cette mélancolie. Carnavalet , qui , ayant été gouverneur du prince , conservoit sur lui un reste d'ascendant , osa lui demander le sujet de sa tristesse. Le roi lui avoua ce qui s'étoit passé , & lui demanda conseil. Le résultat fut

qu'il feroit appeller le gentilhomme offensé , lui feroit excuse de cet excès , & s'offriroit de le réparer par des graces éclatantes. Le gentilhomme fut effectivement appellé. Le roi excusa de son mieux l'insulte qu'il lui avoit faite , & l'assura qu'il n'avoit qu'à demander telle grace qu'il voudroit pour satisfaction , & qu'elle lui seroit accordée. Le gentilhomme remercia très-respectueusement le roi des excuses qu'il vouloit bien lui faire. Mais il refusa les graces , & lui dit qu'il ne vouloit rien accepter , afin qu'il ne fût pas dit qu'il les devoit aux coups de houffine qu'il avoit en le malheur de recevoir. Après une profonde inclination , il se retira chez lui , & ne parut plus à la cour.

H U M A N I T É.

QUoi doute que le premier devoir de l'homme , en société , est d'être humain , de l'être pour tous les états , pour tous les âges , pour tout ce qui n'est point étranger à l'homme ? Son intérêt personnel lui dicte même ce devoir. Un Anglois étoit dans son cabinet , on vint l'avertir que le feu étoit à la maison. Que m'importe , dit-il , je n'en suis que le locataire. Cependant , comme le feu commençoit à gagner jusqu'à lui , il comprit à la fin que cet accident pouvoit l'intéresser.

Quel prince s'est montré plus humain , plus généreux que Gélon. Ce héros , vainqueur des Carthaginois , prit en main l'intérêt de ses ennemis mêmes , ou plutôt celui du genre humain ; il exigea des Carthaginois qu'ils abolissent la barbare coutume d'immoler leurs enfans.

Un homme d'esprit & d'une ame sensible , a publié en 1761 , un drame , intitulé : *L'Humanité* , dont le sujet est tiré d'une aventure réelle arrivée

à Paris , & que Boursault raconte ainsi dans une de ses lettres. « En 1662 , il y eut une longue & cruelle famine à Paris. Un soir des grands jours d'été que M. de Salo , conseiller au parlement , venoit de se promener , suivi seulement d'un laquais , un homme l'aborda , lui présenta un pistolet , & lui demanda la bourse , mais en tremblant , & en homme qui n'étoit pas expert dans le métier qu'il faisoit. Vous vous adressez mal , lui dit M. de Salo , je ne vous ferai guères riche ; je n'ai que trois pistoles , que je vous donne fort volontiers. Il les prit , & s'en alla sans lui rien demander d'avantage. Suis adroitement cet homme-là , dit M. de Salo à son laquais ; observe le mieux qu'il te sera possible où il se retirera , & ne manque pas de venir me le dire. Il fit ce que son maître lui commanda , suivit le voleur dans trois ou quatre petites rues , & le vit entrer chez un boulanger , où il acheta un pain de sept ou huit livres , & changea une des pistoles qu'il avoit. A dix ou douze maisons de-là , il entra dans une allée , monta à un quatrième étage , & , en arrivant chez lui , où l'on ne voyoit clair qu'à la faveur de la lune , jetta son pain au milieu de la chambre , & dit , en pleurant , à sa femme & à ses enfans : Mangez , voilà un pain qui me coûte cher ; rassasiez-vous-en , & ne me tourmentez plus comme vous faites ; un de ces jours , je serai pendu , & vous en ferez la cause. Sa femme , qui pleuroit , l'ayant apaisé le mieux qu'elle put , ramassa le pain , & en donna à quatre pauvres enfans qui languissoient de faim. Quand le laquais fut tout ce qu'il vouloit savoir , il descendit aussi doucement qu'il étoit monté , & rendit un compte fidele à son maître de tout ce qu'il avoit vû & entendu. As-tu bien remarqué où il demeure , lui demanda M. de Salo , & pourras-tu m'y conduire demain matin ? Oui , monsieur , lui répondit-il ; c'est dans une telle rue , & je vous y mene-

rai fort aisément. Le lendemain, dès cinq heures du matin, M. de Salo fut où son laquais le conduisit, & trouva deux servantes voisines qui balayoient déjà la rue. Il demanda à l'une, qui étoit un homme qui demouroit dans la maison que le laquais lui montra, & qui occupoit une chambre au quatrième ? C'est, monsieur, répondit-elle, un cordonnier, bon homme & bien serviable, mais chargé d'une grosse famille, & si pauvre qu'on ne peut l'être davantage. Il fit la même demande à l'autre, qui lui fit à-peu-près une semblable réponse ; ensuite de quoi il monta chez l'homme qu'il cherchoit, & heurta à la porte. Ce malheureux, après avoir mis de méchantes chausses, la lui ouvrit lui-même, & le reconnut d'abord pour celui qu'il avoit volé le soir précédent. Il n'est pas nécessaire de dire quelle fut sa surprise. Il se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, & le supplia de ne point le perdre. Ne faites point de bruit, lui dit M. de Salo ; je ne viens point ici dans ce dessein-là. Vous faites, continua-t-il, un méchant métier, &, pour peu que vous le fassiez encore, il suffira pour vous perdre sans que personne s'en mêle. Je sais que vous êtes cordonnier : tenez, voilà trente pistoles que je vous donne ; achetez du cuir ; travaillez à gagner la vie à vos enfans. Que cette action est belle, généreuse, attendrissante !
Voyez Amitié, Vertu.

Tout ce qui peut rappeler aux hommes qu'ils doivent se regarder comme frères, mérite d'être rapporté. Le chevalier William Gooels, gouverneur de la Virginie, causant un jour avec un négociant dans une rue de Williamsbourg, vit passer un nègre qui le salua & à qui il rendit le salut. Comment, dit le négociant, votre excellence s'abaisse jusqu'à saluer un esclave ! Sans doute, répondit le gouverneur, je serois bien fâché qu'un esclave se

montrât plus honnête que moi. Extraît du *London Magazine*, août 1764. *Voyez Bienfaisance.*

HYPOCRISIE.

MOLIERE a joué sur le théâtre l'hypocrisie de dévotion & de vertu ; mais aucun auteur dramatique n'a point encore caractérisé l'hypocrisie d'honneur. Un trait fort plaisant , rapporté par Dufresny dans ses *Amusemens sérieux & comiques* , pourroit servir à peindre l'hypocrisie de pudeur. Une fille , étant dans une assemblée avec sa cadette qui sortoit du convent , quelqu'un conta une aventure galante ; mais il la conta en termes si obscurs , qu'une fille , sans expérience , n'y pouvoit rien comprendre. Plus le récit étoit obscur , plus cette cadette étoit attentive , & elle marquoit naïvement sa curiosité. L'aînée , voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que sa cadette , s'écria : Hé , si ! ma sœur , pouvez-vous entendre , sans rougir , ce que ces messieurs disent ? Hélas ! répondit naïvement la cadette , je ne fais pas encore quand il faut rougir.

IGNORANT.

LE savant , dit un proverbe Persan , fait & s'enquiert ; mais l'ignorant ne fait pas même de quoi s'enquérir.

Un ignorant soutenoit dans une compagnie que le soleil ne faisoit pas le tour du monde ; mais comment , lui objectoit-on , se peut-il qu'étant parvenu à l'occident où il se couche , on le voit se lever à l'orient , s'il ne passe point par-dessous le globe ?
Vous

Vous voilà bien embarrassés , répondit cet ignorant entêté , il reprend le même chemin ; & si on ne s'en aperçoit pas , c'est qu'il revient de nuit.

On tâchoit d'expliquer à un paysan Suisse , qui se croyoit le plus riche des hommes , ce que c'étoit qu'un roi. Lorsque l'on pensoit qu'il avoit bien compris l'explication , il demanda d'un air fier si un roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne. Ce trait peut servir à prouver qu'en toutes choses , nos connoissances sont pour nous la mesure des possibles.

Il y a une anecdote rapportée dans l'histoire Romaine , qui peut être bonne à nous faire voir le ridicule auquel s'expose un homme en place qui a négligé son éducation. Le consul Mummius étoit un habile général & un homme estimable par ses mœurs , mais sans littérature , sans connoissance des arts , sans goût pour les ouvrages de peinture & de sculpture , dont il ne discernoit point le mérite. Il avoit chargé des entrepreneurs de faire transporter à Rome plusieurs tableaux & plusieurs statues des plus excellens maîtres. Jamais perte n'auroit été moins réparable que celle d'un pareil dépôt. Cependant le consul , en recommandant le soin de ces précieuses richesses à ceux à qui il les confioit , les menaça très-sérieusement , si les statues , les tableaux , & les autres chef-d'œuvres dont il les chargeoit de répondre , venoient à se perdre ou à se gâter en chemin , de les obliger à en fournir d'autres à leurs frais & dépens.

Combien d'ignorans s'ingèrent dans les différentes professions , & ressemblent à ce musicien inepte dont il est parlé dans l'histoire de la Chine du P. du Halde. Nan-ko , c'étoit le nom du personnage , voyoit que l'empereur , qui aimoit fort la musique , avoit adopté un instrument particulier , & en faisoit jouer par trois cens musiciens à la fois. Il ju-

B b

gez qu'avec un peu de hardiesse il pourroit passer dans la foule & gagner des appointemens. En effet, quoiqu'il ne fût rien, il le reçut comme le plus habile de la troupe pendant plusieurs années. L'empereur étant venu à mourir, son successeur, qui n'aimoit pas les concerts bruyans, voulut entendre jouer chacun de ces musiciens l'un après l'autre. Que fit Nan-ko ? lorsque son tour vint, il prit la fuite. Oh qu'il y auroit de professions désertes, si tous les Nan-ko faisoient de même !

I M P O S T E U R S.

L'HISTOIRE nous fait connoître plusieurs imposteurs insignes qui ont paru tour à tour sur la grande scène du monde. Mais la plupart de ces imposteurs, tels que le faux Smerdis, le faux Démétrius, Sabbathai-Sévi, &c. étoient, en quelque sorte, des machines que des hommes puissans mettoient en œuvre pour seconder leurs desseins, & qu'ils abandonnoient ou qu'ils jettoient au feu lorsque la farce étoit jouée. L'imposteur qui paroît avoir trouvé le plus de ressources dans ses propres ruses, est le faux prophete *Alexandre*. Cet homme naquit en Paphlagonie, de parens pauvres. Sa taille étoit belle ; il avoit l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, le ton doux & affable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheveux, mêlés si adroitement, qu'il étoit difficile de s'en apercevoir. Dans sa jeunesse, il se servit de sa beauté contre l'indigence, se prostituant à tout le monde, & particulièrement à un charlatan qui contrefaisoit le magicien, & débitoit plusieurs secrets pour se faire aimer ou haïr ; découvrir des trésors, se procurer des successions, perdre ses ennemis, &c. Cet homme ayant reconnu au jeune Paphlagonien un esprit

vif & adroit , prit plaisir à l'instruire , aussi épris de sa beauté que l'autre l'étoit de son savoir. Alexandre devenu grand , & son docteur étant mort , la nécessité le porta à entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour subsister. S'étant donc lié avec un chroniqueur Bisantin , nommé Cocconas , le plus méchant de tous les hommes , ils coururent partout , cherchant à faire des dupes. Ils rencontrèrent dans leurs courses une vieille femme qui se croyoit encore belle & cherchoit à plaire : elle étoit de Pella , autrefois capitale de la Macédoine ; ces aventuriers la suivirent de Bithynie jusques dans sa patrie , vivant , comme il y a lieu de croire , à ses dépens. On nourrissoit en Macédoine de grands serpens si privés , qu'ils têtoient les femmes & jouoient avec les enfans , sans leur faire mal. Ils en achetèrent un des plus grands pour les seconder dans les scènes qu'ils se proposoient de jouer. Ils furent quelque temps à délibérer du lieu où ils commenceroient la pièce. Cocconas choisit Chalcédoine , ville de la Paphlagonie , à cause du concours en cette ville de diverses nations qui l'environnoient. Alexandre préféra son pays , où les esprits étoient plus grossiers & plus superstitieux. Ces fourbes avoient caché des lames de cuivre dans un vieux temple d'Apollon , qui étoit à Chalcédoine , sur lesquelles ils avoient écrit qu'Esculape viendrait bien-tôt avec son père établir sa demeure en cette ville. Ces lames ayant été trouvées , la nouvelle s'en répandit aussi-tôt par tout le Pont & la Bithynie , & principalement dans le lieu de la scène. Les habitans discernèrent un temple à ces dieux , & commencèrent à en creuser les fondemens. Cependant Cocconas répandoit des oracles à Chalcédoine où il mourut , à ce que l'on croit , de la morsure d'une vipère. Immédiatement après sa mort , Alexandre prit sa place , avec une longue chevelure bien peignée , une fais

B b ij

de pourpre rayée de blanc , & un surplis par-dessus ; vêtement des anciens prophètes. Il tenoit en sa main une faulx comme Persée , de qui il prétendoit descendre du côté de sa mère , & publioit un oracle qui le disoit fils de Podalyre. Il débitoit un autre oracle de la Sibylle , qui portoit : *Que sur les bords du Pont-Euxin , près de Sinope , il viendrait un libérateur d'Aufonie* ; & il entremêloit tout cela adroitement de termes mystiques & embrouillés. Annoncé par toutes ces prédictions , Alexandre se vit en très-peu de temps accueilli & révééré comme un dieu. Quelquefois il feignoit d'être saisi d'une fureur divine ; & par le moyen de la racine d'une herbe qu'il mâchoit , il écumoit extraordinairement , ce que ses spectateurs avoient la simplicité d'attribuer à la présence du dieu qui le possédoit. Il avoit préparé long-temps auparavant une tête de dragon , dont la face offroit les traits d'un homme ; elle étoit faite de linge , & la bouche s'ouvroit & se fermoit par le moyen d'un crin de cheval. Il avoit dessein de s'en servir avec le serpent privé de Macédoine , qui devoit faire le principal personnage de la comédie. Lorsqu'il crut qu'il étoit temps de commencer , il se transporta la nuit à l'endroit où l'on creusoit les fondemens du temple , & y ayant trouvé de l'eau , soit de source , soit de pluie , il y cacha un œuf d'oie , où il avoit enfermé un petit serpent , qui ne faisoit que de naître. Le lendemain , il vint tout nud , de grand matin , dans la place publique , ceint d'une écharpe dorée , pour couvrir sa nudité , tenant en main sa faulx , & agitant sa longue chevelure , ainsi que les prêtres de Cybele ; montant ensuite sur un autel élevé : *Que ce lieu , s'écria-t-il , est heureux d'être honoré de la naissance d'un Dieu.* A ces mots , tout le peuple qui étoit accouru à ce spectacle , prêta attention , & se mit à faire des prières , tandis qu'il prononçoit des termes barbares

en langue Juive ou Phénicienne, ce qui les étonnoit encore plus. Il court vers le lieu où il avoit caché son œuf d'oie ; &, entrant dans l'eau , commence à chanter les louanges d'Apollon & d'Esculape , & invite celui-ci à descendre & à se montrer aux mortels. Il enfonce une coupe dans l'eau , en retire cet œuf mystérieux ; & quand il l'eut dans sa main , il dit qu'il tenoit Esculape. Chacun étoit attentif à contempler ce beau mystère , lorsqu'ayant cassé cet œuf , il en sortit le petit serpent qui s'entortilloit autour de ses doigts. On pousse en l'air des cris de joie , accompagnés de bénédictions & de louanges. L'un demande au dieu la santé ; l'autre , des honneurs ou des richesses. Cependant l'imposteur retourne , en courant , dans sa maison , tenant dans sa main son Esculape , & suivi d'une foule de peuple. Il se tint enfermé jusqu'à ce que le dieu fût devenu grand. Un jour enfin que toute la Paphlagonie étoit accourue à la ville où il demouroit , & que sa maison étoit pleine de monde depuis le haut jusqu'en bas , il se plaça sur un lit , revêtu de ses habits prophétiques , & tirant de son sein le serpent qu'il avoit apporté de la Macédoine , il le laissa voir entortillé autour de son cou , & traînant une longue queue , tant il étoit grand ; mais il en cachoit , à dessein , la tête sous son aisselle , & ne faisoit paroître que la tête postiche qu'il avoit préparée , & qui représentoit une figure humaine. Il avoit eu soin que le lieu de la scène ne fût pas trop éclairé ; d'ailleurs , on n'y restoit pas long-temps ; & à mesure qu'on entroit , on sortoit par une autre porte. Ce spectacle dura quelques jours ; il se renouvelloit toutes les fois qu'il arrivoit quelque personne de distinction. Toute la Bithynie , la Galatie & la Thrace y accoururent en foule sur le rapport de la renommée. Le prophète voyant tous les esprits préparés , annonça que le dieu rendroit des oracles

dans un certain temps , & qu'on eût à écrire ce qu'on lui voudroit demander en un billet cacheté. Alors s'enfermant dans le sanctuaire du temple , il faisoit appeller , par un hérault , tous ceux qui avoient donné leurs billets , & les leur rendoit cachetés avec la réponse du dieu. L'imposteur avoit le secret d'ouvrir ces billets sans rompre le cachet. Des espions & des émissaires , qu'il avoit dans les provinces les plus éloignées , l'informoient de tout. Ses réponses , d'ailleurs , étoient presque toujours obscures ou ambiguës , suivant la prudente coutume des oracles. Une foule de monde accouroit de toutes parts avec des victimes pour le dieu , & des présens pour le prophète ; car le dieu avoit ordonné , par un oracle , de faire du bien à son ministre , parce qu'il n'en avoit pas besoin pour lui. L'imposteur sachant bien qu'il falloit de temps en temps de nouvelles supercheries pour soutenir les premières , annonça qu'Esculape répondroit visiblement , & cela s'appelloit *des réponses de la propre bouche du dieu*. Il opéroit cette fraude par le moyen de quelques artères de grues qui aboutissoient à la tête de son dragon postiche , & servoient d'organe pour porter la voix d'un homme qui étoit caché dans une chambre voisine. Cette prétendue faveur ne s'accordoit pas tous les jours ; mais seulement pour les personnes distinguées. L'oracle qu'il rendit à Severian , touchant l'entreprise d'Arménie , étoit une réponse de la propre bouche du dieu , qui lui prédisoit la victoire. Après sa défaite , il en substitua un autre qui le détournoit de cette entreprise : car il avoit l'impudence de corriger les oracles qui avoient mal réussi ; & s'il arrivoit qu'il eût promis la santé à un malade , & qu'il vînt à mourir , il en publioit un tout contraire. Il avoit aussi l'adresse , pour ne pas s'attirer l'inimitié des prêtres de Malle , de Claros & de Didyme , où l'on rendoit des oracles

aussi trompeurs que les siens, d'envoyer consulter ces oracles, surtout lorsqu'il étoit pressé de près, & qu'il vouloit éluder quelque demande. Ce faux prophète eut l'impudence d'envoyer un oracle à l'empereur Marc - Aurèle, qui faisoit la guerre à des nations voisines. Par cet oracle, il lui commandoit de jeter deux lions dans le Danube, avec plusieurs cérémonies, sur l'assurance d'une paix prochaine, qui seroit précédée d'une insigne victoire. Ces lions, traversant le fleuve, furent tués par les ennemis; & les Romains, qui furent défaits, laissèrent plus de vingt mille hommes sur le champ de bataille. Notre Paphlagonien ne fut point embarrassé, il se servit de l'artifice employé par Apollon pour tromper Crésus, & dit qu'il avoit bien prédit la victoire, mais non pas quel seroit le vainqueur. Plusieurs philosophes de la secte d'Epicure voulurent démasquer cet imposteur; mais ses sectateurs, qui ne raisonnoient point, faisoient taire, par leurs clameurs, ceux qui entreprenoient de les désabuser. Il paroît d'ailleurs que le gouvernement regardoit le métier de prophète comme bien d'autres, & laissoit ceux qui s'en méloient profiter d'une industrie qui mettoit tous les fors à contribution. Alexandre avoit prédit qu'il mourroit d'un coup de foudre, comme Esculape, à l'âge de cent cinquante ans; mais il périt d'un ulcère avant sa soixante-dixième année. *V. les imposteurs insignes de Rocolas, & le Conservateur, Décembre, 1756.*

Muncer, chef des Anabaptistes & d'une troupe d'enthousiastes, étant pris, fut appliqué à la question. Comme on lui reprochoit d'avoir séduit tant de misérables, pour les faire périr, il se prit à rire, & dit : *Pourquoi me croyoient-ils ?*

On voit, dans l'histoire des hérésies, quelques hérétiques qui ont su employer plusieurs prestiges, & profiter d'une éloquence de corps qui leur étoit

B b iv

propre , pour persuader la multitude & accréditer leurs erreurs. On demandoit à un de ces visionnaires , quel étoit l'objet de tous ses travaux ? « Ah ! » répondit il , vous ne savez pas le plaisir qu'il y a » de persuader aux autres ce que l'on ne comprend » pas soi-même. » Ce visionnaire assurément auroit pensé que la plupart de nos commentateurs avoient bien du plaisir. Il faut avouer cependant que plusieurs hérétiques se sont proposé un autre objet de leurs travaux. Quelques faux prophètes , comme Mahomet , se sont servis des erreurs qu'ils ont jetées à la multitude , comme d'une bride que l'on met à une bête de somme , pour la conduire plus facilement.

La Voisin , qui faisoit commerce de poison , cherchoit aussi à duper le public par ses prétendues intelligences diaboliques. Lorsqu'on la consultoit sur diverses choses , & qu'on vouloit lui expliquer le fait : Taisez-vous , s'écrioit-elle , je ne veux point savoir vos affaires ; c'est à l'esprit à qui il faut les dire , car c'est un esprit jaloux qui ne veut point qu'on entre dans ses secrets ; je ne puis que le prier pour vous , & lui obéir. Elle alloit ensuite chercher du papier , qu'elle disoit être charmé : elle vous donnoit les noms , les titres & les qualités de l'esprit ; & après vous avoir dicté le début de la lettre , elle vous laissoit la liberté de l'achever , & d'y dire vos petites raisons au plus juste. Quand vous aviez achevé de mettre toutes vos questions par écrit , la rusée magicienne venoit , avec un réchaud plein de braise à la main , & une boule de cire vierge dans l'autre. Pliez , disoit-elle , cette boule dans votre lettre , & vous verrez consumer l'un & l'autre par le feu ; car l'esprit fait déjà ce que vous avez à lui dire ; & dans trois jours vous pouvez venir savoir la réponse. Cela dit , la Voisin prenoit le paquet de la main de la personne , & le jettoit dans le feu ,

où il étoit d'abord entièrement consumé. Cependant trois jours après on avoit une réponse positive à tout ce qu'on avoit écrit , que l'on trouvoit toute cachetée chez la prétendue forcière. L'adresse de la Voisin faisoit tout le prestige. Cette femme avoit dans la main une boule de cire pliée dans un papier écrit ; le paquet étoit de même forme & de même grosseur ; & tout consistoit dans la subtilité avec laquelle elle escamotoit celui qu'on lui présentoit , & jettoit l'autre dans le feu. Elle savoit , par ce moyen , ce qu'on demandoit à l'esprit ; & il lui étoit aisé , pendant les trois jours qu'il falloit laisser écouler avant d'avoir la réponse , de s'instruire plus particulièrement des affaires & de l'humeur de la personne , & de lui écrire , sous le nom de l'esprit , des choses que le hasard & les intrigues qu'elle avoit , faisoient souvent réussir. C'est par ces pratiques criminelles que cette femme , qui a eu le sort qu'elle méritoit , s'étoit acquise un droit sur la crédulité des superstitieux & des ignorans. *Lettres de M. Dunoyer.*

Il est paru de notre temps quelques autres imposteurs obscurs , qui , se proposant pour objet de mettre à contribution la commisération publique , ont reçu le châtiment de leurs fourberies. Les papiers Anglois de 1760 , font mention qu'une jeune femme , habillée en homme , avoit essayé de se pendre à Nor-Wood ; mais qu'elle en avoit été empêchée par quelques personnes qui l'avoient aperçue. Elle fut transportée à Barth , où on lui donna les secours dont elle avoit besoin ; & de-là on la remit entre les mains de ses amis. On trouva un papier attaché à un arbre , près du lieu qu'elle avoit choisi pour son funeste dessein ; & sur ce papier , étoient écrits des vers , dont voici le sens : « Jeunes amans , qui » passez par ce lieu , jetez un œil de pitié sur une » femme infortunée , dont l'amour avoit égaré la

» raison. Quoique déguisée sous les vêtemens d'un
» homme, elle chérissoit l'honneur & la vertu. Quand
» vous m'aurez trouvée, je ne vous demande qu'une
» biere & un tombeau. Si l'on ouvre mon sein après
» ma mort, vous y verrez un cœur déchiré par ses
» maux. » Quelques jours après, cette femme entra
dans la boutique d'un apothicaire de Bristol, &
demanda du poison que l'apothicaire lui refusa prudemment, quoiqu'elle le sollicitât vivement, & lui offrit cent guinées pour le tenter. Cette femme, voyant que ses instances étoient inutiles, menaça de se couper la gorge, & sortit de la boutique avec précipitation. On la suivit & on la ramena chez cet apothicaire, où elle fut examinée par un Alderman, & quelques autres personnes. Elle leur dit qu'elle étoit la femme qu'on avoit trouvée pendue à Nor-Wood, près de Bath, & à qui on avoit sauvé la vie; qu'elle étoit d'une noble famille, mais quelle mourroit plutôt que de révéler son nom; qu'elle avoit quitté la maison paternelle pour une intrigue d'amour; qu'elle n'avoit point de crime à se reprocher; qu'elle avoit pris les habits d'un homme, & s'étoit engagée comme simple soldat; enfin que ne pouvant plus résister aux peines & aux humiliations qui la tourmentoient, elle avoit pris le parti de secouer le fardeau insupportable de la vie. Elle fut transportée à l'hôpital de saint Pierre, & l'on fit des informations pour découvrir son nom & sa famille. On reconnut enfin que cette prétendue femme étoit un libertin & un imposteur, qui, quoique vêtu des habits de son sexe, avoit réussi à se faire passer pour femme, parcequ'il joignoit à une voix grêle, un visage efféminé. Il avoit intéressé en sa faveur toutes les femmes, qui le regardoient comme une victime de l'amour malheureux. Le juge même, qui l'avoit interrogé, n'avoit pu s'empêcher de répandre des larmes sur le prétendu désespoir amoureux de cet im-

posteur. On le mit dans une maison de correction, & il fut condamné à être sévèrement fustigé.

Les mêmes papiers Anglois ont publié qu'on entendit, il y a quelques années, un arbre qui gémissoit dans les forêts d'Angleterre. Le propriétaire du terrain où se trouvoit cet arbre, tira beaucoup d'argent des gens de la campagne, qui accouroient pour voir & entendre une chose aussi merveilleuse. A la fin, quelqu'un proposa de couper l'arbre; mais le propriétaire s'y opposa, non par aucune vue d'intérêt propre, disoit-il modestement, mais dans la crainte que celui qui oseroit y mettre la coignée, n'en mourût subitement. On trouva cependant un homme qui n'avoit pas peur de la mort subite, & qui abattit l'arbre à coups de hache. Alors on découvrit un tuyau qui formoit une communication à plusieurs toises sous terre, & par le moyen duquel on produisoit les gémissemens qu'on avoit entendus.

INGRATITUDE.

DES pêcheurs, en jettant leur filet en mer, aperçoivent un homme prêt à se noyer. L'un d'eux prend aussi-tôt son croc, se saisit de cet homme qu'il touche à l'œil, & après l'avoir transporté dans son lit, le fait revenir par ses soins. Cet homme, en recouvrant la santé, reconnoît qu'il lui manque un œil, il accuse le pêcheur de le lui avoir crevé, & le traduit en justice. Ils plaident leur cause. Comme les juges paroissent embarrassés, un assistant se leva, & dit, qu'il falloit jeter de nouveau cet homme à la mer, précisément dans l'endroit d'où on l'avoit retiré, & que, s'il se salvoit sans le secours de personne, on condamneroit le pêcheur à lui donner des dommages & intérêts. Ce conseil fut suivi, mais

le plaignant se garda bien de tenter l'aventure. Ce conte, qui est ancien, fait voir qu'il ne revient que du mal des services rendus à un ingrat.

Un gentilhomme Espagnol se vengea un jour d'une manière assez particulière, de l'ingratitude d'un favori de Charles V, roi d'Espagne. Ce gentilhomme avoit fait présent au seigneur de Chièvres, c'étoit le nom du favori, de la plus belle mule qui fût dans le royaume. Elle étoit superbement enharnachée, & ce favori en parut charmé. Peu de jours après, Chièvres étant à une fenêtre où il prenoit l'air, & s'entretenoit avec un seigneur de ses amis, ils virent passer cette mule. L'ami, charmé du poil, de la finesse & du pas de cet animal, demanda au favori d'où il l'avoit eue. Chièvres répondit froidement qu'il ne s'en souvenoit pas. Le gentilhomme, qui la lui avoit donnée, étoit présent; il ne put entendre ces mots sans un extrême dépit, & se retira avec un desir secret de mortifier l'ingrat qu'il avoit obligé. Il fit répandre à cet effet par toute la ville des affiches, dans lesquelles il exposoit avoir perdu depuis tel temps une mule de prix. Il la dépeignit d'ailleurs si bien, qu'aux signalemens qu'il en donnoit, elle étoit très-reconnoissable. On fut bien-tôt à la cour que la mule perdue & criée, étoit celle dont le seigneur de Chièvres se faisoit honneur; ce qui appréta à rire pendant quelque temps aux dépens de ce favori.

Tacite remarque que les tyrans regardent toujours de mauvais œil ceux qui leur ont rendu de grands services, ou qui se distinguent par des qualités éminentes. Ajoutons que ces princes, qui deshonorent le trône, affectionnent plus ceux qui leur sont obligés, que ceux à qui ils ont eux-mêmes obligation. La reconnoissance semble être pour eux un fardeau dont ils cherchent bien-tôt à se délivrer par la calomnie & l'injustice. L'empereur Basile,

courant à la chasse, un cerf le prit avec son bois par la ceinture. Quelqu'un de sa suite tira son épée, coupa cette ceinture, & le délivra. Il lui fit trancher la tête, parcequ'il avoit, disoit-il, tiré l'épée contre lui. *Hist. de Nicéphore.*

Un roi de Mandoa, dans l'Indoustan, étant tombé dans une rivière, en fut heureusement retiré par un esclave, qui s'étoit jetté à la nage & l'avoit saisi par les cheveux. Son premier soin, en revenant à lui-même, fut de demander le nom de celui qui l'avoit retiré de l'eau. On lui apprit aussi-tôt l'obligation qu'il avoit à l'esclave, dont on ne doutoit pas que la récompense ne fût proportionnée à cet important service. Mais il lui demanda comment il avoit eu l'audace de mettre la main sur la tête de son prince, & sur le champ il lui fit donner la mort. Quelque temps après ce même prince étant assis dans l'ivresse, sur le bord d'un bateau, près d'une de ses femmes, il se laissa tomber encore une fois dans l'eau. Cet femme pouvoit aisément le sauver; mais croyant ce service trop dangereux, elle le laissa périr, en donnant pour excuse, qu'elle se souvenoit de l'histoire du malheureux esclave. *Histoire des Voyages.*

INSTINCT DES ANIMAUX.

Nous placerons sous cet article quelques anecdotes qui prouvent que les animaux se rappellent, combinent jusqu'à un certain point les sensations qu'ils ont éprouvées, & qu'ils en tirent des résultats relatifs à leurs besoins.

Il est d'usage dans les pensions d'avertir de l'heure des repas par le son d'une cloche. Le chat de la maison, qui ne trouvoit son dîner au réfectoire que quand il avoit entendu ce son, ne manquoit pas d'y

être attentif. Il arriva un jour qu'on l'avoit enfermé dans une chambre, & ce fut inutilement pour lui que la cloche avoit sonné : quelques heures après, ayant été délivré de sa prison, son appétit le fit descendre tout de suite au réfectoire ; mais il n'y trouva rien. Au milieu de la journée on entend sonner, chacun veut savoir ce que c'est, on trouve le chat qui étoit pendu à la cloche & qui la remuoit tant qu'il pouvoit pour faire venir un second dîner.

On rapporte à-peu-près la même chose d'un chien que l'on nourrissoit dans une communauté. Tous ceux de cette communauté qui arrivoient tard, & vouloient prendre leur repas, tiroient une petite sonnette, & le cuisinier passoit leur portion par le moyen d'une boîte tournante, qu'on appelle *Tour* dans les maisons religieuses. Le chien étoit attentif à tous ces mouvemens, parcequ'ordinairement on lui abandonnoit quelques os dont il se régaloit. Ces revenans-bons ne satisfaisoient pas toujours son appétit, néanmoins il s'en contentoit, lorsqu'un jour, n'ayant pu rien attraper, il s'avise de tirer lui-même la sonnette avec sa gueule. Le garçon de cuisine, croyant que c'étoit une personne de la communauté, passe une portion ; le chien ne s'en fait pas faute & l'avale dans le moment. Le jeu lui paroît doux, il recommence le lendemain, & sûr de sa pitance, ne fait plus la cour à personne. Cependant le cuisinier, qui s'étoit plusieurs fois aperçu qu'on lui demandoit une portion de plus, porta ses plaintes. On fait des recherches, on examine, on surprend à la fin le drole, qui ordinairement n'attendoit pas que toutes les personnes de la communauté eussent leur portion, pour demander la sienne. On admira la finesse de cet animal ; & pour ne pas le priver du fruit de son industrie, on continua de lui passer sa pitance, que l'on composoit de tout ce qui étoit resté sur les assiettes.

Un autre chien , non moins avisé , étoit dressé à faire plusieurs commissions. Lorsque son maître vouloit l'envoyer chez le traiteur , il faisoit certains signes que le chien connoissoit , & cet animal revenoit gaiement avec ce que le traiteur lui avoit mis à la gueule. Tout alloit au mieux , lorsqu'un beau soir deux chiens du quartier , flattés par l'odeur de petits pâtés que ce nouveau messager portoit , s'avisèrent de l'attaquer. *Gueule-noire* , c'étoit le nom de ce messager , posa aussitôt son panier à terre , se met devant , & se bat courageusement contre le premier qui avance. Mais comment faire , lorsqu'il se collète avec l'un , l'autre court au panier & avale des petits pâtés. Il n'y en avoit bien-tôt plus , & *Gueule-noire* alloit être la dupe de tout ceci. Que fait-il ? Voyant qu'il n'est pas possible de sauver le dîner de son maître , il se jette dessus au milieu des deux champions , & sans marchander davantage , dépêche le plus vite qu'il peut le reste des petits pâtés. Pasquin , valet du *Dissipateur* , cite assez plaisamment , dans la comédie de ce nom , l'exemple de ce chien. *Scène I. Acte I.*

L'adresse industrieuse du singe est connue de tout le monde. Il est dit dans l'*Histoire générale des Voyages* , que ceux qui vont à la chasse des singes , sur les côtes d'Afrique , ne réussissent jamais à leur tendre le même piège. Ces animaux ne connoissent pas moins leurs ennemis. S'ils voient un singe de leur troupe blessé d'un coup de flèche , ils s'empressent de le secourir. La flèche est-elle barbuë , ils la distinguent fort bien à la difficulté qu'ils trouvent à la tirer ; & pour donner du moins à leur compagnon la facilité de fuir , ils en brisent le bois avec les dents. Un autre est-il blessé d'un coup de balle , ils reconnoissent la plaie au sang qui coule , & mâchent des feuilles pour la panser. Lorsqu'ils se sentent les plus forts , les chasseurs courent grand ris-

que d'avoir la tête écrasée à coups de pierres, ou d'être déchirés en pièces.

Plutarque, dans la vie de Caton le censeur, parle d'une mule, qui, ayant été long-temps employée à des travaux publics, fut mise en liberté; on la laissoit paître où elle vouloit. Mais cet animal, regrettant en quelque sorte d'être inutile, venoit de lui-même se présenter au travail, & marchoit à la tête des autres bêtes de somme, comme pour les exciter & les encourager; ce que le peuple vit avec tant de plaisir, qu'il ordonna que la mule seroit nourrie jusqu'à sa mort aux dépens du public.

* Le serpent, que l'on regarde comme le symbole de l'ingratitude, est néanmoins susceptible d'éducation. Autrefois les Macédoniens en élevoient. Ils leur faisoient têter les femmes, & jouer avec les enfans. Madame du Noyer rapporte dans une de ses lettres, que pendant son séjour à Dijon, elle alla rendre visite à une conseillère du parlement, qui avoit élevé un serpent. Comme cette dame avoit quelque indisposition, madame du Noyer la trouva couchée sur un lit d'ange : elle avoit bonne compagnie auprès d'elle. Son déshabillé lui donnoit un petit air de nymphe. « Je m'approchai de cette aimable
» malade, continue celle qui lui rendoit visite, mais
» quelle fût ma surprise, quand je vis qu'elle badi-
» noit avec un serpent, qui étoit attaché à son bras,
» avec un ruban couleur de feu, assez long pour lui
» laisser la liberté de se promener sur le lit. Je fis un
» cri effroyable à cet aspect, & l'horreur que l'on
» a naturellement pour ces sortes d'animaux, me
» fit frémir : mais la dame me dit que je n'avois rien
» à craindre, que son serpent ne me feroit point de
» mal; & après qu'elle lui eut donné un petit coup,
» comme on auroit fait à un joli épagneul, elle lui
» dit de dormir; & ce docile animal se glissa dans
» son sein, où un moment après il parut effective-
» ment

ment endormi. Vous avez vu mon serpent, ajouta cette dame, on peut vous dire qu'il y a six ans que je l'ai, & que, contre le naturel de ceux de son espèce, il ne m'a jamais fait aucun mal. Toute la compagnie certifia la même chose, & je sortis de chez cette dame dans un étonnement dont je ne puis encore revenir. Elle voulut que je visse tout ce qu'il savoit faire : elle siffla à demi-bas ; il s'éveilla, fit mille singeries, après quoi on fit ouvrir une boîte de vermeille, qui étoit pleine de son, dont il se régala. »

Les animaux, les chiens sur-tout, sont susceptibles des sentimens les plus affectueux, & les plus tendres. Homère avoit de son temps pris plaisir à peindre la fidélité du chien d'Ulysse. M. Hagedorn, poète Allemand, a retracé, ou plutôt a peint de nouveau ce tableau intéressant, dans son épître sur l'*Amitié*. « Ulysse est réduit à mendier quelques restes devant son palais, où à peine les esclaves jettent sur lui quelques regards en passant ; les fiers courtisans se moquent de l'éloquence d'un prince infortuné. Personne n'accorde à ses besoins la moindre parole consolante. Un vieux chien reconnoît son vieux maître ; ce chien, qui, avec une vitesse égale à celle du cerf, traversoit autrefois les bruyères, du nom duquel la vaste forêt rétentissoit quand tous les chasseurs crioient *Argus* ; cet Argus, si ardent à poursuivre les bêtes fauves, qui connoissoit mieux les parcs & les plaines, que la maison ; jadis le favori des jeunes courtisans passionnés pour la chasse, pour prix de ses longs & fidèles services, étoit congédié dans sa vieillesse, exilé de son chenil, privé d'un peu de paille, réduit à coucher en plein air, où chaque jour il étoit affoibli par quelque nouvelle infirmité ; autrefois le plaisir de ses maîtres, maintenant le jouet des valets, il manque de force pour mar-

Cc

« cher ; il fait un dernier effort pour se traîner sur
 « les pas du pauvre mendiant , s'approche de lui
 « avec une oreille dressée , le flaire , le flatte de la
 « langue & de la queue , & , lorsque l'étranger , les
 « yeux mouillés de larmes , lui rend quelques car-
 « reffes , & que son attachement lui vait encore
 « cette reconnoissance , il soupire , il crie , lève les
 « yeux , reconnoît Ulyffe & meurt. »

On a rapporté , dans le *Journal économique* du mois de Mai 1785 , cet exemple singulier de la sensibilité d'une chienne pour ses petits. Un particulier avoit dans sa meute une chienne qu'il aimoit beaucoup , & qui avoit le privilège de manger & de dormir dans le salon. Cette chienne , ayant mis bas , il prit le temps qu'elle étoit absente , pour noyer ses petits dans un étang voisin. La chienne , étant revenue quelque temps après , fut fort inquiète de ne plus les voir. Elle fut les chercher , & les ayant trouvés noyés , elle les apporta les uns après les autres aux pieds de son maître , & lorsqu'elle fut au dernier , elle le regarda fixement , & expira sur le champ.

Sous le règne de Charles V , roi de France , un nommé *Aubri* , de Montdidier , passant seul dans la forêt de Bondi , est assassiné & enterré au pied d'un arbre. Son chien reste plusieurs jours sur la fosse & ne le quitte que pressé par la faim. Il vient à Paris chez un intime ami du malheureux Aubri , & par ses tristes hurlemens , semble lui annoncer la perte qu'ils ont faite. Après avoir mangé , il recommence les cris , va à la porte , tourne la tête pour voir si on le suit , revient à cet ami de son maître , & le tire par l'habit , comme pour lui marquer de venir avec lui. La singularité de tous les mouvemens de ce chien , sa venue sans son maître qu'il ne quittoit jamais ; ce maître qui , tout d'un coup , a disparu , & peut-être cette distribution de justice & d'évé-

Nemens qui ne permet guères que les crimes restent long-temps cachés ; tout cela fit que l'on suivit ce chien. Dès qu'il fut au pied de l'arbre , il redoubla ses cris , en grattant la terre , comme pour faire signe de chercher en cet endroit. On y fouilla , & on y trouva le corps du malheureux Aubri. Quelque temps après , ce chien aperçoit , par hasard , l'assassin , que tous les historiens nomment *le Chevalier Macaire* ; il lui saute à la gorge , & l'on a bien de la peine à lui faire lâcher prise. Chaque fois qu'il le rencontre , il l'attaque & le poursuit avec la même fureur. L'acharnement de ce chien , qui n'en veut qu'à cet homme , commence à paroître extraordinaire. On se rappelle l'affection qu'il avoit marquée pour son maître , & en même-temps plusieurs occasions où ce chevalier Macaire avoit donné des preuves de sa haine & de son envie contre Aubri de Montdidier. Quelques autres circonstances augmentent les soupçons. Le roi , instruit de tous les discours que l'on tenoit , fait venir ce chien , qui paroît tranquille jusqu'au moment qu'apercevant Macaire au milieu d'une vingtaine d'autres courtisans , il tourne , abboie , & cherche à se jeter sur lui. Dans ces temps-là on ordonnoit le combat entre l'accusateur & l'accusé , lorsque les preuves du crime n'étoient pas convaincantes. On nommoit ces sortes de combats : *Jugemens de Dieu* ; parce qu'on étoit persuadé que le ciel auroit plutôt fait un miracle que de laisser succomber l'innocence. Le roi , frappé de tous les indices qui se réunissoient contre Macaire , jugea qu'il étoit gage de bataille , c'est-à-dire , qu'il ordonna le duel entre ce chevalier & le chien. Le champ clos fut marqué dans l'île Notre-Dame , qui n'étoit alors qu'un terrain vague & inhabité. Macaire étoit armé d'un gros bâton ; le chien avoit un tonneau percé pour sa retraite & ses relancemens. On le lâche ; aussitôt

il court , tourne autour de son adversaire , évite ses coups , le menace tantôt d'un côté , tantôt d'un autre , le fatigue , & enfin s'élance , le saisit à la gorge , le renverse , & l'oblige de faire l'aveu de son crime en présence du roi & de toute la cour. La mémoire de ce chien mérita d'être conservée à la postérité par un monument qui subsiste encore sur la cheminée de la grande salle du château de Montargis. *Essais historiques sur Paris.*

En 1616 , le pont S. Michel étant tombé , un enfant fut enseveli sous les ruines ; mais , heureusement , il se trouva à couvert sous deux poutres qui s'étoient croisées , & ne reçut aucune blessure. Un chien , qui s'étoit trouvé à côté de lui dans le temps du danger , en fut préservé comme lui. Ce chien , serré entre les ruines qui l'empêchoient de s'échapper , aboya de toute la force , & attira , par ses cris , quelques personnes qui le dégagèrent. Ayant ainsi recouvré la liberté , il s'en réjouit d'abord ; mais ne voyant point l'enfant qui avoit partagé son malheur , il rentra sous les débris qui le cachotent , se remit à japer , & vint enfin à bout de faire découvrir l'enfant.

M. de Bouffanelle , capitaine de cavalerie dans le régiment de Beauvilliers , fait mention , dans ses *Observations militaires* , imprimées à Paris en 1760 , qu'en 1757 , un cheval de sa compagnie , hors d'âge , très-beau , & du plus grand feu , ayant tout-à-coup les dents usées au point de ne pouvoir plus mâcher le foin & broyer son avoine , fut nourri pendant deux mois , & l'eût été davantage si on l'eût gardé , par les deux chevaux de droite & de gauche , qui mangeoient avec lui ; que ces deux chevaux tiroient du râtelier du foin , qu'ils mâchoient , & jettoient ensuite devant le vieillard ; qu'ils en usoient de même pour l'avoine , qu'ils broyoient bien menue , & mettoient ensuite devant lui. C'est ici , ajoute

l'auteur, l'observation & le témoignage d'une compagnie entière de cavalerie, officiers & cavaliers.

L'historien du Paraguai rapporte un fait plus extraordinaire d'une lionne. Les Espagnols se trouvoient assiégés dans Buénos-aires par les peuples du canton. Le gouverneur avoit défendu à tous ceux qui demeuroient dans la ville, d'en sortir. Mais craignant que la famine, qui commençoit à se faire sentir, ne fît violer ses ordres, il mit des gardes de toutes parts, avec ordre de tirer sur tous ceux qui chercheroient à passer l'enceinte désignée. Cette précaution retint les plus affamés, à l'exception d'une seule femme nommée *Maldonota*, qui trompa la vigilance de ses gardes. Cette femme, après avoir erré dans des champs déserts, découvrit une caverne, qui lui parut une retraite sûre contre tous les dangers; mais elle y trouva une lionne, dont la vue la saisit de frayeur. Cependant les caresses de cet animal la rassurèrent un peu: elle reconnut même que ces caresses étoient intéressées. La lionne étoit pleine, & ne pouvoit mettre bas; elle sembloit demander un service que Maldonota ne craignit point de lui rendre. Lorsqu'elle fut heureusement délivrée, sa reconnoissance ne se borna point à des témoignages présens: elle sortit pour chercher sa nourriture; &, depuis ce jour, elle ne manqua point d'apporter, aux pieds de sa libératrice, une provision qu'elle partageoit avec elle. Ces soins durèrent aussi long-temps que ses petits la retinrent dans la caverne. Lorsqu'elle les en eut retirés, Maldonota cessa de la voir, & fut réduite à chercher sa subsistance elle-même. Mais elle ne put sortir souvent sans rencontrer les Indiens, qui la firent esclave. Le ciel permit qu'elle fut reprise par des Espagnols, qui la ramenèrent à Buénos-aires. Le gouverneur en étoit sorti. Un autre Espagnol, qui commandoit en son absence,

homme dur jusqu'à la cruauté , savoit que cette femme avoit violé une loi capitale , il ne la crut pas assez punie par ses infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre , en pleine campagne , pour y mourir de faim , qui étoit le mal dont elle avoit voulu se garantir par sa fuite , ou pour y être dévorée par quelque bête féroce. Deux jours après , il voulut savoir ce qu'elle étoit devenue. Quelques soldats , qu'il chargea de cet ordre , furent surpris de la trouver pleine de vie , quoiqu'environnée de tigres & de lions , qui n'osoient s'approcher d'elle , parcequ'une lionne , qui étoit à ses pieds avec plusieurs lionceaux , sembloit la défendre. A la vue des soldats , la lionne se retira un peu , comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Maldonota leur raconta l'aventure de cet animal , qu'elle avoit reconnu au premier moment ; & lorsqu'après lui avoir ôté ses liens , ils se dispoisoient à la reconduire à Buénos-aires , il la caressa beaucoup , en paroissant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvoit , sans paroître plus féroce que les lions mêmes , se dispenser de faire grace à une femme dont le ciel avoit pris si sensiblement la défense. *V. l'Hist. générale des Voyages.* On y cite plusieurs garans de ce fait singulier.

Ceux qui gouvernoient l'éléphant qui étoit autrefois à la ménagerie , ont observé qu'il connoissoit bien ceux qui se moquoient de lui , & qu'il s'en vengeoit lorsqu'il pouvoit en trouver l'occasion. Un peintre vouloit le dessiner en une attitude extraordinaire , qui étoit de tenir la trompe levée & la gueule ouverte. Le domestique du peintre , pour le faire demeurer en cet état , lui jettoit des fruits dans la gueule , & , le plus souvent , faisoit semblant d'en jeter. L'animal en fut irrité ; & , comme s'il eût reconnu que l'envie que le peintre avoit

de le dessiner étoit la cause de cette importunité , au lieu de s'en prendre au domestique , il s'adressa au maître , & lui jetta , par la trompe , une quantité d'eau , dont il gâta le papier sur lequel le peintre dessinoit.

Voici deux autres faits , relatifs à l'éléphant , cités dans l'histoire naturelle du cabinet du roi. Un éléphant maltraité par son *cornac* , (c'est ainsi qu'on appelle son conducteur) s'en étoit vengé en le tuant. Sa femme , témoin de ce spectacle , prit ses deux enfans & les jeta aux pieds de l'animal encore tout furieux , en lui disant : *Puisque tu as tué mon mari , ôve-moi aussi la vie , ainsi qu'à mes enfans*. L'éléphant s'arrêta tout court , s'adoucit , & , comme s'il eût été touché de regret , prit avec sa trompe le plus grand de ses deux enfans , le mit sur son cou , l'adopta pour son cornac , & n'en voulut point souffrir d'autre.

Si l'éléphant est vindicatif , il n'est pas moins reconnoissant. Un soldat de Pondichéri , qui avoit coutume de porter à un de ces animaux une certaine mesure d'*arac* chaque fois qu'il touchoit son prêt , ayant un jour bu plus que de raison , & se voyant poursuivi par la garde , qui vouloit le conduire en prison , se refugia sous l'éléphant , & s'y endormit. Ce fut en vain que la garde tenta de l'arracher de cet asyle , l'éléphant le défendit avec sa trompe. Le lendemain le soldat , revenu de son ivresse , frémit , à son réveil , de se voir couché sous un animal d'une grosseur si énorme. L'éléphant , qui sans doute , poursuit l'historien , s'aperçut de son effroi , le caressa avec sa trompe pour le rassurer , & lui fit entendre qu'il pouvoit s'en aller.

Les historiens Latins , qui ont écrit la vie de l'empereur Domitien , nous disent que cet empereur voulant donner une fête aux Romains , fit dresser une troupe d'éléphans pour danser un ballet. On

Cc iv

leur enseignoit des pas & des figures difficiles à retenir. Un de ces animaux ayant été battu , pour n'avoir pas bien retenu la leçon , on remarqua que la nuit suivante , il la répéta de son propre mouvement , au clair de la lune.

On fait que de temps immémorial les Indiens se sont servi d'éléphans à la guerre ; mais aujourd'hui , que l'usage des armes à feu s'est introduit , ces animaux sont plutôt armés pour la représentation que pour l'effet. On tireroit peut-être un plus grand secours des chiens , du moins pour la garde des places. Il est dit , dans les *Réflexions militaires de Santa-cruz* , qu'en 1702 , Philippe V fit donner à Porto-Hercule , au mont Philippe & au fort de l'Étoile , du pain de munition à quelques chiens qui rôdoient autour de ces postes ; ils servoient autant que les sentinelles & les meilleures patrouilles. Au plus petit bruit des partis Autrichiens qui sortoient d'Orbitello , ou du fort de saint Etienne , ces chiens aboyoient avec tant de force , que la garnison étoit très-bien avertie. Si des détachemens alloient en parti , ces chiens les précédoient , & découvroient toutes les embuscades des ennemis , ou indiquoient le chemin qu'ils suivoient après avoir été battus.

I N T É G R I T É.

UNE équité sans tache , est la première vertu d'un juge , parcequ'il est l'organe de la loi. Une négligence pardonnable dans un homme ordinaire , devient criminelle dans celui qui est chargé de prononcer sur la fortune des citoyens. M. de *La Fautère* , premier président du parlement de Bretagne , n'étant encore que conseiller , avoit été nommé rapporteur d'une affaire. Il en laissa l'examen à des personnes qu'il croyoit d'aussi bonne foi que lui ; &

sur l'extrait qui lui en fut remis, il rapporta le procès. Quelques mois après le jugement, il reconnoît que sa trop grande confiance & sa précipitation ont dépouillé une famille honnête & pauvre des seuls biens qui lui restoient ; il ne se dissimule point sa faute. Mais ne pouvant faire rétracter l'arrêt, qui avoit été signifié & exécuté, il se donne les plus grands mouvemens pour retrouver les malheureuses victimes de sa négligence. Il les retrouve enfin ; il ne craint point de leur avouer ce dont il se sent coupable, & les force d'accepter, de ses propres deniers, la somme qu'il leur avoit fait perdre involontairement. Quoi que ce ne soit ici qu'un simple acte de justice, nous ne devons pas lui refuser notre admiration, parceque les exemples en sont bien rares. M. de *La Chaussée* a fait usage de ce fait, dans sa comédie de *la Gouvernante*, représentée, pour la première fois sur le théâtre François, le 18 janvier 1747.

I N T É R Ê T P U B L I C.

TOUTE action devient légitime, & même vertueuse, lorsqu'il s'agit de l'intérêt public. C'est ce principe qui, chez les Arabes, a conservé cet exemple de sévérité d'un gouverneur de Basra, nommé *Ziad*. Ce gouverneur, après avoir inutilement tenté de purger la ville des assassins qui l'infestoient, se vit contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qui se trouveroit la nuit dans les rues. L'on y arrêta un étranger ; il fut conduit devant le tribunal du gouverneur, dont il essaya de fléchir la clémence par ses larmes. *Malheureux étranger !* lui dit *Ziad*, *je dois te paroître injuste, en punissant une contravention à des ordres que tu as pu ignorer ; mais*

le salut de Basra dépend de ta mort : je pleure , & te condamne.

INVALIDES.

Ceux qui par des blessures , reçues pour la patrie , se sont mis hors d'état de la servir , ont obtenu chez toutes les nations , un droit à sa reconnoissance & à ses bienfaits. Louis XIV a cherché à rendre cet acte de reconnoissance , aussi glorieux pour le militaire invalide , qu'il étoit possible , en érigeant près de la capitale , ce vaste & superbe hôtel , où l'officier & le soldat sont sûrs de trouver , en tout temps , un asyle honorable & commode. Lorsque le roi vient à l'hôtel des Invalides , c'est à leur garde qu'est confiée la personne de sa majesté. Ce privilège honorable , dont jouissent les Invalides , leur fut accordé dès les premiers temps que Louis XIV alla voir les Invalides. Les soldats qui vouloient , à l'envi les uns des autres , voir de près ce grand prince , se jetèrent en foule devant sa majesté. La garde les repoussa brusquement ; ce qui leur fut très-sensible. Le roi , s'en étant aperçu , ordonna à ses gardes d'agir plus doucement à l'égard de ses anciens serviteurs ; c'est ainsi que ce monarque s'exprima , & il ajouta , avec bonté , qu'il étoit en sûreté au milieu d'eux. Les Invalides , pénétrés de joie & de reconnoissance , témoignèrent vivement leur sensibilité. Depuis ce temps , est-il dit dans les registres de la maison , les Gardes du corps n'ont point garni , dans l'Hôtel , le roi s'étant toujours confié à la garde de ses Invalides , dès qu'il y est entré. En 1743 , lorsque M. le Dauphin vint voir les Invalides , il parut d'abord qu'on avoit oublié leurs prérogatives. On avoit placé le matin les Suisses , du régiment des gardes près de l'hôtel ; mais , sur les représentations qui furent faites , cette garde fut

contremandée, elle décampa à une heure & demie, & le prince arriva à quatre heures & demie. Les Invalides lui servirent de gardes pendant toute la marche. Après avoir vu la maison, M. le Dauphin monta en carrosse dans la cour royale, où ses équipages l'attendoient avec les gardes du corps.

Une autre circonstance glorieuse pour les Invalides, est la visite que leur rendit l'illustre Pierre I, Czar de Moscovie. Après avoir tout examiné avec cet œil observateur, auquel rien n'échappoit de ce qui méritoit d'être remarqué, il voulut voir dîner les soldats. Ce prince goûta de leur soupe, & prenant un verre de vin : *A la santé*, dit-il, *de mes camarades*.

On a rapporté, dans l'*Année Littéraire* de 1756, quelques anecdotes particulières, que l'on pourra voir ici avec plaisir. Les cicognes sont assez communes en Flandre, & elles perchent sur les plus hauts clochers. Après la bataille de *Denain*, & avant que la nouvelle pût en être arrivée à Paris, quatre cicognes parurent sur la tête de quatre statues qui sont au coin de la lanterne du dôme. Les Invalides dirent qu'il y avoit eu sûrement une bataille en Flandre, d'où le bruit avoit fait fuir les cicognes, & plusieurs présagèrent de l'endroit où elles s'étoient arrêtées, que nous avions gagné la bataille. Plusieurs personnes, dignes de foi, qui vivoient encore en 1756 à l'hôtel, avoient vu cette espèce de phénomène.

Sous le ministère de M. Voisin, il y eut un soldat qui avoit les poignets coupés, & qui voloit ses camarades. Il fit long-temps ce métier sans être découvert. Il s'étoit fait faire des étuis de cuir fort, dans lesquels entroient ses deux moignons. Le bout extérieur de ces étuis étoit fait d'un morceau de bois, dans lequel étoient différentes ouvertures propres à recevoir les tiges de différens instrumens, tels que rossignols, crochets, poinçons, &c. N

ouvroit ainsi les chambres & les armoires ; enfin il fut pris en flagrant délit. Il fut condamné à mort par le conseil de guerre. Son jugement, à cause de la rareté du fait, fut commué par Louis XIV lui-même, en une prison perpétuelle. Il est mort à Bicêtre.

Depuis ce temps-là, un soldat sans bras, & un autre sans jambes, se trouvèrent les deux plus forts joueurs de boule. Celui qui n'avoit point de bras, lançoit très-adroitement la boule avec le pied, & celui qui étoit sans jambes, se tenant sur les deux jambes de bois, appuyé d'une main sur une canne, jettoit la boule de l'autre main, à-peu-près comme un enfant de cœur encense.

Comme il se présente des gens de toute espèce, curieux de voir l'hôtel, quelques invalides, pour s'amuser, ont imaginé une plaisanterie qu'ils font à ceux qu'ils jugent assez simples pour se laisser attraper. Ils leur recommandent sur-tout de ne pas manquer de voir l'invalidé qui a une tête de bois. Ils indiquent son corridor & sa chambre, & comme leurs camarades sont prévenus, ils font faire aux idiots de longues courses dans l'hôtel pour chercher la tête de bois, en les envoyant de chambre en chambre, d'où on leur dit toujours qu'il vient de sortir dans le moment.

I V R O G N E S.

LA passion du vin, ainsi que les autres passions, trouble les actions de ceux qui s'y adonnent, obscurcit leur raison, & les porte à mille extravagances. Il faut avouer néanmoins que les ivrognes ont des faillies & des naïvetés qui leur sont particulières, & peuvent amuser. C'est aussi par ce côté qu'on les montre quelquefois sur la scène comique.

Un ivrogne vouloit passer par un cul-de-sac , croyant que c'étoit une rue. Comme il ne peut en venir à bout , il se persuade qu'on lui a bouché le passage. Il tire son épée , & se bat d'estoc & de taille contre une borne qu'il prend pour un homme. A force de férailler , il fait sortir quelques étincelles. Ah ! le vilain , dit-il en reculant , il porte des armes à feu !

Un buyeur intrépide voyoit sa maison qui alloit être engloutie par une inondation , il court vite à sa cave , en tire la seule pièce qui y restoit , & après l'avoir fait transporter en haut : Mes amis , leur dit-il , l'inondation augmente , ne perdons point de temps , vuidons cette pièce de vin , & pour nous sauver , nous aurons la futaille.

Un ivrogne , qui avoit bien bu , se leva la nuit d'auprès de sa femme & alla piffer par la fenêtre. Comme il pleuvoit , il entendoit l'eau d'une gouttière qui tomboit , & croyant que c'étoit lui qui faisoit ce bruit , il restoit toujours dans la même posture. A la fin sa femme lui cria : Auras-tu bien-tôt fini ? Hélas , répartit l'ivrogne , je finirai quand il plaira à Dieu.

Une femme d'artisan , à table avec sa famille , prenoit à tâche de contredire son mari qui étoit un franc ivrogne. Celui-ci , pour appuyer ses raisons , se saisit du pot de vin , c'étoit toute la provision du repas , & boit un grand coup , en disant : Si ce que je dis n'est pas vrai , que ce verre de vin me serve de poison. La femme , revenant à la charge , notre ivrogne recommence les mêmes imprécations ; & de contradictions en contradictions , le pot se vuidoit , lorsque les enfans , plus prudents que leur mère , lui dirent : Eh , de grace , soyez du même sentiment , autrement nous allons mourir de soif.

Le premier Sultan qui se soit enivré de vin , est Amurat IV. L'occasion qui l'y porta , & le goût qu'il

prit ensuite pour cette liqueur , méritent d'être remarqués. Etant à se promener un jour sur la place publique , plaisir que tous les sultans se donnent sous un habit qui les déguise , il rencontra un homme du peuple nommé Béeri Mustapha , si ivre , qu'il chanceloit en marchant. Ce spectacle , étant nouveau pour lui , il demanda à ses gens ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit un homme ivre ; & tandis qu'il se faisoit expliquer comment on le devenoit , Béeri Mustapha , le voyant arrêté sans le connoître , lui ordonna d'un ton impérieux de passer son chemin. Amurat , surpris de cette hardiesse , ne put s'empêcher de lui répondre : Sais-tu , misérable , que je suis le Sultan ? — Et moi , répondit le Turc , je suis Béeri Mustapha. Si tu veux me vendre Constantinople , je l'achete : tu seras alors Mustapha & je serai Sultan. La surprise d'Amurat augmentant , il lui demanda avec quoi il prétendoit acheter Constantinople. — Ne raisonne pas , lui dit l'ivrogne , car je t'achèterai aussi , toi qui n'es que le fils d'une esclave. (On sait que les Sultans naissent des esclaves du serail.) Ce dialogue parut si admirable au Grand-Seigneur , qu'apprenant en même-temps que dans peu d'heures la raison revieroit à Béeri , il le fit porter dans son palais , pour observer ce qui lui resteroit de ce transport , & ce qu'il penseroit lui-même de tout ce qu'il rappelleroit à la mémoire. Quelques heures s'étant passées , Béeri Mustapha , qu'on avoit laissé dormir dans une chambre dorée , se réveille , & marque beaucoup d'admiration de l'état où il se trouve. On lui raconte son aventure , & la promesse qu'il a faite au Sultan. Il tombe dans une mortelle frayeur , & n'ignorant point le caractère cruel d'Amurat , il se croit au moment de son supplice. Cependant , ayant rappelé toute la présence d'esprit pour chercher quelque moyen d'éviter la mort , il prend le parti de seindre qu'il est déjà mou-

tant de frayeur , & que si on ne lui donne du vin pour se ranimer , il se connoît si bien , qu'il est sûr d'expirer bien-tôt. Ses gardes , qui craignirent en effet qu'il ne mourût avant que d'être présenté à l'empereur , lui font apporter une bouteille de vin dont il ne feint d'avaler quelque chose , que pour avoir occasion de la garder sous son habit. On le mene après devant l'empereur , qui lui rappelant ses offres , exige absolument qu'il lui paye le prix de Constantinople , comme il s'y étoit engagé. Le pauvre Turc tira sa bouteille : O empereur ! répondit-il , voilà ce qui m'auroit fait acheter hier Constantinople ; & si vous possédiez les richesses , dont je jouissois alors , vous les croiriez préférables à la monarchie de l'univers. Amurat lui demandant comment cela pouvoit se faire : — Il n'est question , lui dit l'ivrogne , que d'avaler cette divine liqueur. L'empereur , voulant en goûter par curiosité , en but un grand coup , & l'effet en fut très-prompt dans une tête qui n'avoit jamais senti les vapeurs du vin. Son humeur devint si gaie , & tous ses sens se livrèrent tellement à la joie , qu'il crut sentir que tous les charmes de la couronne n'égalent point ceux de sa situation. Il continua de boire. Mais d'ivresse ayant suivi de près , il tomba dans un profond sommeil , dont il ne revint qu'avec un violent mal de tête. La douleur de ce nouvel état , lui fit oublier le plaisir qu'il avoit goûté. Il fit venir Bévri Mustapha , dont il se plaignit avec beaucoup d'emportement. Celui-ci , à qui l'expérience donnoit bien des lumières , engagea sa vie qu'il guérirait sur le champ Amurat ; & ne lui offrit point d'autre remède , que de recommencer à boire du vin. Le Sultan y consentit. Sa joie revint , & son mal fut aussi-tôt dissipé. Il fut si charmé de cette découverte , que non-seulement il en fit usage le reste de sa vie , dont il ne passa point un seul jour

sans s'enivrer ; mais , qu'ayant fait Béeri Mustapha son conseiller privé , il l'eut toujours auprès de sa personne pour boire avec lui. A sa mort , il le fit enter- rer avec beaucoup de pompe dans un cabaret , au milieu des tonneaux ; & il déclara dans la suite , qu'il n'avoit pas vécu heureux un seul jour depuis qu'il avoit perdu cet habile maître & ce fidèle conseiller, *Pour & Contre, Tom. XX.*

J A L O U S I E.

LA jalousie de la femme ne contribue le plus sou- vent qu'à rendre le mari inconstant. *Quiconque est soupçonneux, a dit un poète moderne, invite à le trahir.* Aussi une femme sensée , à qui on rapportoit que son mari faisoit la cour à plusieurs jolies fem- mes , répondit assez délicatement ; « Il m'importe » peu que mon mari promène son cœur toute la » journée , pourvu que le soir il me le rapporte. » Les poètes ont comparé la jalousie à une furie , dont le teint est pâle & livide , & le regard farou- che ; l'enfer est dans son cœur ; les remords la pour- suivent ; elle abhorre toute la nature , & se hait la première. Gabrielle de Vergy , d'une naissance il- lustre , & qui vivoit du temps des croisades , fut la victime de cette implacable furie. L'aimable Ga- brielle , élevée dès l'enfance avec Raoul de Coucy , jeune homme de grande espérance , avoit conçu pour lui les plus tendres sentimens. Coucy , de son côté , n'imaginoit point de plus grand bonheur que l'as- surance charmante de passer avec Gabrielle le reste de ses jours. Mais les parens de cette jeune per- sonne , qui , sans doute , n'avoient jamais senti la dou- ceur d'une union formée par l'estime , & le tendre amour , la livrèrent entre les mains de Fayel , hom- me

me cruel , barbare & jaloux. Cet homme féroce lui fit un crime d'avoir eu un cœur sensible. Envain cette malheureuse épouse chercha à calmer les soupçons de son tyran par la conduite la plus sage , & les attentions les plus marquées ; elle ne put éviter d'être livrée aux horreurs d'une noire prison. Coucy , instruit du sort de cette amante , qui lui étoit devenue encore plus chère depuis qu'elle souffroit , consent à s'éloigner des lieux qu'elle habite. Il fait plus , il conçoit le généreux dessein d'aller chercher la mort dans les combats contre les Sarrafins ; trop heureux si cette mort peut calmer la jalousie de Fayel , & adoucir le sort de l'infortunée Gabrielle. Il se met à la tête de deux cents chevaliers choisis , & fait des prodiges de valeur ; mais commé il alloit au-devant du coup qui devoit l'arracher à la vie , il trouva bien-tôt la mort sur un tas de Sarrafins tués ou blessés. Alors , sentant sa fin s'approcher , il appelle son écuyer , & d'une main qu'il conduit à peine , il lui remet une lettre qu'il vient d'écrire sur son bouclier. « Ne plains point mon destin , lui dit-il , gémis plutôt sur le sort de celle qui n'a pu fléchir un barbare époux. Porte à cet adorable objet mon cœur & ce billet , où j'ai tracé quelques mots. Je me fie à ton zèle pour moi ; & il expire en prononçant le nom chéri de Gabrielle. » L'écuyer , pour mieux s'acquitter de sa commission , se déguise & va aux environs du château de Fayel épier le moment d'y entrer sans en être aperçu. Mais cet homme jaloux , qui étoit toujours sur pied , l'aperçoit le premier. Il le prend aussi-tôt pour un de ses rivaux , croit le reconnoître , s'approche tout doucement , & le tue d'un coup de poignard. Il reconnoît bien-tôt que c'est l'écuyer de Coucy , & craignant tout d'un tel rival , il fouille avec une barbare activité ce fidèle domestique. Quelle joie s'empare de son ame , il voit le cœur de celui qu'il a tant re-

Dd

douté ; mais lorsqu'il eut fini de lire la lettre pleine de tendresse de cet amant , la jalousie s'empara de tous ses sens. Elle lui souffle le plus noir des projets. Je veux , dit-il , que ce cœur , aimé de la parure , lui soit présenté comme un mets. Il donne ses ordres. Le repas funeste est servi. Gabrielle , ce jour-là , par un pressentiment inconnu , frémit d'horreur en s'approchant de son époux. Celui-ci la presse , la sollicite de manger , elle se rend. Ce mets , lui dit-il d'un air cruellement moqueur , a dû te plaire , car c'est le cœur de ton amant. Elle tombe aussi-tôt sans connoissance ; mais son époux , dont la vengeance n'étoit pas encore assouvie , lui rend le jour qu'elle fuit. Il lui commande , sous les plus grandes menaces , de lire la lettre qu'il lui présente. Gabrielle la reçoit en frémissant. Mais à peine a-t-elle aperçu les caractères tracés par le fidele Coucy , qui lui apprend qu'il meurt avec joie pour elle , qu'un froid mortel s'empare de tous ses sens. Fayel fait de nouveaux efforts pour la rappeler à la vie ; mais elle n'étoit déjà plus.

La jalousie inspira de semblables forfaits sous le règne de Charles II , roi d'Espagne. Le marquis d'Astorgas , de la maison d'Osorio , aimoit une jeune personne parfaitement belle. Sa femme , instruite de cette intrigue , court aussi-tôt chez la maîtresse de son mari , bien accompagnée , & la tue elle-même. Elle lui arracha ensuite le cœur , qu'elle fit accommoder en ragoût , & servir à son mari. Lorsqu'il en eut mangé , elle lui demanda si ce ragoût lui sembloit bon : il lui dit qu'oui. Je n'en fuis pas surprise , répondit-elle aussi-tôt ; car c'est le cœur de ta maîtresse , que tu as tant aimée. En même-temps elle tire d'une armoire sa tête , encore toute sanglante , & la fait rouler sur la table où ce malheureux amant étoit avec plusieurs de ses amis. Sa femme disparoît dans le moment & se sauve dans

Un couvent , où elle devint folle de rage & de jalousie.

Une dame ayant demandé audience à Jean III, roi de Portugal , & l'ayant obtenue , lui dit: Sire , votre majesté auroit-elle pardonné à mon mari , s'il m'avoit surprise & tuée en adultère ? Après que le roi lui eut répondu , qu'en ce cas , il auroit pardonné à son mari , elle ajouta : Tout va donc bien , sire ; parcequ'ayant su que mon mari étoit avec une autre dans une de mes maisons de campagne , j'y suis allée avec deux de mes esclaves , à qui j'ai promis la liberté s'ils m'assistoient dans mon entreprise ; & , après avoir rompu la porte , je les ai surpris & les ai tous deux tués d'un coup de poignard. Je vous demande , sire , le même pardon que vous n'eussiez pas refusé à mon mari , si j'eusse été convaincue du même crime. Le roi , étonné de sa résolution , lui pardonna.

Un gentilhomme Portugais , qui demouroit à Goa , étant couché la nuit auprès de sa femme , & ayant rêvé qu'elle accordoit ses faveurs à un amant , ne fut pas plutôt éveillé , que , transporté de rage & de jalousie , il la tua sur le champ comme elle dormoit. *Voyage de Moquet.*

Le voyageur Carré est témoin du fait suivant , arrivé en 1672 , tandis qu'il étoit à Donguery. Abdelkam , un des principaux seigneurs de Visapour , & général des troupes du royaume , s'étant lassé du métier des armes , avoit pris le parti de se retirer dans son ferraïl , où ses grandes richesses lui avoient facilité les moyens de rassembler deux cents des plus belles femmes du monde. Dans cette situation , il reçut l'ordre de reprendre le commandement d'une armée contre le prince Sévagi. Lorsqu'il se vit obligé de partir , sa jalousie s'alluma si furieusement , qu'elle lui inspira le plus noir de tous les desseins. Il s'enferma huit jours au milieu de ses

Dd ij

femmes ; & ce temps fut une suite continuelle de fêtes & de plaisirs. Le dernier jour , pour s'épargner , dans l'absence , toutes les inquiétudes de l'amour , il fit égorger , à ses yeux , ses deux cents femmes. On apprend avec plaisir , par la suite de l'histoire , que Visapour fut aussi-tôt délivrée de ce monstre par la main même de son ennemi. Sévagi , qui se faisoit honneur de joindre l'humanité à ses qualités héroïques , conçut tant d'horreur pour cet abominable meurtrier , qu'il craignit de souiller sa gloire en s'exposant au sort des armes avec lui : il lui fit proposer une conférence sous prétexte d'accommodement. Abdelkam accepta l'offre. Ils devoient se trouver tous deux , sans suite , entre les deux armées. Lorsqu'ils se furent approchés l'un de l'autre , Sévagi tira son poignard , & , profitant de la surprise de son ennemi , il le lui enfonça dans le sein , en lui reprochant son crime , & lui déclarant que celui qui avoit violé les loix de la nature , devoit être exclu du droit des gens.

J E U , J O U E U R S .

PLATON trouvant un de ses disciples qui jouoit , lui fit une réprimande. Le disciple s'excusa , en disant qu'il ne jouoit qu'un petit jeu. Mais , lui dit Platon , comptes-tu pour rien l'habitude de jouer , que ce petit jeu te fait contracter ?

Un homme qui avoit rôdé long-temps par le monde , revint enfin dans sa patrie. Ses amis accoururent en foule , selon l'usage , & lui crioient , à l'envi : Nous sommes charmés de vous revoir en bonne santé ; allons , racontez - nous un peu vos aventures. Ah ! que de miracles furent en un moment sur le tapis. Messieurs , leur dit-il entr'autres choses , vous savez la distance prodigieuse qu'il y a

d'ici au pays des Hurons ? Hé bien , à douze cents lieues de là j'ai vu une espèce d'hommes qui m'a paru tout-à-fait singulière. Souvent ils demeurent assis , autour d'une table , jusques bien avant dans la nuit ; mais il n'y a point de nappe mise , ni rien de quoi occuper la mâchoire. La foudre pourroit gronder sur leurs têtes ; deux armées pourroient combattre à leurs côtés ; le ciel même pourroit menacer ruine , sans leur faire quitter la place , & sans les distraire ; car ils sont sourds & muets. De temps en temps on entend sortir de leurs bouches quelques sons mal articulés ; ces sons n'ont aucune liaison entr'eux , & ne sauroient signifier grand chose ; & pourtant ils font rouler les yeux à une partie de ces gens-là de la manière la plus étrange. Je les ai souvent considérés avec admiration ; car ils ne manquent jamais de spectateurs , qui sont apparemment attirés par un même motif de curiosité ; & croyez-moi , mes amis , je n'oublierai jamais les physionomies terribles que j'ai eu lieu d'observer dans ces occasions. Le désespoir , la rage , quelquefois une joie maligne , mêlée d'inquiétude , venoient s'y peindre tour à tour. Tantôt c'étoit la fureur des Euménides ; tantôt l'air sérieux & morne des juges infernaux ; tantôt les angoisses d'un patient qu'on mène au supplice. Mais , demandèrent les amis du voyageur , quel est le but de ces malheureux ? se feroient-ils dévoués à travailler pour le bien public. — Ho , non. — Vous verrez qu'ils cherchent la pierre philosophale ? — Ce n'est point cela. — C'est donc la quadrature du cercle ? — Encore moins. — Ah ! nous y voici ; ils sont-là pour faire pénitence de leurs crimes ? — Vous vous trompez encore. — Mais aussi , vous nous parlez de vrais maniaques : sans ouïr , sans parler , sans rien sentir : morbleu ! que peuvent-ils faire ?

D d iij

— *Ils jouent.* Cet apologue est de M. Lichtwehr, fabuliste Allemand.

On disoit à un homme d'esprit, de parier pour quelqu'un qu'il ne croyoit pas bon joueur, mais qui gagnoit souvent. Il répondit : « Je voudrois avoir toujours parié pour lui ; mais je ne saurois me résoudre à le faire. »

M. de Saint-Aignan, est-il dit dans les mémoires de l'abbé Arnaud, avoit inventé, à l'armée, un nouveau jeu de cartes, auquel il jouoit un jour, dans sa tente, avec M. de Roquelaure. Il survint une difficulté pour un coup. M. de Roquelaure affuroit que, par toutes les raisons du jeu, le coup devoit passer comme il disoit. M. de Saint-Aignan soutenoit le contraire, prétendant qu'ayant fait lui-même le jeu, il l'avoit fait ainsi. On prit des juges, qui condamnèrent M. de Saint-Aignan, assurant qu'il n'avoit pu faire, dans son jeu, une faute contre les règles. Il fallut en passer par-là, quoi qu'il ne pût pas bien comprendre qu'il ne fût pas permis à un homme qui invente un jeu, de l'assujettir aux règles qu'il lui plaît.

Deux joueurs de dez mirent sur table cent écus, & convinrent que celui qui auroit le moins de points gagneroit. Le premier ayant fait deux as, mit aussi-tôt la main sur l'argent : mais le second l'arrêta ; & ayant jetté les deux dez de sorte que l'un étant monté sur l'autre ne découvroit qu'un seul as, prétendit que les cent écus lui appartenoient ; de quoi il fallut que l'autre, en dépit qu'il en eût, demeurât d'accord.

Un certain Gascon ruiné jouoit gros jeu, & perdoit plus de vingt cartes qu'il faisoit aller au lansquenet. Voilà, s'écria-t-il, de ces coups extraordinaires qui ne sont faits que pour moi. Une femme, touchée de cette perte répétée, ne put s'empêcher

de le plaindre. Chère petite, lui dit-il, épargne-toi ce mouvement de pitié ; ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, je ne perds pas ; ce sont ceux à qui je dois qui perdent.

On autre joueur, dans le même cas, s'écrioit : Ah ! fortune, tu me fais perdre ; mais je te défie de me faire payer.

Un propoisoit à un joueur que la fortune venoit de favoriser, de servir de second dans un duel. Je gagnai hier, répondit-il, huit cents louis, & je me battois fort mal ; mais allez trouver celui à qui je les ai gagnés, il se battra comme un diable, car il n'a pas le sou.

Un homme de finances jouoit mille pistoles au piquet, en une partie, avec un seigneur de la cour. Celui-ci jugea qu'il pouvoit le faire capot & le gagner, s'il lui persuadoit qu'il avoit trois valets, dont cependant il en avoit écarté un. Il compte le point & le reste de son jeu jusqu'à vingt ; &, après avoir rêvé un moment, il jette sa première carte, & compte vingt-trois. Son adversaire lui demande, comment il les compte. Le courtisan recommence à compter son jeu, & y ajoute trois valets. Le financier dit qu'il ne les avoit point nommés avant de jouer sa première carte. Le seigneur soutient le contraire, & offre de parier cent pistoles. La proposition est acceptée : les spectateurs condamnent le seigneur, qui, affectant une sorte de dépit & continuant à jouer les cartes, fit capot le financier, parcequ'il garda l'as du valet que son adversaire, plus fin que lui, avoit écarté.

On rapporte une subtilité à-peu-près semblable d'un Gascon vis-à-vis d'un autre financier. Celui-ci couroit risque d'être capot ; il avoit deux as qui lui restoient, & qu'il montrait à découvert ; il ne savoit lequel garder. Le Gascon voyant qu'il levoit le bras pour jeter l'as dont il falloit se défaire,

D d iv

avança adroitement un de ses pieds sous la table, & pressa un des pieds du financier. Celui-ci, qui étoit environné de plusieurs de ses amis, crut que c'étoit un d'entr'eux qui l'avertissoit de jeter l'autre as ; ce qu'il fit : & comme il se vit capot, il demanda tout haut, avec dépit, quel étoit le presseur de pied. Le Gascon, après lui avoir reproché en riant d'attendre qu'on l'avertît, lui dit : « C'est moi, qui ne crois pas être obligé de vous donner un bon avis. »

Le comte Hamilton, dans ses mémoires pleins de sel & de bonne plaisanterie, peint d'une touche originale & vraie, un jeune homme dupe d'un vieux routier. Le jeune comte de Grammont, en voyage avec son gouverneur pour se rendre à l'armée de Piémont, étoit descendu à Lyon dans une auberge. Ce gouverneur, qui appréhendoit que son élève ne trouvât quelque sujet de dissipation qui l'arrêtât trop long-temps, vouloit le faire souper seul dans une chambre ; mais le comte insista à manger en compagnie. En pleine auberge, s'écria ce gouverneur : Eh ! monsieur, vous n'y songez pas, je me donne au diable, s'ils ne sont une douzaine de baragouineurs à jouer cartes & dez, qu'on n'entendrait pas Dieu tonner. « A ces mots de *cartes* & *de dez*, dit le jeune seigneur qui raconte lui-même son aventure, je sentis mon argent pétiller. Je descendis, & fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeoit remplie de figures extraordinaires. Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il n'y avoit que dix-huit ou vingt de ces messieurs qui auroient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouoit, & je faillis à mourir de rire. Je m'étois attendu à voir bonne compagnie & gros jeu ; & c'étoient deux Allemands qui jouoient au trictrac. Jamais chevaux de carrosse n'ont joué comme ils

„ faisoient : mais leur figure , sur-tout , passoit l'i-
 „ magination. Celui auprès de qui je me trouvois
 „ étoit un petit ragot grassouillet , & rond comme
 „ une boule. Il avoit une fraise avec un chapeau
 „ pointu , haut d'une aune. Non , il n'y a personne ,
 „ qui , d'un peu loin , ne l'eût pris pour le dôme de
 „ quelque église , avec un clocher dessus. Je deman-
 „ dai à l'hôte ce que c'étoit ? Un marchand de Basle ,
 „ me dit-il , qui vient vendre ici des chevaux : mais
 „ je crois qu'il n'en vendra guères de la manière
 „ qu'il s'y prend ; car il ne fait que jouer. Joue-t-il
 „ gros jeu , lui dis-je ? Non , pas à présent , dit-il ,
 „ ce n'est que pour leur écot , en attendant le sou-
 „ per : mais quand on peut tenir le petit marchand en
 „ particulier , il joue beau jeu. A-t-il de l'argent ,
 „ lui dis-je ? Oh , oh , dit le perfide Cerise , (c'étoit
 „ le nom de l'aubergiste) plutôt à Dieu que vous lui
 „ eussiez gagné mille pistoles , & en être de moitié ,
 „ nous ne serions pas long-temps à les attendre. Il
 „ ne m'en fallut pas davantage pour méditer la
 „ ruine du *Chapeau pointu*. Je me remis auprès de
 „ lui pour l'étudier. Il jouoit tout de travers ; éco-
 „ les sur écoles , Dieu sait. Je commençois à me
 „ sentir quelques remords sur l'argent que je devois
 „ gagner à une *petite citrouille* qui en savoit si peu.
 „ Il perdit son écot , on servit , & je le fis mettre
 „ auprès de moi. C'étoit une table de réfectoire
 „ où nous étions pour le moins vingt-cinq , malgré
 „ la promesse de mon hôte. Le plus maudit repas
 „ fini , toute cette cohue se dissipa , je ne fais com-
 „ ment , à la réserve du petit Suisse qui se tint au-
 „ près de moi , & l'hôte qui vint se mettre de l'au-
 „ tre côté. Ils fumoient comme des dragons , & le
 „ Suisse me disoit de temps en temps : *Demande par-*
 „ *don à monsieur de la liberté grande ;* & là-dessus ,
 „ m'envoyoit des bouffées de tabac à m'étouffer.
 „ Monsieur Cerise , de l'autre côté , me demanda la

» liberté de me demander si j'avois été dans son
» pays, & parut surpris de me voir assez bon air,
» sans avoir voyagé en Suisse. Le *petit ragot*, à qui
» j'avois à faire, étoit aussi questionneur que l'au-
» tre. Il me demanda si je venois de l'armée de Pié-
» mont; & lui ayant dit que j'y allois, il me deman-
» da si je voulois acheter des chevaux; qu'il en avoit
» bien deux cents, dont il me feroit bon marché.
» Je commençois à être enfumé comme un jambon;
» & m'ennuyant du tabac & des questions, je pro-
» posai à mon homme de jouer une petite pistole
» au trictrac, en attendant que nos gens eussent
» soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu'il
» y consentit, & me demandant pardon de la *liberté*
» *grande*. Je lui gagnai partie, revanche & le tout
» dans un clin d'œil; car il se troubloit, & se lais-
» soit enfler, que c'étoit une bénédiction. *Brinon*,
» (le gouverneur du comte) arriva sur la fin de la
» troisième partie, pour me mener coucher. Il fit
» un grand signe de croix, & n'eut aucun égard à
» tous ceux que je lui faisois de sortir. Il fallut me
» lever pour en aller donner l'ordre en particulier.
» Il commença par me faire des réprimandes de ce
» que je m'encanaillois avec un vilain monstre com-
» me cela. J'eus beau lui dire que c'étoit un gros
» marchand qui avoit force argent, & qui ne jouoit
» non plus qu'un enfant. Lui, marchand? s'écria-t-il.
» Ne vous y fiez pas, M. le comte. » Je me donne
» au diable, si ce n'est quelque sorcier. « Tais-toi,
» vieux fou, lui dis-je, il n'est non plus sorcier que toi;
» c'est tout dire: & pour te le montrer, je lui veux
» gagner quatre ou cinq cents pistoles avant de me
» coucher. En disant cela, je le mis dehors, avec
» défense de rentrer, ou de nous interrompre. Le
» jeu fini, le petit Suisse déboutonne son haut de
» chausses, pour tirer un beau quadruple d'un de ses
» goussets, & me le présentant, il me demande

» pardon de la *liberté grande*, & voulut se retirer.
» ce n'étoit pas mon compte. Je lui dis que nous
» ne jouions que pour nous amuser; que je ne vou-
» lois point de son argent, & qu'es'il vouloit, je lui
» jouerois ses quatre pistoles dans un tour unique.
» Il en fit quelque difficulté; mais il se rendit à la
» fin, & les regagna. J'en fus piqué. J'en rejouai
» une autre; la chance tourna; le dez lui devint fa-
» vorable, & les écoles cessèrent; je perdis partie,
» revanche & le tout: les moitiés suivirent, le tout
» enfin. J'étois piqué, lui, beau joueur, il ne me
» refusa rien, & me gagna tout, sans que j'eusse
» pris ~~fix~~ trous en huit ou dix parties. Je lui deman-
» dai encore un tour pour cent pistoles: mais com-
» me il vit que je ne mettois pas au jeu, il me dit
» qu'il étoit tard; qu'il falloit qu'il allât voir ses che-
» vaux, & se retira, me demandant pardon de la
» *liberté grande*. Le sens froid dont il me refusa, &
» la politesse dont il me fit la révérence, me pi-
» quèrent tellement, que je fus tenter de le tuer.
» Je fus si troublé de la rapidité, dont je venois de
» perdre jusqu'à la dernière pistole, que je ne fis
» pas d'abord toutes les réflexions, qu'il y a à faire
» sur l'état où j'étois réduit. »

Ces ruses ne sont pas trop excusables, cependant on doit les distinguer de ces friponneries manifestes dont quelques-unes se trouvent rassemblées dans une *Histoire des Grecs*, ou de ceux qui corrigent la fortune au jeu. Ces joueurs, pour écarter le nom odieux de *Fripons*, se font les premiers appelés *Grecs*; parceque les anciens Grecs étoient naturellement fins & rusés, & cherchoient toujours à faire des dupes. Pendant la foire de Beaucaire, deux Grecs, qui s'entendoient comme *larrons en foire*, ayant su qu'un marchand d'étoffes de soie étoit prêt à faire banqueroute, pour n'avoir point vendu sa marchandise, l'envoyèrent chercher, & lui dirent

qu'ils étoient de riches négocians Flamands , & qu'ils avoient besoin d'étoffes au moins pour dix mille livres. Le marchand fit apporter chez eux la plus grande partie de ses étoffes ; on les choisit , & le marché se conclut. Dans cet intervalle on servit à dîner. Le marchand fut invité à prendre sa place ; il accepta , mangea beaucoup & but de même. A peine eut-on desservi , qu'il entra un troisième grec , qui dit à celui qui avoit acheté les étoffes : Eh bien , voulez-vous que je vous donne votre revanche ? Volontiers , répondit l'autre ; qu'on apporte des cartes. Monsieur , ajouta-t-il , en s'adressant au marchand , cet homme est un négociant de mon pays , qui me gagna hier deux mille écus , si vous étiez heureux , nous jouerions de moitié ; cela corrigeroit la fortune , & en ce cas vous tiendriez les cartes. Le marchand l'accepta , & aussi-tôt on en vint aux prises. En moins de deux heures ce marchand perdit dix mille francs. Ici , le grec qui les gagnoit , fit une pose. Monsieur , dit-il au marchand , comme je ne sai avec qui j'ai l'honneur de jouer , & que voilà déjà une somme assez considérable de perdue , vous me permettrez de vous demander qui me payera ? Allez , monsieur , reprit l'autre grec , je fais bon pour monsieur ; je vous réponds de tout ce qu'il perdra. Je lui dois dix mille francs pour des étoffes qu'il m'a vendues & que j'ai reçues. Voilà qui est clair , dit le grec qui avoit fait l'objection , je n'ai rien à dire à cela. Dans ce cas , ajouta-t-il , en reprenant les cartes , je vais continuer. Il continua en effet , & le marchand perdit non-seulement ses marchandises , mais encore tout ce qu'il avoit d'argent sur lui.

Deux autres grecs vouloient lier partie avec un médecin riche qui aimoit le jeu , mais qui étoit si occupé de ses malades , qu'ils n'avoient pu le joindre. Un troisième , plus alerte , les tira d'embarras ;

il fit le malade , & envoya le matin chercher l'esculape. Celui-ci le trouve effectivement au lit , lui tâte le poulx , ordonne une purgation ; mais c'étoit lui-même qu'on vouloit purger , & il promet de revenir le soir. Lorsqu'il arriva , un pharaon étoit établi ; on n'y jouoit qu'avec de l'or , & la banque étoit de deux cents louis. Le prétendu malade , après avoir entretenu de son état le médecin , qui jettoit toujours des yeux avides sur la table : Vous avez la physionomie heureuse , lui dit-il , voudriez-vous me faire le plaisir de ponter dix louis pour moi ? Très-volontiers , répondit le médecin. Le grec lui donna les dix louis , & aussi-tôt il se mit à jouer. Il étoit en effet si heureux , qu'il ne mettoit sur aucune carte sans gagner. Toute la partie étoit surprise de son bonheur. En moins d'un quart d'heure il gagna cinquante louis. Il les compta au malade , en lui témoignant qu'il avoit eu plusieurs fois envie de lui proposer d'être de moitié. Ah ! mon dieu , monsieur le médecin , dit le malade , j'en suis au désespoir ; que n'avez-vous parlé ? J'aurois été charmé de partager avec vous ce petit profit. Mais , ce qui est différé n'est pas perdu. Vous n'avez qu'à revenir demain à la même heure ; ces messieurs seront ici , & nous jouerons ensemble ce que vous voudrez. Le docteur n'y manqua pas. Il s'affocia avec son malade , qui se portoit assez bien pour être autour de la table. On laissa d'abord gagner quelques louis au médecin ; mais dans peu la chance tourna. Il perdit ce jour-là , & les suivans , vingt mille francs , qu'il avoit gagnés à force de courses & d'ordonnances.

Sept grecs étoient aux aguêts depuis long-temps pour trouver l'occasion de duper un banquier de Lyon qui étoit arrivé à Paris , & qui avoit la réputation d'aimer le jeu ; mais celui-ci se tenoit sur ses gardes. Ces messieurs , ayant su le jour de son dé-

part pour Lyon dans la diligence, jugèrent qu'il n'y avoit plus de temps à perdre ; ils arrêterent sept places. Ce banquier se trouva donc embarqué avec sept grecs qui feignoient de ne point se connoître, & qui se donnoient, l'un pour un colonel étranger, l'autre pour un seigneur qui voyageoit *incognito*, pour son plaisir. Celui-ci étoit le parent d'un ministre ; celui-là, d'un duc & pair ; & ainsi des autres. Le banquier ne tenoit presque point de place dans la voiture, tant il étoit petit auprès de gens d'une si grande considération : il ne s'étoit trouvé de sa vie en si bonne compagnie. Le soir, les Grecs demandèrent des cartes, & jouèrent entr'eux, sans mettre de la partie le Lyonnais, qui, s'ennuyant d'être simple spectateur, pria qu'on lui permît d'y prendre part. On y consentit par politesse ; & très-poliment on lui enleva, à différentes séances, tout son argent comptant & toutes ses lettres de change. On en étoit à la dernière lorsqu'on arriva à Lyon ; & ces messieurs cherchèrent un autre banquier qui voulût faire avec eux le voyage de Paris dans la diligence.

Un Grec, qui en vouloit à un financier, apprit que ce dernier avoit été obligé de se loger chez un chirurgien pour réparer sa santé, que son libertinage avoit altérée. Bon, dit le Grec, qui fut cette anecdote, voilà mon affaire ; je ne puis plus manquer mon homme ; je n'ai qu'à passer aussi par les remèdes. Je ne risque rien en cela ; il n'y a pour moi, au contraire, qu'à gagner à ce marché : car il est incertain si je n'ai pas la même maladie, & il est sûr que je lui gagnerai son argent. Tous les médecins disent qu'il faut s'amuser pendant le cours de ces remèdes ; je me chargerai donc de l'amuser. Ce qu'il fit en effet d'une manière si intéressante, que pendant le cours des remèdes, le financier per-

dit quatre-vingt mille livres , & sortit de ce lieu , après soixante jours , radicalement guéri & des femmes & du jeu.

D'autres Grecs , dédaignant des moyens ordinaires , voulurent tromper le public par un stratagème nouveau. Ils s'affocièrent , à cet effet , une Grecque qui tenoit assemblée dans Paris. Ils la mirent dans un carrosse brillant , suivi de deux autres , & voyagèrent en Allemagne , publiant par-tout qu'ils conduisoient une princesse Grecque dépouillée de ses états par le Grand-Seigneur. Chacun de ces Grecs jouoit un rôle dans cette comédie. L'un étoit le secrétaire d'état de son altesse ; l'autre , son maître-d'hôtel. Celui-ci étoit son gentilhomme ; un quatrième , son écuyer , &c. Ils avoient pris des habits orientaux , & ne parloient que la langue Franque , espèce d'Italien corrompu dont se servent les Lévantins. On alloit au-devant de la prétendue princesse ; on cherchoit à la récréer par différentes fêtes ; mais rien ne l'amusoit plus que le jeu. Elle commençoit à faire fortune , lorsque dans une petite ville il se trouva un auteur qui venoit de donner tout nouvellement , en langue Allemande , une histoire générale des différentes révolutions de l'empire Ottoman , & qui n'avoit pas dit un mot de son altesse. On accusa l'historien d'ignorance. Son honneur l'engageoit à éclaircir le fait. Il s'en acquitta avec tant de succès , qu'il désabusa les Allemands sur cette prétendue souveraineté , & prouva très-clairement que la princesse & tous ceux de sa suite étoient une bande de fripons. Son altesse craignant sagement les suites de cette découverte , revint , par des routes détournées , reprendre son tripot à Paris.

Le voyageur Beaulieu , rencontra un de ces grecs à la cour du roi d'Achem. C'étoit un jeune Portugais nommé *Dom Francisco Carnero* , qui passoit

pour un joueur habile , & si heureux , qu'il sembloit avoir enchaîné la fortune. On découvrit néanmoins que la mauvaise foi n'avoit pas moins de part que le bonheur & l'habileté aux avantages qu'il remportoit continuellement. Après avoir gagné de grosses sommes à un ministre de cette cour , qui se dédommageoit de ses pertes par les vexations qu'il exerçoit sur les marchands , il jouoit un jour contre une dame Indienne , à laquelle il avoit gagné une somme considérable , lorsqu'en frappant du poing sur la table , pour marquer son étonnement d'un coup extraordinaire , il rencontra un de ses dez qu'il brisa , & dont il sortit quelques gouttes de vif argent. Elles disparurent aussi-tôt , parceque la table avoit quelque pente. Les spectateurs Indiens , d'autant plus étonnés de cette aventure , que le Portugais se faisoit promptement des pièces du dez , & qu'il refusa de les montrer , jugèrent qu'il y avoit de l'enchantement. On publia qu'il en étoit sorti un esprit , que tout le monde avoit vu sous une forme sensible , & qui s'étoit évanoui sans nuire à personne. Beau-lieu pénétra facilement la vérité. Mais il laissa les Indiens dans leur erreur ; & loin de rendre aucun mauvais office à Carnero , il l'exhorta fortement à renoncer au jeu dont il ne pouvoit plus espérer les mêmes avantages à la cour d'Achem. *Histoire générale des Voyages.*

Les minéraux s'emploient pour piper les dez. Les grecs font usage pour les cartes de craies , de pâtes , de savons & autres drogues , qui , en altérant légèrement la surface de la carte , la fait aisément distinguer par des doigts exercés. Mais comme cet artifice n'est point inconnu aux joueurs de gobelets , & à beaucoup d'autres personnes , les plus habiles grecs négligent ces petits secrets , qui , d'ailleurs , laissent toujours des témoins irréprochables de la friponnerie. Le grand talent d'un grec , est d'avoir
une

nae ruse qui ne laisse point de traces après elle, & ne soit connue que de lui seul. Il étudiera de nouvelles manières de mêler méthodiquement les cartes. Il les combinera par leurs nombres ; il apprendra par cœur leurs différentes séquences. On parle d'un fameux Grec, qui avoit gagné des sommes immenses en pontant au pharaon. Il étoit la terreur des banquiers ; il lui suffisoit de voir, dans leurs mains, la seule tranche des cartes, pour dire où chacune des douze figures se trouvoit. Quand un banquier, après avoir fini la taille, relevoit ses cartes, il savoit toujours par cœur l'ordre de celles qui étoient dans chacun des deux tas ; de manière que si ce banquier ne mêloit pas bien ses cartes, ou qu'il en laissât seulement trois de suite, il étoit débancqué. C'étoit une ressource inutile pour lui de prendre à toutes les tailles un nouveau jeu ; comme notre homme savoit sa séquence, il jouoit toujours avec le même avantage.

Un Italien qui étoit venu il y a quelques années à Paris, avoit imaginé une autre rubrique fort simple, dont cependant on ne s'aperçut que quand il eut fait bien des dupes. Cet Italien avoit une tabatière d'or unie sur ses bords ; lorsqu'il se présentoit quelques coups décisifs, il prenoit une prise de tabac, & posoit sa boîte assez négligemment sur la table. Le moindre reflet de la tabatière lui suffisoit pour connoître les cartes qu'il distribuoit ; & il jouoit, par ce moyen, à coup sûr. Toutes ces petites ruses sont le secret des fripons, & ne peuvent, par conséquent, être trop divulguées.

Les Grecs, tout Grecs qu'ils sont, ont quelquefois été pris pour dupes. Trois de ces messieurs logeoient dans une même auberge avec un jeune Provincial venu à Paris pour recueillir une riche succession. Ils résolurent de changer les intentions du testateur, en s'appropriant une partie de cet héritage.

Ee

Un soir ils proposèrent à cet effet , au Provincial ; de jouer. Celui-ci , qui avoit des affaires pressantes pour le moment , demanda que la partie fût remise au lendemain , ce qui fut accepté de bon cœur de la part des Grecs. Ils s'assemblèrent même une heure avant le temps marqué pour le rendez-vous dans la chambre où étoit dressée la table de jeu , & délibérèrent de quelle manière ils gagneroient le Provincial. Il fut décidé qu'on joueroit au lansquenet , & que , pour écarter tout soupçon , on lui laisseroit gagner , au commencement , cent louis ; ils avoient d'ailleurs éprouvé que les dupes se livrent toujours au jeu avec plus d'ardeur par cet appât. Le projet étoit bien concerté , & ne pouvoit manquer de réussir , si le Provincial , qui étoit rentré dans l'auberge sans qu'on le soupçonnât , n'eût entendu cette conversation d'une chambre voisine. Il dressa , en conséquence , sa contre-partie. Une demi-heure après , il se rendit dans la salle , se mit au jeu ; & lorsqu'il eut gagné les cent louis , son laquais , qui étoit averti , vint lui dire , dans le moment , qu'une personne vouloit lui parler. Il sortit , & alla loger ailleurs.

Les Grecs n'en ont pas toujours été quittes à si bon marché. Un d'eux jouoit au piquet avec un vieux capitaine de cavalerie , dans une ville de province , & le filoutoit sans user de beaucoup d'adresse. Toutes les fois qu'il vouloit avoir beau jeu , il mouchoit d'une main la chandelle , & de l'autre escamotoit le talon. L'ancien militaire , qui n'étoit pas dupe , s'étant aperçu deux ou trois fois de cette manœuvre , lui dit , en s'arrêtant & posant ses cartes sur la table : « Monsieur , je remarque » que toutes les fois que vous mouchez la chandelle , je n'ai point d'as. Je vous serois obligé de » vouloir bien vous dispenser de prendre tant de » peine ; car j'aime encore mieux n'y voir pas si

clair, & avoir des jeux moins louches. » Sur ce premier avis, le Grec se retint quelques momens ; mais une heure après, étant question de la fin d'une partie décisive, & ayant ce coup-là un jeu si mauvais, qu'il ne lui falloit pas moins que les huit cartes du talon pour le raccommoder, il prit de nouveau les mouchettes, & dit au capitaine : « Je vous demande bien pardon, monsieur ; mais c'est une vieille habitude que j'ai prise au piquet, de moucher. » Et moi, dit le militaire en l'arrêtant sur le fait comme il escamotoit le talon : « C'est aussi un usage que j'ai, de moucher ceux qui me voient lent au jeu. » En même-temps il tira de sa poche un pistolet, & lui brûla la cervelle.

Il y a cet autre fait connu d'un homme, qui, jouant avec un Grec, s'aperçut qu'on le prenoit pour dupe. Il tira un couteau de sa poche, cloua la main du filou sur la table dans le temps qu'il ramassoit les dez, & dit froidement : *S'ils ne sont pas pipés, j'ai tort.* Il fut prouvé qu'il n'avoit pas tort.

JEU DE MOTS.

ALLUSION fondée sur la ressemblance des mots. Ces sortes d'allusions sont ordinairement bien faites. Aussi ceux qui veulent en user ont soin de les assaisonner du sel de la malignité.

Un poète avoit glissé, dans une comédie, quelques traits malins contre un seigneur fort riche. Ce seigneur chargea ses valets de sa vengeance. Ils la poussèrent un peu trop loin. L'auteur intenta un procès criminel ; mais un présent de trois cents pistoles l'engagea à se désister de sa procédure. Comme la comédie eut un grand succès, un plaisant dit qu'elle avoit beaucoup valu à l'auteur, sans y comprendre *le tour du bâton.*

Le fameux financier *La Noue*, monstroit une magnifique maison qu'il venoit de faire bâtir, à un seigneur, qui savoit bien qu'en penser. Le financier, après lui avoir fait parcourir plusieurs beaux appartemens: Voyez, lui dit-il, cet escalier dérobé. *Il est*, répartit ce seigneur, *comme tout le reste de la maison.*

Si quelque chose peut me consoler de ma femme, disoit un homme veuf, c'est qu'elle est bien morte.

Deux prédicateurs prêchoient dans la même église, dont l'un avoit une voix très-forte. Quelqu'un dit que la différence entre le prédicateur du matin & celui du soir, étoit que le premier prêchoit fort bien, & le second bien fort.

Quelqu'un qui vouloit faire la satire d'un avocat ignorant, disoit, en plaisantant, qu'il étoit extrêmement cher; qu'il ne donneroit pas un bon conseil pour cent pistoles.

Une jeune veuve étoit la maîtresse du marquis d'Ancre, l'idole de la cour de France sous Louis XIII. Des dames, qui savoit que cette veuve venoit de perdre son mari, trouvoient mauvais quelle n'eût point de voile. Mefdames, répondit, un seigneur, un vaisseau qui est à l'ancre n'a que faire de voiles.

Une maîtresse du marquis de Termes venoit d'être mariée à un homme qui ignoroit les intrigues de cette femme. Elle accoucha un peu avant le temps. On consoloit le mari sur ce prétendu avorton. Mais quelqu'un qui étoit au fait, dit malignement: Ne craignez rien, l'enfant vivra, car il est à Terme. Lettres de madame Dunoyer.

On disoit, dans une compagnie, que M. D.*** intéressé dans les affaires, aimoit les belles-lettres, & qu'il seroit bien satisfait d'être de l'académie François. « Comment pourroit-il y prétendre, repartit un plaisant, lui qui écorche le François. »

JUGEMENS REMARQUABLES.

UN jeune Egyptien , épris d'amour pour la courtisane Theognide , rêva , une nuit , qu'il couchoit avec elle , & sentit , à son réveil , sa passion refroidie. La courtisane l'ayant su , le fit appeller en justice , lui demandant sa récompense , puisqu'e'le avoit guéri sa passion & satisfait son desir. Le juge ordonna que le jeune homme apporteroit , dans une bourse , la somme promise ; qu'il la jetteroit dans un bassin , & que la courtisane se payeroit du son & de la couleur des pièces , comme l'Egyptien s'étoit contenté d'un plaisir imaginaire. Ce jugement fut approuvé de tout le monde , excepté de la courtisane , qui représenta que le songe avoit éteint le desir de l'Egyptien , mais qu'au contraire le son & la couleur de l'or avoit augmenté le sien ; & qu'ainsi l'arrêt étoit injuste. *Plutarque.*

Publius Dolabella étant proconsul d'Asie , il arriva qu'on poursuivit criminellement devant lui une femme qu'on accusoit d'avoir empoisonné son mari & un fils qu'elle en avoit eu , parcequ'ils avoient tué un autre fils qu'elle avoit d'un premier lit. Dolabella se trouvant embarrassé , & ne pouvant absoudre la criminelle , qui étoit dûement convaincue , ni la condamner , parcequ'elle y avoit été poussée par l'assassinat commis en la personne d'un fils innocent , renvoya la connoissance de cette affaire à l'aréopage , qui pour lors étoit en grande réputation. Ce sénat ayant mûrement pesé les raisons de part & d'autre , ordonna que l'accusateur & l'accusée comparoistroient dans cent ans , pour être jugés en dernier ressort. *Valère-Maxime.*

Sephinius Acindynus , gouverneur d'Antioche au quatrième siècle , apprenant qu'un citoyen ne por-

38 JUGEMENS REMARQUABLES.

toit pas à l'épargne la livre d'or à laquelle il avoit été taxé , le fit mettre en prison ; il le menaça même de le faire pendre , s'il ne recevoit cette somme dans le temps qu'il lui marquoit. Le terme alloit expirer sans que ce pauvre homme se vît en état de satisfaire le gouverneur. Sa femme , d'une beauté ravissante , crut devoir , dans ce pressant danger , sacrifier ce qu'elle avoit de plus cher pour sauver les jours de son mari. Elle alla le trouver dans sa prison , & lui communiqua les propositions que lui avoit fait un homme riche de payer ses faveurs du prix qu'elle desireroit. Le prisonnier l'engagea , lui commanda même d'accepter ces offres. Elle obéit. Mais l'homme vil qui la deshonoroit , au lieu de lui donner l'argent promis , substitua à la place une bourse pleine de terre. La femme , de retour chez elle , ayant aperçu la tromperie , en demanda justice au gouverneur , & avoua le fait ingénument. Acindynus , qui reconnut aussi-tôt les suites honteuses de sa trop grande rigueur , se condamna d'abord à payer au fisc la livre d'or ; ensuite , il adjugea à la femme la terre d'où étoit prise celle qu'elle avoit trouvée dans la bourse. *S. Augustin.*

Du temps de Théodoric , roi des Goths , une femme refusa de reconnoître son fils , qui avoit été long-temps esclave chez les ennemis. Elle agissoit ainsi , par les conseils d'un débauché , avec qui elle entretenoit un commerce criminel. Théodoric , instruit de ces circonstances , ordonna à cette femme d'épouser ce jeune homme , puisqu'il n'étoit pas son fils ; mais l'horreur de telles noées la contraignit bientôt d'avouer son injustice.

Sous Pierre le cruel , roi d'Espagne , surnommé *le Justicier*, un chanoine de Castille ayant tué un cordonnier , fut seulement condamné , par les juges , à n'assister d'un air dans le chœur. Le fils du cordonnier , désespéré de cette injustice , & voulant venger

Un fermier de Southams, dans le comté de Warwick, en Angleterre, fut assassiné en revenant de chez lui. Le lendemain, un homme vint trouver la femme de ce fermier & lui demanda si son mari étoit rentré le soir précédent. Elle répondit que non, & qu'elle en étoit dans de grandes inquiétudes. Vos inquiétudes, répliqua cet homme, ne peuvent être égales aux miennes : car, comme j'étois couché cette nuit, sans être encore endormi, votre mari m'est apparu ; il m'a montré plusieurs blessures qu'il avoit reçues sur son corps, & m'a dit qu'il avoit été assassiné par un tel, & que son cadavre avoit été jetté dans une marnière. La fermière, alarmée, fit des perquisitions ; on découvrit la marnière, & l'on y trouva le corps, blessé aux endroits que cet homme avoit désignés. Celui que le prétendu revenant avoit accusé, fut saisi & mis entre les mains des juges, comme violemment soupçonné de meurtre. Son procès fut instruit à Warwick, & les jurés l'auroient condamné aussi témérairement, que le juge de paix l'avoit arrêté, si lord Raimond, le principal juge, n'avoit pas suspendu l'arrêt. Voici ce qu'il dit aux jurés : Je crois, messieurs, que vous paroissez donner plus de poids au témoignage d'un revenant qu'il n'en mérite. Je ne peux pas dire que je fasse beaucoup de cas de ces sortes d'histoires ; mais quoi qu'il en soit, nous n'avons aucun droit de suivre nos inclinations particulières sur ce point. Nous formons un tribunal de justice, & nous devons nous régler sur la loi : or, je ne connois aucune loi existante qui admette le témoignage d'un revenant ; & quand il y en auroit une qui l'admettroit, le revenant ne paroît pas pour faire sa déposition. Huissier, ajouta le juge, appelez le revenant. Ce que l'huissier fit par trois fois, sans que le revenant parut comme on le pense bien. MM. les jurés, continua le juge, le prisonnier qui est à la barre, est,

suivant le témoignage de gens irréprochables ; d'une réputation sans tache, & il n'a point paru dans le cours des informations, qu'il y ait eu aucune espèce de querelle entre lui & le mort. Je le crois absolument innocent ; & , comme il n'y a aucune preuve contre lui , ni directe , ni indirecte , il doit être renvoyé. Mais par plusieurs circonstances qui m'ont frappé dans le procès , je soupçonne fortement la personne , qui a vu le revenant , d'être le meurtrier ; auquel cas , il n'est pas difficile de concevoir qu'il ait pu désigner la place des blessures , la manière , &c. sans aucun secours surnaturel : en conséquence de ces soupçons , je me crois en droit de le faire arrêter jusqu'à ce qu'on fasse de plus amples informations. Cet homme fut effectivement arrêté. On donna un ordre pour faire des perquisitions dans sa maison , on trouva des preuves de son crime qu'il avoua lui-même à la fin , & il fut exécuté aux assises suivantes. *Papiers Anglois de 1761.*

Les mêmes papiers font mention d'un jugement définitif , rendu sur un procès pendant depuis longtemps à une cour de judicature à Londres , entre les exécuteurs testamentaires du feu chevalier Jean Bland , & un gentilhomme François. Le chevalier Bland , étant à Paris , avoit perdu au jeu trois cens cinquante livres sterling , & en avoit emprunté trois cens pour continuer le jeu. Il avoit ensuite tiré une lettre de change de six cens cinquante livres sur lui-même , payable à Londres ; mais il mourut dans l'intervalle. Selon les loix d'Angleterre , la dette étoit nulle ; mais les loix de France font une distinction entre l'argent perdu au jeu , & l'argent emprunté pour le jeu ; elles regardent l'argent emprunté pour jouer , comme aussi légitimement dû que s'il avoit été emprunté pour autre chose. C'est ce qui rendoit la cause délicate. Si , d'un côté , il paroïssoit

juste d'avoir égard aux loix de France dans une affaire qui s'étoit passée à Paris ; on objectoit , de l'autre côté , que le prêteur , ayant accepté le paiement de sa créance à Londres , s'étoit soumis , par-là , aux loix d'Angleterre. Enfin , il a été décidé que le contrat , dans son entier , étoit nul ; que les héritiers seroient déchargés des trois cens cinquante livres perdues au jeu , mais qu'ils seroient tenus de rembourser les trois cens livres empruntées.

Un mauvais payeur passa une obligation payable à sa volonté. Assigné devant le juge , il soutint que sa volonté n'étoit pas encore venue : Hé bien , dit le juge , qu'on le mette en prison jusqu'à ce qu'elle vienne ; elle arriva dans le moment.

Le maréchal de ... menoit des dames à l'Opéra , mais toutes les loges avoient été retenues. Comme il en vit une remplie par un domestique qui la gardoit pour un abbé , il obligea ce domestique de sortir & fit entrer sa compagnie dans la loge. L'abbé arriva peu de temps après avec des dames , & fut piqué , comme on le pense bien , de cette violence. Force lui fut néanmoins de céder pour le moment ; mais le lendemain il fit assigner son rival devant le tribunal des maréchaux de France , & plaidant lui-même sa cause , dit : « Qu'il étoit bien malheureux , » d'être obligé de se plaindre de l'un d'entre eux , » qui de sa vie n'avoit pris que sa loge ; » & demanda justice. Le président lui répondit : « Vous venez de vous la faire.

J U G E S.

Le sultan Mahomet II , ayant su qu'un cadi avoit commis une injustice , il le fit écorcher tout vif , & donna sa charge à son fils , qu'il fit asseoir sur le tribunal , après y avoir fait étendre la peau sanglante

de son père, comme avoit fait autrefois Cambyse ; roi de Perse. *Guillet.*

Une veuve vint se plaindre à l'empereur Théodoric, de ce qu'ayant depuis trois ans un procès contre un sénateur, elle n'avoit pu encore obtenir de jugement. Il fit aussitôt appeler les juges. Si vous ne terminez demain cette affaire, leur dit-il, je vous jugerai vous-mêmes. Le lendemain la sentence fut rendue. La veuve étant venue remercier le prince, un cierge allumé à la main, selon la coutume de ce temps-là : Où sont les juges, dit Théodoric ? On les amena devant lui. Et pourquoi, poursuivit-il avec indignation, avez-vous prolongé pendant trois ans une affaire qui ne vous a coûté qu'un jour de discussion ? Après ce reproche, il leur fit trancher la tête. *Hist. du bas empire.*

On a cité l'aventure d'Elizabeth Canning, comme un exemple des erreurs dans lesquelles peuvent tomber des juges d'un esprit assez foible pour recevoir les impressions de têtes chaudes & mal conformées. L'auteur qui rapporte cette aventure étoit à Londres lorsqu'elle arriva, en 1753. Elizabeth Canning disparut, pendant un mois, de la maison de ses parens. Elle revint maigre, défaite, & n'ayant que des habits délabrés. Eh ! mon Dieu, dans quel état vous revenez ! Où avez-vous été ? d'où venez-vous ? que vous est-il arrivé ? — Hélas ! ma tante, je passois par Morfilds, pour retourner à la maison, lorsque deux bandits vigoureux me jetèrent par terre, me violèrent, & m'emmenèrent dans une maison à dix milles de Londres. (La tante & les voisins pleurèrent à ce récit.) — Ah ! ma chère enfant, n'est-ce pas chez cette infâme madame *Web*, que ces brigands vous ont menée ? car c'est juste à dix milles d'ici qu'elle demeure. — Oui, ma tante, chez madame *Web*. — Dans cette grande maison à droite ? — Justement, ma

tants. Les voisines dépeignirent alors madame Web, & la jeune Canning convint que cette femme étoit faite précisément comme elles le disoient. L'une d'elles apprend à miss Canning qu'on joue toute la nuit chez cette femme, & que c'est un vrai coupe-gorge où tous les jeunes gens vont perdre leur argent. — *Ah ! un vrai coupe-gorge*, répondit Elizabeth Canning. — On y fait bien pis, dit une autre voisine ; les deux brigands, qui sont cousins de madame Web, vont sur les grands chemins prendre toutes les petites filles qu'ils rencontrent, & les font jeûner au pain & à l'eau jusqu'à ce qu'elles soient obligées de s'abandonner aux joueurs qui se tiennent dans la maison. — Hélas ! ne t'a-t-on pas mise au pain & à l'eau, ma chère nièce ? — *Oui, ma tante*. On lui demande si ces deux brigands n'ont point abusé d'elle, & si on ne l'a pas prostituée ? Elle répond qu'elle s'est défendue ; qu'on l'a accablée de coups, & que sa vie a été en péril. Alors la tante & les voisines recommencèrent à crier & à pleurer. On mena aussitôt la petite Canning chez un monsieur *Adamson*, protecteur de la famille depuis longtemps. C'étoit un homme de bien, qui avoit un grand crédit dans sa paroisse. Il monte à cheval avec un de ses amis aussi zélé que lui ; ils vont reconnoître la maison de madame Web ; ils ne doutent pas, en la voyant, que la petite n'y ait été renfermée ; ils jugent même, en apercevant une petite grange où il y a du foin, que c'est dans cette grange qu'on a tenu Elizabeth en prison. La pitié du bon Adamson en augmente ; il fait convenir Elizabeth, à son retour, que c'est-là qu'elle a été retenue ; il anime tout le quartier ; on fait une souscription pour la jeune demoiselle si cruellement traitée. A mesure que la jeune Canning reprend son embonpoint & sa beauté, tous les esprits s'échauffent pour elle. M. Adamson fait présenter au shérif une plainte au

nom de l'innocence outragée. Madame Web & tous ceux de sa maison, qui étoient tranquilles dans leur campagne, sont arrêtés & mis tous au cachot. M. le shérif, pour mieux s'instruire de la vérité du fait, commence par faire venir chez lui, amicalement, une jeune servante de madame Web, & l'engage, par de douces paroles, à dire tout ce qu'elle sait. La servante, qui n'avoit jamais vu en sa vie miss Canning, ni entendu parler d'elle, répondit d'abord ingénument qu'elle ne savoit rien de ce qu'on lui demandoit ; mais quand le shérif lui eut dit qu'il faudroit répondre devant la justice, & qu'elle seroit infailliblement pendue si elle n'avoit pas, elle dit tout ce qu'on voulut. Enfin, les jurés s'assemblèrent, & neuf personnes furent condamnées à la corde. Heureusement en Angleterre aucun procès n'est secret, parceque le châtiment des crimes est destiné à être une instruction publique aux hommes, & non pas une vengeance particulière. Tous les interrogatoires se font à portes ouvertes, & tous les procès intéressans sont imprimés dans les journaux. Il y a plus ; on a conservé en Angleterre une ancienne loi de France, qui ne permet pas qu'aucun criminel soit exécuté à mort, sans que le procès ait été présenté au roi, & qu'il en ait signé l'arrêt. Le temps de l'exécution des neuf accusés approchoit, lorsque le papier qu'on appelle *des sessions*, tomba entre les mains d'un philosophe nommé M. *Ramsay*. Il lut le procès, & le trouva absurde d'un bout à l'autre. Cette lecture l'indigna ; il se mit à écrire une feuille, dans laquelle il pose pour principe, que le premier devoir des jurés est d'avoir le sens commun. Il fit voir que madame Web, ses deux cousins, & tout le reste de la maison, étoient formés d'une autre pâte que les autres hommes, s'ils faisoient jeûner au pain & à l'eau de petites filles, dans le dessein de les prostituer ; qu'au contraire, ils

devoient

devoient les bien nourrir , & les parer , pour les rendre agréables ; que des marchands ne salissent ni ne déchirent la marchandise qu'ils veulent vendre. Il fit voir que jamais miss Canning n'avoit été dans cette maison , qu'elle n'avoit fait que répéter ce que la bêtise de sa tante lui avoit suggéré ; que le bonhomme Adamson avoit , par excès de zèle , produit cet extravagant procès criminel ; qu'enfin , il en alloit coûter la vie à neuf citoyens , parceque miss Canning étoit jolie , & qu'elle avoit menti. La servante , qui avoit avoué amicalement au shérif tout ce qui n'étoit pas vrai , n'avoit pu se dédire juridiquement. Quiconque a rendu un faux témoignage par enthousiasme ou par crainte , le soutient d'ordinaire , & ment , de peur de passer pour un menteur. C'est en vain , dit M. Ramsay , que la loi veut que deux témoins fassent pendre un accusé. Si M. le chancelier & M. l'archevêque de Cantorbery déposoient qu'ils m'ont vu assassiner mon père & ma mère , & les manger tout entiers à mon déjeuner , en un demi-quart d'heure , il faudroit mettre à Bedlam (hôpital des fous) M. le chancelier & M. l'archevêque , plutôt que de me brûler sur leur beau témoignage. Mettez d'un côté une chose absurde & impossible , & de l'autre mille témoins & mille raisonneurs , l'impossibilité doit démentir les témoignages & les raisonnemens. Cette petite feuille fit tomber les écailles des yeux de M. le shérif & des jurés ; ils furent obligés de revoir le procès. Il fut avéré que miss Canning étoit une petite friponne qui étoit allée accoucher , pendant qu'elle prétendoit avoir été en prison chez madame Web ; & toute la ville , qui avoit pris parti pour elle , fut aussi honteuse qu'elle l'avoit été lorsqu'un charlatan proposa de se mettre dans une bouteille de deux pintes , & que deux mille personnes étant venues à ce specta-

cle , il emporta leur argent , & leur laissa sa bouteille. *Voyez Présomptions fausses.*

Un historien grave rapporte que des bourgeois , d'une certaine ville , demandèrent au prince , qu'il fût défendu à leurs juges de les juger suivant l'équité. Cette naïveté de l'historien indique du moins ce qui n'arrive que trop souvent ; des juges , sous prétexte de se conformer à l'équité , s'écartent de la loi à laquelle ils doivent s'assujettir.

On a comparé les tribunaux au buisson épineux , où la brebis cherche un refuge contre les loups , & d'où elle ne sort point sans y laisser une partie de sa toison.

Plusieurs auteurs , à l'exemple de Racine , se sont égayés aux dépens de ces dandins ridicules , qui croient qu'on ne peut vivre sans juger ; qui écoutent préférablement un sollicitateur , parcequ'il commence sa sollicitation par leur parler d'un *quartau de vin* ; qui se croient au-dessus de toute la noblesse , parcequ'ils ont vu des gentilshommes les attendre dans leur cour , & pour se chauffer , venir *tourner leur broche*.

Deux plaideurs , pour se procurer la faveur du juge , lui avoient fait présent , l'un d'un baril d'huile , & l'autre d'un cochon. Le juge prononça pour celui qui lui avoit donné l'animal. Le second étant venu lui faire ses plaintes , le juge lui dit , qu'il étoit entré dans sa maison un cochon qui avoit rompu le baril d'huile , & que cet accident lui avoit fait oublier sa cause. *Pogge.*

Un marchand Arabe avoit un excellent chien , qui chassoit le jour & faisoit bonne garde la nuit : il ne quittoit jamais son maître , aussi en étoit-il fort aimé. Ce chien venant à mourir , il en fut inconsolable. Pour soulager un peu sa douleur , il lui fit une épitaphe , & lui dressa une tombe dans son jardin.

Le soir, il convia ses amis à un festin, pendant lequel il s'étendit beaucoup sur les louanges de cet animal, & ainsi finit la cérémonie. Le lendemain quelques gens mal intentionnés allèrent rapporter au cadi, ou juge en chef du lieu, tout ce qui s'étoit passé le soir, & ajoutèrent à la vérité du fait, un détail de toutes les cérémonies funèbres des Musulmans, qu'ils disoient avoir été pratiquées à l'enterrement du chien. Le cadi, fort scandalisé de cette action, envoya ses huissiers se saisir de l'accusé, & après bien des réprimandes, il lui demanda s'il étoit de ces infidèles qui adoroient les chiens, puisqu'il avoit fait plus d'honneur au sien, que l'on en avoit rendu à celui des sept Dormans, & à l'âne d'Ozair, ou d'Esdras. Le maître du chien lui répondit, sans s'émouvoir : Seigneur, l'histoire de mon chien seroit trop longue à vous raconter ; mais ce qu'on ne vous a peut-être pas dit, c'est qu'il a fait un testament, & entre autres choses dont il a disposé, il vous a fait un legs de deux cens aspres, que je vous apporte de sa part. Le cadi, entendant parler d'argent, se tourna vers les huissiers, & dit : « Voyez comme les gens de bien sont exposés à l'envie ; & quels discours on faisoit de cet homme. » Puis, s'adressant à l'accusé, il lui dit : *Puisque vous n'avez pas fait des prières pour le défunt, je suis d'avis que nous les commençons ensemble.* Cette expression, en langue turque, est équivoque ; elle signifie également, *commencer des prières & ouvrir un sac d'argent*. Les juges, ajoute l'auteur Arabe qui rapporte cette historiette, étoient autrefois des épées nues, qui se faisoient craindre des méchans ; mais ils sont devenus des fourreaux vuides, qui ne cherchent qu'à se remplir de l'argent des parties. *Voyage du Mont Liban, par de la Roque.*

Henri Etienne parle d'un juge de son temps qui n'avoit qu'une formule en matière de procès crimi-

nel. Si le prisonnier étoit vieux, pendez, pendez, disoit-il, il en a bien fait; d'autres: S'il étoit jeune, pendez, pendez, il en feroit bien d'autres.

Dans une audience où l'on faisoit beaucoup de bruit, le juge dit: Huissier, imposez silence, il est étrange qu'on fasse tant de bruit; nous avons jugé je ne sai combien de causes sans les entendre. *Menagiana.*

Un conseiller s'étoit endormi sur les fleurs de lys. Le président, qui recueilloit les voix, ayant demandé à ce conseiller la sienne, il lui répondit, en se frottant les yeux: *Qu'on le pend, qu'on le pend.* Mais c'est un pré, lui dit-on, dont il s'agit: *Eh bien, qu'on le fauche.* Bayle.

J U S T I C E.

ASTYAGE, dans Xénophon, demande à Cyrus compte de sa dernière leçon: « En notre école, dit
 » le jeune prince, un grand garçon ayant un petit
 » saye, le donna à l'un de ses compagnons de plus
 » petite taille, & lui ôta son saye qui étoit plus
 » grand. Notre précepteur, nous ayant fait juges de
 » ce différend, je jugeai qu'il falloit laisser les cho-
 » ses en cet état, & que l'un & l'autre sembloient être
 » mieux accommodés en ce point. Sur quoi il me
 » remontra que j'avois mal fait; car je m'étois ar-
 » rêté à considérer la bienséance, & il falloit pre-
 » mièrement avoir pourvu à la justice, qui vouloit
 » que nul ne fut forcé en ce qui lui appartenait. »

Le *Gulistan* nous offre ce trait admirable d'un sultan, persuadé qu'une grace accordée à un criminel, est une injustice envers le public. Un Arabe étoit venu se jeter à ses genoux pour se plaindre des violences que deux inconnus exerçoient dans sa maison. Le sultan s'y transporta aussi-tôt, & après

avoir fait éteindre les lumières, saisir les criminels & envelopper leurs têtes d'un manteau, il commande qu'on les poignarde. L'exécution faite, le sultan fait rallumer les flambeaux, considère les corps de ces criminels, lève les mains & rend grâces à Dieu. « Quelle faveur, lui dit son visir, avez-vous donc reçue du ciel ? . . Visir, répond le sultan, j'ai cru mes fils auteurs de ces violences ; c'est pourquoi j'ai voulu qu'on éteignît les flambeaux, qu'on couvrît d'un manteau le visage de ces malheureux : j'ai craint que la tendresse paternelle ne me fit manquer à la justice que je dois à mes sujets. Juge si je dois remercier le ciel, maintenant que je me trouve juste sans être parricide. »

L'auteur du *Pour & Contre* cite cet autre exemple d'amour d'un roi pour la justice, tiré de l'histoire d'Angleterre. Un des domestiques du prince Henri, fils aîné d'Henri IV, avoit été accusé au banc du roi, & saisi par ordre de ce tribunal. Le prince, qui l'aimoit particulièrement, regarda cette entreprise comme un manque de respect pour sa personne ; & n'ayant que trop de flatteurs autour de lui qui enflammèrent encore son ressentiment par leurs conseils, il se rendit lui-même au siège de la justice, où se présentant d'un air furieux, il donne ordre aux officiers de rendre sur le champ la liberté à son domestique. La crainte fit baisser les yeux à tous ceux qui l'entendirent, & leur ôta l'envie de répondre. Il n'y eut que le lord, chef de justice, nommé *Sir Willam Gascoigne*, qui se leva sans aucune marque d'étonnement, & qui exhorta le prince à se soumettre aux anciennes loix du royaume ; ou du moins, lui dit-il, si vous êtes résolu de sauver votre domestique des rigueurs de la loi, adressez-vous au roi votre père, & demandez-lui grace pour le coupable. C'est le seul moyen de satisfaire votre inclination, sans donner atteinte aux loix, & sans

Ff iij

blesser la justice. Ce sage discours fit si peu d'impression sur le jeune prince, qu'ayant renouvelé ses ordres avec la même chaleur, il protesta que si l'on différoit un moment à les suivre, il alloit employer la violence. Le lord, chef de justice, qui le vit disposé sérieusement à l'exécution de cette menace, leva la voix avec beaucoup de fermeté & de présence d'esprit, & lui commanda, en vertu de l'obéissance qu'il devoit à l'autorité royale, non-seulement de laisser le prisonnier, mais de se retirer à l'instant de la cour, dont il troubloit les exercices par des procédés si violens. C'étoit attiser le feu & souffler sur la flamme. La colère du prince éclata d'une manière terrible; & montant au comble, elle le porta à s'approcher furieusement du juge, qu'il crut peut-être épouvanter par ce mouvement. Mais Sir William, se rendant maître de tous les siens, soutint merveilleusement la majesté d'un siège sur lequel il représentoit le roi. Prince, s'écria-t-il d'une voix ferme, je tiens ici la place de votre souverain seigneur, & de votre père. Vous lui devez une double obéissance à ces deux titres. Je vous ordonne, en son nom, de renoncer à votre dessein, & de donner désormais un meilleur exemple à ceux qui doivent être quelque jour vos sujets. Et, pour réparer la désobéissance & le mépris que vous venez de marquer pour la loi, vous vous rendrez vous-même à ce moment dans la prison, où je vous enjoins de demeurer jusqu'à ce que le roi votre père vous fasse déclarer sa volonté. La gravité du juge & la force de l'autorité, produisirent l'effet d'un coup de foudre. Le prince en fut si frappé, que remettant aussitôt son épée à ceux qui l'accompagnoient, il fit une profonde révérence au lord chef de justice, & sans répliquer un seul mot, il se rendit droit à la prison du même tribunal. Les gens de sa suite allèrent aussitôt faire ce rapport au roi, & ne manquèrent point

d'y joindre toutes les plaintes qui pouvoient le pré-
venir contre Sir Willam. Ce sage monarque se fit
expliquer jusqu'aux moindres circonstances : ensuite
il parut rêver un moment. Mais levant tout d'un
coup les yeux & les mains au ciel , il s'écria , dans
une espèce de transport : « O Dieu ! quelle recon-
noissance ne dois-je pas à ta bonté ! Tu m'as donc
fait présent d'un juge qui ne craint pas d'exercer
la justice , & d'un fils , qui non-seulement fait obéir,
mais qui a la force de sacrifier sa colère à l'obéis-
sance. »

On a quelquefois lieu d'admirer la sagacité avec
laquelle la justice est rendue chez les Turcs , que
nous traitons d'ignorans , parcequ'ils n'ont ni insti-
tuts , ni code , ni digeste. Un marchand Chrétien
ayant confié à un chamelier Turc un certain nombre
de balles de soie , pour les voiturier d'Alep à Con-
stantinople , se mit en chemin avec lui. Mais au mi-
lieu de la route , il tomba malade , & ne put suivre
la caravanne , qui arriva long-temps avant lui , à
cause de ce contre-temps. Le chamelier ne voyant
point venir son homme au bout de quelques semai-
nes , s'imagina qu'il étoit mort , vendit les soies ,
& changea de profession. Le marchand chrétien
arriva enfin , le trouva , après avoir perdu bien du
temps à le chercher , & lui demanda ses marchan-
dises. Le fourbe feignit de ne le pas connoître , &
nia d'avoir jamais été chamelier. Le cadis devant
que cette affaire fut portée , dit au Chrétien : *Que*
demandes-tu ? — Je demande , dit-il , vingt balles
de soie que j'ai remises à cet homme-ci. — *Que*
réponds-tu à cela , dit le cadis au chamelier ? —
Je ne sai ce qu'il veut dire , avec ses balles de soie
& ses chameaux , & je ne l'ai jamais ni vu ni connu ,
reprit le chamelier. Alors le cadis se tournant vers
le Chrétien , lui demanda quelle preuve il pouvoit
donner de ce qu'il avoit avancé. Le marchand n'en

put donner d'autre, sinon que sa maladie l'avoit empêché de suivre le chamelier. Le cadis leur dit à tous deux, qu'ils étoient des bêtes, & qu'ils se retirassent de sa présence. Il leur tourna le dos; & pendant qu'ils sortoient ensemble, il se mit à une fenêtre, & cria assez haut : *Chamelier, un mot.* Le Turc tourna aussitôt la tête, sans songer qu'il venoit d'abjurer cette profession. Alors le cadis l'obligeant de revenir sur ses pas, lui fit donner la bastonnade & avouer sa friponnerie. Il le condamna à payer au Chrétien sa soie, & de plus une amende considérable pour le faux serment qu'il avoit prêté. *Nouveau Porte-feuille, imprimé en 1757.*

L Â C H E T É.

ON a distingué la lâcheté de la poltronnerie, en ce que celle-ci expose au danger malgré la crainte, tandis que la lâcheté le fuit. La poltronnerie est une foiblesse; mais la lâcheté est un vice. Les Grecs & les Romains néanmoins ne punissoient de mort l'homme lâche, que quand ils présumoient qu'il avoit agi avec réflexion. Chez les Grecs, celui qui s'étoit trouvé foible, & avoit fui à la vue d'un danger inopiné, étoit seulement condamné à rester trois jours assis au milieu de la place publique, avec un habillement de femme. « Songez plutôt, dit Tertullien, à faire monter le sang au visage d'un homme, qu'à le lui tirer des veines. »

En 1523, le capitaine *Frauger*, gouverneur de Fontarabie, ayant rendu honteusement cette place aux Espagnols, fut condamné à être dégradé de noblesse. On l'arma de pied en cap; on le fit monter sur un échafaud, où douze prêtres, assis & en surplis, commencèrent à chanter les vigiles des

morts , après qu'on lui eut lu la sentence qui le déclaroit *traître, déloyal, vilain & foi-mentie*. A la fin de chaque pseume ils faisoient une pause , pendant laquelle un hérault d'armes le dépouilloit de quelque pièce de son armure , en criant à haute voix : *Ceci est le casque du lâche ; ceci, son corselet ; ceci, son bouclier, &c.* Lorsque le dernier pseume fut achevé , on lui renversa , sur la tête , un bassin d'eau chaude ; on le descendit ensuite de l'échafaud avec une corde qu'on lui passa sous les aisselles ; on le mit sur une claie ; on le couvrit d'un drap mortuaire , & on le porta à l'église , où les douze prêtres l'environnèrent & lui chantèrent sur la tête le pseume , *Deus , laudem meam ne tacueris* , dans lequel sont contenues plusieurs imprécations contre les traîtres. Ensuite on le laissa aller & survivre à son infamie. *Essais historiques sur Paris.*

Deschapelles , capitaine au régiment de Picardie , avoit , en 1636 , rendu lâchement au duc de Lorraine , Circle , près de Thionville. Louis XIII envoya un ordre au conseil de guerre , pour faire juger cet officier. L'ordre étoit conçu en ces termes : « Je vous envoie Deschapelles à Mezières , où mon armée passe pour aller en Flandre. Comme il est du tout nécessaire de faire un exemple de l'action qu'il a commise , d'avoir rendu Circle sans y être forcé , je vous l'envoie afin que vous lui fassiez couper le col sur le pont de la ville , & que toute l'armée , en passant par-là , voie son corps sur l'échafaud , & l'exécution qui en aura été faite. » L'on assembla le conseil de guerre ; mais quand les informations furent lues , où l'officier étoit assez convaincu de peur & de lâcheté , le conseil fit difficulté de le condamner à mort , disant que pour une lâcheté causée par la crainte & l'appréhension , on ne condamnoit pas un homme à mort ; mais que , pour l'ordinaire , on le dégradoit , & qu'on lui faisoit

toutes les ignominies possibles. Les voix allèrent à cette simple condamnation ; mais le maréchal de Brezé dit : La lettre du roi porte , en termes exprès , *qu'on lui fasse couper le col* ; pourquoi ne le jugez-vous pas suivant la lettre ? Le conseil répondit : « Monsieur , nous jugeons selon nos consciences. La lettre du roi porte , *qu'on lui fasse couper le col sur le pont de Mezières* ; vous pouvez , messieurs les généraux , faire exécuter les ordres du roi ; nous avons ordonné au prévôt de la connétablie d'y tenir la main. » Et cela fut exécuté. *Mémoires de Puy-ségur.*

Lors de la bataille de Thionville , en 1639 , plusieurs compagnies de chevaux-légers lâchèrent pied. De Médavi , qui s'étoit trouvé à cette action écrivit au ministre de France : « Nous avons perdu peu de » cavalerie par sa lâcheté , & beaucoup d'infanterie » par sa valeur. » Louis XIII , fit demander au marquis de Feuquieres les noms des plus coupables ; mais ce général , quoique mécontent d'une grande partie de son armée , ne voulut jamais accuser personne. Il répondit constamment : « Qu'ayant tou- » jours combattu à la tête des troupes , il ne pou- » voit pas rendre compte de ce qui s'étoit passé der- » rière lui. » Cependant le roi cassa quelques-unes des troupes qui avoient mal fait leur devoir dans cette occasion importante. *Relation de la Bataille de Thionville.*

En 1693 , le gouverneur de Heidelberg , n'ayant pas fait toute la résistance possible contre l'armée Françoisse , commandée par le maréchal de Lorge , le prince Louis de Bade le fit arrêter , & son procès lui fut fait par le conseil de guerre. Il fut condamné à être dégradé de noblesse , & de l'ordre Teutonique , dont il étoit revêtu ; à être ensuite chassé de la maison de cet ordre , qui est à Heilbrun , à coups de pieds au cul par le plus jeune des chevaliers ; à

Être mené sur un chariot avec le bourreau à son côté , au travers de l'armée Impériale , & à avoir la tête tranchée. Cependant on lui fit grâce de la vie ; mais l'exécuteur lui ôta sur l'échafaud l'épée dont on l'avoit ceint , la mit en pièces , & lui en frappa plusieurs fois le visage. *Histoire d'Allemagne.*

La veille d'une bataille , un officier vint demander au maréchal de Toiras , la permission d'aller voir son père qui étoit à l'extrémité , pour lui rendre ses soins & recevoir sa bénédiction. *Allez* , lui dit ce général qui démêla fort aisément la cause de cette retraite , *pere & mère honoreras , afin que tu viyes longuement.* Vie du maréchal de Toiras.

L A Z Z I.

Ce mot , emprunté de l'Italien , désigne des mouvemens , des jeux de théâtre , des plaisanteries particulières aux bouffons Italiens.

Mezetin , ancien personnage de la comédie Italienne , est supposé venir sur le théâtre cachant quelque chose sous son manteau. Arlequin lui demande que portes-tu ? Un poignard , dit Mezetin. Arlequin cherche , & voit que c'est une bouteille ; il la boit , & la rend ensuite à Mezetin , en lui disant : Je te fais grâce du fourreau.

Scaramouche , rendant visite à Arlequin , aperçoit un fromage dans sa bibliothèque. Prête-moi ce livre , lui dit-il : — Non , répond Arlequin , c'est un original , & tu sais que les originaux ne sortent jamais des bibliothèques.

Madame de Sévigné , dans une de ses lettres , écrit à sa fille : « On comptoit hier au soir à table qu'Arlequin , l'autre jour à Paris , portoit une grosse pierre sous son petit manteau ; on lui demandoit ce qu'il vouloit faire de cette pierre , il dit que

» c'étoit un échantillon d'une maison qu'il vouloit
 » vendre ; cela me fit rire ; je jurai que je vous le
 » manderois. Si vous croyez , ma fille , cette inven-
 » tion bonne pour vendre votre terre, vous pourrez
 » vous en servir. »

L É G I S L A T I O N.

LA multiplicité des loix , est le signe non équivoque d'une foible législation. Un législateur , est-il dit dans un apologue Oriental , voulut faire prendre une forme nouvelle à un état. Pour le tirer plus promptement de la crise douloureuse où il étoit , il multiplia les loix. Dans ces entrefaites , il tomba malade ; son médecin lui ordonna différens remèdes à la fois. Pourquoi une si grande quantité , lui dit le malade ? — C'est pour rétablir votre santé plus promptement. — Mais , parmi ces remèdes , reprend le malade , les uns empêcheront l'effet que pourroient opérer les autres. — Pardonnez , répond le médecin , je crois qu'en effet j'ai tort ; mais c'est que je voulois traiter votre maladie , comme vous traitez celle de l'état.

L I B É R A L I T É.

CETTE qualité du cœur , qui a sa source dans la bienveillance , nous porte à faire part aux hommes de nos propres biens.

Le cardinal d'Est avoit un jour invité le cardinal de Médicis à souper chez lui ; après le repas , ils se mirent à jouer à la prime , où il s'agissoit d'un reste de dix mille écus. Le cardinal de Médicis eut prime , & le cardinal d'Est eut cinquante-cinq ; mais ne voulant pas s'en servir , il le cacha & jeta ses

Cartes. Après le jeu, un gentilhomme de sa suite lui représentant que le cardinal de Médicis avoit perdu : Je le savois bien, répondit-il, mais je ne l'avois pas invité chez moi pour lui gagner son argent.
Brantome.

Un bourgeois de Prague prêta cent mille ducats à Charles IV, qui lui en fit son billet. Le lendemain il invita cet empereur à dîner avec plusieurs seigneurs. Quand on fut au dessert, il fit apporter le billet de l'empereur dans un bassin d'or, & lui dit : « Sire, les autres mets ont été communs à toute la » compagnie, celui-ci sera pour votre majesté. Je » la supplie d'accepter cette obligation. » *Pogge.*

Les Fuggers, fameux négocians d'Augsbourg, ne montrèrent pas moins de libéralité envers Charles-Quint. Cette empereur leur avoit fait l'honneur de loger chez eux à son retour d'Afrique. Les Fuggers, pleins de reconnoissance pour cet acte de bonté, firent apporter dans la cheminée où le prince se chauffoit, un fagot de canelle, & y mirent le feu avec une obligation qu'ils avoient de l'empereur d'une somme considérable.

Henri de Lorraine, duc de Guise, surnommé le Balafre, avoit gagné au jeu cent mille livres à M. d'O, surintendant des finances, qui le lendemain lui envoya soixante & dix mille livres en argent, & dix mille écus en or renfermés dans un sac de cuir. Le duc croyant que ce sac contenoit que de l'argent blanc, le donna par gratification au commis nommé Lavienné qui lui porta la somme. Ce commis, qui ignoroit lui-même ce que ce sac pouvoit contenir, n'osa le refuser ; mais quand de retour à l'hôtel d'O il l'eut examiné, il jugea la libéralité si extraordinaire, que ne doutant pas que le duc ne se fût mépris, il lui reporta la somme sur le champ. Mais le duc la refusa en lui disant : « Puis- » que la fortune vous a été si favorable, cherchez

« un autre que le duc de Guise pour vous envier
 » votre bonheur. »

Un gentilhomme qui devoit une somme considérable au comte de Soissons vint le trouver , & le pria de lui remettre la moitié de cette somme. Cette moitié n'est plus à moi , lui dit le prince , dès que vous avez pris la peine de la venir demander ; mais puisque vous me laissez la disposition de l'autre , trouvez bon que je vous la donne.

Charles II , roi d'Espagne , étant fort jeune & faisant à pied les stations du Jubilé , trouva un pauvre sur son passage , auquel il jeta une croix de diamans qu'il avoit devant lui , sans que personne s'en aperçût. Quand il fut à l'église , les courtisans ayant pris garde qu'il n'avoit plus la croix , dirent qu'on avoit volé le roi. Le pauvre qui suivoit s'écria à l'instant : Voilà la croix du roi , c'est sa majesté qui me l'a donnée : le roi l'avoua. On ne jugea pas à propos de laisser au pauvre cette croix , qui étoit de pierreries de la couronne ; mais il fut décidé dans le conseil , que de quelque manière que le roi fit ses dons , ils devoient être sacrés. En conséquence la croix ayant été estimée douze mille écus on les donna au pauvre. *Lettres de Bourfaut.*

L'illustre Maupertuis , qui accompagnoit le roi de Prusse à la guerre , fut fait prisonnier à la bataille de Molwitz , & conduit à Vienne. Le grand duc de Toscane , depuis empereur , voulut voir un homme qui avoit une si grande réputation. Il le traita avec estime , & lui demanda s'il ne regrettoit pas quelqu'un des effets que les hussards lui avoient enlevés. Maupertuis , après s'être fait long-temps presser , avoua qu'il auroit voulu sauver une excellente montre de Greham , dont il se servoit pour ses observations astronomiques. Le grand duc , qui en avoit une du même horloger , mais enrichie de diamans , dit au mathématicien François ; C'est une

plaisanterie que les hussards ont voulu faire ; ils m'ont rapporté votre montre ; la voilà , je vous la rends.

Un sage étoit interrogé pour savoir si la force étoit préférable à la libéralité. Il décida pour la dernière , en disant : « Celui qui est libéral n'a pas » besoin de force ; & une main pleine d'or , vaut » mieux qu'un bras robuste. » *Sadi.*

La libéralité , cette qualité estimable dans un particulier , est souvent un défaut dans un souverain. Le roi de Prusse , n'étant encore que prince royal , avoit comblé de présens une actrice célèbre. Il la récompensa beaucoup moins lorsqu'il fut roi. Cette actrice ayant osé s'en plaindre à lui-même , il lui répondit : « Autrefois je donnois mon argent , au- » jourd'hui je donne celui de mes sujets.

La libéralité est une vertu lorsqu'elle a pour objet de soulager les malheureux. Sous le regne de Henri III , roi de France , un Juif très-riche étant mort sans laisser d'héritiers , ce prince fit présent de vingt-cinq mille écus de cette aubaine à Geoffroi Camus de Pontcarré. Ce généreux citoyen les distribua aussi-tôt à trois négocians associés , qu'un incendie venoit de ruiner.

Une femme fort pauvre , mais qui avoit la consolation d'avoir une fille aimable , & dont les grâces modestes annonçoient la sagesse , se présenta avec cette jeune personne à l'audience du célèbre cardinal Farnèse. Elle lui exposa qu'elle étoit sur le point d'être renvoyée , avec sa fille , d'un petit appartement qu'elles occupoient chez un homme fort riche , parcequ'elles ne pouvoient lui payer cinq sequins qui lui étoient dûs. Le ton d'honnêteté avec lequel elle faisoit connoître son malheur , fit aisément comprendre au cardinal qu'elle n'y étoit tombée , que parceque la vertu lui étoit plus chère que les richesses. Il écrivit un mandat & la chargea de le

porter à son intendant. Celui-ci, après l'avoir ouvert, compta sur le champ cinquante sequins. Monsieur, lui dit cette femme, je ne demandois pas tant à monseigneur, & certainement il s'est trompé. Il fallut, pour faire cesser la contestation, que l'intendant alla lui-même parler au cardinal. Son éminence en reprenant son mandat dit aux deux personnes qui étoient présentes : Vous avez tous raison, je m'étois trompé, le procédé de madame le prouve, & au lieu de cinquante sequins il en écrivit cinq cens, qu'il engagea la vertueuse mère d'accepter pour marier sa fille.

LIBERTÉ.

LA liberté consiste à n'obéir qu'aux loix. Il en est de la liberté, a dit un sage, comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même, & dont le goût se perd sitôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton pays, disoit Brasidas à un Satrape, qui comparoit la vie de Sparte à celle de Persépolis; mais tu ne peux connoître les plaisirs du mien.

Un Lacédémonien interrogé sur ce qu'il savoit : *Être libre*, dit-il.

L'histoire ancienne est remplie d'actions les plus courageuses produites par un vif amour de la liberté. L'histoire moderne nous en offre quelques-unes qui peuvent leur être comparées. Philippe II avoit, en 1574, fait investir la ville de Leyde, pour la soumettre au joug Espagnol. Les assiégeans, instruits qu'il n'y avoit point de garnison dans la ville, y jetèrent des lettres pour engager les habitans à se rendre. On leur répondit, du haut des murailles, qu'on savoit que le dessein des Espagnols étoit de réduire la place par la famine; mais qu'ils n'y de-
voient

voient pas compter, tout le tems qu'ils entendraient les chiens aboyer; que, lorsque ce secours & toute autre espèce d'alimens manqueroient, on mangera le bras gauche, tandis qu'on se servira du droit pour se défendre; que, privé enfin de tout, on se résoudra plutôt à mourir de faim qu'à tomber entre les mains d'un ennemi barbare. Après cette déclaration, on fit une monnoie de papier avec cette inscription : *Pour la liberté*. Ce papier fut, après le siège, fidèlement converti en monnoie d'argent. *De Thou.*

On fait que pour la proclamation d'un roi de Pologne, il faut un consentement général. Lors du couronnement de Ladislas, frère aîné du roi Casimir, le primat ayant demandé à la noblesse si elle agréait ce prince, un simple gentilhomme répondit que non. On lui demanda quel reproche il avait à faire à Ladislas : *Aucun*, répondit-il, *mais je ne veux point qu'il soit roi*. Il tint ce langage pendant plus d'une heure, & suspendit la proclamation. Enfin, il se jeta aux pieds du roi, & dit qu'il voulait voir si sa nation était encore libre; qu'il était content, & qu'il donnait sa voix à sa majesté. *Mémoires & anecdotes pour servir à l'histoire de Pologne.*

Dans une ville prise d'assaut, un pauvre aveugle profitant de la confusion du carnage, alla se cacher dans un puits. Il y fut découvert quelque temps après; & il répondit à ceux qui lui demandoient comment il avait pu descendre : *Les aveugles ne voyent que le chemin de la liberté*. On la lui rendit pour récompenser ce bon mot.

LIMOSIN.

LE Limosin, né au milieu d'un pays peu fertile; est exercé de bonne heure à une vie dure & frugale.

G g

Un Limosin , maître maçon , voyoit son petit manœuvre tremper un morceau de pain trop sec dans un seau de mortier pour l'attendrir : Et qu'est-ce donc , lui cria-t-il , Lionard , je crois que tu donnes dans la friandise ?

Des Limosins fort simples , & qui croyoient que rien n'étoit impossible au saint Siège , demandoient à un pape , qui étoit de leur nation , qu'il leur accordât deux récoltes de bled dans une année. Je le veux bien , répondit le pape ; mais vos années auront dorénavant vingt-quatre mois.

L O I.

UNE loi souvent ne paroît juste que parcequ'on ne se l'est pas représentée sous toutes les faces possibles. C'est ce qu'on a tâché de faire comprendre par cet apologue oriental. Nandiskar étoit borgne & législateur ; il avoit assemblé les vieillards de sa nation , pour leur faire jurer , au nom de la république , de ne jamais rien changer à ses loix. Nantéou , lui seul , s'y opposoit ; mais Nandiskar se défendit si adroitement , qu'il aigrit tous les esprits contre Nantéou. Celui-ci désespérant de ramener ses compatriotes par des discours , s'approcha de Nandiskar , & lui dit : Tu veux que tes loix soient strictement observées , le peuple y consent ; & moi je demande à être puni suivant tes loix. En proférant ces dernières paroles , il lui créva , d'un coup de poing , l'œil qui lui restoit. Nandiskar avoit fait une loi conçue en ces termes : *Quiconque crevera un œil , qu'il en perde un.* Tu t'aperçois par là , reprit Nantéou , combien ta loi est défectueuse , puisqu'il ne m'en coûte qu'un œil , pour te priver de la vue. Nandiskar lui répondit : Loin de t'en vouloir , je te dois de la reconnoissance ; en me privant des yeux

du corps, tu m'as ouvert les yeux de l'esprit. Et vous, sages vieillards, ne rougissez point d'avouer avec moi, que nous avons eu tort.

M A R I.

IL y a plus de maris qui aiment leurs femmes, que de femmes qui aiment leurs maris ; & je crois, dit un auteur moderne, en avoir trouvé la raison dans l'amour que tous les hommes ont en général pour la liberté. Les femmes dépendent de leurs maris, & les maris ne dépendent point de leurs femmes. Ajoutons à cette pensée, que la plupart des dissensions qui s'élèvent entre un mari & une femme viennent le plus souvent de ce que celle-ci veut sortir de l'état de dépendance où la nature l'a mise. Une dame vertueuse fut priée par une autre dame de lui apprendre quels secrets elle avoit pour conserver les bonnes grâces de son mari : *C'est, lui répondit-elle, en faisant tout ce qu'il lui plaît, & en souffrant patiemment tout ce qui ne me plaît pas.*

Un mari qui essuyoit souvent la mauvaise humeur de sa femme, ne lui opposoit d'autres armes que le silence. Un de ses amis lui dit là-dessus : On voit bien que vous craignez votre femme. Ce n'est point elle que je crains, repartit le mari, c'est le bruit.

Une très-belle femme qui n'avoit point d'envies, & qui ne croyoit pas que ce fût sa faute, ayant un jour un beau diamant au doigt : « Voilà, » lui dit son mari, un diamant merveilleux, mais » fort mal mis en œuvre. Il n'est pas le seul, répondit-elle avec un souris malin. »

On s'est égayé, à l'exemple des auteurs comiques, sur le compte des maris ridicules. Un mari appelloit toujours sa femme, *ma divine*. Cette fadeur

qui déplaçoit généralement , fit dire à quelqu'un qui connoissoit bien cette femme : Son mari à bien tort de l'appeller ainsi ; car , soit dit entre nous , il n'en est point de plus humaine.

Un sot mari vantoit beaucoup , dans une compagnie , les robes , les dentelles , les bijoux & autres ajustemens de sa femme. Quelqu'un qui savoit ce qui en étoit , lui dit assez plaisamment : « Si madame le porte beau , avouez que vous les portez belles. »

Un homme veuf , qui avoit pris une seconde femme , ne cessoit de louer devant elle les graces , l'esprit , les talens de la première. Un jour que cet époux peu galant recommençoit ce panégyrique devant plusieurs personnes , la femme présente , il crut s'apercevoir qu'elle murmuroit tout bas. Pardonne moi , lui dit-il , les regrets que je donne à la défunte ; elle les mérite. Ah ! monsieur , répondit celle-ci un peu piquée , personne , je vous jure , ne la regrette plus que moi.

M A R I A G E.

UN peintre faisoit un tableau de l'Hymen pour un jeune amant : Je veux qu'il soit accompagné de toutes les graces , lui disoit cet amant passionné ; souvenez-vous sur-tout , que l'Hymen doit être plus beau qu'Adonis. Il faut lui mettre en main un flambeau plus brillant encore que celui de l'Amour. Enfin , faites un effort d'imagination , je vous payerai votre tableau à proportion que le sujet en sera gracieux. Le peintre , qui connoissoit sa libéralité , n'oublia rien pour le satisfaire , & lui apporta le tableau la veille de ses noces. Notre jeune amant n'en fut point satisfait. Il manque , dit-il , à cette figure ,

certain air gai , certains agrémens , certains charmes ; enfin , ce n'est point là l'idée que j'ai de l'Hymen. Vous l'avez fait d'une beauté médiocre ; vous ne serez que médiocrement récompensé. Le peintre , qui avoit autant de présence d'esprit que de génie pour la peinture , prit son parti dans le moment. Vous avez raison , lui dit-il , de n'être pas content de la beauté de mon tableau , il n'est pas encore sec ; ce visage est embu ; & pour vous parler franchement , j'emploie mes couleurs de manière que m'a peinture ne paroît rien dans les premiers jours. Je vous rapporterai ce tableau dans quelques mois , & pour lors vous me le payerez selon sa beauté ; je suis sûr qu'il vous paroîtra tout autre : adieu , monsieur , je ne suis pas pressé d'argent. Ce peintre remporta son ouvrage ; notre jeune amant se maria le lendemain ; & quelques mois s'écoulèrent sans que le peintre parût. Enfin il reporta le tableau ; notre jeune époux fut surpris en le voyant. Vous me l'aviez bien promis , lui dit-il , que le temps embelliroit votre peinture ; quelle différence ! je ne la reconnois plus : j'admire l'effet du temps sur les couleurs , & j'admire encore plus votre habileté ; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que ce visage est un peu trop gai , ces yeux un peu trop vifs ; car enfin les feux de l'Hymen doivent paroître moins brillans que ceux de l'Amour ; ce sont des feux solides que ceux de l'Hymen : d'ailleurs , l'attitude de votre figure est un peu trop enjouée , un peu trop libre ; & vous lui avez donné un certain air de badinage qui ne caractérise pas tout-à-fait Ce n'est pas là l'Hymen , enfin. Fort bien , monsieur , lui dit le peintre , ce que j'avois prévu est arrivé ; l'Hymen est à présent moins beau dans votre idée que dans mon tableau ; c'étoit tout le contraire il y a trois mois : ce n'est point ma peinture qui a changé , c'est votre imagination ; vous.

étiez amant pour lors, vous êtes mari maintenant, *Dufresny*.

On a dit que le mariage étoit le tombeau de l'amour. Un homme de condition s'étoit marié par inclination. Quelqu'un qui le connoissoit, contoit, dans une compagnie, que depuis qu'il étoit marié, il ne couchoit plus avec sa femme.

On conseilloit à un père, d'attendre que son fils fût plus sage pour le marier. « Votre conseil, répondit-il, ne doit pas être suivi ; car si mon fils devient sage, il ne se mariera point. »

Un évêque interrogeoit, sur le cathéchisme, une bonne vieille femme qui n'avoit point été heureuse en maris, & lui demandoit combien il y avoit de sacremens. Elle répondit qu'il y en avoit six, qu'elle nomma. — Et le mariage, repartit l'évêque, qui vous empêche de croire que c'est un sacrement ? c'est une union si sainte, si douce & si agréable. — *Ah ! ah !* dit la vieille, *s'il est si bon, que n'en tâtez-vous ?*

Un amateur considéroit les sept sacremens peints par le Poussin, & trouvoit beaucoup à critiquer dans le tableau qui représentoit le mariage. Je vois bien, s'écria cet amateur, qui n'étoit peut-être pas content de sa femme, qu'il est mal-aisé de faire un mariage qui soit bon, même en peinture.

Sous le règne de S. Louis, les mariés ne pouvoient coucher ensemble la première nuit des noces, ni même les deux suivantes, sans en avoir acheté la permission des évêques. C'étoit bien ces trois nuits-là qu'il falloit choisir, ajoute M. de Montesquieu ; car pour les autres, on n'auroit pas donné beaucoup d'argent.

Les femmes sont nos maîtresses dans la jeunesse, nos compagnes dans l'âge mûr, & nos nourrices dans la vieillesse. On a donc, à tout âge, des raisons de se marier. *Bacon*.

M A X I M E.

PROPOSITION générale , & qui contient une vérité-pratique. On a comparé ingénieusement certaines maximes à des échevaux mêlés. En tient-on un bout , on peut en devider toute la morale & la politique ; mais il faut , à cet ouvrage , employer des mains bien adroites.

*

Considérez les différens états de la vie où la naissance & l'éducation peuvent vous destiner , & consultez votre génie avant d'en embrasser aucun. Ce qui perd un homme , & pour sa fortune & pour sa réputation , c'est de se jeter dans une profession qui ne lui convient pas. *Bacon.*

*

Vouloir embrasser tous les objets que le tourbillon des affaires offre à nos yeux , c'est s'exposer à n'en saisir aucun. N'ayez qu'un but ; employez tout le reste comme des moyens. *B.*

*

Vous vous croyez en passe , parcequ'un homme d'un nom ou d'un mérite distingué vous protège ? Illusion. Ce n'est pas toujours un bel instrument qu'il vous faut , mais un outil commode & maniable. Quand vous recommandez vos intérêts à quelqu'un , n'examinez pas tant son rang , que son habileté ; son crédit , que son affection ; s'il se prête aisément , que s'il fait du choix dans ses engagements. *B.*

*

Attachez-vous à la vertu , vous n'aurez pas à vous plaindre de la fortune. *B.*

G g iv

- O fils d'Adam ! que la vertu soit toujours devant tes yeux ; & représente-la si belle , qu'il te soit impossible de ne la pas aimer ; surtout ne t'occupe point de ses préceptes sans penser à ses effets & à ses charmes ; donne - lui un corps ; saisis - la par tes sens. *Sadi.*

*

Fais-toi des images vives du bonheur qui doit être la récompense du sage , & des malheurs où tombe l'insensé , tu intéresseras ton cœur à être vertueux. *S.*

*

Ne renonçons jamais au bonheur , les sources du bien & du mal sont cachées , & nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie. O homme ! ô qui que tu sois , mon frère ! dans le malheur , sois patient , & espère. *S.*

*

Obéissons en tout temps aux loix & aux coutumes de notre pays. *Descartes.*

*

N'enchaînons jamais notre liberté pour l'avenir. *D.*

*

Décidons-nous toujours pour les opinions modérées , parceque , dans le moral , tout ce qui est extrême est presque toujours vicieux. *D.*

*

Travaillons à nous vaincre nous-mêmes , plutôt que la fortune ; parceque l'on change ses desirs plutôt que l'ordre du monde , & que rien n'est en notre pouvoir que nos pensées. *D.*

*

Pour vous soumettre la fortune & les choses ,

commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner sur elle. *Rouffeau.*

*

Le monde réel a ses bornes; le monde imaginaire est infini. Ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. *R.*

*

Les grands besoins naissent des grands biens; & souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque, est de s'ôter celles qu'on a. *R.*

*

Les bonnes institutions sociales, sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue, pour lui en donner une relative, & transporter le *moi* dans l'unité commune; en sorte que chaque particulier ne se croie plus un, mais partie de l'unité, & ne soit plus sensible que dans le tout. *R.*

*

Le seul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple, c'est d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux; car s'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des Comédiens. *R.*

*

Les citoyens qui ont bien mérité de la patrie, doivent être récompensés par des honneurs, & jamais par des privilèges; car la république est à la veille de sa ruine, sitôt qu'on peut penser qu'il est beau de ne pas obéir aux loix. *R.*

*

Le premier pas vers le vice, est de mettre du

mystère aux actions innocentes ; & quiconque aime à se cacher , a , tôt ou tard , raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres. C'est celui-ci : « Ne fais ni ne dis jamais » rien , que tu ne veuilles que tout le monde voie » & entende. » R.

*

Un homme ne doit jamais rougir d'avouer qu'il a tort ; car , en faisant cet aveu , il prouve qu'il est plus sage aujourd'hui qu'il n'étoit hier. *Pope.*

M É D E C I N S.

SI vous avez besoin de Médecins , dit l'école de Salerne , il y en a trois auxquels vous pourrez avoir recours : l'esprit gai & tranquille , l'exercice modéré , la diète. C'est aussi ce que pensoit M. Dumolin. Ce célèbre médecin étant à l'agonie , & environné de plusieurs médecins de Paris qui déplo-roient sa perte , leur dit : *Messieurs , je laisse après moi trois grands médecins ; & pressé par eux de les nommer , parcequ'ils croyoient tous être un des trois , il répondit : L'eau , l'exercice , la diète.*

Un roi de Perse envoya au calife Mustapha , un médecin très-célèbre , qui demanda , en arrivant , comment on vivoit à sa cour. On lui répondit : On ne mange que lorsqu'on a faim , & on ne la satisfait pas entièrement. Je me retire , dit-il , je n'ai que faire ici.

Gourville , dont nous avons des mémoires , étant tombé malade à Paris , envoya un homme de confiance à la porte des écoles de médecine , un jour que la faculté s'assembloit , avec ordre de lui amener , sans autre information , celui des médecins dont il jugeroit la complexion la plus conforme à la

sienne. On lui en amena un tel qu'il le souhaitoit , & il s'en trouva bien.

André Baccius , habile médecin de Florence , mais très-fantaisque , ayant été appelé pour voir une femme malade , commença par lui tâter le pouls , & lui ayant trouvé une grosse fièvre , il lui demanda , entre autres choses , l'âge qu'elle avoit ? Elle n'eut pas plutôt dit qu'elle avoit quatre-vingts ans , qu'il repoussa son bras , & lui dit tout en colère : Combien de temps voulez-vous donc rester au monde ? & se retira sur le champ.

On a rapporté dans les *Anecdotes de Médecine* , l'embarras singulier où se trouva un jour Fabrice Hildan , grand médecin & très-bon chirurgien. Fabrice fut appelé chez un paysan qui s'étoit fait entrer dans l'œil une paille de fer. L'Esculape tenta différens moyens pour la tirer , il se servit même de quelques instrumens ; mais la paillette leur échappoit par sa ténuité , & toutes les opérations n'aboutirent qu'à occasionner une inflammation dans l'œil du paysan. Fabrice revint tout pensif chez lui , & désespéroit de pouvoir réussir , lorsque sa femme , instruite de ce qui s'étoit passé , se mit à sourire : l'embarras du docteur n'en étoit pas un pour elle ; mais desirant de jouir de son petit triomphe , elle dit à son mari qu'elle vouloit l'accompagner chez le malade , & que peut-être elle lui seroit de quelque secours. Fabrice ne comptant plus sur aucun succès , consent à tout ; il obéit à sa femme , qui lui dit de tenir les paupières du malade bien écartées. Cette femme tire aussi-tôt de sa poche un aimant qu'elle promène le plus près qu'elle peut de la surface de l'œil ; au même instant la paillette vole vers l'aimant , & le malade se sent foulagé. La femme de Fabrice , comme on le devine bien , ne resta pas muette. Elle reçut les témoignages de reconnaissance du paysan ; mais ce qui sans doute la flatta le plus , ce fut l'aveu

que lui fit son mari ; que , sans elle , il n'auroit pas eu la moindre idée de cette heureuse ressource.

Un habile médecin (M. Falconet) fut appelé auprès d'une dame malade imaginaire. Il l'interrogea ; elle lui avoua qu'elle mangeoit , buvoit & dormoit bien , & qu'elle avoit tous les signes d'une santé parfaite. Hé bien , lui dit le médecin en homme d'esprit , laissez moi faire , je vous donnerai un remède qui vous ôtera tout cela.

Moliere , joua sur le théâtre , les médecins ridicules. Combien d'autres sarcasmes n'a-t-on pas lancés contre eux ? Il y a ce conte d'un ministre huguenot , qui , interdit de ses fonctions par la cabale de ses ennemis , dit tout haut , qu'il en coûtera la vie à plus de cent hommes. Cité devant le juge pour avoir tenu ce discours , il s'explique en disant , que si on l'empêchoit d'être ministre , il se feroit médecin. Ce trait est employé dans la comédie du *Grondeur*. Ce personnage , qui est médecin , outré de ce que le mariage de Mondor & de sa fille est conclu malgré lui , s'écrie , dans sa colère : Il en coûtera la vie à plus de quatre.

Le Journal des Savans rapporte l'anecdote de deux médecins qui se battirent pour régler la manière dont seroit cuite une pomme qu'ils venoient de prescrire à leur malade. Tous deux avoient ordonné qu'elle seroit cuite sous la cendre ; mais l'un prétendoit qu'il falloit la faire cuire enveloppée d'un papier gris ; & l'autre qu'il falloit l'envelopper d'une feuille de vigne. Le dernier montra avec beaucoup d'éloquence les grands avantages que le malade retireroit des qualités de la feuille de vigne qui s'insinuoient dans la pomme ; l'autre dit encore de plus belles choses au sujet du papier gris. Mais comme leurs dissertations ne finissoient pas , ils terminèrent à l'amiable leur différend avec quelques coups de canne.

Le Spectateur Anglois compare les médecins à l'armée des anciens Bretons du temps de César, dont les uns tuoient à pied, & les autres montés sur des chariots. Si l'infanterie, ajoute-t-il, ne fait pas tant d'exécution que la cavalerie, c'est parcequ'elle ne sauroit se transporter si vite dans tous les quartiers de la ville, ni dépêcher beaucoup d'affaires en peu de temps.

Un malade interrogé, pourquoi il n'appelloit pas un médecin : « C'est, répondit-il, parceque je n'ai pas encore envie de mourir. »

Un médecin trouvant mauvais qu'on parlât mal des médecins, dit : Il n'y a personne qui puisse se plaindre de moi. Non, lui répondit-on ; car vous tuez tous ceux que vous traitez.

Un peintre, dont le talent étoit fort médiocre, embrassa la profession de médecin. Comme on lui en demandoit la raison : « Dans la peinture, répondit-il, toutes les fautes sont exposées à la vue ; mais dans la médecine, elles sont enterrées avec le malade, & on se tire mieux d'affaire. »

Un homme qui souffroit beaucoup, apercevant plusieurs médecins autour de son lit, s'avisa de faire comme un soldat qu'on va passer par les armes. Il fit approcher celui de tous ces médecins qu'il crut le plus habile, & lui dit : Monsieur, je vous prends pour mon parrain.

Un médecin violent & fantasque, prit querelle en jurant contre quelqu'un, & le menaça de le tuer. Ce n'est pas ce que je crains, repartit celui-ci, car je ne t'enverrai jamais demander quand je serai malade.

On a cité un médecin Suisse qui ne passoit jamais auprès d'un cimetière, sans se couvrir le visage avec son mouchoir, & quand on lui en demandoit la raison : « C'est, répondit-il, que bien des gens étant ici arrêtés par mon ordonnance, j'ai peur que

» quelqu'un ne me reconnoisse , & ne me prenne au
» collet. »

Le duc de Rohan, voyageant en Suisse, s'y trouva indisposé, & on lui fit venir le plus célèbre médecin du canton, qui s'appelloit le docteur *Thibaud*. Il me semble, lui dit M. de Rohan, que votre visage ne m'est point inconnu. Le docteur *Thibaud*, lui répondit : Cela pourroit être, monseigneur, & vous pouvez bien vous souvenir que j'ai été le maréchal de votre écurie. — Comment donc, dit M. de Rohan, vous faites ici le médecin ? Et de quelle manière pouvez-vous traiter les malades ? *Thibaud* lui répondit qu'il passoit pour le plus grand médecin de tout le canton, & qu'il traitoit les Suisses comme il avoit traité les chevaux de son excellence ; qu'à la vérité il en mouroit beaucoup des remèdes qu'il leur faisoit prendre ; mais qu'il en guérissoit aussi quelques-uns ; & il le pria de ne le point découvrir, & de lui laisser gagner sa vie aux dépens de celles de MM. les Suisses. *Chevreana*.

Triller raconte qu'un médecin de sa connoissance avoit toujours sa poche pleine d'ordonnances & de recettes. Lorsqu'il étoit consulté par des malades, il leur disoit de prendre au hazard, & que le remède qu'ils tireroient, seroit sûrement le plus convenable à leur maladie. Une dame, tourmentée d'un grand mal de gorge, eut recours à cet *Esculape*, fouilla dans sa poche, & voyant que c'étoit l'ordonnance d'un clystère, elle se prit si fort à rire, que son absès créva, & elle guérit.

Un homme incommodé de la vue, dit un auteur Persan, s'adressa à un médecin de chevaux, qui lui frotta les yeux du même onguent dont il frottoit ceux de ses animaux. Cet homme devint aveugle. Il alla se plaindre au cadi, qui lui fit cette réponse : Ce médecin n'a jamais traité que des chevaux, il vous traite comme ses malades.

On a fait ce conte. Un amant en danger de perdre sa maîtresse, qui étoit malade, cherchoit partout un médecin sur la science duquel il pût se reposer. Il trouve en son chemin un homme possesseur d'un talisman, par lequel on apercevoit des êtres que l'œil ne peut voir. Il donne une partie de ce qu'il possède pour avoir ce talisman, & court chez un fameux médecin. Il vit une foule d'ames à sa porte. C'étoient les ames de ceux qu'il avoit tués. Il en voyoit plus ou moins à toutes les portes des médecins, ce qui lui ôtoit l'envie de s'en servir. On lui en indiqua un dans un quartier éloigné, à la porte duquel il n'aperçoit que deux petites ames. Voici enfin un bon médecin, dit-il en lui-même, je vas aller le trouver. Le médecin, étonné, lui demanda comment il avoit pu le découvrir ? Parbleu ! dit l'amant affligé, votre réputation & votre habileté vous ont fait connoître. Ma réputation ! ce n'est que depuis huit jours que je suis ici, & je n'ai encore vu que deux malades.

MÉDITATION.

LES mêmes mots n'ont pas pour tout le monde la même signification. Il y a telles paroles qui n'expriment que du son pour de certaines personnes, & qui deviennent pour d'autres la matière de la plus profonde méditation. On a rapporté à ce sujet, qu'une fille, en réputation de sainteté, passoit les journées entières en oraison. L'évêque le fait, il va la voir : Quelles sont donc les longues prières auxquelles vous consacrez vos journées ? Je récite mon *Pater*, lui dit la pieuse fille. Le *Pater*, répond l'évêque, est sans doute une excellente prière : mais enfin, un *Pater* est bien-tôt dit... O monseigneur, quelles idées de la grandeur, de la puis-

sance , de la bonté de Dieu , renfermées dans ces deux seuls mots , *Pater noster* ! En voilà pour une semaine de méditation.

MÉPRIS DE LA MORT.

QUICONQUE a beaucoup de témoins de sa mort, se fait une gloire de la braver. Cette pensée est confirmée par plusieurs faits rapportés à l'article , *Courage*. Les gladiateurs , chez les anciens , qui avoient reçu dans l'arène le coup mortel , conservoient en mourant ce maintien courageux & cette grace dont les maîtres d'escrime leur faisoient une leçon. Le *gladiateur expirant* , morceau de sculpture antique ; est assis à terre ; il a encore la force de se tenir sur le bras droit , quoiqu'il aille expirer. On voit qu'il ne veut point s'abandonner à sa douleur & à sa défaillance , & qu'il craint moins la mort que de faire une grimace ou de pousser un lâche soupir.

Les anciens Danois honoroient un guerrier qui , loin de craindre la mort , la voyoit approcher d'un œil riant. Un auteur Danois , en parlant d'un héros de ce pays nommé *Agnar* , dit : « Agnar tomba , rit & mourut. »

Il y a cette pensée d'un auteur Arabe qui , dans une de ses épigrammes , dit : Que puisqu'il étoit venu au monde en pleurant , au milieu des amis de sa famille qui étoient dans la joie , il étoit résolu de mourir en riant , & de laisser pleurer ses amis à leur tour.

Péregirin le Cynique , se sentant vieux & méprisé parcequ'il ne faisoit plus rien de nouveau , ambitionna de se rendre illustre par une mort extraordinaire. Il publia , qu'à la prochaine assemblée des jeux olympiques , il se brûleroit. Il tint parole. Les jeux étant finis , il fit dresser un grand bûcher , & ,
accompagné

accompagné de plusieurs autres cyniques , il y vint mettre le feu , ôta sa besace , son manteau & son bâton , l'équipage des cyniques , jetta de l'encens dans le feu , & , tourné vers le midi : « Génies de » mon père & de ma mère , s'écria-t-il , recevez- » moi favorablement. » Aussi-tôt il sauta dans le feu & disparut , tant la flamme étoit grande. *Fleuri.*

Maximilien d'Égmond , comte de Buren , grand général & favori de Charles-Quint , instruit par son médecin que le moment de sa mort approchoit , fit prier ses amis à un festin magnifique , où , lui-même , armé de pied en cap , leur distribua ses trésors. Après cette libéralité , ayant bu un verre de vin à la santé de l'empereur son maître , il mourut tranquillement. *Journal Litt.*

Il y a des peuples entiers qui se procurent la mort pour se délivrer des infirmités de la vieillesse , & des chagrins de la vie. Lorsque les sauvages de la baie de Hudson viennent à un âge tout-à-fait décrépit , & sont hors d'état de travailler , ils font faire un festin & y convient toute leur famille. Après avoir fait une longue harangue , dans laquelle il les invitent à se bien comporter , & à vivre en bonne union les uns avec les autres , ils choisissent celui de leurs enfans qu'ils aiment le mieux ; ils lui présentent une corde qu'ils se passent eux-mêmes autour du cou , & le prient de les étrangler pour les tirer de ce monde où ils ne sont plus qu'à charge aux autres. L'enfant ne manque pas aussi-tôt d'obéir à son père , & l'étrangle le plus promptement qu'il est possible. *Voyage du Nord.*

Parmi les Taprobaniens , celui qui commençoit à sentir les glaces de la vieillesse , alloit de gaieté de cœur se coucher sur une herbe venimeuse , qui faisoit doucement passer d'un sommeil tranquille au sommeil de la mort. *Diodore de Sicile.*

Ces faits généraux qui sont en grand nombre ,

H h

482 MEPRIS DE LA MORT.

& d'autres faits particuliers dont quelques-uns seront ici rapportés , semblent prouver que la crainte de la mort n'est qu'un mal d'opinion.

Atticus , attaqué d'une hydropisie cruelle , & las de trainer une vie languissante , sans qu'on pût lui donner de soulagement , prit la résolution de se laisser mourir de faim ; ce qu'il exécuta si heureusement , que ses médecins trouvèrent , qu'au lieu d'abrégér les jours , il avoit mis fin à sa maladie. Ils lui dirent , qu'il n'avoit désormais , pour se bien porter , qu'à prendre courage , & se disposer à vivre. Puisque la mort , répondit Atticus , est le terme nécessaire de notre vie , & que je m'en suis vu si proche , il seroit indigne de moi de retourner sur mes pas. Il se laissa effectivement mourir.

Peu de jours avant notre voyage de Suède , dit M. Huet , évêque d'Avranches , il arriva à Stockholm une étrange aventure. Un jeune homme , qui ne manquoit ni de biens , ni de fortune , & dont la conduite avoit toujours paru assez réglée , se saisit en plein jour d'un enfant qui jouoit devant la boutique de son pere , & lui coupa la gorge. On l'arrêta aussi-tôt , & on le mena devant le magistrat qui l'interroge sur les motifs d'une si méchante action. Monsieur , dit-il , j'avoue mon crime , & je reconnois que j'ai mérité la mort. Bien loin de chercher à me justifier , & à obtenir le pardon de ma faute , je vous représente que vous feriez une injustice si vous me la pardonniez. J'ai considéré la vie , & j'ai étudié la mort. L'une m'a paru une source de misère & de crimes , l'autre un état d'innocence & de paix. J'ai donc jugé la mort préférable à la vie , & j'ai cherché les moyens de sortir de ce monde. Après beaucoup de réflexions , voyant que je ne pouvois aller au but que je rendois que par un crime , je me suis déterminé à celui que j'ai commis , comme le moins méchant & le plus excu-

sable. J'ai tué un enfant dans l'âge d'innocence, & je lui ai assuré son salut. J'ai soulagé son père, chargé d'une nombreuse famille, & de peu de moyens pour la faire subsister. Je fais néanmoins que je suis coupable ; mais j'espère que la punition que j'attends de vous, & la manière dont je la recevrai, obtiendra de Dieu le pardon de ma faute. Il courut au lieu de son supplice en chantant, & il reçut la mort avec une fermeté & une joie qui étonna tout le monde.

Les papiers Anglois de l'année 1761, font mention d'un fait à-peu-près semblable. Jean Bruleman, né dans l'Amérique septentrionale, avoit d'abord été orfèvre à Philadelphie. Il quitta sa profession pour se mettre dans le service, & il fut officier dans le régiment royal Américain. Ayant été ensuite soupçonné de faire ou de débiter de la fausse monnoie, on le renvoya. Il revint à Philadelphie. Une sombre mélancolie s'empara de lui ; la vie lui devint insupportable, mais le suicide l'épouvantoit. La peur de l'enfer l'empêcha de tenter sur lui-même, & il crut qu'il seroit plus sûr de commettre quelque crime qui méritât la mort, parcequ'il auroit encore le temps de se repentir & de se sauver. Dans cette idée, il prit un fusil qu'il chargea de deux balles, & demanda à son hôte s'il vouloit chasser avec lui ; cet homme ayant refusé la proposition, échappa à la mort que Bruleman lui destinoit. Celui-ci sortit donc seul : il rencontra dans son chemin un homme qu'il fut sur le point d'assassiner ; mais il le laissa passer, parcequ'il fit réflexion qu'il n'y avoit point de témoins qui pussent attester le fait. Il entra dans une maison de jeux, où l'on faisoit une partie de billard ; il causa avec ceux qui se trouvoient dans la chambre, & montra beaucoup de gaieté & de bonne humeur. Un des joueurs nommé M. Scull, ayant fait un fort beau

H h ij

coup , Bruleman lui dit : « Monsieur , vous me pa-
 » roissez un beau joueur , je veux vous faire voir aussi
 » un beau coup de ma façon . » En même temps ce
 malheureux ajusta son fusil , & fait passer les deux
 balles dans le corps de M. Scull . Alors Bruleman
 s'approche tranquillement du blessé , qui ne per-
 dit connoissance & n'expira que quelques heures
 après , & lui dit : « Monsieur , je vous assure que je
 » ne vous en veux aucunement ; vous ne m'avez
 » jamais offensé , je ne vous avois même jamais vû :
 » mais j'ai pris le parti de tuer un homme pour me
 » faire pendre . Je suis fâché que le sort soit tombé
 » sur vous , & je vous plains , car vous me paroîs-
 » sez un jeune homme fort aimable . » M. Scull eut
 le temps de faire son testament ; il pardonna à son
 meurtrier , & demanda même sa grâce ; mais Bru-
 leman aimoit mieux la mort , il se laissa prendre
 sans résistance , & il avoua froidement son crime &
 le motif qui le lui avoit fait commettre : on le con-
 damna à être pendu . Il reçut sa sentence comme
 le terme de ses ennuis , & fut exécuté peu de temps
 après .

Brantome raconte ainsi la mort de mademoiselle
 de Limeuil , fille d'honneur de la reine Catherine
 de Médicis . Elle avoit deshonoré sa naissance par
 une vie libertine . Quand l'heure de sa mort fut
 proche ; elle fit venir son valet qui s'appelloit Ju-
 lien , & qui savoit très-bien jouer du violon . « Ju-
 » lien , lui dit-elle , prenez votre violon ; & sonnez-
 » moi toujours , jusqu'à ce que vous me voyez
 » morte , *la défaite des Suisses* , & le mieux que
 » vous pourrez ; & quand vous ferez sur le mot ,
 » *Tout est perdu* , sonnez quatre ou cinq fois le plus
 » piteusement que vous pourrez : ce que fit l'autre ,
 » & elle-même lui aidait de la voix ; & quand ce
 » vint , *Tout est perdu* , elle réitéra par deux fois ,
 » & se tournant de l'autre côté de son chevet , elle

dit à ses compagnés : *Tout est perdu à ce coup. & d bon escient.* » Et ainsi décéda.

Un Picard étant à l'échelle, pour être pendu, on lui présenta une femme de mauvaises mœurs, qu'on lui proposa d'épouser, s'il vouloit sauver sa vie, comme c'est la coutume en quelques endroits. Il la regarda quelque temps ; & ayant remarqué qu'elle boitoit : Elle boite, dit-il au bourreau ; attache, attache. *Montagne.*

En 1686, un paysan de Crossen, en Allemagne, condamné à avoir le cou coupé, aima mieux mourir sur l'échafaud, que d'avoir l'obligation de la vie à sa femme, qui avoit obtenu sa grace, & qui la lui faisoit offrir. *Journal des Savans.*

Un confesseur exhortoit un mourant de se recommander à son patron, & lui disoit qu'il alloit bientôt paroître devant Dieu. Puisque cela est ainsi, répondit le mourant, il vaut donc mieux que je porte mes recommandations moi-même.

Un lieutenant de milice avoit été condamné, en Angleterre, à être mis à mort pour crime de faux. Ce malheureux eut l'insolence d'envoyer, la veille qu'il devoit être exécuté, des billets à plusieurs officiers de la milice de Middlesex, avec cette adresse : « Le lieutenant Campbell fait bien des complimens » à M. *** ; il l'invite à venir prendre une tasse de » chocolat chez lui demain au matin, & lui faire » l'honneur de l'accompagner à pied jusqu'à Tiburn, » pour assister à la cérémonie de son exécution. » *Papiers Anglois de 1762.*

Les mêmes papiers font mention d'un voleur de grand chemin nommé Jean Johnson, qui fut condamné à la mort aux assises de Kingston. On sollicita sa grace auprès du roi, qui l'accorda, à condition que Johnson serviroit dans ses armées. Le geolier alla annoncer à ce malheureux la grace que le roi venoit de lui accorder. Mais Johnson répondit qu'il

H h iii

ne l'accepteroit pas , & qu'il aimoit mieux être pendu que d'être soldat.

MILITAIRE.

Si vous voulez procurer à la patrie de bons défenseurs , a dit *l'Ami des hommes* , n'avilissez point les gens de guerre. Les Suédois ayant , en 1741 , déclaré la guerre à la Russie , on proposa , dans l'assemblée des états , de condamner les contrebandiers à être enrôlés pour toute la vie. *Et que deviendra la dignité du nom Soldat ?* dit un député de l'ordre des paysans. Ce mot , plein d'élévation , arrêta la promulgation de la loi. *L'Ami des hommes.*

MISANTHROPE.

On a lu , dans l'histoire ancienne , différens traits de Timon , Athénien , surnommé le *Misanthrope* , parce qu'il haïssoit tous les hommes. Il aimoit cependant le jeune Alcibiade ; & comme on lui en demandoit la raison : « C'est , répondit-il , parce que je prévois que son ambition causera la ruine des Athéniens. » Il parut un jour , contre son ordinaire , dans l'assemblée du peuple , auquel il dit à haute voix : « Qu'il avoit un figuier auquel plusieurs s'étoient déjà pendus ; qu'il vouloit le couper , pour bâtir en sa place ; & qu'il leur donnoit avis que s'il y avoit quelqu'un parmi eux qui voulût s'y pendre , il eût à se dépêcher promptement. » Cet espèce de fou avoit composé son épitaphe , où il faisoit des imprécations contre ceux qui la lisoient.

Callimaque de Cyrène , poète Grec , a composé une épigramme où il fait dire à Timon : « C'est dans ces lieux que , pour me dérober au commerce des humains , j'ai choisi mon habitation. Qui que tu

« Sois , passe ; accable-moi , si tu veux , d'invectives
 » & d'imprécations , mais passe. »

Le maréchal d'Huxelles , dont le caractère droit
 & franc passoit pour misanthropie auprès de plu-
 sieurs personnes , étoit raillé sur son célibat. « Je
 » n'ai point , répondit-il , encore trouvé de femme
 » dont je voulusse être le mari , ni d'homme dont
 » je voulusse être le père. »

M O D É R A T I O N.

U N philosophe voyant un Athénien qui , dans un
 mouvement de colère , maltraitoit son esclave :
 « Voilà , dit-il , un esclave qui en frappe un autre. »
 Parole sensée , qui nous fait comprendre le prix
 d'une ame qui sait se posséder.

Une femme vint un jour à l'audience du chance-
 lier de Sillery , & s'oublia assez pour lui reprocher ,
 en des termes outrageans , la perte d'un procès qui
 l'intéressoit. Le chancelier se contenta , pour toute
 vengeance , de demander , sans s'émouvoir , à l'hom-
 me qui l'accompagnait , si elle étoit sa femme. Et
 comme ce mari lui eût répondu qu'oui : « En vé-
 rité , lui répartit le chancelier , je vous plains bien ;
 ramenez-la chez vous. »

Une pimbêche d'importance qui avoit un procès ,
 étoit venue solliciter , en sa faveur , un premier
 président de cour souveraine. Comme ce magistrat
 ne lui avoit pas fait l'accueil qu'elle croyoit lui être
 dû , elle dit , en passant dans l'anti-chambre , mais
 assez haut pour être entendue du président : *Peste*
soit du vieux singe ! Le lendemain néanmoins l'af-
 faire fut appelée , & cette dame gagna son procès.
 Elle courut aussi-tôt remercier le président , qui ,
 pour toute vengeance , se contenta de lui dire :
 « Sachez , madame , une autre fois , qu'un vieux

« l'ingé est toujours disposé à faire plaisir aux gens. » Ce mot a été attribué à M. de Harlay.

Ce même magistrat reconduisoit une femme de condition, qui, ne sachant point en être si proche, grommeloit quelques injures. Mais l'ayant aussi-tôt aperçu : Ah ! monsieur, lui dit-elle, vous êtes-là ? « Madame, lui répondit le magistrat, vous dites de si belles choses qu'on ne sauroit vous quitter. » Et il l'accompagna jusqu'à son carrosse.

Quelqu'un vint avertir le Tasse, célèbre poète Italien, qu'il se présentoit une occasion favorable de se venger d'un homme, qui, par envie & par jalousie, lui avoit rendu mille mauvais services. Ce n'est pas la vie ou l'honneur, répondit le Tasse que je desiré ôter à cet envieux, c'est seulement sa mauvaise volonté.

Hussein, fils d'Ali VI, calife des Musulmans, ayant été blessé par un esclave, qui laissa tomber par mégarde un plat de viandes chaudes sur sa tête, le regarda d'un oeil assez fier, mais sans emportement. L'esclave se jeta aussi-tôt à ses pieds, & lui dit ces paroles de l'Alcoran : *Le paradis est fait pour ceux qui retiennent & domptent leur colère.* Hussein lui répondit qu'il n'en ressentoit aucun mouvement. L'esclave continua de réciter les paroles du même verset, & qui pardonnent à ceux qui les ont offensés. Je te pardonne aussi, répliqua Hussein : enfin, l'esclave achevant de prononcer les dernières paroles du texte : *Dieu aime sur-tout ceux qui leur font du bien.* Hussein lui dit : Je te donne aussi la liberté, & quatre cens dragmes d'argent. *Bibli. Orient.*

Juan Ruffo, dans ses apophthegmes, rapporte ce rare exemple de modération. L'Espagnol, Lopez de Acuna, qui vivoit vers l'an 1578, s'armant à la hâte pour un coup de main, dit à deux domestiques qui l'habilloient, de mettre mieux son casque, parce qu'il lui causoit une grande douleur à l'oreille. On

lui soutint obstinément que cela ne pouvoit pas être ; & sans insister davantage , il partit pour le lieu où le danger & la gloire l'appelloient. A son retour , il jette son casque & son oreille , & dit à ses serviteurs avec douceur : *Ne vous disois-je pas que mon casque étoit mal mis ?* Un gentilhomme Espagnol , devant qui on contoit ce trait singulier , avoua que s'il eût été de don Lopez , il eut coupé les oreilles à ces deux coquins. *C'eût été*, lui répondit quelqu'un, *vendre la sienne à vil prix ; au lieu d'acheter, comme don Lopez , toutes les langues de la renommée qui célébreront à jamais sa modération.*

MODES, HABILLEMENS.

UN étranger qui s'arrête en France , dit un auteur étranger lui-même , est surpris des changemens continuels que la mode introduit dans les habillemens. Il croit voir des gens qui essaient toute forte d'habits , sans pouvoir en trouver un qui leur convienne , & enfin sans qu'il y en ait un qui ne leur convienne pas. Toutes les fois qu'ils passent à une mode nouvelle , ils assurent fort sérieusement , & prouvent par bonnes raisons , qu'elle sied mieux ou qu'elle est plus commode que celle qu'ils viennent de quitter , & on croiroit presque qu'il en est quelque chose ; cependant au bout de cent changemens , tous , à ce qu'ils prétendent , de bien en mieux , on les voit revenir aux anciennes modes ; c'est-à-dire , qu'après bien des mouvemens , ils se trouvent à l'endroit d'où ils étoient partis.

Lorsque Czar Pierre vint en France , il remarqua un seigneur de la cour qui avoit chaque jour un habit d'un nouveau goût. Le Czar dit à ceux qui l'accompagnoient : *Il me paroît que ce gentilhomme François n'est pas content de son tailleur.*

Dans le douzième siècle & les trois suivans , les François étoient habillés d'une espèce de fourane qui leur descendoit jusqu'aux pieds. La noblesse portoit par-dessus cette fourane un manteau ou casaque , dont les manches très-larges & très-amples , se rattachotent par-devant sur le pli du bras , & pendoient par derrière jusqu'aux genoux. Un chaperon , espèce de capuchon , qui avoit un bourrelet au haut , & une queue pendante par derrière , servoit à couvrir la tête. Ce chaperon , qui recevoit différentes fourrures & divers ornemens , est devenu , comme l'on fait , l'épitoge des présidens à mortier , l'aumuce des chanoines , & la chausse des conseillers , avocats , docteurs & professeurs de l'université.

Sous Charles V. on imagina les habits blasommés ou chamarrés de toutes les pièces armoriales de l'écu. On vit paroître ensuite sous Charles VI l'*habit mi-parti* , tel qu'est encore celui de la plupart des échevins & des bedeaux. Du temps de François I. on quitta l'habit long pour donner dans l'extrémité opposée. L'habillement de ce temps , est un pourpoint à petites basques , & un caleçon tout d'une pièce avec les bas. Cet habit serroit de si près , & prenoit si bien la taille , qu'il en étoit indécent. Les gens graves prirent le large haut de chausse à la Suisse ; les jeunes gens imaginèrent *les trouffes* , espèce de haut de chausse court & relevé , qui ne venoit qu'à la moitié des cuisses , & que l'on couvroit d'une demi-jupe. Cette mode , qui subsista jusqu'à Louis XIII , fit place à celle qui régné aujourd'hui.

A l'égard des femmes , elles étoient coëffées , sous le règne de Charles VI , d'un haut bonnet en pain de sucre ; elles attachotent au haut de ce bonnet , un voile qui pendoit plus ou moins , selon la qualité de la personne. Elles prirent sous le règne de François I & de Henri II , de petits chapeaux avec une plume. Depuis Henri II jusqu'à la fin du règne de

Henri IV, elles portèrent de petits bonnets avec une aigrette.

Sous François II, les hommes trouvèrent qu'un gros ventre donnoit un air de majesté, & les femmes imaginèrent aussi-tôt qu'il en étoit de même d'un gros cul; on avoit de gros ventres & de gros culs postiches, & cette ridicule mode dura trois ou quatre ans. Ce qu'il y eut encore de singulier, c'est que, lorsqu'elle commença, les femmes parurent ne se plus soucier de leur visage, & commencèrent à le cacher; elles prirent un loup, espèce de masque, & n'alloient plus que masquées dans les rues, aux promenades, en visite, & même à l'église. *V. les Essais historiques sur Paris.*

Au loup a succédé une autre espèce de masque, le rouge & les mouches.

Vers la fin du dernier siècle, & même au commencement de celui-ci, nos dames portoient de hautes coëffures à tuyaux d'orgue, & si élevées, que leur tête sembloit placée au milieu du corps. C'est ce qui faisoit dire au caustique la Bruyère, qu'il falloit juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coëffure exclusivement; à-peu-près comme on mesure le poisson, entre queue & tête. Les Françaises ont l'obligation de leurs petites coëffures à deux Angloises qui vinrent à Versailles en 1714. Elles se présentèrent dans le mois de Juin ou Juillet pour voir souper le roi Louis XIV, qui étoit déjà à table. Elles ne furent pas plutôt entrées, que toutes les personnes qui étoient au souper, étonnées de la petitesse de leurs coëffures, qui n'avoient nul rapport à celles des Françaises, & ne les connoissant pas pour étrangères, firent un si grand brouhaha, que le roi demanda avec émotion ce qui le causoit. On lui répondit que c'étoit l'arrivée de deux dames extraordinairement coëffées, qui se présentoient pour avoir l'honneur de voir souper sa majesté. Le roi

les aperçut alors ; & après les avoir considérées un instant , il dit aux duchesses , & aux autres dames présentes à son souper , que si toutes les femmes étoient raisonnables , elles ne se coëfferoient jamais autrement que ces deux dames. Il le dit même d'un ton à faire croire que si on paroissoit autrement devant lui , on ne lui feroit pas sa cour. Il ne faudroit pas connoître le génie du François , & son goût pour toutes les modes , pour douter que celles qui étoient présentes au discours du roi , hésitèrent un moment à prendre leur parti. Elles firent travailler toute la nuit à la diminution de leurs coëffures qui étoient à trois étages , soutenus par des fils d'archal. Elles réprimèrent d'abord les deux plus haut , n'en conservèrent qu'un , quelles rasèrent encore de moitié. Les dames , parées de cette nouvelle coëffure , ne manquèrent pas de se trouver à la messe du roi , mais avec un sérieux qui les fatiguoit extrêmement à garder. Au sortir de la chapelle , sa majesté leur en fit compliment , & ajouta expressément qu'elles n'avoient jamais été mieux coëffées. Il n'en fallut pas davantage pour faire passer cette mode de la cour à la ville , & de la ville à la province. Mais elle étoit si sage , qu'on pouvoit parier , que sans l'approbation expresse du roi , elle ne se feroit point établie.

Les vertugadins , prirent faveur dans le même temps. Mais les femmes qui avoient déjà pros crit cette mode , se gardèrent bien quand elles la renouvelèrent , de conserver le nom de *vertugadin*. Il leur auroit semblé qu'elles portoient une antiquaille , & qu'elles-mêmes l'étoient. Elles l'appellèrent donc *panier* ; & ce nom prit d'autant mieux , qu'il jouoit avec celui d'un magistrat mort depuis peu d'années en repassant de la Martinique en France. Elles avoient le plaisir de dire , apportez-moi mon *Maître des Requêtes*. Cette mode , originaire de France , & qui a toujours subsisté dans le pays étranger , revint dans

ce royaume avec les deux Angloises , dont il vient d'être parlé. La scène qu'elles avoient essuyée à Versailles tourna à leur gloire; mais deux jours après, celle des vertugadins manqua d'être très-sérieuse pour elles. Elles se promenoient un soir dans la grande allée des Tuileries , & le vaste étalage de leurs jupes , qui n'étoit produit que par des cerceaux de baleine , frappa d'abord les spectateurs. On s'empressa si fort pour les voir , qu'elles faillirent à être étouffées par la foule. Un des bancs adossés aux palissades d'ifs , qui étoient dans ce temps-là aux deux côtés de la grande allée , les sauva. Un officier des Mousquetaires , qui se trouva près d'elles , empêcha qu'elles ne fussent écrasées par la multitude qui augmentoit sans cesse. Le seul expédient qu'il put trouver , fut de les faire passer au travers de la palissade , & de les mener à l'orangerie des Tuileries où il logeoit. C'est à cette aventure que les paniers durent leur retour sur la scène. Mais la mode n'en revint que par degrés ; les femmes n'osèrent passer tout d'un coup à ce vaste étalage , qui parut d'abord immodeste & très-indécent. Les actrices hazardèrent les premières d'en porter sur le théâtre l'hiver suivant , & les femmes élégantes , accoutumées à les imiter d'abord de loin , commencèrent par porter des jupons de crin piqués ; elles mirent ensuite des *criardes* , espece de grosse toile bougrannée , plissée autour des hanches. L'été de 1716 fut extrêmement chaud ; & c'est à cette saison que l'on peut fixer le renouvellement des vertugadins en France. Pendant cet été , deux dames qualifiées , sous prétexte de la chaleur & de leur embonpoint , portèrent des paniers chez elles. Peu à peu elles se hazardèrent d'en porter aux Tuileries , mais elles n'y allèrent que les soirs ; & , pour éviter l'entrée des portes ordinaires , où il y a toujours beaucoup de livrée , elles passèrent par l'orangerie. On s'ac-

coutuma'enfin aux paniers de ces dames , qui , peu à peu , furent plus hardies à se montrer. Quelques autres femmes les imitèrent , & la mode devint universelle. Ce n'est pas sans peine , comme l'on voit , que les Françoises ont réussi à se défigurer la taille par d'énormes cerceaux de baleine , après s'être gâté le teint par le fard. *Voyez Beauté.*

M U S I Q U E , M U S I C I E N S .

M. Martinelli , auteur de quelques lettres critiques sur la musique Italienne , attribue les révolutions du goût dans cette musique , aux chanteurs & aux cantatrices , qu'il est tenté de comparer à ces beautés coquettes qui sacrifient tout à leur prétention. La musique , dit-il , fut d'abord consacrée à chanter les louanges du Très-Haut. Elle étoit simple , mais majestueuse. En passant sur le théâtre , elle devint plus travaillée , plus variée , plus agréable , plus vive ; on connut davantage ce dont elle étoit capable. Elle retint néanmoins , jusqu'au commencement de ce siècle , beaucoup de cette simplicité naturelle , de ce ton mâle & sévère qui caractérisoit les chants d'église. *Siface* & *La Tilla* , l'un & l'autre Toscans , & les plus grands musiciens de cette école ancienne , ont fixé à eux l'époque de ce chant simple , naturel & grave. *La Santa Stella* , *La Reggiana* , *Nicolino* & *Senezino* , étoient de la même école. Le premier , continue le même auteur , qui commença à gâter notre musique , fut *Pistoccolo* , de Bologne. Il chanta d'abord sur le théâtre ; mais contraint , à cause de sa voix désagréable & de sa figure disgracieuse , d'abandonner la scène , il se fit prêtre , & se mit à enseigner un art qu'il s'étoit jugé incapable de pratiquer avec succès. Ses plus

célèbres écoliers furent *Bernacchi* & *Pasi*, tous deux de Bologne, & ses compatriotes. Le premier, très-savant & très-adroit à parcourir les passages les plus difficiles de la musique dans le court espace d'une ariette, mérita les applaudissemens de quelques enthousiastes amis des difficultés ; mais il ne réussit jamais à plaire généralement, parcequ'il quittoit souvent l'expression du sentiment qu'il avoit à rendre, pour se livrer à ses vols pindariques. Ajoutez à cela, qu'il avoit une voix peu flatteuse, & que sa figure ne représentoit pas assez. Le *Pasi*, au contraire, ne retint, des leçons de son maître, que ce qu'il lui falloit pour faire valoir une voix foible à la vérité, mais très-gracieuse ; ce qui, joint à une figure avantageuse, lui mérita en peu de temps la réputation du chanteur le plus agréable & le plus parfait qui ait paru sur la scène. *Faïta* fut contemporain de *Bernacchi* ; & quoi qu'il n'eût qu'une *ténore*, & même un son de voix très-désagréable, il s'exerça néanmoins dans le même genre que ce musicien. Vers le même temps, la *Cuzzoni* & la *Faustina* montèrent sur le théâtre. La première avoit une voix de peu d'étendue, mais par-tout également douce, également sonore ; elle mettoit dans son chant, le même goût, le même naturel que le *Pasi*. On la nomma la lyre d'or. La voix de la *Faustina* étoit plus brillante, & d'une légèreté sans égale : elle fut regardée comme une nouvelle syrene. Pour exprimer le plaisir qu'on avoit à l'entendre, on a dit que les gouteux quittoient leurs lits quand elle devoit chanter. On lui frappa des médailles à Florence ; & , par-tout, elle reçut des applaudissemens sans nombre. Le chant compliqué & travaillé de *Bernacchi* eut bien des imitateurs parmi la jeunesse du théâtre ; tous ceux qui se sentirent du talent, tentèrent de réussir dans une entreprise si difficile ; & les compositeurs de musique

furent obligés de sacrifier à ce goût dominant. P^olymnie ne fut plus une gentille & simple bergère ; elle quitta même ce dehors gracieux & imposant qu'elle prenoit toujours pour paroître sur le théâtre , & devint bientôt une coquette folâtre & capricieuse : elle présenta ses pensées d'une manière si embarrassée & si équivoque , qu'il ne fut plus possible de les interpréter. La Faustina , par le nom qu'elle se fit , contribua aussi à introduire un nouveau genre dans la musique. Les chanteurs , hommes & femmes , sans avoir égard à leurs talens & au genre de voix qu'ils avoient , voulurent l'imiter ; & le compositeur fut obligé de se conformer à leurs caprices. Mais ce qui prouve combien le mauvais goût a d'empire , c'est que personne ne chercha à étudier le goût simple de la Cuzzoni & du Pasi , par la raison qu'il étoit trop naturel. Dans la chaleur de cette révolution , *Farinelli* parut avec une voix proportionnée à sa stature gigantesque , ayant , de plus que les voix ordinaires des dessus , sept ou huit tons également sonores , & par-tout limpides & agréables , possédant d'ailleurs toute la science musicale à un degré éminent & tel qu'on pouvoit l'espérer du plus digne élève du savant *Porpora*. Il parcourut , avec une agilité & une franchise sans égale , tous les sentiers de la musique , battus par Bernacchi avec quelques succès , & devint , en un moment , l'idole des Italiens , & enfin , du monde harmonique. Ce prodige de la nature & de l'art , causa bien du désordre dans l'empire de l'harmonie ; les compositeurs , les chanteurs & les symphonistes , épris du même enchantement , voulurent à toute force *farineller*. Le naturel & l'expression du sentiment disparurent du chant , on tenta par-tout les impossibles. Quelques-uns cependant ont su mettre à profit les vols pindariques de *Farinelli* , entr'autres *Salimbelli* , mort depuis quelque temps , *Casarelli* &

& la *Mingotti*, tous disciples du célèbre Porpora. Nous sommes redevables à ce grand maître, ajouté M. Martinelli, de la sensation que nous éprouvons en écoutant chanter ces habiles élèves, parcequ'il leur a appris à rendre le caractère & le vrai sentiment des passions ; ce qui peut s'appeller *le chant du cœur*. Tous ces efforts capricieux, tous ces passages, où la voix se joue & sautille sur tous les tons, ne sont que pour l'oreille. En effet, ils sont plus propres à exciter l'admiration des novices qu'à plaire à celui qui est dans l'habitude de sentir. Il y a moins de différence entre les gambades d'un homme qui voltige sur la corde, & les pas moëlleux & bien dessinés d'un danseur accompli. Si ces grands musiciens ont quelquefois surchargé leurs chants de prétintailles & de roulemens portés jusqu'aux nues, on doit regarder ceci comme un sacrifice au goût dominant. Ils ont appréhendé que l'on doutât de leurs talens pour l'exécution, s'ils ne faisoient point de temps en temps des tours de force ; mais ils ont été les premiers à blâmer de pareilles extravagances.

Le célèbre Tartini, qui demeure à Padoue, est regardé, avec raison, comme le plus grand violon d'Italie ; mais jamais ce célèbre artiste n'a confondu le bruit qui étonne les oreilles, avec la mélodie qui doit parler à l'ame. Les plus fameux *virtuoses* Italiens viennent souvent se faire entendre à ce grand maître ; & , pour obtenir son suffrage, ils ne manquent pas de faire pétiller leur archet & de déployer tous leurs tours d'adresse & de force. Lorsqu'ils ont fini : Cela est brillant, dit froidement Tartini à la plupart, cela est vif, cela est très-fort ; mais cela ne m'a rien dit ; ajoute-t-il en portant la main à son cœur.

M. Martinelli, dans la vue de nous prouver le pouvoir de la musique pour calmer le caractère em-

porté d'un homme , nous cite ces deux exemples modernes. Un jour que *Stradella*, célèbre violon de Naples, exécutoit un morceau de musique à Venise, il fit une si vive impression sur une jeune demoiselle, qu'il ravit d'abord son cœur, bien-tôt après sa personne, & s'enfuit avec elle à Rome. Un gentilhomme, tuteur de la demoiselle, outré de ce rapt, excite un jeune homme qui la recherchoit en mariage, à laver dans le sang du ravisseur, une injure qui leur étoit commune. Cet amant arrive, s'informe où il pourra joindre son rival, apprend qu'il doit jouer tel jour dans une église. Il s'y rend, entend *Stradella*, & ne pense plus qu'à le sauver, & il écrit au gentilhomme, que lors de son arrivée, *Stradella* étoit parti. Le second exemple rapporté, est celui de *Palma*, qui étoit aussi un musicien Napolitain. Surpris dans sa maison par un de ses créanciers qui vouloit à toute force le faire arrêter, il ne répond à ses injures & à ses menaces que par une ariette; on l'écoute, *Palma* chante un autre air, l'accompagne de son clavecin, remarque les accords qui font le plus d'impression sur le cœur de son créancier, parvient enfin à l'attendrir; il n'est plus question de paiement, on lui prête encore une somme qu'il demande pour se délivrer de quelque autre embarras. Si *Stradella*, avec une simple sonate de violon, ajoute l'auteur, a pu calmer les transports furieux d'un rival justement irrité, & accouru de plus de cent lieues pour se venger; si *Palma*, avec une voix rauque, est parvenu à gagner le cœur d'un créancier avide, à en obtenir de nouveaux bienfaits; que n'ont pu faire les chants mélodieux d'un poète philosophe (*Orphée*) qui exécutoit ce que lui-même avoit composé?

Les François ont disputé aux Italiens le prix de la mélodie. La préférence que toutes les nations accordent à la mélodie Italienne, semble avoir dé-

cidé le différend. On peut encore se convaincre de la supériorité des Italiens à cet égard , en observant les diverses impressions que font sur une oreille neuve les chants François & Italiens. C'est ce qu'a fait M. Rousseau. J'ai , dit-il , vu à Venise un Arménien , homme d'esprit , qui n'avoit jamais entendu de musique , & devant lequel on exécuta dans le même concert un monologue François qui commence par ce Vers :

Temple sacré , séjour tranquille ;

Et un air de Galuppi , qui commence par celui-ci :

Voi che languite senza speranza.

L'un & l'autre furent chantés médiocrement pour le François & mal pour l'Italien , par un homme accoutumé seulement à la musique Française , & alors très-enthousiaste de celle de Rameau. Je remarquai dans l'Arménien , durant tout le chant François , plus de surprise que de plaisir ; mais tout le monde observa , dès les premières mesures de l'air Italien , que son visage & ses yeux s'adoucissoient ; il étoit enchanté , il prêtoit son âme aux impressions de la musique , & quoiqu'il entendit peu la langue , les simples sons lui causoient un ravissement sensible. Dès ce moment on ne peut plus lui faire écouter aucun air François.

Les Italiens font exécuter leur musique par des *Castrates*. Un François avouoit qu'il ne pouvoit s'accoutumer à ces voix , & qu'il lui sembloit toujours qu'il y manquoit quelque chose. C'est aussi ce que vouloit dire une petite fille qui venoit d'entendre *Caristini*. On louoit beaucoup ce chanteur , *Oui* , disoit-elle , *il a une jolie voix , mais il me semble pourtant qu'il y manque chose.*

Un *Castrate* en Italie , qui a une belle voix , peut se flatter d'une fortune considérable. Le célèbre *Fatinelli* , revenant de Madrid , où sa voix lui avoit

Ii ij

procuré la fortune la plus brillante , faisoit à Benoît XIV le détail des biens , des emplois , des honneurs dont il avoit été comblé ; c'est-à-dire , lui dit le pape , lorsqu'il eut fini , que vous avez trouvé-là ce que vous aviez laissé ici.

NAÏVETÉ.

LA naïveté est l'expression de la franchise , de la liberté , de la simplicité ou de l'ignorance , & souvent de tout cela à la fois. On rit d'une naïveté comme l'on rit d'un ridicule que l'on aperçoit dans un autre , & dont l'on se croit soi-même exempt. Quelquefois aussi la naïveté excite les ris par les équivoques qu'elle fait naître. *Voyez Enfans , Paysans.*

Un fermier général avoit à son carrosse deux chevaux gris pommelés , les plus beaux & les mieux choisis que l'on pût voir. En ayant perdu un , il envoya son cocher chez tous les maquignons de Paris pour lui en acheter un autre semblable à quelque prix que ce fût. Le cocher de retour : Hé bien , lui dit son maître , aussi-tôt qu'il l'aperçut , as-tu réussi ? *Oui , monsieur , lui répondit le cocher , j'ai trouvé votre pareil.*

Le roi montrant un cheval à M. le Grand-Prieur , & lui demandant ce qu'il en pensoit , lui dit : On veut me le vendre pour Turc , & je vous prie , vous qui vous y connoissez , de m'en dire votre sentiment. Ah ! sire , répondit le Grand-Prieur , il est chrétien comme vous & moi. *Le moyen de parvenir.*

Un homme fort simple venoit d'acheter une charge d'auditeur des comptes. Il fut au sermon , & à chaque fois que le prédicateur disoit , mon cher au-

diteur , il prenoit cela pour lui , se levoit & faisoit une inclination.

Un officier , devenu borgne à la guerre , portoit un œil de verre , qu'il avoit soin d'ôter lorsqu'il se couchoit. Se trouvant dans une auberge , il appelle la servante & lui donne cet œil pour qu'elle le pose sur une table. Cependant la servante ne bougeoit point. L'officier , perdant patience , lui dit : Eh bien , qu'attends-tu-là ? J'attends , monsieur , que vous me donniez l'autre.

Un bourgeois , qui étoit à sa maison de campagne , se promenoit dans son jardin pendant l'ardeur du soleil. Son jardinier , qui ne l'attendoit pas sitôt , s'étoit endormi sous des arbres fruitiers. Il va le trouver , tout en colère : Comment , coquin , lui crie-t-il , tu dors au lieu de travailler ; tu n'es pas digne que le soleil t'éclaire. C'est aussi pour cette raison , lui dit le jardinier , en se frottant les yeux , que je me suis mis à l'ombre.

Une dame de la cour savoit , que M. de L*** étoit impuissant , & ne le connoissoit pas de vue : c'étoit un fort bel homme. L'ayant rencontré dans une maison étrangère , elle demanda qui c'étoit. On lui dit : C'est le marquis de L***. Ah ! dit-elle , qui n'y feroit attrapé ?

Un seigneur Allemand rendoit des visites très-fréquentes à une demoiselle. La mère de cette jeune personne , qui craignoit que l'on en médît , demanda un jour à ce seigneur sur quel pied il la voyoit. Est-ce pour mariage ou pour autrement. L'Allemand lui répondit assez ingénument : C'est pour autrement.

Un père avoit ses raisons , pour ne pas exagérer devant sa fille , le bonheur du mariage. Celle qui prend mari , lui disoit-il , fait bien ; mais fait mieux , celle qui n'en prend pas. Mon père , répondit la doucette , faisons bien , fera mieux qui pourra.

li iij

La grande raison , *sans dot* , avoit déterminé Harpagon à livrer sa fille entre les mains d'un vieux pénard. La timide Agnès , victime de sa famille , étoit menée à l'église. Lorsque le prêtre eut fait prononcer le fatal *oui* à l'époux , il demanda également le consentement de la pauvre fille. Homme de bien , lui répondit-elle en soupirant , vous êtes encore le premier qui , dans tout ceci , m'avez consultée.

Une princesse de grande vertu , & qui étoit demeurée fille toute sa vie , perdit la vue sur le retour de son âge. Comme elle étoit en cet état , un pauvre aveugle fut conduit à la portière de son carrosse & lui dit : Ma bonne dame , ayez pitié d'un pauvre homme qui a perdu les joies de ce monde. La princesse demanda aussi-tôt à une de ces femmes : *Qu'a donc cet homme , est-ce qu'il est eunuque ?* Non , ma princesse , lui répondit cette femme , c'est qu'il est aveugle. *Helas , le pauvre homme , il a raison* , répliqua-t-elle , & je n'y songeois pas.

Un duc , ayant eu quelque dispute pour le pas avec un maréchal de France , je ne comprends pas , dit-il , sur quoi il peut fonder sa prétention , car , il ne doit pas ignorer qu'au sacre du roi , qui est la plus grande de toutes les cérémonies , & dans les séances du parlement , nos rangs sont réglés , & les maréchaux n'ont rien à disputer ; il est vrai qu'ils nous commandent à l'armée , mais aussi , ajouta-t-il , je ne m'y trouve jamais.

De jeunes seigneurs s'entretenoient des affaires de leurs maisons , & des gages qu'ils donnoient à leurs domestiques , & sur-tout , à leurs maîtres d'hôtel. Un d'entre eux dit , qu'il donnoit cent pistoles au sien ; un autre déclara , qu'il en donnoit deux cens ; & moi , dit un de ces messieurs , je rencheris par-dessus vous tous , car je donne quatre mille francs au mien. Cela est exorbitant , dirent

les autres , & jamais on n'a tant donné à un maître d'hôtel. Quelqu'un de la compagnie s'avisa de lui demander : Mais , le payez-vous ? Oh ! non , dit-il.

Une grosse fille , forte & jouffue , accusoit un vieux médecin de l'avoir prise par force , & demandoit , qu'il fut condamné à l'épouser , sinon , à lui payer une somme considérable. Comment , lui dit le juge , étant vigoureuse comme vous êtes , avez-vous permis qu'il s'approchât de vous ? N'aviez-vous pas assez de force pour vous défendre ? « Ah ! » monsieur , répondit-elle , j'ai de la force quand » je querelle , mais je n'en ai point quand je ris. »

Un homme , voulant accoutumer son cheval à ne point manger , ne lui donna plus , ni foin , ni avoine : le cheval mourut. Que je suis malheureux , dit cet homme , j'ai perdu mon cheval dans le temps qu'il s'accoutumoit à ne plus manger.

Un financier , qui avoit été prié à un bal , demanda en sortant , un surtout d'hiver qu'il avoit laissé dans l'antichambre. On lui dit , que quelqu'un venoit de s'en servir pour aller dehors , & qu'il alloit le rapporter. On lui nomma un certain d'Oignic ou d'Oignac. Le financier aussi-tôt , entendant ce nom auvergnac dit , en branlant la tête , en vain j'attendrai ici , d'abord qu'il y a du *gnac* ou du *gnac* , je tiens mon surtout perdu.

Une bonne femme , après avoir fait sa prière devant un S. Michel , prit deux petits cierges , & attachacha l'un à l'image de S. Michel , & l'autre à celle du diable , qui est représenté sous ses pieds. Le curé , qui passoit , lui dit : Eh ! que faites vous , bonne femme ? Ne voyez-vous pas que c'est le diable à qui vous offrez cette bougie ? Monsieur le curé , répliqua-t-elle , on m'a toujours dit , qu'il étoit bon d'avoir des amis par-tout : on ne fait où l'on peut aller.

Un archevêque de Milan , baptisoit un enfant du

Ii iv

vice-roi ; mais il étoit si peu accoutumé aux fonctions de son ministère , qu'on voyoit l'eau lui dégoutter du visage. Il avoit devant lui le rituel qu'il recitoit mot-à-mot. A la fin , débarassé de cette pénible fonction : Eh ! bon Dieu , dit-il , en soupirant , qu'il en coûte quand il faut parler en public.

Un poète , ou un pauvre diable , qui se donnoit pour tel , avoit présenté un sonnet de sa composition au pape , Clément VII. Ce pape , en jettant les yeux dessus , aperçut , au second ou troisième vers , une syllabe de moins. Il le fit observer au poète. Mais celui-ci , sans se déconcerter , répondit aussi tôt : Que sa sainteté daigne continuer de lire , elle trouvera quelque vers où il y aura une syllabe de trop ; ainsi , l'une ira pour l'autre.

Les marguilliers d'une paroisse de Paris , ayant appelé un orfèvre huguenot , pour réparer une figure de S. Michel , l'orfèvre , considérant cette figure , leur dit : « Messieurs , votre diable est fort bon , mais votre S. Michel ne vaut rien. »

Un abbé de distinction , par sa qualité & par sa charge , disant un jour la messe , entendit causer quelques personnes près de l'autel. Cela le troublait. En se tournant au *Dominus vobiscum* : En vérité , messieurs , dit-il , cela est honteux , quand ce seroit un laquais qui diroit la messe , vous n'auriez pas moins de respect que vous en avez.

Une jeune dame étoit à confesse à un religieux. Ce confesseur , après lui avoir fait plusieurs questions , relatives à la confession , parut désirer connaître celle qui se confessoit ; il lui demanda son nom. La dame ne voulant point satisfaire cette curiosité déplacée , lui répondit : Mon père , mon nom n'est pas un péché.

Un bûtelier , déjà absous , dit à son confesseur : Mon père , il me revient un petit scrupule ; c'est , qu'étant dans mon bateau , un de mes camarades

mé crioit toujours de virer de bord , & je ne voulois pas , si bien , que je lui donnai un coup de coude dans l'estomac qui le fit tomber à l'eau : je ne sai ce qu'il est devenu , mais je ne l'ai point vu depuis.

Un électeur de Bavière avoit , dans un festin , proposé un prix à celui qui boiroit un seau plein de vin. Personne n'accepta pour lors le défi ; mais le lendemain , un Allemand se présenta , demanda à voir le seau & but. Comme il alloit recevoir le prix , monseigneur , s'écria un page , c'est un fripon , ce n'est pas du premier coup ; je le vis hier dans l'office qui s'essayoit.

Un domestique que Boileau avoit envoyé chez son ami Bois-Robert , tourmenté de la goutte , pour savoir de ses nouvelles , lui apprit que sa goutte avoit redoublé. Il jure donc bien , dit Boileau. Hélas ! monsieur , repartit le domestique , il n'a plus que cette consolation là.

Un Parisien , nouvellement sorti de Paris , admiroit la largeur de la Loire : *Voilà cependant*, dit-il, *une belle rivière pour une rivière de province*. On se rappelle ici ce vers de la comédie du *Méchant*, que dit Valère , en parlant des agrémens d'une jeune personne élevée en province : *Elle avoit de beaux yeux. . . pour des yeux de province*.

Un évêque , faisant la visite de son diocèse , trouva un curé qui , à peine savoit lire , & qu'il avoit ordonné prêtre trois ou quatre mois auparavant. L'évêque lui fit plusieurs questions , mais le pauvre curé , que la présence de son supérieur rendoit encore plus stupide , lui répondit tout de travers. Quel âne de prélat vous a fait prêtre , dit l'évêque , révolté de la sottise de ce curé ? C'est vous , monseigneur , lui répondit le bon homme , d'un ton humble & civil.

Un intendant de province venoit de passer sur un pont, dont les parapets étoient ruinés. Cet intendant, qui n'avoit point la réputation d'être un des plus sages de ce monde, querella le magistrat du lieu, de ce qu'on n'avoit point eu la précaution de mettre, du moins, des garde-fous sur ce pont. *Pardonnez, Monseigneur, lui dit ce magistrat, notre ville n'étoit pas sûre que vous y passeriez si-tôt.*

Un homme, étant tombé du haut d'une échelle en bas sans se faire de mal, quelqu'un lui dit : Dieu vous a fait une belle grace. Comment, dit-il, il m'a fait une belle grace ! il ne m'a pas fait grace d'un seul échelon.

Des jeunes militaires, étant à l'armée, avoient, dans une partie de débauche, fait plusieurs railleries de leur général. Il les fit venir, & leur demanda, si tout ce qu'on lui avoit rapporté étoit vrai. *Mon général, lui répondit un d'entre eux, Nous en aurions dit bien davantage, si le vin ne nous eût pas manqué.* Cette réponse est plus que naïve, elle est adroite.

On demandoit à un chanoine, s'il récitait régulièrement son bréviaire : Ma foi, non, répondit-il. Comment, reprit à l'instant celui qui lui faisoit cette question, savez-vous que vous êtes obligé de vous en confesser ? *Oh vraiment, répliqua le chanoine, j'ai bien plutôt avoué que je ne dis pas mon bréviaire, que de m'amuser à le dire.*

Un débiteur ruiné, après avoir mis tout en usage pour satisfaire ses créanciers, leur dit : Messieurs, j'ai été fort en peine jusqu'ici pour vous satisfaire ; mais, après y avoir travaillé très-inutilement, je prens mon parti, & je me détermine à vous laisser ce soin.

Un malheureux passant, sur qui il étoit tombé quelques morceaux de tuile du haut d'une maison

dont on réparoit le toit , lançoit , pour se venger , des pierres au premier étage , n'ayant pas , disoit-il , la force de les jeter plus haut.

Un homme , ayant été volé plusieurs fois dans les rues de Paris , n'osoit plus sortir ; on lui conseilla de porter des pistolets. Les voleurs , répondit il , me les prendroient.

M^{me}. Scuderi se plaignoit du rhume toutes les fois qu'elle alloit faire des emplettes , à cause que les boutiques ne sont pas fermées comme les chambres. Quelqu'un lui conseilla de n'y aller que les fêtes & dimanches.

Un seigneur fort riche fit , dans son testament , des legs à tous ses officiers , excepté à son intendant. « Je ne lui donne rien , dit-il , parcequ'il me » sert depuis plus de vingt-ans. »

Un pauvre honteux demandoit l'aumône à un homme qui n'étoit pas à son aise. Hélas ! mon ami , lui répondit celui-ci , si vous ne m'aviez pas prévenu , j'allois vous faire la même demande.

Une fille s'accusoit , à confesse , d'avoir récité une chanson deshonnête. Le confesseur , non content de cet aveu , lui demandoit quelle étoit cette chanson. Cette fille , sans autre façon , se mit à la chanter tout haut dans l'église. Je trouve qu'elle avoit raison , ajoute madame de Sévigné en parlant de cette naïveté ; assurément le confesseur vouloit entendre la chanson , puisqu'il ne se contentoit pas de ce que la fille lui avoit dit en s'accusant. Le bon homme de confesseur prit sans doute son parti , & pâma de rire le premier de cette aventure.

Un barbier , grand habillard , demandoit à quelqu'un comment il vouloit qu'on lui fit le poil. Sans dire mot , répondit celui-ci.

L'éclipse du soleil qui fut annoncée pour l'année 1724 , avoit répandu une si grande consternation à la campagne , qu'un curé ne pouvant suffire à con-

feffer ses paroissiens , qui en croyoient mourir , prit le parti de leur dire au prône : « Mes enfans , ne » vous pressez pas tant , l'éclipse a été remise à la » quinzaine. »

On a rapporté une naïveté semblable d'un curé de Paris , au sujet de l'éclipse du premier avril 1764. Comme cette éclipse n'avoit pas produit , à beaucoup près , la profonde obscurité qu'il avoit annoncé , sur la foi de la gazette , pour le dimanche à neuf heures du matin , il dit au prône du même jour , que l'éclipse avoit été remise.

Un jeune gentilhomme avoit donné à un chien qu'il avoit élevé , le nom de *cocu*. Comme il l'appelloit ainsi devant une dame grave & de peu d'esprit , il se vit entrepris par cette dame , qui lui dit : Vraiment , monsieur , cela est bien malhonnête ; & vous devriez avoir honte de donner ainsi à votre chien un nom de chrétien.

Quelques personnes s'arrêtoient devant un perroquet qui étoit à une fenêtre , & lui faisoient répéter bien des choses qu'il savoit. Une bonne femme qui passoit par-là , leur dit : Quelle honte , d'amuser ainsi ce pauvre animal ! vous feriez bien mieux de lui apprendre sa croyance.

Un jeune prince avoit une volière , dans laquelle , entr'autres oiseaux , il nourrissoit des tourterelles. Un jour qu'elles se faisoient des carresses , il leur dit : Dépêchez - vous vite , car voici mon gouverneur.

N O B L E S S E.

L'HISTOIRE fait mention d'un prince qui négligeoit la culture de ses terres pour faire travailler aux mines d'or & d'argent. Un jour qu'il avoit bien faim , sa femme lui fit servir de ces métaux.

Il comprit la leçon , & se corrigea. On pourroit se servir du même moyen , pour faire sentir à un noble orgueilleux , qui ne connoit que son arbre généalogique , le tort qu'il a de jeter un œil de mépris sur le cultivateur intelligent & l'artiste industriel. Il suffiroit de l'abandonner à lui-même , au milieu d'une nation étrangère. Monsieur de . . . très-bon gentilhomme , se trouvoit en Hollande , dépourvu d'argent & de tout secours , il s'adressa aux bourguemestres d'une certaine ville , pour demander de l'emploi. *A quoi êtes vous propre ? Quelle est votre industrie ? Quels sont vos talens* , lui dirent ceux-ci ? *Je suis gentilhomme* , répondit monsieur de . . . & voilà mes titres. Hé bien , répliquèrent les bourguemestres , *portez vos titres à la banque*.

N O R M A N D.

UN Normand avoit nié , en justice , un dépôt confié , & violé la religion du serment. Sa partie adverse , bien armée , l'attendit dans un lieu écarté , & ne se contentoit pas de l'accabler de reproches. Entre vous & moi , lui dit le parjure , qui craignoit la suite de cette rencontre , je ne nie point le dépôt ; mais quelle nécessité que les juges soient instruits de nos affaires ?

Un Normand racontoit à un autre un fait absurde & réellement incroyable. A d'autres , lui dit le premier , tu veux rire. — Non , parbleu ! foi de chrétien. — Le parierois-tu ? — Oh ! non ; mais j'en jurerois. M. Piron a fait , de ce petit conte , la matière d'une épigramme. Et dans la comédie de l'*Ecossoise* , Wasp dit , au sujet de Lindane , qu'il soupçonne d'être Ecossoise : *Je ne le parierois pas , mais j'en jurerois*.

N O U V E L L I S T E.

Le ridicule ordinaire de la plupart des nouvellistes de profession, est de soupçonner une grande raison d'état dans les démarches les plus indifférentes du ministère. C'est ce ridicule que l'auteur d'une feuille périodique d'Angleterre voulut un jour faire apercevoir. L'ambassadeur de France avoit différé les fêtes qu'il devoit donner pour la naissance du duc de Bourgogne, & les nouvellistes faisoient là-dessus des raisonnemens à perte de vue. *Il n'importe ni à l'une ni à l'autre cour, dit l'écrivain périodiste, que les réjouissances se célèbrent demain, ou que la célébration en soit renvoyée à la fin du monde.*

N.***, grand nouvelliste, ne débitoit guères que de fausses nouvelles. Un jour il en dit une vraie, mais nullement vraisemblable. Quelqu'un la redisant d'après lui, on ne la crut point. Il cita son auteur, & on crut moins encore. Un troisième survint, qui confirma la nouvelle, & la prouva. *Mais*, reprit vivement un des incrédules, *puisque cela est vrai, pourquoi N.*** l'a-t-il dit ?* Essais de Littérature.

Quelqu'un demandoit, en présence de M. N.***, s'il y avoit des nouvelles intéressantes ? On lui répondit : Monsieur N.*** peut vous en instruire, car il en fait.

On a fait ce conte. Un nouvelliste de profession avoit toujours autour de lui, dans les promenades publiques, beaucoup de gens qui l'écoutoient. Un jour voyant un laquais qui étoit mêlé parmi les autres, il voulut l'envoyer plus loin. *Monseigneur*, lui dit le laquais, *je retiens place ici pour mon maître.*



O P E R A.

L'OPERA François, dit un auteur moderne, est parmi les drames, ce que l'*Orlando* est parmi les poèmes épiques. Lulli & Quinault peuvent en être regardés comme les créateurs. Voyez Lulli, Quinault, *Dictionnaire des Portraits & Anecdotes des Hommes Illustres*.

Le *Triomphe de l'Amour*, est le premier opéra dans lequel on introduisit des danseuses. Ce ballet fut d'abord exécuté à Saint-Germain-en-Laye devant sa majesté, le 21 Janvier 1681. Monseigneur, madame la Dauphine, mademoiselle, le prince & la princesse de Conti, le duc de Vermandois, mademoiselle de Nantes, avec plusieurs autres seigneurs & dames de la cour, dansèrent dans ce ballet. Ce mélange des deux sexes, rendit le spectacle si brillant, & fut si applaudi, que lors de la représentation du même opéra à Paris sur le théâtre du Palais Royal, le 16 Mai suivant, on crut qu'il étoit indispensable, pour le succès de ce genre de spectacle, d'y remplacer les dames de la cour par des danseuses. Depuis cette époque, elles ont toujours continué d'être une des portions les plus brillantes de l'opéra.

Parmi les danseuses qui ont été applaudies sur ce théâtre, nous citerons la décente *Sallé*, qui, par ses mœurs, mérita l'estime publique.

De tous les cœurs & du sien la maîtresse
Elle allume des feux qui lui sont inconnus;
De Diane c'est la prêtresse,
Dançant sous les traits de Vénus;

Avec quelle ame & quelle vérité cette aimable

danseuse dirigeoit-elle tous ses mouvemens ; le spectateur enchanté y voyoit toujours un tableau fini. Mademoiselle Sallé savoit même enrichir le dessein du poète par des actions épisodiques entièrement de son invention. L'auteur du *Traité historique de la Danse*, nous rapporte à ce sujet cette anecdote précieuse pour les arts. Dans la passacaille de l'*Europe Galante*, cette danseuse paroissoit au milieu de ses rivales, avec les graces & les desirs d'une jeune Odalique qui a des desseins sur le cœur de son maître. Sa danse étoit formée de toutes les jolies attitudes qui peuvent peindre une pareille passion. Elle l'animoit par degrés : on lisoit, dans ses expressions, une suite de sentimens : on la voyoit flottante tour-à-tour entre la crainte & l'espérance ; mais au moment où le sultan donne le mouchoir à la sultane favorite, son visage, ses regards, tout son maintien prenoient rapidement une forme nouvelle. Elle s'arrachoit du théâtre avec cette espèce de désespoir des ames vives & tendres, qui ne s'exprime que par un excès d'accablement.

La danse remplit aujourd'hui tellement les divers actes de nos opéra, que ce théâtre paroît dressé moins pour la représentation d'un poème lyrique, que pour une académie de danse. La langueur mortelle de notre récitatif, n'est pas la moindre cause de ce goût vif des spectateurs pour la danse. Aussi un homme d'esprit à qui on demandoit un moyen pour soutenir un opéra prêt à tomber, répondit assez plaisamment qu'il n'y avoit qu'à allonger les danses & raccourcir les jupes.

La première fois que l'opéra d'*Isis* fut représenté devant Louis XIV, ce prince en fut si satisfait, qu'il fit rendre l'arrêt du conseil, par lequel il est permis à un gentilhomme de chanter à l'opéra, & d'en retirer des gages, sans déroger.

Thevenard, retiré du théâtre en 1717, & mort

en

en 1741, étoit la plus belle basse taille que l'on eût entendue. Un abbé, placé au parterre de l'opéra, un jour que cet acteur représentoit, étoit importuné par un fat qui frédonnoit continuellement à ses oreilles. L'abbé fit quelques gestes de dépit : Et qu'avez-vous, monsieur l'abbé, lui dit le fat? vous ne me paroissez pas content. C'est, monsieur, répondit l'abbé, que j'enrage contre ce coquin de Thévenard, qui m'empêche de vous entendre.

Ceux qui ont recueilli les anecdotes du théâtre, nous en citent quelques-unes qui peuvent servir à nous rappeler ces jeux olympiques où la Grece assemblée, couronnoit ses héros. La première fois que le maréchal de Villars vint à l'opéra après la grande affaire de Denain en 1712, la demoiselle Antier, faisant le rôle de la *Gloire* dans le prologue d'*Armide*, lui présenta, dans les balcons du théâtre où il étoit, une couronne de laurier. Le lendemain le maréchal lui envoya une tabatière d'or. La même chose est arrivée pour le maréchal de Saxe, après la célèbre journée de Fontenoy. Ce général, étant dans les balcons de l'opéra, la demoiselle de Metz, nièce de la demoiselle Antier, représentant la *Gloire* dans le prologue du même opéra d'*Armide*, lui présenta aussi la couronne de laurier, que sa modestie ne lui permit d'accepter qu'avec beaucoup de peine. Ce maréchal envoya le lendemain à la déesse pour dix mille francs de pierreries.

O R A C L E S.

LA consultation des oracles étoit, comme l'on fait, la pratique la plus superstitieuse de la religion des anciens. Il y en avoit à Delos, à Claros, à Delphes, & par-tout où l'on rencontroit un peuple crédule & des cavernes.

Lorsqu'il faudra entreprendre la défense de vos amis, dit Epictète, ne consultez point les devins, & n'attendez point leurs réponses sur ce que vous devez faire. Les anciens ont, sur ce principe, admiré la réponse que l'oracle d'Apollon fit à ceux de Cumes, qui l'envoyèrent consulter, s'ils livreroient au roi de Perse Pactyas qui s'étoit mis sous leur protection. L'oracle répondit, qu'ils le livrassent. Aristodicus, un des premiers de la ville, soutint que l'oracle n'avoit pu faire une réponse si injuste, & qu'il falloit de nécessité que les députés eussent rapporté faux. La ville, sur cette représentation, chargea Aristodicus d'y aller lui-même avec de nouveaux députés. L'oracle fit la même réponse. Aristodicus, peu satisfait, se promenant autour du temple, aperçut un nid d'oiseaux qu'il chassa à coups de pierres. Alors il sortit du sanctuaire une voix qui lui cria : « *Détestable mortel, qui te donne la hardiesse de chasser d'ici ceux qui sont sous ma protection ?* » — *Et quoi, grand dieu,* répondit aussi-tôt Aristodicus, *vous venez de nous ordonner cette action injuste, en nous commandant d'abandonner Pactyas qui s'est réfugié sous notre protection.* — *Impies que vous êtes,* répondit le dieu, *puisque vous savez que c'est mal fait d'abandonner ceux qui se jettent entre vos bras, pourquoi venez-vous me consulter ?* *Est-ce pour me tenter ?* »

Les oracles, chez les anciens, étoient un moyen de plus de persuader le peuple, toujours attaché à ce qui lui paroît merveilleux. Périclès, Alexandre, César, & d'autres personnages illustres, savoient les faire parler où les interpréter en leur faveur, lorsqu'il le falloit. Alexandre étoit allé à Delphes pour consulter le dieu; & la prêtresse qui prétendoit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger, ne vouloit point entrer dans le temple. Alexandre, qui étoit brusque, la prit aussi-tôt par le bras pour l'y mener

de force , & elle s'écria : *Ah ! mon fils , on ne peut te résister. — Je n'en veux pas davantage , dit Alexandre , cet oracle me suffit.*

Jules César étant tombé de cheval en Afrique , où il étoit allé pour conquérir cette partie du monde , dit : « Voici un oracle favorable , que les dieux nous donnent ; l'Afrique est sous moi , ce n'est pas une chute , c'est une prise de possession.

Plusieurs philosophes de l'antiquité , pour faire voir le ridicule des oracles de Delphes , que l'on interprétoit différemment , par un certain renversement dans les paroles , citoient l'exemple de ce peintre à qui l'on avoit demandé un tableau d'un cheval qui roula à terre sur le dos. Il peignit un cheval qui couroit ; & quand on lui eut dit que ce n'étoit pas-là ce qu'on lui avoit demandé , il renversa le tableau , & dit : *Ne voilà-t-il pas le cheval qui se roule sur le dos ?*

Le célèbre Kirchker , dans le dessein de détromper les superstitieux sur les différens prodiges attribués à l'oracle de Delphes , avoit imaginé & fixé un tuyau dans sa chambre , de manière que quand quelqu'un l'appelloit , même à voix basse , à la porte du jardin qui étoit contigu , il l'entendoit aussi distinctement que s'il eût été auprès de lui , & il répondoit avec la même facilité. Il transporta ensuite sa machine dans son *Museum* , & l'adapta avec tant d'art à une figure automate , qu'on la voyoit ouvrir la bouche , remuer les lèvres , & rendre des sons articulés. Il supposa , en conséquence , que les prêtres du paganisme , en se servant de ces tuyaux , faisoient accroire aux sots , que l'idole satisfaisoit à leurs questions.



ORGUEIL NATIONAL.

IL en est des nations comme des individus ; chaque peuple s'attribue des qualités qui le distinguent des autres peuples. Les fabulistes Indiens racontent qu'il est une contrée dans les Indes , où tous les habitans sont bossus. Un étranger , jeune , beau & bien fait , y arriva. Aussi-tôt il se voit entouré d'une multitude d'habitans ; sa figure leur paroît extraordinaire ; les ris & les brocards , annoncent leur étonnement. On alloit pousser plus loin les outrages , si , pour l'arracher à ce danger , un des habitans , qui , sans doute , avoit vu d'autres hommes que des bossus , ne se fût tout-à-coup écrié : « Eh ! mes amis , épargnons ce malheureux contrefait ; faut-il l'injurier parceque le ciel ne l'a pas formé d'une figure aussi agréable que la nôtre ? Allons plutôt au temple réitérer à l'éternel nos remerciemens pour la bosse dont il a daigné nous favoriser. » On peut conclure de cet apologue , que pour réussir chez une nation , il faut endosser la bosse qu'elle porte.

On a reproché aux Grecs leur usage d'appeller tout étranger , *Barbare*. Ne pourroit-on pas également accuser les François de ce ridicule orgueil national ? Quelques cavaliers François dînoient en Allemagne à la table d'un prince. L'un d'eux , après avoir considéré tous les convives , s'écria : *Rien n'est plus plaisant , il n'y a que monseigneur ici d'étranger.*

Bouhours , dans un de ses dialogues , demandoit si un Allemand pouvoit avoir de l'esprit. Un Allemand , à son tour , demanda si un François pouvoit avoir du jugement.

Sous le règne de Philippe V , petit-fils de Louis XIV , un gentilhomme de Pampelune , passant un contras

chez un notaire , signa , *Don* , &c. &c. *noble comme le roi , & encore un peu plus*. Le gouverneur le sut , & fit venir cet insolent : il lui demanda , pourquoi il avoit eu l'impudence de se mettre au-dessus de son roi. Il répondit froidement : *Le roi est François , je suis Espagnol ; par cette seule raison , je suis d'une extraction bien plus noble que la sienne*. On le mit en prison ; mais les compatriotes , enchantés de ce trait héroïque , adoucirent la rigueur de sa détention par leurs visites , & par toutes sortes de présens. *Lettres sur le Voyage d'Espagne*.

Le politique Fra-Paolo observe , dans ses traités , que quand une famille seroit assez puissante à Venise pour aspirer à la souveraineté , elle ne pourroit jamais y parvenir , parceque les nobles aimeroient mieux être simples nobles avec mille autres , que princes du sang & freres de roi : témoin ce Vénitien , qui , étant à Paris du temps de Louis XIV , se vantoit d'être autant que *Monsieur* , frere unique du roi.

On trouve aussi de ces esprits frivoles & ridiculement fiers parmi les Anglois. Sans faire mention ici de cette populace brutale , qui ne prononce jamais un nom François sans y ajouter les épithètes les plus odieuses , on se rappelle cet orateur hyperbolique qui , à la fin du dernier siècle , disoit en plein public : « Oui , milords , avant peu vous verrez Louis XIV aux pieds du parlement lui de-
mander la paix. »

Lorsque le Kam des Tartares , qui ne possède pas une maison , & ne vit que de rapines , a achevé son dîner , consistant en laitage & en chair de cheval , il fait publier par un hérault : *Que tous les potentats , princes & grands de la terre peuvent se mettre à table*.

L'histoire des voyages fait mention d'un souverain d'un petit canton de l'Amérique , près des rives du Mississipi , au fond de la Louisiane , qui , tous les

matins , sort de sa cabane & trace au soleil le chemin qu'il doit parcourir.

On avoit amené devant un prince Nègre , sur la côte de Guinée , quelques François qui venoient d'aborder. Il étoit assis sous un arbre ; pour trône il avoit une grosse bûche ; ses gardes étoient trois ou quatre Nègres armés de piques de bois. Ce ridicule monarque demanda : *Parle-t-on beaucoup de moi en France ?*

Les différentes penplades de la côte de Guinée ont chacune leur roi, dont la triste majesté n'a guères plus d'éclat. Cette canaille royale , toujours flattée qu'un de nos marchands la régale d'eau-de-vie , affecte souvent de prendre les noms de nos princes , ou de quelques grands dont elle a entendu louer les exploits. On y voyoit , en 1743 , un roi *Guillaume* , dont l'auguste épouse s'appelloit la reine *Anne*. Un autre se qualifioit de duc de *Malborough*. Le roi *Guillaume* étoit un petit *César* qui fit , il y a environ vingt ans , une guerre assez comique à un certain *Martin* , qui avoit osé s'égalér à lui. Il se donna une fameuse bataille , où *Guillaume* perdit trois hommes & son rival cinq. Celui-ci , consterné de sa défaite , demanda la paix , qu'il obtint aux conditions suivantes. « 1.^o Qu'il renonceroit au titre de roi , & se contenteroit de celui de capitaine. » 2.^o Qu'il ne mettroit plus de bas ni de souliers lorsqu'il iroit à bord des vaisseaux d'Europe , & que cette brillante distinction appartiendrait désormais au roi *Guillaume*. 3.^o Qu'il donneroit au vainqueur la plus belle de ses filles en mariage. » Après ce traité glorieux , *Guillaume* vint en bas & en souliers sur un vaisseau Danois , où il acheta quelques soieries pour en habiller la reine. Ayant aperçu un bonnet de grenadier , que les gens de l'équipage avoient par hasard , il en fit aussi-tôt l'acquisition , pour en décorer la tête de la princesse.

Il voulut que Martin la vît dans toute sa parure; & Martin avoua qu'elle n'avoit jamais été si belle.

Ces différens traits prouvent que tous les souverains & tous les peuples sont également vains. Le Canadien croit faire un grand éloge du François, en disant : C'est un homme comme moi.

PANTOMIMES.

L'ART des pantomimes fut porté à un si haut degré chez les anciens, que ce langage, ou cette musique muette, comme ils l'appelloient, leur parut plus éloquente que la déclamation même. Cassiodore attribue à ces acteurs des mains très-éloquentes, des doigts parlans, un silence pathétique. Un ambassadeur du roi de Pont, qui avoit été présent, dans Rome, à une danse pantomime, fut si satisfait de l'intelligence de l'acteur, qu'il demanda comme une grace, à l'empereur Neron, qu'il lui en fît présent. « Ne soyez point étonné de » ma prière, lui dit l'ambassadeur, j'ai pour voisins » des barbares dont personne n'entend la langue, » & qui n'ont jamais pu apprendre la mienne; mais » cet homme, qui fait parler par des gestes, feroit » aisément entendre mes volontés. »

Un autre étranger, qui assistoit à ce spectacle, fut si frappé de voir un seul homme exécuter une pièce entière, que l'admiration lui fit adresser ces paroles à l'acteur : *Dans un seul corps tu as plus d'une ame.*

Voici un autre fait qui paroîtra incroyable; il est rapporté par Hérodote, historien un peu suspect. Un roi, voulant marier sa fille, plusieurs princes se disputèrent cette conquête. Il en parut un sur les rangs supérieurement versé dans l'art des panto-

mimes. Jaloux de montrer ses talens , il se surpassa lui-même. Après avoir représenté différentes choses avec les mains , il se mit sur la tête , & élevant les pieds en l'air , il peignit , par les mouvemens des jambes , & opéra autant de merveilles qu'il en avoit faites avec les mains. Ces rares talens cependant empêchèrent le roi de lui donner sa fille ; soit que ce monarque crût que le genre pantomime se permettoit trop de licence ; soit qu'il jugeât qu'il ne convenoit point à un prince d'exceller dans un art si frivole.

Pilade & Barylle , portèrent chez les Romains l'art de la pantomime à son plus haut degré de perfection. *Voyez, Pilade*, dans le dictionnaire des *Portraits & Anecdotes des hommes illustres*.

Rome , sensible aux beautés de l'art que déployoient à ses yeux les plus excellens pantomimes , n'en étoit que plus sévère pour ceux qui se monstroient inférieurs au tableau qu'ils vouloient peindre. Un pantomime qui , à la fin du rôle d'Œdipe , étoit censé s'être crevé les yeux , manqua de mettre dans ses mouvemens le caractère de la situation. *Tu vois encore*, lui crièrent les plaisans du parterre ; & l'acteur sifflé , n'osa plus reparoître.

P A R A S I T E.

C E nom , qui se prend aujourd'hui en mauvaise part , étoit chez les anciens un titre honorable. On voit , dans Diodore de Sinope , que les Bardes des Celtes , qui étoient les poètes de nos anciens Gaulois , les suivoient à la guerre pour décrire leurs actions héroïques , & qu'on les appelloit par honneur , leurs parasites.

On reprochoit , à un de nos parasites modernes , qu'il dînoit souvent chez les autres. Comment vou-

Je vous que je fasse , répondit-il , on m'en presse. Il est vrai , repartit quelqu'un , il n'y a rien de plus pressant que la faim. Ceci rappelle ce mot de Diogènes ; on le reprenoit un jour de ce qu'il mangeoit en plein marché : Je ne l'aurois pas fait , répondit le philosophe cynique , si la faim ne m'eût pris dans ce même lieu.

Quelqu'un a dit , d'un parasite médisant , qu'il n'ouvroit jamais la bouche qu'aux dépens d'autrui.

PARDON DES INJURES.

LA vengeance est le vice des enfans , des femmes ou des esprits pusillanimes. Celui qui a de l'élévation dans l'ame se regarde au-dessus des injures du foible , & lui pardonne. L'empereur Adrien , rencontrant un homme qui l'avoit offensé avant qu'il parvînt à l'empire : *Approche* , lui dit-il ; *tu n'as plus rien à craindre de ma part , je suis empereur.*

Des courtisans de Philippe-le-Bel excitoient ce prince à sévir contre un prélat qui l'avoit offensé : *Je sai* , leur répondit-il , *que je puis me venger ; mais il est beau de le pouvoir & de ne le pas faire.*

Casimir II , roi de Pologne , jouant un jour avec un de ses gentilshommes , qui perdoit tout son argent , en reçut un soufflet dans la chaleur de la dispute. Ce gentilhomme fut condamné à perdre la tête ; mais Casimir révoqua la sentence , & dit : Je ne suis point étonné de la conduite de ce gentilhomme ; ne pouvant se venger de la fortune , il n'est pas surprenant qu'il ait maltraité son favori : je me déclare d'ailleurs , le seul coupable dans cette affaire ; car je ne dois point encourager par mon exemple une pratique pernicieuse , qui peut causer la ruine de la noblesse. *Hist. univ. traduite de l'Anglois.*

§22 PARDON DES INJURES.

Louis XII, roi de France, auparavant duc d'Orléans, étoit sollicité à tirer vengeance de quelques injures personnelles qui lui avoient été faites avant de monter sur le trône : il répondit, *Que ce n'étoit point au roi de France à venger les injures faites au duc d'Orléans.*

Lorsqu'on vint dire au grand Colbert, ministre des finances sous Louis XIV, que le poète Hénaut avoit fait contre lui ce fameux sonnet : *Ministre lâche, &c.* il refusa de le lire, & demanda seulement, si le roi y étoit attaqué ; on lui répondit que non : *En ce cas*, reprit Colbert, *laissez l'auteur tranquille.*

Un poète satyrique avoit composé des vers fort injurieux contre le visir du prince Aziz, Billah II, Calife de la race des Fathimites en Egypte, dans lesquels il n'étoit pas épargné lui-même ; ce visir lui en porta ses plaintes, & lui demanda le châtiement de l'auteur. Aziz, après avoir lu ces vers, lui dit : « Comme j'ai part avec vous à l'injure, je desfire que vous preniez part avec moi au mérite du » pardon. » *Bibli. Orient.*

Le fils d'Aaron Veschide, dit le Poète Sadi, vint se plaindre d'un homme qui avoit calomnié sa mère, & en demander vengeance. Oh, mon fils ! lui répond Aaron Veschide, tu vas faire plus de tort à ta mère que le calomniateur ; tu vas faire croire qu'elle ne t'a point appris à pardonner. *Voyez Modération, Bienfaisance.*

PASQUINADES.

SORTE de satyres, ainsi nommées à Rome, du nom d'une statue appelée *Pasquin*, à laquelle on les attachoit. Cette statue, qui est antique, est mutilée, & placée dans un carrefour de la ville.

On croit communément , qu'elle prit son nom d'un tailleur bouffon du quartier , dont la boutique étoit en quelque sorte un bureau de nouvelles , de bons mots , & de traits satyriques. La statue de *Marforio* , à laquelle on attachoit les réponses à ces satyres , sert aujourd'hui de fontaine dans une des ailes du capitolé. Quoiqu'on n'affiche plus de libelles près de ces statues , le nom de *pasquinades* néanmoins est toujours resté à ces sortes de satyres. En voici quelques-unes.

Un prince Romain fit assassiner le comte *Fioume* , (en François *La Rivière*) parcequ'il fréquentoit trop souvent la princesse sa femme. On représenta la princesse avec une ligne au milieu du corps , pareille à celles qui servent à marquer à Rome , contre les murailles , jusqu'où monte le Tibre dans les inondations , avec ces mots : *Ecco dove è arrivato il Fioume l'anno tale.*

Le pape Clément VII , qui avoit dérangé sa santé en mangeant beaucoup de melons & de champignons , qu'il aimoit , prit un nouveau médecin , qui lui changea toute sa façon de vivre , & il mourut bientôt après. Les Romains , bien aises de sa mort , firent tenir le portrait de ce médecin à Pasquin , & ils écrivirent au-dessous du tableau : *Ecce agnus Dei , ecce qui tollit peccata mundi.*

Sous Paul III , on fit dire à Pasquin , changé en Persée : « Qu'on ne doit pas s'étonner de ce qu'il se transforme une seule fois , puisque le pape change dix fois en une heure. »

Dans une autre satyre , Pasquin dit : « Ci-devant on donnoit de l'argent aux poètes pour les faire parler , combien me donnerez-vous , Paul , pour me faire taire ? »

La signora *Camilla* , sœur de Sixte V , & qui avoit autrefois fait la lessive , étant devenue princesse , on vit , le lendemain , Pasquin avec une chemise

fale. Marforio lui demandoit la raison d'une si grande négligence. « C'est, répondoit-il, que ma blancheuse est devenue princesse.

Le pape Alexandre VIII étant mort, les cardinaux s'assemblèrent au Vatican & y tinrent le conclave avec les cérémonies accoutumées. Ceux de la faction de France présentèrent, par politique, le cardinal *Pignatelli*, dans l'opinion que les Espagnols n'y consentiroient pas, & que par ce moyen ils réussiroient plus sûrement dans leur véritable dessein, qu'ils tenoient secret. Mais cette ruse n'eut point l'effet espéré, & la faction d'Espagne, qui la soupçonnoit, donna son consentement à l'élection de *Pignatelli*, qui fut salué pape sous le nom d'Innocent XII. Alors Pasquin dit : *Siccine gallus cecidit in ollam* ; Parbleu, le coq est tombé dans le pot. Il faut, pour saisir cette pointe, savoir que *pignatella*, en Italien, signifie *petit pot*.

Un ecclésiastique, qui avoit plus d'orgueil que de mérite, venoit d'être élevé au cardinalat. Marforio fut représenté tenant les armes de ce nouveau cardinal, avec un grand chapeau. Pasquin, faisant sa fonction de censeur public, lui disoit : *Voilà un grand chapeau, pour une bien petite tête*.

L'archevêque de Paris, François de Harlay, ayant agi avec beaucoup de zèle contre l'autorité du saint Siège dans l'assemblée du clergé en 1682, il parut à Rome une médaille, représentant ce prélat à genoux aux pieds du saint père. Pasquin étoit debout qui disoit à l'oreille de sa sainteté : *Pœnitebit, sed non erubescet* : Il se repentira, mais il ne rougira point. Cette espèce de prédiction fut accomplie ; car l'archevêque mourut au mois d'Août 1695, sans avoir obtenu le chapeau de cardinal qu'il briguoit.

PASSIONS.

ON n'a de prise sur les passions, que par les passions; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'est toujours de la nature même qu'il faut tirer les instrumens propres à la régler. Une anecdote rapportée dans les annales Chinoises, confirme cette pensée de M. Rousseau. Vu-ti, empereur de la Chine, qui régnoit environ 130 ans avant l'ère-chrétienne, avoit une maîtresse qu'il aimoit éperduement. Elle vint à mourir, & cette perte le fit tomber dans une espèce de délire. On imagina toutes sortes de divertissemens pour le distraire, & le ramener à lui-même; c'étoit en vain. Ses jours alloient être bien-tôt terminés, lorsqu'un astrologue se servit habilement de la foiblesse de l'empereur pour lui persuader que sa maîtresse n'étoit pas morte, mais qu'elle avoit été seulement transportée dans la lune. La douce espérance renaît dans le cœur du prince; il demande à faire ce voyage. L'astrologue le lui promet, pourvu qu'il se prête à tout ce qu'une telle entreprise exige. S'il n'eût été question que de faire quatre-vingt-dix mille lieues, les princes savent voyager; mais il s'agissoit de construire une tour, & chacun peut juger de la hauteur qu'il falloit donner à cette tour. « Prince, dit le nouvel » architecte, il est à propos de commencer par vous » pourvoir d'un autre empire: le pied de la tour » que nous allons élever, ne peut occuper moins » que toute la vaste étendue de votre domination. » L'empereur n'avoit encore éprouvé que des passions douces; son ambition se trouve adroitement émue; les mouvemens qu'elle produit dans le cœur du prince, absorbent tous les autres, & le changement le plus subit se manifeste. Sa santé se rétablit & il

ne s'occupe plus que du gouvernement de ses états.

Nos passions, semblables à des verres diversement taillés, changent pour nous la face des objets, sans pour cela que ces objets aient reçu une nouvelle forme. Un gentilhomme fit un jour à milord duc de Bukingham, une longue & sérieuse remontrance sur divers griefs publics. Le duc habile à découvrir ce qui portoit ce gentilhomme à se plaindre, lui dit : Mon cher ami, vous n'avez que trop de raison d'être mécontent ; mais j'ai trouvé un moyen pour remettre toutes choses en ordre, avant qu'il soit peu. Le faiseur de représentations ne manqua pas de demander quel étoit ce sûr & prompt remède. Vous allez l'apprendre, répondit le duc : mais auparavant il faut que vous sachiez qu'il y a une place de cinq cens livres sterlings par an, qui est vacante depuis ce matin ; j'ai dessein de vous la donner. Le gentilhomme satisfait, applaudit à tout ce que Bukingham lui dit en faveur du gouvernement, & finit par avouer qu'il n'y avoit point de nation plus heureuse que la nation Angloise. *Hist. d'Angleterre.*

Souvent les passions ne nous laissent considérer que certaines faces des objets qu'elles nous présentent ; elles nous trompent encore, en nous montrant quelquefois ces mêmes objets où ils n'existent pas. C'est ce qu'on a voulu faire entendre par ce petit conte. Un curé & une dame galante avoient ouï dire que la lune étoit habitée ; ils le croyoient ; & le télescope en main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitans. Si je ne me trompe, dit d'abord la dame, j'aperçois deux ombres ; elles s'inclinent l'une vers l'autre : je n'en doute point, ce sont deux amans heureux. . . . Eh ! si donc madame, reprend le curé, ces deux ombres que vous voyez, sont deux clochers d'une cathédrale.

Lorsqu'une de nos passions a enchaîné les autres, nous croyons avoir triomphé de nous. Ne ressem-

blons-nous pas presque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui, ayant rencontré de jeunes officiers qui faisoient un peu de désordre avec des filles, leur cria tout en colère : Messieurs, est-ce-là l'exemple que je vous donne ?

Notre passion dominante, est ce qui meurt le dernier dans nous. Pour prouver cette proposition, Pope, dans une de ses épîtres morales, rapporte plusieurs traits d'après nature. Ce courtisan doux-reux, qui, depuis quarante ans s'est honoré du titre de très-humble serviteur du genre humain, dit encore, lorsqu'il peut à peine remuer les lèvres : « Si » dans le lieu où je vais, je pouvois, monsieur, vous » être utile à quelque chose. »

Euclio, cassé de vieillesse, fait son testament. Je donne & lègue, (il soupire à ce mot) mes siefs à Edouard. — *Et votre argent, monsieur ?* — Mon argent ? Quoi ! tout ? .. Ah ! puisqu'il le faut, ajoutez-t-il en pleurant, je le donne à Paul. — *Et votre château, monsieur ?* — Arrêtez ; mon château ? Pour cela, non.... Je ne peux m'en dessaisir... & il rend l'ame.

C'est le ventre d'un saumon qui termine le destin du glouton *Helluo*. Le médecin vient, qui déclare qu'il n'y a plus de remède. Dieu bon ! s'écrie *Helluo*, prends pitié de mon ame. Quoi ! plus d'espérance ? Hélas ! ... qu'on m'apporte donc la hure.

Un suaire de flanelle ! O ciel ! Il y auroit de quoi révolter un saint, s'écrie la triste Narcisse sur le point d'expirer. Oh ! je veux être ensevelie dans une toïle de Perse ; je veux que mon visage pâle soit couvert d'une dentelle de Malines... Faut-il faire peur aux gens quand on est mort ? Betly, mets-moi un peu de rouge. Ce dernier trait, qui est fondé comme les précédens sur des faits réels, a été attribué, par quelques personnes, à mademoiselle Oldfield, célèbre actrice du théâtre de Londres.

P A Y S A N.

ON a pris plaisir à peindre , dans de petits contes , le gros bon sens des payfans , & leur naïveté. Mais ne nous fions pas toujours à leur franchise , qui souvent n'est qu'apparente. C'est aussi cette feinte ingénuité qui donne un certain sel à leurs réparties malignement naïves.

Un bon bourgeois , voyant un jour de fête son jardinier plus fier qu'à l'ordinaire , de sentir son chef couvert d'un beau & grand chapeau fort pointu , lui demanda , en badinant : Eh ! qui t'a donné ce chapeau de cocu ? Monsieur , lui répondit bonnement le rustique , c'est un de vos chapeaux , dont votre femme l'autre jour m'a fait présent.

Un payfan alla consulter un avocat sur une affaire. L'avocat , après l'avoir examinée , lui dit qu'il trouvoit sa cause bonne. Le payfan paya l'avocat de sa consultation , & lui demanda : Monsieur , à présent que vous êtes payé , dites-moi sincèrement , trouvez-vous encore mon affaire bonne ?

Le carrosse d'un évêque se trouva arrêté dans un grand chemin par une charrette. Son cocher eut beau crier au charretier de se ranger , l'injurier , le menacer , celui-ci tint ferme & ne demeura point en reste. Le prélat , impatienté , mit la tête à la portière , & voyant un gros garçon , hardi & vigoureux : Mon ami , lui dit-il , vous m'avez l'air d'être mieux nourri qu'appris. « Par dieu , monseigneur , » répond le pitau , cela n'est point étonnant , c'est » nous qui nous nourrissons , & c'est vous qui nous » instruisez. »

La France victorieuse sous le dernier règne , avoit néanmoins à soutenir une guerre dispendieuse ; ce qui obligeoit de doubler les impôts & les subsides.

Un

Un paysan entre autres souffroit impatiemment qu'on eût augmenté sa taille. En vain lui représentoit-on, qu'il devoit payer gaiement, puisque les impôts étoient si bien employés, & que les François gagnoient beaucoup sur les ennemis. Quoi ! dit-il, nous gagnons & nous mettons toujours au jeu.

Deux Suisses, le sabre à la main, se battoient à outrance dans une place. Un paysan passe par-là, & le cœur ému de compassion, s'efforce de les séparer ; mais, le pauvre diable, pour toute récompense de son zèle, reçoit à la tête un coup de sabre qui le jette à la renverse. On appelle un chirurgien qui veut voir si la cervelle est atteinte. Ah ! tout beau, dit le paysan, je n'en avois point lorsque je me fourrai dans cette querelle.

Au dernier sermon d'une mission faite à une paroisse de la campagne, tout le monde fondeoit en larmes, hors un paysan. Un autre lui dit : Mais tu ne pleures pas... Je ne suis pas de la paroisse.

Un évêque, donnant la bénédiction, un paysan n'ôta pas son chapeau. Comme on le repfit : Si elle est bonne, dit-il, elle passera le *Capel*.

Un gros rustique apportant, de la part de son maître, un panier de poires à un seigneur, trouva deux gros singes sur la montée qui avoient des habits bleus brodés d'or, & une épée à leur côté ; ils se jettèrent sur son panier pour avoir du fruit. Le paysan, qui n'avoit jamais vû de tels animaux, leur ôta son chapeau civilement, & les laissa faire ce qu'ils voulurent. Quand il eût fait son présent, le maître de la maison lui demanda, pourquoi ne m'as-tu pas apporté le panier tout plein ? Monsieur, dit le paysan, il étoit tout plein ; mais messieurs vos enfans m'en ont pris la moitié. Les domestiques, qui avoient été témoins de la scène, découvrirent la naïveté, & apprêtèrent à rire à toute l'assemblée.

Le père d'un paysan se mouroit. Le paysan fut

la nuit trouver le curé, & demeura trois heures à sa porte à heurter tout doucement. Le curé lui dit : Que ne heurtiez-vous plus fort ? J'avois peur, dit-il, de vous réveiller. — Qu'y a-t-il, dit le curé ? — Mon père se mouroit, dit le paysan, quand je suis parti. — Le curé dit : Il sera donc mort à présent ; je n'y ai plus que faire. — Oh ! non, monsieur, reprit le paysan, Pierrot, mon voisin, m'a promis qu'il l'amuseroit.

Deux jeunes femmes, assises sur du gazon dans une plaine, voyant passer un paysan dont les cheveux étoient blancs, lui demandèrent d'un ton railleur, s'il avoit déjà neigé sur les montagnes ? Il le faut bien, répondit le bonhomme avec un air de simplicité, puisque les vaches sont descendues dans la plaine.

Une jeune villageoise couroit après son ânesse : un gentilhomme, la trouvant assez jolie, lui demanda d'où elle étoit. — De Ville-Juif, répondit-elle. — Mais vous devez connoître la fille de Nicolas Quillot, faites-moi l'amitié de lui porter un baiser de ma part ; & en même-temps, il chercha à l'embrasser. Mais cette jeune fille, s'y opposant, lui dit : *Monsieur, si vous êtes pressé, donnez-le à mon ânesse, elle sera arrivée plutôt que moi ; & en même-temps elle s'échappa des bras de ce galant.*

Un paysan, étant à confesse, s'accusoit d'avoir volé du foin. Le confesseur lui demandoit : Combien en avez-vous pris de bottes ? — Oh ! dit-il, monsieur, devinez. — Trente bottes, dit le confesseur ? — Oh ! non. — Combien donc, soixante ? — Oh ! vraiment, nani, reprit le paysan, mais bouchez-y la charretée ; aussi bien, ma femme & moi, nous devons aller querir le reste tantôt.

Un évêque voyoit, un jour de fête à la campagne, un grand nombre de paysans qui, pendant le catéchisme, s'amusaient à différens jeux, & d'autres

qui buyoient & chantoient. Il dit, avec chagrin, à quelques chanoines qui l'accompagnoient, il y a bien de l'ignorance parmi ces gens-là ; cependant ils aiment mieux employer le temps à se débaucher qu'à s'instruire. Viens-ça, par exemple, gros maraut, continua-t-il, en s'adressant à celui dont il étoit le plus près : Combien y a-t-il de dieux ? *Pargué, monseigneur*, répondit le payfan, *il n'y en a qu'un ; encore est-il bien mal servi par vous autres gens d'église.* L'évêque ne jugea pas à propos de l'interroger davantage.

On montroit à un payfan tout ce qu'un Maréchal de France avoit pris ; les villes, les pays, tout cela étoit dans un tableau. Morgué, tout ce qu'il a pris n'est pas-là, dit le payfan, car je n'y vois pas mon pré.

Un payfan étoit allé trouver un avocat pour le consulter sur une affaire. Il avoit son argent à la main, & paroïssoit desirer que la consultation favorisât ses prétentions. L'avocat pensa, avec raison, qu'il n'étoit pas de son devoir d'user de certe complaisance ; & pour l'intérêt même de celui qui le consultoit, il lui dit que sa cause n'étoit pas soutenable. Le payfan serre aussitôt son argent, & tire sa révérence. L'avocat, piqué de l'injustice de ce maraut, crut devoir lui donner une leçon à ses dépens. Il le fait rappeler, & changeant de ton, lui dit, que toutes les affaires ont deux faces, & qu'en envisageant la sienne d'un certain côté, il ne pouvoit manquer de la gagner. Il en donna une raison frivole ; elle parut excellente au payfan, qui, transporté de joie, tire tout l'argent de sa poche & le donne à l'avocat. Celui-ci, en le serrant, lui dit : Mon ami, je vous ai donné deux conseils, vous n'avez pas payé le premier : vous avez payé le second, gardez-vous cependant de le suivre, il ne vaut rien ; mais tenez-vous au premier, c'est le bon.

Un payfan, en procès, sollicitoit son procureur

LI ij

pour qu'il y travaillât. Mais celui-ci, qui ne voyoit point venir d'argent, disoit toujours à son client : Mon ami, ton affaire est si embrouillée que je n'y vois goutte. Le payfan comprit à la fin ce que cela vouloit dire, & tirant de sa poche deux écus, les présenta à son procureur : Tenez, monsieur, voici une paire de besicles.

Un seigneur regardoit des enfans bien gaillards, bien portans, qui se jouoient autour de son fermier. Voilà, lui dit-il, de gros enfans, frais & rougeauds, qui font plaisir à voir ; ceux de nous autres gens de cour, au contraire, sont toujours foibles, toujours pâles & languissans ; comment faites-vous donc vous autres payfans ? — Pargué, monsieur, je les faisons nous-mêmes.

Lucas étoit de si bonne amitié, que le pauvre voyant sa femme en couche, s'approcha de son lit, & cherchoit à la soulager. Cette femme, au plus fort de ses douleurs, le voyant se lamenter : « Eh ! mon ami, lui dit-elle, ne prends point tant de chagrin de me voir souffrir, je sai fort bien que tu n'en es pas la cause. »

Un payfan, chargé de fagots, crioit par les rues : *Gare, gare*, afin qu'on se détournât. Un jeune homme, vêtu de soie, ayant négligé l'avertissement, eut son habit déchiré. Là-dessus, grand bruit ; le jeune homme veut être payé de son habit, & fait sa plainte au commissaire, qui étoit survenu. Le payfan est interrogé ; mais il ouvre la bouche sans dire mot. Êtes-vous muet, mon ami, lui dit le commissaire ? Non, non, monsieur, interrompit le plaignant, c'est belle malice, parcequ'il ne peut se défendre : il fait le muet ; mais quand je l'ai trouvé en mon chemin, il crioit comme un beau diable : *Gare, gare* ! Eh bien, dit le commissaire, que ne vous rangiez-vous ?

On dit que S. Martin, évêque de Tours, étoit

fils d'un officier, & qu'il avoit servi dans les armées avant d'être évêque ; c'est pourquoi on le voit souvent sous la forme d'un cavalier. Les marguilliers d'une paroisse de campagne, dont il étoit le patron, l'avoient ainsi fait peindre. Un jour que l'évêque du diocèse, suivi d'un grand équipage, faisoit sa visite dans cette église, il demanda au marguillier, qui étoit un paylan, pourquoi le patron n'étoit pas représenté en évêque, qui étoit sa dernière & sa plus noble qualité ? « Oh ! oh ! monseigneur, répondit le » paylan, nous y gagnons cinq chevaux ; car il en » faut six au carrosse d'un évêque, & il n'en faut » qu'un à un cavalier.

Un paylan, obligé de faire un voyage, recommanda à sa femme de ménager son front. Pourquoi cela, lui répondit la jeune Agnès ? C'est, dit-il, que si tu n'étois pas sage, il me viendrait, dans le moment, des cornes à la tête. Fi donc ! je m'en garderai bien, reprit-elle ; je crains trop les cornes. A peine fut-il parti, qu'un galant lui éclaircit le mystère, & mit ses leçons en preuve. Le mari, de retour, elle l'examine, & lui dit : Tu m'as donc trompé ?

Un prédicateur prêchoit dans un bourg ; & pour rendre plus sensibles les vérités de la morale, il ufoit souvent de l'interrogation. Ma pauvre fille ! disoit-il en parlant des jeunes filles qui prêtent l'oreille aux fleurettes, quel fruit avez-vous recueilli des douceurs que ce jeune homme vous a dites, des soins qu'il vous a rendus, de la promesse de mariage qu'il vous a faite ? Une fort jolie paysanne, placée vis-à-vis le prédicateur, & qui se trouvoit dans ce cas, crut que c'étoit elle que l'on interrogeoit : elle se lève, & après avoir fait la révérence au prédicateur : « Monsieur, lui dit-elle en pleurant, il m'a leurré de belles promesses, & après » m'avoir trompée, il m'a plantée-là. »

Blaise apprenant que Lucas , son débiteur , étoit à l'agonie , courut chez lui pour se faire payer. Le débiteur , insolvable , lui dit d'une voix éteinte : Laissez-moi mourir en paix. Oh ! parbleu , repartit Blaise , tu ne mourras point que je ne sois payé.

Un laboureur voyant passer l'archevêque de Cologne , accompagné de soldats , ne put s'empêcher de rire. L'archevêque lui en demanda la raison. C'est , dit le laboureur , que je suis étonné de voir un archevêque armé & suivi de gens de guerre. Ne fais-tu pas , mon ami , lui répondit-il , que je suis prince aussi-bien qu'archevêque ? J'entends bien , répliqua le payfan ; mais dites-moi , je vous prie , quand M. le prince ira à tous les diables , que deviendra M. l'archevêque ?

Un seigneur d'un poil roux étant dans une maison de campagne où Henri IV , roi de France , étoit venu pour une partie de chasse , demanda , en présence du roi , au jardinier , qu'il savoit être eunuque , pourquoi il n'avoit point de barbe ? Le jardinier lui répondit , que le bon Dieu faisant la distribution des barbes , il étoit venu lorsqu'il n'en restoit plus que des rouses à donner , & qu'il aimait mieux n'en point avoir du tout que d'en porter une de cette couleur.

Un cardinal recevoit , au milieu d'un cercle de dames , les présens de son fermier , qui lui apportoit un panier de fruits rares par leur beauté. Comme ce payfan confidéroit avec intérêt toutes ces dames , plus belles les unes que les autres , le cardinal lui demanda , en riant , laquelle il choisiroit pour son épouse , si ce choix lui étoit accordé ? Le payfan ne parut point embarrassé ; mais parcourant tous ces objets avec des yeux où le desir pétilloit , il les arrêta sur une dame pour laquelle le cardinal avoit des attentions particulières. Le payfan , qui les avoit remarquées , dit au cardinal : « Ma foi , mon seigneur , je choisirois madame la cardinale. »

Un paysan venoit du cathéchisme. Quelqu'un, qui le vit chagrin, l'interrogea sur ce qu'il avoit. Monsieur le curé, répondit-il, est toujours à me gronder ; il m'a demandé combien il y avoit de Dieux.

— Eh bien, tu lui as répondu qu'il n'y en avoit qu'un. — Que dites-vous, un ? je lui ai dit qu'il y en avoit trois, & il n'est pas encore content.

L'amoureux Blaise recherchoit en mariage une jeune paysanne fort jolie. La noce devoit le faire dans peu ; cependant son amour impatient avoit de la peine à se contenir ; mais la rusée faisoit la sourde à tous ses discours, & savoit le repousser à propos. Enfin, le jour tant désiré arrive ; Blaise, au comble de ses vœux, & dans sa plus douce joie, loue la prudence de sa prétendue, de n'avoir pas voulu l'écouter. Car entre nous, disoit-il, si jusques-là tu t'étois laissé aller ; je n'aurois, de mes jours, voulu te voir. « Ah ! que je n'avois garde, repar- tit-elle aussi-tôt, de te rien accorder ; j'avois été trop souvent attrapée. »

P E I N T R E.

T I M A N T H E, peintre de l'antiquité, se servit d'un moyen assez ingénieux pour faire connoître la prodigieuse grandeur d'un géant endormi. Il représenta un satyre qui mesuroit, avec un thyrsé, le pouce de ce géant.

Un peintre se glorifioit, devant Appelle, de peindre fort vite. On le voit bien, répondit ce célèbre artiste.

On louoit beaucoup, devant Annibal Carache, le beau groupe de Laocoon, chef d'œuvre de sculpture antique. Cet artiste ne disoit mot. Comme on en parut étonné, il prit un crayon, & le dessina contre la muraille de la salle, aussi exactement que

s'il l'avoit devant les yeux, & en fit, par ce moyen ; le plus bel éloge. *Les poètes*, disoit-il, *peignent avec la parole*, & *les peintres parlent avec le pinceau*.

Un peintre avoit représenté un enfant tenant une corbeille de fruits. Quelqu'un, pour vanter le tableau, disoit que ces fruits paroissoient si naturels, que les oiseaux venoient les becqueter. Un paysan de bon sens, qui écouloit ces louanges, répondit : Assurément si les fruits sont si bien représentés, l'enfant ne l'est guères. En effet, il falloit supposer que la figure fût bien mal peinte, puisque les oiseaux n'en avoient point peur.

Deux cardinaux reprochoient à Raphaël, d'avoir, dans un grand tableau, peint les visages de saint Pierre & de saint Paul trop rouges. Messieurs, leur répondit cet artiste offensé de la critique, n'en soyez pas étonnés ; je les ai peints ainsi qu'ils sont au ciel. Cette rougeur leur vient de la honte qu'ils ont de voir l'église aussi mal gouvernée.

Un peintre Italien, qui avoit une petite vengeance à exercer contre un cardinal, le peignit dans un tableau du jugement dernier au milieu des damnés. Le portrait étoit si ressemblant, qu'il n'étoit pas possible de s'y méprendre. Ce cardinal fit ses plaintes ; mais le peintre, qui ne vouloit rien changer à son tableau, répondit à ceux qui s'intéressoient pour le cardinal, que s'il eût été dans le purgatoire, les prières que l'on faisoit pour lui, auroient pu l'entirer, mais que, puisqu'il étoit dans l'enfer, son sort étoit décidé.

Rembrandt, peintre Flamand, s'écarta toujours de la manière finie & léchée, si ordinaire aux peintres de son pays. Quelqu'un lui reprochant un jour que sa façon d'employer les couleurs, rendoit ses tableaux raboteux ; il répondit, qu'il étoit peintre, & non teinturier.

Guillaume Hogarth, mort depuis peu en Angle-

terre , s'étoit acquis beaucoup de réputation dans sa patrie , par la manière toujours vraie , piquante , instructive , & souvent pathétique , avec laquelle il peignoit les mœurs de ses concitoyens. On voit de lui une estampe , qui représente , avec toute l'énergie possible , les différens tourmens qu'on fait éprouver en Angleterre aux animaux. Un charretier fouettoit un jour ses chevaux avec beaucoup de dureté ; un bon homme qui passoit dans la rue , & qui fut touché de pitié pour ces animaux , dit au charretier : *Misérable ! tu n'as donc jamais vu l'estampe d'Hogarth ?*

Il y a des allégories que l'on peut mettre au nombre des facéties , mais qui , quelquefois , n'en sont pas moins significatives. Un peintre , qui connoissoit le sort de ceux qui plaident , pour l'avoir éprouvé , avoit deux plaideurs à représenter ; l'un avoit réussi dans son procès , l'autre l'avoit perdu. Il représenta le premier en chemise , & le second , nud.

On rapporte quelques tours d'adresse de peintres pour se faire payer de portraits qui leur avoient été commandés. Un peintre gardoit chez lui le portrait d'un homme fort noir , qui ne l'avoit point payé. Lassé d'attendre , il lui dit un jour : Monsieur , si vous ne retirez votre portrait , l'hôte de la tête noire me le demande.

Un homme , fort laid , s'étoit fait peindre en pied , & ne vouloit pas donner le prix convenu. Le peintre lui dit : Eh bien ! monsieur , je garderai votre figure. — Qu'en ferez-vous ? — Je n'en suis pas embarrassé , répartit le peintre , je lui mettrai une queue , & ce sera le tableau d'un singe habillé ; je sai à qui le vendre.

Un autre peintre , ou peut-être le même , avoit tiré , d'après nature , un homme de condition qui le chicanoit sur le prix. Le peintre , piqué de ce pro-

cédé , peignit des barreaux de fer sur le portrait. La personne , dont il étoit aisé de discerner tous les traits , paroissoit être en prison. Le peintre mit au bas du tableau : *Au pauvre prisonnier.*

Un barbouilleur , qui étoit curieux de passer pour peintre , vouloit décorer une salle. Il répétoit toujours qu'il la feroit blanchir , & qu'il la peindroit ensuite. Quelqu'un lui dit , qu'il avoit un meilleur conseil à lui donner : C'étoit de commencer par peindre cette sale , & de la faire blanchir ensuite.

P É L E R I N A G E.

LES pèlerinages étoient une dévotion du seizième siècle. Une reine de France , que l'on croit être *Catherine de Médicis* , fit vœu , que si elle terminoit heureusement une entreprise , elle enverroit à Jérusalem un pèlerin qui en feroit le chemin à pied , en avançant de trois pas , & en reculant d'un pas à chaque troisième pas. Il fut question de trouver un homme assez vigoureux pour entreprendre le voyage à pied , & assez patient pour reculer d'un pas sur trois. Un bourgeois de Verberie se présenta , & promit d'accomplir scrupuleusement le vœu. La reine accepta l'offre , & lui promit une récompense. Celui-ci remplit ses engagements avec un scrupule dont la reine fut assurée par des perquisitions. Le bourgeois , qui étoit marchand de profession , reçut une somme en récompense , & fut annobli. On lui dressa des armes écartelées d'une croix de Jérusalem , & d'une palme. Ses descendants ont conservé les armes ; mais ils ont dérogé , en continuant le commerce que leur père avoit cessé d'exercer. Ce fait est rapporté dans la nouvelle *Histoire du duc de Valois*. L'auteur le cite comme une preuve

que les usages les plus respectables , sont quelquefois autant exposés au ridicule , que des abus réels.

P E U R .

PLUSIEURS personnes , qui lisent Homère , sont choquées de la fuite d'Hector à la première vue d'Achille , au vingt-deuxième livre de l'Iliade. Mais Homère , qui avoit bien étudié les hommes , n'ignoroit pas , que le courage abandonne facilement celui qui a une certitude absolue qu'il va périr : or , c'est le cas où se trouvoit Hector vis-à-vis l'invincible Achille. Quelqu'un félicitoit un jour Milord Peter-borowgh de n'avoir jamais eu peur. « Mon-
» sieur , répondit-il , montrez moi un danger que
» je croie prochain & réel , & je vous promets
» d'avoir autant de peur qu'aucun de vous. »

P H Y S I O N O M I E .

LA physionomie n'est pas seulement un simple développement des traits déjà marqués par la nature. Comme le visage de l'homme est le siège des sens , & que les sens sont les organes de nos sensations , plusieurs naturalistes pensent , avec raison , que les traits du visage prennent de la physionomie par l'impression fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Il y a des caractères qui , étant trop peu sensibles , sont difficilement aperçus ; mais tout le monde au moins reconnoît , au changement de couleur , & à l'altération des traits , les mouvemens de haine , de colère , & de honte. Un physionomiste , qui fait toutes les connoissances que l'on peut retirer de la couleur du visage , s'élèvera toujours contre l'artifice des da-

mes, de se cacher sous le rouge. Madame de Staël, étoit si persuadée de l'avantage que l'on pouvoit retirer de cette espèce de masque, qu'elle en fit usage dans un moment critique. Cette dame, qui avoit été enfermée à la bastille pour une affaire d'état, nous dit dans ses mémoires : « Lorsque je fus appelée pour être interrogée par nos commissaires, je pris la précaution de mettre du rouge que j'avois dans ma poche, quoique je ne m'en servisse jamais, pour dérober, autant qu'il me seroit possible, l'altération de mon visage, propre à me déceler. »

Un curieux, avoit lu le soir, dans un traité de la physionomie; que ceux qui ont la barbe large, portent le signe d'étourderie. Il voulut voir la sienne au miroir avec la bougie. Malheureusement il en brûla la moitié, & il écrivit aussi-tôt, sur la marge du livre : *Pour celui-là, il est éprouvé.*

P I T I É.

Il y a une pitié orgueilleuse, souvent plus cruelle à supporter, que les plus grands malheurs. Un marchand, qui venoit de faire une perte considérable, recommanda à son fils de garder le secret. Le fils promit d'obéir; mais il pria son père de lui dire le motif de cette recommandation. C'est afin, mon fils, lui répondit le père, qu'au lieu d'un malheur nous n'en ayons deux à supporter, celui d'avoir fait cette perte, & l'autre, de se voir consoler par des gens qui n'accordent leur estime qu'à ceux qui réussissent.



P L A G I A I R E.

UN poète , reconnu pour plagiaire , se vantoit orgueilleusement de sa prétendue facilité à faire des vers , & disoit , que les plus longs poèmes ne lui coutoient rien. Oh ! je le crois , répondit quelqu'un , fatigué de ces propos. Qui doute qu'on n'ait bon marché de ce que l'on vole à tout le monde ?

P L A I D E U R.

ON pourroit faire bien des contes de plaideurs dupés. En effet , ils le sont tous dès le moment qu'ils commettent leur sort ou leur fortune au jugement incertain des hommes. Deux nouveaux mariés passaient par un bois , ils entendent le coucou chanter. C'est pour toi , dit l'un , que l'oiseau chante. L'autre , qui recevoit mal cette plaisanterie , lui répondit avec aigreur , c'est pour toi-même ; & il accompagne sa réponse d'injures piquantes. La conversation s'échauffe , elle dégénère en querelles , les coups succèdent , on est obligé de les séparer. Ils auroient fait sagement d'en rester là ; mais celui qui se croyoit le plus offensé intente un procès criminel à l'autre. Ils se ruinent en frais. La justice profite de leur querelle , & après avoir assez gagné dans cette affaire , les renvoie hors de cour & de procès , dépens compensés. Messieurs , dit un procureur aux fots plaideurs , ce n'est pas pour vous que le coucou a chanté , mais c'est pour moi. Les plaideurs s'en aperçurent aussi à leur bourse , mais il étoit trop tard.

On a rapporté , dans le *Miroir historique* , ou le

Rosier des guerres, ce conseil donné par S. Yves à une veuve qui se trouvoit dans une circonstance embarrassante. Deux hommes, étant arrivés à Tours dans une hôtellerie, donnèrent en garde, à l'hôtesse qui étoit veuve, un sac d'argent, sous l'obligation de ne le remettre à aucun d'eux en particulier, mais seulement, lorsqu'ils l'exigeroient conjointement. Quelque temps après, l'un d'eux vint le redemander, disant qu'ils étoient pressés de faire un paiement. La veuve, sans songer à l'obligation qui lui étoit imposée, donna le sac. Mais celui-ci ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il s'évada. Quelques jours après, l'autre vint aussi le demander; & comme cette femme lui dit qu'elle l'avoit donné à son camarade, il la fit assigner pour lui faire rendre son dépôt. S. Yves, ayant appris l'embaras de la veuve, lui conseilla de dire, qu'elle avoit retrouvé le sac, & qu'elle étoit prête de le représenter; mais qu'aux termes de la propre reconnaissance du demandeur, il étoit obligé de faire comparoître son compagnon, afin qu'elle pût le rendre à tous deux. Sa défense parut juste, & elle fut tirée d'embaras. Cette historiette paroît empruntée de celle que rapporte Valère Maxime de Démosthène, qui donna un semblable conseil à une hôtesse, qui s'en tira de même.

Un paysan, qui avoit un procès au parlement de Bordeaux, étoit venu chez le premier président de ce parlement, pour lui présenter un placet. Ce paysan étoit dans une antichambre, qui attendoit depuis trois heures. Enfin, le premier président vint à passer, & trouva ce paysan fort attentif à considérer un portrait où il y avoit quatre P. au bas qui signifioient, *Pierre Pontac, premier président*. Eh bien mon ami, lui dit ce magistrat, que penSES-tu que désignent ces quatres lettres? Monseigneur, lui répondit le paysan, il n'est pas difficile, au bout

de trois heures , d'en deviner l'explication ; elles signifient , *pauvre plaideur , prends patience.*

Un avocat , assez mal bâti & fort laid , plaidoit contre une bourgeoise. C'étoit une cause sommaire qu'il chargeoit de beaucoup de moyens inutiles. La bourgeoise , perdant patience , interrompit l'avocat. Messieurs , dit-elle , voici le fait en peu de mots. Je m'engage de donner au Tapissier , qui est ma partie , une somme pour une tapisserie de Flandre à personnages bien dessinés , beaux comme M. le président , c'étoit effectivement un bel homme ; il veut m'en livrer une , où il y a des personnages croqués , mal bâtis comme l'avocat de ma partie. Ne suis-je pas dispensée d'exécuter la convention ? Cette comparaison , qui étoit très-claire , déconcerta l'avocat adverse , & la bourgeoise gagna son procès.

Que je suis malheureuse , disoit une plaideuse , je ne sai comment gagner mon rapporteur : il n'a , ni confesseur , ni maîtresse !

P L A I D O Y E R.

COMME les plaidoyers ne roulent le plus souvent que sur des intérêts particuliers , la clarté & la précision est tout ce qui leur convient. Il étoit néanmoins très-ordinaire au barreau , jusqu'au milieu du dix-septième siècle , de dire avec emphase des choses triviales. Ce ridicule fut bien aperçu un jour par un avocat , homme d'esprit. Son adversaire , dans une affaire où il ne s'agissoit que d'un mur mitoyen , parloit de la guerre de Troie & du Scamandre. Il l'interrompit en disant , *La cour observera , que ma partie ne s'appelle pas Scamandre , mais Michault.*

P L O N G E U R.

VERS la fin du quinzième siècle, il y avoit en Sicile un fameux plongeur qui s'appelloit *Nicolas*. On lui avoit donné le surnom de *Pescecola*, comme qui diroit, *Nicolas le Poisson*. Il s'étoit accoutumé, dès sa plus tendre jeunesse, à pêcher des huîtres & du corail au fond de la mer, & demouroit quelquefois quatre ou cinq jours dans l'eau, n'y vivant que de poisson crud. Comme il nageoit parfaitement, il lui arrivoit souvent de passer à l'île de Liparo, & d'y porter des lettres enfermées dans un sac de cuir. Frédéric, roi de Sicile, instruit de la force & de l'adresse de *Pescecola*, lui ordonna de plonger dans le goufre de Caribde, proche du promontoire *il capo di Faro*, pour reconnoître la disposition de ce lieu. Comme le prince remarqua que *Nicolas* avoit de la peine à faire un essai si dangereux, il jeta une coupe d'or, & la lui donna s'il pouvoit la retirer. L'habile plongeur, animé par cette recompense, se jeta au fond du goufre où il demeura près de trois quarts d'heure, & revint ensuite sur l'eau, tenant à la main la coupe d'or. Il fit au roi le recit des roches, des cavernes & des monstres marins qu'il disoit avoir vus ou sentis, & protesta qu'il lui seroit impossible d'y retourner une seconde fois. Mais Frédéric lui montra une bourse d'or qu'il lui promit, & une coupe d'or, plus belle que la première, qu'il jeta encore dans la mer. *Pescecola* s'y précipita bien-tôt après, mais il ne parut plus.

Les papiers Anglois de 1765, font mention du fait suivant. Le lord Williams Campbelle, troisième fils du duc d'Argyll, & capitaine de vaisseau, étant, avec plusieurs dames, à une partie de pêche

pêche auprès de Henley, sur la Tamise, entendit quelqu'un qui crioit & demandoit un bateau. Plusieurs des bâtimens passèrent assez près de l'endroit d'où partoient les cris, mais aucun ne s'y arrêta. Il parut un homme à la pointe de l'isle, qui avertit que quelqu'un se noyoit. Le lord Campbell s'avança de ce côté-là avec son bateau, & aperçut effectivement un homme qui se débatoit au fond de l'eau. Il ôta son habit; &, en présence des dames avec lesquelles il se trouvoit, il se jeta à l'eau, alla chercher, à seize pieds de profondeur, l'homme qui se noyoit, & qui étoit embarrassé sous un gros tronc d'arbre. Le lord l'en retira, après beaucoup de peine, le monta avec lui, & le conduisit à la nage sur le bord de la rivière; il le fit saigner sur le champ; & les soins qu'il ordonna qu'on en prît, rappellèrent à la vie ce malheureux, qui étoit un des domestiques du lord Palmerston. Ce fait est cité ici comme un tour de force; mais il mérite encore plus notre admiration par le beau trait d'humanité qu'il nous présente.

P O I N T E.

O^N désigne communément par ce terme, une pensée qui surprend par l'abus des expressions. Elle diffère du bon mot, proprement dit, en ce que celui-ci joue sur la pensée; au lieu que la pointe joue sur le mot. Comme ces sortes de plaisanteries roulent ordinairement sur des rapports faux, il arrive presque toujours que ceux qui courent après ont communément l'esprit faux autant que superficiel. Au reste, ce mot *pointe*, est ici pris ironiquement; car, pour continuer la métaphore, il n'y a rien de si peu pointu, ou de si plat, que toutes ces pointes que l'on donne pour telles.

Mm

L'histoire de la poésie Françoisé fait mention d'un menuisier de Nevers qui, sur la fin du règne de Louis XIII, avoit obtenu des pensions pour ses vers. On l'appelloit Maître Adam, ou le Virgile au rabot. Il y avoit aussi, de son temps, un pâtissier poète, qui enveloppoit ses biscuits de ses vers. Ce pâtissier disoit que si maître Adam travailloit avec plus de bruit, pour lui il travailloit avec plus de feu.

Racine aimoit la Chanmellé. Le comte de Tonnerre le supplanta dans le cœur de cette comédienne. Quelqu'un dit, à ce sujet : Que le tonnerre l'avoit déracinée.

Ménage avoit reçu de son père la démission d'une charge d'avocat du Roi dans une juridiction. Quelque temps après il la lui rendit ; ce qui irrita le bon homme. Mon père, disoit Ménage à cette occasion, a raison d'être en colère contre moi, je lui ai rendu un *méchant office*.

Le même, rencontrant Varillas, qui venoit de donner au public une *histoire des hérésies* pleine de fautes & de faits douteux, lui dit un jour : Monsieur, vous venez de faire un livre plein d'hérésies.

Le père Cotton, jésuite, étoit fin & rusé : il avoit pris un grand ascendant sur Henri IV ; ce qui donna lieu à cette pointe : « Notre roi est un bon prince ; il aime la vérité ; c'est dommage qu'il ait du *cotons* dans les oreilles.

Le roi d'Espagne ayant donné à Farinelli, célèbre musicien, & castrat d'Italie, l'ordre de Calatrava, celui-ci fut armé chevalier avec les cérémonies ordinaires, & on lui mit, suivant l'usage, des éperons. L'ambassadeur d'Angleterre dit, là-dessus : « Chaque pays, chaque mode ; en Angleterre on » éperonne les coqs, à Madrid on éperonne les » chapons. »

Un écrivain fort médiocre étoit à composer la

réfutation d'un écrit qui paroissoit. Quelqu'un, qui vint le voir, lui demanda à quoi il s'occupoit. Il faut bien, dit-il, que je réponde à cet ouvrage ; & il ajouta : Ne voilà-t-il pas que cela forme déjà un bon volume ? Oui, lui repartit-on ; mais quand votre livre aura été battu, il sera bien *plat*.

Un cardinal briguoit la papauté. Il ne sera jamais *saint*, dit quelqu'un, car il s'intrigue trop pour être *très-saint*.

On souffre avec la même impatience, qu'un auteur grave ait dit qu'Hercule savoit la physique, & qu'on ne pouvoit résister à un philosophe de cette force.

Si les pointes, les équivoques, les jeux de mots sont quelquefois passables, c'est dans la conversation, & quand on les donne pour ne valoir rien. *Voyez Equivoque, Jeu de mots.*

P R É C I E U S E.

UNE dame, qui tenoit un peu de la précieuse, disoit dans une compagnie, qu'elle ne se servoit jamais de mots qui pussent laisser une sale idée, & qu'elle disoit, avec les personnes qui savent vivre : Un porte-feuille ou un fond d'artichaut, au lieu de cul d'artichaut ; un fond de basse-fosse, au lieu de cul de basse-fosse ; une impasse ou une rue qui n'a point de sortie, au lieu de cul-de-sac. Quelqu'un de la compagnie lui ayant dit que l'on étoit souvent obligé de parler comme les autres, elle le défia poliment de lui en citer des exemples. On lui demanda pour lors comment elle appelloit, dans la conversation ordinaire, une pièce qui valoit soixante sols ? Soixante sols, reprit-elle. — Mais, madame, comment nommez-vous la lettre de l'alphabet qui suit le *p* ? Elle rougit, & repartit aussi-tôt :

M m ij

Ho, ho, monsieur, je ne pensois pas que vous dussiez me renvoyer à l'a, b, c.

P R É D I C A T E U R.

L'ELOQUENCE de la chaire étoit pleine d'inepties, & presque barbare, avant le père Bourdaloue. On peut s'en convaincre en lisant les sermons de *Menot*, de *Barlette* & autres. *Poncet*, surnommé *le petit Feuillant*, vivoit vers la fin du seizième siècle. Dans un sermon qu'il prêcha pendant le carême, à Notre-Dame de Paris, il déclama avec beaucoup de hardiesse & de singularité contre une confrairie nouvelle de pénitens, qui avoit marché dans la ville le jour de l'Annonciation, & avoit donné un spectacle ridicule. Il la qualifia de confrairie d'hypocrites & d'Athées, & dit, en propres termes : « J'ai été averti de bon
 » lieu, qu'hier au soir, qui étoit vendredi, la bro-
 » che tournoit pour ces gros pénitens, & qu'après
 » avoir mangé le gras chapon, ils eurent pour col-
 » lation de nuit, le petit tendron, qu'on leur te-
 » noit tout prêt. Ah ! malheureux hypocrites, vous
 » vous moquez donc de Dieu sous ce masque, &
 » portez par contenance un fouet à votre cein-
 » ture ? Ce n'est pas-là, de par Dieu, où il le fau-
 » droit porter ; c'est sur votre dos & sur vos épau-
 » les, & vous en étriller très-bien ; car il n'y a pas
 » un de vous qui ne l'ait mérité. » Ce prédicateur imprudent fut exilé comme il le méritoit. Le duc d'Epéron, un des pénitens de cette confrairie, voulut le voir, & lui dit, en plaisantant : « Mon-
 » sieur le docteur, on dit que vous faites rire les
 » gens à votre sermon ; cela n'est guères beau : un
 » prédicateur comme vous doit prêcher pour édi-
 » fier, & non pas pour faire rire. Monsieur, ré-
 » pondit hardiment le moine, je veux bien que

» vous sachiez que je ne prêche que la parole de
» Dieu , & que ceux qui viennent à mes sermons
» pour rire , sont des méchans & des Athées. Au
» reste , je n'en ai jamais tant fait rire en ma vie ,
» que vous en avez fait pleurer. »

On a vu de nos jours un père *Chatenier*, Dominiquain , rappeler dans la chaire les parades des siècles d'ignorance. Ce prédicateur prêcha à Paris , vers les années 1715 , 1716 & 1717. Un jour qu'il étoit en colère contre les jeunes gens qui venoient à ses sermons pour y rire , il dit à ses auditeurs , après une leçon très-vive sur leur indécence : « Après
» votre mort , où croyez-vous que vous irez ? au
» bal , à l'opéra , dans des assemblées où il y aura de
» belles femmes ? Non , au feu , au feu. » Il prononça ces dernières paroles d'une voix si forte & si effrayante , qu'il épouvanta l'auditoire , & que plusieurs se précipitèrent pour sortir , croyant que le feu étoit dans l'église.

Ce prédicateur excelloit principalement à travestir les histoires de l'ancien & du nouveau testament. Voici comme il rapportoit la conversion de la Magdeleine : « C'étoit , disoit-il , une grande dame de
» qualité , très-libertine. Elle alloit un jour à sa maison de campagne , accompagnée du marquis de
» Bethanie & du comte d'Emmaüs. En chemin , ils
» aperçurent un nombre prodigieux d'hommes &
» de femmes assemblés dans une prairie. La grace
» commençoit à opérer ; Magdeleine fit arrêter son
» carrosse , & envoya un page pour savoir ce qui se
» passoit en cet endroit. Le page revint & lui apprit
» que c'étoit l'abbé Jesus qui prêchoit ; elle descendit de carrosse avec ses deux cavaliers ; s'avança
» vers le lieu de l'auditoire , écouta l'abbé Jesus avec
» attention , & fût si pénétrée , que de ce moment
» elle renonça aux vanités mondaines. » Cette his-

M m üj

toire du bon père Chatenier , le fit appeller depuis l'Abbé Jesus.

On se rappelle quelques facéties d'un autre prédicateur nommé le *petit père André*. Un évêque l'avoit appelé le *petit Fallot*. Pour s'en venger , ce religieux , prêchant en présence de ce prélat , prit pour texte : *Vox estis lux mundi* : Vous êtes , monseigneur , dit-il , en s'adressant à l'évêque , le grand fallot de l'église , nous ne sommes que de petits fallots.

Ce même religieux , prêchant devant un archevêque , s'aperçut que ce prélat dormoit ; il s'avisa , pour l'éveiller , de dire au Suisse de l'église : Fermez les portes , le pasteur dort , les brebis s'en iront , à qui annoncerai-je la parole de Dieu ? Cette saillie causa tant de rumeur dans l'auditoire , que l'archevêque n'eut plus envie de dormir.

On l'avoit chargé d'annoncer une quête pour former la dot d'une demoiselle qui desiroit de se faire religieuse ; il dit avant de commencer son sermon : Messieurs , on recommande à vos charités , une demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté.

Ce prédicateur avoit prêché pendant tout le carême dans une ville où personne ne l'avoit invité à dîner. Il dit , dans son adieu : J'ai prêché contre tous les vices , excepté contre la bonne chère , car je ne sai pas comme l'on traite en ce pays-ci.

On a rapporté sur d'autres prédicateurs quelques anecdotes qui doivent trouver place ici. Un auditeur , fort mécontent du panégyrique qu'il venoit d'entendre , dit en sortant : Ce prédicateur fit mieux l'an passé ; mais il ne prêcha point , dit quelqu'un ; c'est précisément pour cette raison qu'il fit mieux , repartit le premier.

On louoit , dans une compagnie , des missionnaires , quoiqu'ils fussent fort ignorans , & l'on disoit

qu'ils prêchoient comme les apôtres : Oui , répartit quelqu'un , ils prêchent comme les apôtres avant qu'ils eussent reçu le Saint-Esprit.

Un jeune ecclésiastique demandoit à son évêque la permission de prêcher : Je vous le permets , lui répondit le prélat , mais la nature vous le défend.

Un prédicateur avoit ennuyé tout son auditoire , en prêchant sur les béatitudes. Une dame lui dit malignement , après le sermon , qu'il en avoit oublié une. — Laquelle , reprit le prédicateur ? — Celle-ci , ajouta la dame : Bienheureux ceux qui n'étoient pas à votre sermon.

Un jeune ecclésiastique , auquel on pouvoit reprocher une prononciation affectée , & des gestes maniérés , prêchoit dans une ville de province. S'étant trouvé le lendemain chez le président de la juridiction , il se plaignit de ce que les officiers de cette juridiction avoient quitté son sermon pour aller à la comédie. Ces gens , répondit le président , sont de bien mauvais goût , de vous quitter pour des comédiens de campagne.

Un prédicateur récitait un panégyrique d'un saint , & l'élevoit , selon le style ordinaire , au-dessus de tous les autres saints du paradis. Il parcourt la hiérarchie céleste , mais en vain , il ne peut se résoudre à assigner une place à ce saint du jour , auquel il trouve toujours des vertus qui le distinguent de ces esprits bienheureux. Chacune de ces périodes étoit terminée par cette exclamation : Où le mettrons-nous ce grand patriarche ? Un auditeur , dont la patience à la fin étoit usée , lui dit , en se levant : Puisque vous êtes si embarrassé , mettez-le à ma place , car je m'en vais.

Un autre prédicateur , non moins ennuyeux , c'étoit peut-être le même , avoit divisé son sermon en trente-deux points. Un de ses auditeurs se lève aussitôt. On lui demande où il veut aller ? Je vais , dit-il ,

M m iv

querir mon bonnet de nuit, car je prévois que nous coucherons ici. Effectivement, le prédicateur ayant perdu le fil de ses subdivisions, ne put jamais retrouver la fin de son discours. Les auditeurs, perdant enfin patience, & voyant la nuit qui s'approchoit, défilèrent l'un après l'autre. Le prédicateur, qui avoit la vue basse, ne s'apercevoit pas de cette défection, & continuoit à s'escrimer dans la chaire, lorsqu'un petit enfant de chœur, qui restoit, lui cria : Monsieur, voici les clefs de l'église, quand vous aurez fini, vous aurez soin de la fermer.

Un abbé de condition, qui n'aimoit pas les moines, prononçoit, dans un couvent de cordeliers, le panégyrique de saint François : « Mes pères, leur » dit-il, admirez la grandeur de votre saint, ses mi- » racles passent ceux du fils de Dieu. Jesus-Christ, » avec cinq pains & trois poissons, ne nourrit que » cinq mille hommes une fois en sa vie, & saint » François, avec une aune de toile, nourrit tous les » jours, par un miracle perpétuel, plus de quarante » mille fainéans. »

Un jour de saint Etienne, un moine devoit faire le panégyrique de ce saint. Comme il étoit déjà tard, les prêtres, qui craignoient que le prédicateur ne fût trop long, le prièrent d'abréger. Le religieux monta en chaire, & dit à son auditoire : « Mes frè- » res, il y a aujourd'hui un an que je vous ai prêché » le panégyrique du saint dont on fait aujourd'hui la » fête ; comme je n'ai point appris qu'il ait fait rien de » nouveau depuis, je n'ai rien non plus à ajouter à ce » que j'en dis alors ; la dessus il donna la bénédiction, » & s'en alla. »

Un prédicateur, qui ne savoit qu'un sermon, qu'il alloit débiter par les villages, l'ayant dit dans un endroit, le seigneur du lieu, qui avoit entendu parler avantageusement de ce prédicateur, l'engagea à prêcher le lendemain, qui étoit fête. Ce prédi-

teur chercha pendant la nuit comment il se tireroit d'affaire. L'heure venue, il monta en chaire, & dit :
« Messieurs, quelques personnes m'ont accusé de
« vous avoir débité hier des propositions contraires
« à la foi, & d'avoir mal interprété plusieurs passages de l'écriture ; pour les convaincre d'imposture, & vous faire connoître la pureté de ma doctrine, je m'en vais vous répéter mon sermon ; foyez-y attentifs. »

Le père Séraphin, capucin, prêchoit devant Louis XIV à Versailles. Il s'aperçut en chaire que l'abbé de Fénelon dormoit, il s'interrompit & dit :
« Reveillez cet abbé qui dort, & qui n'est peut-être au sermon que pour faire sa cour au roi. »
C'étoit manquer de respect au roi, qui néanmoins n'en parut point offensé, & ne fit que sourire. C'est qu'on permet tout à un homme, dont la vertu, le zèle & la simplicité, sont bien reconnus.

Un prédicateur, trop zélé, qui prononçoit le panégyrique de saint François Xavier, le loua d'avoir, dans une île déserte, converti dix mille hommes par un seul sermon.

Un cordelier disoit, en chaire, que les livres d'Erasme étoient infectés d'hérésies. Un magistrat, présent à ce sermon, alla voir l'orateur pour s'informer de lui, dans quel endroit des écrits d'Erasme se trouvoient les hérésies : « Je ne les ai point »
« lui répondit-il ; j'ai, à la vérité, voulu lire ses »
« paraphrases, mais la latinité en étoit trop élevée ; »
« & je crains que cela ne l'ait conduit à quelque »
« hérésie. »

Un moine Italien, prêchant à Rome, devant les cardinaux, le panégyrique de saint Luc, manqua de mémoire, & ne put jamais dire que le texte de son discours : *Salutat vos Lucas Medicus* : Luc médecin vous salue. Il répéta plusieurs fois ces paroles ; à la fin les cardinaux, lassés de ces répétitions, se levè-

rent , & un d'entre eux , s'adressant au prédicateur ; lui dit : *Saluez-le aussi de notre part.*

Un prédicateur , étant en chaire , manqua de mémoire , & s'efforçoit en vain de rappeler son discours ; il touffoit , il crachoit , & rien ne venoit. Il s'avisa de dire , pour excuse , qu'il sentoît la chaire trembler sous lui , & qu'il n'étoit pas en sûreté. Puis-que ma vie , dit-il à son auditoire , est en danger , cherchez qui vous prêche. Comme il descendoit de chaire , un des auditeurs s'approcha de lui , & lui dit : « Votre crainte étoit mal fondée , car nous vous portons tous sur les épaules. »

Un autre prédicateur , à qui un pareil accident arriva , s'en tira plus adroitement. « Messieurs , dit-il , à ses auditeurs , j'avois oublié de vous dire qu'une personne , fort affligée , se recommandoit fort instamment à vos prières ; disons donc pour elle un *Pater* , & sur cela , il se mit à genoux. Pendant cette pause , le fil de son discours lui revint , & il continua , sans que personne s'aperçût de son manque de mémoire.

Un abbé du grand air , après avoir prié la cour & la ville à un sermon d'apparat , qu'il prononça dans l'église des Nouvelles Catholiques , demeura court au milieu de cette belle assemblée. Il se trouva des personnes malignement charitables , qui lui écrivirent une longue lettre là-dessus , dont l'adresse étoit : *A Monsieur l'Abbé de *** , demeurant en chaire , aux Nouvelles Catholiques.*

M. l'abbé de qui étoit sujet , faute de mémoire , à rester court en chaire , venoit de se faire peindre. On trouva le portrait fort ressemblant , & quelqu'un dit ; il n'y manque que la parole. Ne voyez-vous pas , repartit aussi-tôt un railleur , que M. l'abbé est représenté prêchant.

P R É J U G É .

LE préjugé est la loi du commun des hommes. Lorsqu'un prince meurt au Japon , il se trouve ordinairement quinze ou vingt de ses sujets qui , par zèle , se fendent le ventre & meurent avec lui. Ceux qui se font les plus belles incisions acquièrent le plus de gloire. Une relation insérée dans le recueil de Thévenot , fait mention de l'anecdote suivante. Un officier de l'empereur du Japon montoit l'escalier impérial lorsqu'un autre en descendoit. Leurs épées se choquèrent ; celui-ci s'en offensa & dit quelques paroles à l'autre , qui s'excusa sur le hazard , & ajouta , qu'au surplus , c'étoit deux épées qui s'étoient frolées , & que l'une valoit bien l'autre. Vous allez voir , répond l'agresseur , la différence qu'il y a entre nos deux épées. Il tire en même temps la sienne & s'en ouvre le ventre ; l'autre , jaloux de cet avantage , se hâte de monter , pour servir sur la table de l'empereur un plat qu'il avoit entre les mains , & revient trouver son adversaire qui expiroit du coup qu'il s'étoit donné. Il lui demande s'il respire encore , & tirant sur le champ son épée , il s'en ouvre le ventre à son tour. Vous ne m'auriez pas prévenu , lui dit-il , si vous ne m'eussiez trouvé occupé au service du prince ; mais je meurs satisfait , puisque j'ai la gloire de vous convaincre que mon épée vaut bien la vôtre. Un François , en lisant ceci , gémit de la folie de ces deux Orientaux , & il ira peut-être le soir même , exposer sa vie au fer d'un spadassin , pour le punir d'en avoir été insulté. *Voyez Duel.*

Un préjugé , tel que celui du duel , qui est fondé sur une espèce de point d'honneur , ne peut être détruit que par l'infamie ; car , pour un homme de

cœur, la mort même est moins effrayante que l'horreur du mépris. On peut se rappeler cette réponse que le *spectateur Anglois* fait faire à Pharamond par un soldat duelliste, à qui ce prince reprochoit d'avoir contrevenu à ses ordres : « Com-
 » ment, lui répondit ce soldat, m'y serois-je sou-
 » mis ; tu ne punis que de mort ceux qui les vio-
 » lent, & tu punis d'infamie ceux qui y obéissent.
 » Apprends, que je crains moins la mort que le
 » mépris. »

On peut détruire une erreur raisonnée, par cela même qu'on raisonne, & qu'un raisonnement plus concluant peut désabuser du premier. Mais avec quelles armes combattre ce qui n'a ni principe ni conséquence ? Lorsque l'on veut prouver au Canadien que les traditions de ses anciens sont des folies, & qu'il ne devoit pas s'y attacher : « Quel
 » âge as-tu ? répond-il, à celui qui lui parle. Tu
 » n'as que trente ou quarante ans, & tu veux sa-
 » voir les choses, mieux que nos vieillards : va,
 » tu ne fais ce que tu dis : tu peux bien savoir ce
 » qui se passe dans ton pays, parceque tes anciens
 » t'en ont parlé ; mais tu ne fais rien de ce qui
 » s'est passé dans le nôtre, avant que les François
 » y fussent venus. »

Un des effets du préjugé national est, de nous faire regarder chaque étranger comme un phénomène extraordinaire, qui n'a rien d'égal dans le reste de l'Univers. On peut se rappeler ici ce que Rica écrit à son ami : « Si quelqu'un, par hasard,
 » apprenoit à la compagnie que j'étois Persan, j'en-
 » tendois aussi-tôt autour de moi un bourdonne-
 » ment : Oh ! oh ! Monsieur est Persan ? C'est une
 » chose bien extraordinaire ! Comment peut-on
 » être Persan ? » *Lettres Persanes.*

Un général, qui fait la guerre dans un pays étranger, ne néglige point de s'instruire des préjugés de

la nation; il fait même les respecter, si le bien du service le demande. Dans la guerre d'Italie de 1701, deux dragons, de la garnison Françoisise qui étoit dans Mantoue, passoient dans la rue. Un Italien, irrité contre l'un des deux, lui enfonce son poignard par derrière, le tue sur la place & se réfugie dans un endroit privilégié. Le camarade du mort poursuit l'assassin dans cet asyle & le massacre. Le peuple, indigné qu'on ait osé violer les immunités ecclésiastiques, s'attroupe & veut fermer les portes; mais le meurtrier s'étant fait jour l'épée à la main, se retira dans la maison de son colonel. Elle est investie dans le moment, & le dragon est demandé avec menace d'un soulèvement général. Le colonel, dans la vue d'appaiser ce tumulte, fait aussitôt conduire le dragon, chargé de fers, dans une prison; mais pendant la nuit, il le fait partir pour une place éloignée. Quelques jours après, on produit un cadavre qu'on dit être celui du dragon. La multitude le croit & s'appaise, en rendant des actions de grace pour cette mort qu'elle regarde comme un châtiment du ciel. *Labat, Voyage d'Espagne & d'Italie.*

P R É S É A N C E.

IL est rare qu'il s'élève en Turquie des contestations entre les différens corps de l'état. Si néanmoins il en survient, le despote les termine en un instant, pour éviter la fermentation que cela pourroit occasionner parmi les esprits. Les gens de guerre & les gens de loi, s'étant disputé la préséance dans un jour de cérémonie, le grand seigneur, pour les mettre d'accord, déclara que la main gauche seroit désormais la plus honorable

parmi les gens de guerre, & la main droite parmi les gens de loi ; ainsi , quand ces deux corps marchent ensemble , chacun croit être dans la place d'honneur.

Il y eut, en 1610, une dispute au parlement de Paris , pour la préséance , entre les pairs laïcs & les pairs ecclésiastiques. Le duc de Montbazou dit aux évêques de Beauvais & de Noyon , qu'il leur céderoit , pourvu qu'à la première bataille, ils voulussent être les premiers aux coups.

Ce qui concerne la préséance des ambassadeurs a été souvent un objet de disputes très-vives entre les souverains , & les ambassadeurs mêmes. Il y a , dans l'histoire d'Espagne , ces deux traits singuliers d'une préséance obtenue par la force. Dom Diégó d'Anaya , évêque de Cuença , se trouvoit au concile de Constance en qualité d'ambassadeur de dom Juan II , roi de Castille. L'ambassadeur d'Angleterre lui disputa la préséance. L'Espagnol , sans s'amuser à argumenter , le prit par le milieu du corps , le porta comme un enfant dans un endroit de l'église , où il y avoit ce jour-là un caveau ouvert , & le jeta dedans. Ensuite , revenant à sa place , il dit à son collègue , dom Diégó Fernandez de Cordava : « Comme prêtre , je viens de l'enterrer : faites le » reste comme homme d'épée , & cavalier de naissance que vous êtes. » *Hist. de Salamanque* , liv. 3.

Dom Juan de Silva , premier comte de Cifuentes , ambassadeur au concile de Basle pour le même roi de Castille , n'ayant pu persuader un autre ambassadeur d'Angleterre qui s'étoit emparé de la première place , la prit par force , & s'y maintint de même , malgré la plupart des pères du concile , qui murmuroient de la violence dont il avoit usé contre l'Anglois en pleine assemblée. Ces pères vouloient même procéder à l'excommunication de l'Espagnol. Le président du concile , lui ayant

demandé pourquoi il avoit osé mettre la main sur l'Ambassadeur d'un si grand prince ? « C'est , répondit-il , que le bon droit qui souffre , doit appeller tout ce qu'il peut à son secours. » *Hist. d'Espagne.*

Cette préséance a quelquefois donné lieu à des accidens assez plaisans. Avant que Frédéric I , roi de Prusse , eût mis la couronne dans sa maison , M. Besser fut envoyé ministre de Brandebourg en France. Il arriva à la cour de Louis XIV en même temps qu'un nouvel Ambassadeur de Gènes , avec lequel il eut une contestation pour le rang. Ils convinrent , que celui qui arriveroit le premier à Versailles se présenteroit le premier au roi. Besser passa la nuit dans la galerie de Versailles , & prévint ainsi l'Ambassadeur Genoïse ; mais celui-ci , ayant trouvé la porte de la chambre d'audience entr'ouverte , s'y glissa dans le temps que Besser s'entretenoit avec un courtisan. Besser s'en aperçoit , vole comme un éclair dans la même chambre , tire hors de la porte , par le pan de l'habit , le Genoïse qui alloit commencer sa harangue , se met à sa place , & adresse son discours au roi , qui ne fit que sourire de cette espèce de violence faite en sa préséance. *Institutions politiques par le baron de Bielfeld.*

Le même auteur rapporte , que le carrosse d'un envoyé extraordinaire du prince , Abbé de Fulde , se trouvant engagé dans un embarras à Vienne , & le ministre , résident du roi de Prusse , lui ayant baré le chemin , cet envoyé de Fulde mit la tête à la portière , & cria au ministre Prussien : *Monsieur , ordonnez donc à votre cocher qu'il cède au mien. Monsieur ,* répondit celui-ci , *je lui donnerois cent coups de bâton s'il cédoit à votre maître.*



PRÉSENCE D'ESPRIT.

LA présence d'esprit, selon M. de Vauvenargue, pourroit être définie une aptitude à profiter des occasions pour parler ou pour agir. C'est un avantage qui a manqué souvent aux hommes les plus éclairés. La présence d'esprit demande un esprit facile, un sens-froid modéré, l'usage des affaires; &, selon les différentes occurrences, divers avantages; de la mémoire & de la sagacité dans la dispute, de la sécurité dans les périls; &, dans le monde, cette liberté de cœur, qui nous rend attentifs à tout ce qui s'y passe, & nous tient en état de profiter de tout.

Le calife Hégiage, l'horreur & l'effroi des peuples, par ses cruautés, parcouroit les vastes campagnes de son empire sans suite & sans marque de distinction: il rencontre un Arabe du désert, & lui parle en ces termes: Ami, je voudrois savoir de vous quel homme est cet Hégiage dont on parle tant? Hégiage, répond l'Arabe, n'est point un homme; c'est un tigre; c'est un monstre. — Que lui reproche-t-on? — Une foule de crimes: il s'est abreuvé du sang de plus d'un million de ses sujets. — Ne l'avez-vous jamais vû? — Non. — Eh bien! lève les yeux: c'est à lui que tu parles. L'Arabe, sans témoigner la moindre surprise, le regarde d'un œil fixe, & lui dit fièrement: Mais, vous; savez-vous qui je suis? — Non. — Je suis de la famille de Zobair, dont chacun des descendans dévient fol un jour de l'année; mon jour est aujourd'hui. Hégiage sourit à une excuse si ingénieuse, & pardonna. *Apol. Orien.*

Un officier Gascon, étant à l'armée, parloit assez haut à un de ses camarades. Comme il le quittoit

quittoit , il lui dit d'un ton important : Je vais dîner chez Villars. Le maréchal de Villars se trouvant derrière cet officier , il lui dit avec bonté : A cause de mon rang de général , & non à cause de mon mérite , dites *Monsieur de Villars*. Le Gascon , qui ne croyoit pas être si près de ce général , lui repartit , sans paroître étonné : Cadedis , on ne dit point *Monsieur de César*, j'ai cru qu'on ne devoit pas dire , *Monsieur de Villars*.

Deux payfans devoient tirer au sort pour la milice. Le subdélégué de l'intendant qui présidoit au tirage , avoit été vivement sollicité de sauver le plus jeune , & l'avoit promis. Comment faire ? Il met deux billets noirs dans la boîte , & dit aux deux payfans , celui qui tirera le billet noir partira. Tire le premier , dit-il au payfan qu'il vouloit proscrire. Mais celui-ci , se doutant sans doute du tour qu'on lui jouoit , tire son billet & l'avale sur le champ. Que fais-tu , malheureux , lui dit le subdélégué ? Monsieur , répondit le payfan , si le billet que j'ai avalé est noir , celui qui reste doit être blanc , dans ce cas , je partirai. Mais si c'est le billet blanc que j'ai avalé , mon camarade partira. Vous pouvez facilement savoir la vérité. L'auteur de la supercherie fut par ce moyen pris pour dupe , & fut obligé de faire grace aux deux payfans pour remplir sa promesse.

Un fermier venoit de recevoir vingt mille livres en or. Obligé de faire un petit voyage , il laisse le soin de tout à sa femme. Le soir même , un officier , surpris par le mauvais temps , demande l'hospitalité dans cette maison. La femme y étoit seule avec une servante ; les valets de ferme logeoient plus loin. Le nouvel hôte est reçu avec les soins les plus empressés. Sur le minuit on entend frapper à la porte : c'étoient quatre voleurs qui , instruits du départ du mari & de la somme qu'il avoit reçue , venoient faire un coup de main. Ils demandèrent à

N n

parler à la fermière, & , sans autre compliment ; lui disent qu'elle ait à leur livrer la somme en question ; qu'autrement ils mettroient tout à feu & à sang. Cette femme , sans se troubler inutilement , leur dit que , pour les satisfaire , elle va chercher les clefs , & court aussi-tôt instruire de son malheur l'officier. Celui-ci , en homme de tête & de courage , prend son parti sur le champ. Allez , dit-il à cette femme , leur ouvrir la porte , & que votre servante , en leur portant cette somme , se laisse tomber comme une fille consternée ; je me charge du reste. Effectivement , aussi-tôt que la servante eut semé de lous le plancher , les voleurs se jettèrent dessus. Alors l'officier paroît , & profitant de son avantage , casse avec les deux pistolets la tête à deux voleurs ; il met aussi-tôt l'épée à la main , blesse un troisième si dangereusement , qu'il expire un moment après. Pendant ce temps-là le quatrième avoit pris la fuite. Tout ceci fut l'affaire d'un instant. La fermière , revenue à elle-même , voulut partager avec son bienfaiteur les vingt mille livres ; mais l'officier , trop généreux pour profiter de cette offre , se trouva assez récompensé par le plaisir d'avoir sauvé celle qui l'avoit reçu si obligeamment.

La présence d'esprit semble surtout être nécessaire à un général d'armée , non-seulement pour réparer les hazards au milieu d'une action , mais encore pour arrêter avec succès les désordres d'une armée effrayée , ou qui méconnoît son chef & ses devoirs.

L'histoire ancienne fait mention que l'armée de Cyrus , en présence de celle de Crésus , prit pour un mauvais augure un éclat de tonnerre qu'elle entendit. Cette impression n'échappa point au coup-d'œil de Cyrus ; son génie lui suggéra sur le champ une interprétation de ce présage , qui rassura ses soldats. « Mes amis , leur dit-il , le ciel se déclare » pour nous : marchons ; j'entends le cri de la vic-

« toire : nous te suivons , grand Jupiter. »

Lucullus étant prêt de donner bataille à Tigranes , on lui représenta , pour l'en dissuader , que c'étoit un jour malheureux. « Tant mieux , dit-il , nous le » rendrons heureux par notre victoire. »

Gonsalve de Cordoue , général de Ferdinand V , roi d'Arragon , venoit , dans une action , de voir sauter , dès les premières décharges des ennemis , le magasin à poudre des Espagnols. « Enfans , » cria-t-il aussi-tôt à ses soldats , la victoire est à » nous ; le ciel nous annonce , par ce signe écla- » tant , que nous n'aurons plus besoin d'artillerie. » Cette confiance du général passa aux soldats , & leur fit remporter la victoire.

Le même général commandoit , en 1502 , une armée Espagnole dans le royaume de Naples. Les troupes , mal payées & mécontentes de manquer de tout , prirent la plupart les armes , & se présentèrent à Gonsalve en ordre de bataille pour exiger leur solde. Un des plus hardis poussa les choses jusqu'à lui présenter la pointe de sa hallebarde. Le général , sans s'étonner , sans même témoigner la moindre appréhension , saisit le bras du soldat ; & affectant un air gai & riant , comme si ce n'eût été qu'un jeu : *Prends garde , camarade , lui dit-il , qu'en voulant badiner avec cette arme , tu me blesses.* Mais la nuit suivante , lorsque tout fut calme , Gonsalve fit mettre à mort le soldat séditieux , & le fit attacher à une fenêtre , où toute l'armée le vit exposé le lendemain. Cet exemple de sévérité raffermi l'autorité du général , que la sédition avoit un peu ébranlée. *Paul Jove.*

Les Napolitains , las du joug Espagnol , qu'ils trouvoient trop pesant , se révoltèrent en 1647 , & se mirent sous la protection de la France. Le duc de Guise , qui se trouvoit à Rome , alla se mettre à leur tête avec le titre de généralissime. Ceux qui

vouloient former une république libre & indépendante , cherchoient à décrier ce prince , en répétant sans cesse qu'il étoit François , & que son dessein étoit de les livrer à la France. Six mille furieux , assemblés dans une place publique , firent retentir ces cris. « Non , dit le duc à l'un d'entr'eux , la » France n'est pas ma patrie ; je suis né dans la char- » loupe qui m'a amené ici. » La multitude , charmée de cette réponse , jura de n'obéir qu'à lui. *Relation de l'abbé Baqui.*

En 1712 , des troupes qui étoient aux ordres du maréchal de Vendôme , ayant plié dans une occasion , leurs officiers faisoient de vains efforts pour les retenir. Le général se jette aussi-tôt au milieu des fuyards , & crie à leurs chefs : *Laissez faire les soldats ; ce n'est point ici , c'est-là* , montrant un arbre éloigné de cent pas , *que ces troupes vont se reformer.* Ces paroles , qui marquoient aux troupes que le général n'étoit pas mécontent de leur valeur , & qu'il s'en rapportoit à leur expérience , eurent le succès désiré. *Folard , Commentaire sur Polybe.*

C'est encore une grande présence d'esprit , pour un général , de savoir détourner , par un ton de plaisanterie , les réflexions décourageantes qu'entraîne un accident fâcheux qu'on vient de lui annoncer. On n'aime cependant pas qu'un général d'armée plaisante à ses dépens , comme fit l'eunuque Hali , général des troupes Ottomanes , qui assiégeoient , en 1556 , Zigeth , ville de Hongrie. Les chrétiens venoient de surprendre la ville de Gran , par escalade. Le bacha , répond à celui qui lui en porte la nouvelle : « Pourquoi cet air consterné ? Quoi ! vous » imaginez-vous que je m'attristerai pour une perte » de cette nature , après avoir perdu la preuve dis- » tinctive de mon être ? » Ce qu'il accompagna d'un geste tout à fait libre. *Lett. de Busbec.*

PRESOMPTIONS FAUSSES.

ON a dit qu'un coupable puni , est un exemple pour la canaille ; mais que l'innocent condamné , est l'affaire de tous les honnêtes gens. Nous avons plusieurs exemples récents des erreurs dans lesquelles sont tombés des juges pour avoir écouté imprudemment de fausses présomptions. On peut voir le procès de Langlade dans les causes célèbres.

Il y a encore ce fait bien connu à Paris , & qui est rapporté dans une des lettres de M^e Dunoyer. Un orfèvre , qui demouroit sur la paroisse de *saint Jacques de la Boucherie* , perdant tous les jours quelques bijoux , se mit en tête de découvrir qui étoit ce voleur domestique qui les lui enlevait. Le soupçon ne pouvoit tomber que sur quelqu'un de ses garçons de boutique , ou sur une servante qui composoit tout son domestique. Il résolut d'éprouver celle-ci la première , & choisissant pour cela un jour de fête , ou de dimanche , que les garçons n'étoient point au logis , il la laissa seule toute la journée , sous prétexte de quelques ordres qu'il lui donna. Il avoit mis sur sa table des pierres qu'il avoit fait semblant d'oublier , & dont il trouva le nombre diminué à son retour. L'orfèvre ne chercha point d'autre conviction ; la preuve lui parut assez forte pour mettre cette servante entre les mains de la justice. Le procès fut bientôt terminé , & la pauvre malheureuse expia sur une potence un crime qu'elle n'avoit point commis ; car quelques années après , une pie que l'orfèvre aimoit beaucoup , prit en sa présence une bague dans le bec , & nantie de cette proie , elle s'envole sur un arbre qui étoit au milieu d'une basse cour. On la suivit , & l'on trouva , avec surprise , tous les bijoux volés , dans un trou qui étoit au tronc

N n iij

366 PRESOMPTIONS FAUSSES.

de cet arbre. L'orfèvre, au désespoir d'avoir causé la mort d'une innocente, fit réhabiliter sa mémoire, & fonda pour elle une messe à perpétuité.

Voici un tour de coquinerie, qui, quoique controuvé, peut encore servir de leçon aux juges. Scaramouche, est-il dit dans une comédie Italienne, étant à Civita-Vecchia, aperçoit deux esclaves Turcs qui comptent dans la rue l'argent qu'ils avoient gagné. Il se promet aussi-tôt de s'approprier cette somme d'argent. Peu scrupuleux sur les moyens, il imagine de couper un morceau de sa chemise, & de le substituer à la toile que les esclaves avoient auprès d'eux pour envelopper leur argent. Les esclaves, ne trouvant plus leur linge, tombent aisément dans le panneau qui leur étoit dressé. Scaramouche va coucher dans la même auberge où ils étoient, & le matin en se réveillant crie de toute sa force, aux voleurs. On accourt, le traître se plaint de ce que les esclaves lui ont volé de l'argent & une chemise pendant qu'il étoit endormi. On vérifie la pièce de conviction; les esclaves, en conséquence, sont condamnés à rendre l'argent, & Scaramouche jouit de sa coquinerie. *Voyez Juges.*

P R É V E N T I O N.

LORSQUE la prévention est une fois établie; en vain la raison réclame ses droits; on fait que les noms, en tout genre, font plus d'impression que les choses. Rien de si rare que de juger d'après soi. Quand les fables de la Mothe parurent, bien des personnes affectoient d'en dire du mal. Dans un souper au Temple, chez M. le prince de Vendôme, le célèbre abbé de Chaulieu, l'évêque de Luçon, fils du célèbre Bussi-Rabutin, un ancien ami de la Chapelle, plein d'esprit & de goût, l'abbé Courtin,

& d'autres bons juges des ouvrages , s'égayoient aux dépens de la Mothe. Le prince de Vendôme & le chevalier de Bouillon encherissoient sur eux tous. On accabloit le pauvre auteur. M. de Voltaire, qui nous a rapporté cette anecdote , étoit de ce souper. Il leur dit : « Messieurs , vous avez tous raison , vous » jugez en connoissance de cause ; quelle différence » du style de la Mothe à celui de la Fontaine ! Avez- » vous vû la dernière édition des fables de la Fon- » taine ? Non dirent-ils. Quoi ! vous ne connoissez » pas cette belle fable qu'on a trouvée parmi les pa- » piers de madame la duchesse de Bouillon ? » Il leur récita la fable. Ils la trouvèrent charmante , ils s'ex- taasioient : « Voilà du la Fontaine , disoient-ils , c'est » la nature pure ; quelle naïveté ! quelle grace ! » Messieurs , leur répondit-il , cette fable est de la Mothe. Alors ils la lui firent répéter , & la trouvè- rent détestable.

Mignard , rival de le Brun , premier peintre du roi, sous Louis XIV , avoit si bien imité la manière du Guide , dans un tableau de la Magdeleine , que ce tableau fut vendu à un amateur comme étant de cet habile maître. Mais Mignard , dans la vûe de tendre un piège à le Brun , que cet amateur con- noissoit , fit naître des doutes sur ce tableau. Il avança même qu'il étoit bien inférieur aux ouvrages du Guide. Le Brun , consulté & prévenu en faveur de ce tableau , par la raison même que Mignard sembloit le mépriser , soutint non-seulement que le Guide l'avoit peint , mais encore qu'il étoit du meilleur temps de ce maître. Mignard , voyant l'affaire assez engagée pour sa propre gloire , découvrit lui-même la supercherie , & en donna un jour , en présence de le Brun , les preuves les plus convaincantes. Celui- ci , un peu piqué , lui répondit : A la bonne heure , faites donc toujours des Guides , & non des Mi- gnards.

Un peintre de portrait, que l'on accusoit de ne pas bien saisir la ressemblance, voulut s'assurer un jour si le reproche qu'on lui faisoit étoit fondé. Il annonce à plusieurs personnes, & à ses enfans, qu'il a fait un portrait de quelqu'un qu'ils connoissent tous, & qui le dispute au naturel pour la ressemblance. On vient voir son tableau; on le critique, & la prévention agissant, on trouve qu'il n'a point saisi les traits de son original. *Vous vous trompez, Messieurs*, dit alors la tête du tableau, *car c'est moi-même*. En effet, c'étoit un ami qui s'étoit prêté au projet du peintre, en plaçant son visage dans la toile d'un cadre ajusté à cet effet.

P R I X D E S C H O S E S.

QUI connoît mieux le prix des choses qu'un mourant? Les passions, qui lui faisoient autrefois illusion, l'abandonnent alors pour ne lui laisser que le spectacle effrayant de sa vie passée. Un monarque, ainsi que le rapporte le sage Sadi, étoit couché sur le lit de mort; un courier entra & lui dit: Seigneur, nous avons pris une ville sur les ennemis. Allez, répond le prince, l'annoncer à mon héritier, & dites-lui que la prise de cent villes ne console pas un roi à ses derniers momens, autant que le souvenir d'une bonne action.

P R O V E R B E.

MAXIME populaire, ou façon de parler sentencieuse, qui est dans la bouche de toutes sortes de personnes. Il y a des proverbes où la métaphore n'entre pas; mais ordinairement ils sont exprimés en termes figurés. Les proverbes étrangers nous

paroissent en général avoir, soit pour le sens, soit pour l'expression, plus de finesse & d'agrément que les proverbes François. La trop grande familiarité que nous avons contractée avec ceux-ci, & l'habitude de les voir employer par toutes sortes de personnes, peuvent sans doute contribuer à nous les rendre plus insipides. Nous nous contenterons d'en citer ici quelques-uns.

Proverbes François.

PIERRE qui roule n'amasse point de mousse.

*

Il n'y a point de roses sans épines.

*

Un mauvais accommodement vaut mieux qu'un bon procès.

*

La voix du peuple est la voix de Dieu.

*

Les bons comptes font les bons amis.

*

Les honneurs changent les mœurs.

*

Maison bâtie & vigne plantée, ne se vendent pas ce qu'elles ont coûté.

*

Amour & seigneurie, ne veulent point de compagnie.

*

Avec le temps & la patience, on acquiert la science.

*

La présence du maître engraisse le cheval.

*

Qui a terre, a guerre.

L'âne du commun est toujours le plus mal bâti.

*

Pour faire un bon ménage, il faut que l'homme soit sourd & la femme aveugle.

*

Ménager le vin quand le tonneau est à sa fin, c'est s'y prendre un peu tard.

*

L'animal le plus féroce respecte son semblable.

*

Il n'y a si bon cheval qui ne bronche.

*

Un mors doré ne rend pas le cheval meilleur.

*

Le moine répond comme l'abbé chante.

*

A un bon joueur, la balle lui vient.

*

Quand il fait beau, prends ton manteau ; quand il pleut, prend-le si tu veux.

*

Belles paroles & mauvais jeu, trompent les jeunes & les vieux.

*

Péché caché est à demi pardonné.

*

Il faut avoir plusieurs cordes à son arc.

*

Il n'y a point de si belles roses qui ne deviennent gratte-culs.

*

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

A bon appétit , il ne faut point de sauce.

*

Chien qui aboie , ne mord pas.

*

Chaque oiseau trouve son nid beau.

*

Qui aime Bertrand , aime son chien.

*

Chat échaudé craint l'eau froide.

*

Fin contre fin n'est pas bon à faire doublure.

*

Il n'est point de belles prisons ni de laides amours.

*

Au royaume des aveugles , les borgnes sont rois.

*

Chaque pays , chaque guise.

*

Qui sert tout le monde , n'oblige personne.

*

On connoît les amis au besoin.

*

Dis-moi qui tu hantes , je te dirai qui tu es.

Proverbes Italiens.

La vita al fin , il di loda la sera : Louez la vie d'une personne après sa mort , & le jour quand il est nuit.

*

Vuoi far vendetta del tuo nemico , governati bene :
Si tu veux te venger de ton ennemi , gouverne-toi bien.

È meglio esser amici da lontano , che nemici d'appresso : Il vaut mieux être amis de loin , qu'ennemis de près.

*

Passato pericolo , gabbato il santo : On ne se souvient plus de ses promesses , quand le péril est passé.

*

Con tempo e la paglia , si maturan le nespole : Avec le temps & la paille , les nèfles se mûrissent.

*

Honor di bocca affai vale , poco costa : Les belles paroles servent beaucoup , & coûtent peu.

*

Cento ore di fastidio , non pagano un quatrino di debito : Cent heures de chagrin ne payent pas un sol de dettes.

*

È meglio un buon amico che cento parenti : Un bon ami vaut mieux que cent parens.

*

La peggior ruota del carro fa maggior strepito : La plus mauvaise roue du chariot fait toujours le plus de bruit.

*

Che ti fa piu carezze , che non suole , o t'a ingannato , o ingannarti vuole : Celui qui te fait plus de caresses qu'à l'ordinaire t'a trompé , ou veut te tromper.

*

Bandiera vecchia honor di capitano : La vieille bannière est l'honneur du capitaine.

*

Ne di tempo , ne di signoria , ti pigliar malinconia :
Ne te chagrine ni du temps , ni du gouvernement.

L'arme de poltroni non tangliano ne forano : Les armes des poltrons ne percent point.

Proverbes Espagnols.

DANS les conseils , les murailles ont des oreilles.

*

La chasse , la guerre , la galanterie ; pour un plaisir mille peines.

*

Fais bien , tu auras des envieux : fais mieux , tu les confondras.

*

Le renard sçait beaucoup ; mais une femme amoureuse en sçait davantage.

*

La santé du corps est le pavot de l'ame.

*

Il n'y a point de plus fidèle miroir , qu'un vieux ami.

*

La langue est le témoin le plus faux du cœur.

*

L'espérance est le viatique de la vie humaine.

*

La négligence est l'émail de la vraie beauté.

*

Chacun est fils de ses œuvres.

*

Les actions de chaque homme sont le pinceau de son naturel.

*

Celui à qui vous donnez , l'écrit sur le sable : & celui à qui vous ôtez , l'écrit sur l'acier.

Proverbe Hollandois.

CEUX qui conseillent ne payent pas ; pour faire entendre , que conseiller ne donne pas les moyens d'exécuter.

Proverbe Russe.

ON reçoit l'homme suivant l'habit qu'il porte , & on le reconduit suivant l'esprit qu'il a montré.

Proverbes Asiatiques.

AVEC le temps & la patience , la feuille du mûrier devient satin.

*

Quiconque croit pouvoir contenter ses desirs par la possession des choses qu'il souhaite , ressemble à celui qui veut étouffer du feu avec de la paille.

*

Vinaigre donné , vaut mieux que miel acheté. Ce proverbe est Arabe , & décele le caractère intéressé de cette nation.

Q U E S T I O N.

ON se plaît quelquefois à proposer aux enfans différentes questions , pour éprouver leur sagacité. En voici une qui a donné lieu à cette façon de parler proverbiale , *ménager la chèvre & le chou*. Un homme a un petit bateau , dans lequel il doit passer à l'autre côté de la rivière , un loup , un chou & une chèvre , sans qu'il puisse prendre plus d'un de ces objets à la fois. On demande lequel des trois il

transportera le premier, sans craindre que, durant l'un de ses passages, le loup mange la chèvre, ou que la chèvre mange le chou. Passera-t-il le loup le premier? Voilà le chou en proie à la chèvre. prendra-t-il le chou? Le loup aura dévoré la chèvre avant qu'il revienne. Donnera-t-il la préférence à la chèvre? Il tombe dans le même embarras pour le voyage suivant; & pendant qu'il viendra chercher ce qu'il aura gardé pour le troisième, la chèvre ou le chou seront croqués. Il y a néanmoins un moyen. Quel est-il? C'est de prendre la chèvre seule au premier voyage, le chou demeure avec le loup qui n'y touche point; au second, il prend le chou & ramène la chèvre, au lieu de laquelle il passe le loup qui, étant transporté à l'autre bord auprès du chou, n'y fera aucun tort. Enfin, pour dernier voyage, il revient prendre la chèvre qui, étant demeurée seule, ne pouvoit courir aucun risque.

Il y a un autre problème qui a beaucoup de rapport à celui-là, & qui est rapporté dans les *Recréations mathématiques*. « Trois maris jaloux, se trouvent avec leurs femmes, pendant une nuit fort obscure, au passage d'une rivière; ils rencontrent un bateau sans batelier. Ce bateau est si petit, qu'il ne peut porter que deux personnes à la fois. On demande comment ces six personnes passeront deux à deux, de sorte qu'aucune femme ne demeure en la compagnie d'un ou de deux hommes, si son mari n'est présent. » Deux femmes passeront d'abord, puis l'une ayant ramené le bateau, repassera avec la troisième femme. Ensuite, l'une des trois femmes ramènera le bateau, & se mettant à terre, laissera passer les deux hommes dont les deux femmes font de l'autre côté. Alors, un des hommes ramènera le bateau avec sa femme, & la mettant à terre, il prendra le troi-

sième homme , & repassera avec lui. Enfin , la femme qui se trouve passée entrera dans le bateau , & ira chercher en deux fois les deux autres femmes.

QUOLIBET.

PLAISANTERIE triviale , fondée sur une froide allusion , sur une basse équivoque , ou sur quelque chose de pis. Il n'y a de différence entre la turlupinade & le quolibet , que du plus au moins. On a dit , qu'ils étoient frère & sœur ; mais il y a encore plus de bassesse & d'impertinence dans le quolibet , que dans la turlupinade. *Voyez Turlupinade.*

Molière a quelquefois fait usage de quolibets dans ses comédies ; mais il a toujours eu soin de les mettre dans la bouche des acteurs les plus ridicules , tels que la vieille radoteuse , madame Pernelle , qui , dans le *Tartuffe* , dit , de la maison où elle se trouve :

C'est véritablement la tour de *Babylone* ;

Car chacun y *babille* , & tout de long de *Paulne*.

Les amateurs des allusions & des quolibets , ont fait prononcer cette harangue devant un général des armées du roi , par le maire d'une petite ville située sur les bords du Rhône. « Monseigneur ,
 « tandis que Louis le Grand fait aller l'empire de
 « mal en pire , damner le Danemarck , fuir la
 « Suède ; tandis que son digne rejetton fait baver
 « les Bavarois , rend les troupes de Zell sans zèle ,
 « & fait faire des effes aux Hessois ; tandis que
 « Luxembourg fait fleurir la France à Fleurus , met
 « en flammes les Flamands , lie les Liégeois , &
 « fait danser Castanet sans castagnettes ; tandis que
 « le

» le Turc hongre les Hongrois , fait esclaves les
 » Esclavons , & réduit en servitude la Servie ; en-
 » fin , tandis que Catinat démonte les Piémontois ,
 » que Saint-Ruth se rue sur les Savoyards , & que
 » Larré les arrête : vous , monseigneur , non con-
 » tent de faire sentir la pesanteur de vos doigts
 » aux Vaudois , vous faites encore la barbe aux
 » Barbets ; ce qui nous oblige d'être , avec un pro-
 » fond respect , &c. »

Quolibet , signifie aussi lardon , brocard. Les quo-
 libets sont les bons mots du petit peuple & des
 mauvais plaisans.

Un capitaine , qui avoit été barbier , partant
 pour aller au siège d'une ville , on lui dit : Si l'on
 rase cette ville , vous pourrez bien y avoir de l'em-
 ploi.

Un camus ayant perdu un procès , sa partie ad-
 verse lui dit , en sortant de l'audience : Consoléz-
 vous , monsieur , car vous avez gagnez en perdant ,
 puisque vous êtes entré ici fort camus , & que vous
 en sortez avec un pié de nez.

Un sergent de Saumur , faisant panader son che-
 val , alla à bas bête & tout. Une femme , le voyant
 ainsi tombé , lui cria : Eh ! monsieur l'huissier , vous
 deviez bien demander ce qu'il vous faut , sans vous
 baïsser si bas.

Une femme se plaignoit de corps aux piés. Un
 jeune homme , dont l'esprit étoit gâté par les quo-
 libets , lui répondit : Madame , ce ne sont point
 des corps , ce sont des champignons ; c'est le fruit
 qui croît aux piés des *Charmes*.



R É B U S.

FIGURE énigmatique composée de peintures ou de lettres, dont l'arrangement, le nombre, la couleur, expriment un mot, un nom, ou une pensée. Pour signifier *vieux parchemin*, on peint un vieillard qui chemine, appuyé sur un bâton. Pour exprimer ces paroles, *j'ai soupé entre six & sept*, on a mis un *g* sous un *p*, entre les deux chiffres 6 & 7. Marot, dans son coq-à-l'âne, dit :

Car, en rébus de Picardie,

Une faux, une estrille, un veau ;

Cela fait, *astrille*, *Fauveau*.

Les rébus ne sont bons, tout au plus, qu'à orner des écrans.

R E C O N N O I S S A N C E.

APPRENNONS à ceux qui osent avancer que l'ingratitude est dans le cœur de l'homme, que la reconnoissance a souvent fait naître les actions les plus sublimes.

Louis XIV. avoit, en 1683, chargé Duquesne de bombarder Alger, pour la punir de ses infidélités & de son insolence. Le désespoir où sont les corsaires de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte qui les foudroie, les porte à attacher à la bouche de leurs canons des esclaves François, dont les membres sont portés sur les vaisseaux. Un capitaine Algérien, qui avoit été pris dans ses courtes, & très-bien traité par les François tout le temps qu'il avoit été leur prisonnier, reconnoit, parmi ceux

qui vont subir le sort affreux que la rage a inventé, un officier, nommé *Choiseul*, dont il a éprouvé les attentions les plus marquées. A l'instant il prie, il sollicite, il presse, pour obtenir la conservation de cet homme généreux. Tout est inutile ; on va mettre le feu au canon où *Choiseul* est attaché ; l'Algérien se jette aussi-tôt sur lui, l'embrasse étroitement, &, adressant la parole au canonnier, lui dit : « Tire. Puisque je ne puis pas sauver mon bien-
» faiteur, j'aurai au moins la consolation de mou-
» rir avec lui. » Le Dey, sous les yeux duquel la scène se passe, en est si frappé, qu'il accorde, les larmes aux yeux, ce qu'il avoit refusé avec tant de férocité. *MM. de Forbin.*

Pendant le siège de Namur, que les puissances alliées contre la France firent au commencement de ce siècle, on connut, dans le régiment du colonel *Hamilton*, un bas officier qu'on appelloit *Union*, & un simple soldat nommé *Valentin*. Ces deux hommes étoient rivaux, & les querelles particulières que leur amour avoit fait naître, les rendirent ennemis irréconciliables. *Union*, qui se trouvoit l'officier de *Valentin*, faisoit toutes les occasions possibles de le tourmenter & de faire éclater son ressentiment. Le soldat souffroit tout sans résistance ; mais il disoit quelquefois, qu'il donneroit sa vie pour être vengé de ce tyran. Plusieurs mois s'étoient passés dans cet état, lorsqu'un jour ils furent commandés l'un & l'autre pour l'attaque du château. Les François firent une sortie, où l'officier *Union* reçut un coup de feu dans la cuisse. Il tomba. Et comme les François pressoient de toutes parts les troupes alliées, il s'attendoit à être foulé aux pieds. Dans ce moment, il eut recours à son ennemi. Ah *Valentin* ! s'écria-t-il, peux-tu m'abandonner ? *Valentin* à sa voix, courut précipitamment à

O o ij

lui , & au milieu du feu des François , il mit l'officier sur ses épaules , & l'enleva courageusement à travers les dangers jusqu'à la hauteur de l'abbaye de *Salfine*. Dans cet endroit , un boulet de canon le tua lui-même , sans toucher à l'officier. *Valentin* tomba sous le corps de son ennemi qu'il venoit de sauver. Celui-ci , oubliant alors sa blessure , se releva en s'arrachant les cheveux ; & se rejetant aussitôt sur ce corps défiguré , il s'écria : *Ah Valentin* , s'écrie-t-il , en rompant un silence mille fois plus touchant que les larmes les plus abondantes , *Valentin* , est-ce pour moi que tu meurs ? Pour moi , qui te traitois avec tant de barbarie ? Je ne pourrai pas te survivre. Je ne le veux pas... Non. Il fut impossible de séparer *Union* du cadavre sanglant de *Valentin* , malgré les efforts qu'on fit pour l'en arracher. Enfin , on l'enleva , tenant toujours embrassé le corps de son bienfaiteur ; & pendant qu'on les portoit ainsi l'un & l'autre dans les rangs , tous leurs camarades , qui connoissoient leur inimitié , pleuroient à la fois , de douleur & d'admiration. Lorsqu'*Union* fut ramené dans sa tante , on pensa de force la blessure qu'il avoit reçue ; mais le jour suivant , ce malheureux , appelant toujours *Valentin* , meurt accablé de regrets. M. *Stéelè* , qui rapporte ce fait dans le premier volume de ses ouvrages , propose en même temps ce problème à résoudre : Lequel de ces deux infortunés fit paroître plus de générosité , ou celui qui exposa sa vie pour son ennemi , ou celui qui ne voulut pas survivre à son bienfaiteur ? Si l'on demande notre sentiment , nous croyons , que l'officier *Union* , dut cet enthousiasme de la vertu qui l'enflamma , à l'héroïsme de son ennemi , & l'imitateur n'est jamais si grand que le modèle. Il est certain d'ailleurs , que le soldat *Valentin* auroit été capable de faire ce que fit l'offi-

cier *Union* ; mais nous pouvons douter , que celui-ci se fût exposé à une mort presque inévitable pour sauver la vie à son ennemi.

Le cardinal *Wolsey* , ministre & favori de *Henri VIII* , roi d'Angleterre , étant tombé dans la disgrâce de son maître , se vit tout-à-coup méprisé des grands & haï du peuple. *Fits Williams* , un de ses protégés , fut le seul qui osa défendre sa cause & faire l'éloge des talens & des grandes qualités du ministre disgracié. Il fit plus , il offrit sa maison de campagne à *Wolsey* , & le conjura d'y venir du moins passer un jour. Le cardinal , sensible à ce zèle , alla chez *Fits Williams* , qui reçut son maître avec les marques les plus distinguées de respect & de reconnoissance. Le roi , instruit de l'accueil que ce particulier n'avoit pas craint de faire à un homme tel que *Wolsey* , fit venir *Williams* , & demandant d'un air & d'un ton irrités , par quel motif il avoit eu l'audace de recevoir chez lui le cardinal , accusé & déclaré coupable de haute trahison : « Sire , ré-
 » pondit *Williams* , je suis pénétré pour votre ma-
 » jesté de la soumission la plus respectueuse ; je ne
 » suis , ni mauvais citoyen , ni sujet infidèle. Ce
 » n'est , ni le ministre disgracié , ni le criminel d'état
 » que j'ai reçu chez moi ; c'est mon ancien & res-
 » pectable maître , mon protecteur , celui qui m'a
 » donné du pain & de qui je tiens la fortune & la
 » tranquillité dont je jouis ; & je l'aurois abandonné
 » dans son malheur , ce maître généreux , ce ma-
 » gnifique bienfaiteur ? Ah ! sire , j'eusse été le plus
 » ingrat des hommes. » Surpris & plein d'admi-
 ration , le roi conçut dès cet instant la plus haute
 estime pour le généreux *Fits Williams*. Il le fit che-
 valier sur le champ , & peu de tems après , il le
 nomma son conseiller privé.

RELIGIEUX.

LES infirmités du corps qui , dans la plupart des monastères , sont un des plus grands obstacles à la profession des novices , ne sont point à la Trape un empêchement à leur réception. Du temps de l'abbé de Rancé , un pauvre ecclésiastique de Lille , s'étant présenté pour être reçu dans cette maison , l'abbé assembla ses religieux pour demander leur avis , parceque ce bon prêtre , ayant le bras gauche rompu , ne pouvoit manquer d'être à charge au monastère. Ayant commencé , selon la coutume , à recueillir les voix par le dernier des frères , le jeune religieux lui répondit : « Je vous dirai mon père , » que mon avis seroit de recevoir au plutôt cet » homme que Dieu appelle , & s'il ne peut travail- » ler , nous le servirons tous. » Le chapitre entier applaudit à cet avis , & le postulant fut reçu d'une voix unanime.

On sait que les religieux de la Mercy sont principalement institués pour traiter de la rédemption des captifs. Plusieurs de ces bons pères étoient partis de France dans le dessein d'offrir au roi de Perse 10000 piastres pour la rédemption de quelques esclaves François. Ce prince , qui s'imaginoit qu'on lui apportoit une somme beaucoup plus considérable , parut surpris lorsqu'il en fut informé. Quoi ! dit-il , votre roi dont vous élevez la puissance , vous envoie de si loin avec une si petite somme. Ce n'est pas notre roi qui nous envoie , repartirent les religieux , l'argent que nous t'offrons ne provient que d'aumônes ; Louis le Grand , ne traite de la rançon de ses sujets que par la bouche de ses canons.

Un roi de Perse , demandoit à un derviche : Vous

occupez-vous de moi quelquefois ? Oui , dit le religieux , lorsque j'oublie Dieu.

Je rencontraï un jour au bord de la mer , dit le poète Sadi , un religieux , qu'un tigre avoit à demi dévoré ; il étoit prêt d'expirer & souffroit beaucoup. Grand Dieu , s'écrioit-il ! je te rends grâces de n'être accablé que de douleurs , & non de remords.

Un Santon , espèce de moine Turc , prioit un roi de punir un homme qui lui avoit dit des injures ; Tu manques à ta règle , lui dit le roi ; elle t'ordonne le pardon des offenses & la patience.

Un jeune homme s'étoit enivré , & un derviche lui reprocha sa faute avec amertume. Il falloit ne pas t'apercevoir de ma faute , lui dit le jeune homme ; il falloit du moins la taire. O toi , qui prétends à la perfection , apprends d'abord à être indulgent , & apprends ensuite à cacher que tu es de l'indulgence.

Un homme avoit quitté la société des derviches & s'étoit retiré dans celle des sages. Quelle différence , lui disoit-on un jour , trouvez-vous entre un sage & un derviche ? Il répondit : Tous deux traversent un grand fleuve à la nage avec plusieurs de leurs frères ; le derviche s'écarte de la troupe pour nager plus commodément & arriver seul au rivage ; le sage au contraire nage avec la troupe & tend quelquefois la main à ses frères.

Un roi de Perse , accablé de maladies , avoit fait vœu , s'il guérissoit , de distribuer une somme considérable d'argent aux religieux. Il guérit , & donna à un esclave une bourse pleine d'or pour en faire l'usage qu'il avoit promis. L'esclave revint avec la bourse pleine , & dit qu'il n'avoit point trouvé de religieux. Comment , dit le prince , il y en a plus de quatre cens dans la ville. Il est vrai , dit l'esclave , qu'ils en portent l'habit ; mais je leur ai of-

fert de l'or à tous , & aucun ne l'a refusé. J'ai conclu qu'ils n'étoient pas religieux.

R E P A R T I E.

SORTE de bon mot qui consiste à faire repartir le trait qui nous est adressé , contre celui même qui l'a lancé. La repartie , comme l'on voit , demande un esprit vif & présent , pour apercevoir d'un coup d'œil l'endroit foible de l'agresseur , ou du moins découvrir en lui un côté plaisant qui l'expose lui-même au ridicule qu'il vouloit répandre. *Voyez Bon Mot.*

Une femme qui couroit sotement après les airs , disoit à un jeune homme , qui venoit d'être annoncé dans une compagnie : « Il me semble , monsieur , » vous avoir vu quelque part. » *Il est vrai , madame ,* répondit le jeune homme , *qu'il m'est arrivé d'y aller quelquefois.*

A Paris , deux filles du prétendu bon ton entroient le soir à la brune au Palais Royal , lorsque beaucoup de bourgeoises en sortoient. Voilà , dit l'une de ces deux filles à sa camarade , le bœuf à la mode qui sort ; & voici , répartit aussi-tôt une bourgeoise , le gibier qui entre.

Un payfan , qui passoit à Paris sur le pont au Change , n'apercevoit point de marchandises dans plusieurs boutiques. La curiosité le prend , il s'approche d'un bureau de change : Monsieur , demanda-t-il d'un air niais , dites-moi ce que vous vendez. Le changeur crut qu'il pouvoit se divertir du personnage : Je vends , lui répondit-il , des têtes d'ânes : — Ma foi , lui répliqua le payfan , vous en faites un grand débit ; car il n'en reste plus qu'une dans votre boutique.

Un autre payfan , nouvellement débarqué à Paris , demandoit à un procureur , en regardant le Palais ,

ce que c'étoit que ce grand édifice ; c'est un moulin , lui répondit le procureur : Je m'en doutois , dit le paysan , en voyant tous ces ânes à la porte qui portent des sacs.

Quelqu'un , pour se moquer d'un provincial , cherchoit à lui faire des questions singulières. Il lui demanda un jour en compagnie : *Qu'est-ce qu'une obole , une faribole , & une parabole ?* Le provincial , sans se déconcerter , lui répondit : « Une parabole est » ce que vous n'entendez pas ; une faribole , est ce » que vous dites ; & une obole , est ce que vous » valez. »

Un seigneur de village , voyant passer un médecin , lui dit , par manière de gaufferie : Où allez-vous , monsieur le maréchal. — Monsieur , riposta aussitôt le médecin , je vais traiter votre seigneurie.

Des écoliers rencontrèrent une bonne femme qui conduisoit des ânes : Bon jour , la mère aux ânes , dit l'un d'eux. — Bon jour , mes enfans , répondit la bonne femme.

Dans le temps des vacances , trois procureurs qui s'en retournoient chez eux à la campagne , atteignirent un charretier ; & comme ils étoient en humeur de rire , ils lui demandèrent , en le raillant : Pourquoi son premier cheval étoit si gras , & ceux qui le suivoient si maigres ? — C'est , répondit le charretier qui les connoissoit , que mon premier cheval est procureur , & que les autres sont ses cliens.

Un jeune homme rencontrant chez sa maîtresse son rival , qui étoit un homme âgé , crut le railler bien agréablement en lui demandant quel âge il avoit ? — Je ne vous le dirai pas précisément , reprit celui-ci ; mais soyez assuré qu'un âne est plus âgé à vingt ans , qu'un homme ne l'est à soixante.

Une jeune personne se querelloit avec une vieille ; celle-ci l'appella Catin ; la jeune lui riposta , en l'ap-

pellant vieille forcière. — Tu trouves donc, reprit la vieille, que j'ai deviné.

Un grand d'Espagne, entrant dans une église à Madrid, donna de l'eau benite à une dame qui lui fit voir une main fort maigre & fort laide, avec un beau diamant au doigt; il dit assez haut pour être entendu de la dame: J'aimerois mieux la bague que la main. — Et moi, dit la dame en regardant le collier de l'ordre qu'il portoit, j'aimerois mieux le licou que la bête.

Un fanfaron, qui n'étoit rien moins que brave, eut des coups de bâton, & les souffrit patiemment pour ne pas s'attirer un plus grand malheur. A quelques jours de-là, il rencontra un poète qui lui avoit lancé quelques épigrammes, & dit qu'il lui donneroit cent coups de bâton. « Parbleu, lui repartit le » poète, il vous est bien facile de les donner, car » vous les avez reçus depuis quatre jours. »

Un Grec & un Vénitien exaltoient beaucoup chacun la gloire de leur nation. Le Grec, pour prouver que la sienne surpassoit toutes les autres, disoit que c'étoit de la Grèce que les sages & les philosophes étoient sortis. *Il est vrai*, répondit le Vénitien, *car on n'y en trouve plus.*

Un François demandoit à un Vénitien, où la nation Françoisse avoit trouvé cette loi salique dont elle se faisoit tant d'honneur? C'est, lui répondit froidement le François, au revers de l'acte qui donne aux Vénitiens l'empire de la mer Adriatique.

Un baron Allemand, qui se moquoit de la qualité de *Marquis*, disoit, en présence d'un marquis François, que ce titre étoit fort commun en France, & il ajoutoit, en plaisantant, qu'il avoit un marquis dans sa cuisine. Et moi, repartir aussi-tôt celui qui se trouvoit insulté, j'ai dans mon écurie un baron Allemand. Ce titre, comme l'on fait, n'est pas moins usurpé par les Allemands; & il y a chez l'étranger

peut-être encore plus de palefreniers Allemands , que de cuisiniers François.

Un officier Espagnol qui vouloit mortifier un autre officier de la même compagnie , lui reprochoit , dans une dispute , de ce qu'il n'alloit point aux coups avec ardeur. Il est honteux , lui disoit-il , de témoigner de la peur dans les occasions comme tu fais. Eh ! morbleu , je n'aurois pas de peur si l'on m'envoyoit contre des gens qui ne fussent pas plus braves que toi.

M. Danèz , envoyé par la cour de France au concile de trente , y fit une forte harangue contre la cour de Rome , & pour la réformation de l'église. Après qu'il eut achevé , un prélat Italien , dit avec mépris : *Gallus cantat*. M. Danèz reprit sur lechamp : *Utinam ad Galli cantum Petrus respiceret*.

La sorte vanité des gens du monde les porte volontiers à croire qu'un auteur , un savant , est un imbécille hors de sa sphère. Un illustre membre de l'Académie des Sciences (M. de Mairan) se trouvoit un jour dans une compagnie où étoit un homme de robe , & ils étoient d'avis différens sur quelque chose qui n'avoit pas plus de rapport à la jurisprudence qu'à la géométrie. *Monsieur* , dit le magistrat avec un souris presque moqueur , *il ne s'agit ici ni d'Euclide , ni d'Archimède*. — *Ni de Cujas , & de Barthole non plus* , reprit vivement l'académicien. *Eff. de Littérature*.

R E S P E C T.

ON a distingué depuis long-temps deux sortes de respects , celui qui est dû au mérite , & celui qu'on accorde aux places , à la naissance. Cette dernière espèce de respect n'est qu'une formule de gestes ou de paroles , dont on ne cherche à s'affranchir que

par sottise ou par un orgueil puérile. Lorsque Laurent Celfi fut élu doge de Venise en 1361, son père, qui vivoit encore, montra dans cette occasion une singulière foiblesse d'esprit. Ce vieillard se croyant trop supérieur à son fils pour se découvrir en sa présence, & ne pouvant éviter de le faire sans manquer à ce qu'il devoit au chef de l'état, prit le parti d'aller toujours tête nue. Ce travers de la part d'un homme, d'ailleurs respectable, ne fit aucune impression sur l'esprit des nobles qui se contentèrent d'en plaisanter. Mais le doge, touché de voir son père se donner en spectacle par cette ridicule imagination, s'avisâ de faire mettre une croix sur le devant de sa corne ducale. Alors le bon vieillard ne fit plus de difficulté de reprendre le chaperon; & quand il voyoit son fils, il se découvroit en disant : « C'est » la croix que je salue, & non mon fils; car lui ayant » donné la vie, il doit être au-dessous de moi. » *Hist. de Venise. Liv. xiiij.*

Fabius Maximus, qui avoit été dictateur chez les Romains, pensoit bien différemment. Ce grand homme alloit à cheval au-devant de Quintus Fabius Maximus son fils, qui venoit d'être créé consul. Ce jeune homme voyant son père venir à lui sans descendre de cheval, lui envoya commander de mettre pied à terre. Fabius descendit aussi-tôt, & embrassant son fils, je me réjouis, lui dit-il, de ce que tu te conduis en consul. Ce fier Romain se trouvoit plus honoré d'avoir un fils qui fût soutenir sa dignité, que de se voir respecté par le premier magistrat de la république.

R E S S E M B L A N C E.

IL n'y a peut-être jamais eu de ressemblance parfaite. Les mémoires du temps néanmoins font men-

tion de différens jumeaux qui avoient un teint , une taille , des traits & même des inclinations si ressemblantes , que les personnes les plus accoutumées à les voir , se trompoient souvent sur leur compte. Ces méprises suffisoient pour justifier la fable de la comédie des *Menechmes*, que Renard imitateur de Plaute, a fait paroître avec tant de succès sur le théâtre François.

Virgile fait l'éloge de deux frères qui étoient l'admiration de leur temps par la ressemblance de leur visage , & la conformité de leur humeur.

Il y a quelques années que l'on vit à Londres deux jumeaux d'environ douze ans , dont la taille , le teint , les traits , & toute la figure paroissoient exactement les mêmes. On prenoit plaisir à leur faire porter des habits de la même forme & de la même couleur , ce qui donnoit souvent lieu à des aventures singulières & divertissantes. Ils avoient reçu la même éducation ; & plusieurs personnes , qui les ont observés , témoignent qu'ils faisoient à-peu-près les mêmes réponses aux mêmes questions ; d'où l'on concluoit que leur façon d'envisager les objets étoit la même , & qu'ils ne se ressembloient pas moins dans leur manière de sentir & de concevoir , que dans les traits du corps qui formoient leur ressemblance extérieure.

L'histoire des seigneurs de Scissome , rapportée par Pasquier , peut servir encore à nous prouver que la nature prend quelquefois plaisir à se copier. « Nicolas & Claude de Rouffi , frères jumeaux , l'un
seigneur de Scissome , & l'autre d'Origny , naquirent le 7 Avril 1548 , avec une telle ressemblance ,
que leurs nourrices furent contraintes de leur bailer des bracelets divers de couleurs , pour reconnoître leurs nourrissons : conformité qu'ils apportent du ventre de leur mère , non-seulement en ce qui étoit de la taille & des traits du visage ,

20 mais aussi de leurs mœurs, gestes, ports, volon-
 20 tés & inclinations. Ce qui fut cause à leurs père
 20 & mère de les faire habiller de mêmes parures,
 20 & eux-mêmes étoient fort empêchés de les dis-
 20 tinguer. Notre roi Charles neuvième prenoit
 20 souvent plaisir au milieu de cinq cens gentilshom-
 20 mes de les mettre tous deux ensemble & les con-
 20 sidérer longuement, pour y trouver après quel-
 20 que marque de différence. Mais après les avoir
 20 fait passer & repasser dans la foule, & se repré-
 20 senter à lui, il ne les put jamais, ni aucun de la
 20 troupe, discerner au vrai. Le seigneur de Sciffome
 20 étoit grand ami des seigneurs de Fervagues. Les
 20 femmes de ces deux seigneurs abusées, prirent le
 20 seigneur d'Origny pour son frère aîné, &c. Je veux
 20 remarquer en eux deux choses de très-grande ad-
 20 miration; l'une, qu'ayant été comme gentilshom-
 20 mes dits dès leur jeunesse en toutes sortes d'e-
 20 xercices homêtes, entre autres du jeu de paul-
 20 me, auquel ils s'étoient rendus grands maîtres;
 20 le seigneur d'Origny se trouva surpasser son frère,
 20 qui faisoit, de fois à autre, des parties mal-à-pro-
 20 pos; à quoi, pour remédier, il sortoit du jeu, fei-
 20 gnant d'aller à quelque nécessité de nature, & peu
 20 après, faisoit entrer son frère en sa place, qui étoit
 20 des regardans; lequel relevoit & gagnoit la par-
 20 tie, sans que nul, ni des joueurs ni de ceux qui
 20 résidoient à la galerie, y connussent rien du chan-
 20 gement. L'autre, que s'étant, le sieur d'Origny,
 20 voué à la recherche de la vicomtesse d'Esclavole,
 20 belle, riche, & vertueuse dame, pour l'épouser;
 20 cette même dévotion entra aussi-tôt en l'ame de
 20 Sciffome qui ne savoit que son frère s'y fût en-
 20 gagé, mais en ayant eu avis, changea de propos
 20 au profit & avantage de d'Origny, qui l'épousa.
 20 Aussi les mêmes accidens qui arrivèrent à l'un pen-
 20 dant le cours de sa vie, arrivèrent à l'autre; mé-

» mes maladies , mêmes blessures à même instant ,
 » en mêmes endroits de leurs corps ; & lorsque Scis-
 » some tomba malade de la maladie dont il mou-
 » rut , au trentième an de son âge , le seigneur d'O-
 » rigny se trouva au même-temps atteint de même
 » maladie ; vrai est qu'il en rechappa par l'industrie
 » de son médecin. L'autre , mal-traité par le sien ,
 » étant allé de vie à trépas , & le seigneur d'Origny
 » en ayant eu la nouvelle , tomba en telle syncope ,
 » qu'on estimoit qu'il fût mort. Toutefois , il en re-
 » chappa. Un bon peintre les représenta tous deux
 » dans un tableau tels qu'ils étoient , c'est-à-dire ,
 » très-semblables de corpulence & de visage. »

Des courtisans de l'empereur Auguste lui présen-
 tèrent un jeune Grec qui lui ressembloit trait pour
 trait. On rapporte , à ce sujet , que l'empereur ,
 après l'avoir long - temps examiné , lui demanda ,
 en plaisantant , si sa mère étoit venue à Rome ? *Non ,*
seigneur , lui répondit le jeune Grec , qui sentit où
 tendoit la question , *mais mon père y est venu plu-*
sieurs fois.

R I C H E S S E S.

U N financier avoit amassé de très-grands biens aux
 dépens de l'état , & il disoit à un sage : Il faut , je
 crois , bien de la force d'esprit pour mépriser
 les richesses ? Vous vous trompez , lui répondit le
 sage ; il suffit de regarder entre les mains de qui
 elles passent.

Un médecin très-habile , mais fort avide d'ar-
 gent , étoit allé visiter un philosophe convalescents
 al le trouva qui mangeoit un ragoût. Que faites-
 vous ? lui dit-il ; de semblables mets sont un poison ,
 même pour les personnes qui jouissent de la meil-
 leure santé. Je conviens , lui répond le philosophe ,

de ce que vous me dites ; j'ai eu tort ; je me corrigerai. Que vous faut-il maintenant pour les peines que vous vous êtes données pendant ma maladie ? Le médecin exigeoit une somme considérable. Le philosophe lui dit , en le payant : Vous tirez de trop fortes rétributions de ceux qui ont recours à vous : prenez garde à votre maladie ; elle est aussi sérieuse que la mienne : les richesses sont pour l'ame , ce que les ragoûts sont pour le corps. *Apologue oriental.*

Il n'est que trop ordinaire d'estimer les gens à proportion des richesses , ou , comme dit un poète satyrique , des vertus qu'ils ont dans leurs coffres. Quand Louis XIV fit son entrée à Strasbourg , les Suisses lui envoyèrent des députés. Un archevêque , qui étoit auprès du roi , ayant vu parmi ces députés , l'évêque de Bâle , dit à son voisin : C'est quelque misérable , apparemment , que cet évêque ? *Comment !* lui répondit-il , *il a cent mille livres de rente.* Oh ! oh ! dit l'archevêque , *c'est donc un honnête homme.* Et il lui fit mille caresses.

RIDICULE.

TAUPES pour nos propres défauts , linc pour ceux des autres , a dit le poète ; nous n'apercevons jamais le ridicule que dans autrui. On a rapporté , à ce sujet , un fait assez plaisant. Un prince donnoit un grand repas à toute sa cour ; on avoit servi le souper dans un vestibule , & ce vestibule donnoit sur un parterre. Au milieu du souper , une femme croit voir une araignée : la peur la saisit ; elle pousse un cri , quitte la table , fuit dans le jardin , & tombe sur le gazon. Au moment de sa chute , elle entend rouler quelqu'un à ses côtés : c'étoit le premier ministre du prince. Ah ! monsieur , lui dit-elle , que vous

vous me rassurez , & que j'ai de graces à vous rendre ! Je craignois d'avoir fait une impertinence. Eh ! madame , qui pourroit y tenir ? répond le ministre : mais , dites-moi , étoit-elle bien grosse ? — Ah ! monsieur , elle étoit affreuse. — Voloit-elle , ajouta-t-il , près de moi ? — Que voulez-vous dire ? une araignée voler ! — Eh ! quoi , reprit-il , c'est pour une araignée que vous faites ce train-là ? Allez , madame , vous êtes une folle ; je croyois que c'étoit une chauve-souris.

Il y a toujours du ridicule à s'acquitter de mauvaise grace d'une chose que l'on peut se dispenser de faire. Un seigneur étranger dançoit dans un bal de la cour de France ; mais il s'en acquittoit si mal , qu'il faisoit rire tous les spectateurs. Un des amis de l'étranger crut bien l'excuser , en disant , que s'il dançoit mal , il se battoit bien. A la bonne heure , répondit un des rieurs , qu'il se batte donc & ne danse point.

La comédie nous représente les caractères ridicules , afin que le spectateur s'y corrige de ses défauts ; comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Il y a bien des originaux que la comédie n'a point encore exposés à la risée du public. Nous en citerons ici quelques-uns qui retiennent leur place ; c'est l'histoire & les mémoires du temps qui nous les fourniront.

Le chevalier Folard avoit été , en 1706 , envoyé à Modène pour aider de ses conseils , en cas de siège , le gouverneur de cette place , de la capacité duquel on doutoit. Je me rends chez lui , dit cet auteur , dans ses commentaires sur Polybe , mais je choisiss mal mon temps. J'avois déjà appris d'un officier du Vexin , qu'une infinité de maîtres s'étoient chargés de son éducation. Je le trouvai avec un rabbin célèbre , nommé Baba-à-chai. Dès qu'il me vit , il me dit fort poliment qu'il savoit le sujet de ma venue ,

Pp

& qu'il étoit fort ravi de m'avoir pour collègue. Je lui répondis qu'on ne m'envoyoit pas sur ce pied-là, mais pour lui obéir dans l'exécution de ses ordres, & pour le soulager lorsqu'il m'en croiroit capable. *J'apprends l'hébreu comme vous voyez*, me dit-il, *un peu tard à la vérité, mais j'espère d'en voir le bout & de bien d'autres connoissances.* Je me répondis que je le louois d'employer si bien son temps. Il renvoya le rabbin; mais à peine étoit-il dehors, que voilà un maître à danser qui entre. *Vous me pardonnerez*, dit-il, *je mets ainsi la matinée à profit : l'après-dinée sera toute pour vous.* Je lui répondis que, s'il le permettoit, je le verrois en mouvement avec plaisir. Je le vis donc danser & bondir avec une légèreté surprenante pour un homme de soixante-huit ans. Je crus en être quitte pour cette folie; mais je me trompois. Le maître à danser étoit à peine parti, qu'un maître de musique se présenta. Je tombai de ma hauteur en voyant tout cela. Voilà mon homme qui se met à chanter, ou, pour mieux dire, à croasser : j'en fus étourdi. Cela finit enfin par un poète, qui venoit aussi régulièrement que les autres, lui expliquer les plus beaux endroits du Tasse. Mais il s'en falloit de beaucoup que je fusse au fait de ce caractère : il étoit amoureux & dévot. On peut bien juger qu'il n'avoit aucun temps à perdre. Je fus obligé de le laisser-là, & d'avoir recours au commissaire ordonnateur, sur qui le bonhomme s'étoit déchargé de toutes les fonctions de gouverneur, tant ses occupations étoient grandes.

L'abbé Arnaud, accompagnant son oncle l'évêque d'Angers, dans un voyage de Rome, passa par Florence, où il alla rendre visite au grand duc de Toscane, dont il raconte cette singularité. « Je l'ai vu », dit-il dans ses mémoires, « le promener dans sa chambre au milieu de deux grands thermomètres, sur lesquels il avoit les yeux continuellement at-

« rachés , & s'ôter & se remettre des calottes , dont
 « il avoit toujours cinq ou six à la main , selon les
 « degrés de froid ou de chaud que ces machines lui
 « marquoient. C'étoit une chose assez plaisante à
 « voir. Il n'y a point de joueur de gobelets qui soit
 « plus adroit à les manier , que ce prince l'étoit à
 « changer ses calottes. »

Un gentilhomme montroit à un amateur sa collection de tableaux , & s'arrêtant vis-à-vis un petit tableau : Voilà , s'écria-t-il , un morceau sans prix. L'amateur l'observa quelques instans , & cherchoit à y découvrir les beautés dont le gentilhomme paroïssoit extasié , lorsque celui-ci lui dit : « Monsieur ,
 « le mérite de ce morceau n'est pas en lui-même ,
 « mais dans la manière dont il a été fait. Le peintre
 « a tracé le tout avec son pied , & il tenoit le pin-
 « ceau entre ses orteils. Je l'ai acheté fort cher , car
 « les talens particuliers méritent récompense. »

L'abbé de Marolles nous rapporte dans ses mémoires , que son père , très-bon gentilhomme , s'étonnoit qu'un homme comme lui , qui avoit couru tant de périls à la guerre , fût réduit à mourir dans son lit. Quoi , disoit-il , ce n'est pas les armes à la main qu'il faut que je quitte la lumière ? Il se faisoit alors apporter sa pertuisane , & s'en servoit pour se soutenir au lieu de bâton. Il observoit la même cérémonie toutes les fois qu'il se faisoit saigner , sous prétexte qu'un homme de guerre ne devoit répandre son sang que les armes à la main.

Un homme de condition , connu par ses singularités , soutenoit qu'il étoit possible à l'homme de se fabriquer des aîles & de voler. Il voulut lui-même le prouver par l'expérience , & il réussit assez pour tomber à quelques pas de son balcon , & se casser une jambe. Son valet de chambre , dont ce nouveau Dédale avoit voulu faire un Icare , refusa constamment de partir le premier , malgré toutes les instan-

ces. Il alléguoit pour raison qu'un domestique doit se céder à son maître.

C'est le même qui répondit à celui qui vint lui annoncer que le feu étoit chez lui, qu'il n'étoit pas fait pour garder sa maison.

Milord Lanesbrow, dont parle Pope dans ses épitres morales, étoit si passionné pour la danse, que l'âge & la goutte ne purent lui ôter ce plaisir. Il dansoit même au milieu des accès les plus cruels de la goutte; &, comme on le pense bien, il n'alloit pas beaucoup de mesure. A la mort du prince de Danemarck, époux de la reine Anne, il demanda à cette reine une audience particulière : c'étoit pour lui représenter qu'elle feroit très-bien de danser, afin de conserver sa santé, & dissiper son chagrin.

Un marchand qui avoit passé d'Angleterre dans une des isles de l'Amérique, y acquit une fortune assez considérable; mais il crut qu'il ne pourroit pas être heureux, s'il ne la partageoit avec une femme de mérite : & comme il n'en trouvoit dans l'isle aucune qui lui convînt, il prit le parti d'écrire à un de ses correspondans à Londres, dont il connoissoit l'exactitude & la probité. Comme il n'avoit d'autre style que celui du commerce, il écrivit à son ami une lettre, dans laquelle, après lui avoir parlé de plusieurs affaires, il vint à l'article de son mariage. Voici la teneur de cet article :

« *Item*, voyant que j'ai pris la résolution de me
 » marier, & que je ne trouve pas ici un parti con-
 » venable pour moi, ne manquez pas de m'envoyer
 » par le premier vaisseau chargé pour cette place,
 » une jeune femme des qualités & de la forme sui-
 » vantes. Quant à la dot, je n'en demande point ;
 » qu'elle soit d'une honnête famille, entre vingt &
 » vingt-cinq ans ; d'une taille moyenne & bien pro-
 » portionnée ; d'un visage agréable ; d'un caractère
 » doux ; d'une réputation sans tache ; d'une bonne

» fanté , & d'une constitution assez forte pour sup-
» porter le changement de climat , afin de n'être
» pas obligé d'en chercher une autre par le défaut.
» subit de celle-ci ; ce qu'il faut prévenir autant que
» faire se pourra , vu la grande distance & le dan-
» ger des mers. Si elle arrive conditionnée comme
» ci-dessus , avec la présente lettre , endossée par
» vous , ou du moins avec une copie bien attestée ,
» crainte de méprise ou de tromperie , je m'engage
» à faire honneur à ladite lettre , & à épouser la
» porteuse à quinze jours de vue. En foi de quoi
» j'ai signé celle-ci , &c. » Le correspondant de
Londres lut & relut cet article extraordinaire , qui
traitoit la future épouse sur le même pied que les
balles de marchandises qu'il devoit envoyer à son
ami ; il admira la prudente exactitude & le style la-
conique de cet Américain , & il songea à le servir
selon son goût. Après plusieurs recherches , il crut
avoir trouvé la femme qu'on demandoit , dans une
demoiselle aimable , mais sans fortune , & qui ac-
cepta la proposition. Elle s'embarqua sur un vais-
seau avec les marchandises , & bien pourvue de
certificats en bonne forme , endossés par le cor-
respondant. Elle étoit comprise dans l'envoi , en
ces termes : « *Item* , une fille de vingt-un an , de la
» qualité , forme & condition comme par ordre ;
» ainsi qu'il conste par les attestations qu'elle pro-
» duira. » Avant le départ de la demoiselle , le cor-
respondant avoit fait partir des lettres d'avis par
d'autres vaisseaux , pour informer son ami qu'il lui
envoyoit , par tel bâtiment , une jeune personne
telle qu'il l'avoit demandée. Les lettres d'avis , les
marchandises , la demoiselle , tout arriva heureu-
sement au port. Notre Américain se trouva au dé-
barquement , & vit sortir une personne très-aima-
ble , & qui , l'ayant entendu nommer , lui dit :
« Monsieur , j'ai une lettre de change sur vous , &

« j'espère que vous y ferez honneur. » Elle lui remit en même-temps la lettre de son correspondant, sur le dos de laquelle étoit écrit : *La porteuſe d'icelle eſt l'épouſe que vous m'avez donné ordre de vous envoyer.* « Mademoiſelle, dit l'Américain, je n'ai jamais » laiſſé proteſter mes lettres de change, & je vous » jure que je ne commencerai point par celle-ci; je » me regarderai comme le plus heureux des hommes, si vous me permettez de l'acquitter. » Cette première entrevue fut bientôt ſuivie des noces; & ce mariage eſt devenu un des plus heureux de la colonie. *Papiers Anglois de 1761.*

R O I.

UN monarque, chargé par devoir de veiller au gouvernement de ſes états, à mauvaiſe grace de ſ'occuper d'études qui peuvent l'en distraire. C'eſt ce qu'un muſicien oſa un jour faire ſentir à Philippe, roi de Macédoine. Ce prince lui faiſoit un reproche de ce que l'air qu'il venoit de chanter n'étoit pas ſelon les règles. « A Dieu ne plaiſe, ſeigneur, lui » répondit ce muſicien, que vous ſoyez jamais ſi » malheureux que de ſavoir ces choſes-là mieux » que moi ! »

Un roi de Perſe avoit un fils très-difforme, mais doué des vertus les plus éminentes. Cependant ſon père le haïſſoit; & avoit accordé ſon amitié à ſes autres enfans, qui brilloient par leurs qualités extérieures. La guerre s'éleva : l'armée du roi, commandée par ſes enfans, murmuroit ſur l'incapacité de ſes généraux, & commençoit à plier. Le jeune prince, qui avoit en bravoure tout ce qui lui manquoit en beauté, dit alors à ſes amis : Allons, en combattant, nous ne riſquons que nos jours; en fuyant, nous expoſons l'armée & le royaume. Il

marche à l'ennemi, & revient vainqueur. Son père reconnut sa faute, l'embrassa, & le déclara son héritier. Ses frères, jaloux & irrités, tentèrent de l'empoisonner. Il découvrit leurs complots, & leur dit : Qu'espériez-vous de ma mort ? si l'aigle n'existoit pas, seroit-ce le hibou qui régneroit sur les oiseaux ? Le roi, instruit de leur crime, les condamna à mourir, & dit à leur frère, qui demandoit leur grace : « Dix pauvres dorment sur le même fumier, & deux rois ne peuvent être assis sur le même trône. *Extrait de Sadi.* »

Le seul éloge digne d'un roi, est celui qui sort de la bouche d'un homme libre. « Malheur aux souverains qui commandent à des peuples esclaves, » disoit un roi d'Orient, que la passion de la gloire enflammoit. Hélas ! les douceurs d'une juste louange, dont les dieux & les héros sont si avides, ne sont pas faites pour eux. O peuples assez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos maîtres, vous avez perdu le droit de les louer ! L'éloge de l'esclave est suspect ; l'infortuné, qui le régit, ignore toujours s'il est digne d'estime ou de mépris. Eh ! quel tourment pour une ame noble, que de vivre livrée au supplice de cette incertitude ! »

Orangzeb, qui est mort empereur des Mogols en 1707, sortoit d'une longue maladie, & travailloit plus que sa foiblesse ne pouvoit lui permettre. Un ministre lui représenta combien cet excès de travail lui étoit dangereux, & quelles suites il pouvoit avoir. Orangzeb lui lança un regard méprisant & indigné ; & se tournant vers les autres courtisans, il leur dit ces mots, où respire toute la hauteur de son ame : « N'avouez-vous pas qu'il y a des circonstances où un roi doit hazarder sa vie, & périr les armes à la main, s'il le faut, pour la défense de la patrie ? & ce vil flatteur ne veut pas que je

P p iv

« consacrer mes veilles au bonheur de mes sujets.
 « Croit-il donc que j'ignore que la divinité ne m'a
 « conduit sur le trône que pour la félicité de tant
 « de millions d'hommes qu'elle m'a soumis ? Non ,
 « non , Oramgzeb n'oubliera jamais le vers de Sa-
 « di : *Rois, cessez d'être rois, ou regnez par vous-*
 « *mêmes.* Hélas ! la grandeur & la prospérité ne
 « nous tendent déjà que trop de pièges : malheu-
 « reux que nous sommes ! tout nous entraîne à la
 « mollesse , les femmes par leurs caresses , les plai-
 « sirs par leurs attraits. Faudra-t-il que des ministres
 « élèvent encore leur voix perfide pour combattre
 « la vertu toujours foible & chancelante des rois ,
 « & les perdre par de funestes conseils ? » *Révolu-*
tions des Indes.

Un jeune roi de Perse , s'abandonnoit à la diffi-
 pation & à tous les plaisirs que lui préparoient les
 courtisans. Un jour il chantoit dans un festin ces
 paroles. « Je jouissois du moment qui est passé , je
 jouis encore du moment qui passe , & je commence
 à jouir de celui qui succède ; content & tranquille ,
 l'espérance d'aucun bien , la crainte d'aucun mal ,
 ne me donnent d'inquiétude. » Un pauvre , assis sous
 la fenêtre de la salle du festin , entendit le roi , & lui
 cria : Si tu es sans inquiétude pour ton sort , n'en
 as-tu jamais pour le nôtre ? Le roi fut touché de ce
 discours , il s'approcha de la fenêtre , regarda quel-
 que temps le pauvre avec attention , & sans lui
 parler , lui fit donner une somme considérable. Il
 sortit ensuite de la salle du festin en faisant des ré-
 flexions sur sa vie passée : elle avoit été opposée à
 tous ses devoirs ; il en eut honte : il prit en main
 les rênes du gouvernement , qu'il avoit jusqu'alors
 abandonnées à ses favoris. On le vit travailler assi-
 duement , & en peu de temps il rétablit l'ordre &
 le bonheur dans l'empire. Depuis qu'il étoit occu-
 pé de l'administration de ses états , on lui faisoit

souvent des plaintes de la licence & du désordre dans lesquels vivoit le pauvre qu'il avoit enrichi. Enfin , il le vit un jour à la porte du palais : il étoit couvert de lambeaux , & il revenoit demander l'aumône. Le roi , le montrant à un des sages de sa cour , lui dit : Vois-tu les effets de la bonté ? Tu m'as vû combler cet homme de richesses , vois-tu quel en est le fruit ? Mes bienfaits ont corrompu ce pauvre ; ils ont été pour lui une source de nouveaux vices & d'une nouvelle misère. Cela est vrai , lui répondit le sage , parceque tu as donné à la pauvreté ce que tu ne devois donner qu'au travail. *Extrait du premier chap. de Sadi , intitulé : Des mœurs des rois.*

Nourshivan , surnommé le Juste , & qui étoit monté sur le trône de Perse , étant à la chasse , voulut manger du gibier qu'il avoit tué ; mais il n'avoit pas de sel , il en envoya chercher au village le plus voisin , en défendant , sous les peines les plus terribles , de le prendre sans le payer. Quel mal arriveroit-il , dit un des courtisans , si l'on ne payoit pas un peu de sel ? Si un roi , répondit Nourshivan , cueille une pomme dans le jardin de ses sujets , le lendemain les courtisans couperont l'arbre. *Journal étranger.*

Un roi d'Arabie , fit récompenser un de ses officiers avec magnificence , non pas que cet officier eût de grands talens , non qu'il eût rendu de grands services ; mais il remplissoit ses devoirs avec exactitude. L'exactitude dans les officiers du prince , ajoute le sage Sadi , est la marque la plus certaine d'un empire bien gouverné.

Un calife , qui faisoit jeter de l'or dans une citerne , s'écrioit : Fasse le ciel que je vive assez pour la remplir ! A ces mots : son favori frémit d'indignation , & veut s'éloigner. Le calife l'arrête ; où vas-tu , lui dit-il ? Pardonnez-moi , seigneur ,

répond le favori ; je me suis ressouvenu d'avoir accompagné votre aïeul en ce même lieu ; la citerne étoit pleine ; en la voyant , il soupira , des larmes coulèrent de ses yeux , & il dit : O Dieu de Mahomet , faites moi vivre assez , pour employer ces richesses à rendre mes sujets heureux.

Un roi mourut sans laisser d'héritiers , & par son testament , il donna sa couronne à celui qui , après sa mort , entreroit le premier dans la ville. Un pauvre Santon , sorte de religieux Turc , parut aux portes lorsque le roi venoit d'expirer , & il fut couronné. Il eut à soutenir des guerres intestines & étrangères , à ranimer le commerce , à diminuer les impôts , à faire fleurir les arts , & à pourvoir à la subsistance de son peuple ; il étoit rempli de soins & dévoré d'inquiétudes. Un de ses compagnons vint le voir , & lui dit : Graces soient rendues au Dieu tout-puissant , qui vous a élevé à un si haut degré de gloire & de puissance ! Ah mon ami , lui dit le roi , au lieu de rendre graces à Dieu de mon élévation , demande lui pour moi le courage & la patience ; plains moi , au lieu de me féliciter ; dans mon ancien être je ne souffrois que de mes besoins , & je souffre aujourd'hui des besoins de chacun de mes sujets. *Sadi.*

Un roi de Perse avoit étendu la main de l'iniquité sur les biens de ses sujets ; il leur marquoit du mépris , & il les tenoit dans un cruel esclavage. Impatiens d'un joug si humiliant & si rude , la plupart abandonnèrent leur patrie & cherchèrent un asyle chez l'étranger. Les revenus du prince diminuèrent avec le nombre de ses sujets : il se trouva bien-tôt sans défenseurs ; ses voisins en profitèrent , & il fut détrôné. Un roi doit nourrir son peuple de sa propre substance , parcequ'il tient son royaume de son peuple. Tout citoyen est soldat sous un roi juste. *Sadi.*

Je m'assis un jour, dit le même sage, à la porte d'une mosquée de Damas, & auprès du tombeau du prophète Jean : que la paix soit avec lui ; un roi d'Arabie, fameux par ses cruautés & par ses injustices, vint faire sa prière au tombeau du prophète. Ainsi, tout ce qui est homme, dans quelque rang qu'il soit placé, quel que soit sa fortune, a toujours des grâces à demander à Dieu. Ce roi me regarda & me dit : Prie pour moi, & puissent tes prières me faire obtenir le secours dont j'ai besoin : la crainte d'un ennemi puissant agite mon âme. Je lui répondis : fais grâce au foible, soulage le pauvre, rends la justice à tous, & tu ne craindras point d'ennemis. Vois-tu venir le jour de la justice divine ? Le vois-tu ? O fils d'Adam ! la nature vous crie que vous êtes tous les membres d'un même corps.

Un jeune roi, à son avènement au trône, avoit trouvé des trésors immenses dans les coffres de son père ; la main de la magnificence s'ouvrit, & les richesses du prince se repandirent sur son peuple. Un courtisan en fit des reproches au prince : Si l'ennemi venoit sur vos frontières, quels moyens auriez-vous de lui résister, après avoir distribué votre argent à vos sujets ? Alors, répondit le roi, je le redemanderai à mes amis.

O rois ! craignez les plaintes des malheureux ; elles pénètrent les cieux, elles changent la face des empires ; il ne faut qu'un soupir de l'innocence opprimée pour remuer le monde. *Sadi.*

RUSES DE GUERRE.

Frontin, capitaine Romain, qui vivoit sous Vespasien, nous a laissé quatre livres de *stratagèmes*

de guerre des anciens. Nous nous contenterons de rapporter quelques anecdotes relatives à cet objet, tirées de nos histoires modernes.

Durant la ligue de Cambrai, les Impériaux s'étant emparés en 1510 de Verone, les habitans appellèrent les Vénitiens, leurs anciens maîtres, pour chasser les nouveaux dont ils étoient mécontents. Les mesures furent mal prises : on découvrit la conspiration, & on la dissipa. Quelques jours après, la garnison s'avisa d'un stratagème, pour connoître ceux d'entre les habitans qui étoient le plus dévoués à la république, afin de les punir comme coupables du complot dont on ne pouvoit pas découvrir les auteurs. Une troupe de la garnison courut en tumulte par la ville sur le milieu de la nuit, battant la marche à l'Italienne, & criant : *Vive Saint Marc*. Plusieurs habitans, trompés par ces apparences, leur répondent par des cris de joie, & en chargeant les Allemands d'imprécations. Dans la crainte d'un désordre, on se contenta de marquer les maisons de ces imprudens ; mais aussi-tôt que le jour fut venu, elles furent saccagées, & les maîtres rançonnés, comme des gens pris au service de l'ennemi. *Justiniani*.

Lors du siège de Metz, en 1552, par Charles-Quint, le gouverneur se trouvant pressé, fit adroitement tomber entre les mains des Espagnols, une lettre écrite au roi son maître. Il faisoit dans cette lettre de fausses confidences de la situation, & marquoit qu'il n'avoit plus d'inquiétude depuis que l'ennemi avoit pris le parti d'attaquer du côté où les fortifications étoient les plus considérables, & où on avoit eu le temps d'achever une bonne coupure. Cet artifice trompa les assiégeans, qui dirigèrent aussi-tôt leurs batteries contre un front d'une meilleure défense que la première. Ces variations ayant fait languir le siège, donnèrent au gouverneur le

temps qu'il desiroit pour ses opérations. *Réflexions militaires de Santacruz.*

Ce stratagème des assiégés avoit peut-être contribué , autant que leur valeur , à faire échouer l'entreprise de Charles-Quint. Cet empereur voulut , l'année suivante , prendre sa revanche. Les Cordeliers de Metz , venoient d'y convoquer une assemblée générale où devoient se rendre des religieux de plusieurs nations. Il falloit , pour la subsistance de ces religieux , des provisions considérables ; & on en transportoit tous les jours de la campagne. Parmi les tonneaux remplis de bière ou de vin , l'ennemi en fit passer plusieurs qui étoient pleins d'armes ; & un assez grand nombre de soldats Allemands & Espagnols s'introduisirent dans la ville sous l'habit de Cordelier. Il étoit dit , que la garnison de Thionville , qui étoit nombreuse , paroîtroit au jour marqué à la vue de Metz. On comptoit bien , que les François ne manqueroient pas de sortir sur elle. Le projet étoit , de faire attaquer , dans l'instant , ce qui seroit resté dans la place par les soldats déguisés en Cordeliers , & par un assez grand nombre d'habitans qui étoient du complot. On devoit tout de suite se saisir des portes , & les remettre aux troupes que l'empereur tenoit toutes prêtes. Mais l'homme actif & vigilant qui commandoit dans la place , *Vieilleville* , ayant soupçonné la conspiration , il parvint à en avoir secrètement les détails & la preuve. Il fit aussi-tôt donner les signaux convenus avec les Allemands , qui s'avancèrent au nombre de quatre mille , & donnèrent dans l'embuscade qui leur avoit été dressée. Tout ce corps fut pris , tué , ou dispersé. Les traitres subirent le sort qu'ils méritoient. *Mémoires du maréchal de Vieilleville.*

Jean Sigismond , qui s'étoit mis sous la protection des Turcs , se servit , en 1564 , de cette ruse

singulière pour surprendre Zathmar, ville de Hongrie. Il fit marcher de nombreux troupeaux qui, en passant sous les murs de la place avec leurs bergers, firent lever une poussière si épaisse, que la garnison ne put rien voir. Melchior Balazzo, auquel la forteresse appartenait, voulut savoir la raison de cette espèce de nuage. Comme ceux qu'il envoya lui rapportèrent qu'ils n'avoient vu que des bestiaux, il les crut, & la garnison resta, comme lui, en repos & dans une grande sécurité. Mais les troupeaux étant passés, des troupes qui les suivent, s'approchent à la faveur de la poussière dont l'air est encore obscurci; avant qu'on les ait aperçues, elles attaquent la ville de tous côtés. La terreur, qui est presque inséparable de la surprise, est générale. Les assaillans se rendent sans peine maîtres de la place, & enlèvent Balazzo, sa femme, ses enfans & ses trésors. *De Thou.*

En 1573, Harlem, menacée d'être investie par les Espagnols, s'étoit ménagée les moyens d'être instruite des efforts que d'autres villes, ses alliées, faisoient en sa faveur. Les habitans avoient, par une précaution connue de l'antiquité, & fort commune dans le levant, fait passer aux villes de la confédération, plusieurs pigeons élevés dans la leur. Toutes les fois qu'il étoit nécessaire de leur donner quelque avis, on attachoit une lettre sous l'aile d'un de ces oiseaux, & on le lâchoit. Il ne manquoit jamais de voler droit à Harlem. De cette manière, les citoyens & les troupes à qui on annonçoit de prompts & puissans secours, étoient encouragés à faire une brave résistance. *Histoire des Provinces-unies.*

Les Espagnols, chassés de Mastrich en 1576 par les habitans, étoient restés les maîtres de Wich, foible partie de la place, séparée de l'autre par la Meuse. Les vaincus, humiliés d'un affront qu'ils ne

pouvoient attribuer qu'à leur négligence , cherchèrent à le réparer sur le champ. Il n'y avoit d'autre obstacle que quelques canons placés sur le pont qui joignoit les deux villes. Ils s'avisent , pour éviter ce danger , de mettre devant eux les femmes de Wich. Avec ce rempart , ils entrent sur le pont ; & couverts de ces étranges boucliers , ils font feu sur les citoyens qui , ne pouvant se défendre sans tirer sur leurs parentes , ou du moins , sur des femmes de leur parti , quittent leur poste , se réfugient dans leurs maisons , & abandonnent le champ de bataille aux Espagnols. Ceux-ci , par ce stratagème , se trouvèrent maîtres de la ville sans avoir essuyé aucun risque. *Strada.*

Le prince Maurice d'Orange avoit , en 1590 , formé le dessein de surprendre Bréda. Pour y réussir , il charge un navire de tourbes , que , faute de bois , on brûle dans les Pays-Bas. Sous ces tourbes sont cachés soixante - huit hommes choisis , & commandés par Heraugières , gentilhomme , également brave & intelligent. Le bâtiment , étant arrivé par le canal aux pieds de la citadelle , est visité ; on n'y trouve que des tourbes , & il est permis de les décharger , parce que la garnison en a besoin. Il étoit temps que l'expédition finît. Soit que le navire fût usé , ou que les glaces l'eussent ouvert , il faisoit eau de tous côtés , & les soldats qui étoient au fond de cale souffroient de grandes incommodités. Un d'entre eux , ne pouvant étouffer sa toux , & craignant de découvrir ses compagnons par le bruit qu'il fait , a le courage de leur présenter son épée , & les prie de la lui passer au travers du corps. Mais , pour empêcher de rien entendre , les matelots se mettent à agiter la pompe sans discontinuation , jusqu'à ce que les portefaix aient fini leur ouvrage , & que les soldats soient sortis de l'endroit où ils sont. Alors rien ne tra-

verse plus l'entreprise ; les Espagnols sont surpris & forcés. *De Thou.*

Pendant les guerres de la ligue , Porto-Carrero , général de l'armée Espagnole au secours des ligueurs , forma le projet , en 1597 , de surprendre Amiens , place François de son voisinage , où il savoit que le service se faisoit très-négligemment. Il place pour cet effet , pendant une nuit obscure , des sentinelles qui doivent arrêter tous ceux qui iront du côté d'Amiens. Il s'en approche lui-même avec cinq cens hommes choisis qu'il fait cacher dans des haies & dans des masures fort près de la place. Trente autres Espagnols , habillés en payfans & en payannes , les uns avec des hortes , les autres avec des paniers , s'avancent jusqu'à l'entrée. Ils conduisent trois chariots , dont l'un doit s'arrêter sous la porte , à l'endroit qui répond à la herse , pour la soutenir lorsqu'on l'abattra. Aussi-tôt que la porte est ouverte , deux des chariots entrent. Les soldats qui conduisent le troisième , chargé de sacs de noix , s'arrêtent à l'endroit marqué. Un d'entre eux ouvre à dessein un de ces sacs , & les noix se repandent devant le corps-de-garde. Tandis que les bourgeois qui composoient le corps-de-garde se font un amusement de les ramasser , ils sont tués ou mis en fuite par les soldats déguisés. Les cinq cens hommes cachés dans le voisinage , accourent aussi-tôt & entrent sans opposition par la porte que la charette a empêché de fermer. Ils se rendent maîtres sans combat , des rues , des remparts , & enfin , de la place entière. On peut croire que l'on seroit aujourd'hui fort mal reçu à demander aux bourgeois d'Amiens *combien valent les noix.*

Les François assiégeoient Turin en 1640 , & ils étoient eux-mêmes assiégés dans leur camp par les Espagnols. Comme la disette des vivres étoit très-grande

grande dans la ville , un des ingénieurs de l'armée Espagnole imagina de mettre dans des mortiers d'une nouvelle espèce , des boulets creux & remplis de afrine ; qui , étant poussés par une plus forte charge qu'à l'ordinaire , passaient par-dessus la tête des assiégeans & alloient tomber dans la ville. Mais ce secours , plus ingénieux qu'utile , fut bien-tôt abandonné , parcequ'il fournissoit peu & trop chèrement. *Nani , Histoire de Venise.*

En 1643 , Saint-Preuil , gouverneur d'Amiens , qui comptoit beaucoup sur une ruse qu'il avoit imaginée pour s'emparer d'Arras , vouloit engager un nommé *Courcelles* à l'exécuter. J'ai fait choix de vous , lui dit-il un jour , comme du plus sage soldat que je connoisse , pour un coup qui fera votre fortune. Il s'agit de surprendre Arras , & voici comme je l'ai conçu. Vous vous déguiserez en paysan , & vous irez vendre des fruits sur la place. Après que vous y aurez été quelque temps , vous prendrez querelle avec quelqu'un que vous tuerez d'un coup de poignard. Vous vous laisserez prendre : on vous fera votre procès sur le champ , & on vous condamnera à être pendu. Vous savez que la coutume d'Arras est de faire les exécutions hors de la ville ; c'est là-dessus que roule mon dessein. Je disposerai une embuscade auprès de la porte par laquelle on vous fera sortir. Mes gens s'en rendront les maîtres , dès qu'ils verront qu'on sera attaché au spectacle. Je marcherai dans l'instant pour les soutenir , & m'assurer en même temps de la place. Après quoi je suis à vous & vous délivrerai. Voilà mon dessein : qu'en dites-vous ? Il est beau , répliqua *Courcelles* ; mais la chose mérite bien quelques réflexions. Eh bien , songez-y , dit Saint-Preuil ; & je saurai demain votre résolution. Le lendemain , *Courcelles* alla le trouver , & lui dit : *Votre dessein me paroît admirable ; mais je vous prie*

de trouver bon que je commande l'embuscade , & que vous soyez le patient.

Les Anglois avoient fait , en 1694 , des armemens considérables pour détruire les villes maritimes de France. Après avoir ruiné Dieppe , ils se portent vers le Havre. Ceux qui commandent dans la place , s'avisent de faire des amas de bois à quelque distance de la ville , à dessein d'y mettre le feu & d'y attirer les bombes. Cet arrangement est à peine exécuté , que le bombardement commence à neuf heures du soir , & continue toute la nuit. Les monceaux de bois ayant été allumés à propos , les uns après les autres , toutes les bombes sont lancées de ce côté là. Il n'y a que celles qui sont envoyées par des canonniers peu intelligens , qui tombent dans la place , où il y a à peine cinq ou six maisons endommagées. L'amiral Berckley , trompé par les apparences , se retire le lendemain , bien convaincu qu'il ne laisse qu'un tas de ruines , où on avoit vû la veille une ville florissante. *De Rien-court.*

En 1702 , des maraudeurs François avoient comploté , avant l'ouverture de la campagne , de surprendre le fort de Schenek , où les habitans du pays avoient mis leurs effets les plus précieux. Ils se séparent pour cet effet en deux troupes , dont l'une feint d'être Hollandoise. Elles marchent par différens chemins , & compassent si bien leur marche , qu'elles se rencontrent à la vue du fort. Elles paroissent se charger avec beaucoup d'animosité & de vigueur. Les faux Hollandois plient , plusieurs se laissent tomber comme morts , le reste prend la fuite vers le fort , priant en Flamand qu'on leur sauve la vie. On leur ouvre les portes ; ils s'en rendent les maîtres , introduisent leurs camarades , & font un butin immense. *Continuation de l'histoire d'Angleterre de Rapin Thoyras.*

Pierre I. assiégeoit Derpt, ville d'Estonie, en 1704. Pendant ce siège, il intercepte une lettre qui lui apprend que les assiégés attendent de moment en moment un secours qui doit se jeter dans la place. Il ordonne aussitôt à trois ou quatre de ses régimens de prendre des uniformes & des drapeaux Suédois. Le corps prétendu Suédois attaque les tranchées; les Russes, après les avoir défendues quelque temps, s'enfuient: la garnison ne se doutant point du stratagème, sort pour achever la déroute. Alors les vainqueurs & les vaincus se réunissent, fondent avec impétuosité sur des gens qui ne sont point préparés à les recevoir, & en font un grand carnage. Le petit nombre de ceux qui rentrent dans la ville, ne se trouve pas en état de la défendre, & est obligé bien-tôt après de capituler. *Mémoires du règne de Pierre le Grand.*

Pendant le siège de Turin, en 1706, par les François, le duc de Savoye fit entrer dans la place, des munitions qu'il confia au courant de la rivière, après les avoir enfermées dans des peaux. Une partie de chaque peau étoit pleine de vent, & l'autre partie contenoit précisément le poids nécessaire pour que ces peaux pussent se soutenir entre deux eaux. *Réflexions militaires de Santa-Cruz.*

Le duc de Bourgogne, ayant sous lui Vendôme, commandoit en 1708 l'armée destinée à troubler le siège de Lille. Il avoit un avis de la dernière importance à faire passer dans la place. Il désespéroit d'en venir à bout, lorsqu'un capitaine, dans le régiment de Beauvoisis, nommé *Dubois*, s'offrit pour ce service, aussi difficile qu'essentiel. Comme il est excellent nageur, il compte en venir à bout par sept canaux qu'il faut traverser. Arrivé au premier, il se déshabille, cache ses habits, & franchit successivement tous les canaux, en nageant entre deux eaux, sans être ni vu ni entendu par les gardes postées de

ce côté-là. Aussi-tôt que cet homme intrépide s'est acquitté de sa commission, il prend les ordres du maréchal de Boufflers, qui commandoit dans la place, & regagne le camp de la même manière, & avec autant de bonheur qu'il avoit pénétré dans la ville. L'action hardie de cet officier fut bientôt répandue, & le prince Eugene lui-même, qui conduisoit le siège, la proposoit aux officiers comme un modèle de courage, de zèle, & d'intelligence.

Hist. du Prince Eugene.

Dans la dernière guerre contre l'Angleterre, une frégate Angloise s'étant approchée à la vue de Calais, fit les signaux de détresse, pour attirer quelques bâtimens, & se saisit de la chaloupe & des matelots qui venoient généreusement à son secours. Cet indigne stratagème trouva des censeurs & des vengeurs parmi même la nation ennemie. En effet, de pareilles ruses outragent la nature, & tendent à empêcher les effets d'une charité secourable.

L'auteur du *Pour & Contre*, a rapporté ce trait singulier & cruel de politique de Mehemet Almehdi, roi de Fez, prince ambitieux, rusé, hypocrite habile, & déiste décidé. Ce prince eut une longue guerre à soutenir contre des peuples voisins qui refusoient de se soumettre à sa tyrannie. Il remporta sur eux plusieurs victoires; mais ayant ensuite perdu une bataille, où il avoit exposé ses troupes avec une fureur aveugle, elles se rebutoient jusqu'à refuser d'aller à l'ennemi. Voici le stratagème dont il s'avisa pour leur inspirer du courage. Il assembla secrètement un certain nombre de ses officiers les plus affectionnés, & leur proposa des récompenses considérables, s'ils vouloient consentir qu'il les enfermât, pour quelques heures, dans des tombeaux, comme s'ils eussent été tués au combat; qu'il leur laisseroit une ouverture suffisante pour respirer, & que, lorsque par une superstition qu'il alloit répan-

dire adroitement dans l'armée, on viendroit les interroger, ils répondissent qu'ils avoient trouvé ce que leur roi leur avoit promis; qu'ils jouissoient des récompenses du martyre, & que ceux qui les imiteroient en combattant vaillamment, & qui mourroient dans cette guerre, jouiroient de la même félicité. La chose s'exécuta comme il l'avoit proposée. Il mit ses plus fidèles serviteurs parmi les morts, les couvrit de terre, & leur laissa un petit soupirail pour respirer. Ensuite il rentra au camp, & faisant assembler les principaux chefs vers le milieu de la nuit: Vous êtes, leur dit-il, les soldats de Dieu, les défenseurs de la foi, & les protecteurs de la vérité. Disposez vous à exterminer nos ennemis, qui sont aussi ceux du très-haut, & comptez que vous ne retrouverez jamais une occasion si certaine de lui plaire. Mais comme il pourroit se trouver parmi vous des lâches & des stupides, qui ne s'en rapporteroient point à mes paroles, je veux les convaincre par la vûe d'un grand prodige. Allez au champ de bataille, interrogez ceux de nos frères qui ont été tués aujourd'hui; ils vous assureront qu'ils jouissent du plus parfait bonheur, pour avoir perdu la vie dans cette guerre. En même-temps il les conduisit sur le champ de bataille, où il cria de toute sa force: O assemblée de fidèles martyrs, faites-nous savoir ce que vous avez vu des merveilles du Dieu très-haut! Ils répondirent: Nous avons reçu du Tout-puissant des récompenses infinies, & qui ne peuvent être conçues par les vivans. Les chefs, surpris de cette réponse, coururent la publier dans l'armée & réveillèrent le courage dans le cœur de tous les soldats. Tandis que cela se passoit au camp, le roi feignant une extase, causée par ce miracle, étoit demeuré près des tombeaux où ses serviteurs ensevelis attendoient leur délivrance; mais il boucha les trous par lesquels ils respiroient, & les envoya recueillir,

par ce barbare stratagème ; les récompenses qu'ils venoient d'annoncer aux autres,

S A I L L I E.

C E mot, qui vient du Latin *Salire*, sauter, signifie le passage brusque d'une idée à une autre, dont le rapport trop éloigné, n'étoit pas d'abord aperçu. Les saillies tiennent le même rang, dans les opérations de l'esprit, que l'humeur ou la boutade dans les affections du cœur. Ces transitions subites, & inattendues, ne supposent pas toujours une grande étendue de lumière ; mais elles caractérisent l'esprit. Les gens gais ont des saillies de plaisanteries ; les méchans, de méchancetés ; les personnes naïves, de naïvetés, &c. *Voyez Contes, bons Mots, Sarcasmes, Naïvetés.*

Ceux qui ont une imagination heureuse, ont des saillies d'imagination. Nous donnerons pour exemple ces pensées de l'auteur de *l'Esprit des Loix*. La clôture des femmes en Orient, suit naturellement de la polygamie, l'ordre domestique le demande ainsi ; un débiteur insolvable cherche à se mettre à couvert des poursuites de ses créanciers.

C'est un beau spectacle que celui des loix féodales ! Un chêne antique s'élève, l'œil en voit de loin les feuillages ; il approche, il en voit la tige, mais il n'en aperçoit point les racines ; il faut percer la terre pour les trouver.

On a rapporté cette saillie de valeur d'un général d'armée. Les ennemis s'avançoient ; des nouvelles de leurs forces supérieures pouvoient décourager l'armée qui leur étoit opposée : le général l'appréhendoit ; aussi lorsqu'on vint lui annoncer que les ennemis s'approchoient, & qu'il étoit nécessaire

d'envoyer reconnoître leur nombre : Nous les compterons, dit-il, quand nous les aurons défaits. Par cette faillie, il soutint le courage des siens.

S A L T I N B A N Q U E.

SI nous ajoutons foi aux relations des voyageurs ; il n'y a pas de joueur de gobelets ou de Saltinbanque en Europe, qui puisse se mesurer avec les charlatans Indiens des côtes d'Asie. Nos foires où se trouveroient les plus habiles faiseurs de tours, ne leur présenteroient que le spectacle ridicule de quelques enfans qui s'amuse à faire de petites espiègleries. Qu'on en juge par ce seul trait rapporté dans l'*Histoire générale des Voyages*. Tavernier, en passant à Baroche, avoit accepté un logement chez les négocians Anglois. Quelques charlatans Indiens, ayant offert d'amuser l'assemblée par des tours de leur profession, ce voyageur eut la curiosité de les voir. Pour premier spectacle, ils allumèrent un grand feu, dans lequel ils firent rougir des chaînes dont ils se lièrent le corps à nud, sans en ressentir aucun mal. Ensuite, prenant un petit morceau de bois, qu'ils plantèrent en terre, ils demandèrent quel fruit on souhaiteroit en voir sortir. On leur dit qu'on desiroit des mangues. Alors, un des charlatans, s'étant couvert d'un linceul, s'accroupit cinq ou six fois contre terre. Tavernier, qui vouloit le suivre dans cette opération, prit une place, d'où ses regards pouvoient pénétrer par une ouverture du linceul ; & ce qu'il raconte, ajoute l'*Historien des Voyages*, semble demander beaucoup de confiance au témoignage de ses yeux. J'aperçus, dit Tavernier, que cet homme se coupant la chair sous les aisselles, avec un rasoir, frottoit de son sang le morceau de bois. Chaque fois qu'il se retiroit, le bois croissoit à vûe d'œil ; & à la

Qq iv

troisième fois, il en sortit des branches avec des bourgeons. La quatrième fois, l'arbre fut couvert de feuilles. La cinquième, on y vit des fleurs. Un ministre Anglois, qui étoit présent, avoit protesté d'abord qu'il ne pouvoit consentir que des chrétiens assistassent à ce spectacle : mais lorsque d'un morceau de bois sec il eut vu que ces gens-là faisoient venir, en moins d'une demi-heure, un arbre de quatre ou cinq pieds de haut, avec des feuilles & des fleurs comme au printems, il se mit en devoir de l'aller rompre, & dit seulement qu'il ne donneroit jamais la Communion à aucun de ceux qui demeureroient plus long-temps à voir de pareilles choses : ce qui obligea les Anglois de congédier ces charlatans, après leur avoir donné la valeur de dix ou douze écus, dont ils parurent très-satisfaits.

Un Saltinbanque disoit en plein marché qu'il montreroit le diable. Tout le monde accourut à ce singulier spectacle. Lorsqu'il eut ramassé le plus d'argent qu'il put ; il ouvrit, devant son assemblée qui le regardoit les bras immobiles & la bouche béante, une grande bourse vuide, & leur cria : « Messieurs, ouvrir sa bourse, & ne voir rien dedans, » c'est là le diable. »

SARCASME.

TRAIT de raillerie, aiguë par un esprit caustique & méchant. Si on rit quelquefois d'un mot satyrique & piquant, on déteste toujours celui qui le dit.

En 1668, M. d'Humieres venoit d'être élevé à la dignité de maréchal, à la sollicitation du vicomte de Turenne, qui ne put résister aux charmes & à l'esprit de la marquise d'Humieres. Le jour même, Louis XIV. demandant au chevalier de Grammont,

s'il favoit bien qui il venoit de faire maréchal de France : *Oui, sire*, lui dit-il, *c'est madame d'Humieres.*

Le cardinal de Bonzi disoit toujours, en riant, que tous ceux qui avoient des pensions sur les bénéfices, ne vivroient pas long-temps, & que son étoile les tueroit. Ce cardinal étoit le protecteur déclaré de Penautier, receveur général du clergé. Un jour l'abbé Fouquet ayant rencontré cette éminence dans le fond de son carrosse avec Penautier, que l'on accusoit dans le temps de se mêler du poison, dit, dans une compagnie : *Je viens de rencontrer le cardinal Bonzi avec son étoile.* Lettres de Sévigné.

Un homme de la cour étoit soupçonné d'être impuissant, & ne laissoit pas échaper l'occasion de s'en défendre. Il rencontra Benserade, qui l'avoit souvent raillé là-dessus. Monsieur, lui dit-il, nonobstant toutes vos mauvaises plaisanteries, ma femme est pourtant accouchée depuis peu de jours : *Hé ! monsieur*, lui répliqua Benserade, *on n'a jamais douté de madame votre femme.*

Beautru, étant en Espagne, alla visiter la fameuse bibliothèque de l'Escurial, où il trouva un bibliothécaire fort ignorant. Le roi d'Espagne l'interrogea sur cette bibliothèque. Elle est très-belle, dit-il, mais votre majesté devrait donner à celui qui en a le soin, l'administration de ses finances. Et pourquoi, dit le prince ? C'est, reprit Beautru, que cet homme ne touche point au dépôt qui lui est confié.

Un général d'armée, plus propre à se distinguer au bal qu'à l'armée, avoit envoyé à la potence un soldat pris en maraude. Le capitaine s'efforça d'obtenir la grace de ce malheureux ; il représenta au général que c'étoit un des plus braves soldats de sa troupe, mais en vain ; il ne peut fléchir ce général : Que je suis un grand sot, disoit ce capitaine, au

lieu de relever la bravoure de mon soldat, j'aurois du le louer comme un bon danseur, & notre général m'auroit accordé sa grace.

Un gentilhomme parlant fort haut à M. le prince de Guéméné, contre le cardinal de Richelieu : Parlez plus bas, lui dit le prince, voilà de ses créatures qui pourroient bien vous entendre. C'étoient des pauvres qui venoient demander l'aumône.

Un abbé de cour se vantoit d'avoir converti un calviniste. Vous l'avez converti, lui répondit quelqu'un ; mais par qui l'avez-vous fait instruire ?

On parloit, dans une compagnie, de la métempsychose : quelqu'un, qui comptoit faire une bonne plaisanterie, répondit qu'effectivement il se souvenoit d'avoir été le veau d'or. Vous n'en avez perdu que la dorure, lui repartit une dame assez plaisamment.

Une fille se plaignoit d'approcher de trente ans, quoiqu'elle en eût davantage. Consolerez-vous, mademoiselle, lui dit quelqu'un, vous vous en éloignez tous les jours.

Une autre fille, qui vouloit faire la jeune à quarante ans, disoit qu'elle n'en avoit que vingt-cinq. Je le sai fort bien, repartit un plaisant peu galant, car il y a quinze ans que vous me le dites.

Un prince avoit choisi un homme très-ignorant pour être son bibliothécaire. C'est, disoit une jolie femme, le ferrail qu'on a donné à garder à un eunuque.

Un docteur en droit ayant accusé & convaincu d'adultère sa femme, qui étoit fort belle, il la fit enfermer dans un couvent, & prit une concubine en sa place. Ce fut à cette occasion qu'un railleur, se trouvant dans une compagnie où il étoit question de l'affaire de ce docteur, dit assez plaisamment : Catin pour Catin, il auroit aussi bien fait de garder sa femme.

Un conseiller , dont les ancêtres avoient porté la livrée , venoit souvent à l'audience avec une culotte de velours rouge. Le président , qui crut qu'elle étoit indécente dans un magistrat , lui dit malignement : Je ne suis point surpris de vous voir cet habillement cavalier , on aime les couleurs dans votre famille.

Le prince Jules , fils du grand Condé , rongé de vapeurs , se faisoit lire les *hommes illustres* de Plutarque par un de ses valets - de - chambre , & n'en étoit pas plus tranquille. Je ne suis pas surpris de ce qui vous arrive , lui dit ce domestique de confiance ; vous vous occupez de livres qui ne parlent que de massacres , de batailles , de destructions de peuples , qui vous noircissent l'imagination. Lis-moi donc , répliqua le malade , la vie du maréchal de... Ce seigneur devoit à la seule faveur le grade qu'il venoit d'obtenir.

Le marquis de *** avoit , dans un combat donné en Flandre , fait une retraite précipitée. Quelque temps après , on montra à Louis XIV plusieurs chevaux Anglois , que l'on disoit excellens pour la course. Sire , repartit le comte de *** , je fais un meilleur coureur que tous ces Anglois ; c'est le cheval du marquis de ***.

S E C R E T.

UN ancien philosophe a mis le secret au rang des mystères les plus saints. Les mystères étoient des fêtes qui se célébroient en l'honneur de la déesse Cérès ; & comme on y gardoit extrêmement le secret , on a donné le nom de mystère à tout ce qui est caché.

Les grands généraux ont toujours été persuadés que les meilleures résolutions sont celles qui ne

viennent point à la connoissance des ennemis. Démétrius, fils d'Antigone le grand, demandant à son père quel jour il combattroit : As-tu peur, lui dit-il, de ne pas entendre la trompette ?

Un capitaine de Pierré III, roi d'Aragon, lui ayant fait une demande indiscrete : Si je savois, lui répondit ce prince, que ma chemise fût la mouture de mes pensées, je la brûleroïs.

Un général d'armée étoit en marche pour quelque expédition importante. Un officier le pria de lui dire quel étoit son dessein. Ce général, au lieu de lui répondre, lui demanda : *Si en cas qu'il le lui apprît, il n'en diroit rien à personne ?* L'officier lui ayant protesté que non, le général lui répondit : *Qu'il avoit, aussi-bien que lui, le talent de savoir garder un secret.* Cette sage réponse fit taire l'officier indiscret.

Ceux qui ont fait aux femmes l'injustice de croire qu'elles étoient incapables de garder un secret, peuvent se rappeler cette anecdote de l'histoire d'Athènes. Plusieurs Athéniens méditoient en secret de délivrer leur patrie du joug de la tyrannie. Une femme, nommée *Lionne*, étoit du nombre des conjurés. Le tyran en est instruit ; il la livre aux tortures, pour connoître ses complices. Cette femme supporte les tourmens les plus cruels ; & commençant à se défier de ses propres forces, se coupe elle-même la langue, de peur que son secret ne lui échappe. Après l'expulsion des tyrans, les Athéniens, pleins de reconnoissance pour cette femme, érigèrent en son honneur une statue de lionne sans langue ; ils mirent sur la base de la statue : *La vertu a triomphé du sexe.*

On a loué l'adresse avec laquelle le jeune Papirius fut dérober son secret aux pressantes sollicitations d'une mère qui le chérissoit. Son père, sénateur de Rome, l'avoit un jour mené au sénat, où l'on dé-

libéroit des affaires les plus importantes. A son retour, sa mère lui demanda ce qui s'étoit passé au sénat. Le jeune Papirius lui répondit qu'il avoit été défendu d'en parler. Cette réponse, comme on le pense bien, ne fit qu'augmenter la curiosité de cette femme : elle employa les moyens les plus pressans pour obtenir ce qu'elle desiroit. Son fils, vivement pressé, crut devoir la satisfaire par un mensonge adroit. Il lui dit qu'on avoit délibéré s'il seroit plus utile à la république de donner deux femmes à un mari, que d'accorder deux maris à une femme. L'épouse du sénateur, inquiète sur cette prétendue délibération, courut aussi-tôt communiquer ses craintes aux autres dames Romaines. Le lendemain elles se présentèrent à la porte du sénat, dirent tout haut qu'il falloit plutôt donner deux maris à une femme, & qu'on ne devoit rien conclure sans les entendre. Les sénateurs ne comprenant rien aux demandes de ces femmes attroupées, le jeune Papirius les tira de peine, en leur racontant de quelle manière il lui avoit fallu éluder la curiosité de sa mère. On loua sa prudence ; mais il fut résolu qu'à l'avenir aucun jeune homme n'auroit l'entrée du sénat, excepté le jeune Papirius.

C'est un dépôt bien dangereux pour un sujet, que le secret de son maître. Aussi le poète *Philopide*, favori de *Lyfimachus*, un des successeurs d'*Alexandre le grand*, interrogé par son prince sur ce qu'il desiroit le plus : Tout ce qu'il vous plaira, seigneur, lui dit-il, à la réserve de votre secret.

Des courtisans disoient au favori d'un prince, & son confident : Qu'y a-t-il de nouveau, & que vous a dit le roi aujourd'hui ? car il ne se fie qu'à vous. Pourquoi donc, leur répondit-il, me demandez-vous les secrets ? *Sadi.*

S E N T E N C E.

PROPOSITION universelle, mais courte, sentée ; énergique , & qui renferme quelque vérité morale. On peut distinguer la sentence de la maxime , en ce que celle-ci est un avertissement aux hommes sur ce qu'ils doivent faire ; l'autre , un jugement sur ce qu'ils font ordinairement. La *maxime* est un précepte de conduite ; la *sentence*, une vérité de spéculation. Voyez *Maxime*.

*

JAMAIS l'innocence & le mystère n'habitèrent long-temps ensemble.

*

La patience est amère ; mais son fruit est doux.

*

La véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices.

*

La raison nous trompe plus souvent que la nature.

*

Le silence donne du poids aux pensées , & du crédit aux paroles.

*

Les grandes pensées viennent du cœur.

*

Le doute est l'école de la vérité.

*

La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes.

*

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas soi-même exempt.

Nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de sa propre estime.

*

Il faut une âme saine pour sentir les charmes de la retraite.

*

L'amitié plaint les maux ; mais l'amour les refent.

*

Le véritable amour est le plus chaste de tous les liens.

*

Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie.

*

La félicité est la fortune du sage ; & il n'y en a point sans vertu.

*

Quand le ventre ne se contente pas de pain, le dos se courbe pour la servitude.

*

Les grandeurs du monde corrompent l'âme ; l'indigence l'avilit.

*

Les petites fortunes coutent beaucoup de peines ; mais les grandes se font à peu de frais.

*

Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un esprit & dans un cœur vuides.

*

La vanité ne respire qu'exclusions & préférences : exigeant tout, & n'accordant rien, elle est toujours inique.

*

Toute méchanceté vient de foiblesse.

Le foible est inquiet ; le grand homme est tranquille.

*

C'est le foible qui trompe , & le puissant commande.

*

La férocité appartient à l'ignorance , qui ne connoît de droit que la force.

*

Le plaisir des sens est une fleur dont le parfum s'évapore , & dont l'éclat s'éteint sous la main qui la cueille.

*

Les sortilèges sont les rêves d'une imagination blessée , qui communique sa maladie à des cerveaux aussi foibles.

*

La discrétion est à l'ame , ce que la pudeur est au corps : un excès de franchise est une indécence comme la nudité.

*

Les passions violentes sont autant de tigres qui nous déchirent.

*

Tel est le sort de l'humanité ; la raison nous montre le but , & les passions nous en écartent.

*

Les vertus éclairantes conduisent à la gloire ; les talens cachés mènent à la fortune.

*

L'attachement peut se passer de retour ; jamais l'amitié : elle est un échange , un contrat comme les autres ; mais elle est le plus saint de tous.

*

On aime mieux son égal que son maître.

Le

Le plus méchant des hommes est celui qui s'isole le plus , qui concentre le plus son cœur en lui-même. Le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous ses semblables.

*

L'amour de la patrie est une passion dans le peuple ; mais c'est une vertu dans le philosophe.

*

L'apparence seule de l'extraordinaire a beaucoup d'empire sur tous les hommes , & il est aisé de les tromper lorsque leur intérêt présent n'éclaire pas leur crédulité naturelle.

*

Les hommes pardonnent quelquefois la haine , & jamais le mépris.

*

Le plus malheureux de tous les hommes , est celui qui croit l'être.

S E N T I N E L L E.

LA sentinelle est une personne publique. Elle est autorisée à tuer impunément quiconque l'insulte ; elle le doit même selon les loix de la guerre. Un événement arrivé en 1622 au siège de Montpellier , ne laisse aucun doute sur ce point de discipline militaire. Voici comme *Puiségur* rapporte le fait dans ses mémoires. Le conseil étant fini , & M. de Marillac sortant à cheval par la porte du logis du roi , son cheval , en reculant , marcha sur le pied de la sentinelle , laquelle frappa de la fourchette sur la croupe du cheval ; ce qui donna une secousse à M. de Marillac , qui se tourna & battit la sentinelle. Ce soldat étoit de la compagnie de M. de Goas , qui , l'ayant su , le fit relever & arrêter prisonnier ,

R r

& s'en alla au logis de M. de Marillac, dans le dessein de lui faire mettre l'épée à la main. Le roi le fut, & envoya chercher M. de Goas & M. de Marillac, auquel il fit une grande réprimande, lui disant, que la sentinelle auroit dû l'avoir tué. Il l'interdit des fonctions de sa charge de maréchal de camp, pendant six jours, & lui défendit de commander dans l'attaque que feroient les gardes. Le soldat qui avoit été arrêté prisonnier fut cité au conseil de guerre & condamné à être dégradé des armes à la tête du régiment, & à l'estrapade, pour n'avoir pas tué M. de Marillac. Sa majesté lui fit grace de tout. Néanmoins, M. de Goas ne voulut plus qu'il servît dans sa compagnie.

SIGNES.

SUIVANT la maxime d'Horace, ce qui est exposé à nos yeux nous touche bien autrement que ce que nous entendons. La langue des signes, qui parlent à l'imagination, est donc le plus énergique des langages. Quel circuit de mots la froide raison emploieroit, pour exprimer ce que Tarquin le superbe peignit par un seul geste. Son fils Sextus, retiré chez les Gabiens, où il avoit acquis beaucoup d'autorité, avoit envoyé demander à son père les moyens de la conserver. Le député trouve Tarquin qui se promène dans un jardin; & ce prince, pour toute réponse, se met à abattre les têtes des pavots qui s'élevoient au-dessus des autres.

Alexandre, au milieu de ses conquêtes, lisoit des lettres secrètes. Epheslion, un de ses généraux, s'approcha & lut avec lui. Le roi ne l'empêcha point; & prenant seulement son anneau, il posa le cachet sur la bouche de son favori.

Le sophiste Zénon, le plus hardi de tous les

hommes à soutenir des paradoxes , nioit un jour devant Diogène l'existence du mouvement. Celui-ci se mit aussi-tôt à faire deux ou trois tours dans l'auditoire.

Periclès conduisoit la flotte des Athéniens ; il arriva une éclipse de soleil qui causa une épouvante générale ; le pilote même trembloit. L'amiral Athénien , au lieu de s'amuser à le dissuader par de longs raisonnemens , prend le bout de son manteau , & lui en couvrant les yeux , il lui dit : Crois-tu , que ce soit là un signe de malheur ? Non sans doute , dit le pilote : cependant , c'est aussi une éclipse pour toi , & elle ne diffère de celle que tu as vue , qu'en ce que , la lune étant plus grande que mon manteau , elle cache le soleil à un plus grand nombre de personnes.

Du temps de la république Romaine , un esclave affranchi , qui cultivoit avec soin un petit champ que son maître lui avoit laissé , recueilloit une plus grande quantité de fruits que ses voisins , dont les champs étoient beaucoup plus vastes. L'envie murmura. On l'accusa d'user de sortilèges. Cité devant l'assemblée du peuple , il se présenta accompagné de sa fille ; c'étoit une grosse paysane bien nourrie & bien vêtue. Il conduisoit avec lui ses bœufs forts & robustes , une charrue bien entretenue , & tous ses instrumens de labour en bon état. Alors se tournant vers ses juges : *Romains* , leur dit-il , *voilà mes sortilèges ; il en manque cependant quelques-uns : ce sont mes fatigues , mes veilles & mes sueurs que je n'ai pu apporter sur cette place.* Il fut absous d'une commune voix , & fut vengé de ses envieux par les éloges qu'il reçut.

Un roi des Scythes , apprend que Darius entre dans la Scythie avec une armée considérable : il lui envoie un oiseau , une grenouille , une souris , & cinq flèches. L'ambassadeur remet son présent & s'en

Rr ij

retourne sans rien dire. Cette terrible harangue est entendue de Darius , qui n'a rien de plus pressé que de regagner son pays.

Pompée , étant envoyé en Asie en qualité d'ambassadeur , fut pris par le roi des Esclavons , qui voulut savoir de lui le secret du senat. Pompée , sans autre réponse , mit son doigt sur une lampe ardente ; & par cette action courageuse , donna à connoître à ce roi , que les supplices dont il étoit menacé , étoient trop foibles pour l'obliger de découvrir les secrets de la république. *Valère Maxime.*

Les Portugais , s'étant emparés , en 1507 , d'Ormus , ville située dans une île , à l'entrée du golphe Persique , le sophi leur envoie demander le tribut que le roi d'Ormus lui paye tous les ans. Albuquerque , le chef des conquérans , se fait aussi-tôt apporter un grand bassin plein de boulets & de grenades , de fers , de lances & de piques , d'épées & de fabres : *Allez* , dit-il fièrement au ministre du sophi , *portez ce présent au roi votre maître , dites-lui , que c'est le tribut que paye le roi de Portugal à ceux qui le lui demandent.* Conquêtes des Portugais dans le nouveau monde.

Durant la guerre entre la Hollande & l'Espagne , en 1625 , Sigismond , roi de Pologne , envoie aux Etats-Généraux un ambassadeur , pour les engager à se réconcilier avec les Espagnols. Ce ministre , pour réussir dans sa commission , insiste plus qu'il ne convenoit sur l'impossibilité où étoient les Provinces-Unies de résister à une puissance aussi formidable , aussi guerrière , aussi entreprenante , qu'étoit l'Espagne. Le stathouder , qui avoit entendu la harangue , conduisit , en sortant de l'assemblée , l'ambassadeur dans une salle où il montra des drapeaux sans nombre , pris par les troupes de la république. *Du Maurier.*

La manière dont une femme annonça la mort à son époux ; incertain de son sort , est encore une de ces représentations , dont l'énergie du langage oral , n'approche pas. Elle se transporta , avec son fils entre ses bras , dans un endroit de la campagne d'où son mari pouvoit l'apercevoir de la tour où il étoit enfermé ; & après s'être fixé le visage pendant quelque temps du côté de la tour , elle prit une poignée de terre qu'elle repandit en croix sur le corps de son fils qu'elle avoit étendu à ses pieds. Son mari comprit le signe & se laissa mourir de faim. On oublie la pensée la plus sublime ; mais ces traits ne s'effacent point.

S I L E N C E.

LE silence est regardé , avec raison , comme le parti le plus sûr pour celui qui a sujet de se défier de soi-même. Les Romains ayant prié les Athéniens de vouloir bien leur communiquer les loix que Solon leur avoit prescrites autrefois , le grand conseil d'Athènes s'assembla à ce sujet. Il fut résolu d'envoyer à Rome un des sages de la Grèce , pour savoir si les Romains étoient dignes , par leur sagesse , d'avoir ces loix ; avec ordre , s'ils ne l'étoient pas , de rapporter les loix sans communiquer. Cette résolution ne put être si secrète , que le sénat Romain n'en fut averti. Il se trouva fort embarrassé , parceque c'étoit dans un temps où Rome étoit dépourvue de philosophes assez habiles & assez savans pour tenir tête à un sage de Grèce. La question fut donc , de trouver quel qu'expédient pour se tirer de cet embarras. Le sénat n'en trouva pas de meilleur , que d'opposer un fou au philosophe Grec , afin que , si le hazard

R r iij

vouloit que le fou prévalût , la gloire de Rome en fût d'autant plus grande , qu'un fou de Rome auroit confondu un sage de Grèce ; & si ce dernier triomphoit , qu'Athènes ne pût tirer aucun avantage , d'avoir fermé la bouche à un fou de Rome. L'ambassadeur d'Athènes , étant arrivé à Rome , on le conduisit au capitolé , où l'on avoit placé , dans un appartement richement meublé , un fou dans un fauteuil , habillé en sénateur , & auquel on avoit expressement défendu de parler. L'Athénien avoit été prévenu , que ce sénateur étoit très-savant , mais qu'il parloit fort peu ; de sorte que cet Athénien en entrant , sans lui dire autre chose , haussa un de ses doigts. Le fou , croyant que c'étoit une menace de lui crever un œil , & se souvenant qu'il lui avoit été défendu de parler , haussa trois des siens , voulant signifier par là , que si le Grec vouloit lui crever un œil , lui à son tour lui en creveroit deux , & du troisième doigt l'étrangleroit. Le philosophe qui , en élevant son doigt , avoit voulu donner à entendre , qu'il n'y a qu'un premier être qui gouverne tout , crut , que les trois doigts que le fou avoit haussés , étoient pour marquer qu'en Dieu , le passé , le présent & l'avenir , sont la même chose , & jugea par là , que cet homme étoit fort savant. Il ouvrit ensuite la main , & la montrant à ce fou , il voulut exprimer que rien n'est caché à Dieu ; mais le fou , prenant ce signe pour la menace d'un soufflet qu'on vouloit lui appliquer , présenta au philosophe sa main fermée , voulant lui donner à entendre , que pour un soufflet il lui donneroit un coup de poing. Le Grec au contraire , déjà prévenu en faveur du fou , se figura qu'il vouloit dire par ce geste , que Dieu tient l'Univers dans sa main , & jugeant par là de la profonde sagesse des Romains , il leur accorda les loix de Solon. *Accurse.*

On peut encore citer ici , en faveur du silence , cette anecdote rapportée dans la vie de Molière. Cet illustre comique alloit à Auteuil avec Chapelle , & ils s'étoient placés dans un batelet. Comme ces deux amis avoient cultivé la philosophie , ils discouroient souvent sur les opinions de Gassendi & de Descartes. Ce jour là , ils agitoient une question sur laquelle ils n'étoient point d'accord ; ils prirent pour juge de leur différend , un Minime qui étoit leur compagnon de voyage. Je m'en rapporte au bon père , dit Molière , si le systême de Descartes n'est pas une fois mieux imaginé que tout ce que Gassendi a débité pour nous faire adopter les rêveries d'Epicure. Passe pour sa morale , mais le reste ne vaut pas la peine qu'on y fasse attention. N'est-il pas vrai , mon père , ajouta Molière ? Le religieux répondit , comme monsieur *Gobemouche* , par un *hom* , *hom* , qui faisoit entendre aux philosophes , qu'il étoit connoisseur en cette matière ; mais il eut la prudence de ne se point mêler dans une conversation si échauffée. Oh ! parbleu , mon père , dit Chapelle , qui se crut affoibli par l'apparente approbation du Minime , il faut que Molière convienne , que Descartes n'a formé son systême que comme un mécanicien , qui imagine une belle machine sans faire attention à l'exécution. Le systême de ce philosophe est contraire à une infinité de phénomènes de la nature que le bon homme n'a point prévus. Le Minime sembla se ranger du côté de Chapelle par un second *hom* , *hom*. Molière , outré de ce qu'il triomphoit , redouble ses efforts , & détruit les opinions de Gassendi par de si bonnes raisons , que le religieux fut obligé de s'y rendre par un troisième *hom* , *hom* obligeant , qui sembloit décider la question en sa faveur. Chapelle s'échauffe , & criant à pleine tête pour con-

R r iv

vertir son juge , il ébranla son équité par la force de ses poudrons. Je conviens , que c'est l'homme qui a le mieux rêvé , ajoute Chapelle ; mais , morbleu , il a pillé ses rêveries par-tout , & cela n'est pas bien. N'est-il pas vrai , mon père , dit-il au Minime ? Le moine , qui convenoit de tout obligeamment , donna aussi-tôt un signe d'approbation , sans proférer une seule parole. Molière , sans songer qu'il étoit au lait , saisit avec chaleur le moment de réfuter l'argument de Chapelle. Les deux philosophes en étoient aux convulsions , & presque aux investives d'une dispute philosophique , quand ils arrivèrent devant les Bons-Hommes. Le religieux demanda qu'on le mît à terre ; & donna ses applaudissemens au profond savoir des deux antagonistes. Mais avant que de sortir du bateau , il alla prendre sous les piés du batelier sa besace qu'il y avoit mise en entrant. C'étoit un frère lay. Les deux philosophes n'avoient point vû son enseigne ; & honteux d'avoir perdu le fruit de leur dispute devant un homme qui n'y entendoit rien , ils se regardèrent l'un l'autre sans se rien dire. Molière , revenu de son abattement , dit à Baron , qui étoit de la compagnie , mais d'un âge à négliger une pareille conversation : Voyez , petit garçon , ce que fait le silence quand il est observé avec conduite. Voilà comme vous faites toujours , Molière , dit Chapelle ; vous me commettez sans cesse avec des ânes qui ne peuvent savoir si j'ai raison. Il y a une heure que j'use mes poudrons & je n'en suis pas plus avancé.

Les jeunes gens qui parlent indifféremment sur ce qu'ils savent & ne savent pas , n'approuveront peut-être point la réponse de ce jeune homme instruit , mais fort modeste , qui avoit gardé le silence dans une compagnie de gens de lettres. Son père lui demandoit en particulier , pourquoi il ne s'étoit

pas fait honneur de ce qu'il savoit. Je craignois, lui répondit-il, qu'on ne vînt aussi à m'interroger sur ce que j'ignorois.

S O L D A T.

LE simple soldat, confondu dans la foule, voit rarement ses belles actions éclairées par la gloire; & c'est une raison de plus pour les admirer lorsqu'elles viennent à notre connoissance. *Voyez Courage, Bravoure, Valeur, Honneur, Militaire, François.*

Le prince de Bade, bat les Turcs à Salankemen le 19 août 1691. Après cette sanglante bataille, un janissaire, empressé de ravoit son turban qu'il avoit laissé tomber, n'osoit cependant le demander; mais l'Allemand qui l'avoit ramassé le lui rend généreusement, & ajoûte ces mots en langage Turc : *Mon cher, voilà votre turban. Vous êtes soldat, je le suis aussi; nous devons nous traiter en frères.* Le janissaire plein de joie, & ne voulant pas céder en grandeur d'ame, reprend son turban d'une main, & de l'autre, fait présent de son mousquet à l'Allemand, & lui dit : *Si nous sommes frères, je n'en ai plus besoin.* Cantimir, Histoire de l'empire Ottoman.

Le grand Condé, parlant de l'intrépidité de quelques soldats, disoit, qu'étant devant une place où il y avoit une palissade à brûler, il fit promettre cinquante louis à qui seroit assez brave pour faire réussir ce coup de main. Le péril étoit si apparent, que la récompense ne tentoit point. Monseigneur, lui dit un soldat, plus courageux que les autres, je vous quitte des cinquante louis que vous me promettez, si votre altesse me veut faire sergent de ma compagnie. Le prince, qui trouva de la géné-

rosité dans ce soldat , de préférer l'honneur à l'argent , lui promit l'un & l'autre. Animé par le prix qui l'attendoit à son retour , il résolut d'affronter une mort si glorieuse ; il prend des flambeaux , descend dans le fossé , va à la palissade , & la brûle , malgré une grêle de mousqueterie , dont il ne fut que légèrement blessé. Toute l'armée , témoin de cette action , le voyant revenir , crioit *viva* & le combloit de louanges , quand il s'aperçut qu'il lui manquoit un de ses pistolets. On promit de lui en donner d'autres. Non , dit-il , il ne me fera point reproché que ces marauts là profitent de mon pistolet. Il retourne sur ses pas , essuie encore cent coups de mousquet , prend son pistolet & le rapporte. *Lettres de Boursault.*

Une des plus belles actions de soldat dont l'histoire fasse mention , est celle qui est rapportée dans l'histoire du maréchal de Luxembourg. Ce maréchal , n'étant encore que comte de Boutteville , servoit dans l'armée de Flandre en 1675 , sous le commandement du prince de Condé. Il aperçoit , dans une marche , quelques soldats qui s'étoient écartés du gros de l'armée. Il envoya un de ses aides-de-camp pour les ramener au drapeau. Tous obéirent , excepté un seul qui continua son chemin. Le comte , vivement offensé d'une telle desobéissance , court à lui la canne à la main , & menace de l'en frapper. Celui-ci lui répond avec sang froid , que s'il exécutoit sa menace , il sauroit bien l'en faire repentir. Outré de la réponse , Boutteville lui déchargea quelques coups & le força de rejoindre son corps. Quinze jours après , l'armée assiégea Furnes , Boutteville chargea le colonel de tranchée de lui trouver dans son régiment un homme ferme & intrépide , pour un coup de main dont il avoit besoin , avec cent pistoles de récompense. Le soldat en question , qui passoit pour le plus brave du

régiment, se présenta ; & ayant mené avec lui trente de ses camarades , dont on lui avoit laissé le choix , il s'acquitta de sa commission , qui étoit des plus hasardeuses , avec un courage & un bonheur incroyables. A son retour , Boutteville , après l'avoir beaucoup loué , lui fit compter les cent pistoles qu'il lui avoit promises. Le soldat , sur le champ , les distribua à ses camarades , disant qu'il ne servoit point pour de l'argent ; & demanda seulement , que si l'action qu'il venoit de faire méritoit quelque récompense , on le fit officier. Adressant ensuite la parole au comte , il lui demanda s'il le reconnoissoit. Sur la réponse de Boutteville , qui ne se rappelloit pas de l'avoir jamais vû : *Eh bien , lui dit-il , c'est moi qui suis le soldat que vous maltraitâtes si fort il y a quinze jours ; je vous avois bien dit que je vous en ferois repentir.* Le comte de Boutteville , plein d'admiration , & attendri jusqu'aux larmes , l'embrassa , lui fit des excuses , & le nomma officier le même jour. Il se l'attacha bien-tôt après en qualité d'un de ses aides-de-camp. Le grand Condé, grand estimateur des belles actions , prenoit un plaisir singulier à raconter ce trait de bravoure & de générosité.

Le même prince , ayant demandé à un lieutenant-général quelqu'un qui pût lui rendre un compte exact de la situation des ennemis , celui-ci lui amena un soldat de fort mauvaise mine. Le prince le rebuta & en demanda un autre. Le lieutenant-général en fit venir successivement deux de fort bonne mine , qui furent acceptés & s'acquittèrent fort mal de leur commission. On eût recours au premier , qui rendit un compte si exact , que le prince , satisfait , s'engagea de lui accorder la première grace qu'il desireroit. Le soldat lui demanda aussi-tôt son congé. Le prince , étonné , lui offrit de le faire capitaine. Monseigneur , lui répondit le

soldat , vous m'avez méprisé , je ne sers plus le roi. Le grand Condé , esclave de sa parole , satisfit à la demande du soldat , en témoignant à tout le monde le chagrin qu'il en avoit.

Une récompense trop disproportionnée au mérite , est une injustice. Un soldat plein de bravoure avoit eu les deux bras emportés dans un combat ; son colonel lui offrit un écu : Vous croyez sans doute , mon colonel , lui répartit vivement le soldat , que je n'ai perdu qu'une paire de gants ?

Il y a un trait rapporté dans les mémoires de Puyfégur , qui peut servir à faire connoître le caractère du soldat. En 1630 , le cardinal de Richelieu , avide de toutes les espèces de gloire , s'étoit mis à la tête d'une armée Françoisse qui marchoit en Italie : il passe la Douere la nuit du 17 au 18 mars , & marche jusqu'à Rivoli par un temps affreux. Le nouveau général n'entend que des imprécations contre lui , & s'en plaint amèrement à Puyfégur. « Quand les soldats souffrent , lui dit cet officier , ils ne manquent jamais de donner au diable tous ceux qu'ils croient en être la cause ; mais aussi quand ils sont à leur aise , ils disent toujours du bien du commandant , & s'enivrent souvent en buvant à sa santé. Il faut droit pourtant , reprend Richelieu , leur défendre de dire tant de sottises. » Cependant l'armée avançoit toujours. Lorsqu'elle fut logée dans le bourg de Rivoli , Richelieu , qui entendit de tous côtés chanter ses louanges , fit supprimer l'avis qu'il avoit voulu qu'on donnât aux troupes.

Le maréchal de Grammont avoit qu'il avoit remarqué que la bravoure , dans la plupart des soldats , n'étoit souvent qu'une brutalité aveugle. Il racontoit à ce sujet , que trois soldats , ayant commis des actions pendables , il falloit du moins en punir un pour l'exemple. Au lieu de décider leur sort par des billets , on les fit jouer aux dez. Le premier

amena quatorze , le second dix-sept , & le dernier , qu'on regardoit déjà comme la victime , prenant les dez d'une main aussi assurée que s'il n'eût eu rien à craindre , fit raffe de six ; *Parbleu*, dit-il , *si je jouois à l'argent , je ne serois pas si heureux*. Lettres de Bourlault.

S O M N A M B U L E S.

QUELQUES degrés de vivacité de plus transforment un songe ordinaire en une scène pleine d'action & de mouvement. Nous allons rapporter quelques-unes de ces scènes, d'après les auteurs les plus graves. Il est fait mention, dans les *Recueils de Breslau*, d'une fille de dix-sept ans , qui , dans le sommeil , faisoit toute sorte de gestes extraordinaires , pleuroit , rioit , & exprimoit diverses passions , dans le goût des pantomimes. Ensuite , elle tenoit des discours suivis , sur des sujets de morale ou de religion. Quand on lui adressoit la parole , elle parloit sensément , s'entretenant avec ses sœurs , ou avec d'autres personnes , des demi-heures entières , sur la conduite que doit tenir une personne de son sexe , &c. Elle chantoit aussi à haute voix des cantiques ; & si l'on jouoit en même temps d'un instrument , elle l'accompagnoit très-bien. Quelquefois elle se mettoit à jouer du clavecin avant que de s'endormir , s'endormoit , & continuoit , touchant cependant quelquefois à faux. Elle récitoit & jouoit , même en dormant , des morceaux de comédies qu'elle avoit appris dans sa jeunesse ; elle dessinoit , brodoit , cousoit , écrivoit. Elle prenoit des serviettes , les plioit comme des lettres , demandoit de la lumière pour cacheter ; si on la questionnoit , elle répondoit qu'elle écrivoit à telle ou telle de ses amies , énonçoit distinctement le contenu de sa lettre , qui étoit fort bien

tournée, achevoit de plier & de cacheter sa lettre, & ce qu'elle croyoit, y mettoit l'adresse en François, & la donnoit pour être portée à la poste. Quand elle s'imaginait, la nuit, qu'il venoit des visites, elle se paroit, faisoit comme si elle les recevoit, souhaitoit le bonjour, remercioit fort poliment de l'honneur qu'elle croyoit recevoir; faisoit quelque temps la conversation sur un ton raisonnable, & la finissoit par les expressions ordinaires aux personnes qui se séparent.

L'écolier dont parle Clauderus, se levoit dans le sommeil, faisoit ses devoirs, se remettoit au lit, & trouvoit le lendemain cette besogne faite, sans se souvenir de rien.

Henri de Heer, avoit connu un homme qui étoit somnambule dès sa jeunesse. Quand il n'avoit pu venir à bout, pendant la journée, de quelques vers auxquels ils travailloit, il se levoit dans le sommeil, ouvroit son bureau, se mettoit à écrire, & lisoit à haute voix ce qu'il avoit écrit: ensuite il se mettoit à rire de joie d'avoir si bien réussi, & il vouloit que quelqu'un, qui couchoit dans la même chambre, rit avec lui. Après cela, il enfermoit ses papiers, se remettoit au lit, continuait à dormir, & le lendemain ne savoit rien de tout ce qui s'étoit passé. Il étoit fort surpris de trouver ses vers achevés de sa propre main; & l'ami, qui avoit été témoin de tout ce manège, avoit beaucoup de peine à lui persuader ce qu'il avoit vu. Le même homme se maria, & continua à être somnambule. Etant endormi; il prenoit quelquefois son enfant hors du berceau, & le promenoit par toute la maison. Lorsqu'il étoit dans cet état, sa femme pouvoit tirer de lui tous ses secrets. Il avoit les yeux ouverts; mais il protestoit, après son réveil, que les objets n'avoient fait aucune impression sur lui. Etant devenu vieux, il cessa d'être somnambule.

Hildan parle d'une paysanne du territoire de Bâle, qui faisoit tout son ménage en dormant, & alloit même quelquefois trouver les bergers aux champs.

J'ai entendu parler, dit le père de S. Romuald, feuillant, d'une fille qui s'alloit baigner toutes les nuits dans la Seine en rêvant ; ce qu'elle continua jusqu'à ce que son père, en étant averti, l'attendit une fois sur le chemin, & la fouetta si bien, pour lui faire perdre cette coutume, qu'elle s'éveilla, fort surprise de se voir nue au milieu de la rue. *Tref. Chron.*

Suivant le rapport de Fritsch, qui le tenoit du père del Rio, jésuite, un maître d'école, nommé Gundisalve, alloit enseigner pendant la journée le catéchisme à des enfans, & venoit coucher le soir dans un monastère, où la nuit, en dormant, il recommençoit ses leçons, grondoit les enfans, & entonnoit le chant de son école. Un moine, dans la chambre duquel il couchoit, le menaça de le bien étriller s'il ne restoit pas tranquille. Le maître d'école se coucha sur cette menace, & s'endormit. Dans la nuit, il se leve, prends de grand ciseaux, & va au lit du moine, qui par bonheur étoit éveillé, & le vit venir à la faveur d'un clair de lune : sur quoi il prit le parti de se glisser hors du lit, & de se cacher dans la ruelle. Le maître d'école donna plusieurs coups de ciseaux dans le traversin, & alla se recoucher. Le lendemain, tout ce qu'il put se rappeler, fut d'avoir rêvé que le moine vouloit le rosser, & de s'être défendu avec des ciseaux.

Un jeune apprentif avoit aperçu, étant éveillé, un nid d'hirondelles au haut d'une tour, près d'une fenêtre ouverte. Il se lève, en dormant, va droit à la tour, trouve une grande échelle, qu'il n'auroit pas eu la force de remuer étant éveillé, la place où il faut, monte jusqu'au haut, & quoique cette échelle fût de six aunes trop courte, il gagne la fenêtre, &

s'éveillant enfin, fut fort saisi d'effroi de se trouver dans une pareille situation.

Un gentilhomme François avoit coutume de se lever la nuit en dormant, & de faire voler son faucon. Un soir, couchant dans une hôtellerie, il avertit un cocher, qui étoit dans la même chambre, que cela pourroit bien lui arriver. Le cocher, qui étoit un malin drôle, lui dit qu'il étoit dans le même cas, & qu'il se levoit souvent la nuit pour fouetter ses chevaux à toute outrance, croyant les dégager d'un bourbier. Le gentilhomme se lève en chemise, prend son faucon, & le jette en criant très-fortement : *Hapasa, hapasa, hapa!* Le cocher ne manque pas de saisir aussi-tôt son fouet, & d'en décharger les coups les plus serrés sur le gentilhomme, en criant comme s'il étoit embourbé : il maltraita excessivement ce pauvre somnambule, mais il le guérit pour toute la vie. Ce remède, à ce que l'on assure, a eu un pareil succès dans de semblables occasions. *Voyez le traité DE NOCTAMBULONIBUS de Horstius, médecin Allemand du seizième siècle.*

Le somnambule le plus singulier qui ait été observé, est Jean-Baptiste Negretti, de Vicenze, domestique du marquis Louis Sale. C'étoit un homme brun, d'une constitution fort sèche, ardent, colère & ivrogne. Il étoit somnambule depuis l'âge de onze ans ; mais ses accès le prenoient seulement en mars, & duroient, tout au plus, jusqu'à la mi-avril. MM. Reghelini & Pigatti se firent un plaisir d'observer son état. Le dernier en fit, en 1745, une relation, dont on a rapporté les circonstances dans le *Journal Encyclopédique*, du mois de juillet 1762. A l'entrée de la nuit Negretti, s'étant assis sur une chaise dans une antichambre, s'endormit, & passa un quart d'heure dans un sommeil ordinaire. Ensuite il se redressa pendant quelque temps, & demeura immobile comme

me s'il eût voulu prendre garde à quelque chose. A la fin , il se leva , se promena dans l'antichambre , tira une tabatière de sa poche , & voulut prendre du tabac. Mais comme il n'en trouva que fort peu , il prit un air fâché , & s'approchant de la chaise qu'un cavalier avoit coutume d'occuper , il le nomma par son nom , & lui demanda du tabac. On lui présenta une boîte ouverte ; il prit du tabac , se mit ensuite dans l'attitude d'un homme qui écoute , & dès qu'il crut avoir reçu un ordre , il courut avec une bougie à un endroit où il y avoit ordinairement une chandelle qui brûloit ; il crut allumer sa bougie , la tint comme il convenoit , & traversant tout doucement la salle , il descendit fort légèrement l'escalier , s'arrêtant & se tournant de temps en temps , comme s'il eût éclairé quelqu'un. Arrivé à la porte de la maison , il s'arrêta , se rangea de côté , salua les personnes qu'il croyoit reconduire , s'inclinant à mesure qu'il se figuroit que chacun passoit ; puis il éteignit sa bougie , remonta fort vite , & alla remettre la bougie à sa place. Le même soir , il répéta trois fois cette scène. Etant sorti de l'antichambre , il entra dans la salle à manger , chercha dans sa poche la clef du buffet , & ne l'y trouvant point , il appella par son nom le valet qui avoit ordre de lui remettre cette clef tous les soirs avant que d'aller se coucher. On la lui présenta ; il la prit , & ouvrit le buffet , en tira une soucoupe d'argent , sur laquelle il mit quatre flacons de verre , & alla à la cuisine , sans doute pour les remplir d'eau ; mais il les rapporta vuides. Il monta ; mais au milieu des degrés , il posa tout ce qu'il tenoit sur une espèce de poteau , acheva de monter , & alla frapper à une porte. Comme on ne la lui ouvrit point , il redescendit , alla trouver le valet-de-chambre , lui fit quelques questions , revint en courant , poussa l'assiette du coude , & cassa les flacons , comme cela devoit arriver. Il frappa à la

S f

même porte , mais inutilement , redescendit , prit l'assiette en passant , & rentrant dans la salle à manger , posa cette assiette sur une petite table. De-là il alla à la cuisine , prit un seau , le porta à la pompe où il le remplit d'eau , & le rapporta à la cuisine. Il revint à la soucoupe , & n'y trouvant plus les flacons , il se fâcha , & dit qu'il falloit qu'ils fussent-là , qu'il les y avoit mis ; il demanda à d'autres domestiques s'ils les avoient ôtés. Après avoir bien cherché , il rouvrit le buffet , prit deux autres flacons , les rinça , y versa de l'eau , & les mit sur la soucoupe. Il porta ensuite le tout dans l'antichambre , jusqu'à la porte de la salle , où le valet-de-chambre avoit coutume de les recevoir de ses mains. On lui prit donc la soucoupe & les flacons , & au bout de quelque temps , on les lui rendit ; il les reporta au buffet , & remit le tout à sa place. Il alla tout de suite à la cuisine , essuya quelques plats avec un linge , les tint au feu comme s'il eût voulu les sécher , & nettoya aussi les autres plats. Tout cela étant fait , il revint au buffet , mit la nappe & les serviettes dans une autre petite corbeille , & alla , chargé de tout cela , droit à une table , où il y avoit ordinairement une chandelle allumée. Il fit comme s'il cherchoit , à la lueur de cette chandelle , une fourchette & un couteau , reporta la corbeille , & ferma le buffet. Après avoir porté dans l'antichambre tout ce qu'il avoit tiré du buffet , & l'avoir posé sur une chaise , il prit une table ronde , à laquelle la dame , sa maîtresse mangeoit , & la couvrit fort proprement. Il y avoit tout auprès , une autre table de la même forme ; il la touchoit quelquefois par méprise ; mais il revenoit toujours à celle qu'il vouloit couvrir. Quand elle fut couverte , il se promena , se moucha , reprit sa tabatière , mais en retira les doigts sans prendre du tabac , comme s'il se fût souvenu , au bout de deux bonnes heures , qu'il n'y en avoit point trouvé ; mais

Il y en eut de quoi verser sur sa main. Ici finit la première scène. On lui jetta un pen d'eau au visage, & il se réveilla.

Le lendemain, avant que Negretti fût endormi, le marquis reçut compagnie dans sa chambre, ce qui n'arrivoit pas ordinairement. A mesure que la compagnie augmentoit, on demandoit des sièges. Pendant ce temps-là, Negretti s'endormit ; après un petit sommeil, il se leva, se moucha, prit du tabac, & monta vite à un appartement pour chercher des chaises. Ce, qu'il y eut de plus remarquable, c'est que tenant une chaise à deux mains, il rencontra une porte fermée, à laquelle il ne frappa point ; mais lâchant la chaise d'une main, il ouvrit la porte, reprit la chaise comme auparavant, & la porta précisément à l'endroit où elle devoit être. Cela fait, il alla au buffet, en chercha la clef, & se fâcha de ce qu'il ne la trouvoit pas : il prit une chandelle, & regarda dans tous les coins de la chambre, & sur toutes les marches de l'escalier, allant d'une grande vitesse, les yeux fixés à terre, & tâtant avec les mains, dans l'espérance de trouver la clef qu'il avoit perdue. Le valet-de-chambre la lui glissa dans la poche. Après bien des recherches inutiles, Negretti mit par hazard la main dans sa poche, trouva la clef, se fâcha de sa sottise, ouvrit le buffet, prit une serviette, un plat & deux pains ; referma le buffet, & alla à la cuisine. Là, il apprêta une salade, tirant de l'armoire toutes les choses dont il avoit besoin, & quand il eut fait, il s'assit à une table pour manger. On lui ôta ce plat, & on lui en mit à la place un de choux, assaisonnés d'un très-haut goût ; il continua de manger : on substitua à ces choux un gâteau qu'il avala tout de même, sans paroître distinguer ces mets ; ce qui prouve qu'il n'avoit point goûté la salade par les organes du goût, mais que l'ame seule se donnoit cette sensation sans le ministère du corps.

S f ij

En mangeant, il prêtoit quelquefois l'oreille croyant qu'on l'appelloit. Il se persuada une fois qu'on l'avoit effectivement appelé ; il descendit vite le degré pour se rendre à la salle, & voyant qu'on n'avoit rien à lui dire, il alla dans l'antichambre, & demanda aux domestiques, si on ne l'avoit pas appelé ; sur quoi il revint d'assez mauvaise humeur se remettre à table dans la cuisine. Après avoir fini son repas, il dit, à demi-voix, qu'il iroit volontiers au cabaret prochain, pour y boire un coup, s'il avoit de l'argent. Il fouilla inutilement dans ses poches. A la fin il sortit, en disant qu'il y alloit pourtant, qu'il payeroit le lendemain, & qu'on lui feroit bien crédit. Il descendit le degré fort vite, & courut au cabaret, qui étoit à deux portées de fusil de la maison ; il frappa à la porte, sans essayer si elle étoit ouverte, comme s'il eût su qu'à ces heures-là, elle devoit être fermée. On ouvre, il entre, il appelle l'hôte, & demande un demi-septier de vin. On lui donne la même mesure d'eau qu'il boit pour du vin ; & après avoir fini, il dit qu'on lui feroit bien crédit jusqu'au lendemain. Là-dessus il sortit, & revint vite au logis. Il rentra dans l'antichambre, & demanda aux domestiques, si son maître ne l'avoit point appelé. Il parut ensuite joyeux, & dit qu'il étoit parti pour aller boire, & qu'il se trouvoit mieux. On lui ouvrit alors les yeux avec les doigts, & il s'éveilla.

Troisième scène. Une nuit de vendredi, il se rappelle, en dormant, que le précepteur des enfans de la maison lui avoit dit, que s'il étoit somnambule cette nuit-là, il n'avoit qu'à lui faire une soupe, la lui apporter, & qu'il lui donneroit de quoi boire. Là-dessus il se leva la nuit dans le sommeil, & dit tout haut qu'il veut attraper le précepteur. Il descend d'abord manger à la cuisine ; après quoi il se rend à l'appartement du précepteur, & le prie de tenir sa parole. Le précepteur lui donne une pe-

tite pièce de monnoie ; sur quoi Negretti prend le valet-de-chambre par le bras , le mène au cabaret , lui raconte , en buvant , d'une manière bien circonstanciée , comment il a dupé le précepteur , dont il croyoit avoir reçu l'argent étant éveillé. Il rioit de tout son cœur , but plusieurs fois à la santé du précepteur , & revint tout joyeux à la maison.

Une fois , pendant que Negretti étoit dans cet état de somnambule , quelqu'un s'avisa de le frapper à la jambe avec un bâton. Croyant que c'étoit un chien , il gronda ; & comme on continuoit à le frapper , il alla chercher une houssine , & poursuivit le prétendu chien , en frappant de toute sa force. A la fin , il s'emporta , & accabla le chien d'injures , se désespérant de ne pouvoir pas le trouver. Il s'avisa de tirer un morceau de pain de sa poche , appella le chien par son nom , & tint la houssine cachée. On lui jetta un manchon , qu'il prit pour le chien , & sur lequel il déchargea sa fureur.

M. Pigatti observa plusieurs fois Negretti , & remarqua que chaque nuit il faisoit quelque chose de nouveau. Il observa aussi , que , tant que son état duroit , il n'avoit aucun usage de la vue , de l'ouïe , de l'odorat , ni du goût. On a vu qu'on pouvoit lui faire manger des mets différens sans qu'il s'aperçût du changement : il n'entendoit pas le plus grand bruit ; il n'apercevoit pas une chandelle qu'on tenoit assez près pour lui brûler les paupières ; il ne sentoit pas une plume , avec laquelle on lui chatouilloit fortement le nez ; en un mot , rien ne faisoit impression sur lui. Pour l'attouchement , il l'avoit quelquefois assez fin , & d'autres fois aussi fort grossier.



S O N G E S.

IL n'est que trop ordinaire de trouver des personnes qui ajoutent foi aux rêves ; & on cite en leur faveur plusieurs songes qui ont reçu leur accomplissement ; mais il seroit bien plus étonnant si l'on ne pouvoit point en citer , vu le grand nombre de ceux qui rêvent.

André Pujon , de la haute Auvergne , en allant à Paris , passa par Riom. Il y rêva la nuit que l'anagramme de son nom étoit *pendu à Riom*. En effet , le lendemain il s'éleva une querelle entre un homme de son auberge & lui , & il tua son ennemi , ce qui le fit pendre huit jours après dans Riom. *Faydit.*

Un soldat , étant couché dans la tranchée devant Landreçi , fut averti , par un songe , de se retirer promptement , s'il ne vouloit être accablé par une mine qui alloit jouer. A peine se fut-il levé , que la mine fit sauter l'endroit où il étoit couché. *Lettres de Grotius.*

Le même rapporte qu'un certain homme , qui ne savoit pas un mot de Grec , vint voir M. Saumaïse le père , qui étoit conseiller au parlement de Dijon , & lui montra certains mots qu'il avoit entendus la nuit en rêvant , & qu'il avoit écrits en caractères François à son réveil. Il demanda à M. Saumaïse s'il ne savoit pas ce qu'ils vouloient dire. Saumaïse lui répondit que cela signifioit : *Vas-t'en , ne vois-tu pas la mort qui te menace ?* Cet homme quitte aussi-tôt sa maison , & elle tomba la nuit suivante.

Maldonat , jésuite , ayant formé le dessein de travailler à un commentaire sur les quatre évangélistes , crut voir , pendant quelques nuits , un homme qui l'exhortoit à finir promptement cet ouvrage , & qui l'assuroit qu'il l'acheveroit ; mais qu'il survivroit peu

de jours à la conclusion. Cet homme en même-temps lui marquoit un certain endroit du ventre, qui fut le même où Maldonat sentit les vives douleurs dont il mourut peu de temps après avoir achevé son ouvrage. *Alegambe.*

Le père Spinola, missionnaire au Japon, avant que d'être arrêté par ordre du gouvernement; rêva fut le minuit que des voleurs étoient entrés par force dans sa chambre. Le père d'Orleans assure gravement que c'étoit un avertissement de ce qui arriva une demi-heure après.

Peiresc, savant antiquaire, rêva une nuit qu'il étoit à Nîmes, où un orfèvre lui présentait une médaille d'or de Jules César, dont il lui demandoit quatre écus. S'étant éveillé, il s'en alla à Nîmes, & comme il se promenoit par la ville, il rencontra un orfèvre, à qui il demanda s'il n'avoit point quelques curiosités, l'orfèvre lui répondit qu'il avoit une médaille d'or de Jules César. Interrogé du prix, il demanda quatre écus, que M. Peiresc lui donna, voyant ainsi, avec plaisir, son songe accompli. *Gafsendi.*

Dion Chrysostôme parle d'un certain Egyptien, joueur de luth, qui songea une nuit qu'il jouoit de son luth aux oreilles d'un âne. Cet Egyptien ne fit pas d'abord réflexion sur ce songe; mais quelque temps après Antiochus, roi de Syrie, étant venu à Memphis pour voir son neveu Ptolomée, le roi fit venir le joueur de luth pour amuser Antiochus; mais ce prince, qui n'aimoit point la musique, écouta d'un air distrait, & ordonna à ce musicien de se retirer. Le pauvre homme se voyant méprisé, se rappella le songe qu'il avoit fait, & ne put s'empêcher de dire en sortant : *J'avois bien rêvé, que je jouerois devant un âne.* Antiochus, qui l'entendit, commanda qu'on le liât, & lui fit donner les étrivières. Depuis ce

S f iv

moment le musicien , bien étrillé , perdit l'habitude de rêver.

S O P H I S M E.

ON fait que le sophisme est une espèce d'argumentation captieuse dont se sert celui qui veut mettre en défaut son adversaire peu précautionné , & le faire tomber dans le piège. Quelques rhéteurs , pour mieux faire entendre cette espèce d'argument , ont imaginé l'histoire suivante. Un crocodile avoit enlevé , sur les bords du Nil , le fils d'une pauvre femme ; cette mère désolée supplioit l'animal de lui rendre son fils. Le crocodile répliqua que sa demande lui sera accordée , si elle répond juste à la question qu'il va lui faire : *Veux-je te rendre ton fils , ou non ?* lui demanda le crocodile. La femme , soupçonnant que l'animal vouloit la tromper , répondit avec douleur : *Tu ne veux pas me le rendre ?* & demanda que son fils lui fût rendu , comme ayant pénétré la véritable intention du crocodile. *Point du tout* , répartit le monstre ; *car si je te le rendois , tu n'aurois point dit vrai ;* ainsi je ne puis te le donner sans que ta première réponse ne soit fausse ; ce qui est contre notre convention.

Zénon d'Elée , philosophe de l'antiquité , qui se plaisoit à embarrasser par des raisonnemens captieux tous ceux avec lesquels il disputoit , soutenoit qu'Achille , qui iroit dix fois plus vite qu'une tortue , ne pourroit néanmoins jamais l'atteindre si cet animal avoit une lieue d'avance. Car tandis qu'Achille , disoit Zénon , feroit la première lieue , la tortue feroit le dixième de la seconde lieue ; & tandis qu'Achille feroit le dixième de la seconde lieue , la tortue feroit le dixième de cette dixième , ou un

centième , & ainsi à l'infini. Ce sophiste supposoit faussement que tous ces dixièmes composoient un espace infini ; mais il est aisé de concevoir qu'ils font une progression géométrique dont les termes vont , en diminuant , à l'infini.

On peut encore citer ici comme un exemple de sophisme , le fameux procès de l'orateur Protagoras. Cet orateur étoit convenu avec un jeune homme nommé Evalthe , de lui enseigner les secrets de son art , moyennant une somme dont la moitié seroit payée sur le champ , & l'autre après le gain de la première cause du jeune avocat. Evalthe refusant de plaider , son maître le traduisit au tribunal de l'aréopage , & lui dit , devant les juges : Si le jugement qu'on va porter m'est favorable , vous serez condamné ; s'il m'est contraire , vous serez également mon débiteur , puisque vous aurez gagné votre première cause. Vous vous trompez , reprit le disciple : Si je gagne , l'aréopage vous condamnera , & je ne vous devrai plus rien ; si je perds , je serai quitte , puisque j'aurai perdu ma première cause. Les juges laissèrent cette subtile question indécise , & sauvèrent l'honneur du tribunal par le refus de leur arrêt. *Discours sur le barreau d'Athènes.*

S O T.

C E mot a différentes significations en François , qu'il n'est pas besoin d'expliquer , & que la réponse suivante fera connoître. Une jeune princesse avoit vu un très-beau tableau chez un ambassadeur d'Angleterre , & l'avoit fort loué. Cet ambassadeur , qui passoit pour être très-galant , se saisit aussi-tôt de cette occasion pour faire sa cour à la princesse , lui envoya le tableau , & la pria instamment de le garder. Elle le montra au prince son mari , qui l'exa-

mina avec beaucoup d'attention. Que dites-vous, monsieur, lui dit-elle, de ce présent que M. l'ambassadeur m'a fait ? « Tout ce que je puis dire là-dessus, madame, lui répondit-il en admirant la beauté de ce tableau, c'est qu'il faut que cet ambassadeur soit un grand sot, ou que je le sois. »

S O T T I S E.

LIGNORANCE, jointe à la suffisance, est appelée *sottise*. Un brillant marquis étoit allé chercher des dames pour les mener à l'observatoire de Paris, où devoit se faire l'observation d'une éclipse du soleil, par le célèbre Cassini. La toilette avoit retardé l'arrivée de cette compagnie, & l'éclipse étoit passée lorsque le petit-maître se présenta à la porte. On lui annonce qu'il est venu trop tard, & que tout est fini. Montez toujours, mesdames, leur dit-il, monsieur de Cassini est de mes amis, & il aura la complaisance de recommencer pour moi.

Des sots de la même espèce disputoient très-ennuyeusement à table, pour savoir s'il falloit dire au laquais de son voisin : *Donnez-moi à boire*, ou *je vous prie de me donner à boire*. Une dame ayant été prise pour juge, leur dit : « Messieurs, des gens bien nés & bien élevés comme vous, doivent dire, ce me semble : *Je vous prie, monsieur, de me mener boire*. »

Un financier, fort sot & fort impertinent (car l'un sans l'autre ne va guère) se trouvoit à table avec un savant : il paroissoit surpris de ce que cet homme de lettres ne se refusoit point aux morceaux délicats qu'on lui présentoit. Eh ! quoi, disoit-il, les philosophes usent-ils de ces friandises ? Et pourquoi non ? lui répondit le savant ; vous imaginez-

vous que la nature n'ait produit les bonnes choses que pour les ignorans ?

S O U R D S E T M U E T S.

UN philosophe , habile observateur , desiroit de savoir quelles idées feroit naître dans un sourd & muet de naissance , le clavecin oculaire du père Castel. Il le mena un jour voir cette ingénieuse machine. Ce sourd n'eut pas plutôt aperçu le jeu rapide & varié des évantails du père Castel , qu'il tomba dans une sorte d'admiration. Quel étoit le fondement de sa surprise ? Que pensoit-il ? Il s'imagina que ce génie inventeur étoit sourd & muet aussi ; que son clavecin lui servoit à converser avec les autres hommes ; que chaque nuance avoit sur le clavier la valeur d'une des lettres de l'alphabet , & qu'à l'aide des touches , & de l'agilité des doigts , il combinait ces lettres , & en formoit des mots , des phrases ; enfin tout un discours en couleurs. Cette idée lui en suggéra une autre : il crut que la musique étoit une façon particulière de communiquer la pensée , & que les instrumens , les vielles , les violons , les trompettes , étoient , entre nos mains , d'autres organes de la parole. C'étoit bien-là , dira-t-on , le système d'un homme qui n'avoit jamais entendu ni instrument ni musique. Mais , que l'on considère que ce système , qui est évidemment faux pour tout autre , est presque démontré pour un sourd & muet. Lorsque ce sourd se rappelle l'attention que nous donnons à la musique , & à ceux qui jouent d'un instrument , les signes de joie ou de tristesse qui se peignent sur nos visages & dans nos gestes , quand nous sommes frappés d'une belle harmonie , & qu'il compare ces effets avec ceux du discours & des autres objets extérieurs ; comment peut-il imaginer qu'il

n'y a pas de bon sens dans les sons, quelque chose que ce puisse être, & que ni les voix ni les instrumens, ne réveillent en nous aucune perception distincte? N'est-ce pas-là, ajoute l'observateur ingénieux, une fidelle image de nos pensées, de nos raisonnemens, de nos systèmes, en un mot de nos concepts qui ont fait de la réputation à tant de philosophes? Toutes les fois qu'ils ont jugé de choses, qui, pour être bien comprises, sembloient demander un organe qui leur manquoit, ce qui leur est souvent arrivé, ils ont montré moins de sagacité, & se sont trouvés plus loin de la vérité que ce sourd & muet.

Le sourd & muet de naissance, dont parle notre observateur, ne manquoit pas d'esprit & avoit le geste expressif, & il rapporte à ce sujet le fait suivant.

« Je jouois un jour aux échecs; & le muet me regardoit jouer : mon adversaire me réduisit dans une position embarrassante. Le muet s'en aperçut à merveilles, & croyant la partie perdue, il ferma les yeux, inclina la tête, & laissa tomber ses bras; signes par lesquels il m'annonçoit qu'il me tenoit pour mat ou mort. Remarquez en passant, combien la langue des gestes est métaphorique. Je crus d'abord qu'il avoit raison; cependant comme le coup étoit composé, & que je n'avois pas épuisé les combinaisons, je ne me pressois pas de céder, & je me mis à chercher une ressource. L'avis du muet étoit toujours qu'il n'y en avoit point; ce qu'il disoit très-clairement en secouant la tête, & en remettant les pièces perdues sur l'échiquier. Son exemple invita les autres spectateurs à parler sur le coup; on l'examina; & à force d'essayer de mauvais expédiens, on en découvrit un bon. Je ne manquai pas de m'en servir & de faire entendre au muet qu'il s'étoit trompé, & que je sortirois d'embarras malgré son avis. Mais lui, me montrant

» du doigt tous les spectateurs les uns après les au-
 » tres , & faisant en même-temps un petit mouve-
 » ment des lèvres qu'il accompagna d'un grand mou-
 » vement de ses deux bras qui alloient & venoient
 » dans la direction de la porte & des tables, me ré-
 » pondit qu'il y avoit peu de mérite à être sorti du
 » mauvais pas où j'étois , avec les conseils du tiers ,
 » du quart & des passans ; ce que ses gestes signi-
 » fioient si clairement , que personne ne s'y trompa ,
 » & que l'expression populaire , *Consulter le tiers ,*
 » *le quart & les passans* , vint à plusieurs en même-
 » temps : ainsi bonne ou mauvaise , notre muet ren-
 » contra cette expression en gestes. »

Il n'y auroit peut-être pas de meilleur juge du langage par gestes , & en général du jeu de théâtre , qu'un sourd. Le même observateur rapporte une expérience qu'il a faite , & dont il avoue avoir tiré plus de lumière sur les mouvemens & les gestes , que de toutes les lectures du monde. Un jour qu'on jouoit une pièce qu'il connoissoit , il alla à la comédie aux troisièmes loges ; car plus il étoit éloigné des acteurs , mieux il étoit placé pour son expérience. Aussi-tôt que la toile fut levée & le moment venu où tous les autres spectateurs se disposoient à écouter , il mit ses doigts dans ses oreilles , non sans quelque étonnement de la part de ceux qui l'environnoient. Il les tenoit opiniâtement bouchées tant que l'action & le jeu de l'acteur lui paroissoient d'accord avec le discours qu'il se rappelloit. Il n'écoutoit que quand il étoit dérouté par les gestes , ou qu'il croyoit l'être. On avouera ici , avec notre observateur , qu'il y a bien peu de comédiens en état de soutenir une pareille épreuve.

M. le Sage , auteur de *Gilblas* , & de plusieurs pièces de théâtre , étoit devenu absolument sourd dans sa vieillesse ; cependant il ne discontinuoit point d'aller à la représentation de ses pièces : il n'en per-

doit presque pas un mot ; il disoit même qu'il n'avoit jamais mieux jugé ni du jeu ni de ses pièces que depuis qu'il n'entendoit plus les acteurs.

SOURNOIS.

Il est de certains caractères , tel que celui du *sournois* , qui demandent à être mis en scène pour être peints avec succès. Deux contes très-naïfs , l'un de Rabelais , & l'autre de Scaron , nous présentent cette manière de peindre. Nous les rapporterons ici. On pourra peut-être prendre plaisir à les *paralléliser* , diroit maître François.

» En une nauf ou navire , étoit le taciturnien ,
 » songe creux & malignement intentionné *Panurge* :
 » En ce même navire étoit un marchand de mou-
 » tons nommé *Dindenaut* , homme gaillard , rail-
 » lard , grand ribleur , & dégoiseur de gaufferies ,
 » lequel voyoit Panurge tout débiffé de mine , &
 » mal en point d'acoutrement , déhouffillé de che-
 » velure , veste délabrée , éguillettes rompues , bou-
 » tons intermitans , chausses pendantes , & lunettes
 » pendues au bonnet. Le marchand donc s'eman-
 » cipa en gaufferies sur chaque pièce d'icelui accou-
 » trement , mais spécialement sur ses lunettes , lui
 » disant avoir su , par tradition vulgaire , que tout
 » homme arborant lunettes , fut toujours onc mal
 » voulu des femmes étrangères , & vilipendé de la
 » sienne domestique ; sur lesquels pronostics , apos-
 » trophant Panurge en son honneur , l'appella je ne
 » sai comment , *Id est* , d'un nom qui réveilla Pa-
 » nurge de sa léthargie rêveuse , car révoit juste en
 » ce moment aux inconvéniens à venir de son futur
 » mariage. Holà , holà , mon bon marchand , dit
 » d'abord Panurge , d'un air piais & bonace , holà ,
 » vous dis-je , car qncques ne fus , ni ne puis main-

» tenant être ce que n'est nul que par mariage : à
» quoi repartit Dindenaut , que marié ou non ma-
» rié , c'est tout un ; car fruits de cornuaille sont
» fruits précoces ; & m'est avis , que pour porter
» tels fruits , êtes fait & moulé comme de cire :
» oui , cette plante mordra sur votre chef , comme
» chien-dent sur terre grasse. Ho , ho , ho , reprit
» bonnement Panurge , quartier , quartier ; car , par
» la vertu bœuf ou âne que je suis , ne puis avoir
» esprit d'aigle perçant les nues , parquoi gaudissez-
» vous de moi , si c'est votre plaisir ; mais rien ne
» repliquerai faute de réplique : prenons patience.
» Patience vous duira , dit le marchand , comme à
» tant d'autres ; patience est vertu maritale. Patience
» soit , interrompit Panurge ; mais changeons de
» propos : vous avez là force beaux moutons ,
» m'en vendriez-vous bien un par aventure ? O le
» vaillant acheteur de moutons ! dit le marchand :
» feriez volontiers , plus convenablement vous ache-
» ter un bon habit pour quand vous serez marié ;
» habit de ménage , habit avenant , manteau pro-
» fitable , chapeau commode , & panache de cerf.
» Patience , dit Panurge , & vendez-moi seulement
» un de vos moutons. Tableu ! dit le marchand , ce
» seroit fortune pour vous qu'un de ces béliers ;
» vendriez sa fine laine pour faire draps , sa lisse
» peau pour faire cuirs , sa chair friande pour nour-
» rir princes , & sa petite oye , pieds & tête , vous
» resteroient , & cornes encore sur le marché. Pa-
» tience , dit Panurge , tout ce que dites de corne-
» ries a été corné aux oreilles tant & tant de fois ;
» laissons ces vieilleries , sottises nouvelles sont plus
» de mise. Ah ! qu'il dit bien , reprit le marchand ;
» il mérite que mouton je lui vende , il est bon
» homme : ça parlons d'affaire. Bon , dit Panurge
» en joie , vous venez au but , & je n'aurai plus be-
» soin de patience. Ca , dit le marchand , écoutez-

» moi. J'écoute , dit Panurge. *Le marchand.* Appro-
 » chez cette oreille droite. *Panurge.* Qu'est-ce ? *Le*
 » *mar.* Et la gauche. *Pan.* Hé bien. *Le mar.* Et l'autre
 » encore. *Pan.* N'en ai que ces deux. *Le mar.* Ou-
 » vrez-les donc toutes grandes. *Pan.* A votre com-
 » mandement. *Le mar.* Vous allez au pays des Lan-
 » ternois ? *Pan.* Oui. *Le mar.* Voir le monde ? *Pan.*
 » Certes. *Le mar.* Joyeusement ? *Pan.* Voir. *Le*
 » *mar.* Sans vous facher ? *Pan.* N'en ai d'envie. *Le*
 » *mar.* Vous avez nom Robin ? *Pan.* Si vous voulez.
 » *Le mar.* Voyez-vous ce mouton ? *Pan.* Vous me
 » l'allez vendre. *Le mar.* Il a nom Robin comme
 » vous. Ha , ha , ha vous allez au pays des
 » Lanternois voir le monde joyeusement , sans vous
 » facher , ne vous fachez donc guère si Robin mou-
 » ton n'est pas pour vous. Bez , bez , bez , & con-
 » tinua ainsi bez , bez , aux oreilles du pauvre Pa-
 » nurge , en se moquant de sa lourderie. Oh ! pa-
 » tience , patience , reprit Panurge , baissant épaule
 » & tête en toute humilité : a bon besoin de patien-
 » ce , qui mouton veut avoir de Dindenaut ; mais
 » je vois que vous me lanternifibolisez ainsi pour ce
 » que me croyez pauvre hère , voulant acheter sans
 » payer , ou payer sans argent , & en ce vous vous
 » trompez à la mine , car voici de quoi faire em-
 » plette. Disant cela , Panurge tire ample & longue
 » bourse , que par cas fortuit , contre son naturel ,
 » avoit pleine de ducats , de laquelle opulence
 » le marchand fut ébahi , & incontinent gaufferie
 » cessa à l'aspect d'objet tant respectable comme est
 » argent. Par icelui alleché , le marchand demanda ,
 » quatre , cinq , six fois plus que ne valoit le mou-
 » ton ; à quoi Panurge fit comme riche enfant de
 » Paris , le prit au mot , de peur que mouton ne lui
 » échappât , tirant de sa bourse le prix exorbitant ,
 » sans autre mot dire que patience : patience mit
 » les deniers ès mains du marchand , & choisit à
 » même

» même le troupeau , un grand & beau maître mou-
 » ton , qu'il emporta brandi sous son bras ; car de
 » force autant que malin vouloir avoit : cependant
 » le mouton crioit , bêloit ; & en conséquence na-
 » turelle , oyant celui-ci bêler , bêloient ensemble-
 » ment les autres moutons , comme disans en leur
 » langage moutonnois : Où menez - vous notre
 » compagnon ? De même disoient , mais en langage
 » plus articulé , les assistans à Panurge : Où diantre
 » menez-vous ce mouton , & qu'en allez-vous faire ?
 » A quoi répond Panurge : Le mouton n'est-il pas à
 » moi ? je l'ai bien payé , & chacun de son bien fait
 » ce qu'il s'avise. Ce mouton s'appelle Robin , com-
 » me moi , Dindenaut l'a dit ; Robin mouton fait
 » bien nager , je le vois à sa mine. Et ce disant , su-
 » bitement jetta son mouton en pleine mer , criant :
 » Nage , Robin , nage mon mignon. Or , Robin
 » mouton allant à l'eau , criant , bêlant , tous les
 » autres moutons crians , bêlans en pareille intona-
 » tion , commencèrent soi jetter après , & sauter
 » en mer à la file , si que le débat entr'eux étoit à
 » qui suivroit le premier son compagnon dans l'eau ;
 » car nature a fait de tous les animaux mouton le
 » plus sot , & à suivre mauvais exemple le plus en-
 » clin , fors l'homme. Le marchand , tout ceci
 » voyant , demeura stupéfait & tout effrayé , s'ef-
 » forçant à retenir ses moutons de tout son pouvoir ;
 » pendant quoi Panurge , en son sang-froid rancu-
 » nier , lui disoit : Patience , Dindenaut , patience ,
 » & ne vous bougez ni tourmentez , Robin mou-
 » ton reviendra à nage , & ses compagnons le re-
 » suivront. Venez , Robin , venez , mon fils : & en-
 » suite crioit aux oreilles de Dindenaut , comme
 » avoit par Dindenaut été crié aux siennes , en si-
 » gne de moquerie : Bez , bez. Finalement , Dinde-
 » naut voyant périr tous les moutons , en prit un
 » grand & fort par la toison , cuidant ainsi , lui

T c

» retenant , retenir le reste ; mais ce mouton puif-
 » fant entraîna Dindenaut lui-même en l'eau ; & ce
 » fut lors que Panurge redoubla de crier : Nage ,
 » Robin , nage , Dindenaut ; bez , bez , bez ; tant
 » que par noyement des moutons & du marchand ,
 » cette aventure fut finie , dont Panurge ne rioit
 » que sous barbe , parceque jamais on ne le vit rire
 » en plein , que je sache. » Molière , comme l'a
 observé Dufresny , a pris dans ce conte de Rabe-
 lais , deux ou trois jeux de théâtre , & La Fontaine ,
 plusieurs bons mots.

Le comédien la Rancune , un des héros du *roman comique* de Scarron , entre dans une hôtellerie un peu plus que demi-ivre. La servante de la Rappinière (autre héros du roman) qui le conduisoit, dit à l'hôtesse qu'on lui dressât un lit. Voici le reste de notre écu, dit l'hôtesse ; si nous n'avions pas d'autre pratique que celle-là , notre louage seroit mal payé. Taisez-vous , sotté , lui dit son mari , monsieur de la Rappinière nous fait trop d'honneur ; que l'on dresse un lit à ce gentilhomme. Voire qui en auroit, dit l'hôtesse ; il ne m'en restoit qu'un , que je viens de donner à un marchand du bas-Maine. Le marchand entra là-dessus ; & ayant appris le sujet de la contestation , offrit la moitié de son lit à la Rancune , soit qu'il eût affaire à la Rappinière , ou qu'il fût obligé de son naturel. La Rancune l'en remercia , autant que sa sécheresse de civilisé le put permettre. Le marchand soupa ; l'hôte lui tint compagnie , & la Rancune ne se fit pas prier deux fois pour faire le troisième , & se mit à boire sur nouveaux frais. Ils parlèrent des impôts , pestèrent contre les maltôtiers , réglèrent l'état , & se réglèrent si peu eux-mêmes , l'hôte tout le premier , qu'il tira sa bourse de sa pochette , & demanda à compter , ne se souvenant plus qu'il étoit chez lui. Sa femme & sa servante l'entraînèrent par les épaules

dans sa chambre , & le mirent sur un lit tout habillé. La Rancune dit au marchand qu'il étoit affligé d'une difficulté d'urine , & qu'il étoit bien fâché d'être contraint de l'incommoder. A quoi le marchand lui répondit qu'une nuit étoit bientôt passée. Le lit n'avoit point de ruelle , & joignoit la muraille ; la Rancune s'y jeta le premier ; & le marchand s'y étant mis après , en la bonne place , la Rancune lui demanda le pot-de-chambre. Eh ! qu'en voulez-vous faire , dit le marchand. Le mettre auprès de moi , de peur de vous incommoder , dit la Rancune. Le marchand lui répondit qu'il le lui donneroit quand il en auroit affaire , & la Rancune n'y consentit qu'à peine , lui protestant qu'il étoit au désespoir de l'incommoder. Le marchand s'endormit sans lui répondre ; & à peine commença-t-il à dormir de toute sa force , que le malicieux comédien , qui étoit homme à s'éborgner pour faire perdre un œil à un autre , tira le pauvre marchand par le bras en lui criant : Monsieur , ho , monsieur ? Le marchand , tout endormi , lui demanda en bâillant : Que vous plaît-il ? Donnez-moi un peu le pot-de-chambre , dit la Rancune , qui se mit en devoir de pisser ; & après avoir fait cent efforts , ou fait semblant de les faire , juré cent fois entre ses dents , & s'être bien plaint de son mal , il rendit le pot-de-chambre au marchand , sans avoir pissé une seule goutte. Le marchand le remit à terre , & dit , ouvrant la bouche aussi grande qu'un four , à force de bâiller : Vraiment , monsieur , je vous plains bien , & se rendormit tout aussi-tôt. La Rancune le laisse embarquer bien avant dans le sommeil ; & quand il le vit ronfler comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie , le perfide l'éveilla encore , & lui demanda le pot-de-chambre aussi méchamment que la première fois. Le marchand le lui remit entre les mains , aussi bonnement qu'il avoit déjà fait ; & la Rancune le

T t ij

porta à l'endroit par où l'on pisse , avec aussi peu d'envie de pisser que de laisser dormir le marchand. Il cria encore plus fort qu'il n'avoit fait , & fut deux fois plus long-temps à ne point pisser , conjurant le marchand de ne prendre plus la peine de lui donner le pot-de-chambre , & ajoutant que ce n'étoit pas la raison , & qu'il le prendroit bien. Le pauvre marchand , qui eût alors donné tout son bien pour dormir son saoul , lui répondit , toujours en bâillant , qu'il en usât comme il lui plairoit , & remit le pot-de-chambre en sa place , & se donnèrent le bon soir fort civilement ; & le pauvre marchand eût parié tout son bien , qu'il alloit faire le plus beau somme qu'il eût fait de sa vie. La Rancune , qui savoit bien ce qui en devoit arriver , le laissa dormir de plus belle ; & sans faire conscience d'éveiller un homme qui dormoit si bien , il lui alla mettre le coude dans le creux de l'estomac , l'accablant de tout son corps , & avançant l'autre bras hors du lit , comme on fait quand on veut amasser quelque chose qui est à terre. Le malheureux marchand se sentant étouffer & écraser la poitrine , s'éveilla en sursaut , criant horriblement : Eh ! morbleu , monsieur , vous me tuez. La Rancune , d'une voix aussi douce & posée que celle du marchand avoit été véhémence , lui répondit : Je vous demande pardon , je voulois prendre le pot-de-chambre. Ah ! vertubleu , s'écrie l'autre , j'aime bien mieux vous le donner , & ne dormir de toute la nuit ; vous m'avez fait un mal dont je me sentirai toute ma vie. La Rancune ne lui répondit rien , & se mit à pisser si largement & si roide , que le bruit seul du pot-de-chambre eût pu réveiller le marchand : il emplit le pot-de-chambre , bénissant le Seigneur avec une hypocrisie de scélérat. Le pauvre marchand le félicitoit le mieux qu'il pouvoit de sa copieuse éjaculation d'urine , qui lui faisoit espérer un sommeil

qui ne seroit plus interrompu , quand le maudit la Rancune , faisant semblant de remettre le pot-de-chambre à terre , lui laissa tomber & le pot-de-chambre & tout ce qui étoit dedans sur le visage , sur la barbe & sur l'estomac , en criant , en hypocrite : Eh ! monsieur , je vous demande pardon. Le marchand ne répondit rien à sa civilité ; car aussi-tôt qu'il se sentit noyé de pissat , il se leva hurlant comme un homme furieux , & demanda de la lumière. La Rancune , avec une froideur capable de faire renier un Théatin , lui disoit : Voilà un grand malheur ! Le marchand continua ses cris. L'hôte , l'hôtesse , les servantes & les valets y vinrent. Le marchand leur dit qu'on l'avoit fait coucher avec un diable , & pria qu'on lui fit du feu autre part. On lui demanda ce qu'il avoit. Il ne répondit rien , tant il étoit en colère , prit ses habits & ses hardes , & s'en alla se sécher dans la cuisine , où il passa le reste de la nuit sur un banc , le long du feu. L'hôte demanda à la Rancune ce qu'il lui avoit fait. Il lui dit , feignant une grande ingénuité : Je ne sai de quoi il peut se plaindre ; il s'est éveillé , & m'a réveillé en criant au meurtre ; il faut qu'il ait fait quelque mauvais songe , ou qu'il soit fou ; & de plus , il a pissé au lit. L'hôtesse y porta la main , & dit qu'il étoit vrai , que son matelas étoit tout percé , & jura son grand dieu qu'il le payeroit. Ils donnèrent le bon soir à la Rancune , qui dormit toute la nuit , aussi paisiblement qu'auroit fait un homme de bien.

S U I C I D E.

PHILIPPE Mordant , cousin germain de ce fameux comte de Peterboroug , si connu dans toutes les cours de l'Europe , étoit un jeune homme de vingt-

Tt iij

sept ans , beau , bienfait , riche , né d'un sang illustre , pouvant prétendre à tout , & passionnément aimé de sa maîtresse. Il prit à ce Mordant un dégoût de la vie ; il paya ses dettes , écrivit à ses amis pour leur dire adieu , & même fit des vers , dont voici les derniers traits en François :

L'opium peut aider le sage ;
 Mais , selon mon opinion ,
 Il lui faut , au lieu d'opium ,
 Un pistolet & du courage.

Il se conduisit selon ses principes , & se dépêcha d'un coup de pistolet , sans en avoir donné d'autre raison , sinon que son ame étoit lassée de son corps , & que quand on est mécontent de sa maison , il faut en sortir.

Il sembloit qu'il eût voulu mourir , parcequ'il étoit dégoûté de son bonheur. Richard Smith , donna un étrange spectacle au monde , pour une cause fort différente. Richard Smith étoit dégoûté d'être réellement malheureux : il avoit été riche , & il étoit pauvre ; il avoit eu de la santé , & il étoit infirme. Il avoit eu une femme , à laquelle il ne pouvoit faire partager que sa misère : un enfant au berceau , étoit le seul bien qui lui restoit. Richard Smith & Bridget Smith , d'un commun consentement , après s'être tendrement embrassés , & avoir donné le dernier baiser à leur enfant , ont commencé par tuer cette pauvre créature , & ensuite se sont pendus aux colonnes de leur lit. Je ne connois nulle part , ajoute *M. de Voltaire* , qui rapporte ces faits , aucune horreur de sang froid qui soit de cette force ; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à M. Brindlay , leur cousin , est aussi singulière que leur mort même. Nous croyons , disent-ils , que Dieu nous pardonnera , &c. Nous avons quitté la vie , parceque nous étions malheureux sans ressource , & nous avons

rendu à notre fils unique le service de le tuer , de peur qu'il ne devînt aussi malheureux que nous , &c. Il est à remarquer que ces gens , après avoir tué leur fils , par tendresse paternelle , ont écrit à un ami pour lui recommander leur chat & leur chien. Ils ont cru apparemment , qu'il étoit plus aisé de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde , que celui d'un enfant , & ils ne vouloient pas être à charge à leur ami.

Milord Saarboroug a quitté la vie avec le même sang froid qu'il avoit quitté sa place de grand écuyer. On lui reprochoit , dans la chambre des Pairs , qu'il prenoit le parti du roi , parcequ'il avoit une belle charge à la cour. Messieurs , dit-il , pour vous prouver que mon opinion ne dépend pas de ma place ; je m'en demets dans l'instant. Il se trouva depuis embarrassé entre une maîtresse qu'il aimoit , mais à qui il n'avoit rien promis , & une femme qu'il estimoit , mais à qui il avoit fait une promesse de mariage. Il se tua pour se tirer d'embarras. *Mélanges de Littérature , & de Philosophie.*

Robeck , qui étoit un autre fou de cette espèce , délibéra avant de se tuer. Il délibéra même si posément , qu'il eut la patience de faire un livre , un gros livre , bien long , bien pesant , bien froid ; & quand il eut établi , selon lui , qu'il étoit permis de se donner la mort , il se la donna avec la même tranquillité. *Roufféau.*

Une dame d'un certain âge , seule , riche , & sans enfans , avoit reçu dans sa maison un ouvrier qui travailloit en journée , & qui étoit chargé d'une femme & d'un petit enfant. C'étoit d'honnêtes gens , fort rangés & fort laborieux ; mais leur travail suffisoit à peine à leur subsistance. La femme de l'ouvrier alla , au bout de quelques jours , trouver la maîtresse de la maison , & la pria de lui permettre de laisser son enfant auprès d'elle , pendant qu'elle sortiroit pour une

affaire très-pressée. La dame y consentit. Mais, ma bonne dame, insista la pauvre femme, je vous le recommande bien : ne le laissez manquer de rien jusqu'à ce que je revienne, je vous en conjure. La dame l'assura qu'elle en auroit soin, & la mère sortit. On ne la revit pas de la journée, ni le père non plus. Trois jours se passent sans qu'on entende parler d'eux : enfin on découvrit qu'ils s'étoient jettés tous deux dans la Tamise. La dame s'est regardée comme engagée par sa parole à prendre soin de l'enfant qu'on lui avoit confié, & elle s'est chargée de son éducation. *Papiers Anglois de 1761.*

Les mêmes papiers Anglois de 1762, font mention qu'au mois de décembre, un pauvre homme, ayant été ramasser du bois mort dans la forêt de HydePark, vit un gentilhomme bien mis, ayant une épée à son côté & une cocarde à son chapeau, qui se promenoit d'un air triste & rêveur. Ce pauvre homme croyant que c'étoit un officier qui venoit là pour se battre en duel, se cache derrière un rocher. Le gentilhomme s'approcha de cet endroit, ouvrit un papier qu'il lut avec l'air fort ému, & qu'il déchira. Il tira ensuite un pistolet de sa poche, regarda l'amorce & battit la pierre avec une clef. Après avoir jetté son chapeau à terre, il appuya le pistolet sur son front ; l'amorce prit, le coup ne partit point. L'homme qui s'étoit caché, s'élança sur l'officier, & lui arracha son pistolet ; mais celui-ci mit l'épée à la main, & voulut en percer son libérateur, qui lui dit tranquillement : « Frappez, je crains aussi peu » la mort que vous ; mais j'ai plus de courage : il y » a plus de vingt ans que je vis dans les peines & » dans l'indigence, & j'ai laissé à Dieu le soin de » mettre fin à mes maux. » Le gentilhomme, touché de cette réponse, resta un moment immobile, répandit un torrent de larmes, & tira sa bourse qu'il donna à cet honnête vieillard. Il prit ensuite son

nom & son adresse ; & lui fit jurer de ne faire aucunes perquisitions à son sujet , si le hazard les faisoit rencontrer encore.

Une Angloise , à qui l'extrême misère avoit tourné la tête , ne voyoit pour elle d'autre parti que d'aller se jeter dans la Tamise : elle exécuta cet affreux projet ; mais un homme qui se trouva près de-là , l'arracha des bras de la mort. Il s'attendoit à quelque remerciement de la part de cette malheureuse femme , lorsqu'elle lui dit d'un air assez tranquille : Puisque vous m'avez privé de la seule ressource qui me restoit , vous êtes obligé de m'en indemniser ; je suis dans la plus affreuse misère , vous voulez que je vive , vous me nourrirez donc. *Journal Encyclopédique.*

Terminons cet article de Suicide par cette belle pensée de M. Rousseau. « Que font dix , vingt , trente ans pour un être immortel ? La peine & le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même , son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait , demeure , & c'est par lui qu'elle est quelque chose. O homme , ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre , puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien , & que si c'est un mal d'avoir vécu , c'est une raison de plus de vivre encore. Ne dis pas non plus , qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas homme , qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être , & de tromper ta destination. »

S U I S S E S.

LA Suisse , abondante en hommes qu'elle est hors d'état de nourrir , s'est vûe depuis long-temps obligée de les envoyer au service des différens princes

qui veulent les foudroyer ; c'est ce qui a pu donner lieu à ce proverbe : *Point d'argent , point de Suisse.*

L'empressement de tous les souverains à avoir des soldats de cette nation , fait le plus bel éloge de leur valeur. François I. fut un jour rendre aux Suisses la justice qu'ils méritoient. Ce prince , prisonnier à la bataille de Pavie en 1525 , fut conduit après l'action , à travers le champ de bataille où il devoit être gardé. Les Impériaux lui firent observer que tous les gardes Suisses s'étoient fait tuer dans leur rang , & qu'ils étoient couchés morts les uns près des autres *Si toutes mes troupes avoient fait leur devoir comme ces braves gens* , dit le prince attendri à ce spectacle , *je ne serois pas votre prisonnier ; mais vous seriez les miens.* Hist. Militaire des Suisses au service de France.

Un ministre de Louis XIV , disoit à ce prince , devant Pierre Stuppa , colonel du régiment des gardes Suisses , qu'avec l'or & l'argent que les Suisses avoient reçu des rois de France , on pourroit paver une chaussée de Paris à Basle. « Cela peut être vrai , » fire , réplique le colonel ; mais aussi , si on pouvoit » rassembler tout le sang que ceux de ma nation ont » versé pour le service de votre majesté , & des rois » ses prédécesseurs , on pourroit en faire un canal » pour aller de Paris à Basle. »

La franchise & la naïveté forment le principal caractère du Suisse ; on lui reproche , non sans quelque raison , d'être obstiné & peu sobre.

Un Suisse avoit été posté à la porte d'une salle d'assemblée. Il lui avoit été ordonné de ne laisser entrer que ceux qui auroient des billets. Un homme de qualité se présente avec sa compagnie ; le Suisse , qui ne lui vit point de billets , lui dit brusquement : *Entrer dedans point.* Jamais on ne put le fléchir que lorsque l'homme de qualité s'avisa de lui dire : *Moi ne vouloir point entrer dedans , mais vouloir sortir de-*

dans. Ah! pour sortir bon, dit le Suisse, *mais pour entrer point*; & alors il le pousse lui-même dans la falle. Combien de personnes ressemblent à ce Suisse, & ne s'arrêtent qu'au mot.

On demandoit à un Suisse si son maître y étoit. Il n'y est pas. — Quand reviendra-t-il? — Lorsque monsieur, répondit le Suisse, a donné ordre de dire qu'il n'y est pas, on ne sait pas quand il reviendra?

Deux soldats aux Gardes & un Suisse, buvoient ensemble plusieurs bouteilles de vin dans une cour; & comme il pleuvoit, le Suisse avoit soin, toutes les fois qu'on lui versoit à boire, d'élever son chapeau au-dessus de son verre, de peur qu'il n'y tombât une goutte d'eau.

On a fait ce conte d'un Suisse qui se sentoît indisposé. Il alla consulter un médecin, qui lui ordonna un lavement le soir, le lendemain matin une saignée & un lavement, & le matin du jour suivant une médecine. Le Suisse, étant retourné chez lui, fit réflexion qu'il avoit un voyage à faire le lendemain. Comme il ne pouvoit pas retarder ce voyage, il s'avisa de prendre le soir même tout ce que le médecin lui avoit ordonné, & partit sans songer depuis à son mal.

Madame de Montespan, qui venoit de succéder à la duchesse de la Valière, dans le cœur du roi, alla voir une de ses amies qu'elle ne trouva point. Elle recommanda bien au Suisse de dire à la dame du logis qu'elle étoit venue pour la voir. Me connoistu bien, lui dit-elle? Oh qu'oui, répondit le Suisse, c'est vous qui avez acheté la charge de madame la Valière.

Paris, dit Scarron, dans son *Roman comique*, a un rieur d'office dans chacun de ses quartiers. Dans les troupes, chaque compagnie a ordinairement le sien; c'est une espèce de bel esprit qui fait des chan-

sons d'armées , & qui divertit ses camarades. Les Suisses ont aussi de ces plaisans qu'ils nomment *Loustics* ; mais comme ils ne sont point en état de faire beaucoup de dépense en esprit , ils n'en ont qu'un par régiment. Sa charge n'est pas fort difficile à remplir , car il suffit qu'il ouvre la bouche , pour que l'on croie qu'il a dit quelque plaisanterie. Un jour que tout le régiment des Gardes-Suisses alloit à Versailles pour une revue , le *Loustic* étoit dans les premiers rangs , il ouvrit la bouche , & ses camarades qui étoient à ses côtés ayant ri , le ris courut de rang en rang jusqu'aux derniers du régiment. Quelqu'un demanda , à un de ceux qui étoient à la queue , ce qu'ils avoient tous à rire , & le soldat lui répondit ingénument : *Le Loustic l'être la haut qui l'haver dit quet chose qui être trôle.*

Dans une lettre que M. Racine écrit à Boileau , du camp près de Namur , en 1692 , il lui dit : « Je vous ai vu rire assez volontiers de ce que le vin fait quelquefois faire aux ivrognes. Hier , un boulet de canon emporta la tête d'un de nos Suisses dans la tranchée. Un autre Suisse , son camarade , qui étoit auprès , se mit à rire de toute sa force , en disant : » *Hô , hô , cela est plaisant ; il reviendra sans tête dans le camp.*

Un capitaine Suisse faisoit enterrer pêle-mêle , sur le champ de bataille , les morts & les mourans. On lui représente , que quelques-uns des enterrés respiroient encore & ne demandoient qu'à vivre ; *Bon* , dit-il , *si on vouloit les écouter , il n'y en auroit pas un de mort.*



T É M É R I T É.

LA témérité est ici prise pour cette fureur brutale qui se précipite dans le danger , parcequ'elle ne le voit pas , ou du moins , parcequ'elle n'en prévoit pas les conséquences. La témérité peut être regardée comme l'ivresse du courage. *Voyez Courage.*

En 1554, les peuples de Cambaye s'avançoient pour faire le siège de Diu, citadelle dont les Portugais étoient les maîtres. Fernand Castagnhofo en sortit aussi-tôt avec la moindre partie du corps qui étoit à ses ordres , & s'étant jetté sans précaution au milieu de la cavalerie Indienne, se fit massacrer avec dix-sept Portugais qui l'accompagnoient. A cette nouvelle, le gouverneur, Diégo de Norogna, transporté de colère, voulut aller combattre lui-même l'ennemi. Un officier le saisit au corps & le pria de considérer à quel péril il alloit exposer lui & la citadelle. *Si je pérís, dit-il brusquement, que m'importe ce qui arrivera après moi ?* Ces paroles dites dans la chaleur de l'action, mais qui manifestotent un courage peu réfléchi, lui coûtèrent la vice-royauté des Indes. Quelqu'un les ayant rapportées à la cour, lorsqu'il étoit question de lui donner cette place, il en fut exclu pour toujours. *Conquêtes des Portugais dans le nouveau monde.*

T E R R E U R P A N I Q U E.

ON voit dans l'histoire ancienne, que souvent des craintes soudaines, quoique mal fondées, ont décidé du destin des armées. L'histoire moderne en fournit aussi des exemples.

Arnould, fils naturel de Carloman, disputoit, en 888, l'empire à Gui, duc de Spolète, qui s'étoit déjà rendu maître de Rome. Arnould, après plusieurs batailles, arriva devant cette capitale & se préparoit à en faire le siège, lorsqu'un lièvre effrayé traversa le camp en courant vers la ville. Ses soldats le poursuivirent en jetant de grands cris. Les assiégés, ignorans ce qui se passoit, crurent que c'étoit le signal pour monter à l'assaut. Comme leurs préparatifs pour la défense n'étoient point encore faits, la frayeur les saisit, ils abandonnent leurs ramparts. Arnould s'en aperçoit, profite du moment, monte à l'assaut, prend Rome & s'y fait couronner empereur.

En 1598, un détachement de François, commandés par Lefdigières, attaque la tour de Moyranc. Il fait une brèche & tente un assaut qui est soutenu avec toute l'intrépidité possible. Durant la plus grande chaleur de l'action, un trompette hardi monte par une échelle, gagne le lieu le plus élevé de la tour, sonne la charge, & jette une si grande consternation parmi les assiégés, qu'ils se précipitent dans les fossés. On en fait une boucherie horrible; & de trois cens qu'ils sont il n'en échappe que deux. *Histoire de Lefdigières.*

L'Angleterre avoit, en 1746, formé le projet de ruiner le port de l'Orient, & avec lui, la compagnie des Indes de France. Pour l'exécution de ce grand dessein, le général Sinclair débarque avec sept mille hommes sur les côtes de Bretagne, & somme l'Orient, qui se rend le premier jour de l'attaque. Les tambours des milices de l'Orient, peu instruits, battent le matin la générale. Sinclair demande à des gens du pays la raison de cet air de guerre après la capitulation. On lui répond, qu'on lui a tendu un piège en capitulant, & qu'on va fondre sur lui avec douze mille hommes. Pendant cette

entretien le vent change , & l'amiral Lestoc en aversit par un signal. Sinc air , craignant d'être attaqué , quitte son poste & se retire précipitamment. Cependant , ceux qui ont fait la capitulation sortent de la ville pour se soumettre au général Anglois. Ils ne peuvent revenir de leur surprise , quand ils ne trouvent personne dans le camp. La poltronnerie & la sottise , ajoûte l'auteur , sont égales des deux parts. *Histoire de la guerre de 1741.*

T O S T.

MOT qui en Anglois signifie *rotir*. Il se dit plus particulièrement de l'action de boire à la santé des belles à la mode. Voici l'anecdote qui y donna lieu. Une maîtresse du roi d'Angleterre venoit de se baigner. Un des courtisans avala par galanterie une tasse d'eau du bain de la déesse ; chacun en but à son tour ; le dernier dit , je retiens la rotie , faisant allusion à l'usage du tems , de boire avec une rotie au fond du verre : Origine du *toft* Anglois.

T R A H I S O N.

ON lit avec plaisir , dans les notes d'Amelot sur Tacite , ce trait de deux gentilshommes qui , au milieu d'une assemblée bacchique , font voir toute la franchise de leur ame & leur horreur pour la trahison. Sous la minorité de Louis XIV , deux gentilshommes François , l'un de Picardie , nommé d'Esclainvilliers , & l'autre de Champagne , nommé de Renneville , tous deux morts lieutenans généraux , mangeoient un jour ensemble avec plusieurs autres officiers. D'Esclainvilliers dit à la compagnie : *Buvons à la santé du roi* : puis s'adressant à Renne-

ville ajouta : *Mon ami, je te la porte; car vive Dieu, si tous les gentilshommes nous ressembloient, il n'y auroit point de traitres en France.* Tous les conviés aussi-tôt, mettant la main sur leur épée, prièrent Dieu de changer en poison le vin qu'ils alloient boire à la santé du roi, s'ils avoient d'autre pensée dans l'ame, que de verser leur sang pour le service de leur prince & de leur patrie. Action, ajoute Amelot, qui fut d'autant plus agréable à la reine régente, que cela se passa au fort de nos guerres civiles, où chacun se vendoit au plus offrant.

Oran qui, depuis le cardinal de Ximènes, fait partie de la domination d'Espagne, étoit assiégé en 1706 par les Maures. Philippe V, malgré la situation presque désespérée de ses affaires, ordonna au comte de Santa-Crux d'y conduire des secours. Mais ce lâche officier, au lieu de prendre la route d'Afrique, alla livrer ses galères & ses troupes à la flotte Angloise; ce qui fut cause que ce port tomba entre les mains des Infidèles. Un archidiacre de Cordoue, frère du perfide, instruit de cette action, courut aussi-tôt à la paroisse chercher le registre des baptêmes, & arrachant la feuille où le nom du comte étoit inscrit, il dit, avec une fureur dont l'honneur étoit le principe : « Qu'il ne reste parmi » les hommes, nul souvenir d'un homme aussi mé- » prisable. » *Mémoires de Saint-Philippes.*

Les traîtres ont été souvent punis par ceux mêmes qui les ont employés. L'histoire fournit tant d'exemples de cette vérité, qu'il y a lieu de s'étonner qu'il se trouve encore des hommes, quelque lâches qu'ils soient, qui trafiquent de la confiance publique.

En 1522, lorsque Soliman II. assiégeoit Rhodes, un traître s'offrit de le rendre maître de la place, & l'empereur promit de lui faire épouser une de ses filles, si l'entreprise réussissoit. Elle réussit, & le sul-
tan

Van sommé de sa promesse , fit venir sa fille qui parut couverte d'or & de pierreries , & lui assigna une dot considérable. Se tournant ensuite vers le traître : « Vous voyez , lui dit-il , si je fais tenir ma parole ; mais comme vous êtes chrétien , continuait-il , & que ma fille est musulmane , je ne puis vous la donner que vous ne soyez musulman en dedans & en dehors de la peau ; c'est ainsi que nous nous faisons tous un devoir de l'être. Il ne s'agit point ici de parole , ni de renier votre Christ par intérêt , mais de vous dépouiller entièrement de cette peau baptisée & incirconcise que vous portez. » En même temps ce prince donna ordre que son prétendu gendre futur fût écorché , & qu'on le couchât ensuite dans un lit couvert de sel , afin qu'il prît la peau d'un vrai mahométan ; après quoi on lui ameneroit son épouse. L'ordre fut exécuté , & le traître ne retira d'autre fruit de sa trahison , que de mourir au milieu des tourmens.

TRIVELINADE.

SORTE de facétie ainsi nommée du nom de *Trivelin* , ancien farceur qui excelloit dans le bas comique. *Ménage* contoit volontiers la *Trivelinade* suivante.

Trivelin , monté sur un beau cheval d'Espagne bien harnaché , se laisse gagner par le sommeil. A peine est-il descendu de cheval , qu'il se jette au pied d'un arbre & s'endort , après avoir eu néanmoins la précaution d'engager la bride autour de son bras. Des voleurs surviennent , dégagent adroitement le cheval qu'ils emmènent , & laissent la bride au dormeur. Trivelin s'étant éveillé & ne trouvant plus son cheval , se tâtoit en disant : Ou je suis Trivelin , ou je ne le suis point. Si je suis Tri-

V u

velin, que je suis malheureux ! car j'ai perdu un beau cheval ; mais si je ne suis pas Trivelin, que je suis heureux ! car j'ai gagné une belle bride. Il s'arrête à ce dernier sentiment & se livre aux plus doux transports de la joie.

TURLUPINADE.

Ce mot vient de *Turlupin*, farceur célèbre qui faisoit rire le peuple par de fausses pointes, & par de fades équivoques. Les gens de goût rejettent ces plaisanteries ; c'est pour eux une espèce de fausse monnoye à laquelle les mauvais plaisans essaient en vain de donner cours.

Il étoit un temps que les turlupinades règnoient à la cour de France.

Toutefois à la cour les Turlupins restèrent :

BOILEAU.

Le roi des turlupins étoit M. d'Armagnac. Ce seigneur se trouvant un jour avec M. le Duc (Henri-Jules) depuis prince de Condé, il lui demanda pourquoi on disoit *guet-à-pens*, & non pas *guet-à-d'inde* ? Par la même raison, répondit le prince, qu'on ne dit pas : Monsieur d'Armagnac est un *turluchefne*, mais un *turlupin*. Longueruana.

Le maréchal de *** n'étoit pas en état de faire ses preuves pour être cordon bleu, il lui manquoit un degré. Le roi témoigna à M. d'Armagnac qu'il avoit peine à surmonter cet obstacle. Bon ! dit ce seigneur, vous pouvez bien, sire, faire sauter un degré au maréchal de *** , puisqu'il y en a à qui votre majesté a fait franchir l'escalier pour entrer.

Le commandeur Fourbin de Janson, étant à un repas avec le célèbre Boileau, entreprit de le turlupiner sur son nom. Quel nom, dit-il, portez-vous-

là? *Boileau*, j'aimerois bien mieux m'appeller *Boivin*. Ce poète lui répondit sur le même ton : & vous, monsieur, quel nom avez-vous choisi? *Janfon* : je préférerois d'être nommé *Jeanfarine*, la farine ne vaut-elle pas mieux que le son?

On doit mettre au rang des turlupins, ceux qui plaisantent sur des défauts que la nature a donnés. Un conseiller borgne étoit en dispute avec un de ses confrères qui étoit boiteux. Ils prirent pour juge un de leurs amis, qui, pour les assurer de son intégrité, leur dit ce proverbe : Je ne suis ni pour le borgne, ni pour le boiteux.

Le même conseiller borgne, voulant décider seul une contestation épineuse, une autre espèce de turlupin, lui dit : Croyez-moi, empruntez les lumières d'un de vos confrères, deux yeux valent mieux qu'un.

Un homme, dont le nez étoit fort camard, étant venu à éternuer en présence d'un railleur de ce caractère; celui-ci le salua, & ajouta : *Dieu vous conserve la vue*. Celui qui venoit d'éternuer, surpris de ce vœu, lui demanda pourquoi il le faisoit? Parce, répondit le railleur, que votre nez n'est pas propre à porter des lunettes.

Des dames, très-âgées, demandoient à M. d'Aubigné, qu'ils trouvèrent dans une des salles du vieux Louvre, ce qu'il faisoit-là? *Vous voyez, mesdames*, en les regardant, *que j'admire des antiquités*.

T Y R A N.

UN religieux, dit le poète Sadi, étoit respecté dans Bagdad pour sa piété, & le peuple & les grands avoient confiance dans ses prières. Hoschas Joseph, tyran de Bagdad, vint le trouver, & lui dit : Prie Dieu pour moi. O Dieu, s'écrie le religieux en éle-

Vu ij

vant les mains au ciel ! ôte de la terre Hofchas Joseph. — Malheureux ! tu me maudis , lui dit le tyran. — Je demande au ciel , répondit le religieux , la plus grande grace qu'il puisse accorder à ton peuple & à toi.

U S A G E S.

IL n'est que trop ordinaire aux gens du monde , qui , pour la plupart , bornent leur petite science à la connoissance des usages , de mépriser ceux qui les ignorent. M. le duc de Bourgogne ne pensoit point ainsi. En 1702 , ce prince commandoit en Flandres l'armée Française. Un vieux officier , qui connoissoit mieux son métier que les usages de la cour , se mit à la table du prince , sans en avoir obtenu la permission : on l'avertit de sa faute , & il en demande pardon. *Monseigneur* , lui dit obligeamment le duc de Bourgogne , *vous souperez avec moi : je vous apprendrai la cour , & vous m'apprendrez la guerre.*

U S U R I E R.

UN fameux usurier , qui voyoit tous les jours ses profits diminuer , alla trouver un célèbre prédicateur pour le prier de prêcher vivement contre l'usure. Celui-ci , qui le croyoit converti , lui dit , d'un ton saintement animé : Ah ! mon frère , que je me réjouis de ce que la grace opère dans votre cœur. Vous n'y êtes pas , lui répondit froidement l'usurier. Je vous fais cette demande , parcequ'il y a tant d'usuriers dans la ville , que je ne gagne rien : si vous pouviez les corriger par vos prédications , tout le monde viendrait à moi.

Un autre usurier, ou peut-être le même, étoit à l'article de la mort. Son confesseur l'exhortoit de son mieux, & pour rendre son exhortation plus pathétique lui montrait un crucifix. Le moribond, le regarde fixement. Son confesseur, qui le croit touché, lui présente ce crucifix qui étoit d'argent. Le malade le soulève, & dit, en le rendant : « Monsieur, » je ne puis pas prêter grand'chose là-dessus. » On pourra conclure de ce fait, que l'on meurt comme l'on a vécu.

V A L E U R.

C'EST la force réunie au courage. Dans quelle ville la valeur étoit-elle plus honorée qu'à Sparte ? Une troupe de Lacédémoniens, passant devant la ville de Corinthe, qui avoit des remparts, quelques Lacédémoniens demandèrent : Quelles femmes habitent cette cité ? Ce sont, leur répondit-on, des Corinthiens. Ne savent-ils pas, reprirent-ils, ces hommes vils & lâches, que les seuls remparts impénétrables à l'ennemi, sont des citoyens déterminés à la mort. *Voyez Bravoure, Courage, François.*

Un mot, une plaisanterie, dite à propos, a souvent plus servi à rappeler la valeur des troupes, que la harangue la plus éloquente. Les François attaquent & battent, en 1690, le prince de Waldek à Fleurus, près de Charleroi. Durant cette action, un lieutenant-colonel d'un régiment François, dont le nom auroit bien mérité d'être conservé, se trouve prêt à charger. Ne sachant comment animer les siens, très-mécontents d'être entrés en campagne sans être habillés, il leur dit : « Mes amis, voici de quoi vous » consoler, puisque vous avez le bonheur d'être en » présence d'un régiment vêtu de neuf. Chargeons » vigoureusement, habillons-nous. » Cette plaisan-

Vu iij

terie , qui marque un grand fonds de mépris pour l'ennemi , fait un tel effet sur l'esprit des soldats , qu'ils se précipitent sur le régiment , le détruisent , & s'habillent tous complètement sur le champ. *Folard , commentaire sur Polybe.*

La nourriture influe plus qu'on ne pense sur la valeur des troupes ; & tout le monde peut reconnoître la vérité de ce mot d'un médecin Anglois , qui disoit qu'avec une diete de six semaines , il rendroit un homme poltron. Le prince Maurice étoit si convaincu de ce principe , qu'il employoit toujours à quelque action de vigueur , les Anglois lorsqu'ils arrivoient de chez eux , & *tandis qu'ils avoient encore la pièce de bœuf dans l'estomac* ; c'étoit son expression. *Guillaume Temple , Remarques sur les Provinces-Unies.*

V A N I T É.

COMBIEN de gens assez ridicules pour vouloir emprunter leur éclat de choses qui leur sont absolument étrangères ! Ils ressemblent , pour la plupart , à ce bedeau qui entendoit louer le sermon qui venoit d'être prêché. Lorsque plusieurs des auditeurs se récrioient sur la solidité des pensées , & la richesse des expressions , ce bedeau s'approcha d'eux d'un air content , & leur dit : « Messieurs , c'est moi » qui l'ai sonné. »

On louoit pareillement un organiste sur l'exécution d'un *Te Deum* : le souffleur , qui écoutoit , crut devoir se faire connoître , & dit , en dressant la tête : « Messieurs , c'est moi qui ai soufflé. »

Un de ces seigneurs désœuvrés , dont la principale occupation est de surprendre quelques regards ou quelques paroles du prince , disoit en présence d'un vieux & fin courtisan , j'étois hier au coucher du roi ,

qui me dit cette nouvelle. Il s'approprioit, par ce moyen, à lui seul ce que le roi avoit dit pour tous ceux qui l'écoutoient. Le vieux courtisan, dans la vûe de lui faire sentir cette vanité ridicule, lui dit : Et moi, j'étois hier au sermon du père Bourdaloue, qui me dit de fort belles choses.

Où la vanité ne se loge-t-elle pas ? Socrate aperçut un jour le philosophe Antisthène qui tournoit son manteau, afin d'en montrer à tout le monde un côté qui étoit déchiré. O Antisthène ! s'écria Socrate, je découvre ta vanité au travers des trous de ton manteau. *Vies des Anciens Philosophes.*

La vanité, dans bien des occasions, nous fait raisonner comme ce maître d'école, dans le *Pédant Joué*, de Cyrano de Bergerac. Ce régent veut prouver qu'il est le plus bel homme du monde, & voici comme il s'y prend : « L'Europe est la plus belle » partie du monde ; la France est le plus beau pays » de l'Europe ; Paris est la plus belle ville de France ; » L'Université est le plus beau quartier de Paris ; la » plus belle chambre de l'Université, c'est la mienne ; » je suis le plus beau de ma chambre : donc je suis » le plus bel homme du monde. » Combien d'hommes vains s'attribuent, par un raisonnement aussi extravagant, une bonne partie de la supériorité qu'ils accordent à tout le corps dont ils sont membres.

Une jolie suivante avoit un gros diamant au doigt : Bergerac le considéroit avec curiosité. La maîtresse, qui étoit présente, soutenoit le diamant fin. Oh ! reprit Bergerac, faisons-lui l'honneur de croire qu'il est du Temple ; car si le diamant est bon, la fille ne vaut rien.

On regardoit le portrait d'un homme extrêmement vain, qui s'étoit fait peindre dans une attitude & avec des attributs au-dessus de son mérite & de sa qualité. Comme quelqu'un disoit, sur ce que ce

Vu iv

portrait n'étoit pas bien ressemblant : Voilà un mauvais peintre ! *Je le trouve fort judicieux*, repartit un homme d'esprit.

V E N G E A N C E.

ON a dit que la vengeance étoit douce. Oui, pour une ame foible , & incapable de supporter l'injure. *Voyez Pardon des injures.*

Le fanatique Telton , qui tua le duc de Buckingham , favori de Charles II, roi d'Angleterre , étoit si vindicatif , qu'ayant un jour appelé en duel un gentilhomme qui l'avoit offensé , & croyant que la qualité de son ennemi lui feroit peut-être refuser le cartel , il lui envoya en même-temps un de ses doigts , qu'il se coupa lui-même. Je veux , disoit-il , qu'il sache de quoi est capable , pour venger une injure reçue , un homme qui peut se mettre lui-même par morceaux. *Larrey.*

Un Italien , qui venoit d'avoir une querelle contre un de ses voisins , tomba malade si dangereusement qu'on n'en espéroit plus rien. Son ennemi l'apprend , va chez lui , demande à le voir ; & sur ce qu'on lui dit qu'il est à l'extrémité , court vite dans sa chambre , en disant tout bas : Il ne mourra que de ma main. Arrivé près de son lit , il lui donne un coup de poignard , & se sauve. Le malade perdit une grande quantité de sang ; mais cette perte lui fut salutaire , & lui rendit la vie & la santé. *Trefchron.*

Un autre Italien apprend , au bout de dix ans , que son ennemi , qu'il cherchoit , va partir pour les Indes. Il court aussi - tôt s'embarquer avec lui , le suit par-tout , se saisit du moment où il le trouve sans défense , & l'assassine. *Voyage de Rochefort.*

Les Corfès passent pour être très-vindicatifs. Guil-

let rapporte que l'on en a vus qui , après une offense reçue , sont demeurés quinze jours entiers cachés dans des brossailles , pour attendre leur ennemi au passage ; trop satisfaits d'y brouter des racines , pourvu que l'embuscade puisse réussir.

Baleins , gouverneur de Leictoure , étoit d'un caractère violent. Il étoit ami d'un des principaux officiers de la garnison , qui , sous prétexte de mariage ou autrement , ayant abusé d'une sœur qu'avoit Baleins , s'étoit retiré de la garnison & s'étoit marié à une autre personne. Cette sœur , qui en fut informée , courut aussi-tôt , toute échevelée & toute en larmes , trouver son frère , & lui raconta ce qui s'étoit passé. Baleins , qui étoit vif & intrépide , lui dit de se taire , de dissimuler , & de le laisser agir. Il continue pendant quelque temps de vivre avec cet officier aussi familièrement qu'auparavant , sans lui rien faire connoître de ce qu'il savoit. Un jour il l'invita à dîner dans un château , avec quelques autres de ses amis , & leur fit une chair magnifique. Le dîner fini , & les conviés retirés , il le tire à part , lui fait mettre les fers aux pieds & aux mains par des gens apostés , se met dans un fauteuil comme juge , & l'interroge. Comme ce malheureux ne demuroit d'accord de rien , il lui produit des témoins , & fait paroître tout d'un coup la personne qu'il avoit séduite. Alors cet officier , tout effrayé , lui avoua qu'il avoit été de ses amis , mais qu'elle lui avoit fait plusieurs avances ; que de son côté il ne lui avoit rien promis , & ne lui avoit jamais donné parole de l'épouser. Baleins , continuant son personnage de juge , fait écrire par un secrétaire , l'interrogatoire , les dépositions des témoins , & leur fait signer le tout ; puis sur les sermens pris des témoins & sur la confession de l'accusé le condamne à mort. Alors le même homme qui avoit été l'accusateur , le témoin & le juge , voulut encore être le bour-

reau ; il poignarda ce malheureux , qui reclamoit inutilement Dieu & les hommes , & qui se plaignoit de l'infraction des droits de l'hospitalité. Baleins renvoya le corps aux parens du mort ; mais comme il jugeoit que si cette action venoit , par une voie étrangère , à la connoissance du roi de Navarre , de qui il tenoit sa commission , on ne manqueroit pas de prévenir ce prince contre lui , il prit le parti de l'en informer lui-même , & lui manda le détail de ce qui s'étoit passé , ajoutant que dans un juste sujet de se venger d'un affront si sensible , il n'avoit cependant rien fait que suivant les formes de la justice ; qu'il lui envoyoit les copies du procès , & qu'il gardoit les originaux pour sa justification ; qu'il le supplioit de lui donner sa grace , disposé , s'il le souhaitoit , de remettre le château à qui il jugeroit à propos ; qu'il étoit assez content d'avoir trouvé le moyen de se venger par ses mains de l'outrage qu'il avoit reçu. Le roi de Navarre fut irrité de l'audace de Baleins & de l'énormité de cette action ; cependant comme il appréhendoit que s'il refusoit à cet homme violent ce qu'il demandoit , il ne se portât à quelque résolution qui pouvoit être dangereuse dans les conjonctures présentes , il lui envoya sa grace , mais en même-temps il fit partir un homme de confiance pour prendre possession du château. Baleins le remit sans difficulté sur les ordres du prince , & se retira avec sa famille dans une maison assez forte qu'il avoit dans le voisinage. *De Thou.*

Un François de Saintonge passant par Damas , en revenant de Jérusalem , rencontra un juge du lieu qui lui donna , sans sujet , un soufflet si violent qu'il l'abattit à ses pieds. Le François , dissimulant cet affront , résolut de s'en venger. Pour cet effet , il s'absenta trois ans de cette ville ; & ayant bien appris la langue Turque , il se déguisa en dervis. (Ces religieux portent un cimenterre au côté avec un

couteau à la ceinture , disant que c'est pour faire observer les commandemens de leur grand prophète.) Ce feint dervis revint à Damas , où il assistoit tous les jours à l'audience du juge ; ce qu'il continua pendant trois ans , attendant une occasion propre pour faire son coup. Enfin , un jour entendant ce juge prononcer une sentence contre un orphelin , à qui on demandoit injustement un héritage , il s'approcha de lui , & lui donna un si grand coup de couteau au front , qu'il le jetta mort à ses pieds , puis se mit froidement sur le siège , disant que le jugement qui venoit d'être prononcé étoit injuste , & qu'il falloit revoir le procès. Tout le monde y consentit , par le respect qu'on lui portoit , & le jugement fut rendu en faveur de l'orphelin. Le corps du juge fut porté en sa maison , & on loua beaucoup l'assassin. Cet homme , satisfait de sa vengeance , se retira sans bruit , & s'en alla à Tripoli , où un François lui reprocha qu'il l'avoit vu en habit de dervis , ce qu'il confessa , & en dit la raison inconsidérément. La chose ayant été rapportée à quelques Turcs , on se saisit de lui , & on le visita pour voir s'il étoit circoncis. Comme on vit qu'il ne l'étoit pas , on le ramena à Damas , où le voyageur Vincent Leblanc , qui rapporte ceci , le vit exécuter à mort.

Murat rapporte , dans ses *Lettres* , qu'une Angloise étant au lit de la mort , fit appeller son mari , & qu'après avoir ému sa sensibilité par le détail de ses souffrances , elle le conjura de lui pardonner , dans ce dernier moment , une faute dont elle étoit coupable envers lui. Le mari lui ayant promis ce qu'elle desiroit , elle lui avoua qu'elle lui avoit fait infidélité. Je vous le pardonne , répondit le mari ; mais j'attends pareillement de vous le pardon du mal que je vous ai fait. L'Angloise le lui ayant promis de tout son cœur : C'est , lui dit cet époux , que m'étant

aperçu de ce que vous venez de m'avouer, je vous ai empoisonnée, ce qui est la cause de votre mort.

Un Italien, quoique réconcilié en apparence avec son ennemi depuis plusieurs années, conservoit néanmoins toujours pour lui une haine secrète. Un soir qu'ils se promenoient ensemble dans un lieu écarté, l'Italien le prit par derrière, le renversa, & lui mettant le poignard sur la gorge, le menaça de le tuer, s'il ne renioit Dieu. L'autre, après avoir fait beaucoup de difficulté, s'y résolut à la fin pour éviter la mort. L'Italien n'eût pas plutôt obtenu ce qu'il demandoit, qu'il lui plongea le poignard dans le sein, & se retira après, en se vantant de s'être vengé de la manière du monde la plus terrible, en faisant périr en même-temps le corps & l'ame de son ennemi. *Apologie d'Hérodote.*

Tirons le rideau, sur cette scène d'horreur, pour en présenter une qui a pu donner lieu à la petite comédie du *Médecin malgré lui*. Borise Godounove, grand duc de Moscovie, étant tourmenté de la goutte, invita, par de grandes promesses, ceux qui y sauroient quelques remèdes, de les lui déclarer. La femme d'un Boïare, irritée des mauvais traitemens de son mari, & désirant de s'en venger, usa du stratagème de la femme de Sganarelle. Elle publia que son mari avoit un spécifique excellent pour la goutte; mais qu'il n'aimoit point assez sa majesté pour le lui donner. On envoya querir cet homme. Il eut beau protester son ignorance, on le fouetta jusqu'au sang, & on le mit en prison. Les plaintes qu'il fit contre sa femme, ne servirent qu'à le faire maltraiter plus rudement. Enfin, on lui fit dire qu'il envoyât son remède ou qu'il se préparât à mourir. Ce malheureux, voyant sa perte inévitable, feignit d'avouer qu'il savoit quelques remèdes, mais qu'il n'avoit ôsé les employer pour sa majesté, & que si on vouloit lui donner quinze jours pour les préparer, il s'en serviroit. Les ayant obtenus, il envoya à Czirback,

à deux journées de Moscou , sur la rivière d'Occa , d'où il se fit amener un chariot de toutes sortes d'herbes , bonnes & mauvaises , & en prépara un bain pour le grand duc , qui y recouvra la santé. On se confirma alors dans la pensée , que le refus du Boïare ne provenoit que de sa malice ; c'est pourquoi on le fouetta encore plus fort que les deux premières fois. Le prince lui fit ensuite présent de quatre cens écus , & de dix-huit paysans pour les posséder en propre , avec des défenses très-rigoureuses d'en avoir du ressentiment contre sa femme. Il se soumit à cet ordre , car on rapporte qu'ils vécurent depuis dans une amitié parfaite. *Olearius.*

V E N I T I E N S.

VENISE , située au milieu des Lagunes , n'a qu'un commerce précaire , & des richesses fondées sur l'inaction de ses voisins. Aussi les Vénitiens , montrant un jour en grande pompe leur trésor de saint Marc à un ambassadeur d'Espagne ; celui-ci , pour tout compliment , ayant regardé sous les tables , leur dit : *Qui non c'è la radice.*

Il n'y a peut-être pas de pays au monde où l'on soit plus libre qu'à Venise , pourvu qu'on ne se mêle point des affaires du gouvernement , sur lequel il faut observer un silence respectueux. On risque même à le louer , presque autant qu'à le blâmer. Un sculpteur Genoï , s'entretenant avec deux François , ceux-ci se répandirent en invectives contre le Sénat & la République , & le titre de *Pantalon* fut donné plusieurs fois aux sénateurs. Le Genoï défendit les Vénitiens le mieux qu'il lui fut possible. Le lendemain il eut ordre , de la part du conseil , de se présenter. Il arriva tout tremblant. On lui demanda s'il reconnoîtroit les deux personnes avec qui il avoit

eu une conversation sur le gouvernement de la République ? A ce discours , la peur redoubla ; il répondit qu'il croyoit n'avoir rien dit qui ne fût en faveur du sénat. On lui ordonna de passer dans une chambre voisine , où il vit les deux François morts & pendus au plancher. Il crut sa perte assurée ; mais on le ramena devant les sénateurs , & celui qui présidoit lui dit gravement : *Taisez-vous une autre fois, mon ami, notre République n'a pas besoin d'un défenseur de votre espèce.* Lettres Juives.

Un François , se promenant à Venise dans la place de saint Marc , heurta , par mégarde , un de ces nobles dont Venise est remplie. Le noble le prit gravement par le bras , & le pria de lui apprendre quelle bête il croyoit la plus lourde & la plus pesante. Le François , étonné d'une pareille question , resta quelque temps sans répondre. Mais , le Vénitien , sans rien perdre de sa gravité , lui ayant redemandé la même chose , le François répondit bonnement qu'il croyoit que la bête la plus lourde , étoit un éléphant. *Hé bien* , dit fièrement le Vénitien , *apprenez, monsieur l'éléphant, qu'on ne heurte point un noble Vénitien.* Lettres Juives.

Comme les gondoliers Vénitiens passent la plus grande partie de leur vie presque en tête-à-tête avec la noblesse , les plus honnêtes citadins , & les étrangers de distinction , qui tous les jours abordent à Venise , ils fournissent souvent à la conversation par des plaisanteries : on leur permet même , en ce genre , des libertés ; en voici un exemple. Les rues de Venise sont éclairées la nuit par de très-petites lanternes , suspendues comme celles qui éclairent les rues de Paris. Un noble , passant dans une rue où un gondolier étoit occupé à en suspendre une , lui dit de la tenir plus haute : elle l'est assez , réplique le gondolier , pour les cornes de nous autres ; toutefois , si votre excellence la juge trop basse , je la réleverai.

L'excellence passa , & s'empressa de régaler ses amis du mot du gondolier. *Observations sur l'Italie.*

Le même observateur rapporte que ces gondoliers ont le privilège exclusif dont jouissoit M. de Roquelaure à la cour de Louis XIV. On leur fait honneur de tous les bons mots , dont des raisons de décence ou de politique , ne permettent pas aux véritables pères de se déclarer : tel étoit celui que l'on citoit , lors de l'exaltation du pape actuel. Depuis la rupture éclatante entre la République & Benoît XIV ; ce pape n'avoit donné le chapeau à aucun Vénitien : nous avons été long-temps sans chapeau , faisoit-on dire à un gondolier : *Ma habbiamo adessò il capelliere.*

VÉRITÉ.

DANS les pays soumis au pouvoir arbitraire , la vérité a besoin de quelque emblème pour se présenter devant le prince. Un roi de perse , venoit dans un mouvement de colère de déposer son grand Visir , & en avoit mis un autre à sa place. Cependant comme il n'étoit pas d'ailleurs mécontent des services du déposé , il lui dit de choisir dans ses états un endroit tel qu'il lui plairoit , pour y jouir , le reste de ses jours avec sa famille , des bienfaits qu'il avoit reçus de lui jusqu'alors. Le visir lui répondit : « Je » n'ai pas besoin de tous les biens dont votre ma- » jesté m'a comblé , je la supplie de les reprendre , » & si elle a encore quelque bonté pour moi , je ne » lui demande pas un lieu qui soit habité , je lui » demande avec instance de m'accorder quelque » village désert , que je puisse rétablir avec mes gens , » par mon travail , mes soins & mon industrie. » Le roi donna ordre qu'on cherchât quelques villages tels qu'il les demandoit ; mais après une grande re-

cherche , ceux qui en avoient eu la commission , vinrent lui rapporter qu'ils n'en avoient pas trouvé un seul. Le roi le dit au vizir déposé , qui lui répondit : « Je savois fort bien qu'il n'y avoit pas un seul en- » droit ruiné dans tous les pays dont le soin m'avoit » été confié. Ce que j'en ai fait , a été afin que vo- » tre majesté fût elle-même en quel état je les lui » rends , & qu'elle en charge un autre qui puisse lui » en rendre un aussi bon compte. »

Un jeune prince très-puissant régnoit dans les Indes ; il étoit d'une fierté qui pouvoit devenir funeste à ses sujets , & à lui-même. On essaya en vain de lui représenter que l'amour des sujets est toute la force & toute la puissance du souverain. Ces sages remontrances ne servirent qu'à faire périr leurs auteurs dans les tourmens. Un bramine , ou philosophe , dans le dessein de lui inculquer cette vérité , sans toutefois s'exposer au même péril , imagina le jeu des échecs , où le roi , quoique la plus importante de toutes les pièces , est impuissant pour attaquer & même pour se défendre contre ses ennemis , sans le secours de ses sujets & de ses soldats. Le monarque étoit né avec beaucoup d'esprit ; il se fit lui-même l'application de cette leçon utile , changea de conduite , & par-là prévint les malheurs qui le menaçoient. La reconnoissance du jeune prince lui fit laisser au bramine le choix de la récompense. Celui-ci demanda autant de grains de bled qu'en pourroit produire le nombre des cases de l'échiquier , en doublant toujours depuis la première jusqu'à la soixante-quatrième ; ce qui lui fut accordé sur le champ , & sans examen. Mais il se trouva , par le calcul , que tous les trésors & les vastes états du prince ne suffiroient point pour remplir l'engagement qu'il venoit de contracter. Alors notre philosophe saisit cette occasion pour lui représenter combien il importe aux rois de se tenir en garde contre
ceux

ceux qui les entourent, & combien ils doivent craindre que l'on n'abuse de leurs meilleures intentions.

Kamhi, empereur de la Chine, avoit toujours soin de faire servir sur sa table des vins d'Europe. Un jour cet empereur ordonna à un mandarin, son plus fidèle favori, de boire avec lui. Le prince s'enivra & tomba ensuite dans un profond sommeil. Le mandarin, qui craignoit les suites de cette intempérance, passa dans l'antichambre des eunuques, & leur dit que l'empereur étoit ivre; qu'il étoit à craindre qu'il ne contractât l'habitude de boire avec excès, que le vin aigrirait encore davantage son humeur, déjà trop violente, & que, dans cet état, il n'épargneroit pas même ses plus chers favoris. Pour éviter un si grand mal, ajouta le mandarin, il faut que vous me chargiez de chaînes, & que vous me fassiez mettre dans un cachot, comme si l'ordre étoit venu de l'empereur. Les eunuques approuvèrent cette idée, pour leur propre intérêt. Le prince, surpris de se trouver seul à son réveil, demanda ce qu'étoit devenu son compagnon de table? On lui répondit, qu'ayant eu le malheur de déplaire à sa majesté, on l'avoit conduit par son ordre dans une étroite prison, où il devoit recevoir la mort. Le monarque parut quelque temps rêveur, & donna ordre enfin, que le mandarin fût amené. Il parut chargé de chaînes, & se jeta aux pieds de son maître comme un criminel qui attend l'arrêt de sa mort. Qui t'a mis dans cet état, lui dit le prince? Quel crime as-tu commis? Mon crime, je l'ignore, répondit le mandarin; je fais seulement que votre majesté m'a fait jeter dans un noir cachot pour y être livré à la mort. L'empereur retourna dans une profonde rêverie, il parut surpris & troublé. Enfin, rejetant sur les fumées de l'ivresse, une violence dont il ne conservoit aucun souvenir, il fit ôter les chaînes au mandarin, & l'on re-

X x

marqua que depuis il évita toujours les excès de vin.
Histoire des Voyages.

Un autre empereur de la Chine, nommé Vou-Ti, avoit beaucoup de penchant pour les sciences occultes. Un imposteur lui apporta un jour un élixir, & l'exhorta à le boire, lui promettant que ce breuvage le rendroit immortel. Un de ses ministres, qui étoit présent, ayant tenté inutilement de le défabuser, prit la coupe & but la liqueur. L'empereur, irrité de cette hardiesse, condamna à mort le mandarin, qui lui dit d'un air tranquille : « Si ce breuvage donne l'immortalité, vous ferez de vains efforts pour me faire mourir ; & s'il ne la donne pas, auriez-vous l'injustice de me faire mourir pour un si frivole larcin ? » Ce discours calma l'empereur, qui ne put s'empêcher de louer la prudence & la sagesse de son ministre. *Histoire moderne des Chinois.*

Jusqu'à quel point doit-on tromper un ignorant, pour lui faire recevoir une vérité ? C'est ce que nous n'entreprendrons point de fixer. Un Dominicain de Rome damnoit un étranger, parcequ'il soutenoit que la terre tournoit autour du soleil. Vous ne songez donc plus, lui disoit le Dominicain, que Josué arrêta le soleil ? Eh ! mon révérend père, répondit l'étranger, c'est aussi depuis ce temps-là que le soleil est immobile.

V E R T U.

LA vertu est cette force morale qui nous fait vaincre nos passions, & même nos affections les plus naturelles, lorsque l'honneur ou le devoir l'exige. La vertu, dit un sage, n'appartient qu'à un être foible par la nature, & fort par la volonté : c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste.

Quel homme mérita mieux le prix de la vertu que Régulus ? Ce Romain , prisonnier chez les Carthaginois , est envoyé sur sa parole à Rome , avec leurs ambassadeurs , pour négocier l'échange des prisonniers. Les Carthaginois comptoient qu'il profiteroit de cette occasion pour accélérer le traité de paix & se procurer la liberté ; mais ils ne connoissoient point Régulus. Ce généreux citoyen représente aux Romains , que dans l'échange proposé tout l'avantage seroit du côté des ennemis , dont les plus braves officiers étoient détenus à Rome ; au lieu que les prisonniers Romains étoient , la plupart , des vieillards ou des lâches dont on ne pouvoit espérer aucun service : il parla enfin avec tant de force , que malgré l'opposition de plusieurs sénateurs , qui croyoient ne pouvoir acheter trop cher la conservation d'un citoyen comme Régulus , il fit résoudre la continuation de la guerre ; & sans vouloir entrer dans sa maison , ni voir sa femme & ses enfans , de peur d'être attendri par leurs larmes , il retourna à Carthage pour dégager sa parole. Il y périt au milieu des plus cruels supplices.

L'histoire des conquêtes des Portugais dans le nouveau Monde , nous fournit un pareil exemple de fermeté & de vertu. Le P. de Laurieure , Franciscain , ayant été pris par les Indiens , avec plusieurs officiers , demanda qu'on le laissât partir pour aller traiter lui-même de l'échange des prisonniers. Le roi de Cambaie paroissant inquiet du retour , le religieux détacha son cordon , & le lui mit en main , comme le gage le plus assuré de sa foi. Sur cela seul on le laissa partir. Sa négociation fut infructueuse , & il revint dans les fers. Le roi fut si frappé de cette fidélité , & il conçut une si haute opinion d'un peuple qui produisoit des hommes capables de cet acte de vertu , qu'il renvoya tous les prisonniers sans rançon.

En 1628, les Anglois, vainqueurs des François en Acadie, voyoient néanmoins, avec chagrin, leurs forces tenues en échec par un poste que ces derniers occupoient au cap de Sable, qui fait la pointe méridionale de la péninsule. Un gentilhomme François, nommé *La Tour*, passe dans ce temps-là à Londres; il y épouse une fille d'honneur de la reine d'Angleterre, & est fait chevalier de l'ordre de la Jarretière. Cette distinction est la source, ou devient la récompense de l'infidélité qu'il fait à sa patrie. Il s'engage à mettre les Anglois en possession du cap de Sable, & on lui donne deux vaisseaux de guerre où il s'embarque avec sa nouvelle épouse. Aussi-tôt qu'il est à la vue du fort, il va seul trouver son fils, qui y commandoit, cherche à l'éblouir par l'idée qu'il veut lui donner de son crédit à la cour de Londres, & le flatte des plus grands établissemens s'il veut se livrer à l'Angleterre. Le jeune *La Tour* écoute avec indignation les propositions de son père, & n'est pas plus intimidé par ses menaces, que séduit par ses caresses. La place est attaquée, & le vertueux commandant y fait des prodiges de valeur qui obligent les Anglois de se retirer. *La Tour* le père se trouve embarrassé: ne pouvant revenir en France, & n'osant retourner en Angleterre, il se voit obligé de prier son fils de souffrir qu'il demeure en Acadie. Le jeune homme lui répond qu'il lui donnera un asyle, qu'il pourvoira abondamment à ses besoins; mais qu'il ne permettra jamais que lui ou sa femme entrent dans son fort. Cette condition, dictée par le devoir, est reçue avec aigreur par *La Tour* le père; les circonstances cependant l'obligent de s'y soumettre, & son fils la lui adoucit autant qu'il est possible par les attentions les plus tendres & les plus suivies.

Histoire de la Nouvelle France.

Les Hollandois avoient formé un établissement

considérable dans l'isle Formose. Le Chinois Coxinga arme, en 1662, pour les en chasser, & prend, à la descente, Hambroeck leur ministre, qui est choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande déterminer les assiégés à capituler. Incapable de déguiser ses sentimens, il les exhorte au contraire à tenir ferme, & leur prouve qu'avec beaucoup de constance, ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison, qui ne doutoit pas que cet homme généreux, de retour au camp, ne fût massacré, fait les plus grands efforts pour le retenir; ces instances sont tendrement appuyées par deux de ses filles qui étoient dans la place. « J'ai promis, dit-il, » d'aller reprendre mes fers, il faut dégager ma » parole; jamais on ne reprochera à ma mémoire » que pour mettre mes jours à couvert, j'aie appelé » l'anti le joug, & peut-être causé la mort des com- » pagnons de mon infortune. » Après ces mots il reprend, accompagné de sa seule vertu, le chemin du camp Chinois. *Basnage, Annales des Provinces-Unies.*

Un triomphe non moins digne de l'homme vertueux, est celui dont Scipion l'Africain a donné l'exemple. Cet illustre guerrier, envoyé par la république Romaine en Espagne, qu'il conquiert en moins de quatre années, voyoit tous les peuples soumis à ses pieds. Au milieu de ces victoires, plusieurs officiers lui amènent une vierge de la plus rare beauté, & fiancée à un prince Celtibérien. Scipion, quoique dans un âge où les passions exercent un empire absolu, non-seulement ne la voulut point retenir, mais il ordonna même que la rançon qu'on lui offroit servît pour augmenter sa dot. *Voyez* aussi la dernière anecdote, rapportée à l'article *Amant*.

La jouissance de la vertu est toute intérieure; & la première récompense de l'homme vertueux est le plaisir d'avoir bien fait. La miséricorde divine,

dit le philosophe Sadi, avoit conduit un homme vicieux dans une société de religieux dont les mœurs étoient saintes & pures. Il fut touché de leurs vertus ; il ne tarda pas à les imiter & à perdre ses anciennes habitudes : il devint juste, sobre, patient, laborieux & bienfaisant. On ne pouvoit nier ses œuvres, mais on leur donnoit des motifs odieux ; on vantoit ses bonnes actions, & on méprisoit sa personne ; on vouloit toujours le juger par ce qu'il avoit été, & non par ce qu'il étoit devenu. Cette injustice le pénétoit de douleur ; il répandit ses larmes dans le sein d'un vieux solitaire plus juste & plus humain que tous les autres. « O mon fils ! lui dit le vieillard, tu vaux mieux que ta réputation ; rends grâces à Dieu. Heureux celui qui peut dire : Mes ennemis & mes rivaux censurent en moi des vices que je n'ai pas ! Que t'importe, si tu es bon, que les hommes te poursuivent, & même te punissent comme méchant ? N'as-tu pas, pour te consoler, deux témoins éclairés de tes actions ? Dieu & ta conscience. »

On a vu de nos jours un prélat, digne des premiers temps apostoliques, se sacrifier lui-même, & exposer sa vertu à la calomnie des méchants pour soulager son troupeau. Ce vertueux prélat fit, dans un temps de disette & de calamité, porter sur la place, des grains, à un prix bien au-dessous de celui qu'ils avoient coûté. Cependant l'esprit de parti, aidé par un écrivain obscur, taxoit cet acte de charité de monopole, & peut-être le voile de la calomnie couvriroit encore cette action héroïque, si un homme de bien n'avoit élevé la voix, s'il n'avoit rendu hommage à la vertu en faisant connoître la vérité.

M. Gobinot de Rheims, supporta pendant quarante ans l'indignation publique, & ce ne fut qu'au bout de ce temps que l'on vit que son excessive par-

cimonie n'avoit eu d'autre motif, que d'amasser les sommes nécessaires à la construction de monumens de la plus grande utilité pour ses concitoyens.

« Je préfère , disoit un philosophe , ma famille à moi , ma patrie à ma famille , & le genre humain à ma patrie. » C'est la devise de l'homme vertueux.

V I C E .

L ridicule est l'arme favorite du vice. C'est par elle , qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu , il éteint enfin l'amour qu'on lui porte. *Roussseau.*

La voix la plus sûre pour réprimer les vices de la jeunesse , n'est pas toujours de lui donner des préceptes de morale , dont elle ne comprend jamais bien l'importance , mais de choisir des exemples à sa portée , & qui lui fassent connoître toute la turpitude du vice. Les Lacédémoniens , pour détourner leurs enfans de l'ivrognerie , leur faisoient considérer un esclave ivre.

Un vieux militaire , qui s'étoit distingué par ses mœurs autant que par son courage , racontoit , que dans sa première jeunesse , son père , homme de sens , mais très-devot , voyant son tempérament naissant le livrer aux femmes , n'épargna rien pour le contenir ; mais enfin , malgré tous ses soins , le sentant prêt à lui échaper , il s'avisa de le mener dans un hôpital de vérolés ; & sans le prévenir de rien , il le fit entrer dans une salle , où une troupe de ces malheureux expioient , par un traitement effroyable , le désordre qui les y avoit exposés. A ce hideux aspect , qui révoltoit à la fois tous les sens , le jeune homme faillit à se trouver mal. « Va , misérable débauché , lui dit alors le père d'un ton véhément ,

X x iv

« suis le vil penohant qui t'entraîne; bien-tôt tu seras trop heureux d'être admis dans cette salle, où, victime des plus infâmes douleurs, tu forceras ton père à remercier Dieu de ta mort. » Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impression qui ne s'effaça jamais. Condamné, par son état, à passer sa jeunesse dans des garnisons, il aima mieux essuyer toutes les railleries de ses camarades, que d'imiter leur libertinage. « J'ai été homme, disoit-il, j'ai eu des foiblesses; mais, parvenu jusqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une fille publique sans horreur. » *Emile.*

V I E. (Image de la)

Il y a une comédie de M. de Boissy, imitée de l'Italien, dont l'objet est de nous faire entendre que la vie n'est qu'un songe. Une anecdote, rapportée par le chevalier Chardin, dans ses *Voyages*, peut aussi servir à nous rappeler que la vie n'est qu'un court pèlerinage. Un Derviche, voyageant dans les Indes, voit le palais d'un gouverneur de province; il y entre, va sous le vestibule, pose sa besace à terre, en tire un morceau de pain, s'assied, & se dispose à prendre son repas. Un des gardes du palais l'aborde, & lui demande s'il fait où il est; dans un Caravanserai, répond celui-ci. — Quoi, mon ami, vous prenez un palais pour une hôtellerie! sortez d'ici. L'autre tient ferme, la querelle s'échauffe, le maître au bruit descend, s'informe du sujet, rit de la méprise du voyageur, & lui dit, que c'est sa maison. Avant-vous, qui la possédoit; demande celui-ci? — Mon père. — Avant votre père? — Mon aïeul. — Avant votre aïeul? — Mon bifaïeul. — Et, de grace, continue le Derviche, qui en sera

le maître après vous? — Ce sera mon fils. —
Ah ! seigneur , ajouta le religieux , une maison qui
change si souvent d'hôte , n'est qu'une vraie hô-
tellerie.

V I C T O I R E .

U N E victoire , où il s'agit de ménager les vaincus ;
comme devraient l'être toutes celles auxquelles on
aspire , est bien plus difficile à remporter , que celles
de ces vainqueurs fougueux qui n'ont voulu satis-
faire que leur orgueil ou leur vengeance. « Si vous
» voulez détruire ces peuples (disoit à son maître
» un habile officier général ,) il ne me faut que vingt
» mille hommes : mais il m'en faut quarante mille ,
» si vous ne voulez que les soumettre. » *Terrasson.*

V I E I L L E S S E , V I E I L L A R D .

J A M A I S la vieilleesse n'a été plus honorée , que par
les Spartiates ; aussi le Lacédémonien , Lyfandre , di-
soit que la vieilleesse n'avoit nulle part de domicile ,
si honorable qu'à Sparte , & qu'il étoit beau d'y vieil-
lir. Un vieillard cherchoit une place aux jeux olym-
piques , & personne ne se dérangeoit ; il ne fut pas
plutôt au quartier des Lacédémoniens , que tous les
jeunes gens se levèrent par respect ; ce qui ayant été
reçu avec de grandes acclamations : *Grands Dieux ,*
s'écria ce vieillard , *tous les Grecs connoissent la*
vertu , mais il n'y a que les Lacédémoniens qui la
pratiquent.

Un jeune Spartiate , voyant des hommes qui se
faisoient porter à la campagne dans des litières , s'é-
cria : A Dieu ne plaise , que je sois jamais assis en un

lieu d'où je ne puisse me lever devant un vieillard.
Plutarque.

Un jeune homme respectoit davantage à Sparte un simple particulier plus vieux que lui , qu'un magistrat de son âge. Ce devoir , en effet , est fondé sur l'ordre de la nature même. Mais aujourd'hui un jeune fat , croit être chargé de tout l'amusement d'une compagnie , & ne fait pas de difficulté de couper la parole aux sages pour débiter ses impertinences. On n'a pas oublié la réponse d'un vieux gentilhomme de la cour de Louis XIV , au jeune monarque qui lui demandoit lequel il préféreroit de son siècle ou de celui-ci : « Sire , j'ai passé ma jeunesse à » respecter les vieillards , & il faut que je passe ma » vieillesse à respecter les enfans. »

On conseilloit à un vieillard de se marier. Il répondit qu'il n'aimoit pas les vieilles femmes. Prenez-en une jeune , lui dit-on. Bon , répliqua-t-il , je suis vieux , & je ne puis supporter les vieilles , comment une jeune me supportera-t-elle ? *Sadi.*

Il y a très-peu de vieillards , si âgés qu'ils soient , qui n'envisagent la mort comme éloignée. Le valet-de-chambre de M. le maréchal de . . . ayant appris à son maître , âgé de quatre-vingt-deux ans , la mort de M. le duc de . . . qui en avoit quatre-vingt-quatorze : « J'en suis bien fâché , dit-il , mais je n'en » suis point du tout surpris. C'étoit un corps caco- » chime , & tout usé. J'ai toujours dit que cet hom- » me-là ne vivroit pas. »

F I N.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce Dictionnaire

A.
ACTEUR.

* Alchimiste.

Amant.

Allégorie.

Ambassadeur.

Ambitieux.

Américains.

Amitié.

Amour.

Amour conjugal.

Amour filial.

Amour maternel.

Amour de la patrie.

Amour de soi-même.

Amour propre.

Anagramme.

Anglois.

Apologue.

Apophtegme.

Application.

Astrologues. Prédications.

Avarice.

Aveugle.

Avocat.

Auteur.

Axiome.

B.

Bagatelles difficiles.

Battologie.

Beau.

Beauté.

Bienfaisance.

Bienveillance.

Bon Mot.

Bonté.

Borgne, Boiteux,

Bossu.

Bravoure,

C.

Cacophonie.

Calomnie.

Caractère national.

Charlatan.

Chartres.

Chasteté.

Comédie Française.

Comédie Italienne.

Comédien.

Comique larmoyant.

Conseil.

Conteur.

Contes.

Contradiction.

Conversation.

700 TABLE DES ARTICLES.

<i>Coquetterie.</i>		<i>Harangue.</i>
<i>Cour, Courtisans.</i>	F.	<i>Harangueur.</i>
<i>Courage.</i>	<i>Facéties.</i>	<i>Histoire.</i>
<i>Critique.</i>	<i>Fat.</i>	<i>Historiette.</i>
<i>Cruauté.</i>	<i>Femmes.</i>	<i>Honneur.</i>
	<i>Femmes Galantes.</i>	<i>Humanité.</i>
D.	<i>Financier.</i>	<i>Hypocrisie.</i>
<i>Déclamation.</i>	<i>Flatterie.</i>	
<i>Défaut.</i>	<i>Fortune.</i>	I.
<i>Délateur.</i>	<i>Fou.</i>	<i>Ignorant.</i>
<i>Despotisme.</i>	<i>François.</i>	<i>Impositeurs.</i>
<i>Dispute.</i>	<i>Frayeur.</i>	<i>Ingratitude.</i>
<i>Distraction.</i>	<i>Fripons. Voleurs.</i>	<i>Instinct des ani-</i>
<i>Domestique.</i>	<i>Frugalité.</i>	<i>maux.</i>
<i>Doute.</i>	G.	<i>Intégrité.</i>
<i>Duel.</i>	<i>Galanterie.</i>	<i>Intérêt public.</i>
	<i>Gasconnades.</i>	<i>Invalides.</i>
E.	<i>Générosité.</i>	<i>Ivrognes.</i>
<i>Education d'un Prince.</i>	<i>Géomètre.</i>	J.
<i>Enfans.</i>	<i>Gloire.</i>	<i>Jalousie.</i>
<i>Entêtement.</i>	<i>Grandeur.</i>	<i>Jeu, Joueurs.</i>
<i>Equivoque.</i>	<i>Grandeur d'ame.</i>	<i>Jeu de mots.</i>
<i>Erreur.</i>	<i>Griphe.</i>	<i>Jugemens.</i>
<i>Espagnol.</i>	<i>Guerre.</i>	<i>Juges.</i>
<i>Esprit.</i>		<i>Justice.</i>
<i>Etiquette.</i>	H.	
<i>Etude.</i>	<i>Habitude.</i>	L.
<i>Expérience.</i>	<i>Hableur.</i>	<i>Lâcheté.</i>
<i>Extérieur.</i>	<i>Haine implacable.</i>	<i>Lazzi.</i>

TABLE DES ARTICLES.

701

<i>Législation.</i>	<i>Orgueil national.</i>	<i>Q.</i>
<i>Libéralité.</i>	<i>P.</i>	<i>Question.</i>
<i>Liberté.</i>	<i>Pantomimes.</i>	<i>Quolibet.</i>
<i>Limosin.</i>	<i>Parasite.</i>	<i>R.</i>
<i>Loi.</i>	<i>Pardon des injures.</i>	<i>Rébus.</i>
<i>M.</i>	<i>Pasquinades.</i>	<i>Reconnoissance.</i>
<i>Mari.</i>	<i>Passions.</i>	<i>Religieux.</i>
<i>Mariage.</i>	<i>Paysan.</i>	<i>Reparties.</i>
<i>Maxime.</i>	<i>Peintre.</i>	<i>Respect.</i>
<i>Médecins.</i>	<i>Pelerinage.</i>	<i>Ressemblance.</i>
<i>Méditation.</i>	<i>Peur.</i>	<i>Richesses.</i>
<i>Mépris de la mort.</i>	<i>Physionomie.</i>	<i>Ridicule.</i>
<i>Militaire.</i>	<i>Pitié.</i>	<i>Roi. Devoir des Rois.</i>
<i>Misanthrope.</i>	<i>Plagiaire.</i>	<i>Ruses de Guerre.</i>
<i>Moderation.</i>	<i>Plaideur.</i>	<i>S.</i>
<i>Modes , habillemens.</i>	<i>Plaidoyer.</i>	<i>Saillies.</i>
<i>Musique , Musiciens.</i>	<i>Plongeur.</i>	<i>Saltinbanque.</i>
<i>N.</i>	<i>Pointe.</i>	<i>Sarcasme.</i>
<i>Naïveté.</i>	<i>Précieuse.</i>	<i>Secret.</i>
<i>Noblesse.</i>	<i>Prédicateur.</i>	<i>Sentence.</i>
<i>Nouvelliste.</i>	<i>Préjugé.</i>	<i>Sentinelle.</i>
<i>O.</i>	<i>Préséance.</i>	<i>Signes.</i>
<i>Opera.</i>	<i>Présence d'esprit.</i>	<i>Silence.</i>
<i>Oracles.</i>	<i>Présomptions fausses.</i>	<i>Soldat.</i>
	<i>Prévention.</i>	<i>Somnambules.</i>
	<i>Prix des choses.</i>	<i>Songes.</i>
	<i>Proverbe.</i>	

702 **TABLE DES ARTICLES.**

<i>Somme.</i>	<i>Trahison.</i>	<i>Vanité.</i>
<i>Sot.</i>	<i>Trivilinade.</i>	<i>Vengeance.</i>
<i>Sourds & Muets.</i>	<i>Turlupinade.</i>	<i>Vénitiens.</i>
<i>Sournois.</i>	<i>Tyran.</i>	<i>Vérité.</i>
<i>Suicide.</i>	U.	<i>Vertu.</i>
<i>Suisse.</i>	<i>Usages.</i>	<i>Vice.</i>
T.	<i>Usurier.</i>	<i>Vie (image de la)</i>
<i>Témérité.</i>	V.	<i>Vidoire.</i>
<i>Terreur panique.</i>		<i>Vieillesse, Vicil-</i>
<i>Tost.</i>	<i>Valeur.</i>	<i>lard.</i>

Fin de la Table des Articles.

FAUTES A CORRIGER.

Page 187. Les guillemets placés aux lignes 5, 6 & 7, doivent se trouver plus bas aux lignes 13, 14 & 15.
 Page 230, ligne 16, la mère; lisez : la petite.
 Page 273, ligne 1, trouvoit; lisez : trouvant.
 Page 681, ligne 20, chair; lisez : chère.

56-116-117-

Pour Remettre à M. L'abbé
Auribeau, Maître de chambre
de M. Le cardinal de Bayane,
hôtel de France, Rue St Thomas
du Louvre.



